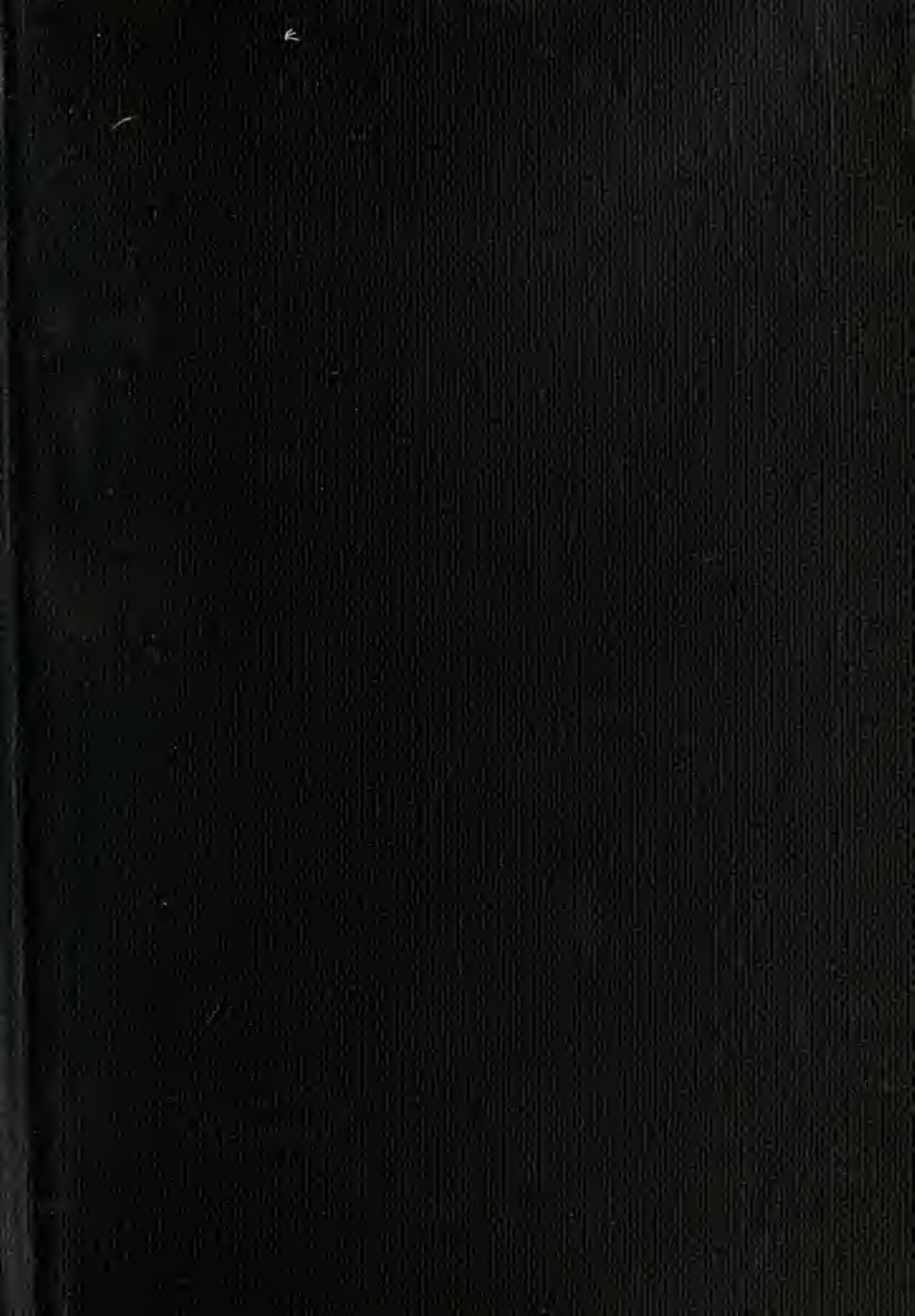


(6)

ARCHIV

FÜR DAS

STUDIUM DER NEUEREN SPRACHEN UND LITTERATUREN.

BEGRÜNDET VON LUDWIG HERRIG.

HERAUSGEGEBEN

VON

STEPHAN WAETZOLDT UND JULIUS ZUPITZA.

XLVIII. JAHRGANG, 92. BAND.

BRAUNSCHWEIG.

DRUCK UND VERLAG VON GEORGE WESTERMANN.

1894.

Inhalts-Verzeichnis des XCII. Bandes.

Abhandlungen.

Kleine Mitteilungen.

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

Seite

Seite

Die Briefe

der

Herzogin Luise Dorothee von Sachsen-Gotha an Voltaire.

(Fortsetzung.)

---

16 (17).

a Gothe ce 30 mars 1754 p. 26

Rien de plus aimable, de plus joli de plus spirituel que Votre lettre du 16 d c, mais Monsieur si elle me dit d'un cotè les choses du monde les plus agreables les plus flatteuses si elle m'anonce le second volume des Vos Añales: pour quoi faut il qu'elle me frustre de ma plus chere esperance, du plaisir charment de Vous revoir? faut il donc absolument que nul plaisir puisſe exister sans etre accompagnè et melè d'amertume? et pour quoi faut il que j'ignore les raisons qui Vous empechent de revenir ici? eh de grace, mon cher Ami dite les moi, ne me les cachèz point: peut etre pourois je lever les obstacles, surmonter les difficultès: Vous ete bien cruel pour etre ausſi aimable: en veritè Monsieur si Vous ne voulèz pas que je me fâche tout de bon, il faut que Vous me disièz pourquoi Vous ne saurièz venir: car je vois tres bien que Votre maladie n'est pas l'unique motif qui Vous en empeche; et seroit il posſible que Vous puisſièz arriver dans un lieu, sans que les graces, les muses, le gout et Votre Lyre ne Vous accompagne? rendèz Vous plus de justice, c'est nous en rendre en même tems; je ne Vous parlerai ni m'expliquerai sur p. 26 b la façon de mon portrait Monsieur jus qu'a ce que Vous me parlièz plus clair sur Votre retour;

l'abbè Raynal [1] qui continue a m'envoyer ses nouvelles literaires m'a parlè a peu près sur le même ton que Vous sur ce poeme epique pieu: pour la cristiade [2] je l'ai recue depuis peu, mais j'avoue que je n'ai pas eu encor la curiositè de jetter les yeux desſus; je lis actuelle-

---

[1] *Der Abbé Guillaume Thomas Raynal* (1713—1796), *Verfasser der* Histoire des Indes, *gründete im Jahre* 1747 *die* Correspondance littéraire philosophique et critique, *welche später vom Baron Grimm redigiert wurde.*

[2] La Christiade *oder* Le Paradis reconquis, *vom Abbé de la Baume Desdossat,* 6 *Bände* 12° (1753).

ment l'histoire de charle VI Roi de France ecrite par Mdle: de Lusſan [1] asſes amusante si elle n'etoit en neuf volumes;

j'ignore encor coment le chevailler Masſon [2] a ete recus de la part du Roi: mais je sais en revanche que Vous avèz ecris a la Comtesſe Benting [3] tout reçement et quelle Vous a repondue; je sais bien plus que cela je sais que je Vous estime, que je vous admire et que je suis de tout mon coeur et nullement par compliment

Monsieur

Votre très affectionèe amie et servante LDdG

l'aimable Grande Maitresſe m'inquiete beaucoup par ses souffrances: elle ne Vous aime et honore pas moins pour cela

17 (18).

p. 27 a Gothe ce 20 d'avril 1754

Mille petites choses difficiles a denominer, m'ont privèe Monsieur du plaisir de Vous ecrire: je me flatte que Vous voudrèz bien me rendre justice, et etre persuadèz que c'est bien malgrè moi que j'ai gardèe le silence; en attendent Monsieur, j'ai recues deux de Vos aimables lettres, et le second tome de Vos Aūales: j'ai lus et relus tout cela avec un plaisir infini, avec un ravisſement inconcevable; je ne sais si j'ai raison, mais il me semble que ce second tome est audesſus du premier: ce qui est bien sûr Monsieur c'est qu'il est bien digne du Pere de l'aimable Jeane: Vos lettres ne le sont pas moins: mais mes reponses ont honte de paroitre devant tant de lumiere; il n'y a que mon Amitiè qui soit digne de Vous, et qui merite quelque retour; si j'aitois bien sûre que ce fut Votre serieux, j'accepterai avec empresſement et de bon coeur les conditions, que Vous me proposèz pour venir ici; j'en excepterai pourtant ne Vous deplaise mon cher et digne Ami, le premier le second et le cinquieme article,[4] par des raisons inutiles d'explications; ah que j'aime et revere cette l'ampe,[4] dont Vous parlèz: sa splandeur rèjouit mon Ame et eclaire

[1] Mlle Marguerite de Lussan passait pour être fille naturelle du prince Thomas, comte de Soissons, et d'une courtisane. Elle était liée avec le savant évêque d'Avranches, Huet. Elle composa un grand nombre d'Histoires et de romans historiques, et mourut en 1758 pour s'être baignée ayant une indigestion (Tourneux). *Siehe* Correspondance de Grimm II, 317: 'Son sujet manque totalement d'intérêt.'

[2] *Siehe Formey,* Souvenirs d'un Citoyen, *Berlin* 1789, II, *S.* 50 *ff.*

[3] *Charlotte Sophie, Gräfin von Bentinck, geb. Gräfin von Aldenburg* (1715—1806), *Freundin Voltaires. Siehe 'Deutsche Biographie'* II, 343 *f.*

[4] *Vgl. den Brief Voltaires,* Colmar, le 12 avril, *C* I, *p.* 468 *f.:* Ma lampe ardente est dans un vase fêlé et cassé; elle brûle en votre honneur; mais le vase est en pièces. — Madame de Buchwald est un Samson en comparaison de moi.

mon foible esprit; que ne puis je la transporter dans le palais de l'amitiè et la conserver par mes soins;

je viens de faire la conoisſance d'un de Vos eleves qui idolatre p. 27 b
veritablement Votre geni et Vos talends; c'est D'Arnold[1] qui brule d'envie de Vous revoir et de regagner quelque part a Votre Amitiè; Vous voyèz bien Monsieur qu'il ne sauroit me deplaire puis qu'il Vous a rendu l'homage qui Vous est dûs; il a pasſè par ici avec le Comte Frisſ[2] que Vous devèz conoitre par ce qu'il sert la France depuis plusſieurs Añès et qu'il m'a dit Vous avoir vus et admirè; l'un et l'autre retournent en France et ne se sont arretes qu'un jour;

Je serois extremement curieuse de voir cette lettre que Vous avèz la bontè de m'anoncer: ne fut ce que par extrait: Arnold a etè quelques jours a Berlin avant de se rendre ici; il paroit avoir de l'esprit et de la vivacitè et on m'a fort prisèe sa candeur; le caractere du coeur ne se manifeste pas si aisement que les lumieres de l'esprit; c'est pourtant le coeur de Masſon que le Comte de Gotter a enterpris de proteger aupres du Roi de Prusſe; nous verons si le succes repondra a l'attente; j'usque ici on ne me parle que de l'indulgence de la bontè du Roi: Il Vous en faut beaucoup Monsieur pour lire mon barbouillage;

mon portrait ne tardera plus guere a venir, je Vous prie de le recevoir favorablement et de me croire sans fin

Monsieur

Votre très affectionèe amie
Louise Duchesſe de Gothe.

La grande Maitresſe des coeurs ne veut pas absolument etre samson, p. 28
mais elle veut Vous admirer et Vous cherir a jamais; le Duc et mes enfans en font autant; Vous ete asſurement le bien aimè ici

18 (19).

a Gothe ce 11 may 1754 p. 29

Je Vous avoue mon cher et digne Ami que je ne suis pas extremement contente du discour de Vos deux soit disant oracles: il ne rendent pas a beaucoup près justice au favoris des Muses: Pour la Fortune et sa maniere d'agir je n'en suis pas autrement surprise: elle est aveugle, elle est bisare, elle est quinteuse: elle fuit qui la

---

[1] *François-Thomas-Marie-Baculard d'Arnaud, dramatischer Schriftsteller, damals Legationsrat am Hofe in Dresden. Siehe Hœfer,* Nouvelle biographie générale, *Paris* 1860.

[2] Auguste-Henri, comte de Friesen, neveu du maréchal de Saxe, obtint en France le brevet de mestre de camp et celui de maréchal de camp après le siège de Maestricht. Né en 1728. Il mourut le 29 mars 1755, à peine âgé de vingt-sept ans. (Tourneux, Correspondance de Grimm, I, p. 4.)

cherche et se jette a la tête de qui ne la merite pas; mais pour la nature elle doit etre vraye, ingenue et simple dans ses parolles et dans ses actions; je suis neamoins charmèe de voir que ces deux Dames malgrè leur injuste raisonement ne laisſent quelque lueur desperance, de Vous revoir après Votre retour de plombiere: j'ose Vous asſurer Monsieur que j'aspire a cet avantage avec bien de l'empresſement; il faut pourtant que je Vous avertisſe Monsieur pour que Vous puisſièz prendre Vos mesures la desſus: car je compte que c'est Votre serieu et tout de bon, que Vous voulèz me procurer le plaisir charment de vous Voir: que nous somes obligès, de faire vers la mi d'Août un petit voyage a Altenbourg pour y tenir Diète: cette
p. 29 b absence d'ici durera environ quatre ou cinq semaines; il depend et dependra ainsi de Vous de venir ou avant, ou après cette excursion, nous honorer de Votre chere presence: elle nous sera toujour infiniment agreable et flateuse: c'est surquoi Vous pouvèz compter Monsieur, ausſi bien que sur le payement des frais de Votre voyage; je souhaite en attendent et très ardament que les eaux de Plombiere fasſent tout le bien que Vous pouvèz desirer;

mon Portrait partira d'ici en huit jours: les ouvriers dici sont des lenterneurs qui seroient capables d'impatianter un zenon: ce n'est asſurement pas ma faute; j'ai tout fait pour les mettre en mouvement: mais point de nouvelle; ne Vous attendèz a rien de bon: tout cela me paroit come l'acouchement de la Montagne;

j'avais entendus parler les gazettes de ce nouveau phenomene dont Vous me parlèz: mais j'en ignore toute particularitè.[1]

La grande Maitresſe des coeurs n'est pas bien du tout: elle fait trembler ma tendresſe: sa fille a eue ces jours ci la rougeole et s'en est tres bien tirèe; mais pour la pauvre Mere elle souffre infiniment, et moi par contre coup: je conviens avec Vous qu'elle a tort de ne
p. 30 point vouloir accepter l'epitete que Vous lui donèz: mais elle est trop modeste, pour ne pas dire injuste voila le seul defaut que je lui conois; seroit il posſible qu'un grand merite put ignorer sa vraye valeur? Persone mieu que Vous Monsieur peut et doit resoudre cette question: je Vous la done: repondèz y categoriquement et franchement: je l'attens de Votre amitié, et suis de tout mon coeur et avec toute la consideration imaginable

Monsieur

Votre très affectionée amie
et servante
Louise Dorothée DdS.[2]

---

[1] *Man hatte in Kolmar Versuche angestellt, Salz in Salpeter zu verwandeln, um Schiefspulver herzustellen.*

[2] *Hier müfste ein Brief vom* 12. *Juli* 1754 *folgen, der nicht in dieser Sammlung ist. Vgl. B* 27, *p.* 124.

19 (20).

Il me semble un siecle que je ne Vous ai pas pus ecrire et pas p. 31
un jour s'est pasſè Monsieur sans que l'envie ne m'en soit venue:
mais telle est ma destinèe je fais ce que je ne veus pas faire et ne
fais que tres peu de ce que je voudrois; je Vous conjure Monsieur
d'etre persuadèz de cette veritè là, et que je ne suis pas asſès dès-
pourvue de sens et de gout pour me priver de propos deliberè d'un
agrement ausſi flatteur qu'est celui d'entretenir un comerce de lettre
avec le plus beau et le plus aimable esprit de notre siecle; Si Vous
savièz Monsieur coment j'ai pasſèe mon tems, pendant cet etè, Vous
ne serièz plus surpris de mon silence: Vous me plainderièz, Vous
m'excuserièz et Vous ne discontinuerièz pas, a me doner de Vos
cherès nouvelles; je prefererois asſurement Votre presence a Vos
lettres et l'avantage de faire la conoisſance de Votre aimable Niece
a tous les nouvaux visages que je verois a Altenbourg; Nous somes
sur le point de nous y rendre, car nous comptons partir lundy pro-
chain; sans oser imaginer la posſibilitè de Vous y voir; quelle fata- p. 31b
litè: il n'y a pas asſès de place pour Vous y pouvoir logèr, ni asſès
de tems pour Vous y attendre: notre sejour ne durera tout au plus,
que trois semaines ou un mois; et Dieu sais come j'y suis obsedèe
tracasſèe disſipèe: je n'y pourois pas profiter un instant de Votre
conversation; il vaut donc cent fois mieux Monsieur que Vous n'y
venièz pas: ce seroit pour moi le sort de tantale: si je puis me de-
rober un moment aux importuns, je l'employerai a Vous doner de
mes nouvelles; des que nous serons de retour ici je ne manquerai pas
de Vous en avertir: et puis Vous serèz le maitre et Vous nous ferèz
un vrai plaisir de venir nous trouver ici: tout ce qui Vous est cher
Monsieur me l'est ausſi comptèz que je fais un cas infini de Votre
aimable Niece et que je serois extremement charmèe de la posſeder
ici: il n'y a que le logement au chateau qui m'inquiete et ce que
l'aimable Buchwald Vous en a dit un jour; cette chere et incom-
parable amie n'est pas bien du tout nonobstant elle fera le voyage
en question; elle Vous fait mille complimens;

je tacherai de me procurer l'ecrit[1] dont Vous faite mention
dans une de Vos dernières lettres et que Vous dite qu'on Vous p. 32
attribue;

bien des amitiès de ma part a Mad: de Denis, dite lui que je
m'estimerois trop heureuse si je pouvois lui faire oublier ici toutes
les avanies de Frankforth: que ne puis je faire tout ce que je vou-
drois: je donerois asſurement la santè a ce que j'aime: je Vous verois
continuellement Monsieur: ce ne seroit pas recompenser Votre merite
asſurement, mais ce seroit me procurer mille agremens: Vous conoisſèz

[1] Épître à moi-même; *vgl.* *C* I, *p.* 470.

le coeur humain et l'amour propre qui forme toujour des voeux interesſèz qui tentent a son propre avantage; pardonèz les moi en faveur de l'humanitè: je n'en formerai pas moins pour Votre satisfaction

je suis avec ces sentimens et ceux de la sincere et parfaite amitiè que je Vous ai vouèe

Monsieur

a Gothe
ce 15 d'aôut
1754

Votre très affectionèe amie
LDuchesſe de Gothe

20 (21).

a Gothe ce 10 d'octobre
1754

p. 33 Nous somes de retour d'Altenbourg depuis quinze jours, et il n'y a eu, je Vous l'avoue Monsieur, que m'a sote discretion qui m'aye pus priver de la satisfaction de Vous ecrire: sans elle tout m'invitoit a rompre un silence qui ne coutoit que trop a mon coeur: Votre Amitiè vient de faire ce dont la miene Vous a mille obligation; je n'avois pas besoin de la prevision de Maupertuy pour sentir d'avance que ce seroit prophaner Votre societè, Votre esprit, et Votre gout, que de Vous faire venir a lendroit que je viens de quiter: j'y ai etè asſaillie du matin au soir et tous les jours que j'y ai pasſèe de la manière du monde la moins agreable: Votre presence m'auroit mise dans le cas de tantale: et au lieu de me soulager elle m'auroit d'autant mieu fait apercevoir les contrastes; Pour Le present Monsieur Votre conversation me feroit un bien extreme: mais je vois bien, par tout ce que Vou me dite que pour cette añèe il faut que je renonce a cette douce esperance; Dans Votre absence rien ne me sauroit etre plus cher, plus agreable et plus flateur que Vos aimables enfans: je les attens, et les attendrois toujour, a brats ouverts: ne tardèz donc pas a me les envoyer; je veus un bien infini et j'aime
p. 33b veritablement cette charmente niece qui a tant de soin pour la vie et la conservation d'un home que j'estime au de la de l'expresſion; temoignèz lui je Vous en conjure Monsieur ma tendre reconoisſance;

ne me dite rien contre le Siecle ou nous vivons: il est le siecle d'or pour moi, depuis que j'ai l'avantage Monsieur de Vous conoitre et de me flatter de Votre Amitiè: quand il est question d'amitiè la grande Maitresſe des coeurs, se presente d'abord a mon coeur et a mon esprit: elle n'a pas vecue dans les siecles pasſès, ni vivra pour moi, dans les siecles futurs: je ne puis donc encor que louer et preferer celui ou nous vivons; Le voyage d'Altenburg a fait plus tôt du bien, que du mal a la santè de mon incomparable Amie: elle m'y a etè come par tout d'un grand secour: elle Vous estime et Vous affectione toujour de même c'est a dire infiniment; nous avons bien ris de trouver dans les gazettes que Vous Vous etièz jettez dans un couvent: je ne sais Monsieur si je me trompe mais je vous soupsone

Vous même de l'avoir fait mettre: tout come Vous avèz fait prier ce bon devot pour le repos de Votre Ame;

Le Duc et mes enfans Vous ambrasſent d'inclination et me chargent de mille complimens pour Vous je suis de tout mon coeur p. 34
et avec toute l'admiration dont je suis capable

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Duchesse de Gothe

de grace noubliѐz
pas Monsieur de m'envoyer
au plus tot la tragedie
que Vous avèz la bontè de m'anoncer;

21 (22).

a Gothe ce 23 nov: 1754 p. 35

Votre orphelin chinois[1] est arrivè a bon port: il est charment, il est adorable, il est digne en un mot, de l'auteur de ses jours; je l'ai lus et rèlus avec une joye, un plaisir et une satisfaction inexprimable: j'y ai trouvèe des tableaux d'une beautè ravisſante, d'une force infinie: des maximes qui elevent lame et qui anoblisſent l'humanité: il n'y a qu'Alzire et Jeane que je prefere a cette production de l'esprit et du sentiment; La Grande Maitresſe des coeurs sait cette belle trajedie toute par coeur elle en est enchantèe au de là de l'expresſion; je Vous aurois temoignèe plustôt ma joye et ma reconoisſance Monsieur, si une indisposition des plus opiniatre ne m'eut retenue au lit pendant trois semaines: elle est cause encor de ce que je n'ai repondue encor a Votre derniere aimable lettre; Cette montagne noire[2] quadre parfaitement avec tout le Voyage de cette Cour embulante et elle y est ausſi necesſaire que le merveilleu dans un poeme epique, et les avantures dans un roman; il y a des gens qui tienent de l'extraordinaire come du sang de leurs Peres;

Madame Denis est trop aimable pour me tenir longtems rigueur et pour ne me point laisſer jouir le printems prochain du plaisir de p. 35b
revoir son cher Oncle: pour cet hiver je l'aime trop pour exposer sa santè et sa vie aux frimats de la turinge et je prefere volontier la privation de sa chere sociètè que de mettre ses jours en danger; Les gazettes nous asſurent Monsieur que Vous pasſerèz Votre hiver a Manheim; je Vous prie de me dire ce qui en est; toute ma famille

---

[1] L'Orphelin de la Chine, *vgl.* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, t. V.

[2] *Der Titel eines Wirtshauses zu Kolmar, wohin der Markgraf und die Markgräfin von Bayreuth Voltaire am* 23. *Oktober* 1754 *zum Abendessen eingeladen hatten. Voltaire nennt es ein* cabaret borgne. *Siehe B, p.* 129.

Vous ambrasſe d'inclination, la Buchwald Vous fait mille complimens et moi je suis avec toute la vivacitè des sentimens que Vous me conoisſèz et que Vous Vous etes si bien aquis

Monsieur

Votre très affectionèe amie

Louise Dorothée DdSaxe.

22 (23).

p. 36 a Gothe ce 30 Decembre 1754

Plus une chose nous est chere et precieuse et plus nous craignons de la perdre; si a cla se joint encor le sentiment de notre insuffisance nos allarmes redoubles: telle a etè la situation de mon Ame Monsieur pendant le tems que j'ai etè privèe de Vos cheres nouvelles: Votre silence ma paru un siecle: j'en acusois le destin et les cours ambulentes; mais grace au Ciel Votre aimable lettre m'a detrompèe de la maniere du monde la plus agreable et la plus flateuse; ma franchisſe Monsieur me fait avouer mon soupson, et mon amitiè jalouse de Votre estime me fait esperer mon pardon;

Ce Siecle semble etre destinè aux evenemens extraordinaires: la conversion du prince de Hesſe m'a pourtant moins surprise que d'autres phenomenes arrivès de nos jours: l'on dit que l'amour a decorè Votre Eglise de cette nouvelle Colone; il doit avoir declarè a son Pere que l'article de la predestination lui avoit fait prendre cette resolution: il est vrai qu'il y a plus desperance de sortir du pur-
p. 36b gatoire que des feux eternels; enfin quel qu'en puisſe etre le motif de ce changement de religion, cette demarche au moins rend le Prince celebre a peine savoit on auparavant qu'il exista: son histoire amuse le tapis de toutes les conversations depuis trois mois: il a obtenus ce qu'il a voulu s'il pense en Erostrate l'on conte un bon mot de Pelniz [1] a cette ocasion asſès plaisant: le Roi de P. critiquant cette demarche a table et disant que pour un Prince cetoit la plus insigne sotise que de devenir catholique: cetoit se lièr les mains et se mettre sous le jouc du clergè: et puis se tournant vers Pelniz: quand pensèz Vous? n'ai je pas raison? celui ci repond: Sire selon tout ce que Vous venès d'avancer on jureroit que Vous avès desſein de Vous faire protestan; venèz venèz nous precher respectable Apotre je prefere Votre Jeane a tous vos saints; apropos savèz Vous Monsieur qu'on debite ici que cette aimable Jeane sera imprimèe et paroitra au premier jour a Votre insue: j'avoue que d'un cotè je le souhaite: mais de l'autre je crains qu'elle ne paroisſe mutilèe et travestiè; l'on parle ici encor d'un autre changement de Religion: l'on dit que la

[1] *Der Baron von Pöllnitz, Ceremonienmeister und Kammerherr des Königs von Preuſsen. Vgl. Horn, Voltaire und die Markgräfin von Baireuth, S. 3 ff. 53. 73. 86. 87. 107.*

pombatour a etè quitèe et r'emplacèe par la feme du Ministre holandois; le tems nous aprendra ce qui en est; p. 37

nous allons finir aujourdhuy l'añèe, mais comptèz Monsieur que mon amitiè pour Vous restra toujour la même: toujour vive toujour sincere et toujour empresſèe a se manifester, elle ne demande qu'un petit retour de Votre part: puisſe l'añèe que nous allons comencer Vous etre ausſi propice ausſi favorable que je le souhaite avec ardeur: et puisſe t'elle me procurer la satisfaction de Vous pouvoir asſurer de bouche et Vous temoigner combien je suis

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothèe DdS.

toute ma famille Vous aime et forme des voeux pour Votre bonheur: la Grande Maitresſe des coeurs en fait autant et Vous ambrasſe d'inclination

23 (24).

a Gothe ce 12 janvier 1755 p. 38

Souffrèz Monsieur que sans autre prèambule je Vous fasſe une petite question: est il donc vrai? car on vient de m'en asſurer positivement: que par le moyen de Madame la Margrave de Bareuth Vous aviez fait Votre paix avec le frere? et que dès que celle ci retournerai dans ses etats, elle prendrai le chemin par B pour Vous r'amener a lui: que celui là etoit dans la meilleure disposition du monde a Votre egard, et même a ce point, qu'il avoit dit publiquement que come Vous avièz reconus Votre tort, que lui l'avoit pardonè: qu'il Vous avoit puni severement et qu'il etoit juste que par après il oublia l'offense: qu'il aimoit et estimoit Votre esprit qui seul etoit capable d'amuser le sien: je serois charmèe Monsieur si tout cela fut fondè: j'aime les reconcillations, surtout entre gens de merite qui pour l'honeur de l'humanitè devroit etre unis toujour: ou qui du moins devroient avoir plus de suport les uns envers les autres et se r'acomoder plus aisement; Vous n'avèz pas besoin de mes exhortations, je ne le sais que trop; c'est une surabondance de bone volontè, d'un desir sincere que tout le monde soit content qui me fait parler ainsi: Vous excuserèz Monsieur l'effet en faveur de sa cause; dailleur Vous sentèz bien que ce n'est pas l'interet qui me guide en p. 38b
tout ce ci: je perd même a ce marchè l'esperance de Vous revoir si tôt: perspective bien agreable pourtant et bien flateuse a mon amour propre;

nous attendons de voir ici dans quelques jours le Prince Frederic

de Wurtemberg[1] et sa jeune Epouse, qui pasſe par ici pour se rendre a Stugard: voila pour le coup Monsieur toutes les nouvelles que j'ai a Vous offrir; l'aimable Grande Maitresſe des coeurs est encor toujour souffrante et fait par concequand pâtir le mien: elle Vous cherit et Vous honore sans cesſe: ces sentimens ne s'efface guere quand une fois on a eu le bonheur de Vous conoitre: ils devienent ausſi naturel a l'ame que l'air qu'on respire: soyèz en persuadèz Monsieur et croyèz moi sans fin

Monsieur

Votre très affectionèe amie
et servante
Louise Dorothée DdS.

Vous trouvèz
ici mille asſurences
d'amitiè de la part
du Duc et de ses enfans

24 (25).

p. 39 Il est vrai Monsieur que Notre libertè ne resſemble pas mal aux livres sterlings d'angletere ou aux couleurs dans la nature selon le sisteme de Neuton: mais quoi qu'il en soit il y a des momens dans la vie ou il nous paroit jouir de cette belle prerogative: et ces momens là ne sont pas les moins heureux: il est vrai encor que si je devois lui asſigner une place je serois aſsès ambarasſèc: il ne depend pas de nous de juger des objets come nous voulons mais toujour selon qu'ils nous paroisſent: notre coeur n'aime que ce qu'il trouve aimable: et notre memoire ne retient que ce qu'elle peut: il n'y a que notre imagination qui semble pouvoir se soustraire a toute contrainte et cepandant je n'oserois jamais hazarder de doner a la libertè pareil domicile; La predestination et la necesſitè ne me repugne pas moins qu'un Prince de hesſe: coment faire Monsieur et a quoi se
p 39 b tenir? soit predestination soit libertè je souhaite de Vous revoir et de gouter encor les charmes de Votre conversation; nous avons vus ces jours Mr: Durent Ministre du Roi de France a la cour de Pologne c'est un home de merite et très aimable dans la sociètè: nous nous somes beaucoup entretenu de Vous: il rend justice a Vos talens et Vous admire presque autant que nous: quand je dis nous je parle toujour de la Grande Maitresſe des coeurs et de moi: tenèz le Vous pour dit: nous Vous cherisſons et Vous desirons; est il donc vrai Monsieur que l'aimable Jeane est toute prete a se montrer au grand jour a l'insue ou du moins contre la volontè de son illustre Pere;

bien des complimens de ma part a l'aimable et digne niece:

[1] *Friedrich I. (Eugen), 1732—1797, folgte am 20. Mai 1795 seinem Bruder als Herzog von Württemberg nach. Am 29. November 1753 vermählte er sich mit Friederike Dorothee Sophie, der Tochter Friedrich Wilhelms, Markgrafen von Brandenburg-Schwedt.*

toute ma famille Vous presente les siens: pour a moi Monsieur je Vous offre estime et amitiè un petit retour de Votre part ne fut ce qu'en faveur de ma constance de ma sinceritè etant pour la vie

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothée DdS.

a Gothe
ce 1 fevrier 1755

avèz Vous recue ma derniere lettre ou je Vous mandai qu'on Vous attend a Berlin p. 40

25 (5).

a Gothe ce 12 fev: 1755 p. 7

Vous avèz bien raison Monsieur d'etre en peine pour l'aimable Grandmaitresſe des coeurs: elle souffre infiniment des frimats de nos climats pendant tout cet hiver: pour moi qui suis asſès insensible aux rigueurs de la saison, je ne la suis nullement aux maux de mon Amie, au contraire je resſens dans le fond de mon coeur toutes les douleurs quelle endure phisiquement; que n'ete Vous ici pour faire diversion a nos peines a nos inquietudes: Votre esprit seul seroit capable de les interompre de nous les faire oublier ne fut ce que pour quelques momens ce seroit du moins autant de gagnè sur l'enemi;

quoi que Vous puisſièz me dire, il est sûr qu'on souhaite et qu'on se flatte de Vous r'amener a Votre ancien gide; je n'en suis pas surprise; qui conque a du gout et se conoit tant soitpeu en esprit doit naturellement desirer Votre conversation; il faut plus que du gout et de l'esprit pour convenir de ses torts: il faut beaucoup de courage de force et d'equitè: et ces qualitès ne se trouvent pas si aisement rèunies: il ne faut pas moins de grandeur d'ame pour oublier les offenses; je crois pourtant qu'il en coute moins de pardoner les injures qu'on nous a fait que d'avouer celles qu'on a comis: p. 7b dans le premier cas l'amour propre se trouve flatè au lieu que dans le second il se sent r'abesſè: mais on peut oublier sans vouloir s'exposer de nouvau: ce n'est pas etre vaïndicatif ce n'est qu'etre prudent; voila bien du verbiage de ma part;

il n'y a point de regle sans exeption ce qui conviendroit a un Crebillon [1] seroit très mal fait a un Voltaire et le public en souffriroit; l'on parle ici Mônsieur d'une tragedie nouvelle qu'on met sous Vos auspices, je ne sais ce qui en est: on l'apelle la mort de Cicèron;

je me flatte toujour Monsieur que Vous nous raporterèz le beau tems: l'on croit facillement ce que l'on desire avec ardeur; mille complimens de ma part a Mad: Denis;

[1] *Prosper Jolyot de Crébillon* (1674—1762), *Verfasser der Tragödie* Le Triumvirat ou la mort de Cicéron (1754); *siehe La Harpe,* Théâtre de Crébillon, *im* Lycée, vol. XI.

Le Duc et toute ma famille Vous asſure de leur tendre amitiè: La chere Buchwald en fait autant: je suis plus que persone et au de la de l'expresſion

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothèe DdS

26 (26).

p. 41 a Gothe ce 5 d'avril 1755

Je suis fachèe Monsieur de Vous savoir toujour malade: mais je le suis encor d'autre chose: je la suis infiniment de ce que l'achat de st jean ou des delices que Vous avès fait apresent n'aye point eu lieu il y a dix Ans; bon Dieu que j'eusſe etèe heureuse et que mon fils eut pus gagner en se trouvant dans Votre societè: sa destinèe ne l'a pas voulus ainsi: elle est bien souveraine come Vous dite: si je ne suis pas contente dans l'ocasion que je viens de nomer, je loue sa Sagesſe de ce qu'elle ne m'a pas placèe sur le trone je laurois mal rempli: je serois bien dedomagèe si j'ocupois une place dans Votre estime: je m'en flatte au moins du cotè de Votre amitiè; pendant que Votre aimable Niece etoit ocupèe a Vous soigner Monsieur, j'etois chargèe de la même besoigne vis a vis de qui? je Vous le done en cent et en mille et Vous ne le devinerès pourtant pas? il faut p. 41 b donc Vous le dire, cela est juste: j'avois a soigner la Niece du grand home par preference, jadis Votre protecteur Votre Ami; c'est de La Princesſe de Wirtemberg[1] dont je parle; a son retour de Stucard elle repasſa par ici s'y arreta quelques jours, y tomba malade fit, entre nous soit dit, une fausſe couche, se retablit et partit très contente de chès nous, du moins en aparence: voila son histoire; la miene est de Vous souhaiter, de Vous conjurer de revenir un jour chès nous, ou Vous serès recus come de raison, avec empresſement avec satisfaction, avec allegresſe. Le Duc Vous fait mille amitiè mes enfans autant; la grande maitresſe Vous aime et Vous cherit infiniment, neamoins je la defie de me surpasſer en estime en affection et en constance je suis avec ces sentimens bien veritablement

Monsieur

Votre fidelle amie
Louise Dorothèe DdS.[2]

27 (27).

p. 43 a Gothe ce 5 juillet 1755

Je n'ai pas eue le courage Monsieur de rompre le silence que Vous aviès gardès depuis un tems infini: jetois triste, je craignois

[1] *Siehe S.* 10.
[2] *Auf der Rückseite des folgenden leeren Blattes p.* 42*b steht:*
M^e la ducheſſe de Gotha

etre effacèe de Votre souvenir et que mes lettres ne pouvois que Vous importuner; je me vois tout d'un coup et d'une maniere bien agreable et flateuse, detrompèe par Votre aimable lettre du 16 de; m'a j'oye en est extreme elle est vive et sincere mais elle ne s'exprime point au grè de mes desirs; que pourois je Vous dire Monsieur? Vous savès ou vous devès savoir, combien Vos lettres me font plaisir, que je ne leur prefere que Votre chere presence et Votre parfaite satisfaction: que tout cela par concequend forme le cercle de mes voeux et de mes voeux ardents; je partage veritablement et de grand coeur Vos allarmes et Vos chagrins au sujet de l'aimable Jeane: elle ne devroit asſurement ne se montrer que dans sa puretè et sous les p. 43b auspices de son illustre Pere: je suis indignèe de l'affront qu'on lui fait: cepandant Monsieur il me semble que Vous devriès songer a reparer les torts qu'on lui fait, en la faisant paroitre dans tout son eclat et toute sa dignitè; Vous ne devineriès pas Monsieur le Poeme que je lis presentement: ce n'est pas l'Arioste ce n'est pas virgile: ce n'est pas le Paradis perdus: tout le monde est surpris de mon opiniatre constance: il a cela de comun avec Vous qu'il est philosophe et Poete tout a la fois: mail il est bien au desous de la Henriade et de l'aimable Jeane; qu'en pensès Vous?

Nous avons pasſès la moitiè de l'etè a faire des petites excursions a la campagne nous avons etès exedèes par les chaleurs, chose asſès rare dans notre chere thuringe: comptès Monsieur qu'il y a dans ces contrèes des coeurs qui Vous cherisſent qui Vous admirent et qui Vous souhaitent avec empresſement, de toutes leur facultèes; p. 44 La grande Maitresſe des coeurs est surement de ce nombre: elle sait aprecier Votre merite et le fait avec constance: toute ma famille Vous aime et Vous honore: notre union est parfaite a cet egard: je suis come Vous devès savoir et jusqu'au grand jamais avec toute lestime imaginable

Monsieur

Votre très affectionèe amie
LDuchesſe de Gothe.

bien des
complimens de ma part
je Vous en suplie a Mad: Denis

28 (28).

a Gothe 9 sep: 1755. p. 45

Vos lettres Monsieur me causent toujour un plaisir sensible: celle qui a produit en dernier lieu, ce sentiment agreable en mon Ame, est restè longtems en chemin, mais elle ne s'est laisſée attendre que pour redoubler ma joye et ma reconoisſance; Vous ne sauriès imaginer combien je suis charmèe et empresſèe a recevoir l'aimable jeane: il n'y a que Vos lettres Monsieur que je lui egalle et Votre presence qui puisſe me procurer plus de satisfaction; il est toujour

flateur pour notre amour propre de n'avoir point a rougir pour ce que l'on aime et je suis persuadèe que telle que Vous voules me l'envoyer elle ne sera que plus touchante a mes yeux; jetois très tentèe de faire venir de Paris sa copie, mais depuis qu'il Vous a plut me l'anoncer je me suis ravisèe de ma premiere idèe; la Grande Maitresſe des coeurs qui Vous cherit et Vous honore toujour avec la
p. 45 b même vivacitè se fait un sensible plaisir de revoir l'objet de ses tendres amours, elle acueillera jeane au mieu mais moi Monsieur je ne la laisſerai guere sortir d'entre mes mains, je la logerai dans ma chambre et je m'en ocuperai sans cesſe: puisſe t'elle arriver bientot; voici Monsieur son pasſe port, je le joins ici pour plus de suretè et pour accelerer son depart; j'ai lus ces jours ci Le Triumvirat de Grebillon que je trouve bien au desous de sa reputation, il y a bien peu de choses qui gagnent a etre examinès de près: le sort de Vos enffants est bien different: ont trouve toujour un plaisir nouvau en relisant vos oeuvres: je viens tout reçament d'en faire l'experience; que ne puis je Vous revoir c'est le desir permanent de mon coeur: le sentiment de mon amitiè pour Vous ne l'est pas moins, recevès en Monsieur l'asſurence avec bontè conservès moi la Votre en faveur de ce que je suis

Monsieur

Votre tres affectionée amie
Louise Dde Gothe

29 (29).

p. 46 Votre orphelin Monsieur vient d'arriver a bon port: il a extremement gagnè depuis que je l'ai vus la premiere fois: son age mûr nous tient parfaitement ce que son adolescence si j'ose m'exprimer ainsi, nous a promis: tous ses traits sont devenus reguliers, de fins qu'ils etoient: sa phisionomie est mâle belle et touchante: la vivacitè de son esprit s'est tournèe en force, en elevation d'ame et la douceur de son coeur en noblesſe de sentiment: j'en suis enthousiasmée; je Vous demande pardon Monsieur du jugement temeraire que j'en porte: Vous en ete un peu cause Vous m'enhardisſès par tout ce que Vous me dite de flatteur: ce n'est pas le moyen de reprimer mon amour propre que d'elever come Vous faite mon gout
p. 46 b et mon suffrage; la lettre a Rousſau que Vous joignès a l'orphelin, est encor un morceau charment et infiniment au desſus de sa reponse quoique celui ci y a mis bien de l'esprit ausſi: ce qui me plait sur tout dans Votre lettre c'est la maniere polie spirituelle et ingenieuse avec la quelle Vous lui faite sentir le paradoxe de sa these;

j'attens jeane avec l'empresſement d'un Amant fidelle et absent depuis longtems de lobjet de ses tendres amours Vous devès avoir recus les temoignages que je Vous en done dans ma derniere lettre que je Vous adressès il y a plus de quinze jours; sur le point de m'aller faire saigner je quite la plûme en Vous asſurant de mon

amitiè constante et parfaite, j'ajoute les mêmes sentimens de la part de ma famille et de la grande maitresſe des coeurs qui Vous cherit p. 47
et Vous admire presque autant que je le fais; croyès moi toujour

Monsieur

et Votre amie et Votre servante

a Gothe
ce 27 sep: 1755

Louise Dorothée DdS

voici l'adresſe pour envoyer la pucelle:
a Monsieur de Waldner Seigneur de Sirence a Bâl.[1]

30 (29a).

a Gothe ce 20 dec. 1755 p. 48

Si j'ai tardée a Vous repondre, comptès Monsieur que je n'ai pas moins pour cela pensèe a Vous; que je me suis souvent entertenue de Vous, que je Vous ai admirè et souhaitè; Pour constater ce que j'avance, sachès Monsieur, que je viens de lire dans le Dictionaire Enciclopetique les articles, d'esprit d'elegance d'eloquence: sans trop de presomption j'ose me flatter de Vous y avoir reconus, sans y trouver Votre nom: quelques traits du pinçau d'apeles le découvrirent: Votre plume anime tout ce quelle touche.

que dites Vous Monsieur de la Catastrophe funeste de Lisbone?[2] elle fait fremir l'humanitè: qu'elle terible secousſe qui se fait resſentir presque dans toute l'europe: Ce phenome seroit digne de Votre chant Je fais mille voeux Monsieur pour Votre conversation, pour Votre p. 48b
santè, pour Votre prosperitè, pour la continuation de Votre Amitiè: rien n'egale celle que je Vous ai vouèe: elle est vive et constante soyès en persuadès Monsieur, car c'est me rendre justice, croyès moi sans fin

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothée DdS.

je ne Vous dis
rien ni de mes enfans
ni de la Grande Maitresſe
des coeur pour Vous laisſer quelque chose a deviner

31 (30).

à Gothe ce 17 janvier 1756 p. 49

Je Vous ai Monsieur une obligation infinie des beaux vers[3] dont Vous venès de me regaler a ma sollicitation: cette defference

[1] *Hier fehlt ein Brief, dessen Voltaire in dem seinigen vom* 1. *Januar* 1756 *Erwähnung thut, vgl. B* 39, *p.* 144.

[2] *Das Erdbeben zu Lissabon fand am* 1. *November* 1755 *statt.*

[3] Poème sur le désastre de Lisbonne, Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland IX, 470. *Siehe auch t.* XXXVIII, 530.

de Votre part, est pour moi une nouvelle marque, bien agreable, bien flateuse de cette Amitiè dont je conois le prix, que je mets si fort audesus de tant d'autres avantages; la grande Maitresse et moi, nous avons lus Votre petit poeme ou sermon, avec une admiration avec un saisisement avec un fremisſement inexprimable: tout y est grand hardi et pathetique: c'est le fidel tablau de la funeste catastrophe de Lisbone: on croit y etre present et l'on eprouve en effet tout ce que ces habitans desolès ont pus sentir dans ces momens de trouble et d'horeur; la seule chose que j'eusſe souhaitè y voir encor dans cet admirable tableau, c'est les voyes de la Divine et Sage Providence retabies et decelèes; pardonès Monsieur a mon audace, regardès moi come moliere son jardinier: je juge en aveugle et come
p. 49 b ce Docteur, helas qui ne sait rien; je partage de tout mon coeur Votre indignation contre ce libraire qui a imprimè a Votre insue l'histoire de la guere de l'añèe 1741.[1] je partage le succès de l'orphelin de la chine qui a etè reprentè 17 fois avec des aplaudisſemens infinis, enfin Monsieur je partage tout ce qui Vous touche je voudrois Vous savoir heureu satisfait content: que n'y puis je contribuer; soyès persuadès de cette veritè qui est une concequence naturelle de l'estime de ladmiration que je Vous porte et qui me rend pour la vie

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Duchesſe de Gothe

Le Duc mes enfants
et ma chere Amie
Vous font mille voeux
et mille Amitiè

32 (30 a).

p. 50 a Gothe ce 20 fevrier 1756

Plus que jamais Monsieur, je trouve que tout est bien: pardonès cette prevention a mon coeur, qui croit devoir ce sentiment de reconoisſance a la Divine Providence, qui a ecartèe de desſus nos têtes le peril qui sembloit nous menacer; soit hazard ou tout ce qui Vous plaira nous l'avons echapès et nous en somes quite pour la peur: pour ne pas suspendre trop longtems Votre curiositè il faut Vous dire Monsieur que nous avons resentis ici mecredy pasſè une legere secousſe de la terre qui nous a fait trembler tout bas dans le chateau, et qui a allarmès tout de bon les habitans de la Ville: cetoit a huit heure du matin dans un tems calme et serein: a troi ou quatre

[1] Un homme de condition, le marquis de Ximenès, avait volé chez Mme Denis les minutes très informes des matériaux de cette Histoire, et les avait vendues vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé Prieur, par les mains du chevalier de La Morlière. *Cf.* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland XXXVIII, *p.* 457 *u.* 458.

lieux a la ronde on s'est aperçu du même phenomene: il n'a pas eu de suite, notre frayeur s'est changèe en joye en ravisſement: n'ai je pas lieu de m'ecrier que tout est bien? mais a quoi attribuer ce tremblement universel et qui semble devenir habituel et permanent?. p. 50b je voudrois bien en savoir l'opinion que Vous en avès; ce que je souhaiterois avec tout autant d'empresſement ce serois la continuation de Votre sermon de l'heresie ou non pourvu que je le posſede et que je le puisſe lire; j'aime tout ce qui sors de Votre plûme: la Grande Maitresſe des coeurs en dit autant, quoi qu'elle souffre a me faire souffrir avec elle: je Vous proteste Monsieur que je crains pour cette charmente Amie infiniment plus que pour les tremblemens: que me sers de vivre si je vis sans elle? ou si elle n'existe pas agreablement; Vous faite tant de cas de l'amitiè Vous ne sauriès qu'aprouver la miene; cette chere Amie Vous fait mille complimens elle est ausſi curieuse que moi du nouvel opera[1] dont Vous me parlès; ne seroit il pas comunicable? asſurement cette nouvelle Alliance du Roi de Prusſe ne peut que nous plaire: avouès Monsieur que nous vivons dans un siecle plein de merveilles, soit pour le phisique, soit pour le moral, soit pour la politique: je n'en donerois pas ma part aux chiens: enfin je suis si contente que je reviens sans cesſe a mon refrain p. 51 que tout est bien: je le trouverai encor plus vrai si Vous me continuès Monsieur Votre chere Amitiè si Vous ne dedaignès pas la miene, et si Vous voulès me procurer l'avantage charment de pouvoir Vous temoigner de bouche l'estime et l'admiration que je Vous porte pour la vie

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothée DdS

Le Duc et mes enfans Vous honorent Vous estiment et Vous aiment: mille pardon de mon griffonage je n'ai pas le tems de le recopier; je Vous prie de me dire ce que c'est qu'Athenais[2] ne pourriès Vous pas me l'envoyer? j'ai trouvè dans un petit livre l'Antimachiavel[3] par le Roi de Prusſe au nombre de Vos ouvrages;

33 (31).

a Gotheᵃce 6 d'avril 1756 p. 52

Javoue Monsieur que plus j'aplaudis et j'aquiesſe aux reflexions de Votre lettre du 22 dp, et plus ausſi suis je surprise etonèe fachèe

[1] *König Friedrich hatte die* Mérope *als Oper bearbeitet.*
[2] *Athénaïs, Tragödie von La Grange-Chancel* (1676—1758). *Die Kritik dieses Stückes in den* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland V, 85.
[3] L'Antimachiavel, ou Examen du Prince de Machiavel, 1739 *u.* 1740; *vgl.* Œuvres de Frédéric le Grand, *Berlin* 1857, VIII, 59 *ff.*

même, des nouvelles que Vous me dones par la Votre du 24 dp; convenons Monsieur qu'il y a des circonstances dans la vie, que la prudence humaine ne peut ni prevoir, ni eviter: et cepandant il n'y en a point non plus selon moi, qui provienent du hazard; si c'est une consolation de n'etre point l'artiste de ses propres peines, c'est un soulagement de plus de n'avoir rien a reprocher a nos Amis; tant qu'il y a encor du remede pour se tirer d'embaras il faut s'en servir promtement pour qu'il deviene efficasſe: la pluralitè des Dieux c'est oposè souvent a leur culte: l'offrande la plus pure est celle du coeur que le monde ignore: tout ce ci Monsieur resſemble assès a un logogrif; je Vous demande pardon, mille petites ocupations derangent
p. 52 b et obscurcisſent aujourdhuy mes idèes: notre esprit prend des vapeurs come notre tete; j'ai etè charmèe de trouver Votre nom parmis les souscrivants du livre[1] de la beaumelle: le stile en est joli quoique les faits sont la pluspart conus et que le tout tient du roman: un autre defaut que j'y trouve c'est qu'il cherche trop l'esprit: a force de battre le fer il en sort des etincelles; il est bien audesous de celui qui toujour naturel prend un esfor quand il lui plait et redescent avec autant de grace que de dignitè, dont le vol est ausſi rapide que la marche legere et qui soit quil se couche ou qu'il fende les airs, est toujour grand toujour beau et toujour admiré; je Vous defie Monsieur de souhaiter avec plus d'empresſement Votre retour dans nos climats que nous tous le desirons; continuès moi Votre amitié et soyès sûre de la miene: le Duc mes enfans et l'aimable Buchwald Vous font mille complimens: je suis veritablement et pour la vie

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise DdS

34 (32).

p. 53 a Gothe ce 11 may 1756

Je ne sais s'il y a de la vanitè dans mon fait mais quoi qu'il en soit, il vaut mieu je pense etre un peu vaine qu'ingrate: et dans cette suposition Monsieur souffrès que je Vous temoigne ma j'oye et ma reconoisſance pour les beaux vers que Vous avès bien voulus ajouter, pour sauver La sagesſe et la justice de la Providence, a ceux que Vous fite a l'occasion de la triste Catastrophe de Lisbone: l'on dit a Paris que c'est pour complaires au devotès que Vous avès suprimès et refondus ainsi la fin de ce Poeme: et moi Monsieur je me flatte que c'est pour l'amour de moi et par condescendence pour ma foiblesſe que Vous l'avès decorès ainsi: je ne suis pas devote et n'ai
p. 53 b jamais pasſèe pour telle: mais j'avoue ingenument et sans rougir que j'ai le tic d'aimer d'idolatrer la providence si l'on peut s'exprimer

[1] Mémoires de madame de Maintenon.

ainsi; pardonès a la foiblesſe humaine, je desire ardament un avenir heureu; *Le present est affreux* s'il n'est point d'avenir, si la nuit du tombeau détruit l'etre qui pense:[1] cela est bien vrai selon mon sisteme: outre la veritè j'y trouve une finesſe infinie d'esprit et de Sagesſe de Votre part, qui ferme la bouche a tout et Vous tire merveilleusement d'embaras; excusès ma franchise[2] ne l'attribuès Monsieur qu'a cette estime a cette Amitiè qui m'attache a Vous et me rend pour la vie

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothèe DdS

La grande Maitresſe
des coeurs Vous fait
mille complimens
elle repete et admire cent fois par jours les beaux vers en question. toute ma famille Vous ambrasſe d'inclination

35 (32 a).[3]

a Gothe ce 6 juillet 1756 p. 54

Votre aimable lettre ne laisſe pas de soulager un peu ma tristesſe: Votre presence Monsieur allegeroit[4] d'avantage le fardeau de mes peines, j'en suis sûre. je Vous ai mille obligation Monsieur de la part que Vous daignès me marquer en ces tristes circonstances. les objets que Vous me montrès pour diminuer ma douleur sont en effet ma consolation mon unique resource: neamoins je regretrois eternellement ce que la mort m'a emportè;[5] si vous l'eusſiès conus come moi Vous ne lui auriès pas refusès Votre estime: des conoisſances audesſus de son etat et de son Age un esprit juste et penetrant p. 54 b
un coeur bienfaisant noble et genereu voila ce que je pleure et que (je) regreterai toute ma vie.

mon Amitie que je Vous ai voue est ausſi vive que sincere et constante

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothèe DdS

Le Duc est
infiniment sensible
a la part que Vous prenès a sa perte

36 (33).[3]

a Fridrichs werth près de Gothe p. 55
ce 3 d'aôut 1756

Nous somès ici depuis quinzes jours, pour nous disſiper et pour nous doner plus de mouvement: nous n'y avons pas trop reusſi encor

[1] *Verse aus dem* Poème sur le Désastre de Lisbonne.
[2] *Im Original* frachise. [3] *Brief mit Trauerrand.* [4] *Im Original* allergoit.
[5] *Der älteste Sohn der Herzogin, Friedrich, am* 20. *Januar* 1735 *geboren, starb am* 9. *Juni* 1756.

parce que le coeur ne change pas si aisement d'impresſions que le corp se transporte facilement d'un lieu a un autre: dailleur le tems ne nous a guere eté favorable, nous avons eu continuellement des orages et des pluïes: ce qui m'a fait le plus de plaisir encor ici, c'est Votre lettre Monsieur ce sont les asſurences de Votre Amitiè, la part que Vous daignès prendre a ma situation, les consolations que Vous voules bien me doner; que n'este Vous ici: Votre conversation, Votre esprit nous feroit pasſer de doux momens: la grande Maitresſe des coeurs toujour aimable, toujour charmente, toujour souffrante, joint ses voeux aux miens pour Vous revoir un jour: ce seroit le moyen le plus sencè pour nous remonter l'esprit et restaurer le coeur: nous en avons bien besoin. je suis très de Votre avis Monsieur pour le juge-
p. 55 b ment que Vous portès, sur les memoires de Mad: de Maintenon. je n'aime pas l'esprit qui s'affiche trop, qui se done la torture pour se montrer: il me paroit de l'esprit come de la taille d'une bele feme qui plus elle est serèe et genè et moins elle plait: la Baumelle manque de ce naturel qui seul enleve nos suffragès. ces tremblements de terre continuels et qui semble menacer ruine a la machine ronde devroient unir et pacifier les esprits: a quoi bon touts ces preparatifs de guerre a la veille de notre destruction; j'avoue pourtant que je crains plus les invahsions, les inimitiès en un mot le feu de la guerre que la chute de notre planete.

je Vous demande pardon Monsieur j'ai ecris ces lignes a tant de reprises que le stile le caractère le papier tout s'en resſent: trouvès bon que je finisſe ici pour esquiver de nouveaux obstacles, croyès moi toujour Votre admiratrice toujour empresſèe a Vous revoir toujour disposèe a Vous prouver mon estime et mon Amitie etant dinclination

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
Louise Dorothèe DdS.

37 (34).[1]

p. 56 ce 4 septembre 1756

Sans etre philosophe je suis encor un peu moins politique: je ne prevois les evenemens que lors qu'ils touchent le bout de mon nès qui n'est guere long. tout ce que je puis faire en Votre faveur Monsieur c'est de Vous conter ce que je sais et qui vient d'arriver depuis le cours de cette semaine: c'est que le Roi de Prusſe est entrè avec un corp de troupes de quarente d'autres disent de soisantes milles combattans, dans le teritoire de la Saxe Electorale: qu'il a affichè et declarè qu'il ny venoit point come Enemi, mais qu'il les regardoit come ses posſesſions et les traiteroit come ses proprès sujets: qu'il etoit obligè a cette demarche pour prevenir ses enemis et pour

[1] *Brief mit Trauerrand.*

eloigner de ses Domaines le feu de la guerre dont il etoit menacè: qu'il avoit tout fait pour eviter les troubles et pour maintenir la tranquilitè, mais que tous ses soins avoient etès en vain, et qu'enfin la prudence l'avoit determinè a faire ce qu'il faisoit: l'on croit qu'il p. 56 b
ne s'aretera pas longtems en Saxe et qu'après avoir pris les contributions qu'il a exigè il tournera ses pas vers la Boheme sur la frontiere de la quelle les Saxons se sont fichès pour abandoner aux prusſiens leurs terrès et leurs biens. voila a peu près tout ce que j'ai dans mon magazin de nouvelles: pour une autre fois je Vous mendrai d'avantage Monsieur: car je ne crains point d'en manquer. le vin une fois tirè il faudra bien le boire quelque amer qu'il soit et quelque repugnence qu'il cause. tous les jours nous fournirons d'autrès evenemens, facheux aparement pour la pauvre humanitè. un trait que j'oubliois et qui merite de Vous etre dit encor c'est que la patente du R. de Prusſe finit par asſurer qu'il regardoit la Saxe come un depot sacr qu'il rendroit come tel en son tems a son proprietaire. je suis avec toute la consideration toute l'estime et l'affection imaginable Monsieur

Votre très affectionèe amie
LDdG

38 (35).

ce 28 octobre 1756 p. 57

Après avoir fais la lecture de Votre charmente lettre du 11 (22?) de, je m'etois quasi proposèe de ne Vous plus incomoder Monsieur ni par des manifestes ni par des Deductions soit du cotè du Roi de Prusſe soit de celui de L'Imperatrice Reine, quand l'aparition de la piece ci jointe m'a subitement fait changer davis: je lai trouvèe trop curieuse et trop interesſante pour pouvoir me dispenser de Vous la comuniquer; si j'ai eu tort dans mes conjectures a cet egard je Vous demande d'avance pardon et Vous promes Monsieur et de ne plus venir a la charge sans y etre autorisèe par Vous même dailleur je suis très mordifièe de Vous savoir derechef malade et souffrant: si j'etois la plus puisſante come je suis la plus compatisſante et la plus foible dans le meilleur des mondes possible Vous jouiriès de toutes les satisfactions imaginable et de toute la felicitè que Vous meritès: soyès en persuadès Monsieur et que si mon amitie est insuffisante du moins est elle la plus sincere et la plus active pour p. 57 b
former des voeux en Votre faveur. avant de quiter la plûme soufrès que je Vous conte encor quelques anecdotes asſès plaisantes qu'on ma mandès: apres la battaille[1] le Ministre de France a la Cour de Saxe voulut parler au Roi de Prusſe et se rendit au Camp du corp Prusſien qui tenoit les Saxons en echec, pour aller de là au Roi: les prusſiens l'arretent et lui disent que sans un ordre expres de leur

[1] *Schlacht bei Lowositz am* 1. *Oktober* 1756.

Maitre ils n'osent pas le laiſser aller outre: Le Ministre offensè, dit qu'il ne sait pas pourquoi on veut l'empecher de poursuivre son chemin, qu'il est le Ministre de France et que le Roi très chretien n'est pas en guerre avec sa Majestè pruiſsiene: nous le savons bien repond la garde: mais nous avons ordre de la part de notre Monarque de ne laiſser paſser persone et d'affamer les Saxons: ecrivès a notre Maitre et demandès lui la permiſsion de Vous rendre a son camp: je n'ecris point dit le Ministre a un Prince qui ne me repond pas: enfin il s'impatiante et veut forcer la garde pour le laiſser paſser
p. 58 n'en pouvant pas venir a bout il menace de revenir le lendemain bien acompagnè et de maniere qu'on ne lempechera plus: on lui repond sur le même ton de fierté et on l'aſsure qu'il risquroit trop d'une pareille demarche: laſsè des difficultès il retourne a Dresden ecrit au Roi et obtient enfin la libertè de l'aller joindre. une autre anecdote aſsès drole encor est celle ci: Le Roi de Pruſse exige des contributions du Comte Promniz[1] a son entrèe en Saxe le regardant come il est effectivement vaſsal de la Saxe: le Comte s'en deffend et ecrit au Roi qu'il se plaindra de son opreſsion au Conseil Aulique: sur quoi le Roi lui repond que s'il ne suit ses ordres qu'il s'en plaindra a son general a qui le Roi avoit donè comiſsion a faire payer ces contributions

je Vous pourois encor conter mille autre dans ce gout là mais le temp me manque et je ne puis que Vous aſsurer de mon estime et que je suis pour la vie Monsieur

Votre très affectionèe amie
Louise DdS.[2]

39 (35 a).

p. 59 ce 18 novembre 1756

Je ne trouve pas moins terible, l'acharnement ou l'on est de part et d'autre, pour se detruire reciproquement, que Vous ne trouvès Monsieur certain memoire: mon coeur pacifique ne respire et ne souhaite que le calme et la concorde: eloignè de tout interet, de toute ambition, de toute vue seconde, je ne trouve de l'avantage, que dans le repos public et dans le bonheur comun de notre chere patrie. il est vrai que nous ne somes que trop près du theatre de la guerre, et il n'y a que trop d'aparence qu'on ne vient que de finir le premier acte: le sort deplorable de la Saxe est affreux: mais les mesures qu'on a priſe dans ces quartiers n'etoient auſsi ni trop sages ni trop honetes: je plains ceux qui sont les victimes inocentes des travers, des defauts et des fautes des autres. Le Roi de Pologne est actuelle-

[1] *Johann Erdmann, letzter Graf von Promnitz* (1719—1785), *dessen Besitzungen Sorau und Triebel in der Niederlausitz lagen. Siehe 'Bülau, Geheime Geschichten und Räthselhafte Menschen', Leipzig* 1850, II, *S.* 312—323.

[2] *Auf der Rückseite des Blattes* (*p.* 58 *b*) *steht* Me la D: de Gotha
et Me la margk: de dourlach
Electeur Palatin

ment a Varsovie ou il trouve bien des obstacles et des oppositions encor: l'on asſure que Le Prince Sulcofsky[1] est un Enemi dangereu p. 59 b
et redoutable et que son parti est très puisſant: depuis bien longtems les beauPeres de la France sont malheureux. le Roi de Pruſse après avoir tirè un cordon depuis la Boheme et la Saxe tout au tour de ses Etats, après avoir fait les arrangemens necesſaires a ses vues en Saxe, après avoir encor tirè dix mille recrues de ce paï là, vas tranquillement se reposer de ses fatigues pendant cet hiver a Potstam. Il y a des gens qui pretendent que les Rusſes ont reçus ordre de rebrousſer chemin: quelques uns mêmes ajoutent que la Zarine est dangereusement malade: quoi qu'il en soit le parti ne semble pas egal du moins pour le nombre. Vos quatre vingts mille embasſadeurs m'ont fait rire, un peu plus encor ces bottes et ces Peruques du Comte de Bruhl:[2] il y a quelques jours qu'on nous vouloit faire a croire que ce Ministre etoit pasſè ici inconito, pour se cacher je ne sais ou: mais il n'y a guere d'aparence qu'il aye quitè son maitre: ce qu'il y a de sûr c'est que La famille de ce bien bottè Comte a pasſèe p. 60
par ici: s'il avoit eu autant de têtes que de peruques cela auroit mieu valus a son Maitre que ce retranchement: autant de piès que de bottes feroit actuellement son affaire.

la part que Vous prenès Monsieur a nos interets me touche sensiblement: Vous voir ici fait un point de vue bien agreable a mon coeur: comptès que tant que nous somes, nous nous empresſerions vivement a Vous rendre ce sejour pasſable: tachès Monsieur de rèaliser ce desir: je Vous quite de tous les autres que Vous formes dans Votre derniere lettre. continuès a m'accorder quelque part a Votre chere Amitiè, la miene Vous est vouèe pour la vie etant d'inclination

Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
LD

ma famille
Vous fait mille
compliments ausſi bien
que la grande Maitresſe des coeurs qui souffre encor toujour

40 (36).

a Gothe ce 18 Decembre 1756 p. 61

Souffrès qu'en qualité de Votre Agente, je Vous envoye Monsieur la piece ci jointe qui contient la relation de la derniere Campagne: les tableaux ausſi bien que le stile en font reconoitre sur la premiere page son Auguste auteur.

[1] *Alexander Joseph Sulkowski, Graf von Lissa, Kabinetts-Minister Augusts III. von Sachsen, Königs von Polen, wurde vom Kaiser Franz I. in den Reichsfürstenstand erhoben.*

[2] *Vgl. den Brief Voltaires vom 9. November und die Note darunter* (*B* 52, *p.* 161).

C'est tout le mal que selon toute aparence on se fera pendant cet hiver que de s'escarmoucher ainsi avec la plûme: mais je crains fort les fleaux de sang humain qui inonderons le printems prochain notre pauvre germanie. la disete des vivres fait aprehender encor la famine: Dieu seul peut et doit reconiller[1] les esprits: l'aparence et les grands preparatifs qu'on fait de part et d'autre pronostique bien des malheurs. que Vous ete digne d'envie de voir dans le lointain de sang froid tous ces altercations Vous chanterès quand les autres gemirons. mais non c'est faire tort a Votre humanitè Votre coeur
p. 61 b compatisſant sentira nos meaux je m'en flatte en mon particulier. je fais mille voeux pour Vos prosperitès, pour Votre santè et pour la continuation de Votre chere Amitiè: acordès la moi en faveur des sentimens que je Vous porte et qui me rende pour la vie

Monsieur

Votre très affectionèe amie
Louise Dorothée DdS

41 (37).

p. 62 que Voulès Vous que je Vous dise? je suis une impertinante d'avoir recue deux de vos aimables lettres sans Vous doner un signe de vie. malgrè cela Monsieur je ne suis pas une ingrate je Vous ai mille obligation de Vos attentions, je suis infiniment sensible a Votre Amitie et je brule d'envie pour en meriter la continuation par les sentimens destime et d'admiration que je Vous porte. je suis extremement curieuse de voir la lettre que le Roi de Pr: Vous a ecrite, et cepandant je n'ai pas le courage de Vous la demander.

La mort vient d'enlever a ma fille sa Gouvernante Mdl: de Waldner qui a bien soufferte avant de faire ce pas là: je la regrete
p. 62 b beaucoup et pour son zêle et pour son merite.

Le tems n'est pas encor venu Monsieur pour Vous marquer de grandes nouvelles. je les crains furieusement: veuille la Divine providence abreger les jours de nos souffrances et acheminer tout a une promte paix qui soit stable. Dieu Vous preserve de la Rusſie et nous des Rusſes: si Vous vouliès enterprendres un voyage comptès que Vous ne pouriès partout etre recus avec plus de joye et dempresſement que chès nous. je ne crains que les chemins qui comencerons bientot a etre dangereux.

bien des complimens Monsieur de ma part a Votre chere Niece. Le Duc mes enfans et l'aimable Buchwald Vous estime et aime a l'envie: je les deffie pourtant tous de me surpasſer etant de toutes mes facultès

Votre affectionèe amie
et servante
Louise Dorothèe DdS

ce 19 fev: 1757

[1] *D. h.* réconcilier.

12 (38).

a Gothe ce 12 mars 1757 p. 63

La lettre charmente dont il Vous a plû charger Monsieur, le jeune genthilhome, Mr: Keat[1] m'est parvenue bien tard a la veritè, car ce n'est que depuis hier que je la posſede;[2] cependant et malgrè sa lenteur, elle m'a causèe une veritable satisfaction, come toutes celles qui me viene de Votre part; la même vivacitè d'esprit, la même politesſe, et ce qui me flatte le plus agreablement, c'est que j'y rencontre la même Amitiè et le même empresſement a me revoir. Mr: Keat m'a fait un tableau charment de Votre maniere de vivre: cette abondance cette richesſe qui regne dans Vos ouvrages ce trouve dans Votre maison. cette jalousie que Vous me marquès de ne pouvoir Vous trouver ici a la place de notre Anglois, ma saisie a mon tour Monsieur, je souhaiterois et je suis même fâchée que cela ne p. 63 b
soit ainsi, que Vos belles campagnes fusſent placèes dans le milleu de la turinge et tout proche des environs de Gothe: j'envie mais tres serieusement aux habitans de Geneve l'agrement de Vous posſeder. Votre voisinage Monsieur seroit infiniment preferable aux 200 000 combatans prusſiens et a tous ceux que leur sejour attirera: Vous ne douterès point de cette veritè et Vous ne desaprouverès pas mon gout? qui certainement n'est pas depravè je pense? tout s'aprette et s'achemine a une guerre sanglante: tout mon sang se glasſe dans mes veines quand j'envisage tous les malheurs prochains: il faut pourtant faire bone mine a mauvais jeux et faire semblant d'avoir du courage. Montesquieu dit que le courage est le sentiment de notre propre force. si l'on n'a point des forces, du moins ne faut il p. 64
pas montrer de lâchetè: c'est mon avis.

Vous ai je dis Monsieur que la mort m'a enlevèe la gouvernante de ma fille Mdll de Waldner je la regrette beaucoup et d'autant plus que ces persones sont rares qui convienent a une jeunesſe de seize Añs. cet age exige encor plus que des soins. nous manquons de bien des choses ici, hormis du vent du nord qui se fait entendre pendant que je Vous ecris et me fait frisſoner: malgrè le peu d'amour que Vous lui portès je Vous souhaiterois ici, tant il est vrai Monsieur que notre amour propre ne perd point de ses droits, quelques efforts que nous fasſions a le vaincre.

je Vous demande pardon de mon griffonage et de toutes les balivernes dont je couvre ces feuilles. mon estime, mon amitiè mon affection doit Vous servir d'eponge; j'ose Vous demander un p. 64 b
peu de retour de tous ces sentimens. le Duc mes enfans et la

[1] *George Keat, ein englischer Schriftsteller, Verfasser einer Geschichte Genfs und des dramatischen Gedichts* Le Tombeau de l'Arcadie.

[2] *Es ist der Brief Voltaires vom* 14. *Dezember* 1756 (*B* 54, *p.* 164; *M Nr.* 3271).

Grande Maitresſe des coeurs me charge de mille asſurences d'amitiè, la miene Monsieur fait face a tout étant pour la vie avec toute la consideration posſible Monsieur

Votre très affectionèe
amie et servante
LDdG

43 (39).

p. 65 a ce 19 d'avril 1757

Pour le coup Monsieur il n'y a pas de ma faute si j'ai manquèe a Vous repondre plus tot a Votre aimable lettre du 26 du mois pasſè: il n'y a que deux jours qu'elle m'est parvenue et que par concequand j'ai eue la satisfaction de la lire et de l'admirer: bien des choses Monsieur se sont passées depuis, et ce ne sont que les evenemens qui determine le tems. Le pauvre Amiral Bing[1] a subi son malheureu sort malgrè toutes les peines que les coeurs bienfaisants se sont donès pour le sauver: il y a même de l'aparence que cette lettre du Duc de Richelieu a produit un effet contraire a celui que l'humanitè se proposoit: en attendent il est toujour beau, et digne de louange ce que Vous avès fait en faveur de cet Amiral, et j'avoue que je Vous envierai même cette demarche si le succes avoit repondus a Votre attente.

p. 65 b les Francois sont asſurement en grand nombre, car selon le dire de tout le monde leur Armèe est composèes de plus de cent mil homes. actuellement ils se sont deja emparès du Pais de Cleve sans faire d'autre mal encor aux habitans que de leur demander des contributions: la destination du reste de cette Armèe et de quel cotè elle tournera, c'est ce que nous ignorons encor très parfaitement. Le Roi de Prusſe en attendent a ce que l'on pretend, est preparè a toute attaque. il joue gros jeu et a des Enemis execescivement formidables a combattre: le voila seul contre trois Puisſances: il lui faut toute sa Sagesſe et tout son courage pour resister a un pareil nombre et plus que tout cela pour vaincre. toute l'Europe a les yeux fixes sur cet objet, tandis que le Conseil Aulique s'ocupe a tout preparer a mettre ce Roi au ban de l'empire. je souffre beaucoup en attendent
p. 66 de meaux de gorge accompagnè d'un gros Rhume. La Comtesſe de Bruhl feme du Ministre a etè arretèe et puis relachée et envoyèe en Pologne: l'on dit quelle a mitonèe la revolte et la desertion de Plusſieurs Regiments Saxons: on a otè la garde suisſe a la Reine et obligé le Prince Electoral et toute sa famille a se loger au chateau

[1] *Der englische Admiral Byng wurde am 14. März 1757 erschossen, weil er im vorhergehenden Jahre nach einer unentschiedenen Seeschlacht den Franzosen die Insel Minorca überlassen hatte. Das Todesurteil war vom König Georg II. unterzeichnet worden, obgleich das Kriegsgericht, welches dasselbe gefällt hatte, den Admiral selbst der königlichen Gnade empfohlen hatte.*

et quiter ainsi son Palais. le Comte de Wackerbart[1] a etè arretè ausfi et transportè a Kustrin fortresfe du Roi de Prusfe. tous ces evenemens n'acheminerons pas la Paix dont pourtant la pauvre Patrie a tant besoin. La subsistance manque partout et la disete est generale. Dieu veuille avoir pitiè de ceux qui n'ont nulle part a ce remumenage.

conservès moi Monsieur Votre souvenir et soyès persuadès de l'estime infinie avec la quelle je suis

Monsieur

Votre très affectionée amie
Louise Dorothèe DdS

l'aimable Buchwald
et toute ma famille
Vous ambrasfe bien tendrement.

44 (40).

a Gothe 3 may 1757 p. 67

Depuis quelque tems Vos lettres Monsieur me parvienent toutes fort tard: celle que j'eus hier la satisfaction de recevoir etoit du 22 dp. aparement qu'on les ouvre en chemin: ce qui m'en fait plaisir, c'est que les curieux y sont toujour attrapès, et que je defie surtout, de trouver dans les mienes de quoi satisfaire leurs desirs indiscrets: il ne m'en coute pas beaucoup detre prudente puisque tous mes voeux n'aboutisfent qu'au bien comun, a une promte paix qui soit stable. l'humanitè pati dans ces troubles: et nous autres qui n'avons aucune part a tout cela nous en avons la charge. Vous verès Monsieur par l'extrait ci joint la situation presente de la Boheme: son etat est violent et ne s'auroit durer: selon toute aparence il changera d'une ou d'autre façon par un terible carnage. je crois bien que Hanovre eut desirè la neutralitè mais naturellement sous des conditions honorable et posfible: il semble que l'idèe en soit pasfèe depuis que Le Duc de Cumberland[2] est sur le point de se m'ettre a la tête de l'ar- p. 67 b
mèe de Son Pere. cette Neutralitè auroit pus arretter le torend, et servir d'acheminement a une paix prochaine. ceux qui pretendent entendre un peu le metier de la guerre disent que le Roi de Prusfe a sagement fait devacuer Vesel, parce que vilard[3] ne sauroit etre

[1] *Joseph Anton Gabaleon, Graf von Wackerbarth, Staatsminister am Dresdener Hofe; gestorben* 1761 *zu München.*

[2] *Wilhelm, Herzog von Cumberland, war der zweite Sohn Georgs II. von England.*

[3] *Honoré-Armand, Herzog von Villars, Fürst von Martignes, der Sohn des Marschalls, war Brigadier im Heere des Marschalls d'Etrées, welcher den Rhein und die Weser überschritt, die von den Preufsen aufgegebene Festung Wesel, die Herzogtümer Kleve und Friesland in Besitz nahm, die von Truppen entblöfsten Kasseler Ländereien eroberte und Hannover brandschatzte.*

partout et qu'a un prochain accomodement, si ce Roi n'est pas ecrasè auparavent, il faudra pourtant lui rendre son Pais de Cleve. s'il perd tout il perdra Cleve come le reste. je doute que le Roi de Prusſe soit attentif aux libeles qu'on debite contre lui, il a des objets trop vastes pour que ces niaiseries lui puisſe faire impresſion, ou dons nuire dans son esprit: d'ailleur Monsieur il conoit trop Vos ouvrages pour pouvoir s'y méprendre: sans vouloir m'en faire acroire je parirai toujour de ne me point tromper a cet egard. si ce n'est pas mon esprit c'est du moins mon coeur qui est clairvoyant: sans etre grand Astronome l'on peut distinguer la lune du Soleil n'est il pas vrai? voila mon cas, ajoutès y Monsieur beaucoup d'amitiè pour Vous,
p. 68 beaucoup de plaisir, d'inclination et d'habitude a lire ce qui paroit sous Votre nom. conservès moi Votre cher souvenir honorès moi souvent de Vos lettres; et soyès persuadès Monsieur qu'il me faut un amusement pareil dans ces tems d'orage et de calamitè, pour me distraire et pour me consoler. je n'en suis pas tout a fait indigne par les sentimens d'estime et d'admiration que je Vous porte et avec lesquels je suis pour la vie

Monsieur

Votre très affectionée
amie et servante
Louise Dorothée DdS

le Duc, mes enfans, et l'aimable Buchwald qui composent ensemble ma famille et ma tendresſe, sont tous infiniment sensible aux marques de Votre Amitiè et tous pret a Vous temoigner, combien ils Vous honorent et Vous cherisſent

45 (41).

p. 69 a Gothe ce 7 juin 1757

Ah la charmente lettre que Vous venès de m'ecrire: elle m'a causée Monsieur des transports de joye: je ne conçois point come l'on peut avoir tant d'esprit et tant de souffrances a la fois: mais Vous ete inconcevable en tout: Vous m'eprises Vos douleurs Monsieur come le Roi de Prusſe ses Enemis. je voudrois que Vous n'eusſiès plus a combattre et que le Roi de Prusſe nous procura la paix: une Paix promte et durable. j'admire les grandes Victoires remportèes par la Sagesſe et la valeur. mais les ruisſeaux de sang humain qui inondent les champs de battaille et les gemisſements de tant d'expirants me font horreur. La Ville de Prague ne s'est pas encor rendue, mais elle se rendra a coup sûr, si elle n'est pas consumèe par les flâmes: la forte garnison qui s'y trouve ne l'empechra pas d'etre consumèe; l'etat deplorable des habitans fait fremir, c'est bien pis qu'un tremblement de terre. la garnison de Prague est au
p. 69 b de la de cinquante mille homes. Les asſiegès ont hazardès une sortie

de douze mille combattans qui n'a pas reusſie. Le Prince Charles, le Marechal Broun avec une quantites de Princes et de generaux sont enfermès dans cette capitale de la Boheme. Les Princes ont fait des tentatives pour que le Roi leur permete d'oser en sortir, ce que le Roi n'a pas voulu, disant qu'il ne les avoit pas invitès a venir combattre contre lui: come ils y etoient une fois, qu'il etoit juste qu'ils y restasſent et qu'ils partageasſent le sort de ceux qu'ils avoient voulus deffendre. Le Marechal de Daun a reculè avec son corps d'armée, a mesure que Le Prince de Bevern a anvancé vers lui, de façon qu'ils touchent et l'un et l'autre j'usqu'aux frontieres de la Moravie. je ne jure Monsieur, ni par st nicolas ni par Frederic, mais bien par l'humanitè que jè desire la paix: je ne voudrois pas jurer non plus, qu'il ne se trouva un pauvre petit battaillon des notres parmi le corps d'observation hanovrien. cela n'empeche pas je pense d'etre amis de la France et de respecter infiniment son Roi. Vous savès p. 70
bien Monsieur que quand on promet il faut tenir parolle si l'on veut etre honete, et l'on promet souvent sans en prevoir les suites, et sans même pouvoir les prevoir. voila peutetre notre cas, on s'est engagè avant qu'il fut question de guerre, ni d'alliès ni d'alliance.

je fais mille voeux Monsieur pour Votre chere santè et tout autant pour la conservation de Votre Amitié. Vous ete le bien aimè ici le Duc, mes enfans, la reine des coeurs et moi plus que tous les autres ensemble je Vous honore et vous cheris come la plus

affectionée de Vos amies

LD

P S

L'on asſure pour certain que l'Electeur de Baviere s'est declaré Neutre. encor une nouvelle et puis je me sauve, un certain Mayer, qui comende 1500 huzards prusſiens tient la Ville de Nurenberg et tout le cercle de Franconie en echec. Le margrave d'Anspac a quitè fort a la hate sa residence aparament pour eviter les pourparlers avec ce redoutable Mayer.

46 (42).

ce 5 novembre 1757 p. 71

Tout est bon: mon silence donc l'est ausſi: il ne l'est pas pour moi, je le sens bien Monsieur puisqu'il m'a privè du doux plaisir de Vous doner de mes nouvelles et de recevoir des Votres: il n'est pas bon encor ce silence, parce qu'il pouroit me nuire dans Votre esprit, me faire pasſer pour ce que je ne suis certainement pas paresſeuse, negligente, que sais je? peutetre pour inconstante; l'on devroit a mon avis changer la phrase, et ne plus dire, *tout est bon* mais le tout est bon. nous le voyons sans cesſe qu'une chose peut etre mauvaise a certains egards, par partie, pour tel ou tel individu et etre bone dans

son ensemble, pour le but general: chaque Legislateur, chaque gouvernement sage, chaque chef d'Armée, qui ne recherche point ce bien comun, s'ecarte de son but, manque son desſein, bleſse l'ordre et ne parvient a rien; il pouroit bien Monsieur m'ariver de même en meloignant trop de mon sujet. je me flatte toujour que Vous me
p. 71b rendès justice, que Vous pardonès mon silence et que Vous ne desaprouverès même pas cette digresſion. Vous aurès aparament lus les gazettes, et parconcequand Vous aurès vus Monsieur, que nos circonstances, ne nous l'aisſoient guere le choi de nos ocupations. en attendent j'ai fait bien des experiences, j'ai vus des echantillons de battailles, des viscitudes humaines, des contrastes singuliers, j'ai vus souffrir les autres, j'en ai gemis et j'ai eu ma grosſe part a tous les maux et suites de la guerre. après cette rude epreuve de douleur et dinfortune je hais la guerre un peu plus encor que de coutume et n'admire pas moins les decrets Divins de cette sage et boñe providence. quel mal que Vos chers compatriotes nous ayent fait je trouve cette nation charmente et j'en estime plusſieurs individus: mais je desire avec ardeur la paix, mais je voudrois que tout fut tranquille,
p. 72 mais je voudrois que ces aimables François fusſent de retour ches eux. nous avons souvent causès de Vous de Vos talents de Votre geni. Vous avès beaucoup d'ami et d'admirateurs dans l'armèe de Soubise; mais j'ai parlè de Vous encor a quelqu'un, devinès a qui?[1] l'on m'a dit qu'on etoit de nouveau en comerce de lettre avec Vous. Vous n'aurès pas je pense oubliès le nom de bateme? l'on a recitè de Vos vers, et puis en s'embrouillant un peu, l'on a dit que les Croates avoient derangès la memoire. apropos de croates j'ai fais ausſi leur redoutable conoisſance, j'aimerois asſurement mieux renouveller la Votre: je ne doute pas Monsieur que Vous ne m'en croyès sur ma parolle. ne m'oubliès pas de grace car malgrè tous mes maux, malgrè tout notre misere, je Vous honore je Vous estime je Vous affectione de toutes mes facultès, come Votre fidelle Amie

LD.

47 (43).

p. 73 ce 30 Decembre 1757

que de viscisſitudes n'avons nous point eprouvès dans le cours de cette Anée! jamais Anée n'a etè plus fertile en evenements inatendus: Vous les avès vus Monsieur dans ce lointain agreable et necesſaire pour conserver a l'ame cette asſiete naturelle qui lui convient si bien pour tracer a la posteritè ces tableaux interesſants et merveilleux. je Vous felicite de tous ces avantages et Vous conjure Monsieur de les mettre a profit. les siecles futurs tout come le

[1] *Am* 15. *September* 1757 *hatte der König von Preuſsen, von Erfurt kommend, den Gothaischen Herrschaften einen zweistündigen Besuch auf Schloſs Friedenstein abgestattet.*

notre Vous aurons des obligations infinis. veuille cette Sage Providence qui fait tout pour le bien, et qui a gravè cet Axiome profondement dans mon coeur, Vous en convaincre par toutes les prosperitès imaginables dont Vous ete si digne et que je Vous souhaite p. 73 b
avec tant d'ardeur. puisſiès Vous en jouir ici et puis-ſ'ai je contribuer a Votre satisfaction! je serois trop heureuse et très consolée de toutes les inquietudes que j'ai esſuyée, j'ai vus et j'ai sentis trop de malheurs pour ne pas être charmèe de quiter cette Anée. on me reproche tous les jours le voeux imprudent que j'ai fais ily a plus de vingt Ans, de voir de grands evenements. je ne m'en plaindrai pas pourvus qu'ils aboutisſent a une fin desirable a une paix solide et durable. ce sont a ce que j'imagine les voeux de l'europe entiere. que d'experience a aquerir, que de reflexions a faire, que de gloire a mepriser. au lieu de devenir Politique je deviens philosophe, et cela ne vaut que mieux pour meriter Votre estime. je ne m'avise p. 74
point d'etre Votre nouveliste je suis trop paresſeuse et trop lenterneuse. Vous devès savoir tout ce qui est arivè en Silesie depuis un mois. Vous n'ignorès non plus Monsieur la situation de la basſe Saxe. je me contente pour le coup de Vous demander avec instance la continuation de Votre Amitié indulgente. Le Duc fait mille voeux pour Votre conservation et pour Vos Avantages. mes enfans font chorus et laimable Buchwald se distingue par l'interet quelle prend a Votre bonheur come elle se distingue par tout ou le gou et le merite est reconu. je Vous admire et admirerai tant que je respirerai c'est ce qui me done le droit de me nomer toujour

Votre très affectionée amie
et servante
LD

48 (52).[1]

a Gothe ce 14 janvier 1758 p. 89

Il y a du malheur dans notre comerce de lettre: ou je suis obsedès d'ocupations qui m'empechent de Vous ecrire, ou je ne reçois pas Vos lettres: celle a la qu'elle j'ai l'honeur de repondre est du 22 du mois de septembre de l'anée passée que je n'ai reçue qu'avant hier. depuis ce tems Monsieur les affaires Publiques ont bien changès de face; que d'evenemens inouis n'avons-nous pas vus arriver depuis, que de torents de Sang et de larmes n'a t'ons pas vus couler. j'en suis toute ebaubie. mon esprit et mon coeur se couvre du mantau d'Agamemnon. Le même home Monsieur qui cherchoit son salut sous un boulet de Canon etoufe presque sous les lauriers. que d'instabilitè que de vanite. je voudrois pourtant pour l'amour de la posteritè que Vous puisſiès ramasſer touts ces faits pour ecrire de p. 89 b

---

[1] *Im Manuskript fälschlich unter die Briefe aus dem Jahre* 1759 *eingeheftet.*

Votre plûme cette merveileuse histoire. jugès de notre situation nous nous trouvons sans cesſe entre l'enclume et le martau. je Vous felicite Monsieur de voir les objets de loin. je cause souvent de Vous pour me consoler: depuis quelques jours j'ai le plaisir de voir un très aimable mortel de Votre conoisſance c'est Mr: Le Marquis de Lugeac,[1] qui conoit et admire a son aise toute l'etendue de Votre merite: il Vous aime presque autant que je Vous cheris, il me prie de Vous le dire, je m'en aquite Monsieur avec empresſement et j'ose y ajouter les asſurences de mon estime de ma tendre Amitiè: le Duc en fait autant ausſi bien que mes enfans, et la Buchwald cette charmente maitresſe des coeurs Vous saute avec transport au cou pour Vous manger de tendresſe, je fais tous les efforts imaginable pour Vous sauver et pour Vous conserver LD

49 (44).

p. 75 Vos voeux Monsieur sont exaucès: Vos deux dernieres lettres me sont parvenues sans aucun accident facheu: mais ce qu'il y a d'asſès plaisant c'est que la derniere de ces lettres me fut rendue, dans le moment que je me trouvois a table, asſisſe a cotè d'un General Houzard: Vous pouvès bien penser que je ne la lui montrai pas:[2] cepandant come je ne me puis empecher de sourire en la lisant je ne fis point de difficultè a lui dire qu'elle etoit de Vous: par plus d'une raison encor je fis lire cette aimable lettre a Mesſieurs de Lugeac et de Colincourt,[3] gens d'esprit et de gout qui aiment a Vous rendre justice, qui admirent ce qui est beau, et qui ont bien voulus partager ma satisfaction a cet egard. Dieu merci nous somes quite maintenant de toute marche et contre marche, nous n'avons plus de
p. 75 b troupes etrangere a nourir: notre misere nous en met un peu a labri: cepandant qui sait jusqu'a quand nous jouirons de cette situation tranquile: dans ces tems d'orage il faut s'attendre a tout. Les Rusſes vienent de reparoitre en Prusſe et même ils ocupent deja Königsberg. l'on asſure d'un autre coté que les prusſiens avancent a grand pas pour se joindre aux hanoveriens et pour attaquer l'armée de France sous le Marechal Duc de Richelieu. Vous saurès Mon-

[1] *Generalmajor im Generalstab der Armee des Prinzen von Soubise.*

[2] *Der Brief Voltaires vom* 4. *Januar* 1758 *wünscht* A tous croates, pandours, housards, qui ces présentes ouvriront, Salut, et peu de butin; *der zweite vom* 27. *Januar beschwört in einem scherzhaften Gedichte die Husaren, seine Briefe nicht wegzunehmen:*

Housards, j'écris à Dorothée,
Aux grâces, à l'esprit, aux plus nobles appas,
A la douce vertu, de faiblesse exemptée;
Cela ne vous regarde pas.

[3] *Marquis de Caulincourt, Generalquartiermeister im Generalstab der Armee des Prinzen von Soubise.*

sieur que le Duc de Richelieu quite l'armèe, et que c'est le Comte de Clairmont qui le r'emplacera. je ne sais pas plus que Vous du sort de l'abbé de Brates,[1] mais comptès Monsieur que je ferai tout au monde pour m'en instruire et pour Vous mettre au fait de ses circonstances. nous venons de perdre par un coup d'apoplexie une belle Soeur[2] que nous aimions beaucoup et que nous regretons vivement. elle etoit soeur du Roi de Svede et tante de la grande Du- p. 76 chesſe de Rusſie, feme de l'ainè des frere du Duc et soeur de la Princesſe de Zerbst que Vous conoisſès. la mort nous ravit insensiblement nos conoisſances et brise nos liens, jusqu'ace quelle nous emporte nous même et detruise notre existence. menagès Votre chere santè conservès là pour l'amour de Vos Amis, je suis certainement de ce nombre. je Vous admire, je Vous estime bien veritablement. toute ma famille Vous aime, la grande Maitresſe des coeurs Vous encense, je suis d'inclination Monsieur et pour la vie

Votre servante et Votre Amie
LD

ce 7 fev: 1758

l'on m'asſure
que Vous venès de doner
au Public un nouvelle tragedie, un vrai phenix dans son espece, le chef d'oeuvre de Vos productions. je suis mortifiè et honteuse de ce que Vous ne m'en avès pas encor parlès. on l'apele Fatime la r'econoisſès Vous Monsieur pour Votre fille?

50 (45).

ce 9 mars 1758 p. 77

Tout est compensè dans ce monde, si l'on perd Monsieur du cotè des bleds, des moutons, et des dindons, lon gagne de l'experience de la prudence et quelquefois même du Courage; il est vrai que l'experience ne nourit point, que la prudence ne desaltere point, et que le courage ne chauffe et n'habille pas, cepandant come ces honetes brigands ne peuvent pas tout emporter on rend grace de ne point mourir de faim et l'on gagne asſès pour suporter son infortune. je Vous asſure qu'on trouve parmis les houzards mêmes des gens equitables et humains qui compatisſent a nos malheurs et nous r'affermisſent dans l'opinion soit fausſe soit vraïe que tout est bien. je le pense surtout maintenant que nous somes un peu delivrees de cette tumultueuse compagnie; je crois bien que notre calme ne durera pas,

[1] *Siehe den Brief Voltaires vom* 27. *Januar* 1758 (*B* 67, *p.* 187). *Der Abbé de Prades war Vorleser und litterarischer Sekretär des Königs von Preufsen, der Nachfolger von La Mettrie. Er verriet seinen Wohlthäter, indem er geheime Verhandlungen mit dem französischen Oberbefehlshaber anknüpfte, und büfste seinen Verrat zuerst mit Gefängnis, dann mit der Verbannung.*

[2] *Anna von Holstein-Gottorp, die Gemahlin des Prinzen Wilhelm von Sachsen-Gotha-Altenburg, starb am* 2. *Februar* 1758.

p. 77b mais enfin l'on se refait en attendent et l'on jouit avec plaisir des momens tranquiles que la boñe Providence accorde. cela ne dis pas mon digne Ami que je ne prefere de grand coeur de lire Votre Fatime que j'ai entendue louer et encencer come le chef d'oeuvre du genie et de l'esprit: de grace Monsieur envoyès la moi pour disſiper les sombres idèes d'un avenir funeste: Votre chere presence feroit bien plus encore, elle m'etroit le comble a ma satisfaction mais je n'ose Vous proposer un voyage pareil crainte de Vous exposer dans ces tems critiques. ce que Vous dites du Marquis de Lugeac est tres juste, il est d'une societè charmente son esprit vif et enjouè est soutenu et embelis par un coeur bienfaisant et genereu. j'ai trouvè dans cette nation aimable des gens d'un tres grand merite que jestime infiniment. ils semblent s'eloigner de plus en plus de nos contrèes: l'on asſure dans toutes les gazettes que l'armée du Comte de Clermont se retire de la basſe Saxe et que celle de Soubise fait
p. 78 mine d'entrer en Boheme ou du moins qu'elle y est destinèe pour la Campagne prochaine. je ne conois rien de tous ces masſacres dont Vous me parlès: j'ignore même toute lhistoire tragique de lAbbé de Prade, je sais bien que ce dernier est enfermé et disgracié du Roi de Prusſe mais le motif est un mistere que je n'ai pus aprofondir jusqu'ici: dès que j'en saurois quelque chose je Vous l'aprendrai. ce qui est sûr c'est que la Cour de Zerbst s'est refugiè a Hambourg et qu'avant d'en partir on y a aretè un Francois que le Prince protegeoit. prions Dieu Monsieur pour une promte paix, pour mettre fin aux gemisſemens des peuples et a ses torents de sang qu'on fait couler impitoyeablement. La grande Maitresſe toujour souffrante et toujour grande en tout et partout Vous aime et Vous admire avec constance: elle a gagnèe bien des coeurs parmis tout ce monde que
p. 78b nous avons eus: elle nous a fait grand bien par son pillage moral, que Dieu la benisſe et Vous ausſi, Votre esprit fait ma belle pasſion, je l'idolatre: ecrivès moi souvent ne m'oublie pas et aimès moi un peu je n'en suis pas indigne par les sentimens que je Vous porte. toute ma famille Vous estime et Vous cherit; enfin croyès moi Vous ete le bien aimé ici et je suis d'inclination Votre amie et Votre servante

LD

51 (95).

(*Mai* 1758.)

p. 156 Je suis très fachée Monsieur de Vous savoir malade et fais mille voeux pour Votre promt retablisſement. j'ai plus d'un motif a souhaiter Votre conservation et un interet infini a recevoir de Vos nouvelles. l'amitié dont Vous me flattée m'est trop chere pour ne Vous en pas demander avec instance la continuation. conservès Vous menagès Vous pour l'amour de ceux qui conoisſent le prix de Votre existence et ne m'econoisſès pas je Vous prie ceux qui sont de ce nombre. je suis extremement sensible Monsieur a l'attention que

Vous venès de me marquer par r'aport a nos besoins et j'ose en profiter avec d'autant plus d'empresſement que je n'aurois pas eu le courage de Vous charger d'une pareille comisſion sans l'ocasion que Vous m'en donès; pour prealable nous voudrions neamoins savoir a quel interet et sous quelle condition et suretè le Canton de Bern p. 156 b
nous preteroit une Some de cinquante mille florins de l'empire, ausſi bien que le tems et la maniere dont il voudroit faire toucher au Duc la dite Some. repondès je Vous prie a toutes ces questions et le plus tot que Vous pourès. asſurement les temps dans les quels nous vivons sont bien malheureux et notre situation et des plus ambarasſante. on ne peut asſès desirer la paix: mais une paix solide stable et non platrè. je ne suis nullement surprise que le Roi de Prusſe recomence a Vous ecrire: il me disoit ici qu'il lui restoit un chien de tendre pour Vous qu'il ne pouvoit effacer de son coeur: ce sont ses propres parollès que je Vous dis là; actuellement je crois que ce Prince sera aux mains avec les imperiaux: car les gazettes de Vieñe asſurent qu'il y a deja quelques tems que les deux Armèes se voyent de fort près on asſure encor qu'il y a 24 mille prusſiens en Moravie: le choc sera rude selon toute aparence et decidra peutre du succès p. 157
de cette campagne.

Le Landgrave de Hesſe doit etre de retour a Casſel depuis quelques jours. donès bientot de Vos nouvellès et recevès en attendent Les temoignages de mon estime et de celle de toute ma famille favorablement je Vous en conjure Monsieur come

Votre amie et servante

Louise Dorothèe DdS

l'aimable grande Maitresſe Vous offre ausſi les asſurences de son Amitiè elle Vous cherit et Vous admire bien veritablement malgrè toutes ses souffrances.

52 (46).

ce 13 juin 1758 p. 79

Je suis très fachée de voir par Votre derniere lettre Monsieur que ma reponse touchant l'emprunt Vous est parvenue trop tard et qu'il n'y a plus rien a esperer du cotè de Bern: s'il y a moyen encor de toucher la somes que je Vous ai nommée, a Geneve, sous de boñes conditions, Vous nous obligeriès asſurement beaucoup: la somes dont nous aurions besoins et que je Vous ai nomès est cinquante mille Reichsthaler. j'ose Vous conjurer de me doner au plus tôt une reponse positive. dans ces tems malheureux les emprunts sont une resource, mais toujour bien onereuse pour une famille: tant qu'on peut s'en dispenser on le fait; celui qui prete y aporte mille difficultès qui rende ce remede encor plus amer. Votre Amitiè, Votre attention officieuse nous penetre de reconoisſance et nous fait esperer que Vous finirès au mieu ce que Vous avès si bien comencès pour p. 79 b
nous soulager Vous saurès peutetre deja que olmuz est asſiegès,

que l'armée de l'empire est entrée en Boheme, que la Franconie fourmille de prusſiens qui exigent des contributions tant et plus, et que Le prince Ferdinand a la tête de l'armée de Hanovre a pasſè le Rhin. voila bien des evenements qui resulterons de ces demarches. je trouve celle du Prince Ferdinand la plus hardie. Dieu veuille que tout cela aboutisſe a nous procurer bientot une boñe Paix. conservès moi Monsieur Votre chere Amitié que je desire avec la même ardeur que la tranquilité de l'europe: j'ai vus un reponse charmente que Vous avès faite a la Duchesſe d'orleans a l'ocasion d'une enigme quelle Vous avoit envoyè pour la deviner, dont elle n'avoit pû venir a bout et qui en effet etoit inexplicable: dans les petites coṁe dans les grandes (choses) je Vous reconois toujour et je m'en trouve infini-
p. 80 ment flattée. Le Duc et toute ma famille Vous fond mille complimens: Vous etè autant aimès ici que Vous ete admiré, et l'un et l'autre infiniment, c'est ce qui fait notre merite. laimable et chere Buchwald est bien du nombre qui sent tout ce que Vous valès. n'oubliès pas ceux qui Vous honorent et Vous cherisſent au de là de ce que Vous imaginès. je ne le cede a persone. comptès sur mon estime et sur mon affection qui est a toute epreuve et qui me rend pour la vie et Votre servante

et Votre amie
LD

52 a.

Brief des Herrn Labat de Grandcour an Voltaire.

p. 158 Mon cher Monſieur —

J'ai la valeur de Cinquante Mil florins dempire dont je puis disposer, vous vous rendez garent de l'Emprunt. Je me croirai heureux detre utiles a LL. AA. S. S. mais vous ſavés que pour me procurer cette ſomme je ſerai obligé de vendre des effets que j'ai dans les fonds de France, & ailleurs ſur les quels, dans les circonstances presentes je perdrai 8 a 10 pour Cent. Vous ſavez encore que les fonds de France vendent au dela de Sept pour Cent. je ne dois ni ne veuts proposer a Leurs Altesses Serenissimes — un jnterest au dela de Cinq
p. 158 b pour Cent qui est le cours ordinaire, cest a LL. AA. avoir comment elles m'indemniseront de la perte evidente que je fais ou ferais dans cette occasion. je men remets a leurs commendements.

Je vous avertis au reste que je ne veux preter que pour quatre années.

Je ſuis avec un respectueux attachement Mon Cher Monſieur, Votre trs humble trs obeissant ſerviteur

Labat de GrandCour.

Geneve 24e juin 1758

---

p. 159 b *Stempel* Bibliotheca Ducalis Gothana.

A Monsieur
Monsieur DeVoltaire
Gentil'homme du Roy T. C.
aus Delices
(*L. S.*)

53 (17).

ce 1 juillet 1758. p. 81

que ne puis je Vous exprimer Monsieur a quel point je suis sensible aux soins et peines que Vous Vous ete donés, pour nous procurer la Some de cinquante mille fl. de l'empire: nous reconoisſons avec satisfaction Les demarches que Vous avès faite a cet egard come l'effet certain de Votre Amitiè qui nous flatte infiniment et qui augmenteroit en nous s'il etoit posſible, l'estime la plus parfaite et la reconoisſance la plus sincere et la plus inalterable, sentimens Monsieur que nous serons empresſès de Vous temoigner en toute ocasion. Notre Ministre Mr: de Keller ecrira aujourdhuy au Sr: Labat au Nom du Duc, pour l'avertir que Le Duc accepte l'offre de la Some en question a six pour cent d'interet. indiquand en même tems l'adresſe dont le dit Sr: Labat doit se servir pour repondre et nous instruire du tems que nous pourons toucher a Frankfort la Some de cinquante mille fl. et pour abreger au posſible ce petit negoce et p. 81 b pour eviter toute difficulté, on demande encor au Sr: Labat la minute du billet que le Duc doit faire remettre a son Banquier. en recevant l'argent il s'entend de soi même que les especes dans le quel le payement doit se faire y doit etre exprimè ausſi bien que la valeur suivant le cours du change.

bien loin d'etres surpris, ou fachés nous somès très flattès Monsieur de ce que Vous voulès nous servir de caution et nous Vous prions tres instament de nous envoyer au plutot la Minute du billet tel que vous le voulès de la part du Duc par raport a Votre caution.

J'ai eté bien malade depuis quelques semaines, mais grace a Dieu tout est pasſè je suis retablie, je vis pour reconoitre Votre zêle, Vous temoigner ma gratitude et Vous asſurer que je Vous cheris et Vous admire Monsieur

Votre affectionée amie et servante
Louise Dorothée DdS

54 (18).

ce 22 juillet 1758 p. 82

Votre Procedè Monsieur, est si grand, si beau, si genereu, que j'en suis toute penetrè d'admiration et de reconoisſance, je crois même qu'il est unique vis a vis d'un particulier a un prince: coment se faire caution pour un prince pour une some d'argent asſès considerable sans vouloir seulement accepter une asſurence de sa part! cela est inoui et sans exemple! mais ausſi n'avès Vous point d'egal. Le Duc est extrèmement touché de ce que Vous avès fait pour lui, et nous cherchons ensemble les moyens de Vous constater notre parfaite et sincere gratitude. notre Ministre a ecrit incesſament au Sr: Labat selon ce que Vous me mandiès lors que je Vous repondis a Votre p. 82 b precedente lettre, mais nous n'avons pas encor de reponse de sorte que nous somes un peu en peine par raport a cette lettre de notre

Ministre: si elle a etè interceptè ou perdue c'est ce que nous ignorons encor? j'ose Vous prier de Vous informer de son sort, ou peutre de celui de la reponse du Sr: Labat au cas qu'il aye recue la dite lettre.

nous acceptons avec empresſement la proposition que Vous nous faite Monsieur au cas que nous aurons quelque chose a dire (ou) a chercher a la Cour de France. nous somes trop flattès de Votre Amitié pour ne pas vouloir la mettre en usage en tems et lieu. l'on dit ici qu'on a fait quelque changement dans le Ministere de France ce que je ne crois pourtant pas encor. ou il se trouve actuellement beaucoup de changement c'est dans la situation du Roi de Prusſe qui par une catastrophe a ete obligè de quiter Le siege d'olmuz et
p. 83 même toute la Moravie. O Providence qui peut te meconoitre! plus je vis et plus je l'adore et plus j'y mets toute ma confiance. grand Dieu ne profanès donc pas le nom de Neutralitè pour nous. Nous somes tout ce que l'on veut que nous soyons: nous somes foibles voilà ce que nous somes et resterons selon toute aparence eternellement: non du cotè du coeur, mais vis a vis de notre situation, de nos resources et en comparaison de ceux qui nous entourent, car nous somes continuellement entre l'enclume et le martau. en gemisſant sur nos circonstances sur nos malheurs je compatis et je me desole pour toute l'humanitè. malgrè cela Monsieur je suis ferme. et je sens que le tout est bien. ma constance s'etent encore plus loin que dans le monde metaphisique je suis constante en amitiè je Vous admirerai toujour et
p. 83 b je Vous cherirai tant que je respirerai. toute ma famille Vous idolatre de même que l'aimable grand Maitresſe, elle souffre, elle craint, elle soupire, mais elle Vous aime Vous loue et Vous lit avec transport.

apropos j'ose Vous recomender deux Princes de Meklenbourg Streliz[1] qui ont etès ici pour quelques heures et qui veulent sejourner pour quelques tems a Geneve. ils sont sans conoisſances dans ce païs là et ils auront bien besoin de Votre protection ils paroisſent aimables pour leur age et sont plein de boñe Volontè pour se perfectioner; interesſès Vous pour eux je Vous en conjure. la confiance que Vous avès sûs m'inspirer vas toujour en augmentant, si j'en abuse c'est Votre faute et non la miene. je suis de toutes mes facultès Votre tendre amie

et Votre devouèe servante

LD

Je n'ecris pas asſurement de la boñe encre mais ce n'est en veritè pas ma faute

[1] *Karl Ludwig Friedrich, geb. am* 10. *Oktober* 1741, *folgte am* 2. *Juni* 1794 *seinem Bruder Adolf Friedrich nach, und der Prinz Georg August* (1748—1785).

Gotha. Gustav Haase.

(Fortsetzung folgt.)

Zur Kritik der Victor Hugo-Legende.

Wie man das 18. Jahrhundert der französischen Litteratur häufig als Zeitalter Voltaires bezeichnet hat, so möchten die blindgläubigen Verehrer, welche der Chef der romantischen Schule Frankreichs in den Tagen seines Ruhmes gehabt hat und noch jetzt hat, gern das 19. als das *siècle de Victor Hugo* gelten lassen. Es wird noch jetzt eine Reklame in grofsem Stile für den Dichter gemacht, der, wie Voltaire, mehr als acht Decennien erlebte und alle Wechsel der Zeiten von der Napoleonischen Ära an bis zu den wirrenvollen Tagen des Communeaufstandes mit durchmachte. Was die beiden grundverschiedenen Geister einander nähert, ist der Umstand, dafs die vielfach entstellende und die wirklichen Thatsachen fälschende Reklame von beiden selbst ausging. Wie Voltaire sich der Federn eines Wagnière, Luchet, Condorcet u. a. bedient hat und selbst in seinen 'Memoiren' und in seinem *Commentaire historique* den Ton für spätere Lobreden angab, so hat Hugo bei Lebzeiten eifrig die ihm zugängliche Presse und die jüngeren Schriftsteller zu seiner Verherrlichung ausgenutzt und namentlich in der von seiner Gattin verfafsten Schrift *V. H. raconté par un témoin de sa vie,* Brüssel 1863, II und in Alfrède Barbous Werke *Victor Hugo et son temps,* Paris 1881, sehr ungenaue, vielfach unwahre Bilder seines Lebens und Wirkens zeichnen lassen. Ein ziemlich matter und inhaltloser Nachklang des erstgenannten Reklamewerkes ist Asseline, *Victor Hugo intime,* Paris 1883, ein Schriftchen, dem wir jedoch aufser manchen nicht gerade bedeutenden Ineditis recht unterhaltende Einzelangaben über die Zeit der Verbannung in Jersey und

Guernsey verdanken. Auch die zu Hugos Lebzeiten oder gleich nach seinem Tode geschriebenen mehr ästhetisch-kritischen Bücher sind entweder ganz im Sinne der Hugolatrie verfafst, oder sie zeichnen uns, wie Stapfer in seinem *Racine et Victor Hugo,* Paris 1887, ein doppelseitiges Bild, zuerst ein scharf kritisches, dann ein lichtvoll verklärendes. Die beiden neuesten Biographien des Dichters von Renouvier und von Mabilleau in den *Grands écrivains français* sind nicht gerade ein Fortschritt der Forschung oder der Kritik. Denn die erstere legt einen bereits ziemlich überwundenen philosophischen Mafsstab an die Schöpfungen eines Mannes, dessen philosophische Bildung eine unklar-verschwommene war, die zweite ist in der Hauptsache nur der Verherrlichung geweiht (s. die sehr einsichtsvolle Besprechung beider von F. Brunetière in der *Revue des deux mondes,* 1. Oktober 1893, S. 693—704).

Eine beklagenswerte, aber nicht abzuläugnende Thatsache bleibt es, dafs unter dem ganzen Schwall der fast unübersehbaren französischen Hugo-Litteratur die zwei wertvollsten, weil auf unangreifbare, meist aktenmäfsig beglaubigte Thatsachen sich stützenden Schriften von einem ultramontanen Gegner herrühren. Ich meine Edmond Birés *Victor Hugo avant 1830* und *Victor Hugo après 1830.* Die letztere reicht allerdings nur bis zum Staatsstreiche Napoleons III., umfafst aber im Verein mit ihrer Vorgängerin doch die Zeit, in welcher Hugo als Schriftsteller wie als Politiker eine Rolle spielte, wie sie ihm auch nach seiner Rückkehr aus dem Exile (1870) nicht wieder zu teil geworden ist. Eine Ausbeutung dieser Forschungen ist in der übrigen Hugo-Litteratur nur in höchst dürftigem Mafse zu entdecken, und es scheint daher nicht unzweckmäfsig, die Resultate derselben im Gegensatze zu den Äufserungen der Hugolatrie in ihr rechtes Licht zu stellen. Das Kleinliche und Einseitige in Birés Auffassung soll dabei nicht verhehlt werden. Vorwürfe, wie die, dafs Hugo gute Freunde und befreundete Journale zu seiner Lobeserhebung ausnutzte, selbst sich nach Möglichkeit emporhob, dafs er Plagiate an früheren und zeitgenössischen Dichterwerken beging, seine Kritiker und persönlichen Gegner mit einem nicht gerade edlen Hasse verfolgte, sind Dinge, welche bei französischen Schriftstellern durchaus nicht befremden. Aber Biré

deckt uns absichtliche Fälschungen und Schwindeleien des grofsen, gefeierten Mannes auf, die am wenigsten der parteilos urteilende Kritiker unbeachtet lassen kann.

Der wahrhaft edle Mann schämt sich nicht seiner Vorfahren, anders Hugo. Sein Grofsvater war Tischler in Nancy, sein Urgrofsvater Ackerbauer in Baudricourt, seine Grofsmutter eine Schustertochter, von seinen sieben Schwestern war die eine an einen Bäcker, die zweite an einen Perückenmacher, die dritte an einen kleinen Sicherheitsbeamten verheiratet, die drei unverheirateten waren Näherinnen.[1] Allerdings der Vater Hugos, der frühzeitig in die französische Armee eintrat und in den Revolutions- wie in den Napoleonischen Kriegen mit Auszeichnung kämpfte, brachte es bis zum General und erhielt sogar von dem Schattenkönig Joseph von Spanien den Grafentitel, den aber Kaiser Napoleon, der dem alten Hugo, als Freunde und Waffengefährten Moreaus, grollte, nicht anerkennen wollte.[2] Was macht nun Hugo aus diesen Abstammungsverhältnissen? Im Jahre 1535 war ein Georges Hugo, Hauptmann des Herzogs René I. von Lothringen, in den Adelsstand erhoben worden, diesen erhebt Victor Hugo zum Ahnen seines Geschlechtes. Dafs die Dokumente über diese Familie nur bis 1535 herabreichen, erklärt Hugo daraus, dafs bei einer späteren Plünderung Nancys diese Register verbrannt seien.[3] Der Romantiker Hugo sorgt auch für romantische Kolorierung seiner Vorfahren. So berichtet er durch den Mund seiner Frau (in *V. Hugo raconté* etc.), dafs fünf Brüder seines Vaters den Tod fürs Vaterland gestorben seien. Es waren aber im ganzen nur fünf, von denen zwei allerdings auf dem Schlachtfelde starben, die drei anderen, darunter Hugos Vater, aber noch lange am Leben blieben.[4] Das ganze Leben

---

[1] Siehe E. Biré, *Victor Hugo avant 1830* S. 12 ff. Auch K. M. Hartmann (Zeittafel zu Hugos Werken) hat diese Resultate angenommen. Durch sein Sprachrohr Barbou (a. a. O. S. 15) giebt Hugo wenigstens zu, dafs sein Grofsvater Tischler gewesen sei.

[2] S. die Angaben in *V. Hugo raconté* etc. und damit verglichen E. Biré, *V. Hugo après 1830* I, S. 74 ff.

[3] So in *V. Hugo raconté* etc. Auch Barbou a. a. O. S. 15 hält wenigstens an der adligen Abstammung Hugos fest.

[4] Auch dies weist E. Biré, *V. Hugo avant 1830* S. 15, evident nach.

dieses Vaters ist von dem Sohne (wieder in dem *V. Hugo raconté* etc.) mit dem Glanze einer auf Romaneffekte hinauslaufenden Legende verklärt worden. Nach ihm schloſs sich sein Vater nur aus Patriotismus der revolutionären Bewegung an, war ein treuer, warmer Anhänger Napoleons I. und wurde dann von Ludwig XVIII., weil er die Festung Thionville gegen die mit den Bourbonen verbündeten Alliierten ausdauernd verteidigte — abgesetzt. Freund der Menschlichkeit trotz seines militärischen Berufes habe er die vor das Revolutionstribunal gestellten Aufrührer in der Vendée zu schonen gesucht. Alles Unwahrheiten! Auch hier hat Edmond Biré festgestellt,[1] daſs Hugo der Jakobiner Römerschwindel mitmachte, sich z. B. Brutus Hugo nannte, daſs er einer Militärkommission der Vendée nicht als Präsident, wie V. Hugo durch seine Frau verkünden läſst, sondern als einfluſsloser *Greffier* angehörte, daſs diese Kommission alle mitleidlos zum Tode verurteilte, daſs seine Vorliebe für Napoleon I., der ihm nicht wohlwollte, eine zweifelhafte war, daſs die Verteidigung Thionvilles von Ludwig XVIII. nach Hugos eigenem Zeugnis in seinen handschriftlichen *Souvenirs* anerkannt und belohnt wurde, und daſs der alte Hugo sich im Jahre 1814 ebenso den Bourbons zuwandte, wie er der Revolution und Napoleon gedient hatte. Später gehörte er freilich den zahlreichen Napoleonischen Offizieren an, die aus Rücksicht auf die zerrütteten Finanzen pensioniert werden muſsten, doch hat ihn vorher Ludwig XVIII. zum *maréchal de camp* ernannt. Das Verhältnis Hugos zur Frau und Familie scheint nicht das beste gewesen zu sein. Wenn auch ohne sein Verschulden ihn die dienstlichen Pflichten während der Napoleonischen Zeit von seiner Häuslichkeit fernhielten, so hat er doch nach dem ausdrücklichen Zeugnis der Frau Hugo (in dem *V. Hugo raconté* etc.) sich selbst nach seiner Pensionierung wenig um die Familie bekümmert und sich nach dem Tode der Gattin schnell wieder verheiratet, obwohl seine Kinder schon erwachsen waren. Auch der frühzeitigen Hochzeit Victors, gegen die er allerdings seine gegründeten Bedenken haben mochte, wohnte er nicht bei. Das ideale Bild, welches nicht nur Frau Hugo, sondern auch Asseline, Barbou u. a.

[1] *V. Hugo avant 1830* S. 30. 33 f. 35 f. 70—71. 73 f.

von dem alten Hugo entworfen haben, dürfte danach ebenso zweifelhaft erscheinen, wie seine Napoleon-Begeisterung, die er nach der Tradition auf den Sohn vererbt haben soll.

Die Mutter Hugos, eine geborene Trébuchet, stammte aus Nantes. Ihr Vater war Schiffseigentümer und ein wohlhabender, angesehener Mann. Um so weniger hätte Hugo Ursache gehabt, auch hier alles auszuschmücken und zu verherrlichen. Er läſst nämlich seine Mutter als sogenannte Brigantin der Vendée von den Jakobinern verfolgt werden, dichtet ihr eine monarchisch-katholische Überzeugung an, trotzdem sie Anhängerin Voltaires war,[1] und sucht ihre Familie nachträglich auch zu adeln.[2] Die Verfolgungen der Mutter in der Vendée und ihr brigantinnenartiges Umherirren während des Krieges sind schon deshalb Phantasie, weil der Vater mit seiner Familie stets ruhig in Nantes blieb.[3] Da der Mutter die Erziehung Victors bis zum dreizehnten Jahre fast ganz überlassen blieb, so mag der Dichter in gewisser Hinsicht ein Muttersöhnchen genannt werden. Es mag sein, daſs sie (wie in *V. Hugo raconté* berichtet wird) ihren drei Söhnen in religiöser und politischer Hinsicht volle Freiheit lieſs, aber sonst streng auf ihre Autorität hielt; doch hat sie weder eine Vorliebe für die Bourbonen und die katholische Kirche, noch einen 'eisernen Charakter' dem berühmtesten ihrer Söhne als Erbteil hinterlassen können, weil sie die erstere selbst nicht besaſs und die zweite Eigenschaft gerade Victor Hugo, dem in allen Windrichtungen sich Bewegenden, ganz gefehlt hat. Dagegen würde weit eher Hugos jugendliche Begeisterung für Voltaire und für 'den Thron ohne Altar'[4] ganz oder teilweise auf mütterliche Einwirkung zurückgeführt werden dürfen.

Hat Hugo seine Eltern nach Kräften verherrlicht, so hat er sich selbst von der Zeit seiner Kindheit an mit einem ungeschichtlichen Glorienschein zu umgeben gesucht. Früh schon

[1] Was Barbou a. a. O. S. 43 ausdrücklich zugiebt. Die entgegengesetzte Meinung nicht nur in dem *V. Hugo raconté,* sondern auch bei Asseline.

[2] Biré, *V. Hugo après 1830* II, 95 ff.

[3] Auch hier ist gegen Birés Nachweis (*V. Hugo avant 1830* S. 29) nichts einzuwenden.

[4] *V. Hugo raconté* S. 261.

läſst er sich mit den auserlesensten Geistern Frankreichs in eine enge Verbindung treten, die der Wirklichkeit nicht ganz entsprach. So wurde er noch als Zögling des Pariser Pensionats Cordier mit Neufchateau, dem gelehrten Herausgeber Lesages, bekannt und läſst darauf hin glauben, daſs er für den des Spanischen unkundigen *Doyen* der Akademie Lesages *Gil Blas* mit dem spanischen Originale verglichen und die Selbständigkeit des ersteren herausgefunden habe.[1] Die von ihm verfaſste Parallele beider Romane sei dann von Neufchateau in seine Ausgabe des *Gil Blas* aufgenommen worden. Es hätte hier nicht einmal der Mühe bedurft, die sich E. Biré mit seinem Nachweise, daſs dies eitle Flunkerei sei, gegeben hat. Ähnlich ausgeschmückt und teilweise frei erfunden sind die Berichte des *V. Hugo raconté* über die Beziehungen des jungen Dichters zu Chateaubriand, Lamennais, Talma und Sainte-Beuve. Dem ersteren empfahl er sich durch seine Ode auf den Tod des Herzogs von Berry (Februar 1820), wurde von ihm freundlich aufgenommen, fühlte sich aber anfänglich mehr abgestoſsen, als angezogen. Chateaubriand habe ihn aber als das *enfant sublime* gepriesen und mit sich nach Berlin, wo er Gesandter geworden, nehmen wollen. Jedenfalls ist das alles sehr zu Hugos Ruhme ausgeschmückt. Daſs die Bezeichnung *enfant sublime* nur in Hugos Phantasie existiert, weist wieder Biré[2] eingehend nach, und ebenso macht er darauf aufmerksam, daſs die Schilderung der Häuslichkeit Chateaubriands im *V. Hugo raconté* ein Plagiat sei, das Hugo an einer ihn selbst betreffenden satirischen Stelle aus Heinrich Heines 'Lutetia' begangen habe.[3] Was Lamennais angeht, so wird uns in dem *V. Hugo raconté* eine romanhaft ausgeschmückte Beichtscene mitgeteilt. Mag Hugo in der Schilderung seiner Beziehungen zu diesen beiden Vorkämpfern eines romantischen Christentums nur seine Dichterphantasie frei schalten lassen, so hat er seine erste Begegnung mit Talma und mit Sainte-Beuve ganz aus dem wahren Zusammenhange gerissen. Mit dem berühmten Schauspieler will er bei Taylor, dem Kommissar des *Théatre français,* zusammengetroffen sein und ihn von der klassischen Richtung

[1] *V. Hugo raconté* etc. [2] *V. Hugo avant 1830* S. 223 ff. [3] Ebenda S. 228—230.

zur Romantik bekehrt haben. Hugo dichtete damals gerade an seinem bandwurmartig langen Drama *Cromwell* und stellt nun die Sache so hin, als ob er anfänglich sein Stück für die Bühne und die Hauptrolle darin für Talma bestimmt, nach dem Tode des Tragöden erst eine Aufführung sich aus dem Sinne geschlagen und daher den *Cromwell* ungebührlich in die Länge gedehnt habe. Doch trifft das wieder nicht zu. Denn schon vor Talmas Tode (Oktober 1826) hatte das Drama in seinen zwei ersten Akten — 3000 Verse, und sein ganzer Charakter liefs es als bühnenunmöglich erscheinen. Ebensowenig ist es wahr, dafs Talma noch an der Schwelle seines Lebens sich zu der neuen Richtung bekehrt habe. Nicht deshalb, weil die Memoiren des Finanzmannes Ouvrard uns das Gegenteil versichern, sondern weil niemand einem jungen, als Dramatiker noch völlig unbedeutenden Dichter zuliebe den ruhmreichen Erinnerungen eines langen Lebens entsagen wird. Mit der üblichen Mifsachtung der Zeitverhältnisse hat Hugo übrigens die Unterredung mit Talma auf eine Zeit verlegt, wo der Gefeierte schon seit ein paar Monden dem Schattenreiche angehörte.[1] Auf den Kopf gestellt ist geradezu die erste Bekanntschaft mit Sainte-Beuve. Der noch junge Kritiker hatte Hugos Oden und Balladen in der Zeitschrift *Le Globe* (Januar 1827) sachlich, doch ohne Reklame besprochen. Hugo suchte ihn auf, um seinen Dank auszusprechen, traf ihn nicht zu Hause und erhielt darauf Beuves Gegenbesuch. Die Schrift *V. Hugo raconté* schildert das so, als ob Sainte-Beuve dem neu aufgehenden Sterne der Romantik aus freien Stücken seine Huldigung erwiesen habe.

Stellt sich somit Hugo als eine Gröfse hin, die schon in frühen Jahren die Bewunderung der bedeutendsten Männer Frankreichs erregt habe, so mufs er natürlich seine Erstlingserfolge möglichst ausschmücken. Im Jahre 1817 erteilte die Akademie dem erst fünfzehnjährigen Dichter eine ehrenvolle Anerkennung, aber keinen Preis. Nach der Schrift *V. Hugo raconté* etc. ist der letztere ihm nur wegen seines Knabenalters vorenthalten worden, während in dem Anerkennungsschreiben der Akademie gerade seine Jugend rühmend hervorgehoben wird.

[1] S. Biré a. a. O. S. 418—422.

Ebenso verschweigt er die zweimalige vergebliche Bewerbung um den akademischen Preis in den Jahren 1819 und 1820.[1]

Besondere Reklame trieb Hugo mit der Auflagenzahl seiner Dichtungen. Bevor die erste Auflage erschöpft war, liefs er gern schon eine zweite (Titel-)Auflage ankündigen oder erscheinen. So machte er es mit den 'Oden und Balladen', so früher schon mit seinem Jugendroman *Han d'Islande*. Aus der zweiten Auflage der *Orientales* machte er die vierzehnte, aus der zweiten seines *Notre Dame de Paris* die achte. Auch sonst fehlt es in den eigenen Angaben über seine Werke nicht an Schwindelei. Seine Schilderung der 1838 unternommenen Rheinreise will er an Ort und Stelle ohne litterarische Hilfsmittel in Briefform niedergeschrieben haben, trotzdem unendlich viele Namen und geschichtliche Angaben darin vorkommen.

Mit Emphase versichert er die Gewissenhaftigkeit und Zuverlässigkeit seiner Vorstudien. Aber auch hier verhält es sich ganz anders. So glaubt er für sein Drama *Angelo* die Statuten der Inquisition von Venedig benutzt zu haben, leider aber existieren dieselben nicht.[2] Im *Ruy Blas* weist ihm Morel Fatio[3] ungeheuerliche Irrtümer nach, trotzdem Hugo seine unbedingte *conscience* beteuert u. s. w.

Ähnliche Reklame treibt er mit dem Erfolge und nicht selten auch mit dem Nichterfolge der Theateraufführungen seiner Stücke. Das unter dem Namen seines noch im Kindesalter stehenden Schwagers Paul Foucher dem Odéon übergebene Drama *Amy Robsart* hatte nur eine Aufführung, in dem *V. Hugo raconté* etc. werden daraus vier gemacht. Hugo liefs seinen Schwager als Sündenbock gelten, erst die Biographie gesteht den Sachverhalt offen ein. Dem Theatererfolge des *Ruy Blas* soll ein anderweitiges Zugstück, die *Eau merveilleuse,* grofse Nachteile gebracht haben, doch steht dem die Chronologie entgegen; denn das Hugosche Drama wurde seit dem 8. November 1838 gegeben, die erste Aufführung des Zugstückes fand erst am 30. Januar 1839 statt, als *Ruy Blas* schon seine Anziehungskraft ver-

[1] Biré a. a. O. S. 100. 120.

[2] E. Biré, *V. Hugo après 1830* I, S. 153 ff.

[3] *Études sur l'Espagne, 1ère série.*

loren hatte.[1] Sein Stück *Marion de Lorme* wurde unter Karls X. Regierung als staatsgefährlich verboten, und Hugo liefs es dann nicht gleich nach der Juli-Revolution, sondern erst ein Jahr darauf in der Porte Saint-Martin spielen. Er will dabei zarte Rücksicht auf das Andenken Karls X. genommen haben, der zwingende Grund des Aufschubes war jedoch ein rein geschäftlicher. Denn nach den Wirren, welche die Juli-Revolution im Gefolge hatte, trat eine Bedrängnis der finanziellen und kommerziellen Zustände ein. Die reichen Leute hielten sich vom Theater fern, so dafs die *Comédie française* sehr schlechte Einnahmen hatte. Dagegen blühte das Theater der Porte Saint-Martin, weil es den Ideen der Revolution diente. Es liegt also auf der Hand, warum Hugo seine verbotene Ware nicht an die *Comédie*, und warum er sie erst im Jahre 1831 verhandelte. Gleichwohl hatte *Marion de Lorme* keinen grofsen Erfolg. Da mufs in Hugos Phantasie die polnische Bewegung, welche auch in Paris ihre beunruhigende Wirkung übte, schuld sein. Aber die in der französischen Hauptstadt entstandenen Unruhen fanden in den Tagen des 16. bis 20. September 1831 statt, und während dieser Zeit wurde *Marion* wie sonst gespielt.[2]

Ähnliches Mifsgeschick hatte das geistesverwandte Stück *Le roi s'amuse.* Erst war es nicht erfolgreich, dann wurde es auch von der liberalen Regierung als Verteidigung des Königsmordes und, weil Hugos Freunde während der Vorstellung revolutionäre Lieder sangen, verboten.[3] Der Mifserfolg soll nach Hugo durch die Aufregung, welche ein Attentat auf Ludwig Philipp (19. November 1833) hervorrief, herbeigeführt sein, doch war die Aufführung erst drei Tage später. Das Verbot des Stückes hatte Hugo schon in dem Kontrakte mit seinem Verleger Eugène Renduel vorhergesehen, und dieser Kontrakt ward am 30. August 1833 bereits geschlossen. Natürlich liefs sich Hugo die günstige Gelegenheit, den von der Regierung verfolgten Märtyrer zu spielen, nicht entgehen. Er strengte einen Prozefs gegen das Ministerium an, liefs die Zeitungen vorher davon berichten, hielt

---

[1] E. Biré a. a. O. I, S. 238.

[2] Auch hier lese man E. Biré a. a. O. I, S. 22 ff. nach.

[3] Diese triftigen Gründe gesteht *V. Hugo raconté* etc. II, S. 330 ein.

eine pomphafte Verteidigungsrede seines Stückes u. a. Seit den Zeiten Ludwigs XVIII. her hatte er eine ministerielle Pension erst von 2000, dann von 4000 Franken, die er von freien Stücken hätte aufgeben sollen, als der Prozefs eingeleitet wurde. Doch geschah dies nicht ganz so freiwillig, wie Frau Hugo (a. a. O.) uns einreden will, sondern nur auf Drängen der Regierungsblätter, welche dem Dichter die Beibehaltung seiner Pension zum Vorwurfe machten.[1]

Auch sein Schauerdrama *Marie Tudor* hatte in der Porte Saint-Martin keinen Erfolg. Frau Hugo will uns einreden, dafs der Theaterdirektor das Stück durch die Claque habe auszischen lassen — weil er statt der Hugoschen Stücke die des älteren Dumas auf das Repertoir bringen wollte. Hier dürfte wohl der Zweifel berechtigt sein, obgleich eine Widerlegung der Angabe nicht möglich ist.

Wie sehr Hugo selbst die Theaterreklame handhabte, davon zeugt die erste Aufführung seines epochemachenden *Hernani* (26. Februar 1830). Wie *V. Hugo raconté* etc.[2] uns erzählt und der blindeste aller Hugo-Schwärmer, Theophile Gautier,[3] uns des breiten schildert, hat der Dichter eine ebenso zahlreiche wie wenig gewählte Claque unter den Litteraten, Musikern, Malern, Bildhauern, Architekten zusammenlesen lassen. Dieses Sammelsurium hat dann mehrere Stunden vor Eröffnung des Theaters sich auf dem Platze der *Comédie* eingefunden, durch auffällige Tracht und groteskes Gebaren derartiges Aufsehen erregt, dafs die Leute es mit Kehricht und Schmutz bewarfen, um es zu vertreiben. In das Theater endlich eingelassen, damit die öffentliche Ordnung nicht weiter gestört werde, hat es nicht nur auf den Fauteuils Wurst, Schinken und Brot verzehrt, sondern auch im Theaterraume selbst seine körperlichen Bedürfnisse befriedigt. Ist es da zu verwundern, wenn die vornehmen Besucher und Besucherinnen ihren Unwillen kundgaben, wenn die Schauspieler dem Dichter lebhafte Vorwürfe machten, wenn man in der zweiten Vorstellung absichtliche Störungen herbeiführte und von Anfang

[1] E. Biré a. a. O. I, S. 71. [2] II, S. 267 f.

[3] *Hist. du Romantisme* S. 99—114; in Einzelheiten nur wenig davon abweichend.

an den tosenden Beifallssturm der von Hugo geworbenen Leute durch Zischen erwiderte?

Stets ist Hugo bestrebt, sich als das mifshandelte Stiefkind der Presse hinzustellen. Indessen sind seine Angaben auch hier meist unrichtig oder ungenau. So berichtet wiederum der *V. Hugo raconté* etc. (II, 277), über Hernani hätten alle Pariser Zeitungen mit Ausnahme des *Journal des Débats* sich feindlich geäufsert. Dabei verschweigt er, wie auch sonst, dafs das Journal *Le Globe* mit allem Eifer die Partei des Stückes und der neuen romantischen Schule ergriffen hat. Als seine *Lucrèce Borgia* in der Porte Saint-Martin mit verhältnismäfsig grofsem Erfolge gegeben wurde, so dafs die Einnahme der dreifsig ersten Vorstellungen (nach dem *V. Hugo raconté*) 84 769 Franken betragen haben soll, erschien im *National* eine scharfe, aber keineswegs unverdiente Kritik des Stückes. Hugo, überall persönliche Motive vermutend, läfst uns noch in der oben erwähnten Schrift seiner Frau glauben, dafs Armand Carell aus Ärger darüber, dafs durch die Aufführungen seine unglücklich verlaufene Duellangelegenheit der Teilnahme des Pariser Publikums entzogen wurde, so ungünstig geschrieben habe. Indessen nicht der verwundete und bettlägerige Carell, sondern Hippolyte Rolle war der Verfasser.[1] Über den Roman *Notre Dame de Paris,* der im März 1831 erschien, sollen die Blätter mit Ausnahme des von Lamennais, Lacordaire und Montalembert redigierten *Avenir* sich feindlich geäufsert haben,[2] in Wahrheit wurde er aber nur fast totgeschwiegen, weil die Politik alle Spalten füllte. Diese Beispiele liefsen sich noch stark vermehren, da Hugo gewöhnlich eine nicht unbedingt lobende Kritik für einen Ausflufs persönlicher Stimmung ansah und deren Verfasser verdächtigte oder verfolgte. Wir kommen darauf noch zurück.

Hugo selbst liebte es, als eine Art Originalgenie zu gelten und namentlich als bahnbrechender, durchaus selbständiger Vorkämpfer der Romantik von dem Freundeskreise seiner *Cénacles* bewundert zu werden. Gerade in dieser Hinsicht mufs sein Ruhm sich grofse Einschränkungen gefallen lassen. So war er

[1] Näheres auch hier bei E. Biré a. a. O. I, S. 80 f.
[2] *V. Hugo raconté* II, S. 301.

keineswegs der erste, welcher in Frankreich gegen die herkömmliche Orts- und Zeiteinheit des Dramas auftrat. Mme de Staël und Stendhal (Henri Beyle) in seiner Schrift *Racine et Shakespeare* waren ihm vorangegangen. Überdies beobachtet Hugo in seinem Erstlingsdrama *Cromwell* diese beiden Einheiten noch ziemlich streng, denn für die Handlung in den 6500 Versen des Stückes mufs ein Zeitraum von 33 Stunden ausreichen, und das ganze Stück spielt wenigstens in London sich ab. Das sogenannte *Enjambement*, die angebliche Neuerung Hugos, ist nur ein Rückgriff auf den Versbau des 16. Jahrhunderts, den Hugo aus den *Globe*-Artikeln seines Freundes Sainte-Beuve kennen lernte. Die sonstigen Freiheiten in der Behandlung des Alexandriners finden wir schon bei André de Chenier, dessen Gedichte bereits 1819 herausgegeben waren, und in Alfred de Vignys *Poèmes*, die 1822 erschienen. Das sogenannte Groteske, d. h. die Mischung des Tragischen und Komischen, war durch Shaksperes Stücke, die kurz vor der Dichtung des *Cromwell* von englischen Schauspielern im Odéon dargestellt waren, auch Hugo bekannt, überdies schon vor ihm von Romantikern, wie de Vigny (im *Le More de Venise*) und von Dumas in *Henri III* auf die Bühne gebracht worden. Vom klassischen Schema hat sich Hugo überhaupt nur sehr allmählich losgerissen. In der Vorrede zu seinen Oden und Balladen aus dem Jahre 1824 erklärt er die Unterscheidung zwischen 'klassisch' und 'romantisch' für blofsen Wortstreit. Man solle nur das Gute und Schlechte, das Schöne und Unförmige, das Wahre und Falsche unterscheiden. Den französischen Klassikern wirft er nur die Vorliebe für die heidnische Mythologie und den Mangel an historischem Sinn vor und stellt als Stichworte Religion, Vaterland und Streben nach Wahrheit hin.[1] Boileau wird als Stilist, freilich nicht als Gesetzgeber des Parnasses, hier sowohl wie in der Vorrede von 1826 anerkannt.[2] In letzterer Vorrede warnt Hugo ausdrücklich vor einer Verwechselung der 'Freiheit' und der 'Unordnung', wenngleich er durch die theoretische Vermengung der Dichtungsgattungen und Stilarten dem letzteren Fehler die Wege bahnt.[3]

[1] *Édition nationale. V. Hugo, Paris, J. Lemmonyer* I, 11—17.
[2] Ebenda 15. 22. [3] Ebenda 20.

Der hier aufgestellte Grundsatz: *Le poète ne doit avoir qu'un modèle, la nature, qu'un guide, la vérité,* war auch den Franzosen so unbekannt nicht, denn schon Stendhal und M[me] de Staël hatten das Drama wenigstens für den *miroir de la nature* erklärt. Viel energischer und rückhaltloser bricht mit dem klassischen Schema allerdings die bekannte *Préface* zu *Cromwell,* aber auch die hier aus Shakspere abstrahierten Theorien waren nach Stendhals obenerwähnter Schrift über Racine und Shakspere nichts Neues mehr. Insbesondere hat sich Hugo den Lieblingsgrundsatz Henri Beyles, daſs das Drama in der Form 'klassisch', dem Inhalte nach 'romantisch' sein müsse, zu eigen gemacht, stets hat er sich gescheut, der Sprache und Grammatik Gewalt anzuthun.[1] Von den klassischen Dichtern war ihm zwar Racine als dramatischer Dichter und als Stilist zuwider, aber über Pierre Corneille urteilte er mit weit gröſserer Schonung.[2] Daſs er Boileau wenigstens in eingeschränktem Maſse anerkannte, sahen wir schon; daſs er Voltaire in der Zeit, wo er als Dichter die *idées monarchiques* und die *croyances religieuses* auf die Fahne schrieb, herabsetzte,[3] versteht sich von selbst. Als er später Republikaner und Feind der katholischen Kirche wurde, hörte diese Feindschaft auf. Schon vier Jahre nach der Juli-Revolution lieſs er in der Sammlung *Littérature et philosophie mêlées* eine wegwerfende Äuſserung über Voltaire aus dem Jahre 1823 fort.

In der Freibeuterei hat er mit den klassischen Dichtern Frankreichs erfolgreich konkurriert. Schon sein Jugendroman *Han d'Islande* (1823) ist zwar eine Art Selbstschilderung des liebenden und leidenden Dichters, aber doch eine stark unselbständige Nachahmung von Scott, Maturin und dem französischen Romantiker Nodier. Im *Cromwell* ist die Hauptidee, ob der Protektor sich zum Monarchen krönen soll, aus Corneilles *Cinna* (II, 1) entlehnt, daneben ist für Akt V der Shaksperesche *Julius Cæsar* (Akt I, Sc. 1 und 2) benutzt. Auch Molières *École des Femmes* ist für die Scene zwischen Rochester und Lady Francis Vorbild gewesen; selbst Regnards *Folies amoureuses* und Beau-

[1] Worauf Stapfer, *Racine et Victor Hugo,* S. 270 mit Recht hinweist.
[2] Ebenda 5 f. 11 ff.
[3] Vorrede zu den Oden und Balladen, 1822, *Édition nationale* I, 5.

marchais' *Barbier de Seville* sind in Kontribution gesetzt.[1] In der *Lucrèce Borgia* ist die berühmte Scene der Totenerscheinungen in Shaksperes *Richard III* sehr verblaſst nachgeahmt, auch sind manche kleinere Anleihen an heimischen Stücken gemacht.[2] Für *Marie Tudor* hat Hugo Dumas' *Christine de Suède* benutzt, wenngleich er perfide genug war, im *Journal des Débats* durch seinen Leib-Litteraten Granier de Cassagnac Dumas als Plagiator seines *Hernani* hinstellen zu lassen, eine Handlungsweise, die er selbst in seinem Briefe an Dumas (vom 2. November 1833)[3] nicht einmal in direkte Abrede stellt und erst durch seine Frau (in der öfter erwähnten Biographie) ganz auf Graniers de Cassagnac Schultern schob.

Im *Ruy Blas* finden wir Entlehnungen aus Molières *Précieuses ridicules* und aus Bulwers *Lady of Lyons,* wobei noch die Zeit der Handlung ungeschickterweise aus der Epoche des französischen Direktoriums, in welcher letztere sich abspielt, in das monarchische Spanien verlegt wird.[4]

Auch in dem epochemachendsten aller Hugoschen Dramen, dem *Hernani,* erinnert der Held etwas an Corneilles *Cid* und Karl V. in seinem Edelmut gegen diesen Räuber an den Augustus im Corneilleschen *Cinna.* In den Romanen tritt neben dem Hauptvorbilde Walter Scott namentlich Nodiers Einfluſs hervor, und die *Misérables,* jenes zehnbändige Ungetüm, sind 1846 im Wetteifer mit und im Hinblick auf Eugen Sue begonnen worden.

Wie seine *conscience,* so versichert Hugo auch gern bei neuen Auflagen oder Gesamtausgaben das *rien changé.* Auch das ist öfter nur leeres Gerede. Als er z. B. 1834 eine Anzahl früherer Aufsätze unter dem Titel *Littérature et philosophie mêlées* herausgab, lieſs er das zum Lobe Chateaubriands und das gegen Napoleon Gesagte fort; denn seit der Juli-Revolution war er nicht mehr christlich-bourbonischer Sänger und Feind des Bonapartismus. Ferner wurde ein früher Alfred de Vigny erteiltes Lob jetzt an Miltons Adresse gerichtet, denn Vigny galt ihm als Nebenbuhler. Ebenso wurden die Daten einiger Auf-

[1] Evidente Nachweise bei E. Biré, *V. Hugo avant 1830* S. 439—443.
[2] Bei demselben (*V. Hugo après 1830*) I, S. 86—88.
[3] Ebenda mitgeteilt S. 112. [4] Ebenda S. 240 ff.

sätze geändert, damit die Metamorphose des ehemals legitimistisch-kirchlichen Dichters schon in die Zeit der Bourbonen zu fallen scheine.[1] Auch scheute er eine Fälschung nicht, indem er sich eine 1817 aufgeführte Tragödie des royalistischen Zeitungsredacteurs Royou hier zuschrieb. Ähnlich machte es noch der Greis. Im Jahre 1875 erschienen unter dem Titel *Actes et Paroles* die 1846—1851 im französischen Parlamente gehaltenen Reden Hugos. Auch hier finden sich trotz der Versicherung des *rien changé* manche Umänderungen, die den Schein erwecken sollen, als ob Hugo nicht erst nach der Februar-Revolution (1848) zum Radikalen geworden wäre. Seiner Dichtereitelkeit mag dabei verziehen werden, daſs er 'Beifall' verzeichnet, wo derselbe nie stattgefunden.[2]

Eine schlimme Eigenschaft des Dichters ist sein Haſs gegen jede unabhängige Kritik. So vertrieb er den Litterarhistoriker Nisard aus seiner Stelle am *Journal des Débats*, weil er Hugos *Feuilles d'automne* nur bedingungsweise gelobt hatte, und verfolgte ihn auch später mit Haſs und Spott. An dem Zwiste mit Sainte-Beuve soll nach der Versicherung der Hugo-Schwärmer zwar letzterer die Schuld tragen, aber, wenn wir auch annehmen wollen, daſs eine hoffnungslose Liebe des Kritikers zu Frau Hugo das Freundschaftsband mit dem Dichter lockerte, so bleibt es doch sicher, daſs Sainte-Beuve das von Hugo geforderte Übermaſs der Reklame anekelte und ihm der Verzicht auf jede unabhängige Kritik unmöglich ward. Wie sehr aber Hugo schon als berühmt werdender Dichter von seinem Freundeskreise sich feiern lieſs, das möge man in Théophile Gautiers *Hist. du romantisme* nachlesen. Daſs diese Vergötterung mit dem steigenden Ruhme des Dichters zunahm, das bezeugen die Hugo-Verhimmlungen eines Vacquerie, Meurice, Saint-Victor, Barbou und anderer. Gegen die wohlverdiente Aufnahme Beuves in die französische Akademie stimmte Hugo aus persönlicher Rachsucht, war aber klug genug, in seiner Rede auf den Neueintretenden sich maſsvoll zu halten, hingegen lieſs er seinen Feind Saint-Marc Girardin auch in der akademischen Begrüſsung seine Abneigung fühlen. Wie er sich seinem Rivalen Dumas gegenüber

[1] Biré a. a. O. S. 313—319 (und *V. Hugo après 1830* I, S. 123).
[2] Ebenda S. 193 ff.

benahm, sahen wir schon. Die angeführten Beispiele liefsen sich leicht vermehren, indessen ist gerade diese Seite in Hugos Charakter zu bekannt, um näherer Nachweise und Erörterungen zu bedürfen. Es war bei Hugos Einflufs und Rachsucht ein Wagnis, wenn der gediegene, nur etwas nüchterne Gustave Planche die Unabhängigkeit der Kritik auch Hugo gegenüber wahrte.[1]

Das fleckenlose Bild, welches Frau Hugo, Barbou, Asseline und andere von dem hochsinnigen Idealismus und Edelmute des Dichters zeichnen, hält dem Lichte der Wirklichkeit keineswegs stich; indessen ein noch ungünstigeres Urteil von Hugos Charakter empfängt der, welcher seinen politischen Wandlungen und Berechnungen nachspürt. Im *V. Hugo raconté* etc. wird die Sache so hingestellt, als ob der Dichter anfangs zwar Legitimist, doch nicht kirchlich gesinnt gewesen und bald nach der Juli-Revolution zum — Socialismus übergegangen sei. Die Monarchie Ludwig Philipps habe ihm nur als Übergangsstadium und eine Art Abschlagszahlung gegolten.[2] Ebenso läfst uns Barbou glauben, dafs die dritte französische Republik, insbesondere Grévys Leitung derselben, für den greisen Dichter auch nur einen Übergang bedeutet habe.[3] Die Sache liegt nur thatsächlich so, dafs Victor Hugo jedem Machthaber schmeichelte, jeder Zeitströmung sich hingab und nur da in eine Oppositionsstellung gedrängt wurde, wo er, wie unter Napoleon III., seinen Ehrgeiz nicht befriedigt sah, oder, wie nach 1870, nicht die ihm nach seiner Meinung gebührende Rolle spielen konnte. Betrachten wir zunächst seine Stellung zur bourbonischen Monarchie der Jahre 1815—1830 und zu dem Kultus des 'Mannes von St. Helena'. Seine ersten Jugendgedichte aus den Jahren 1813—1815 waren nach Angabe der Frau Hugo[4] zwar royalistisch, doch nicht katholisch gefärbt. Zu dem letzteren lag auch kein Grund vor, denn die katholische Reaktion kam erst nach 1815 auf. Übrigens beweisen die Gedichte eines Kindes nur die Art der häuslichen Erziehung, die bei Victor Hugo ganz der Mutter oblag. Des jungen Dichters eigentliche Neigung und Richtung erkennen wir aus den Gedichten nach 1818. In diesen bekundet sich zunächst ein scharf

---

[1] S. dessen *Portraits littéraires* T. III, Paris 1836.

[2] A. a. O. II, S. 405. 407. [3] A. a. O. S. 446 ff. [4] A. a. O. I, S. 261.

ausgesprochener Haſs gegen die französische Revolution und das Jakobinertum. So verherrlicht er in sieben Oden aus den Jahren 1818 und 1821 den königstreuen Opfermut der Vendeer und der Jungfrauen von Verdun,[1] ähnlich feiert er im Februar 1821 die mit dem englischen Landesfeinde verbundenen Emigranten in *Quiberon* und wütet (Februar 1819) gegen die Jakobiner, welche die Bildsäule des 'besten der französischen Könige', Heinrichs IV., zerstört hatten. Dann besang er im Hofstile die Geburt und Taufe des Herzogs von Bordeaux und betrauerte des Herzogs von Berry Tod (1820 und 1821); Ludwigs XVIII. Person wird von ihm (Dezember 1822) gefeiert. Haſs gegen die Aufklärung und katholische Gesinnung atmen die Gedichte *Vision* (1821) und *La Bande noire* (1823). Die *Liberté* besingt er (Juli 1823) vorwiegend im christlich-legitimistischen Sinne, läſst es dabei an Ausfällen gegen das heidnische Altertum und gegen die kirchenfeindliche Revolution nicht fehlen. Die christlichen Märtyrer und den katholischen Heiligenkult verherrlichen Gedichte wie *Repas libre* und *La Mort de Mlle. de Sombreuil,* beide aus dem Jahre 1823. Demselben Jahre gehört die Ode *La Guerre d'Espagne* an, welche zwar die altspanische Heldengröſse anerkennt, aber die Unterdrückung der konstitutionellen Freiheit in Spanien durch die französische Invasion ganz im Sinne des Bourbonentums preist. Ludwigs XVIII. Leichenfeier und Karls X. Salbung fanden in dem jungen Dichter einen pomphaften Verherrlicher. Die christlichen Dichter Chateaubriand und Lamartine wurden von ihm (1824 und 1825) gefeiert, den letzteren besang er noch kurz vor der Juli-Revolution. Im Sinne der heiligen Allianz verhimmelte er auch in den *Orientales* den griechischen Befreiungskampf und wütete gegen die ungläubigen Türken. Echt religiös-kirchliche Lieder, wie *Le Devouement* (Dezember 1821), *L'Antechrist* (1823), *Jéhovah* (Dezember 1822), fehlen in der Oden- und Balladensammlung nicht.

Der Dichter des Bourbonentums und der heiligen Allianz konnte dem Napoleon-Kultus nur insoweit huldigen, als dieser durch die Rücksicht auf das nationale Bewuſstsein gefordert wurde.

---

[1] *La Vendée* (vier Gedichte) und *Les Vierges de Verdun* (drei Gedichte) in der *Éd. nationale* a. a. O., woselbst auch die folgenden Gedichte.

So sind denn Hugos Gedichte auf Napoleon I. vor dem Jahre 1830 eher antibonapartistisch, als Huldigungen für den Mann von St. Helena. In fünf Liedern aus dem Frühjahre 1822 wird *Buonaparte, cet homme ignorant Dieu qui l'avait envoyé* nur als weltumstürzender Gewaltherrscher und als Gottesgeifsel geschildert. In den drei Gedichten *A mon père* (August 1823) feiert Hugo zwar die Siege Bonapartes, aber tadelt auch seinen Übermut.[1] Entschieden antibonapartistisch ist noch das Gedicht *Les deux îles* (d. h. Korsika und St. Helena) im Juli 1825. In den fünf Liedern *A la Colonne* (Februar 1827) verherrlicht er zwar den Kriegsruhm Napoleons, aber das geschieht nur im Sinne des französischen Selbständigkeitsgefühles gegenüber der Anmafsung des österreichischen Gesandten. Auch Regierungsblätter nahmen damals die Partei der von dem letzteren gekränkten napoleonischen Marschälle Oudinot und Soult.[2] Erst die Gedichte *Lui* (Dezember 1828) streifen etwas an den Napoleon-Kultus, doch ist Hugo ein bewufster Verherrlicher der Napoleon-Legende nicht vor der Juli-Revolution geworden, in deren Gefolge mit dem Bourbonenhasse auch die Napoleon-Vergötterung auftauchte. Kaum war Karl X. gestürzt, so wurde Hugo zum Freiheitssänger und Volksverherrlicher, ohne darum dem Hofdienste bei Ludwig Philipp und dessen Dynastie zu entsagen. Anstandsgefühl genug besafs er allerdings, um sich der verfolgten und verleumdeten Herzogin von Berry anzunehmen und den Tod Karls X. 1836 zu betrauern. Aber, dafs sein Dichten sehr bestimmte politische Zwecke verfolgte, gesteht er eigentlich offen ein. In der Vorrede zu den Oden (1822) bemerkt er nämlich, die Veröffentlichung dieser Gedichte habe eine litterarische und eine politische Absicht, denn *l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses*,[3] und in dem *V. Hugo raconté* etc. (II, S. 414) wird offen eingestanden, der Dichter habe eigentlich nach einer Deputiertenstellung oder nach einem Pairssitze gestrebt und sich einstweilen mit der Stellung eines Akademikers (er wurde nach drei- oder viermaligem Mifserfolge 1841 unter die 40 Unsterblichen aufgenommen) begnügt. Schon im Jahre 1832 am 15. März legte Hugo in den

---

[1] *Éd. nationale* I, 137. Der alte Hugo nahm an dem spanischen Invasionskriege teil. [2] E. Biré a. a. O. S. 410. [3] *Éd. nationale* I, 5.

Worten *Les dieux s'en vont, les rois s'en vont, le bourreau s'en va* ein ziemlich radikales Glaubensbekenntnis ab, und in der *Préface* zu den *Littérature et philosophie mêlées* bekennt er sich zu dem neu auftauchenden Socialismus.[1] Das hielt ihn freilich nicht ab, die Gunst Ludwig Philipps in Anspruch zu nehmen, sich von diesem zum Pair machen und durch königliche Vermittelung einen für ihn höchst unerquicklichen Ehebruchsprozeſs niederschlagen zu lassen. Daneben verherrlichte er Napoleon, dessen Gebeine ja Ludwig Philipp infolge unbegreiflicher Verblendung im Invalidendome von Paris beisetzen lieſs. Der Bonapartismus war damals eng mit der demokratischen Bewegung verbunden, und in den Theatern, welche nach Volksgunst strebten, wurden die Stücke im Geiste der Legende von St. Helena oft gegeben. So war es denn geschäftlich klug, daſs Hugo seine zerstreuten Napoleon-Huldigungen in einer Sonderausgabe erscheinen lieſs. Die Rückkehr der sterblichen Reste des Mannes von St. Helena feierte er natürlich mit dichterischem Pompe. Wo es ihm vorteilhaft schien, konnte er auch wieder den Verherrlicher des Thrones und Altares spielen trotz des *Les dieux s'en vont, les rois s'en vont*. So in seiner akademischen Antrittsrede (3. Juni 1841), die rein politischen Charakter hatte und von der Litteratur beharrlich schwieg. Er dachte damals schon an den Pairssitz.

Im Februar 1848 fiel nun das Juli-Königtum, und Hugo muſste in der Republik eine Stellung zu gewinnen suchen. Bei den Wahlen für die Nationalversammlung erhielt er anfangs nur 59000 Stimmen, 200000 weniger als Lamartine; erst im Juni bei den Nachwahlen wurde er Deputierter. Nach Barbous Darstellung,[2] in welcher Hugos eigene Auffassung kaum zu verkennen ist, hat der Dichter zwar nicht von Anfang an auf der radikalen Seite gestanden, jedoch alle volksfeindlichen, inhumanen Handlungen der republikanischen Regierung, wie die Deportation der politischen Verurteilten, die Unterdrückung der römischen Freiheit u. a., bekämpft. Auch habe er sich schon am 20. Juni 1848 zu gunsten des Socialismus ausgesprochen und nur die Errichtung der Nationalwerkstätten für die beschäftigungslosen Arbeiter gemiſsbilligt. Freilich kann auch Barbou nicht läugnen, daſs die

[1] *V. Hugo raconté* etc. II, S. 407. [2] A. a. O. S. 232 ff.

Zeitung *Événement*, das Leiborgan Hugos, gegen Cavaignac und für Napoleon III. gewirkt habe, wie denn Hugo selbst schon vor 1848 sich für die Rückberufung der Familie Bonaparte aussprach. Schon die Thatsachen, dafs der Dichter für das Zweikammersystem stimmte und die ganze Konstitution verwarf, weil sie nur eine Kammer enthielt, zeigen, dafs Hugo mehr der rechten, als der linken Seite der Nationalversammlung zugehörte. Den Entstellungen Hugos und der Hugo-Gläubigen gegenüber ist es ein ganz besonderes Verdienst Birés,[1] uns eingehende, aktenmäfsig beglaubigte Nachweise über Hugos Verhalten in jener Versammlung und seine Schwenkung zur radikalen Linken gegeben zu haben. Aus ihnen ergiebt sich, dafs der spätere Kommunist bis zum Oktober 1849 allen sogenannten reaktionären Beschlüssen der Nationalversammlung zustimmte und sowohl als Deputierter, wie als Protektor des *Événement* Napoleon III. die Wege ebnete. Gegen die Deportation der Barrikadenkämpfer hatte Hugo trotz Barbous gegenteiliger Versicherung gar nichts einzuwenden, ebensowenig war er gegen den Belagerungszustand in Paris, gegen Kriegsgerichte u. a. Die Armee, welche den Juni-Aufstand bewältigt hatte, verteidigte er und forderte für deren Führer eine Nationalbelohnung. Mit den Gegnern der Republik stimmte er für die Wahl des Präsidenten durch das Volk, nicht durch die Nationalversammlung. Das socialistische 'Recht auf Arbeit' verwarf er, verlangte die Schliefsung der Klubs und radikalen Versammlungen, war stets gegen Amnestie der aus politischen Gründen Verurteilten, beteiligte sich sogar bei frommen Sammlungen und zeichnete für die Verbreitung kirchlicher Schriften. Von einem Gegensatz zwischen Papsttum und Kirche war noch 1848 bei ihm keine Rede. Nach Auflösung der Nationalversammlung, für welche er eifrig mitgewirkt hatte, stand er auch in der legislativen Versammlung zur Rechten, selbst da, wo es sich um Unterdrückung der Freiheit des römischen Volkes handelte. Erst, als Bonaparte in der römischen Frage seine Politik änderte, näherte auch er sich in diesem einen Punkte der Linken. Die Dienste, welche der berühmte Dichter ihm geleistet hatte, wollte Bonaparte durch Verleihung eines Minister-Portefeuilles anerkennen, doch scheiterte das an dem Widerspruche der an-

[1] A. a. O. II, S. 123 ff.

deren Minister. In dem am 31. Oktober 1849 gebildeten Kabinett safs der ehemalige Pair nicht, von jetzt ab wandte sich der gekränkte Dichter der radikalen Linken zu, weil er hier den aus Frankreich geflohenen Ledru-Rollin ersetzen zu können meinte. Bis zu den Parlamentsferien (August 1848) gehörte er der Rechten trotz zweimaliger Plänkeleien mit ihr an. Die gehoffte Bedeutung erlangte er übrigens auch nach seiner Schwenkung nicht. Er sprach in den zwei Jahren bis zum Staatsstreich nur fünfmal, war überhaupt kein eigentlicher Parlamentsredner, wie er denn nach Jules Simons ausdrücklicher Versicherung nie zu improvisieren vermochte. Natürlich stimmte Hugo jetzt in kirchlichen, wie in politischen Fragen gegen die Rechte und wirkte gegen den Präsidenten der Republik. Diesem letzteren Umstande hat er es zu verdanken, dafs er mit 71 anderen Deputierten nach dem Staatsstreiche (Dezember 1851) aus Frankreich verbannt wurde. Aber auch sein Martyrium hat Hugo besonders in der phrasenhaften *Histoire d'un crime* nach Kräften ausgeschmückt. Von Verhaftung Hugos oder gar einem Mordversuch auf ihn war keine Rede.[1] Hugo gehörte nur einem *comité de résistance* an und redigierte die Proteste gegen den Staatsstreich. Auch, was er sonst von heldenmütigem Preisgeben seiner Person und von persönlichen Gefahren pomphaft schildert, mögen wir zum wesentlichen Teile seiner Dichterphantasie zu gute halten. Mit Hilfe seines Schwagers Foucher floh Hugo im Dezember 1851 nach Brüssel, doch trug Napoleon III. diesen Beistand Foucher keineswegs nach, sondern zeichnete ihn zweimal aus. Auch liefs er Hugos *Marion de Lorme,* das einst verbotene Stück, noch fünf Tage nach dem Staatsstreiche aufführen.[2] Dafs sein Exil in Brüssel und dann auf den englischen Inseln Jersey und Guernsey ihm gestört wurde, hatte er zumeist seinen mafslosen und keineswegs immer wahren Schmähschriften auf Napoleon III. zuzuschreiben. So wies die belgische Regierung ihn wegen seines Pamphletes *Napoléon le petit* aus, während die anderen Flüchtlinge bleiben durften. Aus Jersey wurde er verwiesen (Ende Oktober 1855), weil seine politischen Leidensgenossen das englische Parlament und die Königin Viktoria selbst rücksichtslos

[1] Schreiben Maupas' an Granier de Cassagnac vom 27. Septbr. 1878 bei E. Biré a. a. O. II, S. 230. [2] Ebenda II, S. 232.

in einer Zeitung und einer Schmähschrift angriffen.[1] Sonst war sein Leben auf den beiden Inseln ein sehr gemütliches und ungestörtes, wie Asselines Schilderungen beweisen. Auch fehlte es an Ovationen nicht. Am 16. September 1862 ward ihm in Brüssel ein Bankett gegeben, in Jersey wurde er seinerzeit von seinen Anhängern öffentlich gefeiert. Seine Stücke gab nach wie vor die *Comédie française* in Paris, z. B. während der Ausstellung des Jahres 1867 den *Hernani*. Erst, als Hugo in der *Voix de Guernesey* Napoleons militärisches Vorgehen gegen Garibaldi in der Schlacht von Mentana heftig angriff, wurden die *Hernani*-Aufführungen untersagt.[2] Hugo schrieb damals einen mindestens dreisten Brief *à M. Louis Bonaparte aux Tuileries*.[3] Zwei ihm angebotene Amnestien wies er 1859 und 1869 zurück, liefs vielmehr von seinen zwei Söhnen und seinen zwei eifrigsten Anhängern, Vauquerie und Meurice (4. Mai 1869), das radikale und schroff antibonapartistische Blatt *Le Rappel* begründen. Nachdem er infolge des Sturzes Napoleons III. am 5. September 1870 von Brüssel aus nach Paris zurückgekehrt war, spielte er von neuem den Radikalen und Deutschenhasser. Als die deutsche Armeeleitung trotz der Abmahnung des greisen Dichters gegen Paris vorrücken liefs, forderte Hugo in einem Manifeste vom 17. September 1870 zur Volkserhebung und zur *guerre à outrance* auf und verlangte später als Deputierter der Nationalversammlung, dafs Vertreter von Elsafs und Lothringen gegen das Abkommen des Präliminarfriedens zugelassen würden. Auch die widerrechtliche Wahl Garibaldis wollte er bestätigt wissen.[4] Durch sein bekanntes Lied *Choix entre deux nations*, das er am 2. Januar 1871 während der Belagerung von Paris niederschrieb,[5] ist Hugo in den Verdacht eines begeisterten Verehrers deutscher Geistesgröfse gekommen. Indessen dazu giebt das Gedicht keinen genügenden Anlafs. Allerdings bezeichnet Hugo die deutsche Nation als die gröfste unter allen und feiert ihre Thaten auf dem Gebiete der Geschichte und Litteratur. Leider ist ihm nur die gänzliche Unkenntnis der deutschen Sprache in seinen Würdigungen sehr hinderlich. So erwähnt er in dem Gedichte Goethe,

---

[1] Barbou a. a. O. S. 271 f. [2] Ebenda S. 339. [3] Ebenda. [4] Ebenda S. 365.

[5] Es erschien 1872 in der Gedichtsammlung *L'année terrible* und ist mit Kommentar von K. A. M. Hartmann (Ztschr. für franz. Spr. u. Litt. VIII, 68—78) abgedruckt worden.

der ihm zu klassisch war, und den er nur vom Hörensagen kannte,[1] gar nicht, geht auch sonst über die wichtigsten Erscheinungen unserer Litteratur schweigend oder ganz kurz hinweg. Was liefs sich auch von einem Dichter erwarten, der Schillers Wallenstein für ein Werk Goethes hielt,[2] und von Schiller nur die 'Räuber' und die 'Braut von Messina', die einzigen von ihm erwähnten Tragödien, zu kennen schien? Auch die Art und Weise, wie sich Hugo schon in seinem *Le Rhin* mit Deutschland beschäftigte, verrät eine echt französische Unkenntnis der öffentlichen Zustände. So mutet er Preufsen zu, freiwillig das linke Rheinufer an Frankreich als Freundschaftsgabe abzutreten und dafür sich auf Kosten Rufslands vergröfsern zu lassen (Teil II, 17). Seiner Huldigung Friedrich Wilhelms IV., dem er im Jahre 1845 ein Exemplar seines *Notre Dame* überreichen liefs, stehen in dem Gedichte gleiche Schmeicheleien des Czaren Nikolaus und der Königin Victoria zur Seite. Letztere hielten ihn nicht von dem Vorschlage zurück, Rufsland nach Asien und England in den Ocean zurückzuwerfen. Man mufs sich also hüten, die politischen Gedanken Hugos, soweit sie über den französischen Bannkreis hinausgehen, allzu ernst zu nehmen.[3]

Die radikale Vergangenheit Hugos und vielleicht auch eine falsche Zukunftsdiagnose hatten zur Folge, dafs der Dichter für Schonung der Mordbrenner der Pariser Commune sich aussprach und darauf, um persönlichen Unannehmlichkeiten zu entgehen, nach Brüssel floh. Da er auch dort für die Aufnahme der flüchtigen Communards wirkte, wurde er wieder einmal ausgewiesen, kehrte aber Ende 1871 unangefochten nach Paris zurück. Von jetzt ab verzichtete er auf ein Wirken im Parlamente, denn seinem Mandate hatte er bereits, als er die Annullierung der Wahl Garibaldis nicht hindern konnte, entsagt. Doch wurde er im Februar 1876 Senator, beantragte die Amnestie seiner Freunde von der Commune und hielt 1879 auf dem Marseiller Arbeiterkongrefs eine bombastische Rede über den Segen der Arbeit. Indessen war er politisch ein toter Mann, nur litterarisch wirkte er noch weiter, namentlich im Geiste des Socialismus und der

---

[1] Ztschr. f. frz. Spr. u. Litt. VIII, S. 76—78.

[2] *Souvenirs sur Turguéneff p. Isaac Pawlowsky,* S. 66, nach Turgeneffs Angabe. [3] *Le Rhin* II, 17; III, 274. 288. 331.

Feindschaft gegen den Bonapartismus und Katholicismus. An Ovationen, von denen die zu seinem 80. Geburtstage sich durch besonderen Pomp hervorthaten, konnte es dem berühmten Dichter und Volksmanne natürlich nicht fehlen. Doch hat das Emporkommen der naturalistischen Schule und namentlich E. Zolas schneidende Kritik seiner Dichterthätigkeit Hugos litterarische Wertschätzung sehr untergraben. Die überaus prunkhafte Totenfeier konnte daran nichts ändern.

Wir möchten nicht mit einem Mifsklange schliefsen und den Schein erwecken, als ob wir nicht nur den Menschen und den Politiker in Hugo, sondern auch den Dichter geringschätzten. Als Dichter freilich im eingeschränkten Sinne, nämlich als Lyriker und Romanschriftsteller, denn als Dramatiker müssen wir ihn beinahe preisgeben. Der schon oben erwähnte Stapfer hat eine Parallele zwischen Racine und Victor Hugo gezogen, worin er die Einseitigkeit und mit ihr vereint die ewig junge Frische Racines der schnell veraltenden Vielseitigkeit des modernen Romantikers gegenüberstellt. Von Hugos bändereichen Werken, meint er, habe nur das Wert, was Hartmann in dem einen Bande der *Œuvres choisies de V. Hugo* zusammengestellt hat. Dieser ganze Vergleich zwischen Racine und Hugo hinkt nicht nur, wie alle Vergleiche, er ist an sich unmöglich. Denn Racines Dichterruhm gründet sich ausschliefslich auf seine Tragödien, und in diesen bewundern wir vor allem die meisterhafte Zergliederung des menschlichen Seelenlebens und die vollendet scharfe Zeichnung der weiblichen Charaktere. Hugo hat trotz seiner Dichtereitelkeit doch so viel Selbsterkenntnis gehabt, dafs er schon mit 40 Jahren (nach dem Fehlerfolge seiner dramatischen Mifsgeburt *Les Burggraves*) der dramatischen Dichtung entsagte, und, was ihm als Dramatiker besonders fehlte, waren gerade Psychologie und lebenswahre Charakteristik. Zweitens waren die Dichter des siebzehnten Jahrhunderts in ihrem Schaffen freier, sorgenloser, vom materiellen Erfolge weniger abhängig, als die des neunzehnten. Die Freigebigkeit des Hofes und einträgliche Sinekuren überhoben sie der Sorge um die Theater-Tantièmen und die Buchhonorare. Darum schrieben sie weniger und gefeilter, konzentrierten sich meist auf das Gebiet des dichterischen Schaffens, das ihrem Genius am verwandtesten war, und kümmerten sich wenig um das Lesebedürfnis und die Geschmacksrichtung der

Menge. Ohnehin gab es im 17. Jahrhundert kaum eine sogenannte öffentliche Meinung, in der Litteratur so wenig, wie in der Politik. Nur ein Theaterdichter, wie Molière, hatte auch das *Le parterre rit* in Rechnung zu ziehen. Nicht so glücklich, wie der Hofdichter Racine, war der für die Volksmenge wirkende Hugo gestellt. Statt sich ganz dem lyrischen Genre hingeben zu können, worin seine Stärke lag, mufste er vom 24. Jahre an für die Bühne arbeiten, um Ruhm und Geld zugleich zu erwerben, und, als diese Quelle versiegte, der Romandichtung vorzugsweise sich zuwenden oder zeitgemäfse Schriften politisch-socialen und kirchlichen Inhalts verfassen. Von seinen Romanen kommen die Jugendwerke *Buy Jargal* und *Han d'Islande* mit ihren ungeheuerlichen Übertreibungen kaum mehr in Betracht, von den reiferen ist nur *Notre Dame* ein wahres Kunstwerk, während von den *Misérables* ab fast alles auf das Niveau des Sensations- und Leihbibliotheksromanes herabsinkt. Schon die schauderhafte Reklame, welche z. B. den *Misérables* vorausging, zeigt dem Litterarhistoriker den richtigen Mafsstab der Beurteilung. Im Romane hatte Hugo einen trefflichen Lehrmeister in Walter Scott, dessen Geist wir im *Notre Dame* wiedererkennen; im Drama hätte er einen noch trefflicheren in Shakspere haben können, wenn er ihn wirklich verstanden hätte. Aber, wie Gust. Planche[1] Hugo gegenüber richtig hervorhebt, sind bei dem englischen Dramatiker nicht der *mépris pour le temps et l'espace* und die *prodigue multiplicité des couleurs* die wahren Ruhmestitel, sondern die *analyse humaine.* Indem aber Hugo an Shakspere nur Nebendinge ungebührlich schätzte und nachahmend übertrieb, aber gerade in der *analyse humaine* stets ein Anfänger blieb, schadete ihm das britische Vorbild mehr, als es nützte. Wie einseitig, ungeschichtlich, phantastisch und hauptsächlich im Gegensatze zur klassischen Tragödie Frankreichs Hugo seinen Shakspere auffafste, davon zeugt sein dem grofsen Dramatiker gewidmetes Buch, das K. Elze nicht mit Unrecht als verrückt bezeichnet. Schon seine Verwirrung der Begriffe Tragödie und Komödie, seine eigentümliche Auffassung des 'Grotesken' zeigen ein Mifsverständnis Shaksperes. Es liegt nicht in unserer Absicht, an dem Dramatiker Hugo eine Kritik zu üben, die seit

---

[1] *Portraits littér.* III, 140 f.

Gust. Planche und Sainte-Beuve schon viele andere bis auf Zola herab mit siegreichem Erfolge unternommen haben, die Mifsachtung des historischen Geistes und des wirklichen Realismus, die Widersprüche und Unklarheiten der Charaktere, die Unnatürlichkeiten und Unmöglichkeiten der Handlungen, die allzu verstandesmäfsige Berechnung und Zuspitzung und daneben die phantastische Übertreibung und grelle Effekthascherei in diesen 'Dramen' aufzuweisen. Lieber wollen wir seine Vorzüge als Lyriker rühmen. Auch seine Lyrik hat zwar ein rationalistisches Element, das der französischen überhaupt selten fehlt. Darum blieb die *expression de la passion amoureuse* seine schwache Seite,[1] und aus vollstem Herzen dichtete er nur da, wo persönliches Leid, wie der Tod seines kleinen Sohnes und seiner eben vermählten Tochter, ihn betroffen hatte. Neben dem Rationalismus schadete seiner Lyrik auch der selbstgefällige Egoismus und die Rücksichtnahme auf das Tagesinteresse. Seine aus dem innersten Fühlen heraus geschaffenen *Feuilles d'automne* stehen daher nicht nur für Gust. Planche über den aktuelleren *Orientales.* Aber andererseits weifs er Gedankenschärfe mit dichterischer Phantasie zu paaren. Seine Verse sind nicht nur sprachlich meisterhaft, sondern auch durch musikalischen Wohllaut hinreifsend. Die *hypertrophie de l'imagination,* welche Stapfer (a. a. O. S. 197) als seine dichterische Haupteigenschaft ansieht, weifs er durch die verstandesmäfsig ausgesonnenen Antithesen einzuschränken. Eine lebenswahre Psychologie fehlt ihm oft auch als Lyriker, in unvermitteltem schroffem Gegensatze stehen ihm Gut und Böse gegenüber. Der Hafs wird ihm nicht, wie anderen grofsen Dichtern, zu einer Befruchtung der Phantasie, sondern verleitet ihn zu unwahren Zerrbildern, wie das Napoleons III. in den *Châtimens.* Seine Sprachgewalt, seine glückliche Verwendung vulgärer Naturausdrücke und technischer Bezeichnungen machte ihn zum Vermittler des alten Klassicismus und des modernen Verismus, wie denn die Richtung Honoré de Balzacs und seiner Nachfolger in vieler Hinsicht überhaupt nur die Nachfrucht der romantischen Saat war.

[1] Stapfer a. a. O. S. 38.

Dresden. R. Mahrenholtz.

Kleine Mitteilungen.

Zu den von Christoph von Schallenberg übersetzten italienischen Liedern. Im Archiv LXXXVII, 446 hat J. Hurch die Anfangszeilen einiger italienischen Liedchen mitgeteilt, von denen sich im Liederbuche Christophs von Schallenberg Verdeutschungen finden. Da die Handschrift im letzten Viertel des 16. Jahrhunderts entstanden ist, liegt es nahe, an den massenhaften Import von italienischen Villanellen, Madrigalen und Canzonetten zu denken, der in dieser Zeit erfolgte und auch auf das deutsche Gesellschaftslied mannigfachen Einfluſs übte.* In Goedekes Grundriſs zur Geschichte der deutschen Dichtung[2] 2, 49 ff. steht eine lange Reihe von Tonsetzern verzeichnet, die nach diesen Vorbildern arbeiteten und häufig auch ihre Texte den italienischen nachbildeten, wie Regnart, Lechner, Harnisch, Brechtl, Hauſsmann, Haſsler, Andreas Myller, Celscher u. s. w. Über die welschen Meister giebt ein vor kurzem erschienenes treffliches Werk von Emil Vogel eingehenden Aufschluſs: 'Bibliothek der gedruckten weltlichen Vokalmusik Italiens aus den Jahren 1500 bis 1700' (2 Bände. Berlin 1892). Mit Hilfe des hier übersichtlich zusammengestellten Materials wird es nun nicht mehr schwer fallen, Untersuchungen über die Beeinflussung der deutschen Lyrik jener Periode durch die italienische anzustellen. Für heute begnüge ich mich, die Originale für sieben der von Hurch bekannt gemachten deutschen Liedchen aus den Sammlungen von Orazio Vecchi, Giovanni di Macque und Ippolito Baccusi nachzuweisen.

III. 1. Chi mira gl'occhi tuoi
Et non sospira poi,
Crede, che non sia vivo
O di giudicio privo.

2. Perche n'escouo i rai
Non visti altroue mai,
Che fanno l'huom morire
Senza dolor sentire.

---

* Vgl. auch M. von Waldberg, Die deutsche Renaissance-Lyrik, 1888, S. 22.

3. Et s'auien, ch'egli mora
Ne la medesma hora
Con la beltà infinita:
Voi lo tornate in vita.

4. Miracoli d'Amore,
Che fa, che a tutte l'hore
Con disusata sorte
Gustiamo vita et morte.

Oratio Vecchi, Canzonette a quattro voci, libro primo. Venetia, Angelo Gardano, 1580, Nr. 6. — Danach bei Frid. Lindner, *Gemma musicalis, liber primus. Noribergæ, Cath. Gerlach* 1588, Nr. 56, doch ohne Str. 2—4. — Valentin Haufsmann, Vierstimmige Canzonetten Horatii Vecchi, Nürnberg 1610, 1, Nr. 19 legt dieser Komposition folgenden hübschen, aber völlig abweichenden Text unter:

1. Wie kan ich dich verlassen,
Dein freundlich ang'sicht hassen,
Damit du mich versehret,
Mein sinn vnd g'müth beschweret!

2. Wie kan ich dein vergessen,
Weil du mein hertz besessen!
Dein liebe thut mich kräncken,
Mufs stets an dich gedencken.

3. Wie kan ich dich doch meiden
Vnnd sein von dir gescheiden!
Weil ich mich dir ergeben,
Kan ich ohn dich nicht leben.

Zwei Schulmeister, Peter Neander in Gera und Balthasar Musculus in Ziegenrück, versahen sogar die Vecchischen Kompositionen mit geistlichen Texten, um sie auch in der Kirche singen lassen zu können (1614 und 1597).

IV. Io son bell' e delicata,
Da la gente son guardata.
Madre mia, non so che far,
Se non farmi uagheggiar,
Se'l so che questo sia,
Trista te, figliola mia.

Hippolito Baccusi, Madrigali a sei voci, libro terzo. Venetia, Angelo Gardano, 1579, Nr. 8.

V. La piagha, ch'ho nel core,
Piagha non è, che m'habbi fatt', Amore;
Ma quand' il mio bel sol a me s'offerse,
Per riceuerl' il cor tutto s'apperse.

Horatio Vecchi, Canzonette a sei voci, libro primo. Venetia, A. Gardano, 1587, Nr. 19. — Vierstimmig *di incerto* in F. Lindners *Gemma musicalis lib.* 2 (1589), Nr. 68.

VI. 1. Vaghe Ninfe et Pastori,
Lasciat' i prim' ardori
Et quell' usanza vetera
Meco cantand' al nuovo suon di Cetera!

2. Vedrete à questi accenti
Le selue e i boschi intenti,

Gli augelli desterannosi
Et Canzonette mille indi udirannosi.

3. Poi vezzo setti balli
Guideran per le valli
Greggi et armenti imparidi
Del cantar nostro innamorati et auidi.

4. Ma che? vedete intorno
Farsi più bello il giorno
E i campi che si smaltano
Al cantar nuouo, et Greggi e Armenti saltano.

Oratio Vecchi, Canzonette a quattro voci, libro secondo. Venetia, A. Gardano, 1582, Nr. 1. — Auch bei Lindner, *Gemma musicalis* 1, Nr. 59 (1588), doch ohne Str. 2—4. — Bei Haufsmann 1, 14 erscheint die Melodie mit dem ganz abweichenden Texte: 'Amor, mit deinem Pfeile mich nicht so übereile', 3 Str.

IX. 1. Quando mirai sa bella faccia d'oro,
Con s'occhi ladri mi rubasti il core.
Dammi lo core, o ladra del mio core!

2. Rendilo presto ohime, se non ch'io moro,
Chio non posso soffrir tanto dolore.
Dammi.

3. Da te si causa l'aspro mio martoro,
Che sei ribella nel regno d'Amore.
Dammi.

4. Rendimi il core, ò ladra del mio core,
Rendilo presto, ohime che tu sai bene,
Che non si pò saluar chi l'altrui tiene.

Oratio Vecchi, Canzonette a quattro voci, libro primo. Venetia, A. Gardano, 1580, Nr. 19. — Haufsmann 1, 13 (1610) verwertet die Melodie zu einem ganz anderen Liede: 'Mein edler schatz, was krenckst du selbst dein leben', während er das inhaltlich verwandte Lied 1, 15: 'Il cor, che mi rubasti, homai vorrebbe' wenigstens einigermafsen (1, 10) wiedergegeben hat:

1. Hast mir mein hertz gestolen,
Das sprich ich vnverholen.
Dein rote wangen
Han mit verlangen
Mich gantz vnd gar gefangen.
Werd ich dein huld vnd gunst nicht könn' erwerben,
So mufs ich sterben.

2. Ach möchtest du bedencken,
Wie hart ich mich thu kräncken
Vnd vmb deint willen
Mich nicht kan stillen,
Das feur der Lieb nicht külen,
So würdest du gewifs mit hülff erscheinen,
Werst nicht von steinen.

Auch Gastoldi (*Balletti a cinque voci* 1591, Nr. 6. *Madrigali a cinque voci* 1602, Nr. 20) hat das italienische Lied komponiert.

XI. 1. Son questi i crespi crini, è questo il viso,
Ond' io rimango ucciso.

Deh dimilo ben mio,
Che questo sol desio.

2. Questi son gli occhi, che mirand' io fiso
Tutto restai conquiso.
Deh dimilo.

3. Questa è la bocca, e questo il dolce riso,
Ch'allegra il paradiso.
Deh dimilo.

4. Ma se questo è che non mi par bugia,
Godianci, anima mia,
Et l'alma al duolo auezza
Mora de la dolcezza.

Oratio Vecchi, Canzonette a quattro voci, libro primo. Venetia, A. Gardano, 1580, Nr. 4. — Auch in Frid. Lindners *Gemma musicalis, liber primus. Noribergæ, Cath. Gerlach,* 1588, Nr. 55. — Haufsmann 1, 4 (1610) legt Vecchis Komposition einen anderen Text unter: 'Mein hertz mit liebesbrunst ist hart versehret', 3 Str.

XII. Vola, vola, pensier, fuor del mio petto,
Vanne veloce 'a quella faccia bella,
Ch'e la mia chiara stella,
Dilli cortesemente con amore:
Ecco ti lo mio core!

Giov. de Macque, Madrigaletti et Napolitane a sei voci. Venetia, A. Gardano, 1581, Nr. 7. — Daraus bei F. Lindner, *Gemma musicalis* 1, Nr. 21 (1588). — Eine andere Komposition bei Jac. Regnart, *Canzone italiane a cinque voci, libro secundo. Noribergæ, Cath. Gerlach,* 1581, Nr. 10.

Berlin. Johannes Bolte.

Zu dem Gedichte *Chaucer's Dream* oder *The Isle of Ladies*. Während R. Morris noch im Jahre 1866 (*The Poetical Works of Chaucer* I, p. X) sagte, dafs *Chaucer's Dream* in keiner Handschrift erhalten sei, ist jetzt bekannt, dafs sich eine solche in Longleat befinde. Vgl. besonders *Francis Thynne's Animadversions* edd. Kingsley und Furnivall (1875) S. 30, Anm. 3. Ehe man aber von dieser Handschrift etwas wufste, vermutete ten Brink in seinen Chaucer-Studien I, 191 das Vorhandensein einer handschriftlichen Aufzeichnung in Nr. 2006 von Pepys' Sammlung im Magdalene College zu Cambridge auf S. 17 ff. Allein das Gedicht hier ist Lydgates *Temple of Glass*; s. Schicks Ausgabe S. XX. Wohl aber besitzt das Britische Museum in Additional 10, 303 eine zweite Handschrift von *Chaucer's Dream,* die wohl ebenso, wie die zuerst erwähnte, um 1550 zu setzen ist. Der Schreiber hat dem Gedicht allerdings einen falschen Titel gegeben, der mich anfangs hoffen liefs, auf eine bisher unbekannte Handschrift eines echten Werkes Chaucers geraten zu sein: *The death of Blaunche the Dutchesse of Lancaster ffyrst wief to Jo: of Gaunte iiii*[th] *sonne of Edwarde the thyrde written by that honorable Englysh Poet Geoffery Chaucer esq*[r]. Aber eine etwas spätere Hand

hat unmittelbar dahinter gesetzt *no doubte mysscjntituled for this shoulde be Chaucers dreame, & his dreame the death of þ^e Dutchesse* (vgl. Speght). Der Anfang, den ich hier gebe, weicht von dem auf Speght zurückgehenden Text bei Morris fast nur graphisch ab.

When fflora the Quene of pleasaunce
had whole atcheined th'obeisaunce
of the freshe & newe season
thorout euery regyon
And wth her mantyll whole couert
that wynter made had dyscouert
of aduentuer wthout light
In maye I Laye vppon a nyght
Alone & on my Lady thoughte
& howe the lorde that her wroughte
coulde well entangle in Imagerye
& shewed had great masterye
when he in so little space
made sutch a bodye & a face
So greate beauty wth sutch features
more then in other creatures u. s. w. J. Z.

Zu *v* und *b* im Spanischen. Wie man in Spanien in den Schulen bei Hersagung des Alphabetes und im Leben bei Rechtschreibungsfragen *v* und *b* unterscheidend bezeichnet, da doch in der Aussprache beide eins sind, darüber fand ich nirgend eine Aufklärung, bis mir Herr P. de Mugica einige Zeit, nachdem ich in der Gesellschaft für neuere Sprachen über Eigenheiten der baskischen und spanischen Aussprache vorgetragen hatte, das Gewünschte sagte, nämlich daſs man *b be, v* aber *u-be* nenne, und zwar sagte er mir dies auf der Stelle auf mein Befragen. Sollte es dafür, daſs span. *v* und *b* einerlei Klang haben, noch eines Beweises bedürfen, so wäre auch dies *u-be* vortrefflich. Die Bezeichnung mag alt sein, da man bekanntlich früher *u* für *u* und *v* schrieb. Wie Escriche heut *v* abschaffen will, so schreibt schon F. Gomez de Salazar in seiner Grammatik, Madrid 1874, *los reformistas quieren suprimir una de las dos* (*v* oder *b*). *El sonido de la v es el de una f muy suave, como se le dan los mallorquines, catalanes y valencianos en general. Pero en las demas provincias se pronuncia como b y se tiene por afectado al que le dá su verdadera pronunciacion.*

Friedenau. H. Buchholtz.

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

Böhmische Korallen aus der Götterwelt. Folkloristische Börseberichte vom Götter- und Mythenmarkte. Von Friedrich S. Kraufs. Wien, Gebrüder Rubinstein, 1893. VIII und 147 S. 8. M. 3.

Obwohl dieses neueste Werk des rühmlichst bekannten Ethnologen und Slavisten Dr. Friedrich S. Kraufs, des Herausgebers der vielseitigen Monatschrift für Volkskunde 'Am Urquell', sich mit Problemen der allgemeinen und der slavischen Sagenforschung und Theogonie beschäftigt, so möge doch an diesem Orte ein Hinweis für alle diejenigen nicht unterbleiben, die sich, wenn auch nur gelegentlich, mit mythologischen und volkskundlichen Untersuchungen aus der Welt der modernen Völker befassen. Bei der aufserordentlichen Wichtigkeit, die allmählich die vergleichenden Sprach- und Mythenstudien für die Erkenntnis des Altertums der germanischen und romanischen Nationen gewonnen hat, bieten die Blätter des im Tone schneidiger, oft scharf satirischer Polemik geschriebenen Buches nicht blofs viele fruchtbare Parallelen, sondern auch eine Reihe fester Thatsachen, die unmittelbar verwertbar sind.

Indem wir die zusammenhängende Durchnahme der inhaltreichen Blätter der hoffentlich durch unser Referat angeregten Lektüre überlassen, verzeichnen wir blofs eine Anzahl einschlägiger Stellen. Seite 1 steht eine wunderhübsche Parallele des sinnigen Märchens von der Prinzessin Sosa bei Giambattista Basile in dessen seit Liebrechts und J. Grimms Compagniearbeit (1846) als stoffgeschichtlicher Fundgrube ersten Ranges erwiesenem *Pentamerone*. Darauf S. 4—7 ein trefflicher Überblick über den Entwickelungsgang der Sagen-, Märchen- und Mythenkunde der modernen Völker nebst feinen Ausführungen über allgemeine sprachliche Zusammenhänge, wozu sich dann vielseitige gelegentliche Belege darbieten, meist als unanfechtbare Ergebnisse einer vernichtenden Polemik. Die Verbindungsbrücke zu den rein philologischen Gebieten, der Lexikologie, der Sprachvergleichung, der Etymologie, wird dabei nirgends abgebrochen. Was beispielsweise S. 14—16 für die Widerlegung der spafsigen Auslegung des französisch-keltischen *Encina*, S. 19—25 gegen die angebliche volkstümlich urgermanische Gottheit 'Die Ohnewaig' (vgl. R. Mehringers

'Studien zur germanischen Volkskunde', Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, XXII [1892], S. 101—104) an sprachlichem und volkskundlichem Material zusammengetragen wird, erscheint höchst lehrreich. In den Schlufskapiteln des Buches begegnen viele Probleme der Slavistik, die durch die hilfsweise herangezogenen Mittel den Forschungen auf dem Felde der neusprachlichen Litteraturen mannigfach zu gute kommen können.

München. Ludwig Fränkel.

Ausstellung von Handschriften, Druckwerken, Bildern und Tonwerken zur Faustsage und Faustdichtung veranstaltet vom Freien Deutschen Hochstift. 28. August bis 10. November 1893. Frankfurt a. M., Druck von Gebrüder Knauer. VIII, 127 S. 8. Mit 20 Tafeln.

Da dieser wissenschaftlich überaus wertvolle und prächtig ausgestattete Katalog nicht in den Buchhandel gelangte,[1] so möge hier kurz auf ihn aufmerksam gemacht sein. Er verzeichnet für den Faust-Specialisten wie für den Forscher auf dem Gebiete der modernen Litteratur überhaupt einen ungeahnten Reichtum, dessen Vorhandensein im öffentlichen und Privatbesitz inner- und aufserhalb der deutschen Grenzen Stück für Stück genau nachgewiesen wird. 838 Nummern führt das geschickt rubrizierte Verzeichnis auf, das die einzelnen mit bibliographischen Ausweisen, falls es notwendig ist, auch mit anderweit orientierenden Erläuterungen begleitet. Dr. O. Heuer, der Archivar des Frankfurter Deutschen Hochstifts, hat das ganze Ausstellungsunternehmen geleitet und überwacht, den Katalog ausgearbeitet und ein knapp orientierendes Vorwort über dessen Anlage vorausgeschickt. Daraus ersehen wir, dafs eine gröfsere Anzahl aus allen Sonderabteilungen in Karl Engels dickleibigem 'Verzeichnis der Faustschriften' (2. Aufl., 1885) fehlt, andere ungenügend oder fehlerhaft citiert sind. Die Gesamtmasse gliedert sich in vier Kapitel: Der Faust der Sage (1. Der historische Faust und die Faustsage bei den Gelehrten. 2. Die Volksbücher. 3. Fausts magische Schriften), Der Faust der Dichtung (1. Dramatische Dichtungen. 2. Dichtungen in erzählender Form), Faust in der Bildkunst, Faust in der Tonkunst. Erzeugnisse aller modernen Sprachen und von Männern der verschiedensten Geistesgebiete ziehen einträchtig an unserem Auge vorüber.

Es liegt auf der Hand, dafs genau vorgenommene Vergleiche, zunächst natürlich in bibliographischer, dann in litterarhistorischer Hinsicht, für Berichtigung, beziehentlich Ergänzung bisher geltender Angaben aufs schönste nutzbar gemacht werden können. Die schier unendliche Fülle der betreffenden Kleinlitteratur ist zwar in dem durch äufsere Gründe mancherlei Art nötig gewordenen engeren Rahmen, den die Ausstellung

[1] Für M. 1,50 (ohne Tafeln), M. 3 oder M. 6 (Liebhaberausgabe) direkt vom 'Freien Deutschen Hochstift' (Frankfurt a. M., Goethehaus) zu beziehen.

des 'Freien Deutschen Hochstifts' sich ziehen mufste, natürlich längst nicht vollkommen umfafst. Aber immerhin gewährt das saubere und übersichtlich rubrizierte Verzeichnis eine bequeme Möglichkeit, über die Ausdehnung des Faustiana-Gebiets im grofsen Ganzen ins reine zu kommen. Alle neueren Sprachen sind unter den Idiomen vertreten, die Faustdichtungen oder das Goethesche Hauptwerk dem gedankenvolleren Teile der Leserwelt wiederzugeben suchen. Demgemäfs bietet auch der Frankfurter Katalog viele fruchtbare Anregungen zu weiterem Suchen und Forschen.

München. Ludwig Fränkel.

Beiträge zur Stammkunde der deutschen Sprache nebst einer Einleitung über die keltgermanischen Sprachen und ihr Verhältnis zu allen anderen Sprachen. Erklärung der perusinischen (tuskischen) Inschriften und Erläuterung der eugubinischen (umbrischen) Tafeln von Martin May. Leipzig, F. W. v. Biedermann, 1893. CXXX, 299 S. gr. 8.

Der Verfasser hat sein Buch 'dem ehrenden Gedächtnis von Richard Cleasby und Gudbrand Vigfusson' gewidmet und es für zweckmäfsig gehalten, S. V ff. die 'Bedeutung' dieser Widmung 'etwas zu erläutern'. Durch das isländische Wörterbuch von Cleasby und Vigfusson, in dem, wie der Verfasser S. VII mitteilt, '56 814 altn. Worte (einschliefslich einer vergleichweis kleinen Zahl von Fremdworten, Personen- und Ort-namen) wohlgeordnet, belegt, mit anderen, besonders altgerm. Worten verglichen und in englischer Sprache erklärt, in vortrefflicher Ausstattung' vorliegen, ist 'die bisherige äufserliche Überlegenheit der lat. und griech. Sprachen auf dem Gebiet der vergleichenden Sprachforschung mit einem Schlag beseitigt und im Verein mit den Wortvorräten der anderen alt- und neugermanischen Sprachen und deren Mundarten in die sachliche Überlegenheit der germanischen Sprachen über jene umgewandelt worden'. Das Altnordische ist nach des Verfassers Ansicht (S. VI) 'um deswillen von so aufserordentlichem Wert für die Sprachvergleichung, weil demselben ... der Einwand der Entlehnung einzelner Worte, welcher z. B. bei den lat. oder griech. ähnlich lautenden mittel- und althochdeutschen Worten von Nichtkennern so gern und leichthin zu Ungunsten der germ. Worte gemacht wird, bei dem dem südländischen so fern liegenden altn. Sprachgebiet nicht so leicht erhoben werden kann'. Stutzig macht z. B. die Behauptung, dafs von der gotischen Bibel nur die vier Evangelien erhalten seien (S. V): es sind doch glücklicherweise auch Bruchstücke paulinischer Briefe und zwei kleine Stücke des Alten Testaments gerettet, dagegen aber freilich auch die vier Evangelien nicht unverstümmelt auf uns gekommen. Noch auffallender aber ist es, wenn (ebenda) der altsächsische Heliand als 'ein Evangelienbuch aus dem 7. oder 8. Jahrhundert'[1] bezeichnet

[1] S. XXIV heifst es 'Evangelienbuch des "Heliand" (ungefähr 700 n. Chr.)'.

wird, oder wenn dem Altsächsischen das Altniederdeutsche entgegengesetzt wird.

Auf die Erläuterung der Widmung folgt eine 'Erklärung, wie ich zur Abfassung dieses Buches kam' S. IX—XII. Durch eine Empfehlung in der Zeitschrift des deutschen Sprachvereins war der Verfasser auf Kluges Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache aufmerksam geworden. Es hat dieses aber leider seinen Erwartungen nicht entsprochen. 'So sehr ich', sagt er S. IX f., 'den Zweck und das Bedürfnis einer solchen Sammlung anerkannte und mit der Anordnung und Beschränkung des Stoffes auf das Notwendigste einverstanden war, so war ich doch unangenehm überrascht, in diesem Buche häufig ganz oberflächlichen Urteilen zu begegnen, zahlreiche gut deutsche Worte, deren Abstammung mir bekannt war, als entlehnte bezeichnet und bei der Prüfung von altgerm. Worten auf deren Abstammung hin einen Mafsstab angelegt zu sehen, den man nicht entfernt an die Abstammung der in Vergleich gezogenen Worte der lat., griech. oder anderen Sprachen angelegt hatte.' Indessen 'trotz dieser und einer Reihe anderer wesentlicher Ausstellungen' sagte sich der Verfasser: 'Hier ist ein unvollkommener Anfang; sorgen wir dafür, dafs auf diesem Wege weiter gearbeitet, die Fehler beseitigt, das Richtige an die Stelle des Unrichtigen gesetzt und dieses Buch bei künftigen Auflagen der Vollkommenheit näher gebracht werde.' So setzte sich denn der Verfasser hin, schrieb seine 'Bemerkungen und Anstände' für die beiden ersten Buchstaben nieder (von den 545 Worten beanstandete er 162) und schickte seine Arbeit an Kluge am 8. März 1889 'zur gefälligen und beliebigen Prüfung und Verfügung', indem er zugleich, falls Kluge davon Gebrauch machen wollte, die Fortsetzung in Aussicht stellte. Da der Verfasser ohne Nachricht blieb, fragte er am 15. Mai bei Kluge an, ob ihm weitere Zusendungen erwünscht wären oder nicht, und, da auch hierauf keine Antwort kam, so ersuchte er unter dem 7. Juli um Rücksendung, die denn auch 'ohne irgend welches Begleitschreiben' am 19. Juli 1889 erfolgte.

Der Verfasser hatte inzwischen die Durchsicht des Klugeschen Wörterbuches beendet und sich so in den Gegenstand vertieft, dafs er 'unmöglich zu dieser Sache schweigen durfte'. Als er aber zur Darlegung seiner von den bisherigen Annahmen abweichenden Ansicht kam, gewannen seine Untersuchungen allmählich eine Bedeutung, die ihn 'weit von der ursprünglichen Absicht ab und zu Ergebnissen führten, gegenüber denen die des eigentlichen Wörterbuchs, ohne dessen Wert indes im geringsten zu beeinträchtigen, ganz zurück gedrängt wurden'. Was das Wörterbuch selbst anlangt, so ist nach des Verfassers Ansicht seine Arbeit 'nicht nur für sich ein wirkliches Lehrbuch', sondern auch 'für jeden Inhaber des K.schen Buches eine geradezu unentbehrliche Ergänzung'.

Wir kommen so zu des Verfassers Einleitung. Nachdem er u. a. S. XIX die Selbständigkeit der Runenschrift behauptet und S. XX seinem Ingrimm Luft gemacht hat über 'die unglückselige bisherige Ein-

richtung, dafs man aus Unverstand und in knechtischer Abhängigkeit die ganze geistige und höhere Bildung unseres Volkes auf dem 2000 Jahre hinter uns stehen gebliebnen Wissen der alten Griechen und Römer und auf den toten lat. und griech. Sprachen aufbaute', spricht er von dem Verhältnis des Hochdeutschen zu den anderen germanischen Sprachen. Es sei zunächst darauf hingewiesen, dafs nach S. XXI die ahd. und mhd. Denkmäler 'meist kirchlichen Inhalts' sind, 'alte Urkunden, etwas Minnesang etc.'. 'Hier ist aber der Ort,' meint der Verfasser, 'einer ganz verkehrten, auch in dem Klugeschen Buch vertretenen Ansicht entgegen zu treten, als ob der deutsche Minnesang auf den mittelalterlichen französischen und romanischen Heldensagen, den Rolandsliedern und den *Chanson de geste* beruhe; es ist vielmehr durch Pia [so!] Reyna [so!], einem [so!!] Italiener (kein deutscher Professor!), unzweifelhaft nachgewiesen, dafs insbesondere die letzteren auf germanischer Grundlage beruhen. Es mufs deshalb auch dieses angebliche Abhängigkeitsverhältnis der germanischen und deutschen Dichtung von der romanischen zurückgewiesen werden.' S. XXIII wird das Churwälsche zu den keltischen Sprachen gezählt. S. XXIV lesen wir: 'Noch heute wird in abgelegenen Gegenden der südlichsten Schweiz althochdeutsch, in den östlichsten Alpen (in den 7 Gemeinden) zimbrisch und in Wien, wie ein Kenner dieser Mundart und des Gotischen erst jüngst nachgewiesen hat, eine dem Gotischen nahe verwandte Mundart geredet.' S. XXV werden geographische Namen aus dem Germanischen erklärt, darunter *Dnieper* von altn. *hnipr* oder, wie er schreibt, *hniper* 'der Krumme (was der Gestalt des Flusses entspricht)', *Dniester* von altn. *hnísa* 'Hausenflufs', *Seine* von altn. *seinn* 'langsam, träge' [wie aber steht es mit lat. *Sequana*?], *Aragon* von altn. *ár* 'Flufs' [aber *ár* ist Gen. Sing. oder Nom. Pl.!] und *agon* zu *aga* 'fischen', 'Fischflufs', oder zu *agi* 'Schrecken', 'Schreckensflufs'.

In dem Abschnitt 'Über das Verhältnis des Germanischen zum Keltischen' S. XXV ff. wird die enge Zusammengehörigkeit der Kelten und Germanen behauptet. 'Was die Sprachen anlangt, so liegt hier durch Erschliefsung des Altnordischen namentlich und Vergleich der sogenanntkeltischen mit den sogenannt-germ. Sprachen der Beweis vor, dafs zwischen den entsprechenden Worten und Mundarten keine gröfseren Abweichungen bestehen, als zwischen den entsprechenden W. und Mundarten der keltischen oder der germanischen Sprachen und Mundarten unter sich' S. XXVII.

Da nun aber die Keltgermanen in einer sehr frühen Zeit fast ganz Europa bewohnten, so ist nach S. XXVIII 'zu vermuten, dafs auch die Bewohner der beiden südlichen europäischen Halbeiländer Italien und Griechenland aus diesem Hauptland und von dessen Urbewohnern, den Keltgermanen, herstammen'. Und das ergiebt sich denn auch ohne Schwierigkeit für den Verfasser, zunächst, was Italien anlangt. Z. B. 'der Name *Osci* erinnert an altn. *Óski*' [dafs *Óski* eine verhältnismäfsig junge Form ist, stört den Verfasser natürlich nicht]. Der etruskische

'Beiname *Lars* oder [?] *Larth*' wird S. XXX mit einem mir nicht bekannten ae. *lard* = '*hlaford*, von *hlaf* "erhaben" und *ord* "Ursprung" in Verbindung gebracht (woher dieses angebliche *hlaf* 'erhaben' stammt, kann ich nicht angeben) und S. XXXV das Etruskische oder, wie der Verfasser sagt, Tuskische als 'eine keltgermanische Sprache' nachgewiesen, sowie auch S. XLI ff. die im Meyerschen Konversations-Lexikon mitgeteilten perusinischen Inschriften mit Hilfe des Gotischen und Altnordischen entziffert. Der Verfasser kommt dann S. XLVIII ff. zu dem Schlufs, dafs 'das Tuskisch-Umbrische die Muttersprache Italiens und des Lateinischen ist'. Nachdem er ferner S. LI ff. zu zeigen versucht, dafs auch die Sprache der Pelasger, Thraker und Griechen eine keltgermanische Mundart gewesen, fügt er 'ein Verzeichnis einer grofsen Zahl [lat. und griech.] Worte mit den entsprechenden nhd., altn., got., alts., ags. etc. Worten bei, deren auffallende Übereinstimmung nicht nur die gemeinsame Abstammung an sich bezeugt, sondern dadurch, dafs manche Worte abwechselnd im Lat. oder im Griech. fehlen, im Germ. aber für beide Sprachen jedesmal ein entsprechendes Wort erscheint, auch bekundet, dafs die germ., bez. keltg. Sprachen den Stamm bilden, dem das Lat. und das Griech. entsprossen ist' S. LVI. Dieses Verzeichnis wimmelt von falschen Formen: namentlich sind die griechischen Wörter überaus schlecht gefahren, auch abgesehen davon, dafs sie sich ohne Accente, ohne den *Spiritus lenis* und manchmal auch ohne den *Spiritus asper* behelfen müssen. Manches mag ja ein blofser Druckfehler sein (z. B. *οευς* S. LXVI statt *ὀξύς*, allenfalls auch noch *digilus* und *θακτυλος* 'Zehe, Finger' S. XCV), schwerlich aber Fälle, wie *μεταβλητεον* 'wechseln, wenden' S. LXXV, *τιθειν* 'stellen, setzen, legen, aufstellen' S. LXXXIX, *δεικνυμειν* 'zeigen' S. XCV, oder solche Ungeheuer, wie *ποd — ποda* S. LXVIII statt *πούς*, *ποδός* oder *κλοι* S. LXXII statt *γλοιός*.[1] Was aber die Gleichsetzungen von deutschen und lateinisch-griechischen Wörtern anlangt, so ist gegen manche nichts einzuwenden, als dafs sie das nicht beweisen, was sie beweisen sollen, indem es sich um deutsche Wörter handelt, die mit den lateinischen und griechischen urverwandt oder aber Lehnwörter sind. Einige Ansätze kommen auch in Ordnung, wenn man das nhd. Wort streicht, von dem der Verfasser ausgeht, und nur die älteren germanischen Wörter, die er anführt, in Betracht zieht (vgl. z. B. S. LIX *ackern*, got. *arjan*, altn. *erja*; lat. *arare*, griech. *αρουν*). Die Mehrzahl der Vergleichungen aber ist ein Hohn auf die Lautlehre der drei Sprachen. Einige wenige Beispiele werden genügen. 1. S. LX finden wir zusammengestellt *arbeiten*, altn. *erfida*, *erwida*, got. *arbaidjan* u. s. w. mit lat. *eruere* 'aufreifsen, graben, wühlen' ('*u* für *v*?', fragt der Verfasser) und *εργαζεσθαι* für **ερfaδεσθai* (so!). Die Form *erwida* statt *ervida* sei nur kurz berührt. Aber, wer nicht weifs, dafs lat. *eruere* zusammengesetzt ist aus *e* und *ruere*, sollte doch

[1] Kluge hat unter 'Fufs': 'Vgl. gr. *ποδ-* in *πόδα*' und weist unter 'Klei' auf den Ablaut *γλοι* : *γλι* hin. Hier haben wir offenbar die Quelle für die Anführungen des Verfassers.

nicht wagen, auf eigene Faust Etymologie zu treiben. Auch die für *ἐογάζεσθαι* angesetzte ältere Form redet eine vernehmliche Sprache. — 2. S. LXII bringt der Verfasser nhd. *Bracke* 'Spürhund' nicht blofs mit lat. *fragrare* zusammen (vgl. Kluge), sondern auch mit griech. '*παρεχειν* "riechen".' Auch hier weifs der Verfasser nicht, dafs *παρέχειν* ein aus *παρά* und *ἔχειν* zusammengesetztes Wort ist, und hat seinem Wörterbuch als Bedeutung 'riechen' statt 'reichen' entnommen. Es mag noch erwähnt werden, dafs er auch altn..*brækja* herbeizieht, dem er die Bedeutung 'beriechen' giebt. Vigfusson hat nur ein Substantivum '*brækja*, u, f. *a brackish, bad taste*'. — 3. S. LXV. *Ellan* [ein nhd. Wort?], got. *aljan* u. s. w. 'Kraft, Mut, Feuer', lat. *calor* 'Eifer', griech. *ζηλος* 'Eifer', *ζηλουν* 'eifrig erstrebend' (so!). — 4. S. LXXVIII. Nhd. *Ode*, altn. *ódr* u. s. w., lat. *audire* (**ausdire*), griech. *αειδειν* und *ωδις* (so!) 'Sänger'. — 5. S. LXXXI. *Roggen*, altn. *hrugr* u. s. w., lat. *fructus* (**ructus*), griech. *ορυζα* und *βριζα*. — 6. S. LXXXII. *sagen* u. s. w., got. *sakan*. lat. *secedere* 'abseits gehen zu einer Besprechung'. — 7. S. LXXXVIII. *taugen*, got. *dugan* u. s. w., lat. *docere*. — 8. S. XCII. *Wald* u. s. w., lat. *silva* (für **vilva*) u. s. w., griech. *φαλλος* 'Rute' u. s. w. — 9. S. XCIII. *Waidmann* u. s. w., lat. *venari* (für **vedari*), griech. *εδω* (für **ϝεδειν*), *εσδιειν* (so!), *εδωδη*, *φαιδομαι* (so!) 'sparen, haushälterisch sein'. — 10. S. XCIV. *Wolle* u. s. w., lat. *culcito* (so!) (für **vulcito*) 'Polster' u. s. w. — 11. S. XCV. *zehren*, got. *gatairan*. lat. *derosus* (zu *derodere*). — 12. S. XCVI. *ziemlich*, got. *gatiman* u. s. w. [aber ein alte. *teman* ist nicht vorhanden, auch müfste das Wort **timan* lauten], griech. *τιμαν*.

Nachdem der Verfasser sodann S. XCVII ff. auseinandergesetzt, dafs in den romanischen und slavischen Sprachen, sowie im Finnischen, viele germanische Wörter stecken, was ja nichts Neues ist, sucht er S. CXII ff. zu beweisen, dafs auch das Chinesische 'mit dem Keltgermanischen und folglich auch mit dem Idg. und allen übrigen Sprachen zusammenhängt'. Dafs dieser Beweis für den Verfasser eine Kleinigkeit ist, werden mir die Leser auch ohne Beispiele glauben. Nun ist aber 'durch die Untersuchungen zahlreicher Forscher ..., besonders aber durch die vortrefflichen Veröffentlichungen von Dr. Carl Abel ..., die Verwandtschaft der semitischen, ägyptischen und indeuropäischen Sprachen so vollständig und unzweifelhaft nachgewiesen worden', dafs der Verfasser kein Wort hinzuzufügen hat (S. CXVIII). Der Beweis dafür aber, dafs 'nicht nur die semitischen Sprachen Nordafrikas, sondern auch die anderen Sprachen Afrikas mit den Sprachen der übrigen alten Welt verwandt' seien, 'wird nach der nunmehr erfolgten allseitigen Erschliefsung des schwarzen Erdteils für den Verkehr ... binnen kurzem unzweifelhaft eingehend erbracht werden, wie' der Verfasser 'aus den wenigen' ihm 'bis jetzt bekannten urafrikanischen Worten zu schliefsen' sich berechtigt glaubt (S. CXIX). Dafs sich aber auch die amerikanischen Sprachen schliefslich als mit den keltgermanischen verwandt herausstellen werden, nimmt der Verfasser (S. CXX f.) um so zuversichtlicher an, als sich 'das Eskimoische ..., wie das Mongolische, altgermanisch gut erklären' läfst. Was aber Australien

anlangt, so darf man nach dem Verfasser S. CXXI auch hier voraussetzen, dafs dessen Bewohner von den Bewohnern der das Stille Meer begrenzenden beiden Festländer abstammen, also gleicher Abkunft, wie die Mongolen, sind. Es bleibt deshalb nur noch die Sprache der Basken übrig, betreffs deren der Verfasser S. CXXIX zu dem Ergebnis gelangt, dafs sie 'eine dem sittlichen und geistigen Bildungsstand dieses Gebirgsvölkchens entsprechende auf einer älteren Entwickelungsstufe stehen gebliebene durch den Einflufs des Spanischen romanisch beeinflufste keltgermanische Mundart' ist.

Das Wörterbuch steht nicht ganz auf der Höhe der Einleitung, indessen ist es doch auch so reich an den willkürlichsten Einfällen, dafs, wer keine sprachwissenschaftliche Schulung besitzt, davor unbedingt gewarnt werden mufs. Meist geht es dem Verfasser darum, Wörter, die jeder Sachverständige für Lehnwörter erklären mufs, als echt deutsch zu erweisen. Man lese z. B. S. 27: '*Bonne* w. 'Dienstmädchen', wird meist von frz. *bonne* 'Kindermädchen' abgeleitet; allein mit Unrecht, da das Wort auf einer uraltgerm. Bezeichnung für 'Dienstmädchen, Dienerin, Leibeigne, Bauernmädchen' beruht; vgl. altn. *bónda-dóttir* 'Bauernmädchen', engl. *bond(-maid)* 'Leibeigne', schw. *bond-flieka* 'Bauernmädchen', *bond-* in der Bedeutung Bauer, Leibeigner, Frohner, dän. *bondekone* 'Bauersfrau' oder 'Bonde'. Vermutlich ist Bonne ursprünglich nichts als die volkstümliche Umschreibung von diesem *Bonde*.' Des Verfassers altn. Quelle hat natürlich *bónda-dóttir*; das bei der Erklärung des dänischen *bondekone* angewendete Wort 'Bonde' hat der Verfasser offenbar seiner Vermutung zuliebe zum Femininum gemacht. Dafs der Begriff der Weiblichkeit erst durch die Zusätze *dóttir, maid, flieka, kone* hinzukommt, scheint er nicht zu merken. Ebenso unbegründet sind des Verfassers Behauptungen, wenn er z. B. *Cement* statt von lat. *caementum* von altn. *síma* 'Seil, Saite, Strick' herleiten und daher Simend und simen für 'Cement' und 'cementieren' gesprochen und geschrieben wissen will, oder, wenn er *Fiaker* mit altn. *fákr*, dän. *fag* 'Schindmähre' in Verbindung bringt. Nicht einmal Wörter, wie *Mönch* und *Nonne* läfst er entlehnt sein: *Mönch* führt er auf got. *munan*, *Nonne* auf altn. *nunna* zurück, dem er die Bedeutung 'nachsinnen, nachdenken' giebt, während ich bei Cleasby-Vigfusson nur *to do, pursue* finde. Kein zuverlässigerer Führer ist der Verfasser, wenn es sich um unentlehnte Wörter handelt. So sagt er z. B. von dem Worte *Brust*: 'es kann zu Stimme stehen, weil Atem und Laut aus der Brust kommen, altn. *roust* [vielmehr *raust*!], dän. *röst* 'Stimme', vgl. auch rauschen, wobei der *b*-Anlaut als Vorglied einer Beiwortbildung [?] erscheinen würde; es kann aber auch Brust für [!] Gerust, Gerüst stehen, wonach die Brust ... als das Gerüst des Leibes anzunehmen wäre?' Das ist doch Gerede ins Blaue hinein!

Das Buch ist als durchaus verfehlt zu bezeichnen. Das Gesicht, das Kluge machte, als er des Verfassers Bemerkungen zu seinem Wörterbuch bekam, kann ich mir vorstellen! J. Z.

Geist und Wesen der deutschen Sprache. Von Georg Hefs. Eingeleitet durch eine kurze Lebensbeschreibung des Verfassers von K. H. Keck. Eisenach, Wilckens, 1892. 95 S. 8. Geb. M. 1,60.

Die Arbeit eines Verstorbenen, dessen einfachem Lebensgange man mit Teilnahme folgt, weil man aus ihm einen tüchtigen und guten Mann kennen lernt, der empfänglich war für alles Erhebende in Natur, Kunst und Wissenschaft, der in der Familie und im Amt als Gymnasiallehrer und Direktor (zuletzt in Erfurt) segensreich wirkte und sich weiterzubilden strebte. Dafs er mehr receptiv als produktiv war, berichtet sein Biograph und ergiebt die vorliegende Schrift, welche die deutsche Sprache in Bezug auf ihre Lautbeschaffenheit, ihre Formenbildung und Formenverwertung, ihre Wortbildung und ihren Wortschatz schildert und prüft. Das geschieht in angenehmer Form und verständig, wenngleich ich nicht alle Auslegungen und Deutungen des Sprachmaterials als berechtigt und richtig anerkennen und allem Lob zustimmen möchte. Aber die überzeugte und warme Liebe zur Muttersprache, die nur 'Gutes von ihr redet und alles zum Besten kehret', berührt wohlthuend. Die fleifsige Erörterung kann viele belehren und anregen.

Berlin. Max Roediger.

Wilhelm Cremer, Kein Fremdwort für das, was deutsch gut ausgedrückt werden kann. Der gegenwärtige Stand des Kampfes für die Reinheit der deutschen Sprache. Hannover-Linden, Manz & Lange, 1891. IV, 64 S. 8. M. 1,50.

Der Verfasser handelt vom Eindringen der Fremdwörter ins Deutsche, von der Notwendigkeit des Kampfes gegen sie, der Art, wie er zu führen ist, und den Erfolgen, die er bisher gehabt hat. Angehängt ist ein Verzeichnis neuerer Schriften zur Sprachreinigung. Anzufeuern und die Wege zu weisen liegt Cremer vornehmlich am Herzen, den geschichtlichen Rückblick thut er kurz ab. Wie bei allen Sprachreinigern von Beruf finden wir auch bei ihm Sonderbarkeiten, die geeignet sind, das löbliche Streben lächerlich zu machen. Ist es schon eine wundersame Zumutung, ein so altes Lehnwort, wie *Altar*, das sogar jetzt noch vielfach nach deutscher Weise auf der ersten Silbe betont wird, durch *Gottes Tisch* ersetzen zu sollen (S. 32), so überschlägt sich der Purismus, wenn gar fremdsprachige Formeln oder solche, die auch nur auf die Fremde anspielen, verdeutscht werden: S. 38 *als letzte, aber nicht lüttste* für das abgetriebene *last not least* und S. 2 *Adler nach Berlin tragen* für — *Eulen nach Athen tragen*! Wer so etwas fertig bringt, der kann auch schreiben: *der Sinn für die Pflege unserer Sprache ist in gutem Flusse* (S. 33). Gründliche Kenntnisse im Deutschen haben seine Retter selten. Cremer erklärt S. 20 *Ephen* und *Eichhorn* für Lehnwörter und redet S. IV von dem *betreffenden* (darf natürlich nicht fehlen!) *Schrifttum*, nämlich der Litteratur, die

der Kampf für die Reinheit der Sprache hervorgebracht hat.[1] Daraus sieht man, wie mechanisch gereinigt wird. Gedacht hat Cremer den Satz mit *Litteratur*, statt deutsch zu denken und *die darauf sich beziehenden Schriften* zu sagen. Denn *Schrifttum* vermag gar nicht *Litteratur*, d. h. Gesamtheit der Schriften, wiederzugeben, weil *-tum* einen Stand oder Zustand, eine Einrichtung bedeutet. Man könnte z. B. von einem langobardischen Schrifttum sprechen, um den Zustand der Schrift oder des Schreibens bei den Langobarden zu bezeichnen, aber nicht die langobardische Litteratur. Ebenso verkehrt ist die Neubildung *Schriftleiter* für Redacteur. Ein *Schriftleiter* leitet die Schrift, das Schreiben anderer, wäre ein Schreiblehrer, und mit nichten kann man eine Zeitschrift oder Zeitung kurzweg *Schrift* nennen. Da sollte man doch auf den Titel einfach *Leiter* oder *Herausgeber* setzen! Der Reporter ist zum langatmigen *Berichterstatter* gemacht (S. 51) — weshalb nicht kurz *Berichter*? Wem das niederdeutsche *Biwak* nicht zusagt (S. 32), der gebrauche doch das oberdeutsche *Biwache* oder *Biwacht*!

Leibniz' Unvorgreifliche Gedanken wünscht Cremer S. 19 bald neu herausgegeben. Wir besitzen ja die Ausgabe von Schmarsow, Strafsburg 1877. Ich möchte bei dieser Gelegenheit auch auf den allerliebsten Neudruck des Ruckstuhlschen Aufsatzes 'Von der Ausbildung der Teutschen Sprache, in Beziehung auf neue, dafür angestellte Bemühungen' aus der Nemesis von 1816 und der ihn mit Recht empfehlenden Bemerkungen Goethes im ersten Bande von Kunst und Altertum (1818) hinweisen, den die Rickersche Buchhandlung in Giefsen 1890 veranstaltet hat, und der leider wenig verbreitet zu sein scheint. Cremer führt ihn nicht an.

Berlin. Max Roediger.

Allerhand Sprachdummheiten. Kleine deutsche Grammatik des Zweifelhaften, des Falschen und des Häfslichen. Ein Hilfsbuch für alle, die sich öffentlich der deutschen Sprache bedienen. Von Dr. Gustav Wustmann, Stadtbibliothekar und Direktor des Ratsarchivs in Leipzig. Leipzig, Grunow, 1891. 320 S. 8. Geb. M. 2.

Es ist vielleicht gut, dafs ich erst spät zur Besprechung des Wustmannschen Buches gelange, nachdem die Wogen freundlicher oder feindlicher Erregung, die es hervorrief, sich gelegt haben. Denn ich selber sehe es jetzt ruhiger an, dafs jemand, der weder durch seine Kenntnisse, noch durch seine schriftstellerischen Leistungen berufen ist, der Sprache ihre Bahnen zu weisen, sich zum Gesetzgeber des Neuhochdeutschen aufwirft und in mafsloser Überhebung seine oft genug lebendiger Stützen entbehrenden, erklügelten Regeln 'allen' aufdrängen will, 'die sich öffentlich der deutschen Sprache bedienen'. Sein Buch soll ein 'Hilfsbuch' für

[1] S. 31 steht aber *litterarischer Diebstahl*, nicht *schrifttümlicher*.

sie alle sein, d. h., so weit die deutsche Zunge klingt, weiſs nur Herr Wustmann richtiges Deutsch zu reden, und alle Andern, 'die sich öffentlich der deutschen Sprache bedienen', begehen 'Sprachdummheiten'! Wer minder eingebildet ist, als der Stadtbibliothekar und Direktor des Ratsarchivs in Leipzig, wird gern zugeben, daſs seinem Ausdruck so manches Mal die Vollendung mangle, daſs er in zweifelhaften Fällen nicht immer das Schönste und Richtigste getroffen habe. Herr Wustmann strauchelt nie, oder, wenn er es thut, so teilt er uns mit, es sei absichtlich geschehen, um die 'Dummen' durch ein abschreckendes Beispiel so klug zu machen, wie er selber ist oder doch sich dünkt. Mir freilich erscheint es nicht klug, Sprachfehler auf die Dummheit des Fehlenden zu schieben, und ich habe die feste Überzeugung, daſs viele von den Juden und Zeitungsschreibern, die Herr Wustmann als Sprachverderber an den Pranger stellt, weit klüger sind, als er. Es handelt sich hier vielmehr um Wissen und Nichtwissen, um Richtig und Falsch, und da genügt es weder grob zu werden noch ein Autoritätsmaul aufzureiſsen — ich bediene mich dieser Wendung nicht, um meinerseits grob zu werden, sondern nur, um einen prächtigen alten Ausdruck aufzufrischen. Am Maulwerk — da ich vom Autoritäts m a u l gesprochen habe, kann ich, ohne eine 'Dummheit' zu begehen, nicht Mundwerk sagen — fehlt es Herrn Wustmann nicht, aber seine Autorität steht auf schwachen Füſsen. Er selbst untergräbt sie durch haltlose Behauptungen und pedantische Grübeleien, die zum Lachen reizen, besonders dann, wenn diese Regeln so fein ersonnen sind, daſs sogar ihr eigener Vater dagegen verstöſst. Hierfür ein paar Beispiele.

Nach S. 286 darf man nicht sagen *das alte und neue Buchhändlerhaus, die katholische und evangelische Kirche.* 'Der Artikel muſs unbedingt wiederholt werden; wird er nur einmal gesetzt, so erweckt das die Vorstellung, als ob es sich nur um e i n e n Begriff handele.' Man sollte denken, für Leute mit gesundem Gehirn seien *alt* und *neu, katholisch* und *evangelisch* Gegensätze, die sich ausschlieſsen, und daſs man wohl aus Gründen der Eurhythmie, nicht aber aus logischen den Artikel in solchen Fällen wiederhole. Aber Wustmann verlangt das nicht nur, wenn er eine zusammenhanglose Formel konstruiert, sondern sogar auch, wenn das Verbum im P l u r a l dabei steht, z. B. *der Nominativ und Vokativ sind* ..., und bei Ordinalzahlen, z. B. *zwischen dem 13. und 15. Grade.* 'Wie kann etwas "zwischen" einem Grade liegen?' fragt er entrüstet, statt zu fragen, ob ein vernünftiger Mensch je den 13. und den 15. Grad für identisch halten könne. Wer solche Forderungen stellt, sollte doch ja nicht über den 'groſsen Logiker' spotten, der *beziehungsweise* oder *und beziehungsweise* anwendet (S. 277). Für Schwachsinnige dieses Schlages ist es ja eine wahre Wohlthat, wenn man ihnen durch das deutliche *zwischen dem 13. und beziehungsweise 15. Grade* auf die Sprünge hilft. Auch *einerseits — anderseits* empfiehlt sich in solchen verzwickten Lagen. Jedenfalls hätte gerade Wustmann den nach seiner Meinung groben Fehler meiden sollen, der ihm S. 4 entschlüpft ist: *am Ende des vorigen*

und Anfang dieses Jahrhunderts. Am Anfang, ja *am Anfang,* sonst mufs ich glauben, dafs Wustmann Anfang und Ende nicht unterscheiden kann. Selbst bei dem Titel seines Buches, mit dem er wegen des dreifachen *des* so zufrieden ist, bleibt für mich noch ein Bedenken. *Stadtbibliothekar und Direktor des Ratsarchivs in Leipzig.* Ohne Zweifel ist Wustmann hiernach Direktor des Leipziger Ratsarchivs. Aber auch Bibliothekar der dortigen Stadtbibliothek? Das geht aus den angeführten Worten nicht klar hervor. Sie besagen nur, dafs Wustmann ein Stadtbibliothekar sei, ob aber von Leipzig oder etwa von Zwickau, Zittau, Pegau — das steht hier nicht zu lesen, und man mufs schon anderswoher wissen, dafs unser Grammatiker in der That die Stadtbibliothek in Leipzig verwaltet. Schreiben wir also lieber *Stadtbibliothekar in Leipzig.* — Doch halt! Wenn ich nach Leipzig reise, bin ich Professor in Leipzig und bin doch nicht Professor an der Leipziger Universität. So könnte Wustmann Stadtbibliothekar von Pegau sein und sich nur in Leipzig aufhalten. Schreiben wir also, um jeder Unsicherheit vorzubeugen, vielmehr *Bibliothekar der Stadtbibliothek in Leipzig und Direktor des Ratsarchivs in Leipzig* oder allenfalls *ebenda.* Das ist korrekt und selbst dem Einfältigsten verständlich, und für die schreibt man doch zuvörderst, wenn man die 'Dummheit' ausrotten will. Freilich 'kann die sorgfältige Wiederholung etwas Schleppendes erhalten', aber 'aus einem irregeleiteten Streben nach Kürze entsteht die fehlerhafte Zusammenziehung', lehrt Wustmann S. 287. Das konnte er allerdings ganz vorn beim Titelblatt und auf S. 4 noch nicht wissen.

Auf derselben S. 4 steht zu lesen: *Wenn man in einem der zahlreichen Dutzendromane oder einer der zahlreichen deutschen Zeitschriften aus den dreifsiger Jahren unsers Jahrhunderts blättert, so findet man dort ein Deutsch, das gegen unsre heutige Schriftsprache geradezu klassisch erscheint.* Ich war — und hier scherze ich nicht — beim Lesen dieses Satzes über die Klassicität unsrer Dutzendromane nicht wenig erstaunt, bis ich merkte, dafs *aus den dreifsiger Jahren* auch auf sie Bezug habe. Diese Stelle hätte Wustmann S. 315 anführen können, wo er die Fehler rügt, die veranlassen, 'dafs der Leser beim ersten Lesen falsch versteht, an einer gewissen Stelle merkt, dafs er falsch verstanden hat, deshalb umkehren und das gelesene gleichsam umdenken mufs'.

Gegen den Satz S. 9 *Unsre guten Schriftsteller haben immer ein richtiges Gefühl dafür gehabt, was sich von mundartlichen Eigenheiten für die Schriftsprache schickt* habe ich nichts einzuwenden. Sein Verfasser Wustmann aber durfte ihn nach den S. 170 ff. aufgestellten Regeln für den Gebrauch des Ind. und Konj. nicht schreiben. Es mufs also entweder doch nicht so 'leicht' sein, 'bei einigem guten Willen auch hier das Richtige zu beobachten' (S. 170), oder die Regeln sind falsch, und dies trifft zu. Für den abhängigen Fragesatz nach *glauben, fühlen* — also doch wohl auch *ein Gefühl haben* — wird gelehrt: 'Als falsch und nachlässig erscheint der Indikativ, wenn das regierende Zeitwort in der dritten Person steht, als ganz unmöglich, wenn es in der Vergangenheit steht.'

Wustmann hat die Möglichkeit des Unmöglichen gegen sich selbst bewiesen, seine Regeln sind also unzulänglich.

Stellen von S. 103 und 265 gehören zusammen. Wustmann tadelt das gezierte *herausgebildet* statt *ausgebildet* und fährt S. 104 fort: 'Am Ende sagen wir auch noch *hereinbilden* statt *einbilden.*' O, wir sagen es nicht erst am Ende, sondern schon 12 Seiten weiter: *aus österreichischen Zeitungen in unsre Schriftsprache hereingeschleppt.* Das kommt von dem 'feineren Sprachgefühl', das 'verletzt' wird, wenn der Recensent zum Leser sagt, er möge an die Schilderung *herantreten* statt *hinantreten*; wenn die Düne ans Meer *herantritt* statt *hinantritt* (falls sich der Redende, wie Wustmann, auf dem Trocknen befindet und nicht auf dem Meer); wenn man Befehl erhält, an den Feind *heranzureiten* statt *hinan* (S. 265 f.). Der 'feinfühlige' Wustmann *kommt* daher auch S. 27 *an die Nüance hinan* und läfst S. 302 ein Wort an das andere *hinangezogen* werden. Simplicia oder unverstärkte Komposita sind immer markiger als einfache Komposita oder durch ein Adverbium verstärkte, und in diesen Beispielen hindert nichts zu sagen *an die Schilderung, ans Meer treten, gegen den Feind anreiten, an die Nüance kommen* (oder sie *erreichen*), *angezogen werden.* Den Teufel durch Belzebub auszutreiben ist ungeschickt.

S. 211 werden *die gelben Fieberanfälle* und *die reitende Artilleriekaserne* getadelt, aber in der Anmerkung S. 53 redet Wustmann ganz unbefangen von der *Liste der nächsten Sonntagsprediger* und meint nicht die zunächst wohnenden Sonntagsprediger, sondern die Prediger, die am nächsten Sonntag predigen sollen. Ei, ei, wie 'dumm'!

Gar fein handelt Wustmann S. 308 über die *zweite verbesserte Auflage* mit und ohne Komma. Der *zweiten verbesserten* geht schon eine erste verbesserte voraus, sie ist also mindestens die dritte. Die *zweite, verbesserte* dagegen ist wirklich erst die zweite Auflage und zugleich gegen die erste eine verbesserte. Sehr gut! Aber ach, die Anmerkung hierzu! *Falsch ist auch, was man in allen antiquarischen Bücherverzeichnissen lesen mufs* (Man mufs, in allen? Armer Stadtbibliothekar! Ich lese sie nicht alle!): *erste, seltne Ausgabe. Es klingt das, als ob es von dem Buche mehrere seltne Ausgaben gäbe, und dies* [doch wohl *diese*] *hier die erste davon wäre. Die Antiquare wollen aber sagen, es sei überhaupt die erste Ausgabe des Buches, und diese sei selten. Das kann nur heifsen: seltne erste Ausgabe. Das Komma, das die Antiquare hinzusetzen, macht die Sache nicht besser, der Fehler liegt in der falschen Wortstellung. Erste Ausgabe ist ein Begriff, der nicht getrennt werden darf* (= *Originalausgabe*). Herr und Meister, Ihr erschreckt mich! Ist *zweite Auflage* nicht auch ein Begriff und liefset Ihr nicht eben noch zu, dafs man dennoch *verbesserte* einschieben dürfe, sofern man nur ein Komma danach setze? So nun aber einer schreibet *erste, seltne Ausgabe,* soll das nicht bedeuten können 'erste und zugleich seltne Ausgabe'? Denn schreibet Ihr *seltne erste Ausgabe,* ohne Komma, so mufs ich, da *erste Ausgabe* nach Eurer Lehre ein Begriff ist, daraus entnehmen, dafs neben der seltenen ersten Ausgabe mindestens noch eine häufige erste Ausgabe vor-

handen sei, und das widerspricht aller Erfahrung. Hier scheint mir ein Problem angerührt zu sein, das sich so leicht nicht lösen läfst. Ein Glück nur, dafs wir die Antiquare auch so verstehen.

Wer in sprachlichen Dingen mitreden will, mufs vor allem die Geschichte der Sprache, ihre Entwickelung und Grammatik kennen. Das ist bei Wustmann nicht in genügendem Mafse der Fall. Was soll es heifsen, wenn S. 190 *ein abgesagter Feind, ein gedienter Soldat* u. dgl. als alter Fehler bezeichnet wird? Die Part. Prät. haben nicht alle passivische Bedeutung, die intransitiven nie. Ein Hinweis auf Grimms Gramm. IV, 69 wird genügen. In der Bekämpfung des Mifsbrauchs der Part. Prät. (*stattgefundene Versammlung* u. dgl.) stimme ich Wustmann natürlich zu. — Die neutrale Endung *-ir* ist nicht mhd., sondern ahd. (S. 38). — *wîzer dan snê, wîz als snê* (S. 278) ist kein Mhd.: man sagte *wîzer dan ein snê, wîz sam ein snê.* — Der Plural *Stähle* (S. 42) ist falsch gebildet: ihm gebührt kein Umlaut. Dagegen wird er dem Konj. *könnte* mit Unrecht abgesprochen S. 76 (auch S. 43 *als ob sie nicht mehr kennten* mit *e*). Wustmann behauptet hier: 'Der Konj. des Imperf. lautet bei schwachen Verben niemals um; wie *sendete* neben *sandte,* so steht *kennete* neben *kannte.* Wird nun das mittlere *e* unterdrückt, so kann nur *kennte* übrig bleiben, aber nicht *könnte.*' Wenn man das mittlere *e* 'unterdrückt', so wird eben aus *kennete kannte*: *kennte* ohne Rückumlaut giebt es nicht, so wenig wie einen Ind. *sendte, brennte, nennte, rennte.* Und zu *kannte* heifst seit dem 12. Jahrhundert der Konj. *könnte,* nur dafs man damals *kante* und *kente* schrieb. Es ist mitteldeutsche Eigentümlichkeit, und Wustmann kann sich über sie aus Weinholds Mhd. Gramm. § 388 unterrichten. Im allgemeinen enthält man sich jetzt lieber dieser Konjunktive. — S. 76 f. müht sich Wustmann mit der Deklination von *Beamte, Bediente* u. s. w. ab, behauptet, niemand sage im Acc. *er hat liebe Verwandten*; *ein Kreis lieber Verwandten* sei grammatisch unberechtigt und werde nur aus 'Wohllautsbedürfnis' für den harten Gen. *lieber Verwandter* gesetzt, weshalb auch *die Einbildung etlicher wunderlicher Heiliger* zu meiden sei. Diesen Rat erteile ich gleichfalls, dazu den, Wustmann nicht zu glauben, dafs *ein dummer Junge* — wieder das Lieblingswort 'dumm'! — statt des ursprünglichen *ein dummer Junger* stehe. Hätte er deutsche Grammatik gelernt, so wüfste er, dafs von jeher Adjektiva und Participia, die substantiviert werden — von den wenigen Bildungen wie *Heiland* darf ich absehen —, schwache Form annehmen. *Ein Junge* ist nicht unursprünglich, sondern gerade noch ein Rest des uralten Zustandes, der sich im Nhd. darin geändert hat, dafs man hinter *ein* die starke Form auf *-er* anwendet, obgleich *ein Beamte, ein Bediente* noch nicht verklungen sind. Stark geht auch der alleinstehende unbestimmte, artikellose Plural: *Blinde wurden* (*machte er*) *sehend, die Verführung Unerfahrener* (dagegen *die Verführung junger Unerfahrenen*). Alle andern Formen sind schwach zu bilden und der Wohllaut hat gar nichts damit zu thun. Ebenso steht es mit Neutren wie *das Ganze, das Innere.* Nicht die starke Form ist 'grammatisch richtig' (Wustmann S. 48), sondern die schwache: *sein*

ganzes Innere. Nur, weil es auch hier wieder *ein Ganzes* (wie *ein Heiliger*) heifst, schwankt man zwischen *ein schönes Ganzes* und *ein schönes Ganze*, und, wenn auch letzteres historisch richtiger ist, so hat die erste Formel doch auch ihre Stütze an *ein wunderlicher Heiliger*. Der erstaunliche Scharf- und Feinsinn, der auf der folgenden Seite an die Lösung des Rätsels *wir Deutschen* oder *wir Deutsche, ich Armer, wir Armen* gesetzt wird, hätte bei besserer grammatischer Bildung gespart werden können. Nur aus den eben erörterten Gründen heifst es *ein Deutscher, die Deutschen, wir Deutschen, uns Deutschen*; *ein Armer, ich Armer* (aber *weh mir Armen*), *die Armen, wir Armen.* — Dafs das Prät. der schwachen Verba mit dem Stamme *thun* zusammengesetzt sei (S. 67), glaubt niemand mehr. — 'In *Speisekarte* ist die erste Hälfte gar nicht durch das Hauptwort *Speise* gebildet, sondern durch den Verbalstamm von *speisen*. Die *Speisekarte* ist die Karte, nach der man speist, wie die *Tanzkarte* die Karte, nach der man tanzt' (S. 86). Keineswegs! Die Karten enthalten das Verzeichnis der Speisen und der Tänze. Wollte man die Ausdrücke ins Lateinische übersetzen, so würde man sicherlich kein Verbum dazu verwenden.

Von dem Grammatiker Wustmann verabschiede ich mich hiermit und will nur noch den Schriftsteller ein wenig prüfen. Der leistet sich S. 144 f. die nachstehenden Sätze. *Unter den Nebensätzen ist keine Art, in der so viele und verschiedenartige Fehler gemacht würden, wie die Relativsätze. Freilich ist es auch die am häufigsten verwendete Art.* Lies *wie in den Relativsätzen* und *sind sie.* — S. 168 *eine von den traurigen paar stilistischen Schönheitsregeln.* Lies *von den paar traurigen*, da Wustmann offenbar die Schönheitsregeln traurig nennen will und nicht ihre geringe Anzahl. — S. 175 von der consecutio temporum im Deutschen: *Gegeben hat es sie, aber es giebt sie nicht mehr.* Das ist noch um einen Grad geschmackvoller als S. 176 *in der wir uns noch mitten drin befinden.* — Gleich dahinter: zwei *Eigentümlichkeiten* liegen miteinander im Kampfe. *Wer in diesem Kampfe schliefslich siegen wird, ist natürlich nicht zu sagen. Hoffentlich keins von beiden.* Sollen die Eigentümlichkeiten durch *wer* personifiziert werden, so kann man dazu nicht das Neutrum *keins* konstruieren. Aber schon diese Personifikation dünkt mich nicht gerade empfehlenswert. — S. 195 *In kleinen Nebensätzen behält der Ausdruck Flufs und Geschmeidigkeit, während er in solchen Participien immer wie halb erstarrt erscheint. Während* drückt eine Gleichzeitigkeit aus — das hat Wustmann in seinen tiefsinnigen Erörterungen S. 270 f. glücklich herausgebracht. An unserer Stelle handelt es sich aber um einen Gegensatz und war *wogegen* zu schreiben. Denn der Ausdruck behält auch Flufs und Geschmeidigkeit, wenn er nicht gleichzeitig halb erstarrt erscheint, was aufserdem nicht möglich sein dürfte. — S. 119 Anm. begrüfst uns das herrliche *als solcher*: *in der Adjektivbildung als solcher.* Als was kann sie denn sonst noch auftreten? Etwa auch einmal als Substantivbildung oder als Verbum? Hat Wustmann noch nicht gemerkt, dafs *als solcher* eine inhaltleere Floskel gespreizter Skribenten ist, die jedesmal

ohne Nachteil gestrichen werden kann? — S. 229 bekämpft Wustmann *derselbe* und fordert in einer Reihe von Sätzen *dieser* dafür. Das ist nur in einem nötig, wo Kant und Lenz verwechselt werden könnten. In allen andern genügt das einfache Pronomen personale (z. B. *der Wildbach wälzte grofse Schuttmassen in die Limmat; dadurch wurde diese* [lies *sie*] *in ihrem Laufe gehemmt*). — S. 259 sagt Wustmann *Also auch folgende Beispiele sind falsch.* Es wäre schlimm, gäbe er falsche Beispiele; doch meint er vielmehr: 'Auch folgende Sätze sind Beispiele für diesen Fehler.'

Ich habe noch eine hübsche Sammlung von Sprach- und Denkfehlern aus unserm Buche zur Verfügung, aber es würde die Leser und mich langweilen, führte ich sie alle vor. Mein Urteil nach der ungünstigen Seite dürfte durch die besprochenen hinlänglich begründet sein, und ich möchte auch noch Raum haben, das Gute des Werkes hervorzuheben. Es liegt in seinem frischen Ton und treffenden Humor, welche die öden Pedanterien überwiegen, in der Reichhaltigkeit des Stoffes und den richtigen Lehren, die häufig daraus gezogen sind, es liegt in der löblichen Absicht des Schreibers, Sprachschäden zu heilen. Allein bei seinem Thun ist dem Verfasser der Kamm mehr und mehr geschwollen und die Selbstzufriedenheit bis ins Krankhafte gestiegen. Er hat sich in seinen Augen ausgewachsen zu dem 'sprachkundigen und sprachfühlenden Mann', der S. 21 'getrost' folgende Wette vorschlägt: 'Man nehme aus dem Schaufenster einer Buchhandlung blindlings ein neu erschienenes, in deutscher Prosa geschriebenes Buch, gleichviel welches Inhalts, gleichviel von wem verfafst, von einem Universitätslehrer, einem Schulmann, einem Beamten, einem Baumeister, einem Musiker, einem Techniker, einem Fabrikanten, einem unsrer "führenden" Schriftsteller, einem Blaustrumpf, man schlage es auf, wo man will, und setze den Finger hinein: in einem Umkreise von fünf Centimetern Durchmesser um die Fingerspitze soll ein grober grammatischer Fehler zu finden sein, die Geschmacklosigkeiten ganz ungerechnet — so weit sind wir jetzt!' — Schauderhaft! Da ist es wirklich gut, dafs Herr Wustmann 'Allerhand Sprachdummheiten' begangen hat.

Berlin. Max Roediger.

Allerhand Sprachverstand. Kleine deutsche Sprachlehre für alle, denen ihr deutsches Sprachgefühl am Herzen liegt. Von Dr. X. Bonn, Hanstein, 1892. 118 S. 8. M. 1,50.

Auf dem Umschlage des hier bezeichneten Buches steht noch 'Kritische Keile auf Wustmannsche Klötze!', und daran ist es ebenso wie durch seinen parodierenden Titel von vornherein als Gegenschrift gegen Wustmanns Sprachdummheiten zu erkennen. Ist Wustmann konservativ, so ist Dr. X. radikal. Ihm gefällt das neueste Lied, namentlich, wenn es kurz ist. Daher weg mit dem *e* des Dativs, das man höchstens stumm sprechen darf (S. 13 steht diese schwer zu befolgende Lehre); weg mit dem 'zopfigen' *e* in *ich gehe, ich mache, ich schreibe* u. s. w., worin das Endungs-*e* ebenfalls stumm genannt wird (S. 19). Weil *von Dienstag,*

den 7. April, am Donnerstag, den 13. Februar wegen ihres *den* statt des nach strenger Grammatik erforderlichen *dem* Schwierigkeiten machen, spreche man kurzweg *von Dienstag siebenter April, Donnerstag dreizehnter Februar* ohne *am* (S. 102). — '*Friedrichs des Grofsen* ist eine, wenn auch regelrechte, Abscheulichkeit, eine regelrechte Abschlachtung alles lebendigen Sprachgefühls durch den tötenden Buchstaben. ... Heute aber sollte man die hinten hängenden S-Zöpfe endlich abhängen, nicht abschneiden, sie sind ja nicht festgewachsen, sondern nur lästige Anhängsel' (S. 24). Andere fassen die Flexion anders auf. Weil man sagt *ich habe ihn schon vergessen,* soll man auch sagen *ich erinnere ihn noch,* sonst wird 'der Logik ein arger Streich gespielt'. 'Denn eigentlich sollte man doch so sinnverwandte Wörter auch ähnlich behandeln' (S. 47). Die Hamburger thun's ja, was Dr. X. nicht zu wissen scheint. Das Schönste steht auf S. 41. 'Schön sind die Bildungen auf *sch* überhaupt nicht. Aber, wenn einmal, dann kann es doch von *Göthe* nur *Göthesch,* von *Göth* nur *Göthsch,* von *Göthi* nur *Göthisch* heifsen. Von *Preufsen* ist allerdings *preufsisch* allgemein gebräuchlich, aber schon *sachsensche Truppen* hört man sehr oft, *bremensche* und *rügensche Erzählungen* vielleicht schon häufiger als *bremische* und *rügische.* Wustmann meint, "vernünftigerweise" kann es nur heifsen *rügisch.* Nein, umgekehrt: vernünftigerweise könnte es nur *preufsensche Lieder* heifsen, vernünftigerweise wären *preufsische* solche aus einem Lande, das *Preufsi* heifsen müfste. Aber der Sprachgebrauch giebt hier die Entscheidung für *preufsisch.*' Ebenso die Gesetze der Wortbildung. Vor dem Suffix *-isch* (nicht *-sch*) fallen von jeher in den germanischen Sprachen der Stammvokal und die Flexionsendungen ab. Demnach *Goethisch* von *Goethe* wie von *Goeth* und von *Goethi, sächsisch, bremisch, rügisch.*

Berlin. Max Roediger.

Sprachleben und Sprachschäden. Ein Führer durch die Schwankungen und Schwierigkeiten des deutschen Sprachgebrauchs. Von Theodor Matthias. Leipzig, Richter, 1892. VIII, 465 S. 8.

Der Verfasser dieses Werkes, Oberlehrer in Zittau, tritt nicht als unfehlbarer, absprechender Gesetzgeber auf, sondern als ein überlegter, freundlicher Berater, der in Ruhe erörtert, was ihm anstöfsig erschien, und der duldsam Dingen, die ihm nicht behagen, die beste Seite abzugewinnen sucht. Er hält sein Urteil nicht zurück, drängt es aber auch nicht auf, und läfst der Sprache und dem Stil die ihnen gebührende Beweglichkeit, sofern sie dabei nur auf dem Pfade des Richtigen bleiben. Was richtig ist, darüber sollte füglich kein Streit herrschen: richtig ist, was nicht aus der historischen Entwickelung herausspringt. Doch ist nicht alles Mögliche auch empfehlenswert, und hier wird immer ein Grenzgebiet bleiben, wo Gefühl und Geschmack entscheiden, Einigkeit daher nicht zu erreichen ist und Befehle gemieden werden müssen. Ich würde

z. B. nicht mit Umlaut *bänger, blässer, gesünder, glätter, kärger* schreiben, gegen die Matthias 'nichts mehr einwenden' will (S. 59). Ich würde auch nicht, wie er S. 60 f., *eingeborenst, kleinkauendst, durchgehendst, nichtssagendst, feuerfangendst, schlechtausgerüstetst, schöngebildetst* durchgehen lassen, mag man sie bei noch so 'hocherlauchtesten' Schriftstellern finden, weil sich diese Ausdrücke zum Teil ihrem Begriffe nach nicht für die Steigerung eignen (*eingeboren, durchgehend, nichtssagend*), zum Teil der festen Verwachsung von Adv. und Part. ermangeln, die sie uns als Einheit erscheinen läfst. Dagegen sehe ich nicht ein, weshalb *müssen* nicht durch *notwendig, notwendigerweise* verstärkt werden und *unwahrscheinlich dünken* 'gar häfslich klingen' soll (S. 430). Ich würde auch niemals *zweifelsohne* schreiben, wofür der Verfasser eine Vorliebe hegt. Denn, wenn es auch ein ehrwürdiges Alter hat, so gehört der Gen. bei *ohne* doch eigentlich nur in Verbindungen wie *ohne sein, ohne werden* und kommt der Präposition nicht zu. *Zweifelsohne* ist eine Versteinerung, die allein steht. Kein Mensch sagt, dafs er *hutesohne* in den Garten gegangen sei oder dafs er seinen Kaffee *zuckersohne* trinke, und was man sonst noch nach jenem Muster sagen könnte. Indes dergleichen ist, wie gesagt, Sache des Geschmacks, bei dem der Streit aufhört. Es sei noch einiges der Art aus des Verfassers eigener Feder erwähnt. S. V *die Kapitel ... waren nicht auslänglich*, d. h. reichten nicht hin. Ebenda: Fragen werden *wegweisender* (mit entschiednerem Hinweis auf den rechten Weg) *als bisher erörtert werden.* — S. 59. Wer mit Luther, Lessing und Lenz *launischte, barbarischte, närrischte* schreibt und spricht (und mit Wilmanns *du wäscht* u. dgl.), weshalb soll der nicht auch *hübschte* anwenden? Wen die unsaubere Aussprache von *launischste* nicht verletzt, der wird sich nicht mit *hübscheste*, das Matthias fordert, bemühen. — Gegen unnötiges *derselbe* bin ich nicht so duldsam, wie Matthias S. 67. *Zum täglichen Umgang wackerer Leute sowohl als zur Briefwechselung zwischen denselben* gehe hin, da der ganze Satz im Kanzleistil gehalten ist. Aber *weil die deutsche Sprache vor vielen anderen sich dem Ursprunge zu nähern scheint, so sind auch die Grundwurzeln in derselben desto besser zu erkennen* kommt mir nicht ebenmäfsiger vor, als *in ihr*, und in dem Satz *Es blieb nichts übrig, als den Bart abzuschneiden; dabei ging ein kleiner Teil desselben verloren* ist *davon* ganz gewifs besser. Ähnlich genügt S. 68 in den Worten ... *alle Beziehungen zum Prager Bureau abgebrochen haben, weil dasselbe* ... einfaches *es* statt des von Matthias vorgeschlagenen *dieses.* Aber daran halte ich fest, dafs *es* keinerlei Betonung verträgt, aufser im Gegensatz, und bin nicht der Meinung, dafs es 'wahrlich nicht gut anders heifsen' könnte, als *Eines* [der Murmeltiere] *legt sich auf den Rücken und reckt die Füfse von sich, die andern legen auf es alles, so sie zusammengeraspelt haben* (S. 67). *auf dasselbe* würde ich freilich nicht schreiben, aber etwa *auf das ausgestreckte, auf den Genossen* oder was sonst im Zusammenhange schicklich erschiene. — S. 89. *Mufs aber denn nur ... nun beim jungen und jüngsten Deutschland ... geschrieben werden ..., gar auch bei Goethe ... und bei Heyse.* Es steht schon so bei ihnen, also darf nicht *bei*, sondern

mufs *von* gebraucht werden. Sonst denkt man, es wolle jemand die getadelten Lesarten *nun* erst in den Text hineinbringen. — Die Worte *Von Eltern schulpflichtiger, in Fabriken beschäftigter Kinder in Grofsschönau* verbessert Matthias S. 160 in *Von Grofsschönauer Eltern in Fabriken beschäftigter Schulkinder.* Das finde ich gar nicht besser. Ich würde nur *Von den Eltern* schreiben. — Temporales *wie* halte ich für nachlässig, daher auch *Wir verkehrten jetzt anders, als wie wir uns kaum kennen gelernt hatten* (S. 309). Ich würde *als da* oder *als damals, wo* anwenden. — S. 310 *sie hier auf mehr oder weniger Seiten erzielen zu wollen.* Das streift hart an die überflüssige Verwendung des beliebten *mehr oder weniger* und giebt Anlafs, vor dem allzu reichlichen Gebrauch von *erzielen* für *erreichen* zu warnen. Aber *wissentlicher* (= bewufster) *Meineid* ist nicht überflüssig (S. 431), weil es auch einen fahrlässigen giebt.

Geradezu falsch ist folgendes. S. 3 'So können vor allem von jedem Verbum durch Weglassung der Infinitivendung *-en* Hauptwörter gebildet werden.' Angebliche Belege *Betrag, Brauch, Halt* u. s. w., wonach Matthias *Treff, Schick, Erhalt, Umspann* zulassen will. — S. 5 *morgend* soll besser sein, als *morgig,* denn *morgenig* sei nicht gebräuchlich und 'ganze Silben bei der Ableitung zu opfern, geht heute nicht mehr an'. Die Form ist etwa 400 Jahre alt, wohl gar älter als *morgend.* — S. 10 *manches solches e* ist so wenig erlaubt wie *mancher einer.* — S. 12 Anm. verteidigt Matthias *diesbezüglich* gegen die Auslassung von *dies.* Kann man denn *bezüglich* und *sich beziehen* mit dem Acc. statt mit *auf* konstruieren und *bezüglich* absolut anwenden? Diese neue Mode ist sprachwidrig. — S. 24. *Prinzliche Wagen* und *prinzliches Schlafzimmer* darf Matthias nicht anfechten, wenn er auf der vorhergehenden Seite *königliche Wagen* und *gräfliche Diener* duldet. Denn hier handelt es sich auch um bestimmte Prinzen, denen diese Dinge gehören. — S. 41. *März* hat im Gen. *Märzen,* wie im Mhd., nicht *Märzes.* Die starke Form soll man nicht fördern, so wenig wie die Unart, deutsche Namen, wie *Böhmen, Rufsland,* nicht zu deklinieren (S. 42). — Über die Behandlung substantivierter Adjektiva (S. 54 ff.) habe ich oben in der Recension von Wustmann gesprochen. Auch Matthias lehrt darüber nicht durchweg Richtiges.

Das ganze Buch in dieser Weise durchzugehen, wird man mir erlassen. Nur noch ein paar sinnentstellende Druckfehler seien erwähnt. In der zweiten Zeile des Vorworts wurde *einer* fälschlich gesperrt. Der erste Satz auf S. V ist nicht in Ordnung. Soll es heifsen *spotten kann, die Menge?* S. 76 unten fehlt in dem Satze vom Minister *nichts* vor *von dem.* S. 247 ist mit *H. Vanbérry* wohl Vambery gemeint. S. 443 unten lies in dem Citat aus Wustmann *wenn der Deutsche* statt *wo.* Spafshaft wirkt S. 113: *Notker schreibt: Ich bin mit Uhland in keinem solchen Verhältnis gestanden.* Lies *Nocker.*

Schreibt Matthias nicht so vergnüglich als Wustmann, so ist er dafür um so gediegener und besonnener. Wem ernstlich daran liegt, seine Sprache in Zucht zu nehmen, der halte sich lieber an diesen Führer.

Berlin. Max Roediger.

Althochdeutsche Litteratur mit Grammatik, Übersetzung und Erläuterungen von Th. Schauffler (Sammlung Göschen). Stuttgart, G. J. Göschensche Verlagshandlung, 1893. 144 S. kl. 8. Geb. M. 0,80.

Wer sich einen oberflächlichen Begriff vom Ahd. verschaffen will, der findet hier einen guten Führer. Damit will ich nicht sagen, dafs der Verfasser auch oberflächlich sei: ich meine nur, dafs die Komprimierung des Stoffes, wie sie jetzt beliebt ist, nicht mehr als den Schein des Wissens gewährt, daher wohl Neugierige befriedigen kann, aber niemand dazu verleiten darf, eindringendes Lernen als unnötig zu betrachten. Zur ersten Orientierung ist das Büchlein brauchbar, mit löblichem Geschick zusammengestellt und mit manchen guten Winken ausgestattet. Bei erneuter Durchsicht wird der Verfasser allerlei bessern können. So ist, um nur einiges zu erwähnen, *u* in *houes* nicht Stellvertreter für *f*, sondern für *v*, das in dieser Stellung nicht = *f* ist (S. 23). Statt *gebônô* lies *gebôno* (28). *desêr* hat *ê* in der zweiten Silbe (33). *einig, dehein, dohein, iowiht* kommen nicht blofs in negativen Sätzen vor, wie es nach S. 33 scheinen könnte. S. 34 fehlt der Inf. *werfan* und ist für *ich* überall *ih* zu schreiben. 'Nehmen, geben, fahren; halten und laufen' würde man selbst in Weimar und Jena für keinen Hexameter ausgegeben haben (S. 36). S. 55, Z. 3 v. u. lies 'heifse' statt 'heize'. Dafs in der Thidrekssaga Hildebrand seinen Sohn tötet, ist ein Irrtum (56). *Arminius* würde ich lieber nicht zu *Irmin* stellen (64). S. 101, 13 lies *tharazua*. S. 128, Z. 5 der Übersetzung lies 'dieselben'. — Die Ausstattung des Werkchens würde einen höheren Preis rechtfertigen.

Berlin. Max Roediger.

Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgeschichte herausgegeben von Julius Elias, Max Herrmann, Siegfried Szamatólski. Erster Band (Jahr 1890). Stuttgart, G. J. Göschensche Verlagshandlung, 1892. 2 Halbbände von XI, 136 u. 196 S. Lex.-8. M. 10.

Die Jahresberichte für neuere deutsche Litteratur treten die Erbschaft der Strauchschen Bibliographie in der Ztschr. f. d. Altert. und d. Litt. an, berühren sich auch mit den Jahresberichten der Ges. f. d. Philol. in Berlin. Aber sie dehnen sich zeitlich weiter aus als diese beiden, da sie die Litteratur von der Mitte des 15. Jahrhunderts bis zur Gegenwart umspannen, und weichen auch in ihrer Anlage von ihnen ab. Weder geben sie eine blofse Aufzählung von Titeln und Kritiken, noch sollen sie ein systematisch geordnetes, Inhalt und Wert in Kürze vermeldendes Nachschlagebuch sein, sondern sie 'zählen darauf, dafs sie nicht nur dem strengen Specialisten ein Hand- und Hilfsbuch, ein Quellenwerk für jetzt und immer bilden werden, sondern dafs sie auch dem Schulmann, dem populären Schriftsteller und dem Studenten als ein unentbehrlicher Leit-

faden gelten und besonders dem gebildeten Publikum Anregung und Genufs gewähren können. Ihnen allen wird hier alljährlich ein aus der Einzelforschung zusammengesetztes, lebenerfülltes Mosaikbild der deutschen Litteraturgeschichte geboten.' Folgt noch etwas über 'die Unentbehrlichkeit des neuen Unternehmens' und die Leistungen des 'neuen Organs'.

Es sind viele, die hier herangerufen werden, und mit starken Worten nötigt man sie zum Kaufen. Ich hätte die Stelle lieber nicht im Vorwort der Herausgeber gefunden, denn sie kann eher abschrecken als anlocken und verspricht mehr, als sie halten können. Niemals kann ein Repertorium zum Quellenwerk werden, weil es wohl Angaben über Quellen, aber nicht die Quellen selbst enthält. Niemals können Jahresberichte, seien sie noch so gut gruppiert und geschrieben und selbst aus vollkommenster Beherrschung des Stoffes hervorgegangen, dem grofsen Publikum Genufs bereiten, weil Referat und Urteil sich andauernd wiederholen müssen. Diese Anpreisung steht im Gegensatz zu der Offenheit, mit der die Herausgeber sowohl im Vorwort als auch im Inhaltsverzeichnis Mängel und Lücken selbst hervorheben. Sie sind zu Beginn eines Unternehmens, das bei Sammlung und Anordnung des rohen Materials, Zurüstung und Angleichung des verarbeiteten, endlich beim Druck hohe Forderungen an den Eifer, die Geduld und das Geschick der Mitarbeiter und Herausgeber stellt, unvermeidlich. Aber es hat an diesen erwünschten Eigenschaften nicht gefehlt, und deshalb ist sehr Erfreuliches erreicht worden, wofür allen Beteiligten warmer Dank gebührt. Die Berichte lesen sich so gut, als es der naturgemäfs in kleine Bilder zerfallende Stoff zuläfst, und die Berichtenden verdienen Zutrauen. Es treten diesmal noch nicht alle Gewonnenen auf; nur Schönbach, R. M. Werner, Kochendörffer, R. M. Meyer, Kehrbach, Rud. Lehmann, Ellinger, Strauch, Bolte, Roethe, Kawerau, Michels, Reifferscheid, von Waldberg, Creizenach, Walzel, von Weilen, Kühnemann, Muncker, Erich Schmidt, Naumann, Geiger, Pniower, Otto Harnack, Köster, Elster, dazu die drei Herausgeber haben beigesteuert — wie man sieht, nicht nur Männer einer einzigen Schule, auch nicht blofs Litterarhistoriker. Es sind auch im übrigen die Grenzen nicht enge gezogen. Goethes Tod macht nicht, wie üblich, den Schlufs; den für den Schulunterricht bestimmten Arbeiten ist freier Raum gewährt; die Geschichte der deutschen Philologie, Poetik, Metrik, Sprache, Schrift- und Buchwesen, Theatergeschichte fallen nicht aus, wenn sie auch zum Teil im nächsten Bande nachgeholt werden müssen (durch Heusler, Edw. Schröder, Schlenther und Welti). Die Begrenzung der Kulturgeschichte hat ihrem Bearbeiter Not gemacht, und er wird sich so leicht nicht weder seine eigene Zufriedenheit noch die der Benutzer erringen. Vor allem sollten in diesem Abschnitt nur Darstellungen und Forschungen, nicht Materialsammlungen, wie z. B. von volkstümlichen Sprüchen, vorgeführt werden, die anderswohin gehören.

In den Anmerkungen heben sich die Titel und Citate gut heraus. Das Streben nach Preisangaben ist zu loben. In Siglen wird mitunter

des Guten zu viel gethan. Bei AAALA. und MNLGAU. stockt einem das Herz, und man staunt nach Befragung des Siglenregisters, dafs die Atti della Reale Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti und die Mitteilungen der Niederlausitzer Gesellschaft für Anthropologie und Urgeschichte so häufig in Berichten über neuere deutsche Litteraturgeschichte zu erwähnen waren, dafs ihr langer Titel aus Raumnot in Buchstabenrätsel verwandelt werden mufste. Den Privatdozenten, die ohnehin nicht mit Gütern und Rechten überschüttet sind, auch noch die Deklination vorzuenthalten (Inhalt: 'Von X., Privatdocent') finde ich hart, verschwenderisch dagegen, wenn (im Vorwort S. IV. V) das Wertlose 'als solches' gekennzeichnet und der Stoff 'als solcher' geteilt wird. Ein Autoren-, Sach- und Verlegerregister erleichtern das Suchen und Finden und zeugen neben der guten Korrektur auch ihrerseits für die rühmliche Sorgfalt der Herausgeber. Die Ausstattung seitens der Göschenschen Verlagshandlung läfst nichts zu wünschen übrig, und der Druckerei von Wilhelm Ifsleib (Gustav Schuhr) in Berlin darf ihr Lob nicht vorenthalten werden.

Ein guter Anfang ist gemacht und die Hoffnung berechtigt, dafs die Jahresberichte im Ausbau fortschreiten und die ihrem Wert gebührende Anerkennung, Unterstützung und Verbreitung finden werden.

Berlin. Max Roediger.

J. A. Worp, De Invloed van Seneca's Treurspelen op ons Tooneel. Amsterdam, L. J. Veen, 1892. XV, 299 S. 8. fl. 3,25.

Der Einflufs Senecas auf die Entwickelung der Tragödie im 16. und 17. Jahrhundert, den Karl von Reinhardstöttner im vierten Bande seines Werkes 'Die klassischen Schriftsteller des Altertums in ihrem Einflusse auf die späteren Litteraturen' zu behandeln versprach, ist neuerdings mehrfach beachtet worden. Die Nachahmung dieses römischen Dichters, die sich bald im Aufbau der Handlung und der Einführung des Chores, bald in der Vorliebe für blutige und gräfsliche Stoffe, vor allem aber in dem tragischen Pathos und in einer üppigen, leicht zu Schwulst ausartenden Rhetorik äufsert, beginnt schon im 14. Jahrhundert in der neulateinischen *Eccerinis* des italienischen Humanisten Mussato. Im 16. Jahrhundert folgen in Italien Giraldi Cinthio und Lodovico Dolce, in Frankreich Jodelle, La Péruse, Garnier, in England Sackville und Norton, Marlowe und Shakspere,[1] um nur einige bekannte Namen herauszugreifen, seinen Spuren, während in Deutschland und den Niederlanden nur einzelne Dichter lateinischer Schuldramen, wie Betulius,[2] Macropedius, Balticus, Brülow, Rhodius, gelegentlich statt des verehrten Terenz oder Plautus

[1] Vgl. A. Brandl, Göttinger Gelehrte Anzeigen 1891, 720. Rud. Fischer, Zur Kunstentwickelung der englischen Tragödie. Strafsburg 1893. Cunliffe, *The Influence of Seneca on Elizabethan Tragedy.* London 1893.

[2] Vgl. meine Einleitung zu Betulius' *Susanna.* Berlin 1893.

den Seneca zum Muster nahmen. Die eigentliche Bedeutung Senecas beginnt für Holland und Deutschland erst im 17. Jahrhundert, wo die Kunsttragödien eines Gryphius und Lohenstein diesem Vorbilde gerade die am meisten charakteristischen Züge verdanken. So betrifft denn auch die vorliegende Untersuchung Worps, der schon 1888 eine sorgfältige Zusammenstellung der niederländischen Plautus-Nachahmer (*Tijdschrift voor nederlandsche Taal- en Letterkunde* 8, 8) lieferte, die Blüteperiode des niederländischen Schauspiels 1600—1670.

Worp führt uns zuerst den Zustand der niederländischen Dramatik vor dem Einflusse der Renaissance vor, indem er den 1561 in Rotterdam gehaltenen Wettstreit der Rhetorikkammern schildert. Nach einer Aufzählung der Bemühungen, die niederländische Gelehrte und Schulmänner den Tragödien Senecas zuwandten, wobei das neulateinische Schuldrama zu kurz wegkommt, wendet er sich zu der ersten niederländischen Nachahmung Senecas, dem 1600 erschienenen *Spieghel des Hoehmoets* von Duym. Sorgfältig analysiert er darauf die Werke Hoofts, des ersten grofsen modernen Dramatikers, und weist sowohl in seinem 'Achilles und Polyxena' und 'Ariadne' wie im 'Geraerdt van Velsen' und 'Baeto' zahlreiche wörtliche Entlehnungen aus Seneca nach. Ausführliche Citate, denen am Fufs der Seite die lateinischen Belege entsprechen, setzen den Leser bequem in den Stand, selbst zu vergleichen und zu urteilen. Ebenso verfährt Worp bei Hoofts Zeitgenossen Coster und bei seinem grofsen Nachfolger Vondel, der sich trotz seiner Bewunderung des Sophokles und Euripides doch während seiner langen Laufbahn nicht völlig von Seneca, dem Ideale seiner Jugend, losmachen konnte. Die übrigen gleichzeitigen und späteren Dramatiker, Mitstrebende und Nachahmer, reiht Worp zwischen die erwähnten Dichter in chronologischer Folge ein. Hier und da geht er wohl in der Annahme der Einwirkung Senecas zu weit; namentlich scheinen mir die Geistererscheinungen und Teufelsbeschwörungen der im elften Kapitel behandelten Possen doch in einem sehr entfernten Zusammenhange mit dem römischen Dichter zu stehen. Aber wir lassen uns gern auf diese Weise über eine Menge von Dichtern zweiten und dritten Ranges, über ihre Technik und ihre Quellen belehren, die in den Handbüchern der Litteraturgeschichte fehlen. In der zweiten Hälfte des Jahrhunderts schwindet das Ansehen Senecas, an seine Stelle treten die am Hofe Ludwigs XIV. thätigen französischen Dramatiker, die z. B. Andries Pels 1681 in seinem Lehrgedichte *Gebruik en Misbruik des Tooneels* preist, während er an Hooft und Vondel mancherlei auszusetzen hat.

An Einzelheiten notiere ich: S. 52 fehlen vor allem die Neulateiner Gnapheus und Crocus; über Schonäus vgl. jetzt Weilen in der Allgem. deutschen Biographie. — S. 61 ist als älteste Übersetzung eines französischen Schauspiels anzuführen: *B. D. van Antwerpen, De behouden Onnooselheyt. Tragicomedie uyte franse tale inde nederlandsche ghestelt. Amsteldam 1612.* — S. 62 vgl. meine Einleitung zu Tiecks Übersetzung des Mucedorus (1893). — S. 168: Coleveldts *Hartoginne van Savoyen* beruht

auf einer Novelle von Bandello (2, 44). — S. 173: Hendrick Moors *Engelsche Tragedie* (1631) geht auf Wickrams Roman 'Gabriotto und Reinhard' zurück. — S. 240 vgl. Creizenach über Aran und Titus in den Berichten der Sächs. Gesellsch. der Wissensch. 1887, 93. — S. 270 Arps *Klucht van Droncke Goosen* ist jetzt in meinen Singspielen der englischen Komödianten (1893) abgedruckt.

Wie wir aus dem Vorwort entnehmen, ist das Buch die Beantwortung einer 1886 von der Utrechter Gesellschaft für Kunst und Wissenschaft gestellten Preisfrage, von der Gesellschaft aber trotz der Empfehlung der Preisrichter und der Direktion nicht gekrönt worden. Aus welchen Gründen diese bedauerliche Zurückweisung einer durchaus soliden, wenn auch hier und da verbesserungsfähigen Arbeit erfolgte, ist uns unbekannt.

Berlin. J. Bolte.

Leitfaden für den englischen Unterricht auf Grund der neuen preufsischen Lehrpläne von 1892 von Dr. K. Deutschbein und Dr. G. Willenberg. Erster Teil: Elementarbuch. 1. Heft: Lesebuch und Grammatik. 2. Heft: Übungsbuch. Köthen, Otto Schulze, 1893. IV, 94 u. 37 S. 8. M. 1,20.

Nach den Bestimmungen der neuen preufsischen Lehrpläne über die Erlernung moderner Sprachen wird das Hauptgewicht auf die Sicherheit in der Aussprache und auf die Fähigkeit gelegt, sich möglichst fliefsend und genau in der fremden Sprache ausdrücken zu können. Die Verfasser haben die Aufgabe, einen Leitfaden, welcher diesen Anforderungen so viel wie möglich entspricht, zusammenzustellen, im grofsen und ganzen gut gelöst. An der Spitze des Elementarbuches finden wir in einfachster, aber übersichtlicher und klarer Form einen Lautierkursus; an einer Reihe von Normalwörtern, welche vorgesprochen und von den Kindern nachgesprochen werden, sollen die Eigentümlichkeiten der englischen Aussprache eingeübt werden. Die Zahl der Normalwörter ist beschränkt, und für jeden Laut ist immer nur ein Lautbild vorhanden, damit sie der Reihe nach auswendig gelernt und aus dem Gedächtnisse niedergeschrieben werden können.

Das eigentliche Lesebuch ist in drei Abschnitte geteilt. Im ersten Abschnitte sind zusammenhängende Leseübungen geboten, zunächst leichte Fabeln, der Form nach einfache, kurze Sätze, um dem Grundsatze gerecht zu werden, vom Leichten zum Schweren überzugehen. Jedem Stücke folgen Vokabeln mit Aussprachebezeichnungen, und hieran schliefsen sich grammatische Erörterungen in Form von Erläuterungen und Zusätzen. Nur die allereinfachsten und notwendigsten Regeln der Formenlehre sind berücksichtigt. An der Hand der Leseübungen und im Zusammenhang mit den deutschen Übungsstücken sollen die Kinder induktiv die wichtigsten grammatischen Erscheinungen kennen lernen und durch Einübung der Sätze sich einprägen. Um gröfsere Festigkeit zu erlangen, sollen die Schüler zum Sprechen angeleitet werden durch

die Sprechübungen, welche jeder Leselektion beigefügt sind. Die Fabeln sind zweckentsprechend gewählt, die Wörter sind den Gedankenkreisen, in denen die Kinder sich bewegen, entnommen, die grammatischen Erörterungen sind zweckmäfsig und verständlich auseinandergesetzt.

Der zweite Abschnitt enthält Leseübungen zur Erlernung der erweiterten Formlehre. An Stelle der Fabeln treten nun Dialoge, welche über englische Zustände und Verhältnisse handeln, Beschreibungen von Sehenswürdigkeiten in London, Schilderungen des englischen Familienlebens, der Spiele etc. Die Gesprächsform wird später durch die Briefform ersetzt; an einzelnen Musterbriefen, in welchen das Leben in den englischen Schulen dargestellt wird, sollen die unregelmäfsigen Zeitwörter eingeübt werden.

Die beiden ersten Abschnitte sind für den ersten Jahreskursus berechnet und reichen zu diesem Zwecke vollständig aus. Der dritte Abschnitt geht über den Jahreskursus einer Realschule hinaus und ist für solche Schulen bestimmt, welche etwas mehr Zeit als drei Stunden wöchentlich auf das Englische verwenden können. Den Schlufs bilden fünfzehn kurze, leicht zu lernende Gedichte. Dem eigentlichen Leitfaden parallel geht ein Übungsbuch; es ist reichlich bemessen, damit der Lehrer mit dem Übungsstoffe wechseln kann; es soll eng im Anschlufs an den Leitfaden gebraucht werden, daher enthält jedes Kapitel die Umbildung des entsprechenden englischen Lesestückes nebst einer Anzahl einzelner Sätze, die noch zum Diktat verwendbar sind.

Ein mit dem Elementarbuch übereinstimmendes Lesebuch zur Erlernung der Satzlehre, auf denselben Grundsätzen beruhend, soll noch im Laufe dieses Jahres erscheinen. Der vorliegende Leitfaden wird den Vorschriften der Lehrpläne vollständig gerecht; die Ordnung und Gruppierung ist übersichtlich, die Regeln sind klar und präcis auseinandergesetzt, der Stoff bietet Abwechselung und ist anziehend, und die Lesestücke geben dem Schüler reichlich Gelegenheit, auf den verschiedensten Gebieten des englischen Lebens die notwendigsten Vokabeln zu erlernen.

In dem Vokabelverzeichnis steht irrtümlich *ōven* anstatt *ŭven*.

Berlin. G. Voelckerling.

History of the Holy Rood-tree, a Twelfth Century Version of the Cross-Legend, with Notes on the Orthography of the Ormulum (with a Facsimile) and a Middle English Compassio Mariæ. By Arthur S. Napier, M. A., Ph. D., Merton Professor of English Language and Literature in the University of Oxford, and President of the Philological Society. London, Publisht for the Early English Text Society, by Kegan Paul, Trench, Trübner & Co., Limited. MDCCCXCIV (Original Series 103). LIX, 86 S. 8. 7 s. 6 d.

Der etwa im dritten Viertel des zwölften Jahrhunderts geschriebene Oxforder Codex Bodley 343 enthält vorzugsweise englische Homilien, von

denen die meisten nachweislich Abschriften altenglischer Originale sind, während wir von vierzehn ältere Aufzeichnungen bisher nicht kennen. Diese vierzehn Homilien werden in der von Napier für die *Early English Text Society* in Angriff genommenen Sammlung aller bisher ungedruckten altenglischen Predigten einen Platz finden, allein, da das Erscheinen dieses Werkes noch einige Zeit auf sich warten lassen dürfte, hat sich Napier entschlossen, eines von den bisher ungedruckten Stücken, das durch seinen Inhalt weitere Beachtung verdient, in einer Sonderausgabe zu veröffentlichen, wofür er gewifs auf allgemeinen Dank rechnen darf, allzumal er zugleich auch noch anderes Material, das bisher in Handschriften schwer erreichbar war, der Forschung bequem zugänglich gemacht hat.

Als Moses (so ist kurz der Inhalt des Denkmals) auf dem Auszuge aus Ägypten an dem Orte, der *Quinquaginta finicas* heifst, seine Nachtruhe hielt, sprofsten drei Ruten aus der Erde auf, die eine ihm zu Häupten, die zweite zur Rechten und die dritte zur Linken. In der nächsten Nacht wagte er es nicht, sich wieder an derselben Stelle hinzulegen, sondern schlief an einem über eine (englische) Meile davon entfernten Punkte, fand aber auch hier am Morgen die drei Ruten um sich herum. Es wurde ihm nun klar, dafs diese (nach dem folgenden war die eine von einer Cypresse, die zweite von einer Ceder, die dritte von einer Pinie) die Dreieinigkeit bezeichneten, und er grub sie aus und nahm sie mit. Bald wirkten sie ein Wunder, indem sie, in bitteres Wasser getaucht, dieses in trinkbares verwandelten. Nicht lange darauf kam König David zu Moses und bat ihn, von Gott veranlafst, ihm zu schenken, was er verlangen würde. Moses versprach das und liefs ihm alle seine Habe zeigen mit Ausnahme der drei Ruten: David fand hier aber nichts, wonach ihm sein Sinn stand. Da liefs sich Moses' Diener von David Verschwiegenheit versprechen und zeigte ihm auch die drei Ruten, die, nachdem David Gott um ein Zeichen darüber gebeten, ob er diese fordern sollte, brannten, wie Kerzen, während sich zugleich eine Stimme vernehmen liefs, die ihm Auskunft gab. Da Moses Davids Bitte hörte, befahl er seinem Diener, die Ruten zu verstecken: aber diese wurden feurig und verbrannten ihm die Hände, da er sie angriff, und ein Engel hiefs Moses David die Ruten geben, auf dessen Gebet hin auch der Diener wiederhergestellt wurde. Auf dem Rückwege nach Jerusalem machte David durch die drei Ruten den kranken Roxilus gesund und zwei Schwarze und deren Söhne weifs, während ihre Frauen ihre Farbe behielten, kam wunderbarerweise zu Pferde über den Jordan und heilte einen Aussätzigen, der 160 Jahre in einer Felsenhöhle gehaust hatte. In Jerusalem angekommen, liefs David die drei Ruten in eine Wassergrube stecken in der Nähe seines Gartens, um sie am nächsten Tage in diesen zu pflanzen; allein am Morgen waren sie von ihrem Standorte nicht mehr zu entfernen, so dafs David diesen mit zu dem Garten schlug. Ein Jahr später waren sie zusammengewachsen und hatten eine Länge von einer Elle und die gleiche Breite: oben aber zeigten sich gesondert etwa je drei

Fingerlängen von jeder der drei Baumarten. David liefs nun einen silbernen Reifen um den Stamm schmieden, wo er auseinander ging. Der zusammengewachsene Stamm nahm dann dreifsig Jahre hindurch jährlich um eine Elle zu, und David liefs jedes Jahr einen weiteren Silberreifen anlegen. Als aber nach seinem Tode, der 700 Jahre, nachdem er die Ruten nach Jerusalem gebracht, stattfand, sein Sohn Salomo den Tempel baute, wurde der Stamm gefällt: aus den dreifsig Reifen liefs Salomo dreifsig Schüsseln machen und diese im Tempel aufhängen: sie erhielt dann Judas für seinen Verrat. Der Stamm aber erwies sich um zwei Klaftern zu kurz und blieb daher im Tempel unverwendet liegen, wo er viele Wunder that. Als man ihn einmal zum Bau eines Hauses brauchen wollte, war er nicht von der Stelle zu schaffen, und es sprang Feuer aus ihm, das 60 Männer verbrannte. Später setzte sich einmal eine *meretrix* Namens Sibilla unbedacht darauf und fing sofort an zu brennen: da weissagte sie, dafs an diesem Stamme der Heiland der Welt hängen würde. Sie wurde nun von den Juden gemartert und schliefslich enthauptet, ihre Leiche aber auf wunderbare Weise vor der Verbrennung geschützt. Sechzig Jahre später wurde aus einem Teil des Stammes das Kreuz Christi gemacht. Dreihundertunddreifsig Jahre darauf brachte die heilige Helena, wie Christi Kreuz, so auch den übriggebliebenen Teil des wunderbaren Stammes von Jerusalem nach Konstantinopel: er wurde nach Gottes Geheifs gevierteilt und das eine Stück nach Jerusalem, das zweite nach Alexandria, das dritte nach Rom geschickt, während das vierte in Konstantinopel blieb. Aus den Kreuzesnägeln aber hatte Helena, ebenfalls nach Gottes Geheifs, in Jerusalem das Gebifs zu dem Zaum für das Pferd ihres Sohnes Konstantin machen lassen: von diesem Gebifs strahlte eine Flamme aus, die alle erschreckte, die sie sahen, und überall, wohin Konstantin während dreier Jahre kam, wurde das Christentum angenommen.

Diese Aufzeichnung der Legende zeigt sehr viele Abweichungen von der verlorenen oder bisher wenigstens nicht aufgefundenen Quelle, auf welche sie mit ihren nächsten Verwandten zurückgeht. Ich verweise deshalb auf S. XXXV bis XLVII von Napiers Einleitung, besonders auf S. XLV f. Es sei auch darauf aufmerksam gemacht, dafs Napier S. XXIII ff. (vgl. auch S. 63 ff.) eine bisher unbekannte Quelle für den *Cursor Mundi* in einem altfranzösischen Gedichte entdeckt hat.

Mit Recht nimmt Napier S. LVIII f. an, dafs unsere Aufzeichnung die Abschrift eines altenglischen Originals ist, sowie S. LIX, dafs für dieses ae. Original eine lateinische Quelle vorauszusetzen ist. S. XLVII ff. wird über die Sprache des Denkmals gehandelt, die nicht im Zweifel darüber läfst, dafs der Aufzeichner dem Südwesten angehörte und die altenglische Vorlage westsächsisch war. Die Schreibung *bead* statt *bæd* (S. XLVIII) erklärt sich wohl aus Vermischung von *bêodan* und *biddan*. S. LI ist *hæfdnæde* (2, 6) statt *hæft*- nachzutragen.

In seinem Texte hat sich Napier mit Recht eng an die Handschrift angeschlossen. Dafs er auch die handschriftliche Interpunktion bei-

behalten und nicht durch eine moderne ersetzt hat, thut nichts, da die beigefügte ne. Übersetzung über seine Auffassung nirgends in Zweifel läfst. Hätte ich den Text herausgegeben, so hätte ich wahrscheinlich in einigen Fällen die Schreibung der Handschrift nicht verändert, wo Napier abgewichen ist. Wir finden in ihr *d* statt *đ* so häufig gesetzt, dafs ich zweifelhaft bin, ob es sich um einen Schreibfehler handelt und nicht um eine ungenaue Lautbezeichnung. Ferner weifs ich nicht, ob, da in den unbetonten Silben die Vokale grofses Schwanken zeigen, nicht auch Formen, wie *wero* 2, 11 für ae. *wǣre, bedu* 12, 1 für ae. *bǣde* und *durhwunedo* 12, 24 für *-de*, gelassen werden könnten. Auch *of* 4, 7 statt *od* ist vielleicht kein Schreibfehler (vgl. Zs. f. deutsches Altertum XXIX, 293, 88). 18, 7 hätte wohl *andswarde* für ae. *andswarodon* ebenso stehen bleiben können, wie 26, 23 *bielysde* für ae. *bielȳsdon*. Zweifelhaft ist mir auch, ob *hī* durch *hine* (statt durch *him*) aufgelöst werden darf (vgl. S. LV). 16, 12 ist *drymnesse* nicht zu ändern; s. White zu Orm 11177 und Stratmann-Bradley S. 637b. 24, 14 ist beim Druck *đ* abgesprungen, so dafs man *swi licere* statt *swiđlicere* liest, während auf einem mir von Napier zugeschickten Korrekturabzuge das Richtige steht. Zu 12, 21 vermutet Napier gewifs mit Recht, dafs bei *ærest iseȝe* etwas ausgefallen sei: vielleicht genügt es, *heom* vor *ærest* einzuschieben. 24, 13 hat Napier im Text *wolde witan, hwæt his sodes wære* unverändert gelassen, meint aber in der Anmerkung, dafs es vielleicht besser sei, *sodes* in *sođ* zu verwandeln. Die strenge Logik verlangt allerdings *sođ*, aber trotzdem ist doch wohl nicht zu ändern. Vgl. Ælfrics Heiligenleben ed. Skeat I, 520, 544 f. *and þôhte on him sylfum, hwæt his sôdes wǽre.* 26, 6 ist gewifs die Abkürzung für *and* zu streichen (vgl. Napiers Übersetzung). 28, 4 schrieb der Schreiber zuerst *teatrum*, doch hat er dann ein *r* über der Zeile nachgetragen und ihm durch ein Komma vor dem zweiten *t* eine Stelle angewiesen. Napier hat deshalb *teartrum* geschrieben und dies als Komparativ von *teart* gefafst: *héo þa nomen hire and mid teartrum swingellum swungon* übersetzt er mit *then they took her and beat her with sharper strokes.* Der Komparativ müfste sich dann auf 26, 17 f. beziehen, wo es heifst *þa nomen heo hire and hire swiđlice swingan ongunnon.* Aber ich möchte meinen, dafs, als der Schreiber *teatrum* schrieb, das *r* einfach an eine falsche Stelle geraten ist: als er dann ein *r* an die richtige setzte, vergafs er, es an der unrichtigen zu tilgen. Wäre *teartrum* richtig, so würde nach *swungon* wohl noch ein Satz mit *þonne* folgen.

Seiner Ausgabe der Kreuzlegende hat Napier zwei Anhänge hinzugefügt. Der eine enthält seine in der *Academy* vom 15. März 1890 S. 188 erschienenen *Notes on the Orthography of the Ormulum*, in denen er die wichtige Entdeckung mitgeteilt hat, dafs Orms *g* verschieden aussieht, je nachdem es den gutturalen oder den palatalen Laut bezeichnet: ein erst jetzt beigegebenes Faksimile ermöglicht es jedermann, sich selbst zu überzeugen. Der zweite Anhang wiederholt Napiers Ausgabe der *Compassio Mariae* im Archiv LXXXVIII, 181—189. J. Z.

Percy's Reliques of Ancient English Poetry nach der ersten Ausgabe von 1765 mit den Varianten der späteren Originalausgaben herausgegeben und mit Einleitung und Registern versehen von Dr. M. M. Arnold Schröer, ao. Professor der englischen Philologie an der Universität Freiburg i. Br. II. Hälfte. Berlin, Emil Felber, 1893. S. 525—1136, aufserdem XXVIII S. statt des Titels und vorläufigen Vorworts der I. Hälfte. 8. M. 11.

Die erste Hälfte dieser dankenswerten Neuausgabe von *Percy's Reliques of Ancient English Poetry* ist im Jahre 1889 im Verlage der Gebrüder Henninger in Heilbronn als Band 6 der von Karl Vollmöller herausgegebenen Englischen Sprach- und Litteraturdenkmale des 16., 17. und 18. Jahrhunderts erschienen und im Archiv LXXXIV, 359 f. kurz besprochen worden. Der ursprüngliche Titel dieser ersten Hälfte unterscheidet sich von dem der zweiten vorzugsweise dadurch, dafs er von 'Anmerkungen und den erhaltenen Singweisen' spricht statt von 'Registern', die übrigens auch schon beabsichtigt waren. Nach dem vorläufigen Vorwort S. IV sollten die Anmerkungen 'in möglichster Kürze das, was sich heute über die einzelnen Stücke sagen läfst, aus den nicht jedem zugänglichen Quellen beibringen, in einigen Fällen auch Vorlagen, die zur Beurteilung wichtig, mitteilen'. Nach S. V desselben vorläufigen Vorworts befand sich 'die zweite Hälfte, enthaltend Band III, Varianten, Anmerkungen, Singweisen, Einleitung und übersichtliche Inhaltsverzeichnisse und Register', damals bereits im Druck. Aber bald darauf sahen sich die Gebrüder Henninger veranlafst, ihr Verlagsgeschäft aufzulösen, und erst drei Jahre später fand sich in Emil Felber ein Geschäftsmann, der den Mut hatte, auch die zweite Hälfte erscheinen zu lassen. Es ist begreiflich, dafs Schröer, um nicht den Umfang 'bedenklich' anschwellen zu lassen, auf die volle Ausführung seiner Absicht vorläufig verzichtet hat. Seine 'Anmerkungen zu den einzelnen Stücken, eine eingehendere Erörterung über das Verfahren Percys in der Wiedergabe und Kritik seiner Texte sollen hoffentlich in nicht zu ferner Zeit ebenso wie die alten Singweisen in besonderen Heften nachfolgen' (S. VIII). Die zweite Hälfte enthält also aufser der Einleitung den Neudruck des 3. Bandes der ersten Ausgabe von 1765 (S. 527—810), die Varianten der Ausgaben von 1767, 1775, 1794 und 1812 (S. 811—1065), die Zusätze in den späteren Ausgaben (S. 1065—1100), vier Register (S. 1101—1134) und ein Druckfehlerverzeichnis (S. 1135 f.). Von den Registern enthält das eine eine 'tabellarische Inhaltsübersicht der einzelnen Ausgaben' (es hiefse wohl besser 'tabellarische Übersicht über den Inhalt' u. s. w.), das zweite ein 'alphabetisches Verzeichnis der Überschriften', das dritte ein 'alphabetisches Verzeichnis der Liederanfänge', das vierte ein 'litterarhistorisches Register'.

Schröer hat durch seine sorgfältige Arbeit den Dank aller Beteiligten verdient. Einige Ergänzungen zum Variantenapparat hat Schleich in der Deutschen Litteraturzeitung vom 4. November 1893, Sp. 1388 f.

aus der zweiten Ausgabe gegeben. Eine Vergleichung des Schröerschen Textes mit seiner Vorlage ist leider auch mir nicht möglich. Aufgefallen ist mir z. B., dafs S. 675, 11 im Text *Rejoyeing* steht, bei der Angabe aber, dafs mit diesem Worte S. 175 des dritten Bandes der Vorlage anfängt, *Rejoicing* gedruckt ist. Übrigens würde ich die Art, wie Schröer solche Angaben macht, keineswegs zur Nachahmung empfehlen. Er druckt nämlich den Anfang jeder Seite der ersten Auflage zweimal, das erste Mal in eckigen Klammern unter Hinzufügung der Seitenzahl in fetter Schrift. Ich glaube nicht der einzige zu sein, den dies ebenso stört, wie Schröers Verfahren beim Verbessern von Druckfehlern seiner Vorlage: anstatt das Richtige in den Text zu setzen und das Fehlerhafte, sei es sofort in einer Fufsnote, sei es in den Varianten, anzumerken, druckt er das Falsche im Text ab und fügt das Richtige in runder Klammer bei mit einem fetten *l.* und, wenn schon Percy in seinem Druckfehlerverzeichnis den Fehler gebessert hat, auch mit einem fetten *corr.*

Wenn es S. XXI heifst: 'Eine Liste der vom Buchhändler William Thackeray Ende März oder Anfang April 1685 augenblicklich auf Lager vorrätigen [Strafsenballaden] zählt nicht weniger als 301 Stück auf', so scheint eine *confusio duarum constructionum* vorzuliegen: 1) 'der vom Buchhändler ... auf Lager gehaltenen' und 2) 'der beim Buchhändler ... auf Lager vorrätigen'. Auch S. XXVI scheint mir der Satz: 'Der diplomatische Abdruck von *a* läfst auch erkennen, dafs Band I und Band III ursprünglich ihren Platz gewechselt haben, indem ersterer die Bogen mit Vol. III, letzterer mit Vol. I bezeichnet' nicht glücklich gebildet. S. XXVII, wie schon früher in den Mitteilungen zur Anglia III, 2, nennt Schröer *spite of* statt *in spite of* 'veraltet'. Vgl. aber Whyte-Melville, *Katerfelto* (Tauchnitz) 249 *There is but little satisfaction in the finest run on record if, spite of troubles, triumphs, pains, and perils, we never get to the finish after all*; drei Beispiele aus einer und derselben Nummer der *London Illustrated News* (Weihnachten 1883): Mrs. Riddell S. 3c *Spite of her late vigil, she was up by dawn*; K. S. Macquoid S. 10b *Spite of her efforts, she could not quiet her terror*; S. 11a *From this opening, spite of the darkness, Magdalena could see beyond the city walls;* Henry Vizetelly, *Glances back through Seventy Years* (1893) citiert in der *Academy* 1893 II, 455c ... *one of those wild rapid utterances which, spite of their unintelligibility, sent a strange thrill through all who heard them for the first time.* J. Z.

The Pleasant Comodie of Patient Grissill. Von Henry Chettle, Thomas Dekker und William Haughton. Nach dem Drucke von 1603 herausgegeben von Gottlieb Hübsch. Erlangen, Fr. Junge, 1893 (Erlanger Beiträge zur englischen Philologie und vergleichenden Litteraturgeschichte. Herausgegeben von Herm. Varnhagen. XV. Heft). XXXIV, 107 S. 8. M. 2,60.

Die Einleitung des Herausgebers zerfällt in sieben Abschnitte: 1. Die Quellenfrage, 2. Das Verhältnis des Dramas zu seinen Quellen, 3. Die

Abfassungszeit, 4. Die Verfasser, 5. Die Metrik, 6. Der alte Druck und Colliers Ausgabe, 7. Die vorliegende Ausgabe. Nach meiner Ansicht hätten die beiden letzten Teile an die Spitze gesetzt werden sollen; denn es scheint doch angemessen, erst die Überlieferung eines litterarischen Werkes klarzulegen, ehe man daran geht, es auf seine Quelle oder Quellen hin zu prüfen.

Von dem Drama *Patient Grissill* ist nur eine einzige alte Ausgabe bekannt, die im Jahre 1603 zu London erschienen ist. Der Katalog der bis zum Jahre 1640 gedruckten Bücher des Britischen Museums behauptet (s. Hübsch S. XXXIII) *There appear to be only two copies extant,* aber das wird wohl ein Irrtum sein; denn ich glaube nicht, dafs Hübsch recht hat, wenn er vermutet, dafs das Exemplar des Britischen Museums 'mit dem ehemals im Besitze des Herzogs von Devonshire befindlichen identisch ist'. In Colliers Ausgabe (S. IX) lesen wir: *The only private collection in which it* (unser Drama) *is known to exist in a complete state, is that of the Duke of Devonshire. Before his Grace was able to procure a perfect copy, he was obliged to be satisfied with an imperfect one, which he subsequently gave to the writer of the present notice.* Es ist schwerlich anzunehmen, dafs der Erbe des glücklichen Erwerbers auch das vollständige Exemplar weggegeben haben sollte: es kommt dies also wohl zu dem Londoner und dem Oxforder als drittes hinzu: wo mag sich aber das unvollständige jetzt befinden?

In neuerer Zeit ist das Drama vor Hübsch nur von Collier herausgegeben worden: *Patient Grissill: a Comedy by Thomas Dekker, Henry Chettle, and William Haughton. Reprinted from the Black-Letter Edition of* 1603. *With an Introduction and Notes. London: printed for the Shakespeare Society.* 1841. XVI, 96. 8. Leider hat Collier die Orthographie modernisiert: *it looks uncouth to the modern eye,* sagt er S. XII, *and interferes in some degree with that smoothness of perusal which is required for the full enjoyment of the language of the old poets.* Das ist ja ein Grund, der sich hören läfst, wenn es sich um Werke handelt, die sich an das grofse Publikum wenden; aber Ausgaben für Forscher dürfen nur in dem sprachlichen Gewande ihrer Zeit erscheinen. Es ist daher die Ausgabe von Hübsch schon deshalb freudig zu begrüfsen, weil sie eine getreue Wiedergabe des alten Textes ist, indem sie von der Vorlage nur insofern abweicht, als offenbare Druckfehler verbessert und die Interpunktion beigefügt worden ist, wo dies 'im Interesse der Deutlichkeit ... wünschenswert erschien' (S. XXXIV): auch in diesen Fällen erfährt der Leser stets, wie die Überlieferung ist. In Bezug auf die Interpunktion scheint mir Hübsch freilich nicht immer nach den gleichen Grundsätzen verfahren zu sein; denn, wenn er z. B. Z. 952 es nötig gefunden hat, ein Komma vor den Vokativ gegen den alten Druck zu setzen (*A posse an* [statt *ad*] *esse non este* [d. h. *est*] *argumentum, Master*), warum ist dies nicht auch Z. 943 (*I am wearie of being a Courtiour Boy*) und 944 (*That you cannot bee Master*) geschehen? Im übrigen sieht man aus den angeführten Stellen, dafs Hübsch vernünftigerweise die Zeilen seiner Aus-

gabe gezählt hat, so dafs man bequem citieren und Citate darin nachschlagen kann: schade, dafs er nicht auch die Seitenzahlen der alten und der Collierschen Ausgabe hinzugefügt hat.

Die alte Ausgabe vom Jahre 1603 ist anonym erschienen, aber eines von den erhaltenen Exemplaren zeigt nach Collier (S. IX f.) den Namen *Henry Chettle* auf dem Titelblatt von einer gleichzeitigen Hand. Dafs aber aufser Henry Chettle auch Thomas Dekker und William Haughton an der Abfassung des Dramas beteiligt waren, lehrt Henslowes Tagebuch. Hübsch hat sich damit begnügt, S. XXVI aus Colliers Einleitung S. IX die Quittung mitzuteilen, die jene drei Dichter über 3 Pfund ausgestellt haben, die ihnen am 19. Dezember 1599 *in earnest of Patient Grissell* ausgezahlt worden sind. Hätte Hübsch Colliers vier Jahre nach seiner Ausgabe des Dramas erschienene Ausgabe des Hensloweschen Tagebuchs in die Hand genommen, so würde ihm wohl nicht entgangen sein, dafs sich hier noch weitere Eintragungen finden, die auf *Patient Grissill* Bezug haben, und an deren Echtheit zu zweifeln George F. Warners *Catalogue of the Manuscripts and Muniments of Alleyn's College of God's Gift at Dulwich* (1881) S. 158 ff. (vgl. XL ff.) uns keinen Grund giebt. Während die erwähnte Quittung auf S. 96 der Ausgabe des Tagebuches steht, lesen wir zunächst S. 158 unter dem 16. Oktober 1599 nach Collier von Rowleys Hand *Receved by me, Samuell Rowlye, of phyllyp Henchloe, for Harrye chettell, in earneste of the playe of patient Gryssell, for the use of the comepanye* [d. h. *the company of my lord of Notingame men* S. 153] *xx*^{s}. Ferner S. 162 findet sich eine Eintragung, welche die von Hübsch allein erwähnte Zahlung betrifft: *Lent unto thomas Dickkers, harey chettell, W*^{m} *harton, in earneste of a Boocke called patient Grissell, at the apointment of Robart shawe, by his letter, the some of three pownds, the 19 of desembr 1599 iij*^{li}. Dieselbe Seite bietet aber noch drei weitere *Patient Grissill* angehende Posten: 1) *Receaved of M*^{r} *Henshlowe, the 26*th *of decembr 1599, to pay Tho. Deckers, H. Chettle, and Will Hauton, for pacient Grissill, vj*^{li} *I say Receaved vj*^{li} *by me ROBT SHAA.* 2) *Lent unto thomas Deckers, the 28 of desembr 1599, in earneste of a playe called paeyent gresell, the some of v*^{s}. 3) *Lent unto W*^{m} *Harton, the 29 of Desembr 1599, in earneste of patient Gresell, some of v*^{s}. Danach hat Henslowe für das Drama an die Verfasser bezahlt am 16. Oktober 1599 1 Pfund, am 19. Dezember 1599 3 Pfund, am 26. Dezember 6 Pfund, am 28. und 29. Dezember je 5 Sh., also zusammen 10 Pfund 10 Sh.

Damit haben wir aber noch nicht alles erschöpft, was aus Henslowes Tagebuch über unser Drama zu lernen ist. S. 163 steht *Receared of M*^{r} *Henshlowe, the 26*th *of January 1599, xx*^{s}, *to gere unto the tayler to buy a grey gowne for gryssell, I say Receaved xx*^{s} *by me ROBT. SHAA.* Natürlich ist das nach unserer Art zu zählen der 26. Januar 1600. Während diese Eintragung auf die Aufführung Bezug hat, betrifft die nächste und letzte von S. 167 den Druck des Dramas: *Lent unto Robart Shaw, the 18 of marche 1599* [d. h. nach neuem Stil 1600], *to geve unto the printer, to staye the printing of patient gresell, the some of xxxx*^{s} *by me,*

RORT. SHAA. Wir sehen hieraus, dafs schon zehn Tage, ehe das Drama in das Buchhändlerregister eingetragen worden ist, Schritte gethan wurden, um sein Erscheinen zu verhindern. Da übrigens diese Eintragung weder von Collier (S. X) noch von Hübsch (S. XXV) vollständig mitgeteilt wird, mag sie hier nach Arbers Abdruck III, 158 stehen: *28 mareij* [1600] *Cutbert Burby Entred for his copie vnder the handes of the Wardens The Plaie of Patient GRISSELL vj*[d].

Wir sind so nun, glaube ich, im stande, die Frage nach der Abfassungszeit des Dramas mit gröfserer Sicherheit zu beantworten, als dies von Hübsch S. XXV f. geschehen ist. Er geht dabei von Z. 2221 aus, wo Babulo auf Laureos Frage *What wonders hast thou scene, which are not heere?* erwidert *Wonders not of nine daies, but 1599.* Zu dieser Stelle bemerkt Collier S. 96 *This play was written at the close of the year 1599, which, perhaps, led the authors to mention that number.* Hübsch S. XXV f. meint, 'dafs die Verfasser, als sie diesen Kalauer in ihr Stück aufnahmen, annahmen, dafs dasselbe im Jahre 1599 aufgeführt werden würde. Es würde sich dann also dasselbe Jahr 1599 oder etwa das Ende von 1598 als wahrscheinliche Entstehungszeit ergeben.' Aber, dafs man unmöglich bis zum Ende des Jahres 1598 zurückgehen darf, hätte Hübsch schon aus der einzigen ihm bekannten Erwähnung des Stückes bei Henslowe ersehen können: wenn dieser am 19. Dezember 1599 Geld *in earnest of Patient Grissell* gezahlt hat, so war das Drama damals noch nicht fertig, geschweige denn schon ein Jahr früher. Derselbe Ausdruck *in earnest* erscheint aber auch noch am 28. und 29. Dezember. Andererseits wird aber am 26. Januar 1599 a. St. (= 1600 n. St.) an ein Kleid für die Darstellerin der Hauptrolle gedacht, die Aufführung mufs also nahe bevorgestanden haben: das Stück wird demnach am Anfang des Jahres 1600 fertig geworden sein. Der Scherz mit der Zahl 1599 pafste natürlich bis zum 25. März 1600 n. St., da bis zu diesem Tage das Jahr 1599 a. St. ging. Und wann wird wohl das immer vorschufsbedürftige Kleeblatt sich an die Arbeit gemacht haben? Schwerlich lange, bevor Henslowe mit der ersten Abschlagszahlung herausrückte, was, wie wir gesehen haben, am 16. Oktober 1599 geschehen ist. Wir dürfen also mit ziemlicher Sicherheit behaupten, dafs *Patient Grissill* von Oktober 1599 bis Januar 1600 geschrieben worden ist.

Dieses Ergebnis ist aber auch für die Datierung eines Shakspereschen Lustspiels von Bedeutung, auf dessen Berührung mit *Patient Grissill* auch schon Hübsch S. XXIII hingewiesen hat. Er macht darauf aufmerksam, dafs der Ausdruck *pribles and prables,* der in Z. 634 unseres Stückes steht, zweimal in den Lustigen Weibern 1, 1, 56 und 5, 5, 168 vorkommt. Ferner bemerkt er, dafs 'die beiden wallisischen Gestalten unseres Dramas mit ihrer Entstellung des Englischen lebhaft an den wallisischen Geistlichen Evans in dem genannten Shakspereschen Stücke' erinnern. Wenn aber Hübsch sich schliefslich dahin ausspricht, dafs, da die Ansichten betreffs der Abfassungszeit der Lustigen Weiber zwischen 1595 und 1601 schwanken, sich nicht sagen lasse, welchem der beiden

Stücke hier die Priorität gebühre, so ist es dagegen meine Überzeugung, dafs wir keineswegs die Büchse ins Korn zu werfen brauchen. Mit Recht hat sich nämlich schon Collier S. X darüber gewundert, wie in *Patient Grissill* das wallisische Paar nach Saluzzo kommt, und bemerkt, dafs die angebliche Verwandtschaft Gwenthyans mit dem Markgrafen (*Gwenthyan is going to her cozen Gualther the Duke, for you knowe is her neere cozen by marriage, by tother husband that pring her from Wales* Z. 644 ff.) *does not much reconcile us to their situation.* Da sich ein innerer Grund für diese beiden Figuren durchaus nicht finden läfst, werden sie ihr Dasein gewifs einem äufseren verdanken. Und was liegt da näher, als anzunehmen, dafs, da die Schauspieler des Lord Chamberlain den Walliser Sir Hugh Evans in den Lustigen Weibern hatten, die Schauspieler des Lord Admiral sie noch übertrumpfen, in einem Drama, das sie aufführten, statt des einen Wallisers ein Paar haben wollten? Und zu dem Schlufs, dafs die Lustigen Weiber die Voraussetzung für *Patient Grissill* sind, mufs man auch gelangen, wenn man die Stellen vergleicht, an denen der vorhin hervorgehobene Ausdruck vorkommt. Sir Hugh sagt 1, 1, 56 *It were a goot motion, if we leaue our pribbles and prabbles* und 5, 5, 168 *And giuen to Fornications, and to Tauernes, and Sacke, and Wine, and Metheglins, and to drinkings and swearings, and starings? Pribles and prables?* Natürlich ist *prabbles* oder *prables* nur die wallisische Entstellung statt *brabbles,* die sich Evans auch 4, 1, 52 in *Leue your prables* und sein Landsmann Fluellen in Heinrich V. 4, 8, 69 in *I pray you to serue God, and keepe you out of prawles and prabbles* zu schulden kommen läfst. Dagegen nennt Alex. Schmidt *pribbles* gewifs mit Recht *a word of Evans' making.* Betrachten wir nun aber die Stelle in *Patient Grissill.* Hier sagt Sir Owen Z. 632 ff. *Her thinke the prittish shentleman is faliant as Mars that is . . . the God of pribles and prables.* Auf den Gedanken, Mars als *the God of pribles and prables* bezeichnen zu lassen, konnte gewifs kein Schriftsteller kommen, wenn nicht die Formel *pribles and prables* zur Zeit ein 'geflügeltes Wort' war, und dazu werden sie die Aufführungen der Lustigen Weiber gemacht haben.

Es scheint mir danach keinem Zweifel zu unterliegen, dafs die Lustigen Weiber vor *Patient Grissill* entstanden sind. Ich halte es aber andererseits für ausgemacht, dafs das Shaksperesche Lustspiel erst nach Heinrich V. geschrieben worden ist. Für die umgekehrte Reihenfolge ist ja allerdings geltend gemacht worden, dafs die in den Lustigen Weibern auftretenden Personen zum Teil in Heinrich V. sterben, nämlich Falstaff (2, 3, 5 *Falstaffe hee is dead*), Bardolph und Nym (4, 4, 78 *Bardolfe and Nym had tenne times mere valour ..., and they are both hang'd*) und Mrs. Quickly (5, 1, 86 *My Doll* [man erwartet *Nell,* wie Capell geschrieben hat] *is dead i'th Spittle*). Aber mit Recht hat man dagegen bemerkt, dafs Shakspere durchaus kein Bedenken zu tragen brauchte, Personen, die er in einem Stücke hat sterben lassen, in einem früher spielenden, wenn auch später geschriebenen, wieder lebend auftreten zu lassen. Am Anfange des ersten Teils von Heinrich VI. stehen wir am Sarge Hein-

richs V.: hat das aber Shakspere abgehalten, ihn später in Heinrich IV. und V. lebend auf die Bühne zu bringen? Entscheidend scheint mir der Punkt, auf den Daniel in der Vorrede zu Griggs' Faksimile der ersten Quartausgabe der *Merry Wives* S. X aufmerksam macht, nämlich das Auftreten des Korporal Nym in diesem Stücke. Er hat in ihm nur sehr wenig zu thun, und doch wird auf dem Titelblatt ausdrücklich auf ihn hingewiesen: *With the swaggering vaine of ... Corporall Nym.* Sowohl, dafs Shakspere ihn überhaupt in die Lustigen Weiber gebracht hat, als auch dafs der Drucker oder Verleger der Quartausgabe ihn auf deren Titel zur Reklame benutzt hat, erklärt sich nur durch die Voraussetzung, dafs die Figur schon früher den Beifall des Publikums errungen haben mufs, und das kann natürlich nur in Heinrich V. geschehen sein.

In Bezug auf dieses Drama können wir aber mit ziemlicher Bestimmtheit sagen, dafs es in dem zweiten Quartal des Jahres 1599 zuerst aufgeführt worden sein mufs. Allgemein bekannt ist ja die Anspielung auf die Expedition des Grafen Essex nach Irland in diesem Jahre im Chorus zum fünften Akt, V. 30 ff. *Were now the Generall of our gracious Empresse, As in good time he may, from Ireland comming, Bringing Rebellion broached on his Sword.* Essex verliefs London am 27. März. Shakspere wird die angeführte Stelle wohl nicht lange nachher geschrieben haben, jedenfalls aber, ehe es klar wurde, dafs der Aufstand nicht so leicht zu bewältigen sei, und ehe es zu Mifshelligkeiten zwischen Essex und der Königin kam, sagen wir also, spätestens im Mai 1599. Die Vollendung und erste Aufführung der Lustigen Weiber wird dann in das dritte Quartal 1599 zu setzen sein.

Was die Frage nach der Quelle oder den Quellen der *Patient Grissill* anlangt, so hat Fr. von Westenholz, Die Griseldis-Sage in der Litteraturgeschichte,[1] S. 90 gemeint, unser Drama beruhe auf der englischen Ballade in Deloneys *Garland of Good-will* und auf Boccaccio. Hübsch widerlegt aber S. XV ff. alle Gründe, die Westenholz für die direkte Benützung Boccaccios zu sprechen scheinen, und macht es wahrscheinlich, dafs neben der Ballade vielmehr die englische Prosaerzählung benützt worden sei, von der ein Druck zwar erst aus dem Jahre 1607 erhalten scheint, die aber vielleicht schon 1565 vorhanden war. In Bezug auf diese englische Prosa meint Hübsch S. XIII, dafs ihr Verfasser entweder selbst den lateinischen Text Petrarcas und den deutschen Text Steinhöwels vor sich hatte oder einer Vorlage folgte, die ihrerseits auf diese beiden Texte zurückging.

In dem metrischen Abschnitt ist mir aufgefallen, dafs S. XXVII

[1] Leider ist sogleich der erste Satz in Hübsch' Einleitung, in welchem er diese Schrift anführt, ganz mifsraten: 'Über die Erzählung von der geduldigen Griseldis, der letzten Novelle in Boccaccios Decameron, hat ... neuerdings Fr. v. Westenholz ... gehandelt.' Wie kann sich ein Philologe so etwas zu schulden kommen lassen?

naked als adjektivisch gebrauchtes Participium angeführt wird. — Wenn ferner S. XXVIII für die Regel, dafs die Endung *en* des Part. Prät. der starken Verba voll gemessen werde, auch '*swolne* 881' als Beispiel dient, so ist das ein Versehen; denn der fragliche Vers lautet *For I' abhórre her, díd not hér swolne éyes,* das Partic. *swolne* ist also hier einsilbig. — Zu tadeln ist der Ausdruck, wenn Hübsch, nachdem er von der Verschleifung in der Lautgruppe Kons. + *e* + *r* + Vokal gesprochen, S. XXIX hinzufügt 'Für *e* kann auch ein anderer Vokal stehen' und 'indem an Stelle des *r* ein anderer Konsonant tritt'. — Wenn es auf derselben Seite heifst 'In der Silbe *le* mit vorhergehendem Konsonanten wird das *e* nie verschleift; vgl. *wrinkle* 57, *inseperable* 770 etc.', so liegt dieser Behauptung eine unrichtige Auffassung der Sache zu Grunde. Um Verschleifung oder Nichtverschleifung eines *e* kann es sich in solchen Fällen selbstverständlich nicht handeln, da es unter allen Umständen stumm ist. Hübsch wollte sagen, dafs *wrinckle* (denn so ist das Wort an der angeführten Stelle geschrieben) metrisch zweisilbig und *inseperable* metrisch fünfsilbig ist: aber in beiden Fällen wird die letzte Silbe nicht durch Nichtverschleifung des *e*, sondern durch silbenbildendes *l* gewonnen. — Ebenda findet man unter den Belegen für die Regel 'Folgt auf einen langen Vokal oder Diphthongen ein kurzer Vokal, so kann letzterer mit ersterem unter Einflufs des Versrhythmus verschmelzen' auch '*angell* 218', in dem doch die beiden Vokale durch zwei Konsonanten getrennt sind. Aufserdem ist *angell* hier gewifs zweisilbig zu lesen. Die Überlieferung lautet ja allerdings *I ... Must now for this worlds denill: this angell of golde, Haue all those daies and nights to beggerie solde,* und Hübsch hat daran keinen Anstofs genommen. Aber Collier bemerkt mit Recht *"Of" is injurions both to the sense and metre.* Wenn wir *of* weglassen, kommt alles in Ordnung. Der Ausdruck *angel gold = standard or 'guinea'-gold* (s. Murray) ist statt des einfachen *gold* wegen des Wortspiels mit *devil* gewählt. — In Z. 1721 *From the Sunnes arising to his westerne fall* ist nicht mit Hübsch' (ebenda) 'Elision des bestimmten Artikels' anzunehmen, sondern nur Schwund des Vokals des Artikels. — In Z. 1083 *Both. Therein you shew true wisedome. Marq. Doe I indeed?,* wo Hübsch S. XXX an Verschleifung von *Doe I* denkt, könnte man auch zweisilbige Senkung in der Pause annehmen. — Ebenda ist '*flower in* 2459' zu streichen: der Vers ist S. XXIX unter c richtig beurteilt.

In den Anmerkungen zum Texte befindet sich auch die Übersetzung der keltischen Stellen von Prof. Zimmer. Abgesehen hiervon, bestehen sie vorzugsweise aus Glossen, und diese scheinen zum Teil auf Leser berechnet, die das Buch schwerlich je in die Hand nehmen werden. Erklärungen, wie '80. *tooth and naile = with biting and scratching; hence with all strength and means; with one's utmost efforts* (Cent. Dict. s. v. *tooth* 6282, Sp. 1)' oder '161. *by hooke or by crooke = by one means or another, by fair means or foul* (Cent. Dict. s. v. *crook*)' u. s. w., hätte der Herausgeber ruhig für sich behalten sollen. — In Z. 12 *Then sally not this morning with foule lookes* glaubt Hübsch das von Collier beanstandete

sally durch den Hinweis auf Halliwells *Dictionary* rechtfertigen zu können, wo für dieses Verbum die dialektische Bedeutung *to move, or run from side to side* angegeben wird, 'welche', wie Hübsch meint, 'hier einen passenden Sinn giebt'. Aber man erwartet an unserer Stelle doch kein Verbum der Bewegung. Ich halte Colliers Besserung *sully* statt *sally* für schlagend: *sully* pafst vor allem vortrefflich zu *foule lookes,* und mit *sully not this morning* ist zu vergleichen Shakspere, *Sonn.* 15, 12 *To change your day of youth to sullied night.* — Z. 45 ist überliefert *Shew the care-pined hearts.* Collier hat *Fly* für *Shew* geschrieben. Hübsch hält eine Änderung für überflüssig, indem er '*Shew* = *eshew* meiden, fliehen' setzt. Aber das Verbum heifst doch *eschew,* nicht *eshew.* — In Z. 100 liegt der Witz wohl darin, dafs Babulo das Verbum *to hamper* braucht, als hinge es mit dem Sb. *hamper,* das mit *basket* synonym ist, zusammen. An 'mit mir ins Grab hinabziehen' ist jedenfalls nicht zu denken. — Z. 146 *Weare naked brauerie and ragged pride* erklärt Hübsch 'sie tragen nackt ihren Putz ... und zerlumpt ihre Kleiderpracht, d. h. ihre kostbaren Gewänder können ihre Schande nicht verdecken'. Er zieht offenbar *naked* und *ragged* zum Subjekt, aber das Natürlichste ist es doch, jedes dieser beiden Wörter zu dem Substantivum zu ziehen, vor dem es steht. — Z. 153 ist überliefert *The musick of those words sweeten mine eares.* Hübsch verwandelt nach Colliers Vorgang *sweeten* in das von der heutigen Grammatik verlangte *sweetens.* Aber die von Abbott in § 412 gesammelten Beispiele zeigen, dafs zur Zeit, da unser Drama entstand, das von dem alten Drucke Gebotene nichts Auffallendes hatte; vgl. z. B. Jul. Cæsar 5, 1, 33 *The posture of your blowes are yet vnknowne.* Der von dem thatsächlich singularen Subjekt abhängige Plural erzeugte in dem Redenden oder Schreibenden das Gefühl eines pluralen Subjekts. — In Z. 168 *in this cutting age* ist *cutting* wohl im Sinne von 'spitzbübisch' zu nehmen; vgl. Nares s. v. — In Z. 182 und 192 *Foole* und *Fool* = frz. *foule* 'die Menge' zu nehmen und an einen Chor zu denken, was Hübsch für möglich hält, scheint mir durchaus unerlaubt. Nach meiner Ansicht deutet dieses *Fool(e)* an, dafs die dahinter folgenden Verse Babulo singt, der ja in dem Stück oft genug *foole* genannt wird (Z. 99. 202. 233. 370. 1041) und nach Z. 388 *(this motley Ierkin)* und 1052 *(Great was the wisedome of that Taylor, that stitcht me in Motley)* Narrenkleidung trägt. — Z. 204 giebt Babulo dafür, dafs es besser sei, den neun Todsünden zu dienen, als den neun Musen, den Grund an: *for they are starke beggers.* Dies übersetzt und erklärt Hübsch: 'denn sie sind dreiste Bettler, d. h. sie geben nicht Ruhe, bis man sie befriedigt.' Mag ich nun aber *they* auf die Todsünden, wie wohl Hübsch thut, oder auf die Musen beziehen, so scheint mir bei einer solchen Auffassung der Stelle kein rechter Sinn herauszukommen. Ohne Zweifel bedeutet *starke beggers* 'vollständige Bettler', und *they* geht auf die Musen. — Z. 215 *haue chargd my friends* heifst nicht 'habe von meinen Freunden Geld erhalten', sondern 'habe meine Verwandten Geld gekostet'; cf. Murray II, 285, 12. — Z. 315 *By loues most wondrous Metamorphosis* spielt gewifs auf Lillys *Love's Metamorphosis* an. — Zu

Z. 170 lies 'Heinrich VIII.' statt 'Heinrich VII.' — Z. 510 ist *wighee* ebenso, wie *hollow*, als Zuruf an ein Pferd zu fassen; vgl. Halliwells *Dictionary* s. v. — Nach Z. 521 steht die Bühnenweisung *Spit out his meate.* Hübsch folgt Collier, indem er für den Konjunktiv *Spit* den Indikativ *Spits* schreibt. Das gleiche Verfahren beobachten beide Herausgeber auch bei *Tye them* nach Z. 841 und bei *Run to him* nach Z. 1604. Nach meiner Ansicht stützen sich diese drei Stellen gegenseitig. Der Konjunktiv ist in solchen Fällen ebenso berechtigt, wie bei dem ganz gewöhnlichen *Enter.* — In Z. 549 *you match no more loue trigs* scheint mir *to match* in der von Hübsch angenommenen Bedeutung 'paaren, zusammenbringen' keinen rechten Sinn zu geben. Sollte *match* nicht vielleicht für *make* stehen? Freilich 585 und sonst steht dafür *mag.* — Z. 563 ist *twag*, wie schon Collier gesehen hat, gewifs ein Druckfehler statt *tawg* = *talk;* vgl. 615 *Is tawge in her prittish tongue;* 1315 *that tawg to her;* 2338 *you taug;* 2605 *you taug.* — Zu Z. 587 *the lime and hair* bemerkt Hübsch: 'Ich habe diese Zusammenstellung nirgends gefunden.' Mit Hilfe von Schmidts Shakspere-Lexikon hätte er aber leicht zweier Stellen im 'Sommernachtstraum' habhaft werden können: 5, 166 fragt Theseus nach der Rede der Mauer: *Would you desire lime and haire to speake better?*, und ebenda 193 redet Thisbe die Mauer an: *My cherry lips haue often kist thy stones; Thy stones, with lime and hayire knit now againe* (*up in thee* statt der beiden letzten Wörter Fol.). — Zu Z. 650 *shall loue her diggon* (vorher ist im Text *ths* statt *this* gedruckt) bemerkt Hübsch: '*diggon* ist wohl = *dickens* zum Teufel!' Dies ist schwerlich richtig. Zunächst steht *diggon* wohl für *dickon* (vgl. *Dickon thy master* Richard III. 5, 3, 305; doch auch *Diggon Davie* in Spensers *Sheph. C.*, September) und zwar als Appellativ (vgl. *Love's Labour's Lost* 5, 2, 464 *Some mumble newes, some trencher Knight, some Dick*, wozu Delius auf *Jack* verweist: namentlich *Jack* im Gegensatze zu *Gill* ist zu vergleichen). Man kann *diggon* etwa mit 'Hans' übersetzen. — Zu Z. 745 f. *time ... a bald friend* ist jetzt zu vergleichen der Aufsatz von Matzke *On the Source of the Italian and English Idioms meaning 'to take time by the forelock'* in den *Publications of the Modern Language Association of America. New Series* I, 303 ff. (vgl. auch ebenda S. LXV). — Zu Z. 934 f. *Boy. It hangs as euen as a chandlers beame. Bab. Some of them deserue to hang vpon a beame for that euennes* bemerkt Hübsch: 'Wortspiel zwischen *beame* Wagebalken und *beame* Baum.' Aber *beame* hatte damals längst nicht mehr die Bedeutung 'Baum'. An zweiter Stelle ist natürlich der Querbalken des Galgens gemeint. — In Z. 1035 f. *Remember thou didst liue when thou wert poor, And now thou dost but liue* fafst Hübsch *thou didst liue* 'du lebtest wirklich', dagegen *now thou dost but liue* 'nun vegetierst du blofs'. Das scheint mir nicht in den Worten zu liegen; der Sinn ist nach meiner Ansicht nur: 'du lebtest, als du arm warst, und jetzt lebst du (auch) nur.' — Z. 1045—1046, die dem Herausgeber, wie er sagt, nicht ganz klar sind, enthalten wohl nur ein mäfsiges Wortspiel zwischen *to turn* 'wegjagen' und *turn* 'Dienst'. — Zu Z. 1163 *I protest, and contest heauen* be-

merkt Hübsch: '*contest.* Emulo ist sich über die Bedeutung des Wortes, das er im Zusammenhange mit dem ähnlich lautenden *protest* anwendet, offenbar nicht klar.' Aber bei Murray hätte Hübsch Belege für transitives *to contest* im Sinne von *to call to witness, to take to witness* gefunden; auch hätte er an lat. *contestari deos hominesque* und dergl. denken sollen. — In Z. 1261 *and haid her wil doe what her can* bezeichnet *haid* wohl eine unrichtige Aussprache von *had:* Hübsch glaubt im Anschlufs an Collier, es sei aus *said* 'entstellt'. — Zu 1117 *Furio, Ile turne this circle to a cradle, To rocke my deare babe* bemerkt Hübsch: '*circle* wohl = *sphere* Kugel, d. h. Erdkugel.' Aber wie kann denn der Markgraf auf den Gedanken verfallen, die Erdkugel in eine Wiege zu verwandeln, um seinen Sohn zu schaukeln? Er fährt dann fort: *A great Romaine Lord Taught his young Sonne to ride a Hobby-horse. Then why should I thinke scorne to dandle mine?* Zum *dandling* braucht er natürlich seine Arme, und diese kann er nur mit *this circle* meinen. Vgl. Shakspere, Tit. Andr. 2, 4, 19 *What sterne vngentle hands Hath lopt, and hewde, and made thy body bare Of her two branches* (d. h. der Arme), *those sweet ornaments Whose circling shadowes Kings haue sought to sleepe in.* Da *circle* in gewissem Sinne mit *circuit* synonym ist, kann man auch vergleichen Ven. und Ad. 230 *I haue hemd thee here Within the circuit of this iuorie pale.* — Auch die Erklärung scheint mir nicht richtig, die Hübsch zu Z. 1676 f. *Heere's sixteene pence a weeke, and sixteene pence a weeke, eight groates, sope and candle* giebt: 'Man mufs vermuten, dafs Babulo das Geld, welches er für verkaufte Körbe erhalten hat, abliefert und ebenso Seife und Licht, welche er eingekauft hat. *Groat* ist eine Silbermünze.' Babulo kommt aber gar nicht vom Verkaufen von Körben, sondern vom Rutenschneiden; denn er sagt Z. 1678 *I met her in Osier groue,* und die Bühnenanweisung von Z. 1673 lautet *Enter Babulo with a bundle of Osiers in one arme.* Und was sollte denn auch der zweimalige Zusatz *a weeke,* wenn die vorher genannte Summe sich auf den Erlös für verkaufte Körbe bezöge? Ich meine, Babulo denkt daran, was die zwei Kinder den Grofsvater wöchentlich kosten werden, und berechnet *sixteene pence* und nochmals *sixteene pence = eight groates,* dazu kommen dann noch die Auslagen für Seife und Licht. Man vgl. auch Z. 1769 f. *There's foure groates, and heere's foure more.* — Z. 1765 mufs doch wohl *he we* mit Collier gestrichen werden. — Z. 1802 *and saue the little hop a my thombes* hat Hübsch falsch verstanden. Er bemerkt: '*Hop* bedeutet hier wohl "das Hüpfen"; *a = of.* Der Sinn wäre dann möglicherweise: Sorgt dafür, dafs es mich nicht umsonst in den Fingern juckt.' Es wäre natürlich nach der jetzigen Orthographie *hop-a-my-thumbs* zu schreiben. Halliwell hat '*HOP-O-MY-THUMB. A very diminutive person.* Var. dial. "*Hoppe upon my thombe,* fretillon", Palsgrave.' Aus Halliwell ist das Wort auch in neuere Wörterbücher (z. B. den neuen Flügel und den neuen Webster) übergegangen. Also bedeuten jene Worte 'und rette die kleinen Knirpse' und beziehen sich natürlich auf die Kinder, die, wie Laureo vorher sagt, Furio *with a murdring eye* ansieht. — Z. 1876 f. heifst es *When a quarrell enters into*

a trade it serues seauen yeares before it be free. Hübsch bemerkt zu *it serues seauen yeares:* 'Das mufs bedeuten: Es dauert sieben Jahre. Doch habe ich *to serue* in dieser Bedeutung nicht gefunden.' Er hätte doch überlegen sollen, dafs es heifst *before it be free.* Das Pronomen *it* vor *serues* ist nicht das unbestimmte 'es', sondern geht auf *quarrell.* Das Verb *serue* steht hier von kontraktlicher Verpflichtung im Handwerk, wie z. B. Shakspere, Heinrich IV., I. Teil, 2, 4, 45 *How long hast thou to serue, Frances?;* Pericl. 4, 6, 187 *Serue by indenture to the common hang-man;* namentlich Sh. Richard II. 1, 3, 271 *Must I not serue a long apprentice hood To foreign passages, and in the end, Hauing my freedome, boast of nothing else But that I was a journeyman to grief?* — Zu Z. 2221 f. *I haue seene vnder Iohn Prester and Tamer Cams people, with heds like Dogs* hat Hübsch zunächst die Anmerkung: 'Über diese Namen vermag ich nichts zu sagen.' Dafs ihm nicht klar geworden ist, wer *Iohn Prester* ist, wundert mich. Er führt nämlich zu *people, with heds like Dogs* an, was Collier sagt: *The authors took their notions of these monsters from the descriptions of Sir John Mandeville and other travellers.* Es liegt nun doch nahe, im Sir John Mandeville nachzuschlagen, und hier findet man in der Überschrift von Kap. XXVII (S. 327 der Ausgabe von 1727) *Of the Ryalle estate of Prestre John* u. s. w., in der von Kap. XXVIII (S. 340) *of folk in dyverse Yles, that ben abouten, in the Lordshipe of Prestre John,* in der von Kap. XXIX (S. 353) *wherfore the Emperour of Ynde is clept Prestre John* u. s. w. Auch aus Nares s. v. *Prester John* hätte sich Hübsch unterrichten können. Weiteres Umsehen hätte ihn dann belehrt, dafs über den Priester Johannes bereits eine reichliche Litteratur vorhanden ist; es sei nur an die Untersuchungen von Gustav Oppert und Zarncke erinnert. Nicht so berühmt ist *Tamer Cams,* aber es ist wohl nicht zweifelhaft, dafs dieser identisch ist mit dem Helden eines Dramas jener Zeit, von dessen erstem Teil das Scenarium in Boswells Shakspere III in der zweiten Beilage zu S. 356 *"The plott of The First parte of Tamar Cam"* mitgeteilt ist, und das in Henslowes Tagebuch öfter erwähnt wird (*Tamber came* S. 25, *Tambercame* S. 241, *tambercame* S. 27. 28. 68. 69. 74. 82, *Tambercam* S. 227, *tambercam* S. 26. 30). Vgl. auch *Wily Beguiled* in Hazlitts *Old Plays* IX, 257 *The great Tartarian emperor, Tamar Cham, Joy'd not so much in his imperial crown;* Collier, *History of English Dramatic Poetry* III, 105 und 404 f.; Halliwell, *Dictionary of Plays* S. 240. Wegen *people, with heds liks Dogs* vgl. Mandeville (S. 236) *And alle the men and wommen of that Yle han Houndes Hedes* und Plinius, *Nat. hist.* 6, 30 *Cynamolgi caninis capitibus.* — Mit Z. 2227 ff. *I haue seene many without heads, hauing their eyes, nose and mouths in their breasts* vgl. Plinius, *Nat. hist.* 5, 8 *Blemmyis traduntur capita abessė ore et oculis pectori affixis.* — Zu Z. 2238 *These Epimœi be our Epicures* bemerkt Hübsch: '*Epimœi* dürfte aus ἐπί μοι entstanden und mit "Egoisten" zu übersetzen sein.' Ich möchte meinen, dafs *Epimœi* nur als der Name der in Z. 2228 f. geschilderten wunderbaren Menschen gemeint sein kann. Haben wir es vielleicht mit einer Entstellung des Namens bei Plinius zu thun? — Mit

Z. 2239 ff. *What say you to them that haue but one leg, and yet will out run a horse?* vgl. Mandeville S. 189 *In that Contree* (nämlich *Ethiope*) *ben folk, that han but o foot: and thei gon so fast, that it is marvayile* und Plinius, *Nat. hist.* 7, 2 *Hominum genus, qui Monocoli vocarentur, singulis cruribus, miræ pernicitatis ad saltum.* — Mit Z. 2248 ff. *What say you to the litle litle Pigmies, no higher then a boyes gig, and yet they tug and fight with the long neckt Cranes?* ist zu vergleichen Plinius, *Nat. hist.* 7, 2 *Super hos extrema in parte montium Spithami Pygmæique narrantur ternas spithamas longitudine, hoc est ternos dodrantes, non excedentis . . ., quos a gruibus infestari Homerus quoque prodidit. Fama est insidentes arietum caprarumque dorsis armatos sagittis veris tempore universo agmine ad mare descendere et ova pullosque earum alitum consumere, ternis expeditionem eum mensibus confici, aliter futuris gregibus non resisti.* — Zu Z. 2328 f. erklärt Hübsch im Anschlufs an Alex. Schmidt: *Cambria, ancient name of the western part of England.* Das kann leicht irreführen; *Cambria* ist der gelehrte Name für Wales; vgl. namentlich Grays *Bard (From Cambria's curse, from Cambria's tears; since Cambria's fatal day).* — Zu Z. 2362 bemerkt Hübsch über *cole-staffe:* 'Bezeichnet offenbar ein Holz, welches über die Schulter getragen wurde, und an dessen beiden Enden Kohlenkörbe hingen.' Dieses Wort, dessen richtige Schreibung *cowl-staff* ist, ist nur durch Volksetymologie mit *coal* zusammengebracht worden. Was vermöge eines *cowl-staff* getragen wurde, hing nicht an den beiden Enden, sondern vielmehr in der Mitte. Murray erklärt *A stout stick used to carry a 'cowl', being thrust through the two handles of it; a pole or staff used to carry burdens, supported on the shoulders of two bearers.* — Zu Z. 2545 hätte wohl Colliers Erklärung *Duckegs* durch *ducats* wiederholt werden sollen. — Mit *it preakes in snip snap peeces* Z. 2549 ist zu vergleichen Sh. LLL. 5, 1, 63 *A quicke venewe of wit, snip snap, quicke and home.* — Z. 2607 *and fraide them from good sportes* erklärt Hübsch *'fraide = afraid'.* Aber *afraid* ist doch nur Part. Perf., während in *fraide* ein Präsens stecken mufs. Es ist wohl verdruckt statt *fride = fright* = heutigem *frighten.* — Hübsch hat recht, dafs in Z. 2621 f. *her Latie is spride of buttrie* mit *spirit of the buttery = spirit of wine* nichts anzufangen ist; aber ich möchte meinen, dafs diese Erklärung auch nicht für das letzte Citat bei Murray aus G. Harveys *Pierces Supererogation* pafst: *His frisking penne began to play the sprite of the buttery.* Ich vermute, dafs *sprite of the buttery* etwas ganz anderes bezeichnete als *spirit of the buttery,* nämlich einen Kobold, der ja in der *buttery* und *dairy* nach dem Glauben der Shakspereschen Zeit vorzugsweise sein Wesen trieb. Vgl. die bei Nares s. v. *Puck* aus Heywood angeführte Stelle *Such as wee* Pugs *and* hobgoblins *call. Their dwellings bee In corners of old houses least frequented, Or beneath stacks of wood; and these convented Make fearfull noise in buttries and in dairies.*

Für die Erklärung des Dramas bleibt noch manches zu thun. Hoffentlich giebt die neue Ausgabe recht vielen Fachgenossen Anlafs, sich mit ihm zu beschäftigen. J. Z.

Shakespeare, Macbeth. Students' Tauchnitz Edition. Mit deutschen Erklärungen von Dr. Immanuel Schmidt, Professor an der Kgl. Hauptkadettenanstalt zu Lichterfelde. Leipzig, Bernh. Tauchnitz, 1893. XX, 167 S. 8. Kart. M. 1,80.

Was der Name des vorteilhaft bekannten Herrn Herausgebers auf dem Titelblatt verspricht, das hält das Buch vollkommen. Er hat damit seinen Fachgenossen eine überaus fleifsige und gründliche Arbeit geliefert. Eine Einleitung in deutscher Sprache bespricht auf zehn Seiten das Verhältnis der Tragödie zu Holinsheds *History of Scotland* und charakterisiert die Hauptpersonen. Auf weiteren vier Seiten folgen 'metrische Bemerkungen', und ein Anhang von acht Seiten enthält 'erläuternde und kritische Zusätze'. Die Hauptsorgfalt aber ist auf die Behandlung und Erklärung des Textes verwendet. Vor jeder Scene befindet sich eine kurze Inhaltsangabe in deutscher Sprache, und zahlreiche Fufsnoten, bei welchen der Verfasser besonders die vorzügliche englische Ausgabe von Clark und Wright fleifsig benutzt hat, erteilen alle nur wünschbare Auskunft. Eine angenehme Zugabe ist die Bezeichnung der Aussprache der vorkommenden Eigennamen. Die typographische Ausstattung läfst nichts zu wünschen übrig, und so kann das Buch nicht ermangeln, einen überaus gewinnenden Eindruck zu machen.

Eine andere Frage nun, ob der I. Schmidtsche Macbeth auch als Schulausgabe zu empfehlen sei, möchten wir nicht so unbedingt bejahen. Zwar sagt der Herr Herausgeber in der Vorrede, er habe sich in der gegenwärtigen Ausgabe wie in seinem J. Cæsar auf den Standpunkt von Primanern gestellt und alles ausgeschieden, was denselben unverständlich sein würde. Uns will aber doch scheinen, er sei da und dort für die Schule etwas weit gegangen. Die erläuternden und kritischen Zusätze z. B. mit den gut zwei Dutzend Namen von Macbeth-Auslegern und den Erörterungen, ob bei streitigen Stellen diese oder jene Lesart mehr für sich habe, würden wir in einer Schulausgabe nicht ungern ganz vermissen. Der Herausgeber wähle doch getrost diejenige Lesart, welche ihm die richtigste scheint, und damit Gott befohlen! Den Schüler durch eine Begründung derselben in den Hausstreit der Gelehrten hineinzuziehen, betrachten wir bei der Menge von Nüssen, die ihm Shakspere sonst noch zu knacken giebt, mehr oder weniger als Zeitverlust.

In einer Einleitung zu Macbeth ist es nun einmal Mode, dem Dichter nachzurechnen, was er in Holinshed vorfand und was eigene Zuthat ist. Ob dem Schüler, der ja gewöhnlich von Shakspere und seiner Zeit wenig oder gar nichts weifs, mit einer biographischen und litterarhistorischen Einleitung, wenn möglich in englischer Sprache, nicht besser gedient wäre?

Die sprachlichen und sachlichen Anmerkungen verdienen volle Anerkennung. Doch dürfte auch hier für die Schule des Guten etwas viel geboten sein, wenn aus 32 Stücken Shaksperes Stellen zum Vergleich herangezogen werden, aus J. Cæsar allein etwa 40. Auch Euripides, Sophokles, Vergil, Seneca, Juvenal, Lucrez werden gelegentlich citiert.

Aufgefallen ist uns die Forderung, dafs *hover, whether, either, prowess* dem Vers zulieb einsilbig zu sprechen seien, ersteres wie *hov'r* oder *ho'er* (S. 4). Natürlicher scheint uns die Erklärung von Clark und Wright: Either *is to be pronounced here, as frequently, in the time of a monosyllable.* Überhaupt macht es uns den Eindruck, der Herr Herausgeber thue ab und zu der natürlichen Aussprache Gewalt an, um einen richtigen Vers herauszubekommen. Wie man z. B. im Schlufsvers der ersten Scene des ersten Aktes *Hover through the fog and filthy air* aus den vier ersten Silben einen Trochäus herausbringen kann, ist uns nicht recht ersichtlich und scheint uns auch ganz überflüssig. Lassen wir den Vers doch aus fünf Füfsen bestehen! Shaksperes Versbau zeichnet sich ja durch eine solche Freiheit, um nicht zu sagen Nachlässigkeit, aus, dafs solche Unregelmäfsigkeiten nicht besonders auffallen. Warum sollte *I dare abide no longer. Whither should I fly?* kein Alexandriner sein dürfen, wenn doch, wie Herr Dr. I. Schmidt zugiebt, sich allerdings bisweilen Alexandriner finden? Auch Anapäste sind bei Shakspere nicht selten. Wir sehen also keinen Grund zu der Bemerkung: 'Meistens verschwinden scheinbar (sic!) Anapäste, durch Synkope, oder durch Verschmelzung von Vokalen bei richtigem Skandieren der Verse, z. B.:

And not i' the worst rank of manhood, say't.
Loók to the lády.
Whý do we hóld our tóngues.

Hier kann man doch nicht wohl die Anapäste *i' the worst* und *do we hold* als Iamben erklären, ohne der Aussprache unnötigen Zwang anzuthun.

Wohl aus Versehen erscheint S. XX[1] *business* unter den Wörtern, die, sonst dreisilbig, bei Shakspere oft zweisilbig werden. An Druckfehlern sind uns aufgefallen: *Fyfe* (10, Anm. 61), *à l'outrance* (74, Anm. 72), *Pertshire* (112[2]).

Wir fassen unser Urteil in die Worte zusammen, dafs wir trotz einiger verhältnismäfsig unbedeutender Aussetzungen vorliegende Arbeit jedenfalls für eine der besten Macbeth-Ausgaben halten.

Schaffhausen. Eggenschwyler.

The Curb of Honour. By M. Betham-Edwards. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Coll. of British Authors, Vol. 2942). 286 S. kl. 8. M. 1,60.

Auch diese neue Erzählung der Verfasserin, mit der sich das Archiv zuletzt Bd. XC, 430 f. beschäftigt hat, ist lesenswert trotz des affektierten Stiles, der mitunter stört. Der verwachsene Professor Rollo Rugden legt seine Stelle nieder, da ihn seine Ärzte nur noch auf ein einziges Lebensjahr rechnen lassen, und begiebt sich ihrem Rate gemäfs in die Pyrenäen. In seiner Begleitung befindet sich sein Mündel Eldred Eden, die Tochter eines verstorbenen Freundes, und deren frühere Erzieherin Miss Lavinia Tart. Rugdens ernstliches Bestreben ist nun darauf gerichtet, vor seinem Ende Eldred einen ihrer würdigen Gatten zu verschaffen, und der Zufall

fügt es, dafs er einen dazu nach seiner Ansicht sehr geeigneten Mann in der Person eines protestantischen französischen Geistlichen, Ange Allard, findet, der auch Eldred vom ersten Tage an, wo er sie sieht, liebt: allein Eldred widersetzt sich der Absicht ihres Vormundes, trotzdem ihr Allard an sich sehr gut gefällt, weil ihr Herz längst Rugden gehört. Da sie ihm das verrät, hält er es, trotzdem er sie ebenfalls liebt, und trotzdem ihm ein berühmter Pariser Arzt versichert, dafs in seinem Leiden ein Stillstand eingetreten sei und er daher noch mehrere Jahre vor sich habe, doch mit seiner Ehre und seinem Gewissen nicht für vereinbar, das junge schöne Mädchen an sich zu fesseln. Er hat so viel Selbstbeherrschung, sie nicht merken zu lassen, welches Opfer er bringt, und in der Hoffnung, so Eldred und Allard am raschesten zusammenzubringen, schliefst er eine Scheinehe mit Miss Tart, ohne zu ahnen, dafs diese ihn ebenfalls leidenschaftlich liebt. J. Z.

The Firm of Girdlestone. A Romance of the Unromantic. By A. Conan Doyle. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Coll. of British Authors, Vols. 2943 and 2944). 272 u. 270 S. kl. 8. M. 3,20.

The Firm of Girdlestone ist kein neues Werk, sondern in der Originalausgabe schon im Jahre 1890 erschienen (vgl. Archiv LXXXVI, 436 und zuletzt über den Verfasser XCI, 312. 318 f.). Der Roman ist reich an gut gezeichneten Charakteren und wirkungsvollen Scenen, wenn ich auch wünschte, dafs der Verfasser gegen seine Heldin und daher auch den Leser weniger grausam gewesen wäre. Die Firma Girdlestone and Co., die anfangs aus Vater und Sohn besteht, später aber, da Geld dringend von nöten ist, auch den ahnungslosen Tom Dimsdale aufnimmt, nachdem er eben in der ersten medizinischen Prüfung in Edinburgh durchgerasselt ist, betreibt ein sehr schwunghaftes Geschäft mit Afrika, freilich zum Teil mit ganz unbrauchbaren Schiffen. John Girdlestone (der Vater) verliert aber durch misglückte Spekulationen, in die er sich hinter dem Rücken seines Sohnes Ezra eingelassen, so viel Geld, dafs er auf einen kühnen Coup verfällt. Ezra begiebt sich nach dem Kaplande und kauft hier billig Diamanten ein, nachdem der Preis durch eine von einem Agenten der Firma in Scene gesetzte Scheinentdeckung eines angeblich überaus reichen Diamantenfeldes im Ural herabgedrückt worden. Da Ezra nach Europa zurückkehren will, werden ihm seine Diamanten geraubt, doch jagt er sie dank seiner grofsen Thatkraft den Räubern wieder ab. Allein sie werfen doch nicht den erwarteten Nutzen ab, weil wirklich ein neues Diamantenfeld, wenn auch nicht im Ural, so doch im Orange-Freistaat entdeckt worden ist. So entschliefst sich denn, um die Ehre des Hauses zu retten, Ezra dazu, um Kate Harston zu werben, die mit 40000 Pfund in der Vormundschaft John Girdlestones zurückgelassene Tochter seines einzigen vor einigen Jahren verstorbenen Freundes. Aber Kate ist längst heimlich mit ihrem Vetter, Tom Dimsdale, verlobt und

läfst sich weder durch freundliches Zureden noch durch Vorwürfe und Drohungen bestimmen, Ezras Frau zu werden. Da der Firma Zusammenbruch droht, falls nicht alsbald neues Geld geschafft wird, und Kates Vater die Unvorsichtigkeit begangen, für den Fall, dafs sie unverheiratet stürbe, John Girdlestone zu ihrem Erben einzusetzen, beschliefsen die beiden Schurken ihren Tod. Sie wird in einem früheren Kloster in der Nähe von Portsmouth unter dem Vorwande, dafs sie geistesgestört sei, eine Zeit lang gefangen gehalten, und schliefslich einer von den früheren Diamantenräubern Namens Burt gedungen, sie zu ermorden: ihre Leiche soll dann auf die Schienen der an dem Garten ihres Gefängnisses vorbeigehenden Eisenbahn gelegt werden, damit diese über sie weggehe und der Schein entstehe, sie sei bei einem Fluchtversuch überfahren worden. Aber infolge eines Irrtums wird vielmehr Kates Zofe ums Leben gebracht. Während die Leiche fortgeschleppt wird, erscheint Kate, und so glauben Vater und Sohn an einen Spuk und laufen voller Angst davon. Burt fällt Tom in die Hände, der erst an diesem Tage Kates Aufenthaltsort erfahren hat, und erleidet natürlich die gerechte Strafe. Den beiden Flüchtigen gelingt es, in einem Fischerboot ihr nach Afrika segelndes Schiff Black Eagle bei Deal zu erreichen, doch geht dieses in einem Sturme an der spanischen Küste unter. Ezra rettet sich auf einen Felsvorsprung, auf dem nur für einen Menschen Platz ist, und stöfst deshalb seinen Vater in das Wasser zurück, als dieser ebenfalls darauf klettern will. Einige Jahre später findet Ezra in San Francisco bei einem Streit seinen Tod. Tom, der natürlich Kate heiratet, gelingt es, das Geschäft, in das er all sein Geld steckt, zu retten: allerdings lautet jetzt die Firma, nachdem er den alten Buchhalter zum Teilhaber gemacht, Dimsdale and Gilray. — Unter den Nebenfiguren befindet sich ein deutscher Socialist, Sigismund von Baumser. Dagegen, dafs der Verfasser ihn ganz elendes Englisch sprechen läfst, ist natürlich nichts einzuwenden: aber, dafs er ihm Ausdrücke, wie *gorilla warfare* (II, 32), *mother-of-oysters* (II, 31 statt *mother-of-pearl*) oder *through thin and broad* (II, 156), in den Mund legt, ist unberechtigt, da sich in allen diesen Fällen die ‘innere Form’ beider Sprachen deckt. J. Z.

What the Glass told; and, A Study of a Woman. By Helen Mathers (Mrs. Henry Reeves). Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Collection of British Authors, Vol. 2945). 271 S. kl. 8. M. 1,60.

Abgesehen davon, dafs die Verfasserin die erste von den 21 Schriftstellern und Schriftstellerinnen ist, die *The Fate of Fenella* (vgl. Archiv LXXXIX, 348) zu verantworten haben, sowie abgesehen von zwei kleinen Geschichten von ihr im *Tauchnitz Magazine* (vgl. Archiv LXXXVIII, 448 und XC, 39), ist bisher nur ihr *Blind Justice and “Who, being Dead, yet speaketh”* im Archiv (LXXXIV, 114 f.) besprochen worden. Ich kann leider nicht sagen, dafs mir ihre zwei neuen Erzählungen der Tauchnitz-

schen Sammlung zu gröfserer Ehre zu gereichen scheinen, als die beiden älteren: der Inhalt ist nicht erfreulicher, und auch die Erzählungskunst erscheint mir nicht in günstigerem Lichte. *What the Glass told* berichtet von den ersten Zwistigkeiten eines jungen Ehepaares. Er ist im Zorne davon und wird, da ihn Eifersucht zurückbringt und er heimlich in ihr Zimmer schleicht, von ihr, da sie, vor dem Spiegel sitzend, nur eine Männergestalt erblickt, mit einer für etwa eindringende Räuber immer bereit liegenden Pistole verwundet. Er glaubt natürlich, dafs sie ihn wohl erkannt und in der Absicht, ihn aus dem Wege zu räumen, auf ihn geschossen habe. Es löst sich aber alles schliefslich in Wohlgefallen auf. — *A Study of a Woman* handelt von einer Frau, die nicht blofs durch Lügen und einen gefälschten Brief den Mann, den sie sich in den Kopf gesetzt, seiner Verlobten abspenstig macht und dahin bringt, dafs er sie selbst heiratet, sondern auch, da sie von einer unheilbaren Lähmung betroffen wird, sich absichtlich statt eines Schlafmittels Gift mischen läfst unter Umständen, die jene frühere Verlobte ihres Mannes, ihre spätere Pflegerin, als ihre Mörderin erscheinen lassen. Allein die Wahrheit kommt doch heraus, und es geht ihr Wunsch, die beiden auch nach ihrem Tode nicht zusammen kommen zu lassen, doch nicht in Erfüllung.

J. Z.

Diana Tempest. By Mary Cholmondeley. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Collection of British Authors, Vols. 2946 and 2947). 279 und 272 S. kl. 8. M. 3,20.

Dies ist das erste Werk, das die *Tauchnitz Collection* von der Verfasserin, deren Zuname bekanntlich gelesen wird, als würde er *Chumly* geschrieben, aufgenommen hat und auch das erste, das ich von ihr gelesen: es hat auf mich einen unzweifelhaft günstigen Eindruck gemacht, trotzdem die Schattenseiten des menschlichen Lebens darin so stark hervorgehoben werden, als ob leidlich anständige Charaktere in den gebildeten, wie ungebildeten Kreisen Englands eine seltene Ausnahme wären. Der Vater der Heldin, Oberst Tempest, ist mit der Verlobten seines älteren Bruders, des reichen Hauptes der Familie, durchgegangen. Dieser verzeiht ihm das begreiflicherweise nie und erkennt daher den von seiner Frau im Ehebruch gezeugten Knaben John als seinen eigenen Sohn an, während sonst der Oberst sein Erbe wäre: ein Prozefs, den dieser nach dem Tode seines Bruders anstrengt, hat keinen Erfolg. Da läfst sich der in seinen Hoffnungen Getäuschte von einem Schurken zu zehn schriftlich abgemachten Wetten von je tausend Pfund gegen je eines darauf verleiten, dafs ihm der Familienbesitz nie zufallen werde. Nun werden beständig teuflische Mordanschläge auf den armen John gemacht, so dafs sich selbst des Obersten Gewissen regt und er sich von ihm zehntausend Pfund borgt, um ihnen Einhalt zu thun. Aber es gelingt ihm nur eines von den zehn Meuchelmördern habhaft zu werden und ihn durch Zahlung von tausend Pfund unschädlich zu machen. Die Mordversuche gehen

also weiter, und schliefslich fällt einem zwar nicht John, wohl aber des Obersten eigener Sohn, zum Opfer. Das geschieht kurz, nachdem John erfahren, dafs er zu erben nicht berechtigt war, und sich entschlossen, alles dem Obersten abzutreten. Dieser bekommt die Nachrichten von Johns Verzicht und von seines Sohnes Tode bald nacheinander in Brighton, wo er sich von den Folgen eines Selbstmordversuches erholen sollte, zu dem ihn seine Gewissensbisse getrieben, und verfällt in ein Delirium, das nur mit seinem Tode endet. John läfst Vater und Sohn auf dem Stammsitz der Familie zu Overleigh begraben, und will dann alles Diana Tempest überlassen. Er liebt Diana längst und weifs auch, dafs sie ihn wieder liebt: allein, seitdem er seine Herkunft erfahren, hat er seine Liebe unterdrücken zu müssen geglaubt. Da nimmt denn Diana ihr beiderseitiges Schicksal in die Hand und macht ihm selbst einen Heiratsantrag, und dieser wird angenommen. — Ich hoffe, der Verfasserin noch öfter zu begegnen, doch möchte ich wünschen, dafs sie sich in Zukunft eine erfreulichere Handlung und nicht so viele verworfene Charaktere aussuchen würde. J. Z.

A Lily among Thorns. By Emma Marshall. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Collection of British Authors, Vol. 2948). 295 S. kl. 8. M. 1,60.

Die Verfasserin bietet hier nicht, wie gewöhnlich, einen historischen Roman (vgl. zuletzt Archiv XC, 438), sondern wie in *The End Crowns All* (vgl. Archiv LXXXVI, 103), eine Erzählung aus der Gegenwart. Auch diesmal handelt es sich um entsagende Liebe. Mildred Willoughby liebt mit ihrer ganzen Seele Piers Leighton, löst aber ihre Verlobung, da sie erfährt, dafs ihre Mutter in erblichem Irrsinn gestorben ist: Piers kommt dies sehr gelegen, da er inzwischen gemerkt hat, dafs seine Neigung für Mildred, die er seit ihrer Kindheit kennt, eine geschwisterliche ist, während sein Herz seiner Verwandten Rosamond Kingsford gehört, die er auch nach einiger Zeit heiratet. Ein paar Jahre später lehnt Mildred auch die Werbung Lord Falmores ab. Nebenher geht die Gründung und der bald eintretende Zusammenbruch der *Vectis Mining Company*, bei dem auch Mildreds von ihrer Mutter stammendes Vermögen verloren geht, was aber für sie bedeutungslos ist, da ihr Vater, dessen einziges Kind sie ist, reich genug ist. Der Anfang der Erzählung ist interessanter als der Schlufs, der etwas matt verläuft. Der religiöse Anstrich ist, wie bei *The End Crowns All*, zu stark für meinen Geschmack. S. 157 liegt ein Versehen vor. Es heifst hier: *Only two generations back, and the grandmother of Mrs. Kingsford, and the grandfather of Lord Falmore, had run about the woods together, where now the children of the one* [nämlich der Mrs. Kingsford] *were as strangers, and even trespassers, in the eyes of the son of the other* [natürlich Lord Falmores]: aber Lord Falmore hat ja keinen Sohn, ist überhaupt unverheiratet, und ihm selbst erscheinen die Kinder der Mrs. Kingsford als *trespassers* in seinem Walde. J. Z.

Of Course. By F. C. Philips. Leipzig, Bernh. Tauchnitz, 1893 (Coll. of British Authors, Vol. 2949). 272 S. kl. 8. M. 1,60.

Hinter *Of Course* fehlt auf dem Titel *etc.*, das Philips (vgl. über ihn zuletzt Archiv XCI, 317) auch sonst wegzulassen liebt (vgl. Archiv XCI, 90). Die erste Erzählung, welche der ganzen Sammlung den Namen giebt, füllt nur sechs Seiten. Da Harold Ainslie aus Indien als reicher Mann zurückkommt, heiratet er natürlich nicht Jemima, die mit ihm nach dem Tode ihrer mit ihm verlobten Schwester Dora eifrig Briefe gewechselt hat, sondern ihre weit jüngere Schwester Lily. — Die nächste Erzählung wird, wie ihr Titel besagt, *Told by a Diamond.* Dieser Diamant ist von seinem Finder, Jack Somerset, für seine Braut Alice bestimmt. Aber, da Jack aus Afrika mit einem kleinen Vermögen zurückkehrt, kommt er gerade zu Alices Hochzeit mit einem anderen zurecht. — *In the Good Old Times* handelt davon, wie es früher bei den Parlamentswahlen zuging. — *Advice Gratis* zeigt dramatische Form. Kapitän Durgans Rat kommt zu spät; denn sein Bruder Reggie ist bereits mit dem weiblichen Wesen verheiratet, vor dem er ihn warnt. — In *The Reward of Virtue* verliebt sich ein Maler in der Kapstadt in Mrs. Campbell, die ihm als Modell dient, widersteht aber, trotzdem sie ihm sehr entgegenkommt, der Versuchung, ihr eine Liebeserklärung zu machen. Da er nach dreijähriger Abwesenheit zurückkommt, ist sie die Favoritin in dem Harem eines Muhamedaners, dem sie sich nach dem Tode ihres ersten Gatten verkauft hat. — *The Man with the Millions,* der aus Amerika nach England zurückkommt und sich freut, seine Tochter wiederzusehen, die er als kleines Kind zurückgelassen, erfährt, dafs sie vor neunzehn Jahren gestorben ist. — *The Duke and his Valet* beruht auf einer nicht näher bezeichneten französischen Quelle. Samuel Evans, der Diener des Herzogs von Brecknock, schleicht sich unter dem Namen Lord Greatorex in das Kasino zu Trouville ein und gewinnt 30000 Franken, ehe er von seinem Herrn ertappt und unsanft hinausbefördert wird. Er rächt sich nun, indem er den Herzog bei einer englischen Theaterprinzessin aussticht. Diese sorgt dafür, dafs sein Gewinn und seine Ersparnisse bald draufgehen, und nach zwei Monaten bittet er in einem de- und wehmütigen Brief den Herzog, ihn wieder in seinen Dienst zu nehmen, und dieser wird es offenbar thun; denn Samuel *does understand tan shoes like no other man I've had.* — Darauf folgt *A Wife in Need is a Wife indeed,* das im *Tauchnitz Magazine* erschienen ist (vgl. Archiv XCI, 317). — *The Tale of a Kite* erzählt von dem (amerikanischen) Obersten Montgomery, der von den Prozenten lebt, die er von einem Londoner Geldleihgeschäft erhält, welchem er junge Leute zuführt. Er will nun selbst eine Anleihe machen (*I want to fly a kite on my own hook,* sagt er), um in den Stand gesetzt zu werden, die Hand der reichen Mrs. Liddington zu erringen, der gegenüber er natürlich immer den unmäfsig reichen Mann spielt. Aber aus der Anleihe und der guten Partie wird nichts, da Mrs. Liddington sich als die thatsächliche Inhaberin jenes Geschäfts entpuppt. — *A Practical Wife* ist nach

dem Bankerott ihres Mannes bemüht, als Schriftstellerin und Schauspielerin Geld zu verdienen: es ist ein Glück, dafs ihr Mann ein neues Geschäft anfängt, das gut geht. — Eine ganz widerwärtige Erzählung ist *A Man shouldn't marry a Murderess.* — *The Light that smouldered* (der Titel ist offenbar absichtlich nach Kiplings *The Light that failed* gebildet) erzählt von einem Theaterfeind, dessen Feindschaft in Freundschaft zurückgewandelt wird, da er erfährt, dafs ein Stück von ihm in Manchester gespielt werden soll. — *Jessamy's Gal* bewegt ihren Vater, nicht mehr als Clown aufzutreten. — In *A Mésalliance* kehrt ein junger Mann, der eine Schauspielerin geheiratet hat und sich für einen geborenen Dramatiker hielt, reuig in das Geschäft seines Vaters zurück. — *A Little Hard on me* handelt von einem erwarteten, aber durch eine Schwägerin verhinderten Heiratsantrage. — Den Beschlufs bildet das einzige längere Stück der Sammlung, eine von Philips in Verbindung mit Walter Parke unter Benutzung von *Le Truc d'Arthur* geschriebene Farce, *Lady Paddington*, der weder vom ästhetischen noch vom moralischen Standpunkt aus ein grofser Wert beigelegt werden kann. J. Z.

Barabbas. A Dream of the World's Tragedy. By Marie Corelli. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Coll. of British Authors, Vols. 2950 and 2951). 271 und 271 S. kl. 8. M. 3,20.

Der Titel verrät deutlich genug, dafs die Verfasserin, über welche Archiv LXXXVII, 306 ff. und LXXXIX, 358 f. zu vergleichen ist, für dieses Buch den Tod des Stifters der christlichen Religion zum Thema gewählt hat. Ich würde es nun begreifen, wenn ein ungläubiger Schriftsteller Jesus zum Helden eines Romans machte und seine Erscheinung unter Verzicht auf alles Wunderbare (im theologischen Sinne) sich und seinen Lesern begreiflich zu machen suchte. Allein Marie Corelli ist durchaus bibelgläubig und hätte nach meiner Ansicht, wenn sie das Thema behandeln wollte, lieber ein Erbauungsbuch schreiben sollen. Übrigens sind ihr Partien, die sie frei erfunden hat, weit besser gelungen, als diejenigen, wo sie mit der Darstellung der Evangelien wetteifert. Als Motto hat sie Matth. XXVI, 4 gewählt *And they consulted how they might take Him, by subtilty.* Sie legt auf *by subtilty*, das sie im Druck hervorhebt, ein besonderes Gewicht. Um Jesus in seine Gewalt zu bekommen, knüpft Kaiphas, obwohl ein verheirateter Mann, ein Liebesverhältnis an mit der schönen Judith Iscariot, die ihren sie zärtlich liebenden Bruder Judas zu dem Verrat bestimmt, indem sie ihm einredet, dafs Jesus dann seine Gottheit, an die er fest glaubt, aller Welt offenbaren werde. Da Judas sich erhängt hat, verliert Judith ihren Verstand und versucht es, Kaiphas zu erstechen. Dieser giebt den kurz vorher freigelassenen Barabbas als denjenigen an, der ihn habe ermorden wollen, was dieser, da Kaiphas, während Barabbas, der aus Liebe zur Judith zum Diebe und Mörder geworden, im Gefängnis safs, Judith verführt hat, gewifs auch gethan hätte, wenn die göttliche Gestalt Jesus' nicht einen so tiefen Eindruck

auf ihn gemacht hätte. Barabbas wird abermals festgenommen, aber er stirbt, ehe er vor den Richter kommt: der auferstandene Jesus hat ihn zu sich geholt. — Sehr schlecht kommt bei der Verfasserin Petrus fort, der nach I, 217 Judas' Verfahren gebilligt hat, und den Melchior, einer der heiligen drei Könige, verantwortlich macht für die Ausartungen der katholischen Kirche. J. Z.

Marion Darche. A Story without Comment. By F. Marion Crawford. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Collection of Brit. Authors, Vol. 2952). 286 S. kl. 8. M. 1,60.

Dem im Archiv XCI, 316 f. besprochenen *Pietro Ghisleri* ist rasch ein neues Buch des fruchtbaren Verfassers gefolgt, das, wie *The Three Fates* (Archiv LXXXIX, 103 f.), auf amerikanischem Boden spielt. Es ist, wie fast alles, was Crawford schreibt, lesenswert, wenn es auch nicht ganz auf der Höhe seiner besten Leistungen steht. Marion hat vor fünf Jahren den Fehler begangen, dem ehrlichen Juristen Harry Brett einen Korb zu geben und dem schurkischen Geschäftsmann John Darche ihre Hand zu reichen. Ihr Mann läfst sich grobe Veruntreuungen zu schulden kommen und wird zu fünfjähriger Zuchthausstrafe verurteilt. Marion verhilft ihm mit Unterstützung Bretts zur Flucht. Nach drei Monaten kommt die Nachricht, er sei in den englischen Kanal gesprungen, um der ihm drohenden Gefangennahme zu entgehen, und habe so seinen Tod gefunden. Marion legt Trauer um ihn an, und Brett, der sie immer noch liebt, will das Ende der Trauerzeit abwarten, ehe er zum zweitenmal um sie wirbt. Da erhält er von Darche selbst die Mitteilung, dafs er noch lebe, und schliefslich bringen die Zeitungen die Nachricht, dafs John Darche nach New York zurückgekehrt sei. Allein es stellt sich bald heraus, dafs dieser Ankömmling sich den Namen nur beigelegt, nachdem er seinen richtigen Träger an der Küste von Patagonien begraben. So wird denn aus Marion und Brett schliefslich ein Paar. Nebenher geht die Liebesgeschichte von Russell Vanbrugh und Dolly Maylands. J. Z.

Plœtz-Kares, Kurzer Lehrgang der französischen Sprache. Elementarbuch. Verfafst von Dr. Gustav Plœtz. Ausgabe C. Für Realschulen und Oberrealschulen. Berlin, F. A. Herbig, 1893.

Die preufsischen Lehrpläne von 1891 haben teils neue Lehrmittel fürs Französische ins Leben gerufen, teils Umarbeitungen der bereits vorhandenen veranlafst. Zu den letzteren[1] gehören die Ausgaben B (für Gymnasien und Realgymnasien) und C des 1891 zuerst erschienenen Elementarbuches von G. Plœtz. Welch einen ungeheuren Fortschritt dasselbe den älteren Plœtzschen Elementarwerken gegenüber bezeichnet,

[1] Vgl. Archiv XCI, 327 ff.

leuchtet auf den ersten Blick ein. Es kann sich aber auch getrost in die Reihe der ersten und bedeutendsten Lehrmittel stellen, die, durch die Reformbewegung veranlafst, in den letzten Jahren veröffentlicht worden sind. Das Buch zerfällt in drei Teile: Lesebuch, Elementargrammatik und Übungen. Das Lesebuch enthält im Anfange zwar noch keine zusammenhängenden Erzählungen, aber Gruppen einzelner Sätze, die in innerlicher Beziehung zueinander stehen, so dafs Gedankensprünge — eine Gefahr der zusammenhangslosen Einzelsätze — dem Schüler erspart bleiben. Später treten Gespräche, kleine Schilderungen und Erzählungen auf. Die Stücke sind sprachlich so überarbeitet, dafs das betreffende Kapitel der Grammatik, welches in ihnen zur Einübung kommen soll, in möglichst reichem Mafse zur Anschauung gelangt. Diese Überarbeitung ist dem Verfasser vortrefflich gelungen. Dabei wirkt es überaus wohlthuend, dafs uns überall musterhaftes und echtes Französisch entgegentritt. Indem so, wie es die Lehrpläne verlangen, das Lesestück zum Ausgangspunkt der Betrachtung gemacht wird, an ihm in methodischer Folge die wichtigsten Abschnitte der Elementargrammatik angeschaut und gelehrt werden, sind natürlich Anticipationen nicht zu umgehen. Der Schüler mufs vorläufig manches unerklärt als Thatsache hinnehmen, was im grammatischen System noch nicht vorgekommen ist. Darin können aber nur solche einen Mangel erblicken, die sich nach der alten bequemen Eintrichterungsmethode zurücksehnen. Übrigens sind derartige Anticipationen im vorliegenden Buche auf das geringste nur mögliche Mafs beschränkt. Dem jüngeren Alter der in den französischen Unterricht eintretenden Realschüler Rechnung tragend, hat der Verfasser für Ausgabe C manches ungeeignete Übungsstück gestrichen, dafür neue passende Stücke eingefügt. In der Wahl der letzteren war der Verfasser sehr glücklich. In Ausgabe C finden sich nunmehr eine genügende Anzahl recht hübscher, dem kindlichen Verständnis angepafster Lesestücke, die mit Recht zum Teil die Bedürfnisse des täglichen Lebens und die nächste Umgebung der Schüler berücksichtigen. Dabei finden wir wohl kindliche, nie aber kindische Stoffe (Ammenreime und ähnliches), wie sie von mancher Seite jetzt für den fremdsprachlichen Anfangsunterricht empfohlen werden. Mit Recht sagt Ploetz, dafs man hinsichtlich des Inhalts der Lesestücke ähnliche Anforderungen an das Verständnis der Schüler stellen kann, wie für deutsche Lesestücke, vorausgesetzt natürlich, dafs die sprachliche Form ihren Kenntnissen entspricht. Ein Anhang des Lesebuches enthält Stoffe zur kursorischen Lektüre, sowie zwölf recht passend gewählte Gedichte. Sind in dem Gedicht *Le Nid de Fauvettes* die letzte einen stimmungsvollen Abschlufs herbeiführende Strophe, sowie der Name des Dichters (Berquin) absichtlich oder aus Versehen weggeblieben? — Die zu den 72 Nummern des Lesebuches gehörigen grammatischen Paragraphen finden sich mit den entsprechenden Nummern bezeichnet im zweiten Teile. Lautlehre und Elementargrammatik sind knapp und doch klar abgefafst; der Stoff ist (mit Rücksicht auf das Alter der Schüler) auf eine etwas gröfsere Zahl von Kapiteln als in Ausgabe A und B verteilt. In der Auswahl des

Gebotenen berücksichtigt der Verfasser genau die für die Verteilung des grammatischen Stoffes getroffenen amtlichen Bestimmungen. — Im dritten, Übungen enthaltenden Teile finden sich deutsche Einzelsätze, sowie zusammenhängende Stücke, die sich an die entsprechenden französischen Stücke anlehnen, endlich Sprechübungen teils im Anschlufs an die Stoffe des Lesebuches, teils über kleine, dem Schüler geläufige Vorkommnisse des täglichen Lebens. Dies wird manchem Lehrer eine Erleichterung sein, insofern als eine geschickte Abfassung von Fragen über Gelesenes und Naheliegendes immerhin eine zeitraubende und sorgfältige Überlegung fordernde Arbeit ist. — Vielfach finden sich auch Anweisungen zu Umbildungen der Erzählungen, vortreffliche Übungen, die mit Recht das früher über Gebühr sich breitmachende Übersetzen aus dem Deutschen in die fremde Sprache in den Hintergrund drängen und entbehrlicher machen. Sonstige grammatische Übungen sind nicht angedeutet; der Lehrer wird sie nach Bedürfnis selbst vornehmen können; nur vereinzelt findet sich eine Anweisung zum Konjugieren eines Satzes. Ein Wörterverzeichnis für die Kapitel 1—72 (nicht 52, wie irrtümlich gedruckt ist) des Lesebuches, sowie ein alphabetisches französ.-deutsches und deutsch-französ. Wörterbuch schliefsen den Band ab. Heben wir endlich noch als einen entschiedenen Vorteil des Buches die weise Beschränkung des Stoffes hervor, die es ermöglichen wird, dasselbe bequem in zwei Jahren durchzuarbeiten. Ausstattung, Druck und typische Anordnung sind, wie man es bei allem, was aus dem Herbigschen Verlage hervorgeht, gewohnt ist, mustergültig. Ein Buch, das nach solchen Grundsätzen und dabei mit solchem pädagogischen Geschick gearbeitet ist, kann und mufs der Beachtung der Fachgenossen warm und aufrichtig empfohlen werden.

Leipzig. O. Mielck.

Lettres choisies de Frédéric le Grand avec des notes par Dr. A. Kannengiefser. Tome I. Lettres écrites pendant la guerre de sept ans. Gelsenkirchen i. W., Carl Bertenburg, 1892. 116 S.

Dieses erste Bändchen bietet eine Auswahl von Briefen Friedrichs des Grofsen aus der Zeit des Siebenjährigen Krieges, während ein zweites Bändchen solche aus der Zeit vor und nach demselben enthalten soll. Am stärksten vertreten sind Briefe an den Marquis d'Argens und den Prinzen Heinrich; einige an Voltaire sind gleichfalls abgedruckt. Für die Gestaltung des Textes sind die gröfseren Ausgaben von Preufs und von Naudé zu Grunde gelegt. Diese Briefe sind vortrefflich geeignet, einen Einblick in das Seelenleben des grofsen Königs, in die Tiefe und Vielseitigkeit seines Geistes zu geben, zugleich aber auch in ungezwungenster Weise den Leser mit den Hauptströmungen der Kulturentwickelung während eines grofsen Teiles des vorigen Jahrhunderts vertraut zu machen. Da nun die wenigsten Zeit und Gelegenheit haben dürften, jene gröfseren Ausgaben zu benutzen, so mufs die vorliegende kleine Auswahl als recht dankenswert bezeichnet werden, und man mufs ihr viele Leser

wünschen. Ob freilich in Schulkreisen Neigung herrschen wird, der französischen Klassenlektüre Briefe Friedrichs des Grofsen zu Grunde zu legen, ist fraglich, wenn auch anerkannt werden mufs, dafs dieselben vorwiegend in gutem, korrektem Französisch geschrieben sind.

Kurze Notizen über die im Texte erwähnten Persönlichkeiten, sowie sonstige sachliche Erläuterungen füllen die fünfzehn letzten Seiten des Buches. Lexikalische und grammatische Bemerkungen stehen unter dem Text. Soweit es nötig erschien, ist daselbst auch auf Fälle hingewiesen, wo die Schreibweise des Königs von dem heutigen Sprachgebrauche abweicht. Die Ausstattung des Büchleins ist eine recht gefällige.

Leipzig. O. Mielck.

Französische und englische Schulbibliothek, herausgegeben von Otto E. A. Dickmann. Reihe A, Band 70. 72. 73. 74. Leipzig, Rengersche Buchhdlg. (Gebhardt und Wilisch), 1893.

Band 70: *Cinq-Mars ou une Conjuration sous Louis XIII par le Cte Alfred de Vigny de l'Académie Française.* Für den Schulgebrauch bearbeitet und erklärt von Gustav Strien. Der Vignysche Roman gehört bekanntlich zu den besten historischen Romanen, die Frankreich hervorgebracht hat. Die dramatische Kraft, die Feinheit der Charakteristik, die Schönheit der Sprache machen ihn zu einem klassischen Buche. Dabei wirft der Roman Licht über einen interessanten Abschnitt der französischen Geschichte. Da das ganze Werk für die Schule zu umfangreich wäre, hat der Herausgeber aus dem zweiten Teile die Abschnitte ausgewählt, die ein deutliches Bild von der Verschwörung des Cinq-Mars geben. Die Vorgeschichte derselben ist in einer geschichtlichen Einleitung kurz dargestellt. Für Erklärung sachlicher Schwierigkeiten ist durch ausreichende Anmerkungen am Schlusse des Bändchens gesorgt. Das Buch kann zur Lektüre für reifere Schüler (etwa Primaner) wohl empfohlen werden.

Band 72: *De Leipsic à Constantinople. Journal de Route, 1892.* Mit einer Karte. Für den Schulgebrauch erzählt von Jos. Aymeric. Der Verfasser und Herausgeber, Lehrer an der öffentlichen Handelslehranstalt in Leipzig, hat an der Fahrt teilgenommen, die die sächsischen Turner während der Sommerferien des Jahres 1892 nach dem Orient veranstalteten. Seine Erlebnisse und Reiseeindrücke teilt er nun in dem vorliegenden Büchlein mit. Er führt uns von Leipzig über Dresden nach Wien, dann über Graz nach Triest; dort beginnt die Fahrt an Bord des Schiffes Hungaria nach dem Orient. Besonderes Interesse erregt die Schilderung von Konstantinopel. Die Hagia Sophia, der grofse Bazar, Yildiz-Kiosk, kurz alle die Merkwürdigkeiten der türkischen Hauptstadt, das Leben in den Strafsen, das Thun und Treiben der Bewohner — alles das zieht in lebendiger Schilderung an unserem Auge vorüber. Der Verfasser weifs recht angenehm zu plaudern und die Teilnahme des Lesers bis zum Schlufs rege zu halten. Dabei schreibt er ein geschmackvolles und leicht

dahinfliefsendes Französisch. Form und Inhalt machen daher das Buch sicherlich zur Lektüre in den mittleren Klassen recht wohl geeignet. Die Brauchbarkeit desselben erhöhen eine kleine Anzahl sachlicher und sprachlicher Anmerkungen, sowie eine die Reiseroute veranschaulichende Karte.

Band 73: *Histoire de France de* 106—1328 (Aus: *Histoire de France*) von Lamé-Fleury. Für den Schulgebrauch bearbeitet von J. Hengesbach. Dafs sich die Schriften Lamé-Fleurys infolge ihrer volkstümlichen, auf das jugendliche Alter berechneten Darstellungsweise auch zur Lektüre an deutschen Schulen eignen, kann nicht bezweifelt werden. So wird denn auch die vorliegende Ausgabe einen passenden Lesestoff für Obertertia bilden. Da aber der Herausgeber sich auf die Zeit bis zum Tode Karls IV. (1328) beschränkt, so bleiben gerade die interessanten späteren Perioden der französischen Geschichte dem Schüler vorenthalten. Die sachlichen Erklärungen nehmen teilweise auf das jugendliche Alter der Schüler, für welche die Ausgabe bestimmt ist, wenig Rücksicht. Was soll der Tertianer mit folgender Bemerkung anfangen: '*fiefs*. Das *feudum* (*fief* und *arrière-fief*) ging hervor aus dem *bénéfice* der Adligen durch die definitive Erblichkeitserklärung, seit 877, infolge der Bedingung des Heimfalls des ohne direkte Erben gestorbenen Besitzers'? — In der Seitenüberschrift auf S. 57 möchte wohl *la délivrance de la Palestine* (statt *de Palestine*) gesetzt werden. Auf sprachliche Anmerkungen hat der Herausgeber gänzlich verzichten zu können geglaubt.

Band 71: *La Canne de Jonc et le Cachet Rouge par le Cte Alfred de Vigny de l'Académie Française.* Für den Schulgebrauch erklärt von W. Kasten. Von dem als Bahnbrecher der französischen Romantik bedeutenden, jetzt aber wenigstens als Prosaiker ziemlich der Vergessenheit anheimgefallenen Schriftsteller werden hier zwei kleinere Erzählungen geboten, die aus der gröfseren Sammlung *Servitude et Grandeur Militaires* entnommen sind. Es sind Charakterschilderungen mit historischem Hintergrund. Die erste Erzählung versetzt uns in die Zeit der Gärung in Paris von 1830 und wirft Rückblicke auf Napoleon I.; die zweite Erzählung, die das tragische Geschick eines vom Direktorium zum Tode verurteilten Deportierten in ergreifender Weise behandelt, wirft ein düsteres Licht auf das Regiment des Direktoriums. Der realistische, teilweise etwas volkstümliche Stil dieser Novellen, sowie die hineinspielenden modernen geschichtlichen Ereignisse setzen wohl schon ziemlich reife Schüler als Leser voraus. Die sachlichen und sprachlichen Anmerkungen beweisen, dafs der Herausgeber mit Gewissenhaftigkeit gearbeitet hat.

Leipzig. O. Mielck.

Über die Fiori e vita di filosafi ed altri savii ed imperadori. Nach dem italienischen Texte. Von Hermann Varnhagen. Erlangen, Fr. Junge, 1893. XXXII, 48 u. 1 S. Facsimile 4.

Nach S. VI ist 'der eigentliche Zweck dieser Abhandlung' der Nachweis der Quelle der *Fiori e vita di filosafi ed altri savii ed imperadori.*

Schon A. Graf (vgl. Varnhagen S. XIII) hat darauf hingewiesen, dafs das 26. Kapitel der *Fiori* auf das *Speculum historiale* des Vincentius Bellovacensis zurückgeht, und Gaspary (vgl. Varnhagen ebenda) hat das 28. Kapitel für 'eine Übersetzung aus den betreffenden Kapiteln' des *Speculum* 'oder vielleicht aus dessen unbekannter Quelle' erklärt. Varnhagen zeigt nun, 'dafs die ganze italienische Schrift eine auszugsweise Übersetzung' des *Speculum* ist. Nach meiner Ansicht bleibt es aber noch immer fraglich, ob der Übersetzer Vincentius' Werk selbst ausgezogen hat oder etwa einen lateinischen Auszug von anderer Hand vor sich hatte. 'Um den Quellennachweis recht anschaulich zu machen' (S. XXIX), hat Varnhagen den italienischen Text dem lateinischen gegenüber abgedruckt. Auf eine 'abschliefsende Ausgabe des Textes' hat er leider verzichten müssen, da eine Bereisung der italienischen Bibliotheken für ihn 'nicht im Bereiche der Möglichkeit lag' (S. XXVIII); aber er hofft doch, dafs sein Text 'der ursprünglichen Gestalt nicht unwesentlich näher kommt, als der jeder einzelnen der' ihm 'zugänglichen Handschriften, bezw. Ausgaben' (S. XXIX). Benutzt hat er zwei Handschriften der Biblioteca Nazionale Centrale in Florenz (Cod. Magliabechiano F. 4, 776 und Cod. Magliab. IX, 10, 61), die ihm durch Vermittelung der bayerischen Staatsregierung mehrere Monate lang in Erlangen zur Verfügung standen, und die Ausgaben von Palermo, Cappelli und Nannucci. Zu Grunde gelegt hat er die erste von den genannten Handschriften und ist von dieser 'nur an denjenigen Stellen abgewichen, wo dieser Text sich durch eine Vergleichung mit' den anderen 'und der lateinischen Quelle als zweifellos fehlerhaft erwies'. In der Einleitung spricht Varnhagen auch S. XX ff. von den Beziehungen der *Fiori* zum *Novellino,* S. XXV f. von denen Dantes zu den *Fiori,* setzt S. XXVI f. die Entstehung der *Fiori* 'in die Zeit von 1260—1290' und erklärt sich S. XXVII mit aller Entschiedenheit gegen Nannuccis Behauptung, dafs Brunetto Latini der Verfasser des Werkes sei. Die Abhandlung ist durch drei Bilder und zwölf grofse Initialen geschmückt, die zwar mit den *Fiori* nichts zu thun haben, aber als 'aus den Schätzen der an alten italienischen Drucken ziemlich reichen Erlanger Bibliothek' entnommene Proben italienischer, besonders venetianischer Bücherillustration willkommen sein werden. J. Z.

Verzeichnis

der vom 3. Dezember 1893 bis zum 20. Januar 1894 bei der Redaktion eingelaufenen Druckschriften.

Modern Language Notes edd. A. M. Elliott, J. W. Bright, H. C. G. von Jagemann, H. A. Todd. VIII, 8 [J. Geddes, Jr., Two Acadian French Dialects compared with the Dialect of Ste. Anne de Beaupré. G. L. Kittredge and K. Pietsch, 'To take Time by the Forelock'. A. G. Krüger, On the Italian Metrical Version of the Knight of the Swan. R. O. Williams, Not so very American. A. Rambeau, Additional Remarks upon Beyer-Passy's 'Elementarbuch des gesprochenen Französisch' and Beyer's 'Ergänzungsheft'. H. F. Hase, The Absolute Participle in the Old English 'Apollonius'. J. D. Bruce, Tote. G. L. Kittredge, The Avowing of Arthur. L. F. Mott, Villotte Friulane. C. G. Child, Stapol = patronus. F. Tupper, Jr., The *ubi sunt* Formula. J. H. Ott, Team. Ch. Harris, The Pedagogical Section of the Mod. Lang. Association of America].

Die neueren Sprachen. In Verbindung mit Franz Dörr und Karl Kühn herausgegeben von Wilhelm Vietor. I, 7 [A. Schröer, Über historische und deskriptive englische Grammatik. W. Stuart Macgowan, The Relative Educational Value of Ancient and Modern Languages. R. Meyer, Über französischen Unterricht (VII). Wandschneider, Der Ferienkursus in Genf].

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes. Directeur: A. Wolfromm. X, 10. 11.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. Herausgegeben von Otto Behaghel und Fritz Neumann. XIV, 12.

Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte. Herausgegeben von Max Koch. N. F. VI, 6 [Eugen Wolff, Vorstudien zur Poetik I—IV. Carl Heine, Der Ausdruck 'Zweite Schlesische Schule'. Karl Hartfelder †, Ein unbekannt gebliebenes Gedicht des Desiderius Erasmus von Rotterdam. Jakob Zeidler, Beiträge zur Geschichte des Klosterdramas. I. Mephistopheles. Friedrich Kluge, Ein Zeugnis des 16. Jahrhunderts über Dr. Faustus].

Zeitschrift für deutsche Philologie. Herausgeg. von Hugo Gering und Oskar Erdmann. XXVI, 4 [E. Kettner, Die Plusstrophen der Nibelungenhandschrift B. Derselbe, Zum Orendel. H. Giske, Zu Walther 88, 1—8. F. Kauffmann und H. Gering, Noch einmal der zweite Merseburger Spruch. F. W. E. Roth, Zur Litteratur deutscher Drucke des 15. und 16. Jahrhunderts. G. Binz, Johann Rassers Spiel von der Kinderzucht. B. Hoenig, Nachträge und Zusätze zu den bisherigen Erklärungen

Bürgerscher Gedichte. Franz Branky, Vulgärnamen der Eule. M. Friedwanger, Bericht über die Verhandlungen der romanischen Sektion der XXXXII. Philologenversammlung in Wien].

Über germanischen Versbau. Von Andreas Heusler. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1894 (Schriften zur germanischen Philologie herausgeg. von Max Roediger. VII. Heft). VIII, 139 S. gr. 8. M. 6.

Über Wolframs von Eschenbach Parzival. Von Richard Heinzel. Wien, F. Tempsky, 1893 (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse. Bd. CXXX. I. Abhandlung). 1 Bl., 114 S. 8.

Anglia. Herausgegeben von Eugen Einenkel. XVI, 2 [Elizabeth Mary Lea, The Language of the Northumbrian Gloss to the Gospel of St. Mark. Part II. Inflection. Moritz Trautmann, Zur Botschaft des Gemahls. August Todt, Die Wortstellung im Beowulf. Ludwig Fränkel, Eine lateinische Parallele zu Chaucers 'Milleres Tale'. Ferd. Holthausen, Chaucer und Theodulus]. Beiblatt, herausgegeben von Max Friedrich Mann. IV, 7. 8.

Englische Studien. Herausgegeben von Eugen Kölbing. XIX, 1 [G. Reichel, Studien zu der schottischen Romanze: The History of Sir Eger, Sir Grime and Sir Gray-Steel. M. Hippe, Eine vor-Defoesche englische Robinsonade. J. Ellinger, Über das Verhältnis von Lambs Tales from Shakspere zu den Shakspereschen Stücken. E. Kölbing, Textkritische Bemerkungen. I. Zum Havelok. II. Über die zwei englischen Fassungen der Signa ante iudicium. Derselbe, Ada Byron. H. Varnhagen, Die Vorgeschichte der Fabel von Shaksperes Titus Andronicus. A. Brandeis, Die XLII. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wien vom 24. bis 27. Mai 1893. Verein für das Studium der neueren Sprachen in Hamburg-Altona].

An Old and Middle English Reader on the Basis of Professor Julius Zupitza's Alt- und mittelenglisches Übungsbuch with Introduction, Notes, and Glossary by George Edwin MacLean, Ph. D., Professor of the English Language and Literature in the University of Minnesota. New York, Macmillan and Co., 1893. LXXIV, 295 S. 8.

Elizabeth Mary Lea, The Language of the Northumbrian Gloss to the Gospel of St. Mark. Part II. Inflection. Ausschnitt aus Anglia XVI, 137—206.

P. J. Cosijn, Gard en Gaarde. Overgedr. uit het Tijdschr. v. Ned. Taal- en Letterk., 1e Afl. Jaarg. 1894.

A New English Dictionary on Historical Principles; founded mainly on the Materials collected by the Philological Society. Edited by James A. H. Murray. Part VIII, Sec. I. Crouching — Czech. Completing Vol. II (C). Oxford, Clarendon Press, 1893. X, S. 1205—1308. gr. 4. Sh. 4.

Muret, Encyklopädisches Wörterbuch der englischen und deutschen Sprache. Berlin, Langenscheidtsche Verlags-Buchhdlg. (Prof. G. Langenscheidt), 1893. Teil I (Englisch-Deutsch), Lieferung 10. S. 937—1040 (*full — hazardry*). M. 1,50.

Englische Sprechübungen von J. C. N. Backhaus, Stadtschulinspektor zu Osnabrück. Hannover, Carl Meyer, 1894. 40 S. 8.

Shakspere. Von Alois Brandl. Dresden, L. Ehlermann, 1894 (Führende Geister. Eine Sammlung von Biographien. Herausgegeben von Dr. Anton Bettelheim. Sechster [Doppel-]Band). VIII, 232 S. 8. M. 3; in Lwd. M. 4,50; in Halbfrz. M. 5.

Die stabreimenden Wortbindungen in den Dichtungen Walter Scotts. Breslauer Dissertation von Georg Opitz aus Striegen (30. Dezbr. 1893). 2 Bl., 72 S. 8.

Selections from John William Draper's History of the Intellectual Development of Europe. Für den Schulgebrauch ausgewählt und erklärt von H. Löschhorn. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894 (Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften aus der neueren Zeit. Herausgegeben von L. Bahlsen und J. Hengesbach. II, 2). VII, 100 S. 8. Geb. M. 1.

Collection of British Authors. Leipzig, Bernh. Tauchnitz, 1893. 1894. kl. 8. Bd. M. 1,60.

Vols. 2953 and 2954. Montezuma's Daughter. By H. Rider Haggard. 271 und 271 S.

Vol. 2955. The Brownies and other Tales. By Juliana Horatia Ewing. 288 S.

Vols. 2956 and 2957. The Hoyden. A Novel. By Mrs. Hungerford. 287 und 279 S.

Vol. 2958. Two Offenders. By Ouida. 279 S.

Vols. 2959 and 2960. The Handsome Humes. By William Black. 294 und 285 S.

Grundrifs der romanischen Philologie. Herausgegeben von Gustav Gröber. II. Band, 2. Abteilung. 2. Lieferung (Bogen 9—16) [III. Abschnitt: Litteraturgeschichte der romanischen Völker. B. 4 Geschichte der portugiesischen Litteratur von C. Michaëlis de Vasconcellos und Theophilo Braga].

Romania edd. Paul Meyer et Gaston Paris. Tome XXII. No. 88. Octobre 1893 [A. Thomas, Les noms de rivières et la déclinaison féminine d'origine germanique. H. L.-D. Ward, Lailoken (or Merlin Silvester). A. Thomas, D'un comparatif gallo-roman et d'une prétendue peuplade barbare. A. Salmon, La laisse 144[1] du Roland. J. Cornu, Révision des Études sur le poème du Cid. G. Huet, Sur l'origine du poème De Phyllide et Flora. G. P., La chanson composée à Acre en juin 1250. A. Salmon, Entrecor-puin (helt). G. P., Bédane. A. Bos, Marmot, marmeau. E. Langlois, J. Molinet auteur du Mystère de S. Quentin. Ad. Hatzfeld et A. Thomas, Coquilles lexicographiques. C. D].

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur herausgegeben von D. Behrens. Band XVI, Heft 1 u. 3. Der Abhandlungen erstes und zweites Heft [A. L. Stiefel, Über die Chronologie von Jean Rotrous dramatischen Werken. R. Mahrenholtz, Ernest Renan. E. Stengel, Ableitung der provenzalisch-französischen Dansa- und Virelay-Formen. C. This, Beiträge zur französischen Syntax. A. Andrae, Sophonisbebearbeitungen].

Franco-Gallia. Herausgegeben von Adolf Krefsner. X, 12.

Vom französischen Versbau alter und neuer Zeit. Zusammenstellung der Anfangsgründe durch Adolf Tobler. Dritte Auflage. Leipzig, S. Hirzel, 1894. IX, 164 S. 8.

Französisch-deutsches Supplement-Lexikon. Eine Ergänzung zu Sachs-Villatte, Encyklopädisches Wörterbuch, sowie zu allen bis jetzt erschienenen französisch-deutschen Wörterbüchern. Unter Mitwirkung von Prof. Dr. Césaire Villatte von Prof. Dr. Karl Sachs. Berlin, Langenscheidtsche Verlagsbuchhdlg. (Prof. G. Langenscheidt), 1894. XVI, XVI, 329 S. gr. 8. M. 10; geb. M. 11,50.

Au Coin du Feu par Émile Souvestre. Erklärt von Dr. A. Güth. Dritte Auflage, besorgt von Professor Dr. G. Lücking, Direktor der III. Realschule zu Berlin. Erster Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1893 (Weidmannsche Sammlung französischer und englischer Schriftsteller mit deutschen Anmerkungen herausgegeben von E. Pfundheller und G. Lücking). 116 S. 8. M. 1.

Excursions et Voyages. Ausgewählt und mit Anmerkungen für den Schulgebrauch herausgegeben von Dr. K. Sachs, Professor am Realgymnasium zu Brandenburg a. H. I. Ch. Dufayard, Comment on voyageait dans l'ancienne France. II. H. Meyer-Derriey, La première Ascension du Kilimandjaro. III. J. Fleury, La Traversée de la Manche. Berlin, H. Heyfelder, 1894 (Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften aus der neueren Zeit. Herausgegeben von L. Bahlsen und J. Hengesbach. I, 2). 4 Bl., 88 S. 8. Geb. M. 1.

Pariser Skizzen und Erzählungen aus Les vrais riches, Contes en prose und Vingt contes nouveaux von François Coppée. In Auszügen mit Anmerkungen zum Schulgebrauch herausgegeben von Dr. Arnold Krause, Oberlehrer am Friedrichs-Werderschen Gymnasium zu Berlin. Bielefeld u. Leipzig, Velhagen & Klasing, 1894 (Sammlung französischer und englischer Schriftsteller. Prosateurs français 99). X, 100 S.; dazu Anhang (Anmerkungen) 54 S. kl. 8. Geb. M. 0,90.

Diez-Reliquien.

I.

Que descansada vida, Ode von Luis de Leon, übersetzt von Fr. D., gewidmet dem vertrautesten Kenner des spanischen Dichters F. H. R., als Freundesgrufs am Rector-Wahltage 1. Aug. 73.

Glückselig wer verschmähet
Dies weltliche Getümmel und im Frieden
Die traute Strafse gehet,
Für welche sich entschieden
Die wen'gen Weisen, die es gab hienieden.

Nicht werden ihm die Feste
Hochmüth'ger Grofsen je die Ruh versagen,
Noch ihn die Goldpaläste,
Von Jaspis stolz getragen,
Des weisen Mohren Werk, mit Staunen schlagen.

Nicht rührt's ihn, wenn im Schwunge
Erhab'ner Reden Fama Lob ihm spendet,
Noch wenn die Schmeichlerzunge
Ihr volles Mafs verschwendet,
Wovon die schlichte Wahrheit ab sich wendet.

Gereicht mir das zum Heile,
Dafs ich die Thoren auf mich deuten sehe?
Dafs keichend ich in Eile
Nach jedem Wind mich drehe
Vor lauter Todesangst und Herzenswehe?

O Berg, o Strom, o Auen,
O tief verborg'ne Zuflucht, kummerlose!
Nach einer Fahrt voll Grauen

1 Wie glücklich wer 2 voll (*vertauscht mit* in) 3 Die stille Strafse 7 Grofsen dann die 15 Wovor? 18 vor Eile 19 Die Luft zu suchen gehe Nach jenem Windhauch gehe 20 Mit lauter (*mit Bleistift* Voll Erfüllt) 22 O wonnevolle Zuflucht tief verborgen!

Zu deinem sichern Schooſse
Flücht' ich aus dieses wilden Meers Getose.

Ein froher Tag, ein reiner,
Ein ungestörter Schlaf soll mich beglücken.
Der Eiteln soll mich keiner
Mit Stirngerunzel drücken,
Den Gold und Stand hoch über andre rücken.

Mich wecken soll am Morgen
Der Vögel Chor mit ungelehrtem Sange,
Und nicht das Heer der Sorgen,
Das d e n verfolgt, der bange
Sein Leben führt in fremder Willkür Zwange.

Mit mir nur will ich leben,
Die Güter ohne Späherblick genieſsen,
Die das Geschick gegeben,
Und mich allein mit diesen
Vor Lieb' und Haſs, Hoffnung und Furcht verschlieſsen.

An dieses Berges Gränze
Ein Garten liegt, den meine Hände pflegen.
Er bringt im frühen Lenze
Mit seinem Blüthensegen
Der Früchte sichre Hoffnung mir entgegen.

Und um zu schaun sein Prangen
Und es zu mehren stürzt in groſser Schnelle
Vom Gipfel voll Verlangen
Herab die reinste Quelle
Den Lauf beflügelnd, bis sie ist zur Stelle.

Hier, wo sie Ruhe findet,
Sieht man sie schlängeln sich durch Bäum' und Hecken,
Und wie sie auch sich windet,
Das Grün des Bodens wecken,
Ihn rings mit buntem Blumenschmuck bedecken.

Die Luft den Garten kräuselt,
Indeſs sie uns mit Wohlgerüchen tränket,
In Zweigen lieblich säuselt,

---

24 In deinem Schooſs geborgen Entkam ich dieses stürmschen Meeres Sorgen 27 mich erquicken 28 Mir nahen möge Keiner Mit unzufriednen Blicken Mit strengen eitlen Bl. (*Bleistift* Mit düstrer Brau Miene Stirne) 30 Den Ahnen oder Geld und Gut berücken Den Gold und Blut hoch 32 Mit ungelerntem 37 Güter will ich unbezeugt zeugenlos 43 im ersten Lenze 47 mehren kommt in 50 Den Schritt 52 Seh ich 53 Und wohin sie sich 55 Und ihn mit bunter Blumen Schmuck 57 Die Luft die uns

Daſs das Gemüth, versenket,
Des Goldes und des Scepters nimmer denket.

Laſst d i e nach Schätzen jagen,
Die einem schwachen Fahrzeug Preis sich geben.
Ich will die bittern Klagen
Der Armen nicht erleben,
Wenn Süd- und Nordwind ihren Kampf erheben.

Gepeitscht von Sturmes Schwingen
Kracht schon die Raa, es wird die Tageshelle
Zur Nacht, zum Himmel dringen
Verworr'ne Laute, grelle,
Und ungehemmt bereichert sich die Welle.

Ein Tischlein ganz bescheiden,
Des süſsen Friedens voll, soll mich erfreuen.
An Goldgefäſsen weiden
Sich andre, die dem Dräuen
Der zorn'gen See zu trotzen sich nicht scheuen.

Indeſs sich andre quälen
Elendiglich nach unbeständ'gen Dingen,
Als Herrscher zu befehlen
Mit heiſsem Durste ringen,
Will ich im Schatten hingelagert singen,

Beschattet vor der Sonne,
Wo Epheu mich und ew'ger Lorbeer krönen,
Das Ohr geliehn mit Wonne
Den süſs harmon'schen Tönen
Der Saiten, die von Meisterhand erdröhnen.

62 einem morschen Fahrzeug 68 gen Himmel 69 Verworrne (*mit Bleistift* Töne) 72 Mit Frieden hold versehn 75 des zorn'gen Meers die das Dräuen des aufgeregten Meeres nimmer scheuen (*Bleistift* aufgewühlten) 77 Und jammervoll 83 Und lauschend da

Als Prof. Dr. Frz. Heinrich Reusch in Bonn an seiner nachmals 1873 erschienenen Schrift 'Luis de Leon und die spanische Inquisition' (Bonn 1873, VI, 124 S. 8) arbeitete, fragte er, wie er mir brieflich mitgeteilt hat (17. Oktober 1893), Diez, seinen Kollegen und früheren Lehrer, ob er ihn auf noch andere Quellen hinzuweisen wüſste, als die, welche er, der Verfasser, ihm als benutzt aufzählte. Diez antwortete, er kenne die Gedichte von Luis de Leon, habe sogar etwas davon übersetzt, über sein Leben

9*

aber wisse Reusch allem Anscheine nach mehr als er. Des letzteren Schrift, welche zunächst einen im Januar 1872 vor gemischter Zuhörerschaft gehaltenen Vortrag wiederholt, aber in den reichen Anhängen dazu mit großer Sorgfalt auf die Lebensumstände und die Lebensarbeit des gelehrten und lehreifrigen Augustinermönchs, insonderheit seinen Prozeß vor der Inquisition eingeht, zeigt in der That so ausgedehnte Kenntnis der Litteratur des Gegenstandes, daß Diezens Äußerung nicht überraschen kann. Als Reusch jenem dann später die gedruckte Schrift überreichte, sagte Diez, er wolle die von ihm übersetzte Ode für den Verfasser hervorsuchen. Bei der Rektorwahl am 3. (oder 1.?) August desselben Jahres 1873 erschien dann auch Diez zur nicht geringen Verwunderung der Kollegen, da er sich sonst nie daran zu beteiligen pflegte, und sagte zu Reusch, heut habe er kommen müssen, um seinem früheren Schüler die Stimme zu geben, von dessen Aussicht gewählt zu werden er offenbar unterrichtet war. Reusch wurde fast einstimmig gewählt, so daß seines 79jährigen Lehrers Erscheinen keineswegs nötig gewesen war, um dieses Ergebnis zu sichern. Nach der Wahl schickte dann Diez dem Freunde das Stück in sorgfältiger, wenngleich mit etwas unsicherer Hand ausgeführter Abschrift. Er hatte, wie er das in seinen späteren Jahren oft that, mit dem Lineal einige Bleistiftstriche quer über das Blatt gezogen, damit die ersten Zeilen der Strophen in gleiche Entfernungen voneinander zu stehen kämen und alle Reihen schön wagrecht blieben. Das Blatt, das Diez hatte hervorsuchen müssen, und das seiner Abschrift zur Vorlage gedient hat, ist noch vorhanden und in meinem Besitze. Diese ältere Niederschrift stimmt fast völlig mit der späteren überein, läßt aber an manchen Stellen noch erkennen, wie erst wiederholte Durchsicht zu der endgültigen Fassung geführt hat. Ich füge dem Abdrucke der letzteren die Angabe der nachmals verworfenen Versuche bei. Ohne Zweifel hat die Übertragung dadurch, daß Diez wiederholt zu ihr zurückkehrte, an leichtem Fluß gewonnen, an Treue freilich einmal eingebüßt, da nämlich, wo zuletzt Z. 19 'jedem' an die Stelle eines 'jenem' getreten ist, das dem *este* (*viento*) des Urtextes entsprechend den Wind als Bezeichnung der *aura popularis* oder der *fama* verständlich macht.

Wann Diez die kleine Arbeit ausgeführt haben mag, darüber

wage ich auch nicht vermutungsweise etwas zu sagen. Was er von metrischen Übertragungen bekannt gemacht hat, gehört fast durchaus seinen jüngeren Jahren an; aber leicht kann er auch in der Zeit, wo ihn vorzugsweise sprachgeschichtliche Studien beschäftigten, vorübergehend zu der Thätigkeit zurückgekehrt sein, der wir so Treffliches verdanken. Aufser ihm haben andere das nämliche Gedicht mit erfreulichem Gelingen in deutsche Verse gebracht. Ich kenne die Übersetzung von Friedrich Wilhelm Hoffmann in seinen 'Blüten spanischer Poesie', Magdeburg 1841, S. 5 (2. Aufl. 1844, 3. Aufl. 1856); sie ist wiederholt S. 150 von Dr. C. A. Wilkens' 'Fray Luis de Leon', Halle 1866, mit einigen Abweichungen, die vielleicht schon Hoffmanns mir nicht vorliegender dritter Auflage angehören. Es folgt die im Gegensatze zu der ebengenannten auf Reim verzichtende von Schlüter in 'Sämtliche Originalgedichte des Luis Ponce de Leon, gesammelt, durchgesehen und ins Deutsche übertragen von C. B. Schlüter und W. Storck', Münster 1853. Sie ist treu, steht aber an Glanz und Glätte des Ausdrucks hinter der Hoffmanns zurück; die Anmerkung S. 311 weist auf eine grofse Zahl lateinischer Dichterstellen hin, deren Luis de Leon sich erinnert haben könnte. Endlich eröffnet mit der gereimten Wiedergabe des nämlichen Gedichtes auch Edmund Dorer sein Buch 'Cancionero. Spanische Gedichte', Leipzig 1879, ohne durchweg die Klarheit und die Natürlichkeit der Rede zu erreichen, die bei manchen anderen Stücken seiner Sammlung erfreuen.

Die spanische Vorlage ist leicht zugänglich. Man findet sie abgesehen von den Ausgaben des Dichters auch in der mit Recht hochgeschätzten *Floresta de rimas antiguas castellanas* von Böhl de Faber unter Nr. 453 oder in Ludwig Lemckes Handbuch der spanischen Litteratur, Leipzig 1855, Bd. II, S. 323.

II.

Diego Hurtado de Mendoza
an eine Dame, die ein Sonett von ihm verlangt hatte.

Ihr fordert ein Sonett, und schon beginn' ich.
Die beiden ersten Verse sind gelungen.
Hab' ich den dritten auch so gut bezwungen,
Dann mit dem vierten ein Quartett gewinn' ich.

Jetzt geht's zum fünften. Element! wo bin ich?
Bereits ihm sechsten. Muthig vorgedrungen!
Glückt mir der siebente, dann ist's errungen,
Mit heiler Haut so grofser Noth entrinn' ich.

Schon haben wir im Rücken die Quartette.
Was meint Ihr, Dame, bin ich nicht behende?
Auch scheu' ich nicht, Gott weifs es, die Terzette.

Und wenn ich glücklich dies Sonett vollende,
Dann sag' ich: lebt auf ewig wohl, Sonette!
Mit diesem hier bin ich, Gottlob, zu Ende.

Es sind hier in den Abdruck ein paar geringfügige, aber glückliche Änderungen aufgenommen, die auf dem in meinem Besitze befindlichen Oktavblättchen an dem mit Tinte geschriebenen Texte nachträglich mit Bleistift vollzogen sind. Diez hatte anfänglich geschrieben Z. 7 'so ist's errungen' und Z. 14 'Von diesem hier seh' ich, Gottlob, das Ende'.

Das spanische Original, welches beginnt *Pedís, Reina, un soneto, ya lo hago,* ist nicht völlig sicheren Ursprungs. Die älteste Ausgabe von Mendozas Gedichten, die durch Frey Juan Diaz Hidalgo (Madrid 1610) veranstaltete, welche ja überhaupt die scherzhaften Dichtungen ausgeschlossen hat, enthält es nicht; Adolfo de Castro, welcher 1854 im zweiunddreifsigsten Bande der Rivadeneyraschen *Biblioteca* S. 51—103 die lyrischen Gedichte Mendozas herausgegeben hat, giebt S. 85 unser Sonett, obschon es sich bei Hidalgo nicht findet, gleichwohl, weil es in Pedro Espinosas *Flores de poetas ilustres de España* (Valladolid 1605) als Arbeit Mendozas erscheint. Die neueste Ausgabe des Dichters, die von Madrid 1877, verweist es als drittes Stück S. 480 unter die *poesias de dudosa autenticidad atribuidas á D. Diego de Mendoza*; ihr Veranstalter, der Amerikaner William J. Knapp, ist der Meinung, das alleinige Zeugnis Espinosas, der in anderen Fällen bei Zuweisungen unläugbar sich geirrt habe, könne Gewifsheit über den Verfasser nicht geben. In Handschriften scheint er ihm nicht begegnet zu sein, wie es denn wohl auch in der Pariser, aus der Morel-Fatio, Jahrb. für rom. u. engl. Spr. u. Litt. XIV, 63 (1875) Mitteilungen macht, nach seinem Schweigen zu schliefsen, fehlt. Als von Mendoza herrührend führt das Sonett auch auf der *Parnaso español.*

Coleccion de poesías escogidas de los mas célebres poetas castellanos (von Sedano), T. IV, Madrid 1776, S. 22, welcher auf der nächsten Seite das ganz gleichartige Sonett des Lope de Vega *Un soneto me manda hacer Violante* daneben stellt. Aus dem *Parnaso* wird es Diez gekannt haben, möglicherweise auch aus dem 'Handbuch der spanischen Sprache und Litteratur (von Fr. Buchholz), Poetischer Teil', Berlin 1804, wo man es S. 138 findet. Die Floresta giebt es nicht, wie andererseits die Ode des Luis de Leon bei Buchholz nicht steht. Dafs aufser Diez ein Deutscher das Sonett übertragen hätte, habe ich nicht finden können. Hier der Text nach A. de Castro:

Pedis, Reina, un soneto; ya le hago;
Ya el primer verso y el segundo es hecho;
Si el tercero me sale de provecho,
Con otro verso el un cuarteto os pago.

Ya llego al quinto; ¡España! ¡Santiago!
Fuera, que entro en el sexto. ¡Sus, buen pecho!
Si del sétimo salgo, gran derecho
Tengo á salir con vida deste trago.

Ya tenemos á un cabo los cuartetos;
¿Qué me decis, Señora? ¿No ando bravo?
Mas sabe Dios si temo los tercetos.

Y si con bien este soneto acabo,
Nunca en toda mi vida mas sonetos;
Ya deste, gloria á Dios, he visto el cabo.

(Var. *Pues de este, gloria á Dios, ya he visto el cabo,* Sedano.)

Man beachte, in welch glücklicher Weise der Übersetzer in Z. 5 die Schlachtrufe spanischer Krieger durch den ganz anders gearteten, aber nicht minder ergötzlich wirkenden Ausdruck freudiger Überraschung ersetzt hat.

III.

Wenn die Nachtigall im Garten
Lustig unter Blüthen singt,
Kann auch ich nicht länger warten,
Da mich mächt'ge Sehnsucht zwingt.
Doch wem sei dieses Lied gezollt?
Bin niemand, ja mir selbst nicht hold,
Und welch Wunder, ich ersinne
Schöne Lieder ohne Minne.

Wer voll Trug und stolzer Sitten
Wirbt, der hat von Liebe mehr
Als wer stets mit Gnadebitten
Sich demüthigt allzusehr.
Denn schwer wird Liebe dem geneigt,
Der sich ihr treu ergeben zeigt:
Das hat mir mein Glück verdorben,
Daſs ich nie mit Trug geworben.

Also wie der Zweig sich bieget
Da wohin der Wind ihn führt,
Bin ich ihr, die mich bekrieget,
Treu und folgsam, wie's gebührt.
Und darum drückt und quält sie mich;
Von bösem Ursprung zeigt sie sich!
Mag sie mir die Augen blenden,
Hat sie sonst was einzuwenden.

4—5 abgedruckt.

Nimmer mag in ihrer Nähe
Ich ein Weilchen nur bestehn;
Ja, damit ich sie nicht sehe,
Blinz' ich im Vorübergehn.
Denn der jagt Liebe, wer sie flieht,
Und folgt ihr, wer sich nicht entzieht.
Traun ich wollte mich entwinden,
Müſst' ich Sie nicht wiederfinden.

Sie um meine Ruh zu bitten
Denk' ich wohl, wenn auch mit Pein;
Denn daſs ich umsonst gelitten,
Muſs fürwahr mir peinlich sein;
Doch bleib ich stets bewahrt für Sie,
Und werden wir auch Freunde nie,
Wird von andrer Liebe Gaben
Nimmer doch mein Herz sich laben.

Die Übersetzung von Bernarts von Ventadorn *Lo rossinhols s'esbaudeia* liegt in einer ersten, flüchtigen und an manchen Stellen schwer lesbaren Niederschrift vor. Die zweite Strophe und die letzte Hälfte der dritten wurden beim ersten Anfang übergangen, erst nachträglich mit frischer Feder in die freigelassenen Zwischenräume eingetragen. Während bei der Wieder-

gabe der ersten drei Strophen kein Schwanken des Übersetzers wahrnehmbar wird, aufser Z. 13, wo er zuerst 'denn kaum ist Liebe' geschrieben hatte, hat er sich lange bemüht, für die letzten beiden immer besser befriedigende Form zu finden. Der letzterreichten gingen folgende Fassungen voran:

41 Nimmer kann — Komm' ich je in ihre Nähe, Treibt es mich sogleich zu fliehn 44 Vorüberziehn 45 Die Liebe jagt ja — Der jagt die Liebe 46 Der folgt ihr, der — Ihr folgt wer sich ihr 47 Freiheit ists, was ich begehre — Freiheit bleibt auch meine Lehre, Bis ich zur Gebietrin kehre 49 Sie um Frieden noch 53 Stets hab' ich mich — Doch leben (athmen) will ich — Bewahren will ich mich 54 wir zu Freunden 56 Schwerlich je

Wann die Übertragung ausgeführt sein mag, weifs ich nicht. So viel ist sicher, dafs 'Leben und Werke der Troubadours' gedruckt war; denn die Bemerkung nach Strophe 3 '4—5 abgedruckt' bedeutet, dafs eine Übersetzung der beiden hier fehlenden in jenem Buche zu lesen steht S. 35 der Ausgabe von 1829 (S. 31 der von Bartsch nach Diez' Tode besorgten). Der provenzalische Text war aller Wahrscheinlichkeit nach noch nicht veröffentlicht; zum erstenmal ist er 1853 durch Delius nach der Oxforder Handschrift gedruckt worden, Ungedruckte provenzalische Lieder, Bonn, S. 15; nachmals hat Bartsch in seinem Lesebuch 1855 einen nach der Handschrift B bearbeiteten Text gegeben; rohe Abdrucke von CVFA sind gefolgt. Diez hatte von den Liedern Bernarts selbstgefertigte Abschriften, die mir in zwei Quartheften 'Die Minnelieder Bernarts de Ventadorn. I. Supplemente zu Raynouard' (36 Seiten) und 'Die Minnelieder Bernarts de Ventadorn. II. Seitenstücke zu Raynouard' (44 S.) vorliegen. Im ersten Hefte S. 20—22 steht unser Lied nach der Handschrift I, deren Text noch nicht bekannt ist; am Rande rechts sind die gleichfalls noch unbekannten Abweichungen von R, links die von B eingetragen; S. 36 sind aus letzterer Handschrift die den beiden anderen fehlende Strophe *Souen me repta em plaideia* und die zwei Geleite hinzugefügt. Den ganzen Text mit Varianten hier zu wiederholen, scheint mir unnötig; doch bemerke ich, dafs Diez mit der zweiten Hälfte seiner dritten Strophe folgenden Wortlaut von I übersetzt: *Per aiso m'afoll' em destrui Don a mal lignage redui Cams los oill li don a*

traire Sautre tort mi pot retraire, dafs für die zweite Hälfte seiner sechsten er dagegen sich an B hält, während C ihm wohl Besseres geboten hätte.

IV.

Rathet, Herr, mir diesmal nur,
Da ihr klug und weise seid:
Eine, die mir Liebe schwur,
Liebt' ich redlich lange Zeit;
Doch nun hab' ich eingesehn,
Heimlich hegt sie anderswen,
Und nie gab's ein Freundschaftsband,
Das ein Freund so lästig fand.

Doch wen sie zum Buhlen wählt,
Nicht verwehr' ich ihr den Bund,
Mehr jedoch, weil Furcht mich quält
Als aus einem andern Grund.
Und sind Dienste dankeswerth,
Die man uns mit Zwang gewährt,
Ziemts, dafs sie auch mich belohnt,
Der sie mit Verweisen schont.

Eins bringt mich in Zweifelsnoth,
Geht mir immer durch den Sinn,
Dafs mir langes Leiden droht,
Wenn ich zu voll Nachsicht bin;
Rüg' ich aber ihre Schuld,
Büfs' ich ein der Liebe Huld,
Und zu dichten ohne sie
Das erlaube Gott mir nie!

Lieb' ich sie zu meinem Schimpf,
So verargt es mir die Welt,
Und ich werd' ohn allen Glimpf
Als ein Gimpel dargestellt.
Schelt' ich sie nach Herzenslust,
Komm' ich doppelt in Verlust.
Was ich meide, was ich thu,
Alles fügt mir Schaden zu.

Schöne Augen voll Verrath,
Die so sanft mich angesehn,
Können, o der Frevelthat!
Nun nach einem andern spähn.

Doch mir thun sie das zur Ehr':
Stünden tausend auch umher,
Sehn sie mehr nach mir sich um
40 Als nach allen rings herum.

So in Thorheit schon verstrickt
Wär' ich erst ein rechter Thor,
Zög' ich, wenn man zwei mir schickt,
Nicht das kleinste Übel vor:
Besser nenn ich halb sie mein,
Eh' ich ganz sie büfse ein;
Und ich weifs, ein harter Sinn
48 Bringt im Lieben nie Gewinn. ʒ

57 Edle Frau, liebt öffentlich,
Wen ihr wollt — im Stillen mich.
Dann ist aller Vortheil mein,
60 Nichts als schöne Worte sein.

Auch diese Übersetzung ist äufserst rasch, vielfach ohne Interpunktion und in teilweise kaum leserlicher Schrift auf ein Oktavblättchen hingeworfen, die Strophen 1. 5. 6 mit anderer Tinte als die übrigen, das Ganze also wohl in zwei Ansätzen zu stande gekommen. Verworfene Fassungen sind folgende: 8 Das ein Herz so tief empfand 11 Mehr weil mich Besorgnifs 15 Wend' ich mich um Lohn an sie 16 Mich, der sie so sanft geschont — Da ich solchen Fehl verzieh 18 Läfst das Herz mir nimmer ruhn 20 Darf sie mir diefs Unrecht thun 21 Tadl' ich sie ob solcher Schuld 22 Komm' ich um der 24 Das vergönne 38 tausend um sie her 43 Zög' ich, unter zwein, geschickt 45 Dafs ich halb sie nenne mein, Als sie gänzlich 60 Nur die schönen Worte

Über der ersten Strophe steht 'pag. 88', womit gemeint ist, dafs das Original S. 88 des dritten Bandes von Raynouards *Choix* gedruckt steht. Das Zeichen hinter Z. 48 bezeugt, dafs auch in diesem Falle die Übertragung nach dem Erscheinen von 'Leben und Werke' unternommen ist; die an jener Stelle übergangene Strophe hatte Diez in dem genannten Werke S. 38 (33) seinem Leben Bernarts von Ventadorn, geschickt übertragen, bereits einverleibt. Das Lied in der Ursprache hat Diez nach der Handschrift I auch in das zweite der oben erwähnten Hefte

eingetragen, dazu am Rande links manche, doch nicht alle Varianten von B. Hat Diez in der Folge der Strophen sich an Raynouards Text angeschlossen, der darin schwerlich den Vorzug verdiente, so mag er an einzelnen Stellen sich nach den anderen ihm bekannt gewordenen gerichtet haben; so gleich anfangs, wo er nicht *Acossellatz mi, senhor,* sondern *Aram conseillatz, seingnor* zu übersetzen scheint. Z. 41 kann er nicht Raynouards unverständliches *Pus voutz es en la follor* wiedergeben, sondern nur *Puois voutz sui,* wie in B steht, während I *Mas vout* (d. h. *vout'*?) *es a la follor* bietet. *Senhor* in Z. 1 scheint er als Vokativ des Singulars gefaſst zu haben.

V.

Hätt' ich doch tausend Mark fein Silbergeld
Und tausend Mark in lauter rothem Gold
Und wär' so reich an Korn- und Gerstenfeld,
An Ochsen, Kühen, Schafen, wie ich wollt',
Hätt' über hundert Pfund des Tags zu schalten,
Und feste Burg, wo ich mich könnte halten
Und aller Welt zu trotzen wär' im Stand,
Mit süſsem Wasser und am Meeresstrand.

Und wär dabei voll hoher Wissenschaft
Wie Salomo und voll Besonnenheit,
In Wort und Werken ganz untadelhaft
Und redlich fände man mich allezeit
Versprechen und erfüllen, helfen, heilen
Und stets bereit den Dürft'gen mitzutheilen,
Kein Spielmann und kein Ritter könnte sich
Mit Fug und Recht beklagen über mich.

Und hätt' ein Liebchen, schön, voll Freundlichkeit
Und holdem Wesen, wie mans wünschen mag,
Und hundert Ritter hätt' ich, kampfbereit,
Die folgten stets mir auf dem Fuſse nach
Gewaffnet, wie ich wünscht', auf beste Weise,
Und fänd' ich Waaren auch vom höchsten Preise
Und groſses Gut, nichts fehlte mir zum Kauf,
Und zu verschenken hätt' ich stets vollauf.

Denn hart ists doch fürwahr, Jahr ein Jahr aus
Arm und beschämt nach kargem Brot zu gehn!
Dann wollt' ich glücklich sein im eignen Haus
Und wackre Leute gerne bei mir sehn,

Herbergen, wer da Lust hätt' einzukehren,
Und unentgeltlich könnte jeder zehren.
So, wenn ich könnte, fing ichs an — allein
Da ich's nicht kann, so mufs man mir verzeihn.

Auch hier mögen die nachmals verworfenen Fassungen des Textes angegeben sein: 9. 10 Und wär' dabei wie Salomo beseelt Von hoher Weisheit und 11 Und hätte nie in Wort und That gefehlt 15. 16 und kein Ritter, der mein Haus Betreten, bräche drob in Klagen aus 25. 26 ists doch, nach kümmerlichem Brot Arm und beschämt das ganze Jahr zu gehn 28 Und Wackre gern in meinem Schlosse sehn 29 Herbergen, wem es einfiel' abzusteigen 30 Und alles liefs' ich unentgeltlich reichen.

Pistoletas ansprechendes Lied *Ar agues ieu mil marcx de fin argen,* das erst in neuester Zeit die eingehende Erörterung erfahren hat, deren es auch um vielfacher späterer Erweiterungen willen wert war (durch P. Meyer in Romania XIX, 43—62), war Diez nur aus Raynouards *Choix* bekannt, wo es im fünften Bande S. 350 nach der Handschrift C (jedoch nicht ohne Zuzug anderer Texte) gedruckt ist. Die fünfte Strophe, die einige Handschriften hinzufügen, die sich aber mit der dritten nicht sonderlich verträgt, war dort nicht gegeben. Dafs der Sinn der zweiten Hälfte von Strophe 3 getroffen sei, mufs ich bezweifeln; hier hat aber auch der Dichter das wünschenswerte Mafs von Klarheit des Ausdrucks nicht erreicht.

VI.

Italiänische Volkslieder

übersezt von F. D.

1.

Die schöne Maria.

„Was klopft so an mein Thürchen, was klopft an meine Thür?" —
„Thu' auf; es steht dein Diener, der Schiffhauptmann dafür." —
„Bist du ein guter Diener, so thu' ich gleich dir auf." —
Im Hemde kam die Schöne, und thät die Thür' ihm auf.
„Ei sag' mir doch Allerschönste, und wo ist dein Gemahl?" —
„Nach Frankreich fortgezogen, kehrt nimmer wieder heim." —
„Ei sag' mir doch, Allerschönste, und lauscht' er eben hie?"
Auf blickte da die Schöne, ihren Mann erkannte sie.

Sie warf sich auf die Kniee, sie wollt' um Gnade flehn.
„Hab' keine Gnad' mit Frauen, die mich so hintergehn."
Da griff er zu dem Schwerte, und schlug das Haupt ihr ab,
Das Haupt herunter hüpfte, fuhr mitt'n ins Haus hinab.
Wohl mitten in ihrem Kämmerlein eine schöne Blume sprieſst:
Sie heiſst Marien-Blümchen, die durch Lieb' gestorben ist.

2.

Der Fischer.

Es waren 'mal drei Dirnen, all drei gar lieb und hold,
Ninetta, die allerschönste, im Nachen schiffen wollt'.
Und als sie war am Schiffen, fiel ihr der Ring hinab:
„O Fischer in den Wassern, hier wirf die Angel aus." —
„Und hab' ich ihn gefangen, was giebst du mir zum Dank?" —
„Eine reichgestickte Börse und hundert Goldstück blank." —
„Was hilft mich deine Börse sammt hundert Goldstück blank?
Nur einen Kuſs in Liebe begehr' ich mir zum Dank." —
„Doch was sag' ich dem Vater, weiſs er, daſs ich's gethan?" —
„Still bist du, redst kein Wörtchen, zur Frau nehm' ich dich dann." —
„Und hast du mich genommen, was giebst du mir sofort?" —
„Ich trag dich auf den Hügel und bleiben sollst du dort;
Von drei und dreisig Ziegelstein bau' ich dir ein Kämmerlein,
Von drei und dreisig Malern soll es gemahlet sein." —
„Von drei und dreisig Farben verehr' ich dir ein Kleid,
„Von drei und dreisig Schneidern laſs ich dir's nähen fein."

3.

Abschied von der Geliebten.

Sicilianisch.

Weil ich, mein Kleinod, nun muſs von dir gehen,
Bleibt dir mein Herz, das sich soll treu bewähren,
Zum Pfande nimm's, so wirst du es nicht schmähen,
Als wollt' es andrer Frauen Huld begehren.
Im Traume sollst du mich erscheinen sehen,
Wie Schatten wird mein Geist sich zu dir kehren;
Im Winde fühlst du meine Seufzer wehen,
Das Wasser, so du trinkst, sind meine Zähren.

4.

Der Geliebten Schlummer.

Sicilianisch.

Laſst ab, den irren Fittig zu erheben,
Ihr Seufzer, die ihr in die Luft euch schwinget,
Und in der Qual mir süſsen Trost zu geben
Aus meiner Seele tiefstem Grunde dringet!

Als Wolken mögt ihr still vorüberschweben,
Nur linde, leise, dafs ihr nicht erklinget,
Und meinen einz'gen Trost, mein theures Leben
Aus seinem minniglichen Schlummer bringet.

Die vier Stücke, wie oben insgesamt und einzeln überschrieben und beziffert (doch ohne Zeilenzählung) liegen in ziemlich sorgsamer Reinschrift auf den ersten drei Seiten eines kleinen Doppelquartblattes vor. Änderungen sind nur II, 6. 7 vollzogen, wo zuerst 'Dukaten' statt 'Goldstück' geschrieben war, und II, 9, wo früher 'was ich gethan' gestanden hatte.

Das Original des ersten Stückes kannte Diez wohl aus den 'Altdeutschen Wäldern, herausgegeben durch die Brüder Grimm, erster Band', Kassel 1813, wo man S. 160 findet: *La bella margherita,* Anfang: *Chi bussa alla mia porta? chi bussa al mio porton?* Von da ist es auch in die *Egeria* von Wilhelm Müller und O. L. B. Wolff, Leipzig 1829, S. 44, übergegangen und in die *Agrumi* von August Kopisch, Berlin 1838, S. 230, wo eine von Karl Witte herrührende Übersetzung daneben gestellt ist. Übertragen ist es durch Paul Heyse im 'Italienischen Liederbuch', Berlin 1860, S. 127. An all diesen Stellen findet man am Schlusse zwei Langzeilen, die Diez nicht wiedergegeben hat; es sind die zwei, die bei den Brüdern Grimm als Variante für das bei Diez letzte Zeilenpaar bezeichnet sind. Über piemontesische, portugiesische und andere Volkslieder nächster Verwandtschaft handelt C. Nigra in seinen *Canti popolari del Piemonte,* Torino 1888, S. 183.

Aus dem nämlichen Buche wie das erste wird Diez auch das zweite Stück gekannt haben, das daselbst S. 130 unter dem Titel *Il pescatore* beginnt: *C'erano tre zitelle, e tutte tre di amor.* Es ist wiederholt in der *Egeria* S. 45 und gleichfalls in Paul Heyses Liederbuch übersetzt S. 125 (s. auch S. 268). Die weitverbreiteten Fassungen des nämlichen Stoffes vergleicht Nigra S. 351 ff. Es ist wohl nur ein Versehen, dafs bei Diez die letzten beiden Zeilen als Antwort des Mädchens erscheinen.

Die beiden sizilianischen Strophen weifs ich in älteren Drucken augenblicklich nicht nachzuweisen, die zweite überhaupt nicht; sie stehen auch nicht in einem mir vorliegenden Heftchen in Oktav von Diezens eigener Hand, welches überschrieben ist:

Canzonette italiane raccolte in Italia istessa dal Signor Professor Welker in campo ai anni 1807 e 8. Die erste Strophe fällt zwar nicht völlig zusammen, kommt aber doch in manchen Punkten überein mit einer, die Lionardo Vigo in seinen *Canti popolari siciliani,* Catania 1857, S. 219, als in Aci gefunden mitteilt:

Ju mi ni vaju, ca mi n'haju a ghiri,
E ti lu lassu stu cori fistanti;
Si ti lu lassu non mi l'hâ tradiri,
Non l'hâ dari 'n pussessu ad autru amanti:
Ju 'ntra lu sonnu ti vegnu a vidiri,
Ti staju comu un' ummira davanti;
Lu ventu mina, e sù li mei suspiri,
L'acqua ca viri sunu li me' chianti.

Die zweite haben auch kundige italienische Fachgenossen, an die ich mich wandte, nicht gekannt; sie sind der Meinung, der man sich gern anschliefsen wird, sie sei nicht wirklich volkstümlichen Ursprungs, sondern rühre von einem der nicht eben seltenen Kunstdichter her, die gelegentlich zu Mundart und Form des heimischen Volksgesangs gegriffen haben.

Berlin. Adolf Tobler.

Die Briefe
der
Herzogin Luise Dorothee von Sachsen-Gotha an Voltaire.
(Fortsetzung.)

55 (94).

(*August* 1758.)

Je n'ai qu'un très petit instant a ma disposition que j'employ p. 155
avec plaisir a Vous dire Monsieur que j'ai recue Votre chere lettre du 27 de juillet et pour Vous instruire que Mr: Le bat a repondu qu'il fait les choses gallament et que par concequend notre affaire vas etre conclue et finie en peu de jours: que nous somes charmès de Vous en devoir l'obligation et que nous brulons d'envie de Vous constater notre reconoisſance pour le service important que Vous avès daignès nous rendre en allant même au devant de nos desirs et de nos instances. jamais Monsieur nous n'oublierons Votre procedè genereu: eternellement il sera gravè dans le fond de mon coeur: recevès en l'asſurence avec confiance et croyès moi pour la vie Votre p. 155 b
très affectionée amie et servante LD

le Duc mes enfans et laimable
Grande Maitresſe des Coeurs Vous presentent et leur admiration et leur tendre affection. je n'envie a l'electeur Palatin rien au monde que la satisfaction de Vous posſeder

56 (49).

Je suis incomodée et au lit depuis quelques jours, ce qui m'em- p. 84
peche d'etre plus prolixe sur les affaires presentes. Vous verès en attendent Monsieur par la feuille ci jointe que le Roi de Prusſe vient encor de remporter une battaille sur les Rusſes.[1] Si les details qui sy trouvent sont exagerès cest de quoi je ne puis ni ne veus Vous doner la caution. tout ce que j'aprendrai de plus circonstantiè sur cet evenement je Vous l'aprendrai. selon toute aparence le mois que

[1] *Die Schlacht bei Zorndorf wurde am* 25. *August* 1758 *geliefert.*

nous venons de comencer ne se pasſera pas sans battaille: il semble que la fortune ne soit pas encor decidèe quel parti elle veut favo-
p. 84b riser: depuis un An elle change du blanc au noir et du noir au blanc come une folle, sans que le plus clairvoyant Politique puisſe prevoir de quel cotè tournera enfin la balance. ce qui nest que trop palpable c'est que le fort come le foible se ruine egallement. notre petit negoce avec Le baron de grancour finira selon toute aparence plustôt que les troubles de cette funeste guerre je n'oublirai jamais l'amitié et le service que Vous nous avès rendus a cet egard conservès moi ce sentiment favorable et comptès autant sur ma reconoisſance que sur mon estime. Le Duc mes enfans la Buchwald et moi nous Vous cherisſons et admirons a lenvie les uns des Autres

ce 2 sep: 1758 LD

57 (50).

p. 85 ce 16 sep: 1758

Votre Baron genevois se conduit au mieu: notre Ministre vient encor de lui ecrire pour quelques peu d'eclaircisſements qui nous reste a lui demander, et selon toute aparence nous toucherons dans peu de semaines la Some en question: ohlenschläger a Frankfurth en est deja averti, et nous fournira l'argent. Nous ne n'oublierons jamais Monsieur les peines et les soins que Vous Vous etè donè dans cette affaire, et nous ne chercherons que l'ocaison pour Vous prouver notre eternelle reconoisſance. bien loin de chercher plus de credit nous ferons tout au monde pour nous en tenir a cette Some et pour satisfaire au terme stipulè a notre honete creancier. il faudroit suposer bien du malheur pour pasſer outre et pour acumuler plus de detes. ah mon cher Monsieur de Voltaire toute la Sagesſe toute la prudence humaine ne suffit point dans ces tems infortunès. on n'ose pas même confier a la plûme tout ce qu'on souffre et tout
p. 85b (ce) qu'on craint. il n'y a ni grande ni petite circonstance qui n'influe dans notre Atmosphere. La mort du Duc de Weimar[1] nous devoit etre très indifferente par les mesures qu'il avoit prises, par le testament qu'il avoit fait, par Les tuteurs qu'il avoit només. car il avoit declarè d'abord Le Roi de Danemarq et la jeune veuve tuteurs et Administrateurs de Son pais et de ses enfans, car par parenthese la Duchesſe vient encor d'acoucher d'un second Prince.[2] quelque tems après avoir fait ce testament, le defunt s'avise d'ajouter un codicil par le quel, il rend Le Roi de Danemarq tuteur honoraire et executeur de son testament, le Duc de Brunswic Pere de la Duchesſe, Administrateur et curateur j'usqu'au tems de la Majorité de cette Princesſe, et

[1] *Ernst August Konstantin, geboren am* 2. *Juni* 1737, *gestorben am* 28. *Mai* 1758, *der Vater Karl Augusts.*

[2] *Friedrich Ferdinand Konstantin, geboren am* 8. *September* 1758, *gestorben am* 6. *September* 1793.

il exige en même tems de cette derniere de demander dabord après le decès du testateur, *veniam etatis* chose inouie pour une Princesſe et dont on ne conoit aucun exemple. La Duchesſe en conformitè de la derniere volontè de son Mary demande *veniam etatis* a lempereur, p. 86
qui accorde sa priere mais lui ajoint come tuteur et administrateur Le Roi de Pologne Electeur de Saxe: ce qui fait un prejudice pour toute la maison de Saxe. car de cette maniere l'empereur rejette le testament le codicil et met en doute la faculté des princes de pouvoir disposer de la tutelle de leurs enfans et de l'Administration de leurs Etats. tout cela dis je nous causera encor bien des tracasſeries et des chagrins. je ne Vous ai pas voulus parler de tous ces petits evenemens arrivès dans notre etroite sphere parce que j'ai crains de Vous enuyer et que tout cela ne Vous interesſeroit guere. La bataille de zorndorf gagnè sur les Rusſes par le Roi de Prusſe fait un evenement très important et très glorieu pour ce Monarque, mais je doute pourtant encor qu'il accelera la paix que toute Ame humaine et impartiale doit desirer avec autant d'anxiètè que son salut. ce qu'il y a encor de tres singulier dans cet evenement ou dans cette Victoire, c'est qu'elle est raportè si differament par les gazetiers de Viēne et de Berlin. les premiers avouent que les Rusſes ont etès battus le 25 cinq d'Aout mais que le lendemain la battaille avoit p. 86b
recomencèe des plus belles, que les Rusſes avoient regagnès le terain et que de toute l'armée Prusſiene il n'y avoit eté de sauvès que huit mille homes et quelques Escadrons de la cavalleries. Les Berlinoises Vous couvrent le champ de battaille de vingt mille Rusſes tous restès sur le careau. cent trois canons que les Prusſiens veulent avoir pris, 27 etendarts, toute la caisſe militaire, toutes les munitions, deux mille prisoniers, enfin c'est selon ceux ci une Victoire complete. ce qu'il semble le plus certain, c'est que c'etoit une journée bien meurteriere un carnage affreu, un combat des plus opiniatre qui a durè du matin au soir. quel tableau l'humanité en fremit. Les jours suivants les Rusſes ont brulès plus de dix villages et ont comis selon les gazettes de Berlin des cruautes incroyables.

toute ma famille se porte bien Vous cherit et Vous admire: c'est n'etre pas destituè de tout merite je m'en glorifie, c'est mon unique consolation. je fais chorus a tous ces sentimens, la grande Maitresſe ausſi nous vous ambrasſons d'inclination.

58 (51).

Je conviens Monsieur que notre Baron n'est guere promt a nous p. 87
faire toucher la Some qu'il a promi de nous preter; j'usque'ici nous n'avons pas etès extremement presſé a en faire usage, mais come Le Duc a etè exact pour signer et envoyer l'asſurence parla quelle il certifie d'avoir recu largent en question, et que cette asſurence

est depuis plusſieurs Semaines entre les mains du dit Baron, il seroit necesſaire autant que juste qu'il remplisſe au plus vite ses engagemens. Vous nous obligeriès en concequence infiniment Monsieur si Vous voulies exciter notre Baron a s'aquiter de sa promesſe au plustôt posſible; jamais je le repete cet empresſement a nous servir de Votre part ne s'effacera de notre memoire et nous irons toujour au devant de toutes les ocasions qui pouront nous favoriser a Vous temoigner notre parfaite reconoisſance. Les reflexions que Vous faite sur les calamitès sont bien justes; il y a a parier cent contre un qu'aucune des puisſances beligerantes gagnera de ces troubles et
p. 87 b qu'il n'y aura peutetre que quelques malhontes particuliers, par exemple, quelques entrepreneurs des subsistances, ou negociant d'argent qui en profitrons, c'est bien la peine que pour l'amour de ces miserables qu'on ravage tant de contrèes, qu'on porte le feu et le fer dans les quatre partie du monde, que les peuples soyent desolès et la destruction et le desespoir deviene universel. Mr: le General de Laudon que Vous conoitrès par les gazettes, car son nom y paroit souvent, et que j'ai vus l'anée pasſée ici, me surprit singulierement par la decisſion qu'il fit l'orsque je lui adresſai mes jeremiades, pour toute reponse il me dit croyès moi dit il, *Dieu veut punir ce monde perver.* ces parolles prononcèes avec emphase par un Colonel Housſard me parurent admirables, je n'y repondis a mon tour qu'en souriant; j'aurois mille anecdotes ausſi surprenantes a Vous conter si l'on osoit confier tout a la plûme: come je ne renonce pas encor a l'esperance agreable de Vous revoir un jour, je reserve jusque là de Vous en faire le recit. il y a quatre Armèes ou corp de troupes vis a vis les unes des autres en Saxe, celle que comende le Roi de Prusſe en persone et près de Boudisſin et en face de l'armée du Comte de Daun, celle du Prince Henry est proche des environs de Dresden et
p. 88 en oposition de l'armée de l'empire comendèe par le Prince Frederic des deux ponts. notre pauvre petit païs d'Altenbourg est par concequend très proche et très exposè. ici nous somes dans le voisinage de l'armée de Soubise et d'un gros detachement de l'armée d'Hanovre sous les ordres de Mr: le General d'oberg et du prince d'Isenbourg: ces deux Armèes que je viens de nomer s'apuyent egallement a la ville de Casſel, l'une par l'aile droite l'autre par l'aile gauche, jugès des trances mortelles dans les quelles se doivent trouver les habitants de ce pauvre Casſel. dans ces tems de troubles et de meurtre on devroit se roidir pour devenir insensible; j'avoue que les progrès que je fais a cet egard ne vont pas plus loin que mon nès, je sens mille fois par jours que mon Ame n'est pas heroique: je souffre trop de la misere des autres pour ne pas sentir mes propres meaux. aprenès moi si Vous pouves a etre indifferente a tous les revers. nous trouvons toujour de la consolation, la grand Maitresſe et moi a nous entretenir de Vous: soyès en persuadès Monsieur et rendès justice

aux sentimens d'estime et d'affection que toute ma famille Vous porte. comptès Monsieur que mon Amitié que je Vous ai vouee ne finira qu'avec ma vie. p. 88 b

LD

ce 7 d'octobre 1758

59 (53).

ce 16 janvier 1759 p. 90

Il me sièroit asſurement tres mal Monsieur si je voulois entrer en lice avec Vous, pour Vous disputer si ce monde est le meilleur ou le pis des mondes posſibles; dailleur je suis persuadée que toutes ces theses metaphisiques ne sont pas mêmes susceptibles de demonstrations mathematique. mais si je devois Vous dire, le quel de ces sistemes qui regarde l'existence de ce monde, je prefere selon mon gout, je Vous avouerai que celui de l'optimisme me plait le mieu parce qu'il me console le plus. Il est certain que dans toutes les inquietudes que j'ai, dans touts les dangers qui me menacent, et dans toutes les douleurs que je souffre, rien ne m'inspire plus de patiance de courage, et de confiance, que de pouvoir m'asſurer que tout ce qui m'arive ne peut m'ariver qu'avec le consentement de celui qui dirige[1] tout, qui est le Maitre et le createur de cet univers, qui est la Sagesſe et la bontè même: si l'etre Supreme est Sage et bon, il p. 90 b
faut que tout ce qui est l'ouvrage de ses mains lui resſemble, come tout effet resſemble a sa cause, il faut donc dis je que ce monde soit le meilleur de tous les mondes posſibles, puisque s'il ne l'etoit pas Son divin Artiste manqueroit ou de volonté ou de d'intelligence: ce qui me paroit contradictoire avec la Supreme Sagesſe et avec la supreme bonté. mais il ne faut pas que je confonde les choses et que je prene pour le Monde entier le petit globe que nous habitons, qui n'est qu'un grain de sable en comparaison de tout Lunivers. il y a tant de probabilité que ces Astres que nous voyons entre dans le composè de cet univers, qu'on ne peut pres que pas douter que notre habitation n'en soye la plus petite partie, mais toujour un chainon dans cette grande chaine. je ne puis me figurer un monde sans plaisirs et sans peines ou il y auroit des etres sensibles et intelligents: mais je puis tres bien imaginer un monde ou les biens et les maux seroient tellement compasſès calculès, que les maux mêmes conspireroient a la perfection du tout: je le repete j'envisagerois un p. 91
tel monde come l'ouvrage le plus digne de la plus haute Sagesſe et de la Supreme bontè. je m'apercois mais trop tard Monsieur que je suis tombée dans le piege que je voulois eviter. je ne voulois pas faire une disſertation je ne voulois que Vous dire mes consolations qui mes determinent plus tôt pour une opinion que pour une autre et en entrant dans les motifs je me suis entrainée moi même dans ce dedale de reflexions ou Vous pourès me former mille objections. mais

[1] *Im Original* digrige.

comptès que je ne Vous enuyerai plus de cette facon là. nous somes entourès de nouveau des troupes de l'empire mais nous ignorons encor le but de ces marches: nous voyons bien que tout chemine vers Erfurth et par concequend vers la Saxe Electorale: nous nous serions bien pasſès de cette visite qui nous attirera peutetre encor celle des pruſſiens et le theatre de la guerre dans nos contrèes. le temps doux qu'il fait ici est un phenomene singulier dans cette saison et pour
p. 91 b notre climat: depuis trente Ans que je suis mariée et que je me trouve dans la Thuringe je n'ai rien vus de pareil. je ne fais presque pas chauffer mes chambres, et nous n'avons eus pres que point de neige ni de vent du nord: tout ceci a favorisès et inspirè l'envie a nos bravès guerriers je pense a venir s'etablir chès nous. je n'ai pas eu l'honeur de conoitre personellement La Margrave de Bareuth mais je la regrete parce que tout le monde la loue et parce qu'il me paroit Monsieur que Vous ete sensible a sa perte. Votre derniere lettre m'est parvenue fort tard c'est ce qui m'y fait repondre de même. je crois Vous avoir apris la detention du Feld Marechal Comte de Sekendorff pour la raison je l'ignore come bien d'autres choses. conoisſèz Vous le livre de l'esprit de Mr: Helvetius? qu'en pensès Vous? il me paroit dangereu a lire cepandant j'avoue qu'il m'amuse beaucoup: quand je dis dangereu j'entens pour la jeuneſſe, car a mon age on ne change pas aisement sa façon de penser et de sentir. Le Duc et mes enfans me charge de mille Amitiès pour Vous, ils sont infiniment sensibles a Vos voeux et a Votre souvenir. Vous ete le bien aimès ici. La Buchwald Vous presente son estime et sa tendre affection, j'en fais autant et suis pour la vie

Votre admiratrice et Votre servante.

60 (53 a).

p. 92 Je souffre de corps et d'ame, un Rhumatisme fort et opiniatre s'est emparè de mon individu et me retient au lit depuis pluſieurs jours. Très souvent je ne puis me servir ni de bras ni de jambes. ma fille ne laiſſe pas de m'inquieter auſſi extremement quoiqu'on m'aſſure que la petite verolle qu'elle a depuis trois jours soit des meilleures et des plus discrete: enfin mille chagrins causès par notre situation et les malheureuses circonstances publiques me laiſſent peu de repos et peu de libertè. neamoins Monsieur j'ose Vous l'avouer j'adore la Providence et je crois constament qu'il pouroit exister un
p. 92 b monde pire que le notre. Vous pouriès exister dans un autre monde poſſible mais jamais auſſi favorablement pour moi je Vous admire dans celui ci de toutes mes facultés soyès en bien persuadès.

Votre charmente lettre Monsieur du 26 d p m'est agreablement parvenue elle a contribuée a me faire un peu oublier mes douleurs et mes engoises. ce n'est pas la faute de notre Ministre qui est très

exact que Votre Baron genevois n'a pas recus a tems, les lettres et les avis qu'il lui a adresſès. maintenant je ne doute pas que notre honete creancier ne soit content de nous tous, car il vient d'ecrire a notre Ministre et d'acuser ses lettres. ma mauvaise ecriture Vous prouvera Monsieur l'embaras de ma main que ne puis je ausſi facilement Vous convaincre de mon estime de toute l'etendue de mon Amitiè

LD

ce 10 fevrier
1759

61 (54).

L'interet que Vous daignès prendre a mon sort Monsieur me p. 94
penetre de la plus vive reconoisſance, et me fait lever tous les obstacles que ma main rencontre pour Vous temoigner combien j'y suis sensible. Dieu soit louè ma fille est quite de sa cruelle maladie qui l'a traitée très charitablement: son minois ne sera pas changé ce qui ne laisſe pas de me causer beaucoup de plaisir. je suis mieu quoique je souffre encor asſès: mon ecriture en fait foy. ces Rhumatismes sont impatiantant sans etre peutetre fort dangereux. notre Thuringe change frequament de face dans le cours de cet hiver. depuis le comencement du janvier nous avions quelques troupes de p. 94 b
l'armée de l'empire qui ruinoient nos bois par predilection, pour la fortification d'Erfurth; nous avions beau faire des protestations des representations on nous envoya des executions militaire. dans ces enterfaites arivent les prusſiens et vuident au bout de trois jours toutes la Thuringe de ces constructeurs de la tour de babel. nous ignorons encor le but principal de cette aparition prusſiene cepandant il y a beaucoup de probabilitè qu'ils ont des desſeins bien plus importants et qu'ils iront plus loin. j'avoue que je ne suis pas trop surprise des deux cents vers dont le Roi de Prusſe vient de Vous regaler: de quoi je serai infiniment plus etonèe ce seroit si toutes p. 95
ces puisſances qui font la terreur du genre humain s'avisoient de reconoitre leur veritable interet pour doner la paix à l'europe desolèe. les scenes en Portugal font frémir.[1] quel cruel Siecle que le notre? les nations futures en auronts horreur et douterons neamoins de la plusparts de ces evenemens. dans ce moment ont vient de masſurer que les prusſiens ont pasſès Eisenach et même Ilmenau qui est de lautre cotè de la foret de Thuringe pas loin de Cobourg s'est a dire deja dans la Franconie. la chere grande Maitresſe est toujour souffrante et neamoins elle m'a soulagèe et consolèe par ses soins. ne savès Vous donc rien Monsieur des arrangemens qu'on fait en Italie. ce pauvre Roi d'espagne qui ne sait ni vivre ni mourir, ne laisſera

[1] *Ein Attentat auf das Leben des Königs Josef Emanuel hatte dem Minister Pombal Gelegenheit gegeben, die Jesuiten aufs grausamste zu verfolgen und aus dem Königreich zu verjagen.*

p. 95 b pas de causer des changements dans le monde politique par sa perte. toute me famille me charge de mille asſurences d'amitiè pour Vous. recevès favorablement Monsieur les temoignagès de mon estime et excusès de grace mon vilain griffonage. mes mains et mes jambes ne veulent plus me servir au grè de mes desirs ils ne sont pourtant pas ausſi mutins que les jesuivites du Portugal, par concequend il faut que j'use avec eux d'indulgence. faites en autant par raport a mon stile et de mon ecriture en faveur de mon intention je suis de coeur et d'ame Monsieur Votre servante et Votre Amie

ce 3 mars 1759 LD

62 (55).

p. 96 ce 28 d'avril 1759

Votre charmente lettre Monsieur du neuf de ce mois m'est parvenue beaucoup trop tard pour mon empresſement, car ce n'est que depuis avanthier que je suis en posſesſion de cette chere et flateuse marque de Votre souvenir. je Vous rens mille graces de la belle et touchante Ode[1] que Vous venès de m'envoyer, ausſi bien que de toutes les choses honetes et favorables que Vous daignes me dire en cette ocasion. je reçus hier la même ode en manuscrit de paris avec la lettre que Vous devès avoir ecrite au Margrave de Bareuth a ce triste sujet, le tout acompagné Monsieur d'eloges dues a Votre genie et a Vos talends. je serois, je lavoue, extremement curieuse de voir l'oraison funebre fait a l'hoñeur d'un maitre cordonier par le Roi de Prusſe[2] et Vous me feriés grand plaisir si Vous pouviès ou osiès Monsieur me le procurer. il faut avouer que tout ce que ce Monarque p. 96 b fait a lieu de nous surprendre, d'une ou d'autre façon. il n'a pas encor ouvert la campagne cette Añée et quoi qu'il aye fait des mouvemens d'un et d'autre cotè jusque ici tout cela n'a pas encor paru serieu ni nous anoncer des suites: c'est encor du nouvau qui etone le public, et qui predit une conduite, une maniere d'agir differente de la part de ce Prince des Anèes precedentes.

Vous saurès sans doute et Vous serès instruit de la Battaille que Mr: de Broglio a gagnè le 13 d c, contre Le Prince Ferdinand.[3] nous etions bien menacès d'avoir très près de nous le theatre de la guerre au comencement du cette Añée, mais grace a la boñe Providence cette crainte se disſipe un peu. je voudrois pour l'amour de l'optimisme et peutetre par d'autres raisons encor que la Paix se fit bientôt.

Le Portugal quoi que très eloigné de nous ne laisſe pas de

[1] 'Ode sur la mort de la margrave de Baireuth', Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, VIII, 462.

[2] 'Panégyrique du sieur Jacques-Matthieu Reinhart, maître cordonnier', *Januar* 1759. *Siehe* Œuvres de Frédéric le Grand, *Berlin* 1857, XV, X *u.* 93.

[3] *Treffen bei Bergen* (*bei Frankfurt*).

m'interesſer beaucoup, et come il me paroit que Vous avès des cores-
pondances dans ce Païs là, Vous m'obligeriès infiniment Monsieur
si Vous vouliès m'aprendre les nouveaux evenements qui pouroient p. 97
y arriver. est ce que je n'ose dont plus esperer? de Vous revoir un
jour chès nous? cette idée a pourtant bien des charmes pour moi et
ce seroit une necesſite bien dure si j'etois reduite a l'effacer de mon
Ame: je n'aime pas a m'y arreter. conservès moi Monsieur Votre
pretieuse Amitié ecrivès moi le plus souvent que Vous pourès sans
Vous incomoder et croyès moi pour la vie avec l'admiration et
l'affection que Vous merites a si juste titres

Votre très devouée amie et servante
LD

Le Duc mes enfans et
la chere grande Maitresſe me chargent de mille asſurences d'amitié
d'estime et degards. me voila quite grace a Dieu de la crainte pour
la petite verole mes deux ainès ont pasſès heureusement par cette
cruelle maladie et le cadet en est quite au moyen de l'inoculation.
Vous voyès que nous somès gens a la mode et audesus du prejugé

63 (56).

ce 9 juin 1759 p. 98

Si j'eusſe pus prevoir que l'oraison du Cordonier seroit imprimé,
je Vous aurois sûrement epargnés la peine de m'en faire un extrait;
mon obligation Monsieur n'en est pas moins parfaite pour cela et
Vous pouvès compter que j'ai lus Votre extrait avec d'autant plus
de plaisir que j'ai remarquée qu'il contient tout ce qu'il y a de plus
beau, de plus pathetique et de plus frapant dans ce Singulier Ser-
mon. Il n'y avoit que peu de jours auparavant que cet imprimé
me fut parvenu l'orsque j'eus Monsieur la satisfaction de recevoir
Votre charmente lettre du 22 du mois pasſè. je ne sais ce qui re-
tarde l'arivée de Vos aimables lettres, mais sûr est il qu'elles s'aret-
tent longtems en chemin et que cette lenteur m'impatiante souvent
quoique je n'en sache aucun remede. Il n'y a qu'une Minerve qui
soit sortie du cervau de jupiter, mais toutes les productions du Pane-
giriste cordonier resſemblent a leur auteur, a un point que selon moi p. 98 b
on ne sauroit s'y meprendre. Les operations de guerre de cette
Anée ci ne resemblent pas a la veritè a celles des Anèes precedentes,
cepandant l'effet pour nous, pour le spectateur est toujour le même,
il surprend il etone. l'entrée en Franconie du Prince Henry a jeté
l'effroi dans les trois quart de l'allemagne. sans avoir eté obligè par
l'enemi de se retirer, il a fait un sejour très court dans cette contrée
et est de retour en Saxe depuis plusſieurs jours. l'on dit même que
ce corp de troupes comendè par le Prince vas tout droit contre les
Rusſes. c'est avec beaucoup de precition et selon l'etiquete de la

chancelerie imperiale que Vous nomès Monsieur l'armée de l'empire Armée dexecution. elle est apresent un peu trop isolèe car l'on asſure que tout ce qu'il y avoit d'imperiaux a eu ordre de s'en separer et d'aller en Boheme. tout ce qui se fait dans le cour de cette campagne paroit etrange. l'armée de France sous les ordres du Marechal de Contade avance vers la Hesſe tandis que Le Prince Ferdinand
p. 99 s'en eloigne et s'aproche du bas Rhin. Le Duc de Broglie a fait manquer le projet du Prince Ferdinand en gagnant la battaille a Bergen, et neamoins il quite l'armée parcequ'on le rapelle en France. tout cela est ausſi incomprehensible que les voyes de la providence, et ausſi vrai que l'existence du meilleur monde. je souhaite toujour avec empresſement de Vous revoir malgrè les difficultès que Vous m'y oposès. la chere grande Maitresſe le desire avec plus d'ardeur encor qu'elle ne fait des voeux pour la paix, elle Vous admire et Vous cherit infiniment; je ne lui cede pas dans tous ces sentimens, pas même au Duc ni a mes enfans qui Vous honorent et Vous aiment bien fortement ausſi. conservès moi Votre Amitiè en faveur de celle que je Vous ai vouee pour la vie LD

64 (57).

p. 100 ce 6 d'Aout 1759

Je profite avec plaisir Monsieur de l'ocasion presente pour Vous renouveller les sentimens de ma parfaite estime, et pour Vous aprendre au cas que Vous n'en soyès deja instruit par Mr: labat Baron de Grandcourt lui même, que nous lui renvoyons,[1] par le porter de ces lignes la Some qu'il nous a bien voulu preter; ausſi bien que les interets devolus jusqu'a la nouvelle Añèe prochaine. Ce qui nous a determinès a payer ce capital avant le terme des quatre Ans stipulèes, est la perte considerable que nous avons faite et qui selon toutes les aparences auroit augmentée d'Añée en añées par le changement frequand de la valeur et du cours des especes: inconvenient que nous n'avions pas pûs tout a fait prevoir, et que Ohlenschäger a sûs habillement mettre a profit a notre prejudice. C'est du consentement de Mr: le Baron de Grandcourt que nous lui rendons son Argent, et je me flatte Monsieur que Vous ne desaprouverès pas non plus le parti que nous venons de prendre. en attendent Vous pouvès compter que les soins, et les peines que Vous Vous etés donès pour nous procurer ce crédit ne s'effaçera jamais de notre memoire, et que
p. 100 b nous desirons avec ardeur de pouvoir un jour Vous en temoigner notre juste et vive reconoisſance. Vous saurès peutetre deja que l'avant garde des Prusſiens a eté repousſée par les Rusſes près de Crosſen le vingt trois du m p. que le Roi et son Armée est resſerée et presſée de toute part, que l'armée de l'empire semble ausſi vouloir

[1] *Im Original* renvoyonons.

se mettre a ses trousſes; de façon que la situation de ce Monarque semble devenir de jour en jour plus critique, et qu'il lui faudra toute la resource de son Genie et de sa sience Militaire, pour se tirer de ce mauvais pas. Le Prince Ferdinand ne se trouve pas dans des circonstances plus favorable. Minden est entre les mains des François, Munster vient de s'y rendre avec une garnison, a ce que l'on pretend, de trois mille homes. je ne sais Monsieur si Vous avès reçû ma derniere lettre, qui etoit si je ne me trompe des premiers jours du mois de juin. Le tems m'a bien duré d'aprendre de Vos cheres nouvelles. j'espere que Vous ne me tiendrès plus rigueur. j'ai besoin Monsieur de Vos lettres, ne me privès point de grace de cette source d'agremens. toute ma famille me charge de mille asſurences d'Amitié pour Vous. la charmente Grande Maitresſe Vous honore Vous aime et Vous ambrasſe d'inclination. j'ose Vous demander un petit signe de vie, en faveur des sentimens que je Vous p. 101
ai vouès pour tout le reste de mon existence -:-

cette lettre ayant etè ecrite et cachetée depuis plusſieurs jours notre home ne pouvant partir, et les circonstances s'etant changès, je r'ouvre ma lettre pour Vous dire Monsieur que le Prince Ferdinand vient de r'emporter la victoire sur l'armée de France pres de Minden prusſien le premier de ce mois, que le lendemain de cet evenement l'armée des Allièes a repris Minden et les François se sont repliès sur Rindeln. Si cette battaille est decisive ou non c'est ce que j'ignore encor: tout ce que j'en sais pour le moment, c'est que quelques Generaux et quelques mille hom̃es ont etès fait prisoniers, et quelques canons pris. peutetre que Vous en saurès deja d'avantage avant l'arrivé de ma lettre. Le sang qui a etè rependu me cause de la peine: on s'en consoleroit neamoins si l'on osoit esperer qu'une paix durable en soit le prix.

65 (58).

C'est toujour avec une satisfaction infinie que je recois Monsieur p. 102
les asſurences de Votre chere et pretieuse Amitié. jugès de là combien je dois avoir soufferte de Votre long silence. hier jeus la consolation d'attraper quelques lignes de Votre main en date du 4 d c. ma joye fut extreme mais quand j'y lus que Vous m'aviès ecrit deux jours auparavent et que cette lettre ne m'a pas ete rendue mes inquietudes recomencerent ausſi bien que mes lamentations: plus je me dis que cette lettre doit etre intersſante et plus ausſi ma crainte redouble. mon coeur m'offre par ci par là quelques lueurs desperances et allors j'imagine que come Vous me parlès dun paquet que Vous m'envoyé que peutetre Vous l'avès fait remettre au chariot de poste qui arrive toujour plus tard que la valise et qu'ainsi le tout n'est pas perdu. neamoins j'ai crus devoir Vous informer de ces

circonstances au cas qu'il Vous importe Monsieur de doner promtement les avis que Vous croyès necesſaire a la Persone que Vous
p. 102 b voules instruire. je ne doute pas que cette Persone, que je crois avoir devinèe par tout ce que Vous m'en faite entendre, ne Vous aura toute l'obligation imaginable pour le service que Vous voulès lui rendre ne fut ce que pour l'intention. la battaille que le Roi de Prusſe a perdue le 12 d p[1] ne la pourtant pas empechè de couvrir sa residence et d'imposer asſès aux Rusſes pour ne pouvoir pousſer plus loin leur progrès: maintenant il les a suvis dans la basſe Lusace: ils sont pres de Guben et le Roi près de Waldau. Le Comte de Daun est a Moscow et Le Prince Henry a Sorau tous ensemble dans la basſe Lusace et fort proche les uns des autres. voila du moins come ils etoient postès le 5. Dresden c'est rendue a l'armée de l'empire ce même 5. mais Witemberg et Torgau est de nouvau entre les mains des Prusſiens. et a ce que l'on asſure tres positivement une grande partie de cette Armèe de l'empire sous les ordres de Mr: de st André a ete repousſée et dispersée le 8 d c pres de Torgau. Votre
p. 103 Socrate mourant[2] est adorable come tout ce qui sort de Votre plûme. La grande Maitresſe en pense autant, ses yeux souffrent toujour et son esprit toujour brillant et toujour aimable Vous estime et Vous honore sans cesſe: son coeur Vous est attachè come le mien et celui de toute ma famille. un peu de retour sil Vous plait nous n'en somes pas tout a fait indigne.

ce 13 sep: 1759

je r'ouvre ma lettre pour Vous aprendre que dans cet instant même je viens de recevoir Votre charmente lettre du premier d c. comptès Monsieur que j'aurai soin de faire parvenir l'incluse a son adresſe. Marbourg s'est rendu aux allièes l'onze. je fais mille voeux pour Vous, pour Vos yeux et pour Votre conservation je n'ai pas le tems d'en dire davantage.

66 (59).

p. 104 ce 8 d'octobre 1759

C'est dans l'instant même que je reçois Monsieur la petite lettre ci jointe sans adresſe, mais dont je suis certaine qu'elle s'adresſe a Vous. je me hâte de Vous la faire parvenir le plus sûrement et le plus promtement qu'il m'est posſible. come j'ignore absolument le contenu je marche en tatonant: peutetre vouderiès Vous y repondre et en ce cas Vous n'avès pas a balancer a Vous servir du même canal que la premiere fois mais sous le couvert et l'adresſe que je Vous joins encor ici. l'exactitude avec laqu'elle on Vous repond me

[1] *Die Schlacht bei Kunersdorf.*
[2] Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, V, 364 *ff.*

fait presumer Monsieur que Votre proposition n'a pas deplue et qu'on y ajoute foy. c'est tout ce que je puis Vous dire dans ce moment. Soyès persuadès que je serois toujour tres flattèe de Vous etre de quelque utilité. conservès moi Monsieur Votre chere Amitiè qui m'est d'un prix infini. toute ma famille ausſi bien que l'aimable grande Maitresſe des coeurs Vous demande avec empresſement la même faveur. recevès en même tems Monsieur les asſurences de ma parfaite estime et de cette affection vive et sincere que Vous savès si bien inspirer a celle qui se nome avec admiration

Votre servante et Votre amie

67 (60).

Je n'ai qu'un instant Monsieur pour acuser la reception de Votre lettre du 6 et de son incluse. comptès que jaurai soin de tout, et que je Vous ferai parvenir la reponse que Vous souhaitès dès que je serai a même de le pouvoir faire. L'on dit ici Le Roi de Prusſe arrivé a l'armée du Prince Henry, Les Rusſes en Pologne, et Daun cheminant avec son Armèe vers la Boheme. voila donc les choses a peu près come elles etoient au comencement de l'anée et avant l'ouverture de la Campagne. tout ce qui est arrivè c'est que plusſieurs millier d'homes ont peris plus que de coutume et que la devastation est devenue beaucoup plus generale. il n'y a que les Anglois qui gagne a tout cela, et il y a peu d'aparence a ce qui me semble a la reconcillation des esprits. les peuples gemisſent de leur misere et de la dimunition de l'espece humaine. mais je n'y pense pas la poste vas partir et je ne puis que Vous asſurer Monsieur de toute mon estime de toute mon affection et de toute mon admiration. je suis pour la vie et Votre servante et Votre amie LD p. 105

ce 15 novembre 1759

68 (61).

Votre charmente lettre du 4 m'est parvenue hier. comptès Monsieur que j'aurois soin que la lettre au Banquier lui soit remise. la face des affaires change d'un jour a l'autre en Saxe, et nous ignorons encor a l'heure qu'il est, qui des deux parties beligerantes s'y maintiendra pendant cet hiver. tout est sujet à l'instabilité: il n'y a que mon Amitiè pour Vous qui ne soit point sujete a ces vicisſitudes. il semble dans tout le cours de cette guerre que la providence veuille toujour tenir un equilibre impartial entre ces puisſances. Les anglois a la veritè ont etè bien heureux et bien glorieux toute cette campagne mais en echange le Roi de Prusſe n'a eu que des desastrès. que je serois charmée Monsieur si je pouvois Vous revoir encor avant la fin de cet hiver. il fait bien froid ici depuis quelques jours: il faut esperer que come l'hiver a comencè plustôt cette anèe il ne p. 106

durera non plus ausſi longtems que de coutume. l'aimable grande
Maitresſe des coeurs Vous attend presque avec autant d'impatiance
p. 106b que moi. c'est dire beaucoup plus que Vous ne sauriès imaginer.
Mad: Pertriset[1] est extremement flattèe de Votre corespondence soyès
en persuadès Monsieur. puisſe cette corespondence aboutir a une
heureusſe isſue, persone ne le souhaite avec tant d'ardeur. Vous
pouriès bien en attendent Votre chere presence me consoler par
quelque petit morceau de Vos productions. je serois curieuse de
savoir si le banquier dans sa corespondence ordinaire parle de l'autre?
conservès moi Monsieur Votre souvenir et soyès sur de toute mon
estime et de l'empresſement que j'ai a Vous servir.

ce 12 Decembre 1759

69 (62).

p. 107 ce 18 Decembre 1759

Il seroit difficile a imaginer a quel point Monsieur Vos lettres
me flatte et m'enchante, mais mon exactitude et la rapiditè de mes
reponses ne Vous doit laisſer aucun doute sur cette veritè là. la
demoiselle Pertriset n'est guere aimable mais son adresſe est exelente.
ne Vous ambarasſès pas de bien ou mal ortografier le nom de
Bechtolsheim[2] pourvus que le banquier recoive surement Vos avis
et qu'il sache en profiter. il est vrai qu'il semble n'etre pas trop
bien dans ses affaires, cepandant je ne voudrois ou ne pourois pas
encor perdre tout espoir a son egard. il y a des heureux hazards
qui changent souvent tout a coup et come un eclair le mal en bien
que les spectateurs en sont surpris et crient au miracle. il ne faut
donc pas encor renoncer a tout remede tant que le malade done
encor des signes de vie. je ne prens d'autre interet a ce banquier
que celui qu'on doit prendre a tout humain qui souffre. il est vrai
qu'on l'acuse que le derangement de ses finances a etè en grande
p. 107b partie produit par sa faute mais en meme tems l'on asſure qu'on lui
prete des secours pour pouvoir s'aquiter de ses detes. en quelque
tems nous verons plus clair et il faudra bien lui doner encor ce delai.
ce que je souhaite avec le plus d'ardeur c'est Monsieur l'ocasion de
Vous revoir. quant reviendra cet heureu moment? l'adorable grande
Maitresſe et moi nous l'attendons avec une impatiance inconcevable.

l'on dit ici que Giesen est entre les mains des allièes, l'on dit
encor que Le Prince Hereditaire de Brunswic coure au secour du
Roi de Prusſe avec un corps de troupes de 16000 homes. ce qu'il
y a de certain c'est que ce Prince est actuellement de Langensalz
a trois heures d'ici. de la Saxe nous n'avons guere de nouvelles

[1] *Pseudonym für König Friedrich II.*

[2] *Vize-Kanzler in Eisenach. Seine Gemahlin Julia, Baronin von Bechtolsheim, war als Freundin Wielands und als Dichterin unter dem Namen 'Psyche' bekannt.*

quoique nous y touchions de fort près. l'on nous asſure neamoins que le Roi de Pruſſe y est encor, et que son quartier general est a Freiberg. Les Ruſſes ont tous paſſès la vistule et il n'y a plus un home de cette Armée en Silesie, voila tout ce que je sais. ce que je sais bien mieux encor c'est que je Vous admire, Vous souhaite et Vous estime de toutes mes facultès. un petit retour d'amitié pour moi et ma famille est ce que je Vous demande Monsieur avec bien de l'empresſement et que j'espere que Vous ne me refuserès pas

70 (63).

ce 24 decembre 1759 p. 108

Vous voudrès bien je pense, sans que dans Votre esprit je paſſe pour importune, que je Vous avertiſſe Monsieur que je Vous ai ecris samedy paſſè sous le couvert conu a dix heure du soir, et que je Vous y ai joint un aſſes gros paquet, au quel Vous deviès Vous attendre. je me flatte autant que je le souhaite que le tout Vous sera parvenu sans aucun accident facheu; il ma parue par les precautions qu'on a mise, a tout cela, plus que de coutume qu'on prend les choses come l'on doit et tres serieusement. je serois je Vous l'avoue Monsieur trop heureuse si je pouvois esperer de la voir reuſſir et bien vite, et bien promtement. pour la promtitude et l'exactitude je n'ai surement rien a me reprocher n'ayant pus avoir d'autre part entoute cette affaire. Vous aurès un jour toute la gloire quand cette belle piece sera representè sur le theatre. je brule d'envie de la voir quoique j'ignore encor le nom et le sujet, de cette belle production de l'esprit humain. tout ce que j'en sais c'est quelle est digne p. 108 b
de Votre esprit et de Votre coeur. je me suis bien trompèe Monsieur l'autre jour en Vous disant que giesen etoit entre les mains des Allièes: elle n'est encor a l'heure qu'il est que bloquée. la diligence que Le Prince Hereditaire a faite avec ces troupes est inconcevable sur tout dans la saison ou nous somes. le froid est execif et aproche fort de celui de l'anée quarente. je Vous souhaite le retour d'une nouvelle anèe acompagnèe de toutès les felicites que Vous merites si bien a tous egard. veuille le ciel Vous conserver longuès et Vous combler de toutes les prosperitès imaginable. conservès moi Monsieur Votre chere Amitiè qui fait le charme de ma vie. j'existrai toujour heureuse si je puis Vous admirer et Vous temoigner tous les sentimens que Vous savès si bien inspirer. toute ma famille Vous presente son estime et sa tendresſe la grande Maitresſe des coeurs Vous adore

71 (64).

ce 3 janvier 1760 p. 109

J'ai une grace a Vous demander, et je me flatte Monsieur que Vous voudrès bien me l'acorder; voici dont il est question. mes enfans se sont proposès de jouer Alzire que j'aime tant, et ils igno-

rent tout come moi coment ils doivent s'habiller? j'ose donc Vous
conjurer de nous mettre au fait et de nous instruire a cet egard.
j'imagine que le plus simple seroit si Vous vouliès sur un petit bout
de papier me faire desſiner l'habillement et y ajouter a cotè l'expli-
cation nous Vous aurons tous Monsieur une veritable obligation
de cette deference.[1] mes enfans n'ont jamais encor joues de tra-
gedie mais plusſieurs petites pieces de comedies: ils se font une si
grande fête de representer Alzire que je n'ai pus que doner la main
a leurs desirs. ce n'est pas que je crois qu'ils s'en aquiterons au
mieux, mais la volontè seule m'en plait et je ne veus pas les dè-
courager. dailleur nous avons ici un maitre de langue françois qui
declame très joliment et qui se done beaucoup de peine pour les in-
p. 109 b struire. ma fille aprend le rôle d'Alzire et mon fils ainè celui de
Zamor. je ne sais ce que je donerai Monsieur si Vous pouviès etre
present a leur representation. selon toutes les aparences Mr: Tron-
chin[2] a pasſè par ici inconito pour se rendre a Berlin. nous aprimes
cette nouvelle par les gazettes et en même tems par des lettres parti-
culieres de Frankfurth et nous avions pris toutes les mesures pour
l'areter au moins quelques heures chès nous: mais malheureusement
il nous est echapès, j'en suis très mortifiès car nonseulement j'aurois
etès extremement flattée de faire sa conoisſance mais j'aurois très
souhaitée pouvoir le consulter sur plusſieurs cas qui me touchent de
fort près. si vous ete en corespondance avec lui Vous me feriès grand
plaisir Monsieur de persuader Mr: Tronchin de se s'arreter quelques
jours ici quand il quitra B et retournera chès lui. apropos savès
Vous Monsieur que ce vilain Freytag a pasſè le pas par un coup
d'Apoplexie: je crois qu'il est mort a Hambourg. Le Prince Here-
ditaire de Brunswic a joint le Roi avec son corps de troupes le 24
ou le 25 du mois pasſè. c'est quelque chose d'inoui que la diligence
p. 110 de cette marche et sur tout dans une saison ausſi rude. on s'attend
d'un jour a l'autre a un evenement important et decicif; puisſe til
etre tel a nous procurer une paix promte avantageuse et durable. je
le souhaite avec ardeur pour l'amour de l'espece humaine. j'espere
que Vous aurès recus toutes mes lettres. je Vous en ai ecrite quatre
ou cinq dans un tres court espace de tems. Mdl. Pertriset s'attent
ausſi a une reponse favorable de Votre part. conoisſès Vous un
certain jeune home nomé Edelsheim[3] qui a etè quelques tems a Ge-
neve et qui s'y est beaucoup formè? s'ans doute Vous l'avès vû car
il se loue infiniment de Vos bonté mais si Vous ne l'avès pas ubliè
parmi une si grande foule de jeunes gens qui Vous fond continuele-

[1] *Im Original* defererence.

[2] *Theodor Tronchin, Leibarzt Voltaires, geboren am* 24. *Mai* 1709 *zu Genf, gestorben am* 30. *November* 1781 *zu Paris.*

[3] *Im Jahre* 1759 *wurde ein sehr unterrichteter junger Mann, Herr von Edelsheim aus Hanau, vom König von Preuſsen dem Herzog von Choiseul*

ment la cour c'est ce qui pouroit bien etre. toute ma famille Vous ambrasſe d'inclination. la chere grande Maitresſe Vous asſure de ses egards et moi je Vous conjure Monsieur de me conserver cette disposition favorable qui fait ma felicitè je suis de toutes mes facultès

Votre servante et Votre affectionèe amie
LD

72 (65).

ce 24 janvier 1760 p. 111

Vous etès adorable en tout mon cher Monsieur de Voltaire
Vous entrès dans le projet de mes enfans come si c'etoit la chose du
monde la plus importante. Votre complaisance est extreme, Vous
repondès a tout, avec une exactitude avec une promtitude charmente.
que je Vous ai d'obligation, que ne puis je Vous la temoigner au
grè de mes desirs. que n'ai je la satisfaction de Vous posſeder ici
et Vous voir instruire mes enfans pour les empecher de ne pas trop
gater cette belle et admirable tragedie. c'est ma favorite je la pre-
fere a toutes celles que Vous avès faite; je Vous l'avoue je lui asſigne
le premier rang. mes enfans sont ravis et enchantès d'oser la jouer:
ils Vous presentent leurs egards. dans leur âge on s'interesſe infini-
ment plus a se bien aquiter de son role de theatre que de tous les
malheurs que la guerre entraine. pour moi je suis charmée de pou-
voir les amuser et faire en même tems diversion a mes chagrins. La
chere l'aimable grande Maitresſe que je compare a Vous par la com-
plaisance, et qui s'entend parfaitement a la declamation a la bonté p. 111 b
de les conseiller et de les coriger. ce maitre de langue ne fait pas
mal non plus et vient tous les jours regulierement leur doner leçon.
il a etè autrefois officier et a jouè pour son amusement dans les pro-
vinces. cet honet home vient de faire la sotise de se marier a une
allemande qui a pour tout bien un asſès joli minois et de la jeunesſe.
la Pertriset est extremement flattée de Votre corespondance: j'amais
elle ne s'y seroit attendue. elle compte avoir bientôt reponse de son
banquier. elle m'asſure quelle ignore absolument s'il voudra se de-
faire de sa toille, que je regarde pourtant come lunique moyen pour
se sauver. peutetre Monsieur que j'ajouterai quelques mots de ma
main au cas que la reponse arive dans un moment de loisir. si Vous
conusſiès cette fille jamais j'en suis sûre Vous ne Vous seriès avisès
de lui adresſer quelques lettres: elle n'est bone qu'a fesſer les petits
enfans. Tout est tranquille en Saxe. cela n'empeche pas que la
misere n'y puisſe faire des progrès. j'avoue que je me suis doutée
que le pasſage inconito de Mr: Tronchin par la Ville d'ici etoit un
conte. cepandant come il arrive des choses bien plus singulieres p. 112

---

empfohlen; er hatte Auftrag, Frankreich Friedensvorschläge zu machen. Vgl. Preuss, Friedrich der Groſse II, 234 *und Arnold Schaefer, Geschichte des Siebenjährigen Krieges, Berlin* 1870, II [1], *S.* 477 *ff.*

encor dans le siecle ou nous vivons, j'ai crus devoir Vous de mander pour etre mise au fait. ne pouriès Vous pas Monsieur me dire a peu près le tems que nous pourions jouir de l'avantage de Vous voir. c'est une perspective delicieuse a mon coeur dont il ne faut pas me ravir la douce esperance. ma chere Buchwald et moi nous en parlons tous les jours avec ravisſement. je Vous defie Monsieur de me nomer un endroit au monde ou Vous soyès plus aimès qu'ici. pas même aux delices, ni par Votre aimable niece. conservès Vous menagès Vous, et ne trouvès pas mauvais, je Vous en suplie, que je Vous importune tant par mon griffonage. sans une defense expresſe je reviens toujour a la charge car jaime infiniment a Vous repeter que je Vous cheris et Vous admire jusqu'a la fin de mon existence.

73 (66).

p. 113 ce 27 janvier 1760

Si le tems Vous a parû long pour attendre la reponse du banquier au moins Monsieur je Vous prie detre persuadès que ce n'est pas par ma faute, et que je suis toujour tres exacte et tres empresſée quand il s'agit de Vous servir. Le paquet de mon oncle[1] m'a effrayée par l'enormitè de son volume. je souhaite avec ardeur que le contenu soit a Votre entiere satisfaction. Les chemins sont encor bien mauvais et très peu sûr, c'est ce qui me fait trembler dans plus d'un sens. Soyès toujours l'ami et le protecteur de moi et de ma famille mon cher Monsieur. contès sur la constance et la sinceritè de mon Amitié, et si ces sentimens ne peuvent pas Vous procurer de grands avantages pensès au moins qu'ils sont rares dans le siecle ou nous vivons. ma jeunesſe m'ocupe au point qu'elle me laisſe a peine le loisir de Vous exprimer combien je Vous honore et Vous estime. l'idée de Vous revoir encor une fois en ma vie fait toute ma felicitè.

74 (67).

p. 114 ce 7 fevrier 1760

Je rends grace a Dieu d'avoir cinquante Ans: cest peutetre la premiere fois en ma vie que je pense a en remercier le Ciel. ce qu'il y a de singulier et de touchant Monsieur c'est que ce soit Vous qui fasſiès naitre cette idée et cette reconoisſance. si j'etois jeune, plus susceptible de soupson, ou moins sure de ma maniere d'etre, j'aurois crus que cette epitete de coquete s'adresſoit a moi. mais les circonstances etant telles que je les sens et que je les vois je n'ai pas pris le change. je sais que la belle dont Vous parlès n'est pas la belle aux cheveux d'ors, que c'est bien plustôt la belle aux cheveux gris, la belle par exelence, ravisſante attrayante semillante en apas. je reconois même son Amant. pour le confident je me suis un peu

---

[1] *König Friedrich.*

rompue la cervelle parce que celui que je lui conois doit etre neces-
ſairement consultè si elle ne veut pas pasſer tout a fait pour une
perfide et une ingrate. il est vrai que ce confident que je supose, n'a
pas le coeur fort tendre de son petit naturel, mais il est riche et les
beaux yeux de sa casſete sont tres seduisant et bon a menager. je
Vous demande pardon Monsieur je parle en aveugle des couleurs
et je juge un peu sur l'etiquete du sac. quand on n'est pas au fait
des choses l'on se trompe facillement. je ne suis pas en relation p. 114 b
avec cette coquete je ne l'ai peutetre vue qu'une seule fois, et Dieu
sait coment. elle n'etoit allors asſurement pas dans son faste. malgrè
cela elle étoit charmente. je doute fort qu'Alzire s'aquite au grè de
mes desirs de son rôle, quoique il faut que je lui rende la justice
ausſi bien qu'a Zamor qu'ils se donent toutes les peines du monde
pour faire au mieu. que ne donerai je Monsieur si Vous pouviès
etre a même pour les instruire et les soufler. ils s'en font une joye
inexprimable de cet amusement, et moi je suis ravie et enchantée
quant je puis leur en procurer d'inocents. ils faut des ocupations
a la jeunesſe et l'on est trop heureu quand on peut unir l'utile a
l'agreable et les empecher de tomber dans la paresſe et l'enuy, enemis
dangereux de l'humanitè. excusès je Vous conjure mon ton de Peta-
gogue c'est la veille pertriset qui me doñe cette impulsion. apropos
de celle ci, Vous me feriès grand plaisir Monsieur si Vous vouliès
m'aprendre si Votre corespondant a reçu son gros paquet, elle ima-
gine qu'il renfermoit des comptes elle m'asſure qu'au juste elle l'ignore.
tous que nous savons de nouvelles ici des armèes C'est que les prus-
ſiens ont etès repousſès d'anclam et le general Manteufel etre fait
prisonier avec deux cents soldats a cette ocasion. continuès moi p. 115
Monsieur Votre chere Amitiè qui fait le charme de ma vie. encor
un mot d'Alzire faut il qu'elle soit sans chignon les cheveux nouès
seulement et en boucles? lui faut il des brodequins? J'abuse de Votre
indulgence ou est ce que l'on imprime les poesies du philosophe de
sans souci?[1] je seroit tres curieuse de les lire. Vos lettres Monsieur
font ma consolation voyès si ces sentimens sont dignes de Votre suport.
l'aimable grande Maitresſe est toujour souffrante et toujour Votre ad-
miratrice. toute ma famille Vous honore et Vous cherit c'est le ton
de ma maison.

75 (68).

ce 3 mars 1760 p. 116

Je suis bien flattée Monsieur de voir par Votre aimable lettre
du 19 du pasſé que nous somes d'acord pour les bottines d'Alzire.

---

[1] *Im April* 1760 *schrieb Friedrich II.:* Un Avant-propos des Poésies diverses ou de la troisième édition des Œuvres du Philosophe de Sans-Souci. *Die ersten Ausgaben dieser Dichtungen stammen aus den Jahren* 1750 *und* 1752.

j'avoue que je les aime ausſi peu qu'elles semble etre de Votre gout. elles seront dont rayès de la liste des atours d'Alzire et quoi qu'en puisſe dire les beaux esprits de sa garderobe il n'en sera plus question. Alzire est une boñe persoñe que j'aime beaucoup: elle a ausſi peu de coquetrie que n'en avoit sa mere a son âge, elle semble avoir un peu plus d'etourderie, mais qui sait peut etre que le tems me les a fait oublier, peut etre ausſi que l'amour maternel et plus clairvoyant encor que l'amour propre? ce qui est certain c'est que cette Alzire et Zamore et le petit frere dont le nom m'echappe dans ce moment, font tous leur posſible pour jouer au mieu leurs rôles, et s'ils ne reuisſisſent point ce n'est en veritè pas manque de boñe volontè: ce sera au jour de naisſance de leur Pere qui est au 25 du mois prochain qu'il representerons cet admirable Drame. j'ai reculée tant que j'ai pûs la representation, d'une part pour leur doner du tems pour le bien aprendre et de l'autre dans l'esperance que Vous
p. 116 b pouriès encor arriver pour les coriger et pour les faire jouer moins mal encor. Tout ce que je sais Monsieur de ce Landgrave catholique[1] c'est qu'il est dans ses etats près de Casſel, qu'il jouit de toute sa libertè et qu'il entre si parfaitement dans les vues de feu son Pere qu'il doñe encor 4000 homes d'auxilaires au Roi son beau-Pere. ce que je sais encor c'est que la ville de Hanau a etè pillée ces jours ci par les François. si c'est la le moyen de retablir la tranquilité en Allemagne c'est ce que j'ignore. Les Rusſes vienent ausſi de faire un coup de leur metier: ils ont enlevè a Swed Le Margrave de ce nom avec son gendre Le Prince de Wirtemberg[2] qui y est depuis quelques mois pour se faire guerir de ses blesſures qu'il a recue l'añèe pasſè a Cunersdorff. voila toutes mes nouvelles que je sais pour ce moment, ce que je sais encor mieu que toutes ces nouvelles c'est Monsieur que je Vous cheris et Vous estime infiniment, que je souhaite un petit retour de Votre part et que toute ma famille Vous adore.

dans ce moment je recois les poesies du philosophe de sans soucie dont je suis extrèmement curieuse d'en faire la lecture.

---

[1] *Friedrich II., geboren am* 14. *August* 1720, *folgte am* 1. *Februar* 1760 *seinem Vater Wilhelm VIII. nach. Seine erste Gemahlin war Marie, die Tochter des Königs Georg II. von Großbritannien.*

[2] *Friedrich I., geboren am* 21. *Januar* 1732, *folgte im Jahre* 1795 *seinem Bruder Ludwig Eugen nach; er vermählte sich am* 29. *November* 1753 *mit Friederike Dorothee Sophie, der Tochter Friedrich Wilhelms, Markgrafen von Brandenburg-Schwedt.*

Gotha. Gustav Haase.

(Schluſs folgt.)

Sitzungen der Berliner Gesellschaft

für das Studium der neueren Sprachen.

Sitzung am 9. Mai 1893.

Herr Roediger sprach in Fortsetzung seines Vortrages vom 28. März über Lachmanns Persönlichkeit und seinen wissenschaftlichen Charakter, wie sie sich in den Briefen an Moriz Haupt offenbaren.

Herr Rosenberg behandelte Saint-Lamberts Jahreszeiten [s. Archiv XCI, 225 ff.].

Zur Aufnahme in die Gesellschaft wird Herr August Müller vorgeschlagen.

Sitzung am 5. September 1893.

Zu Ehren des verstorbenen Herrn Schwan erheben sich auf Anregung des Vorsitzenden die Anwesenden von ihren Plätzen.

Herr Koch berichtet über den von ihm besuchten Wiener Philologentag, indem er besonders den glänzenden Empfang hervorhebt, den die Versammlung in der österreichischen Hauptstadt gefunden hat.

Herr Buchholtz spricht über Volksmärchen und Volksanekdoten, welche eine Darlegung des Charakters eines, auch mehrerer Völker enthalten. Auszuschliefsen sind solche Erzählungen, in denen nur zu manchen Zeiten auftretende Erregungen und Stimmungen eines Volkes zur Erscheinung kommen; es handelt sich hier um dauernde Charakterzüge der Völker. Dergleichen Geschichten und Geschichtchen sind ziemlich selten. Das griechische Altertum hat schöne Anekdoten mit Charakterzügen nur von Stämmen, nicht von dem gesamten Volke. Auch in Rom, Persien, China, Japan scheint man sich vergebens nach derartigen Volkserzählungen umzusehen. Alle diese Völker dünken sich vielleicht zu grofs, um ihr eigenes Wesen mit dem anderer Völker zu vergleichen, und eben hierin dürfte die Quelle solcher Schilderungen zu finden sein. Von deutschen Volksanekdoten gehört hierher die, welche den Russen sagen

läßt: 'Der Bien muß', und die, welche den Landgrafen von Hessen auf die Frage Heinrichs IV. von Frankreich, was man als Franzose in Deutschland lernen könne, 'Bescheidenheit' antworten läßt. Am meisten scheint diese Art von Volksmärchen und Volksanekdoten im südöstlichen Europa, in Ungarn, Siebenbürgen, Rumänien, vertreten zu sein. Der Vortragende erzählt und erläutert das Märchen von dem Illyrier, dem Ungarn, dem Deutschen, dem Rumänier beim Kreuze Christi (Schott, Wal. Märchen, Stuttgart 1845), das von der Meise und dem Fuchs und das von der nicht spinnen wollenden Rumänierin (Haltrich, Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande und Siebenbürgen, 3. Auflage, Wien 1882), die ungarische Volksanekdote von dem Szekler, der dem Sohne befiehlt, was er sagen will, erst noch zu überlegen, bis er auf dem Rücken fühlt, daß sein Rock Feuer gefangen hat, und das Märchen von dem Szekler Gläubiger, der durchaus seinen Groschen verlangt, obgleich er eben durch einen mit dem Schuldner zusammenhängenden Zufall reich geworden ist (Jókai Mór, *Magyar nép élee szép hegedűszóban, negyedik bővitett kiadás,* Budapest 1884). Es ist deutlich, daß alle diese Geschichten darauf ausgehen, Volkscharaktere zu malen. Der Illyrier oder Südslave hält viel von Bestechung (man denkt unwillkürlich daran, daß in Rußland selbst hohe Beamte derselben zugänglich sind). Der Ungar ist stets zum Prügeln geneigt (vgl. Jókai Mór, *Magyarhon szépségei*), der Deutsche liebt Recht und Ordnung, wodurch er manchmal nicht schnell handelt, der Rumänier stiehlt gern. In der zweiten Geschichte erscheint der Ungar wieder als Zuschlagender, in der dritten die Rumänierin als träge und nach Überwindung der Trägheit als sehr geschickt. In der vierten ist der Szekler Freund der Überlegung, mag kein unbedachtes Reden, in der fünften hält der Szekler rücksichtslos auf sein Recht.

Herr August Müller wird zum ordentlichen Mitgliede gewählt.

Zur Aufnahme wird Herr Dr. Oscar Schultz vorgeschlagen.

Sitzung am 17. Oktober 1893.

Herr Buchholtz beschließt seinen am 5. September angefangenen Vortrag über Volkscharakterzeichnung in Volksanekdoten und Märchen. Die Szekler zeigen sich gegen mögliche Verschlimmerung vorsichtig in der 'Anekdote Nic. Zrínyi des Jüngeren', in einer anderen als Verächter der Frauen, in einer dritten als sehr fleißig. Die Armenier erscheinen in dem Märchen vom Hundemarkt als habgierig. Die Rumänier in der Anekdote vom Messer, das gut, der Sense, die schlecht schneidet, sind träge, in zwei anderen die Ungarn langsam in Entschluß und in Antwort. Die Zigeuner stehlen und entschuldigen sich drollig, auch Ruhm suchen sie zu stehlen, wie in der Anekdote von Liszt, 'dem Zigeuner und Geigenspieler' (vgl.

Jókai M., *Magy. nép élce,* und Öreg Hegedüs Laios *Eredeti tréfák*). Noch blickte der Vortragende auf die von ihm vorgebrachten Geschichtchen zurück, um darauf hinzuweisen, dafs in jedem die Absicht, einen Volkscharakter zu zeichnen, durch Nennung, 'ein Rumänier', 'ein Deutscher' u. s. w., deutlich sei, und um auf mögliche Entstehungsart und ähnliche Stücke hinzudeuten. Das Märchen von Meise und Fuchs ähnelt etwas dem Hund und Sperling bei Grimm, und die träge Rumänierin im Sacke erinnert an Aristophanes' Acharner, wo der arme Megarer seine Töchter im Sacke als Ferkel feilbietet.

Herr I. Schmidt macht darauf aufmerksam, dafs Anekdoten der behandelten Art dort zu suchen sind, wo verschiedene Völker miteinander in Berührung kommen, weswegen sie sich für Irländer, Schotten und Engländer häufig finden.

Herr Foerster bespricht Mugica, *Dialectos Castellanos,* und desselben *Gramática del Castellano antiguo,* von denen der erste, die Phonetik enthaltende Teil erschienen ist. An einer sich anschliefsenden Diskussion über spanisch $v = b$ beteiligen sich besonders die Herren Buchholtz und G. Michaelis. Herr Buchholtz verweist auf seinen vor zwei Jahren in der Gesellschaft gehaltenen Vortrag über Ähnlichkeiten der baskischen und der spanischen Lautlehre, in welchem er zeigte, dafs dem Spanischen bis auf wenige Landstriche das von Oberzähnen und Unterlippe gesprochene romanische *v* fehle, dafs es nur *b* habe, wenn dies sich auch zuweilen so weich darstelle wie deutsches von beiden Lippen gesprochenes *w*. Den damals angeführten Belegen fügte er noch hinzu die von A. de Trueba öfter erwähnte, einmal ausführlich erzählte Anekdote, nach welcher der Ruf *una va llena* (eins der fortschwimmenden Fässer ist noch voll) als *una ballena* (ein Walfisch ist im Manzanares) verstanden ward, wozu der Erzähler den Witz macht, dafs der Verbreiter des Mifsverständnisses sich beklagte, dafs die Leute *v* und *b* in der Aussprache nicht unterschieden. Herr G. Michaelis bemerkte, nach seinen Beobachtungen, welche ihm durch die Aussprache des Herrn Mugica bestätigt scheinen, sei das spanische frikative *b* nicht, wie man oft angegeben findet, ganz gleich dem allgemeinen romanischen *v*. Beim spanischen frikativen *b* nähere sich die Unterlippe der Oberlippe in vertikaler Richtung, im übrigen mit der allgemeinen Stellung der Lippen wie bei *b*, ohne dafs es jedoch zu einem Verschlusse komme; es sei also in Bezug auf die Artikulation der dem bilabialen Verschlufslaute *b* entsprechende Frikativlaut, als stimmhafter Laut entsprechend dem stimmlosen, wahrscheinlich bilabialen altgriechischen φ. Bei dem romanischen *v* dagegen werde die Unterlippe nach den Zähnen hin zurückgezogen, wodurch ein dentilabialer Frikativlaut entstehe, als stimmhafter Laut entsprechend dem lateinischen dentilabialen *f*.

Herr Penner knüpft Bemerkungen zu *Ivanhoe* an die Loewesche Schulausgabe dieses Werkes, die in den vielen an und für sich überflüssigen etymologischen Anmerkungen mancherlei Falsches enthält.

Herr O. Schultz wird in die Gesellschaft aufgenommen.

Sitzung am 31. Oktober 1893.

Herr Penner fuhr in seinen Bemerkungen zu *Ivanhoe* fort. Er wies zunächst mehrere biblische Stellen nach, die von den Herausgebern Loewe und Saure entweder gar nicht oder falsch citiert sind. An der Ausgabe Saures wurde besonders getadelt, dafs sich in ihr sehr viel überflüssige Anmerkungen finden.

Herr Krueger machte auf *Harry Fludyer at Cambridge* als auf einen wertvollen Beitrag zur Kenntnis des englischen Studentenlebens aufmerksam. Das humorvolle Werkchen liegt auch in deutscher Übersetzung von Breul vor, der belehrende Bemerkungen angehängt sind.

Herr Bischoff berichtete über seinen Aufenthalt in Paris während der letzten Hundstagsferien. Auf das Strafsenleben und die Schulen, die er in mehreren Gattungen kennen gelernt hat, ging er besonders ein.

Herr Zupitza macht weitere Mitteilungen über das Verhältnis der Handschriften der Canterbury Tales, indem er zunächst bemerkt, dafs sich in den Bericht über seinen Vortrag vom 3. März 1891 im Archiv LXXXVII, 77 durch einen *lapsus calami* ein Fehler eingeschlichen habe, da es Z. 15 f. v. u. heifsen müsse: 'dafs die Haistwell-Handschrift und die Devonshire-Handschrift miteinander näher verwandt sind, als mit der Northumberland-Handschrift.' Der damals im Druck befindliche erste Teil der *Specimens of all the Accessible Unprinted Manuscripts of the Canterbury Tales* ist 1892 erschienen. Jetzt ist der zweite Teil im Druck nahezu vollendet. Es bleiben dann nur noch zwei Gruppen von Handschriften übrig: die eine, die Corpus-Gruppe, die Sippe der beiden in dem *Six-Text Print* vollständig abgedruckten Handschriften Corpus und Lansdowne, wird den Inhalt des dritten Teiles liefern, die zweite, die Petworth-Gruppe, die sehr zahlreiche nächste Verwandtschaft der ebenfalls in dem *Six-Text Print* vollständig abgedruckten Petworth-Handschrift, den Inhalt des vierten Teils. In dem zweiten Teile sind zehn Handschriften vertreten, die vier verschiedenen Gruppen angehören. Die erste dieser Gruppen wird gebildet von Phillips 6570 (in Cheltenham), Bodley 686 (in Oxford) und von der im *Six-Text Print* vollständig abgedruckten Handschrift der Cambridger Universitätsbibliothek Gg. 4. 27. Ph. und Gg. gehören eng zusammen; ja, die Möglichkeit ist nicht ausgeschlossen, dafs Gg. aus Ph. stammt. Nur eine Vergleichung

der ganzen (leider nur in Bruchstücken) erhaltenen Handschrift Ph. mit Gg. kann das entscheiden: die 138 Verse, die in Ph. vom *Pardoner* allein übrig sind, reichen dazu bei weitem nicht aus. Die zweite Gruppe besteht aus Harley 7335, der Pariser Handschrift und der für die Chaucer-Gesellschaft besonders herausgegebenen Handschrift Harley 7334, die auch die Grundlage der Ausgaben von Wright, Bell und Morris bildet. Die beiden letzten Handschriften sind untereinander näher verwandt, als mit der ersten. Die allgemeine Annahme, dafs Harley 7334 allein für sich stehe, ist ein Irrtum. Die dritte Gruppe umfafst die beiden Oxforder Handschriften Selden B. 14 und Hatton Donat. 1, die vierte dagegen die vier Handschriften R. 3. 3 in Trinity College zu Cambridge, Rawlinson Poet. 223 zu Oxford, V. 1. 1 zu Glasgow und Additional 25718 im Britischen Museum zu London. Die drei ersten Handschriften sind miteinander näher verwandt, als mit der letzten: besonders nahe stehen sich die Rawlinson- und die Glasgower Handschrift. Die dritte und vierte Gruppe gehen auf eine gemeinschaftliche Quelle zurück, die eine Handschrift der zweiten Gruppe war, aber den *Doctor-Pardoner-Link* in einer ursprünglicheren Gestalt hatte, als die erhaltenen Handschriften dieser Gruppe. Aus einer verlorenen Handschrift der vierten Gruppe stammt die Corpus-Gruppe, aus einer verlorenen Handschrift der dritten die Petworth-Gruppe. Für die Feststellung des Textes wird es neben den nahverwandten Handschriften Ellesmere und Hengwrt (in dem *Six-Text Print*) vorzugsweise auf die der Dd.-Gruppe im ersten Teil der *Specimens*, besonders auf Dd. 4. 24 in der Universitätsbibliothek zu Cambridge und Christ Church 152 zu Oxford, und endlich auf die erste Gruppe des zweiten Teiles ankommen.

Sitzung am 14. November 1893.

Herr Tobler sprach über den in seinen Händen befindlichen Nachlafs von Diez, aus dem er dann Übersetzungen spanischer, provenzalischer und italienischer Lieder mitteilte [s. oben S. 129 ff.].

Herr Hirsch berichtete über die Veränderungen, die auf den neuen englischen Münzen besonders hinsichtlich des Kopfes der Königin und ihres Titels als *imperatrix Indiæ* eingetreten sind. Exemplare sämtlicher Neuprägungen liefs er unter den Anwesenden herumgehen.

Herr Koch besprach Weigand, Kunst in zwey Monaten englisch lesen, verstehen, schreiben und sprechen zu lernen, Leipzig 1811. Er berücksichtigte vor allem die Punkte, die ihm für die Kenntnis der damaligen Aussprache des Englischen von Wichtigkeit schienen.

Der alte Vorstand wurde auf ein ferneres Jahr gewählt.

Herr Reich wird zur Aufnahme vorgeschlagen.

Sitzung am 28. November 1893.

Herr Bethge sprach über die Grundlagen des altgermanischen Staates in Familienordnung und Agrarverfassung. Der Vortragende ging von der Betrachtung der indogermanischen Urzeit aus. Die Annahme, dafs in jener Zeit oder gar noch in irgend einer Periode der germanischen Vorzeit das sogenannte Mutterrecht gegolten habe, wurde zurückgewiesen. In der altgermanischen Zeit ist eine allmähliche Milderung der ehedem unbegrenzten hausherrlichen Gewalt durch den Einflufs des Verwandtenkreises zu erkennen. Über die indogermanische Zeit hinaus hat sich der Begriff der kognatischen Verwandtschaft entwickelt, ohne dafs jedoch zunächst aus dieser Rechtsfolgen erwachsen. Darauf wurde der Begriff der Sippe besprochen, die ursprünglich nur die Angehörigen der Mannslinie umfafst, später aber auch, jedoch nur im Volksbewufstsein, nicht im Rechtsleben, auch die Kognaten mitumfafst. Die grofse Bedeutung der Sippe bei der Landbesiedelung, in der Agrarverfassung, im Rechtsleben und im Heere wurde besprochen, die Anschauung von Sybels aber, dafs die altgermanischen Staaten nur lockere Sippenverbände gewesen seien, entschieden zurückgewiesen. — Darauf betrachtete der Vortragende die agrarischen Verhältnisse. Halbnomadisch ist der Ackerbau noch zu Cäsars Zeit. In der Zwischenzeit bis auf Tacitus hat sich die 'Dorfschaft' (*vicus*) und damit zusammen das Eigentumsrecht an der Hofstätte entwickelt. Dagegen ist die Feldflur noch lange nach dieser Zeit *ager publicus*, die Betriebsform die sogenannte Feldgraswirtschaft, die agrarische Verfassung die strenge Feldgemeinschaft mit wechselnder Hufenordnung. Der Vortragende erörterte dann, wie bei zunehmender Sefshaftigkeit und steigender Bevölkerungsziffer allmählich sich ein erbliches Nutzungsrecht an bestimmten Feldflächen, daraus weiter Besitz und endlich Privateigentum am Acker entwickelt. Hinfort gab es in den germanischen Staaten zwei Klassen von Bürgern, Grundbesitzer und Grundbesitzlose. Der Fortschritt zur Dreifelderwirtschaft gehört erst der karolingischen Zeit an.

Herr Zupitza macht im Anschlufs an seinen Vortrag vom 8. März 1892 (vgl. Archiv LXXXVIII, 400) weitere Mitteilungen über die Quellen der 'Abenteuer und Schwänke' Rudolf Baumbachs. 'Der Teufel und der Arzt' S. 49 ff. geht aller Wahrscheinlichkeit nach auf den Schwank des Hans Sachs zurück *Der teufel nam ein alts weib zu der eh* (Keller IX, 284 ff.; Goetze, Sämtliche Fabeln und Schwänke I, 502 ff.). Hans Sachs' den gleichen Stoff behandelndes Fastnachtspiel ist nicht benutzt. Wir haben es mit einem Nebenschöfsling des Machiavellischen *Belfagor* zu thun, mit dem vor Buchholtz (Archiv XC, 161 f.) schon M. Landau in den Beiträgen zur Geschichte der italienischen Novelle S. 74 das andalusische

Märchen bei F. Caballero zusammengebracht hat, freilich ohne dieses für Machiavellis Quelle zu halten.

Herr Dr. Reich wird in die Gesellschaft aufgenommen. Das frühere Mitglied Herr Bourgeois wird zum korrespondierenden Mitgliede ernannt.

Sitzung am 19. Dezember 1893.

Herr Herzfeld sprach über William Taylor aus Norwich. Der Vortragende warf zunächst einen Blick auf die allmähliche Einführung der deutschen Litteratur in England während des 18. Jahrhunderts und zeigte, warum die Versuche hierzu an der ungenügenden Kenntnis und formellen Ungewandtheit der Übersetzer scheitern mufsten. Der erste, der volle Sach- und Sprachkenntnis mit kritischem Urteil verband, war W. Taylor. Er wurde 1765 zu Norwich geboren und erhielt eine vortreffliche Erziehung. Frühzeitig wurde er auf Reisen nach dem Kontinent geschickt, wo er sich tüchtige Sprachkenntnisse erwarb; bestimmend für sein ganzes Leben wurde aber ein einjähriger Aufenthalt in Detmold, der ihn zum Vermittleramt zwischen deutscher und englischer Litteratur befähigte. In seine Heimat zurückgekehrt, machte er sich zuerst durch seine Übersetzung von Bürgers Lenore (1790) bekannt, die dann Walter Scott zur Nacheiferung anregte. Er liefs 1791 den Nathan und 1793 die Iphigenie folgen, welche wohl als seine beste Leistung zu bezeichnen ist. Zu gleicher Zeit entfaltete er eine umfangreiche kritische Thätigkeit in Zeitschriften, wobei er auf die Besprechung deutscher Werke das Hauptgewicht legte. Dabei liefs er sich oft durch seine Neigung zum Paradoxen zu Behauptungen hinreifsen, die ihm in den Augen des Publikums schadeten. Besonders in religiöser Beziehung erregte er Anstofs. In der zweiten Hälfte seines Lebens steht er nicht mehr auf der Höhe. Freilich fällt in diese Zeit sein Hauptwerk *Historic Survey of German Poetry* (3 Bände, 1828—1830), das von seiten Carlyles eine harte und unbillige Kritik erfuhr, das aber, wenn auch in den älteren Partien sehr unvollkommen, als erste deutsche Litteraturgeschichte in englischer Sprache mehr Beachtung verdient, als es bisher gefunden hat. Taylor starb im Jahre 1836.

Herr Zupitza setzt seinen Vortrag vom 28. November fort. Rudolf Baumbachs 'Reise ins Paradies' S. 16 ff. folgt im Gange der Erzählung vorzugsweise Johannes Paulis Schimpf und Ernst Nr. CCCCLXIII (ed. Österley S. 274 f.), nimmt aber einzelne Züge (z. B. dafs es sich um den verstorbenen Mann der Frau handelt, dafs sie 'Paris' und 'Paradies' verwechselt) aus Hans Sachs' Fastnachtspiel *Der farendt Schuler im Paradeifs* (Sämtl. Fastnachtspiele von H. S. ed. Goetze II, 105 ff.). — 'Der Stein des Virgilius' S. 63 ff. scheint auf Nr. CCVI von Paulis Schimpf und Ernst (ed. Österley

S. 136 f.) zu beruhen, 'Der Fechtmeister und sein Schüler' S. 130 f. auf Nr. CCCXI (ed. Österley S. 198 f.), 'Das lange Band' S. 144 ff. auf Nr. 20 im Anhang der Ausgabe von Österley S. 405. — 'Der Graf im Pfluge' S. 147 ff. stammt der Hauptsache nach wohl aus dem Volksliede 'Der Graf im Pfluge' in 'Des Knaben Wunderhorn' I, 330 ff. (nach Adelungs Magazin der deutschen Sprache II. B., 3. Stück, S. 114 ff.; vgl. 'Der Graf von Rom' bei Uhland Nr. 299, S. 611 ff.). Doch dürfte Baumbach auch die den gleichen Stoff behandelnde Sage 'Der Mann im Pfluge' bei den Gebrüdern Grimm (3. Auflage, Nr. 537, II, 137 ff.) vor sich gehabt haben (vgl. 'unter Geifselschwingen' bei Baumbach und 'unter harten Geifselhieben' bei den Gebrüdern Grimm).

Verzeichnis der Mitglieder

der

Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen.

Januar 1894.

Vorstand.

Vorsitzender:	Herr Zupitza.
Stellvertretender Vorsitzender:	„ Waetzoldt.
Schriftführer:	„ Ernst Wetzel.
Stellvertretender Schriftführer:	„ A. Schulze.
Erster Kassenführer:	„ Vatke.
Zweiter Kassenführer:	„ Pariselle.

A. *Ehrenmitglieder.*

Herr Dr. Furnivall, Frederick J. 3 St. George's Square, Primrose Hill, London NW.

„ Dr. Mussafia, Hofrat, o. ö. Professor an der Universität. Wien.

„ Tauchnitz, Freiherr von. Leipzig.

Frau Vasconcellos, Carolina Michaelis de, Dr. phil. Porto, Cedofeita.

Herr Dr. Wiese, Ludwig, Wirklicher Geheimer Ober-Regierungsrat. Potsdam.

B. *Ordentliche Mitglieder.*

Herr Dr. Arnheim, J., Realschul-Direktor a. D. Berlin W. 35, Genthinerstraſse 40 II.

„ Dr. Bahlsen, Leo, Oberlehrer an der VI. städtischen Realschule. Berlin SW. 29, Mittenwalderstraſse 50.

„ Dr. Benecke, A., Direktor der Sophienschule. Berlin C. 22, Weinmeisterstraſse 15.

„ Dr. Benecke, Max, Oberlehrer am Friedrichs-Werderschen Gymnasium. Charlottenburg, Englische Straſse 23 I.

„ Dr. Bethge, Oberlehrer an der IV. städtischen Realschule. Berlin NO. 18, Friedenstraſse 59.

Herr Dr. Bieling, H., Professor, Oberlehrer am Sophien-Realgymnasium. Berlin N. 37, Schwedterstrafse 267 II.
„ Dr. Biltz, C. Berlin SW. 46, Dessauerstrafse 15 II.
„ Dr. Bischoff, Fr., Oberlehrer am Friedrichs-Gymnasium. Berlin NW., Scharnhorststrafse 7 III.
„ Dr. Bollmann, R., Professor, Oberlehrer am Grauen Kloster. Berlin C. 2, Klosterstrafse 74 II.
„ Brendel, A., Banquier. Berlin C. 2, Königstrafse 9 I.
„ Dr. Brückner, Professor an der Universität. Berlin SW. 61, Lankwitzstrafse 1 III.
„ Dr. Buchholtz, H., Professor, Lehrer des Italienischen am Kgl. Joachimsthalschen und am Berlinischen Gymnasium zum Grauen Kloster. Friedenau, Sponholzstrafse 31/32.
„ Dr. Carel, G., Oberlehrer an der Sophienschule. Charlottenburg, Dankelmannstrafse 1.
„ Cohn, Alb., Buchhändler. Berlin W. 8, Mohrenstrafse 53 I.
„ Dr. Conrad, Herm., Professor an der Haupt-Kadettenanstalt. Gr.-Lichterfelde, Drakestrafse 14.
„ Dr. Daffis. Berlin W. 35, Lützowstrafse 41 I.
„ Dr. Dammholz, R., Oberlehrer an dem Kgl. Lehrerinnen-Seminar und der Augustaschule. Gr.-Lichterfelde, Steinäckerstrafse.
„ Dr. Deter, J., Direktor. Gr.-Lichterfelde, Wilhelmstrafse 36.
„ Dr. Dieter, Ferd., Oberlehrer an der IV. städtischen Realschule. Berlin NO. 43, Friedenstrafse 15.
„ Dr. Draeger, W. Berlin S. 14, Sebastianstrafse 12 III.
„ Dr. Dunker, C., Lehrer am Friedrichs-Realgymnasium. Charlottenburg, Knesebeckstrafse 5, Gartenhaus.
„ Dr. Ebering. Berlin W. 9, Linkstrafse 16.
„ Enderlein, Ordentlicher Lehrer an der Margaretenschule. Berlin W. 57, Dennewitzstrafse 23.
„ Dr. Engwer. Berlin SW. 47, Hagelsbergerstrafse 44.
„ Dr. Flindt, Oberlehrer. Charlottenburg, Knesebeckstrafse 17.
„ Dr. Förster, Professor, Oberlehrer an dem Kgl. Realgymnasium, Mitglied des Reichstages. Berlin SW. 12, Kochstrafse 66.
„ Dr. Fuchs, Lehrer am Französischen Gymnasium. Berlin C. 22, Spandauerbrücke 13 II.
„ Fürth, A., Oberlehrer am Falk-Realgymnasium. Berlin W. 57, Motzstrafse 91 part. rechts.
„ Gerhardt, O., Oberlehrer am Königstädtischen Realgymnasium. Berlin N., Friedenstrafse 107.
„ Dr. Giovanoli, A. Berlin W. 41, Krausenstrafse 75.
„ Dr. Gropp, E., Direktor. Charlottenburg, Bismarckstrafse 56 I.
„ Grosset, Ernest, Lehrer an der Kriegsakademie und am Viktoria-Lyceum. Berlin SW. 48, Wilhelmstrafse 146 IV.

Herr Haas, J., Premier-Lieutenant a. D. Berlin W. 8, Taubenstraſse 17 III.
„ Dr. Hahn, O., Oberlehrer an der Viktoriaschule. Berlin S. 59, Urbanstraſse 31 II.
„ Harsley, Fred, M. A., Lektor der englischen Sprache an der Universität. Berlin NW., Dorotheenstraſse 90.
„ Dr. Hausknecht, Professor. Berlin NW. 21, Calvinstraſse 123 III links.
„ Dr. Hellgrewe, Wilh., Gymnasiallehrer. Charlottenburg, Berlinerstraſse 87 b.
„ Dr. Henze, Oberlehrer am Dorotheenstädtischen Realgymnasium. Berlin W. 8, Taubenstraſse 2 III.
„ Dr. Herzfeld, Georg. Berlin W. 10, Tiergartenstraſse 26 a.
„ Dr. Hirsch, Richard, Professor, Oberlehrer am Dorotheenstädtischen Realgymnasium. Berlin N. 37, Lottumstraſse 8.
„ Holder-Egger, M., Geheimer Rechnungsrat a. D. Charlottenburg, Fasanenstraſse 14.
„ Dr. Hosch, S., Oberlehrer an der Luisenstädtischen Oberrealschule. Berlin S. 14, Annenstraſse 12 II.
„ Dr. Huot, P., Direktor der Viktoriaschule. Berlin S. 14, Prinzenstraſse 51 II.
„ Kabisch, Otto, Oberlehrer am Luisenstädtischen Gymnasium. Berlin S. 59, Kottbuser Ufer 56 a.
„ Dr. Kastan, Albert. Berlin W. 64, Behrenstraſse 9.
„ Dr. Knauff, Gustav, Oberlehrer an der städtischen Realschule. Charlottenburg, Krumme Straſse 42.
„ Dr. Knörk. Berlin SW. 13, Alexandrinenstraſse 119.
„ Dr. Koch, John, Oberlehrer. Groſs-Lichterfelde, Bismarckstraſse 20.
„ Kramer, Oberlehrer am Falk-Realgymnasium. Berlin W., Elsholzstraſse 11 II links.
„ Dr. Krause, Arnold, Oberlehrer am Friedrichs-Werderschen Gymnasium. Steglitz, Albrechtstraſse 16 II.
„ Dr. Kremer, Lehrer an der Haupt-Kadettenanstalt. Steglitz, Humboldtstraſse 16.
„ Krueger, G., Oberlehrer am Königlichen Realgymnasium. Berlin W. 10, Bendlerstraſse 17.
„ Dr. Kuttner, M. Berlin SW. 68, Lindenstraſse 74.
„ Lach, Handelsschuldirektor. Berlin SO. 16, Franzstraſse 6 III.
„ Dr. Lachmann, J., Oberlehrer am Falk-Realgymnasium. Berlin W. 35, Lützowstraſse 84 c.
„ Dr. Lamprecht, F., Professor, Oberlehrer am Grauen Kloster, Lehrer an der Kriegsakademie. Berlin C. 2, Neue Friedrichstraſse 84.
„ Langenscheidt, G., Professor, Verlagsbuchhändler. Berlin SW. 46, Halleschestraſse 17 part.

Herr Dr. Langenscheidt, P., Verlagsbuchhändler. Berlin SW. 46, Möckernstraſse 133 II.
„ Dr. Leo, F. A., Professor. Berlin W. 10, Matthäikirchstraſse 31.
„ Dr. Löschhorn, H., Professor, Oberlehrer am Kgl. Lehrerinnen-Seminar und der Augustaschule. Berlin W. 35, Genthinerstraſse 41 III.
„ Dr. Mangold, W., Professor, Oberlehrer am Askanischen Gymnasium. Berlin SW., Kleinbeerenstraſse 5.
„ Dr. Mann, Paul, Oberlehrer am Luisenstädtischen Realgymnasium. Berlin, Melchiorstraſse 31.
„ Marelle, Charles. Berlin W. 9, Schellingstraſse 6 III.
„ Dr. Michaelis, C. Th., Direktor der VII. städtischen Realschule. Berlin SO. 26, Mariannenstraſse 47.
„ Dr. Michaelis, G., Professor, Vorsteher des stenographischen Bureaus des Herrenhauses a. D., Lektor an der Universität. Berlin NW. 6, Luisenstraſse 24 a I.
„ Dr. Morgenroth, Ed. Potsdam, Viktoriastraſse 15.
„ Mugica, Pedro de, Licentiat der Wissenschaften der Universität zu Madrid, Lehrer der spanischen Sprache. Berlin NW. 21, Alt-Moabit 114.
„ Dr. Müller, Ad., Oberlehrer an der Elisabethschule. Berlin SW. 29, Hornstraſse 12.
„ Dr. Müller, August. Berlin SW., Mittenwalderstraſse 13 I.
„ Müller, Friedr., Königl. Regierungsbaumeister. Friedenau, Ringstraſse 12.
„ Dr. Opitz, G., Oberlehrer. Charlottenburg, Englische Straſse 24.
„ Dr. Otto, Ferd., Lehrer an der Dorotheenschule. Berlin W. 62, Wichmannstraſse 16.
„ Dr. Palm, R., Oberlehrer an der Viktoriaschule. Berlin SW. 29, Bergmannstraſse 9.
„ Dr. Pariselle, Eug., Oberlehrer am Königlichen Lehrerinnen-Seminar und der Augustaschule. Berlin W. 35, Blumeshof 8 III, vom 1. April 1894: Steglitzerstraſse 44 part.
„ Dr. Penner, Emil, Oberlehrer an der IV. städtischen Realschule. Berlin O., Weidenweg 101.
„ Dr. Pfeffer, F., Oberlehrer an der Friedrichs-Werderschen Oberrealschule. Berlin NW. 6, Philippstraſse 9.
„ Dr. Plattner, Direktor der IV. städtischen Realschule. Berlin NO. 18, Friedenstraſse 84.
„ Dr. Rehrmann, Professor an der Haupt-Kadettenanstalt. Gr.-Lichterfelde.
„ Dr. Reich, Oberlehrer am Gymnasium. Gr.-Lichterfelde.
„ Dr. Risop, A., Oberlehrer an der Oberrealschule. Potsdam, Obeliskenstraſse 8.
„ Dr. Ritter, O., Professor, Direktor der Luisenschule. Berlin N. 24, Ziegelstraſse 12.

Herr Dr. Roediger, M., Professor an der Universität. Berlin SW. 48, Wilhelmstrafse 140 III.
„ Roettgers, Oberlehrer an der VII. städtischen Realschule. Berlin NW., Calvinstrafse 123.
„ Dr. Rosenberg. Berlin NW. 21, Melanchthonstrafse 26.
„ Rossi, Lektor an der Universität. Berlin NW. 40, In den Zelten 5 a.
„ Dr. Sabersky. Berlin W. 35, Genthinerstrafse 22.
„ Dr. Sachse. Charlottenburg, Pestalozzistrafse 6.
„ Dr. Schleich, G., Oberlehrer am Andreas-Realgymnasium. Berlin SO. 17, Lange Strafse 31.
„ Dr. Schlenner, R., Oberlehrer an der Luisenstädtischen Oberrealschule. Berlin S., Urbanstrafse 29.
„ Dr. Schmidt, I., Professor an der Haupt-Kadettenanstalt. Gr.-Lichterfelde.
„ Dr. Schmidt, Max, Oberlehrer am Askanischen Gymnasium. Berlin SW. 29, Hornstrafse 10.
„ Dr. Scholle, F., Professor, Oberlehrer a. D. Berlin W. 62, Schillstrafse 5 I.
„ Dr. Schönfeld, F., Schulvorsteher. Berlin W. 57, Bülowstrafse 4.
„ Dr. Schultz, Oscar, Privatdozent an der Universität. Berlin NW., Albrechtstrafse 12.
„ Dr. Schulze, Alfred, Bibliothekar an der Kgl. Bibliothek. Charlottenburg, Kantstrafse 149.
„ Dr. Schulze, Georg, Direktor des Königlichen Französischen Gymnasiums. Berlin NW. 40, Kronprinzenufer 30.
„ Dr. Schulze-Veltrup, Oberlehrer am Falk-Realgymnasium. Schöneberg, Neue Maafsenstrafse 2.
„ Dr. Seifert, Oberlehrer an der städtischen Realschule. Charlottenburg, Wilmersdorferstrafse 163.
„ Sohier, A., Lehrer der französischen Sprache. Berlin SW., Friedrichstrafse 78.
„ Speer, Oscar, Oberlehrer an der städtischen Realschule. Charlottenburg, Wilmersdorferstrafse 38 a I.
„ Dr. Strohmeyer, Hans. Berlin O. 34, Frankfurter Allee 117 a.
„ Dr. Tanger, G., Oberlehrer an der VII. städtischen Realschule. Berlin SO. 16, Kaiser-Franz-Grenadier-Platz 8 II.
„ Dr. Thum. Berlin SW., Simeonstrafse 8 I.
„ Dr. Tobler, A., Professor an der Universität, Mitglied der Akad. der Wissenschaften. Berlin W. 62, Schillstr. 11 II.
„ Dr. Ulbrich, O., Professor, Direktor der Friedrichs-Werderschen Oberrealschule. Berlin C. 19, Niederwallstrafse 12.
„ Dr. Vatke, Th. Grofs-Lichterfelde, Augustastrafse 27.
„ Völckerling, Guido, Professor, Oberlehrer an der Charlottenschule. Berlin W. 57, Potsdamerstrafse 76 b.

Herr Dr. Waetzoldt, St., Direktor der Königl. Elisabethschule, Professor an der Universität. Berlin SW. 12, Kochstrafse 65 I.
„ Dr. Weidling, Buchhändler. Berlin SW. 46, Dessauerstr. 14.
„ Weisstein, Gotthilf, Schriftsteller. Berlin W., Lennéstrafse 4.
„ Dr. Werner, R., Oberlehrer am Luisenstädtischen Realgymnasium. Berlin SW. 11, Hallesches Ufer 26.
„ Wetzel, Emil, Oberlehrer am Dorotheenstädtischen Realgymnasium. Berlin SW. 48, Puttkamerstrafse 10 II.
„ Wetzel, Ernst, Oberlehrer an der Luisenschule. Berlin N. 4, Chausseestrafse 2 f III.
„ Wetzel, Karl, Ordentlicher Lehrer an der Charlottenschule. Zehlendorf, Hauptstrafse 46.
„ Dr. Willert, Ordentlicher Lehrer an der Margaretenschule. Berlin O. 27, Schillingstrafse 6.
„ Dr. Wüllenweber, Walther. Berlin NW. 21, Spenerstr. 4/5 III.
„ Dr. Zupitza, J., Professor an der Universität. Berlin SW. 46, Kleinbeerenstrafse 7 III.

C. *Korrespondierende Mitglieder.**

Herr Dr. Bauert, P., Lissabon.
„ Dr. Beegemann, Direktor. Rostock.
„ Bourgeois, H., Kanzler des französischen Generalkonsulats zu Hongkong.
„ Boyle, G., Professor an der Vereinigten Ingenieur- und Artillerieschule a. D. Oranienburg.
„ Dr. Brunnemann, Direktor. Elbing.
„ Dr. Claufs, Professor. Stettin.
„ Dr. Düntzer, H., Professor, Bibliothekar. Köln.
„ Dr. Förstemann, Direktor der Königl. Bibliothek. Dresden.
„ Dr. Fritsche, H., Realschuldirektor. Stettin.
„ Dr. Ganter, Professor. Stuttgart.
„ Gerhard, Legationsrat. Leipzig.
„ Dr. Gutbier, Professor. München.
„ Dr. Hartung, Oberlehrer. Wittstock.
„ Dr. Hölscher, Professor a. D. Herford.
„ Dr. Holzapfel, Direktor. Magdeburg.
„ Humbert, C., Oberlehrer. Bielefeld.
„ Dr. Hüser, Direktor a. D. Aschersleben.
„ Dr. Ihne, Wilh., Professor an der Universität. Heidelberg.
„ Dr. Jarnik, Joh. Urban, Professor an der tschechischen Universität. Prag.
„ Dr. Kelle, Professor an der deutschen Universität. Prag.
„ Dr. Krefsner, Adolf. Kassel.

* Berichtigungen und Ergänzungen dieser Liste erbittet der Vorsitzende.

Herr Dr. Kufal, W., Professor. Antwerpen.
„ Dr. Lacroix, Leon. Ägypten.
„ Madden, Edw. Cumming. London.
„ Dr. Mommsen, Tycho, Professor, Direktor a. D., Frankfurt a. M.
„ Dr. Muquard, J., Professor am Collège. Boulogne-sur-Mer.
„ Nagele, Anton, Professor. Marburg (Steiermark).
„ Dr. Neubauer, Professor. Halle a. S.
„ Dr. Ritz, Oberlehrer. Bremen.
„ Dr. Sachs, C., Professor. Brandenburg.
„ Dr. Sanders, D., Professor. Alt-Strelitz.
„ Savini, Emilio, Professor. Turin.
„ Dr. Scheffler, W., Professor am Polytechnikum. Dresden.
„ Schwob-Dollé, Professor. Gotha.
„ Dr. Sievers, F., Professor am Gymnasium. Gotha.
„ Dr. Sommermeyer, Aug. Braunschweig.
„ Dr. Sonnenburg, R., Direktor des Realgymnasiums. Ludwigslust.
„ Dr. Steudener, Professor. Rofsleben.
„ Dr. Sy, L.-Ph., Professor am Polytechnikum a. D., Geh. Hofrat. Braunschweig.
„ Dr. Wagler, Oberlehrer am Gymnasium. Landsberg a. W.
„ Dr. Wilmanns, Professor an der Universität. Bonn.

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

Faust in der Geschichte und Tradition. Mit besonderer Berücksichtigung des occulten Phänomenalismus und des mittelalterlichen Zauberwesens. Als Anhang: Die Wagnersage und das Wagnerbuch. Mit 33 Abbildungen. Von Karl Kiesewetter. Leipzig, Max Spohr, 1893. XXIII, 567 S. gr. 8. M. 10.

Trotzdem die Einzelforschung der Faustlegende nach ihren geschichtlichen und sagenhaften Bestandteilen, der Faustfabel nach ihrer volksmäfsig litterarischen und ihrer höher strebenden poetischen Gestaltung seit etlichen Jahrzehnten eine erdrückende Masse von Studienfrüchten gezeitigt hat, so fehlt es uns seltsamerweise bisher noch an einer Darstellung, die all diese Ergebnisse zusammenfafst und so einen vorläufigen Abschlufs gewinnt. Ein französisches Buch, E. Faligans *Histoire de la Légende de Faust* (vgl. Archiv LXXXVI, 412 ff.), mufs als Ersatz dafür dienen. Schon aus diesem Grunde hätte ich Kiesewetters umfänglichen Band als längst ersehntes Reservoir für zahllose specielle Thatsachen überaus willkommen geheifsen und nimmer angestanden, ihn den Fachgenossen und sämtlichen Freunden und Kennern des weitschichtigen Stoffes angelegentlich zu empfehlen. Nachdem nun noch dazu unter dem Titel 'Faust der Occultist' in der 298. 'Beilage der Allgemeinen Zeitung' unlängst eine bei aller Ausführlichkeit recht abfällige und teilweise sogar schlimm spöttelnde Kritik jener überaus fleifsigen Leistung aus der Feder von K. S. erschienen ist, die viele Interessenten der Kenntnisnahme von vornherein abspenstig machen könnte, so halte ich es doppelt für meine Pflicht, auf den aufserordentlich reichen Inhalt des dickleibigen, vorzüglich ausgestatteten und musterhaft korrigierten Werkes nachdrücklich hinzuweisen. Ich vermeide dabei ausdrücklich, was jener K. S., der zweifellos gründlich auf dem Sondergebiete der Faustphilologie Bescheid weifs, zur Hauptsache macht, eine Prüfung der von Kiesewetter in das den Kern unserer Materie bildende Problem hineingedeutelten occultistischen spiritistischen und verwandten Gedanken. Andererseits läugne ich keineswegs, dafs Kiesewetter bei der Entfaltung einer Biographie Doktor Fausts

eine Reihe von neuerdings festgestellten Daten und Fakten übersehen hat, die mittlerweile wichtige Stützen unseres veränderten Urteils geworden sind, um so weniger, als ich die verschiedenen kleinen Funde, die mir selbst auf diesem Felde glückten,[1] hier ausnahmslos unberücksichtigt finde. Gleichwohl stehe ich nicht an, selbst vom Standpunkte des Philologen und des Litterarhistorikers aus, einzuräumen, dafs Kiesewetter trotz seiner eingestandenen Nebentendenz im Interesse der Psychophysik und Dämonologie der Gesamtbetrachtung des Faustthemas einen höchst wertvollen Unterbau geliefert und zugleich eine Menge neuer Gesichtspunkte eröffnet hat. Leider hat er seine Darlegungen auf 'Faust in der Dichtung' nicht ausdehnen können. Jedoch bleiben wir seiner Umsicht für allerlei bislang unbeachtete Quellen, die er erschlossen, dauernd aufs beste verbunden.

München. Ludwig Fränkel.

Deutsche Phonetik von Otto Bremer, Privatdozent[en] der germanischen Philologie an der Universität Halle. Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1893. XXIV, 208 S. 8.

Das vorliegende, dem Andenken Friedrich Zarnckes gewidmete, gut ausgestattete Werk ist als erster Band einer von dem Verfasser herauszugebenden Sammlung kurzer Grammatiken deutscher Mundarten erschienen; es sucht für diese einen gemeinsamen festen Standpunkt, sowie zugleich eine einheitlich durchgeführte Terminologie und Transskription zu gewinnen: ein Unternehmen, welches gewifs von allen Seiten mit Freude begrüfst werden wird. Den zweiten Band der Sammlung bildet eine Bibliographie der deutschen Mundartenforschung von Ferdinand Mentz, den dritten soll eine deutsche Mundartenkarte mit Text von Otto Bremer bilden.

Im grofsen Ganzen schliefst sich Bremer in dem vorliegenden Werke am nächsten den Auffassungen von Sievers (Phonetik, 4. Auflage, 1893) an, dabei alles selbständig und eingehend prüfend und namentlich von der akustischen Seite möglichst weiterführend.

In dem Vorworte spricht sich der Verfasser dahin aus, dafs sich nach seinen Erfahrungen die gesprochene Sprache nicht auf lautgeschichtlichem Wege verändere. 'Die organische Lautveränderung,' sagt er S. XIV, 'bleibt immer auf einen kleinen Kreis von Personen beschränkt — örtlich oder social. Ausnahmslos ist der Lautwandel nicht an sich, sondern er wird es erfahrungsmäfsig erst durch die Mischung der einzelnen Individualsprachen innerhalb derselben Verkehrs- und Sprachgenossenschaft. Die lautlichen Veränderungen, die eine ganze Sprache durchgemacht hat, sind, wie alle Veränderungen der Sprache überhaupt, bei der grofsen Mehrzahl der Sprachgenossen nicht organisch entstanden, nicht autochthon, sondern von jenem kleineren Kreise, mit dem die übrigen in sprachlichem Austausch stehen, im Laufe der Generationen übernommen worden.'

[1] Vgl. besonders Goethe-Jahrbuch XII—XVI unter 'Miscellen'.

Die Geschichte einer jeden Veränderung ist überall im einzelnen zu untersuchen und dann auf ihre Gesetzmäfsigkeit zu prüfen.

Wie man auch über die Entstehung des Lautwandels denken möge, so kommt doch zunächst alles auf eine möglichst genaue Beobachtung der in den Einzelsprachen hervortretenden Erscheinungen an.

Bremers Werk soll nun dem Ungeübten eine Anleitung geben, seine Sprache sowie die anderer in Bezug auf die beim Sprechen wirksamen Faktoren richtig zu beobachten. Freilich mufs dazu mündliche Anweisung das meiste thun. Wenn auch unsere Aussprache nur auf Nachahmung mittels des Gehörs beruht, so kann doch die Nachahmung immer nur auf artikulatorischem Wege geschehen, und, wenn danach auch über die principielle Berechtigung der artikulatorischen und der akustischen Betrachtung des Gesprochenen kein Zweifel bestehen kann, so erkennt Bremer doch richtig an, dafs eine allgemeine theoretische Darstellung zunächst die Thätigkeit unserer Sprechwerkzeuge ins Auge fassen mufs, um dann von dieser physiologisch-genetischen Grundlage aus die akustische Wirkung des Gesprochenen zu beleuchten.

Zur Erreichung des ersten Zieles können gute Abbildungen schon eine gewisse Hilfe leisten. Die zu diesem Zwecke in dem Werke gelieferten sauberen Abbildungen müssen als ein gutes Hilfsmittel, um dem Verfasser in seinen Beobachtungen der Artikulationen Schritt für Schritt zu folgen, anerkannt werden.

Tafel I stellt einen medianen Durchschnitt der Sprechorgane dar und giebt speciell die nötigen Anhaltspunkte für die Unterscheidung der verschiedenen Teile der Zungenoberfläche: Zungenwurzel, blindes Loch, Hinterzunge, Mittelzunge, Vorderzunge (Sweets Zungenblatt), Zungenspitze — sowie der oberen Wandung der Mundhöhle: Zäpfchen, hinterer, vorderer weicher Gaumen; hinterer, mittlerer, vorderer harter Gaumen; hintere, mittlere, vordere Alveolen; Schneidezahn.

In neuerer Zeit scheint es für dergleichen Abbildungen allgemeinere Sitte geworden zu sein, die Stellung des Kopfes nach rechts zu wählen, damit die Richtung des beim Sprechen verwendeten Luftstromes der Richtung, in welcher wir schreiben, entspreche, von welcher Stellung auch M. Bell in seinem *Visible Speech* ausgegangen ist (vgl. Sweet, *Primer of Phon.* S. 14).

Tafel II liefert für die wichtigsten Laute saubere Darstellungen des Munddurchschnitts, namentlich der Zungenstellungen, und farbige Bezeichnung der Stellen der oberen Mundwand, welche die Zunge bei der Artikulation der betreffenden Laute berührt, alles nach Bremers vielfachen Beobachtungen.

Für die Zukunft wären vielleicht noch detaillierte Abbildungen für die Lippenformationen der verschiedenen Laute wünschenswert.

Freilich sind, wie Bremer in der Einleitung (I, S. 4 f.) besonders betont, die Sprechwerkzeuge der einzelnen Menschen so verschieden gebaut und haben so verschiedene Dimensionen, dafs eine ganz genau übereinstimmende Artikulation ungleichere Schallgebilde erzeugen würde, als sie

thatsächlich vorhanden sind, weil eben unsere Aussprache nur auf Nachahmung beruht und jedes Kind bestrebt ist, gleichviel mit welchen Mitteln, ein bestimmtes, nach dem Gehör reguliertes Schallbild, wie es dasselbe von seinen Sprachgenossen hört, zu erreichen, unbekümmert um die nicht sichtbaren Artikulationsbewegungen. Deshalb werden auch solche Laute, welche bei verschiedener Artikulation doch ein nahezu gleiches Schallbild erzeugen, individuell so verschieden ausgesprochen, wofür nach Bremer unser deutsches *sch* ein besonders schlagendes Beispiel ist.

Eine deutsche Phonetik mufs ihren Untersuchungen als Ausgangspunkt diejenige Mundart zu Grunde legen, welche in ganz Deutschland die bekannteste ist, und das ist die Sprache der Gebildeten, vornehmlich der Norddeutschen. Dem wird man wohl allgemein zustimmen.

Der Verfasser bespricht dann in der Einleitung weiter in ansprechender Weise das Verhältnis der Phonetik zur Sprachwissenschaft, zur Psychologie und zur Akustik.

Es folgt darauf unter II (S. 17—28) eine auf das Bedürfnis der Anfänger berechnete Beschreibung unserer Sprechwerkzeuge und ihrer Thätigkeit. Zu bemerken wäre dabei nur zu S. 20, dafs die oberen Hörner des Schildknorpels mittels der seitlichen Zungenbein-Schildknorpelbänder an den grofsen Hörnern des Zungenbeins hangen. Die erläuternden Abbildungen sind gut ausgewählt und entsprechen ihrem Zwecke.

Unter III von S. 29 ab folgt: Die akustische Wirkung der Thätigkeit unserer Sprechwerkzeuge: eine Arbeit, welche der Verfasser mit anerkennenswertem Fleifse und mit Geschick und feiner Beobachtungsgabe über das ganze Gebiet unserer Lautbildung bis in die kleinsten Details durchgeführt hat, sowohl von der artikulatorischen wie von der akustischen Seite.

Dafs es auf dem grofsen Gebiete manche Punkte giebt, über welche die Ansichten noch auseinander gehen, und wohl auch noch ferner auseinander gehen werden, ist erklärlich. Er sei mir gestattet, aus dem weiten Gebiete im Folgenden einige Punkte besonders anzudeuten, welche neue Ansichten enthalten, oder über welche mir bei der Durchsicht des Werkes Bedenken entstanden sind.

Während Sievers in der Besprechung der einzelnen Laute mit der Mehrzahl der Phonetiker die Lautklassen nach dem Grade der Artikulation aufsteigend ordnet, mit den Vokalen beginnend, durch die Liquiden *r*, *l* und die Nasalen zu den Geräuschlauten (Verschlufslauten und Spiranten) aufsteigend, geht Bremer den umgekehrten Weg, nach dem Grade der Sonanz und der Schallfülle mit den höchst artikulierten Verschlufslauten beginnend und durch die Spiranten und Sonoren bis zu den Vokalen fortschreitend, nach dem Grade der Artikulation also absteigend. So auch Sievers in seiner Konsonantentabelle. Jeder dieser Wege hat seine Berechtigung; für grammatische Zwecke und Untersuchungen über den Wortbau dürfte wohl der erstere Weg (der Weg von innen nach aufsen), für die akustische Untersuchung der Lautgebilde vielleicht der letztere (der Weg von aufsen nach innen) näher liegen. Vielfach ergänzen sich beide auf ihrem Wege.

Über das deutsche *h* sagt Bremer S. 72 f.: ‘An den Stimmbändern in ihrer ganzen Ausdehnung reibt sich der Luftstrom beim Hauchen. Die Engenbildung ist beim einfachen Ausatmen stärker; jedoch ist der Luftstrom nicht stark genug, um ein Geräusch hervorzurufen. Auch beim Hauchen ist in der Regel das Reibgeräusch sehr schwach; bei unserem deutschen *h* ist es so gering, dafs man nicht mehr, oder doch nur kaum, von einem Reibegeräusch sprechen kann.’ Und dann § 129, S. 131: ‘Mit dem Buchstaben *h* bezeichnen wir für gewöhnlich, soweit wir ihn nicht etwa für den Kehlkopfreibelaut verwenden, den einfachen geräuschlosen und darum vokalischen Hauch. Ein Geräusch ist nur bei sehr starkem, sich an den Mundrändern brechenden Luftstrom wahrzunehmen. Der Hauch ist ein stimmloser Vokal, so gut wie ein geflüstertes *a*: *ha*, *hu*, *he* u. s. w. ist nichts weiter als ein *a*, *u*, *e*, das zunächst stimmlos mit mehr oder minder starkem Luftdruck eingesetzt und dann mit Stimmton gesprochen wird. Analog bezeichnet das *h* in der Interjektion *hm* den stimmlosen Einsatz des *m*.’

Mir scheint im Deutschen in der Sprache der Gebildeten das bei dem anlautenden *h* an den Rändern der Stimmbänder gebildete Reibegeräusch doch immer eine solche Stärke zu haben und so weit als solches hörbar zu sein, dafs wir ohne alles Bedenken unser *h* als Konsonant anzusehen haben, als Kehlkopfreibelaut (bei Sweet: *the open throat consonant*). Dafs sich die Mundstellung nach dem nächstfolgenden Vokal richtet, kann daran nicht das mindeste ändern. Ebensowenig der verschiedene Grad der Stärke des Reibungsgeräusches.

Whitney und Hoffory sehen das *h* als stimmlosen Vokal an, und dem haben sich neuere Phonetiker angeschlossen, doch hat Grützner schon 1879 erhebliche Bedenken dagegen geltend gemacht, Sievers läfst beide Ansichten zu. Unsere deutsche Stenographie behandelt mit Recht und mit gröfstem Nutzen das *h* im Verhältnis zu den Vokalen ganz wie alle übrigen Konsonanten, und so namentlich auch die Liquiden *r*, *l* und die Nasalen *m*, *n*, *ng*.

Unsere Phonetik würde wohl an Einfachheit und Übersichtlichkeit gewinnen, wenn man unser *h* vor Vokalen einfach als Konsonanten betrachtete.

Das Wesen der sogenannten mouillierten (erweichten) Geräusche wird S. 63 mit Recht darin gefunden, dafs die Artikulationsstelle eine gröfsere Länge hat. Das ist wohl heute ziemlich allgemein anerkannt.

Sehr ausführlich ist das Zittern behandelt, zu welchem nach Bremers Beobachtungen ein verhältnismäfsig stärkerer Luftdruck notwendig ist als zur Explosion und Reibung an derselben Stelle. ‘Bei nur einem Schlage (bemerkt Bremer) spricht man richtiger von einem überlosen Verschlufs.’ ‘Die Zitterbewegung unterscheidet sich dadurch wesentlich von der Artikulation eines Explosiv- oder Reibegeräusches, dafs sie keine aktive Bewegung ist, sondern eine passive, lediglich durch den Luftdruck hervorgerufene.’ S. 81.

In betreff des Zäpfchen-*r* heifst es § 12, S. 36: ‘Hinter der Hinter-

zunge fühlt man in der Mitte eine kleine Vertiefung mit weicherer Haut, das blinde Loch (*foramen cæcum*). Dieser Zungenteil ist an sich passiv. Bei der Lautbildung dient er als Trommelhaut für das gerollte Zäpfchen-*r*; während der Aussprache desselben kann man die Rinne des Zungenrückens, gegen welche das vibrierende Zäpfchen schlägt, deutlich sehen oder mit dem Finger fühlen.' Aus praktischen Gründen dehnt Bremer den Namen 'blindes Loch' auf die ganze Umgebung der kleinen Vertiefung aus. S. 83 heifst es dann weiter über das Zäpfchen-*r*: 'Hier ist das Zittergeräusch eine Folge der Schwingungen des nach vorn gerichteten Zäpfchens, welches seine Bewegung etwa in der Weise auf die Zungenrinne, in der es schwingt, überträgt, wie die Trommelschläge das Fell der Trommel in Schwingungen versetzen. Meist giebt das Zäpfchen seine Schwingungen an das an sich durch seine Schlaffheit wenig dazu geeignete blinde Loch weiter, bei nach vorn gezogener Zunge an den vorderen Rand der Zungenwurzel, bei starker Zurückziehung an den hintersten Teil der Hinterzunge. Dafs die Zungenhaut thatsächlich in zitternde Schwingungen gerät, fühlt man leicht mit dem Finger: die Schwingungen pflanzen sich bis zum vorderen Teile des Zungenrückens, bei sehr kräftigem Zittergeräusch bis in die Zungenspitze hinein fort.'

Es erinnert dies an den bei den Alten sich findenden Vergleich des Zäpfchens mit einem *plectrum*.

Das Zittern der Stimmbänder erfordert nach S. 84 ein geringeres Mafs von Luftdruck als der Stimmton. 'Das Kehlkopf-*r* dient auch als Ersatz für das alveolare *r*; z. B. ist in Mecklenburg und Neuvorpommern das alveolare *r* nach langem Vokal vor *t, d, s, n* (durch eine Art von Dissimilation) und im Auslaut durch die Abnahme des Luftdrucks — eine dem Phlegma entspringende Sprechfaulheit — zu dem Kehlkopf-*r* übergesprungen, als dem jenem akustisch am nächsten liegenden Laute. — Auch stimmhaftes Kehlkopf-*r* kommt vor. — Die Stimmbänder werden dann gleichzeitig in zitternde und in tönende Schwingungen versetzt, indem man den etwas weiter geöffneten hinteren Teil der Stimmritze zum Zittern benutzt, den vorderen minder weit geöffneten Teil zur Stimmbildung.' — Gleichzeitige Bildung von Zittergeräuschen an verschiedenen Stellen kommt vielfach vor, s. S. 86, § 78. Auch Zittern und Reibung kann zugleich geschehen, § 79.

Die Liquidæ *r* und *l* und die Nasalen *m, n, ng* werden nach allem für die allgemeine Auffassung wohl immer eine gewisse mittlere Stellung zwischen den Vokalen und den Reibe- und Verschlufslauten einzunehmen haben.

In Bezug auf das *l* wird vielleicht für manche Leser die Bemerkung S. 132 von Interesse sein, dafs wir, wenn wir ein *l* mit eingezogener Luft sprechen, fühlen, wie der Luftzug die Alveolen der oberen Backenzähne bestreicht.

Die Verschlufslaute und Reibelaute werden nach den drei Akten: Einsatz, Verschlufs und Absatz (Explosion und Lösung), eingehend erörtert.

Unter den Reibelauten finden die gröfsten Schwankungen bei der Bildung der Zischlaute, sowohl der *s*-Laute wie der *sch*-Laute, statt, und es herrscht über diese vielfach noch grofse Unklarheit und Zwiespalt unter den Phonetikern.

Brücke, welcher die dentalen Konsonanten zuerst schärfer zu scheiden versuchte, scheiterte daran, dafs er für die Unterscheidung derselben als oberstes Princip die Lage der Zungenspitze annahm, obwohl diese für die verschiedenen Dentallaute eine ganz verschiedene Rolle spielt. Zu einer befriedigenden Deutung des Verhältnisses unserer Zischlaute zueinander konnte er auf diesem Wege nicht kommen.

Bei Bremer mufs es nun jedenfalls von vornherein auffallen, dafs er bei der Besprechung unserer *s*-Laute unser deutsches *ß* gar nicht erwähnt. Die nicht zu umgehende Frage ist hier, ob neben unserem stimmlosen alveolaren *s*, sei es nun apikal (nach Sievers koronal) oder dorsal gebildet, in unserem nhd. *ß*, im Sinne der sogenannten Heyseschen Regel, noch ein davon abweichender eigentümlicher dentaler Frikativlaut existiert. Dafs ein solcher im Ahd. und Mhd. bestanden hat, bezweifelt ja kaum noch jemand. Wenn nun auch Wilhelm Wackernagel diesen Laut für unwiederfindbar erklärt hat (Kl. Schriften III, 33), so durfte man doch dabei nicht stehen bleiben. Wilhelms Bruder Philipp Wackernagel dachte darüber anders und verglich den Laut des *ß* (*ȝ*) mit dem englischen *th*. Ähnlich schon Philipp von Zesen. (Vgl. meine Physiologie und Orthographie der Zischlaute, 1883, S. 18 f. 49 f.)

Ein Laut, der mehr als ein halbes Jahrtausend hindurch als ein wesentlicher Bestandteil in der deutschen Sprache vorhanden gewesen ist, mufste denn doch wohl wieder auffindbar sein, und es fragte sich, ob er noch irgendwo in derselben vorhanden ist.

Die sogenannte Heysesche Regel, welche *ß* nur nach langem Vokal aufrecht erhält, gab schon einen Fingerzeig dazu. Ich glaube ihn in meinem apikalen Marginallaut 1862 gefunden zu haben. Freilich fehlte es nicht an Widerspruch solcher, welche für das Deutsche nur alveolares *s* anerkennen wollten, wie namentlich Rumpelt, Fricke u. a.

Paul und Braune in ihren Beiträgen Bd. I, 1874, S. 269 und 530, sind dann für die alte dentale Spirans zu einem mit mir übereinstimmenden Ergebnis gekommen, ohne diese in unserem heutigen Nhd. wiederzuerkennen; ich bin auf umgekehrtem Wege, vom heutigen *ß* ausgehend, zur alten Spirans gekommen und habe versucht, sie sowohl vom artikulatorischen wie vom akustischen Standpunkte näher zu bestimmen. Anlautend finden wir diesen Laut im jüdischen Dialekt: *wofsu, fswei mal fswei*. S. 11 bemerkt Bremer: 'Man findet besonders lange und vorn breite Zungen vorzugsweise bei Juden; daher erklärt sich die bei Juden häufiger als sonst individuell vorkommende lispelnde Aussprache des *s*.' — Man hüte sich indes, die marginale Bildung der dentalen Spirans ohne weiteres als lispelnd zu bezeichnen.

Auch der reine Phonetiker wird in Bezug auf die Zischlaute, wie auch sonst, aus den Fingerzeigen, welche die Geschichte der Sprache und

der Schrift ihm giebt, Nutzen zu ziehen haben, besonders ein so kundiger Germanist wie Bremer. Damit, das *ß* einfach totschweigen zu wollen, ist die Sache doch keineswegs abgethan. Solange dasselbe noch in unserer Schrift besteht und in allen deutschen Schulen gelehrt wird, verlangt es in unserer Lautlehre doch wenigstens eine Berücksichtigung.

In Bezug auf das deutsche *sch* tritt Bremer der von Brücke ausgegangenen Ansicht bei, dafs es in sich Artikulation und Reibegeräusch eines *s* und eines *ch* vereinige. Er giebt auf Tafel II, Nr. 11 und 12 Abbildungen für ein Vorderzungen-*sch* und für ein Zungenspitzen-*sch*, welche man mit der von Grützner (S. 221) gegebenen stomatoskopischen Abbildung vergleiche. 'Ein an den mittleren Alveolen artikuliertes *t* oder *s*, *sch* (sagt Bremer S. 124 richtig) ergiebt, mit Zungenspitze gesprochen, einen tieferen Eigenton als bei Artikulation der Vorderzunge.' Die Artikulation des nach Bremer in dem *sch* enthaltenen *ch* erscheint auf Tafel II, Nr. 11 und 12 doch nur sehr reduziert gegenüber der Abbildung des Vorder-Weichgaumen-*ch* (Abb. Nr. 6 daselbst), und bei Grützner verschwindet sie ganz. 'Dieses *ch*,' heifst es bei Bremer S. 74, 'wird ebenso wie jedes andere *ch* je nach der nachbarlichen Artikulation am weichen oder harten Gaumen artikuliert, und entsprechend ist auch die Klangfarbe des *sch*-Geräusches verschieden. Z. B. in *ich schiebe* sprechen wir das in dem *sch* enthaltene *ch* am mittleren harten Gaumen; das *sch*-Geräusch klingt fast mouilliert und wesentlich anders als in *du schobst*, in welchem letzteren Beispiele die Artikulationsstelle des *ch* ungefähr zwischen dem vorderen und hinteren weichen Gaumen liegt (Tafel II, Nr. 11 b); *du schiebst* sprechen wir mit einem *ch*, welches am weichen Gaumen eingesetzt und am harten Gaumen abgesetzt wird. Das umgekehrte Verhältnis findet bei der Aussprache von *ich schob* statt.'

Die Ansicht Brückes über die Bildung des *sch* hatte inzwischen so viele Gegner gefunden, dafs sie fast als beseitigt erschien. Wir können danach nicht zweifeln, dafs in Deutschland das *sch* je nach der Mundart eine wenn auch nur schwache *ch*-Artikulation hat, oder auch nicht hat.

Bei der Wichtigkeit der Sache kann es nur erfreulich sein, dafs sie von neuem von kompetenter Seite angeregt ist. Es wird nun darauf ankommen, das Gebiet der deutschen Sprache in Bezug auf die Bildung der *s*- und der *sch*-Laute genau zu durchmustern. Die in Aussicht gestellte Mundartenkarte mit ihren Erläuterungen, sowie die Grammatiken deutscher Mundarten werden wohl Gelegenheit bieten, den die Zischlaute betreffenden Fragen im einzelnen noch näher zu treten.

Dabei wird auch die Rolle, welche die Zähne für die Akustik der Zischlaute spielen, nicht ganz unberücksichtigt bleiben dürfen; wenngleich diese an sich nur passiv sind, üben sie doch einen ganz wesentlichen Einflufs auf den Laut aus.

Wenden wir uns von den Konsonanten zu den Vokalen. Ich bemerke hier zunächst, dafs das *a*, bei welchem die Zunge nirgends die obere Mundwand berührt, von Bremer in neuer eigentümlicher Weise als Ausgangspunkt für die Vokale hervorgehoben ist. Der Satz, dafs unsere

Vokale von *a* ausgehende Reihen bilden, ist, wenn ich nicht irre, schon von George Dalgarno in seiner *Ars signorum* aufgestellt und seit Hellwag allmählich weiter gebildet und wird wohl immer eine gewisse Rolle spielen, sowohl vom artikulatorischen wie vom akustischen Standpunkte aus. Mit allmählicher Änderung der Artikulation müssen sich natürlich auch die akustischen Verhältnisse, die Eigentöne und Klänge, allmählich ändern, und beide Seiten der Betrachtung stehen daher stets in einem nahen Zusammenhange. Auf Reihen wie *a, æ, e, i* wird man von allen Seiten immer wieder geführt.

In Bezug auf die Artikulation der Vokale will ich hier nur einen speciellen Punkt hervorheben. Bremer bezeichnet S. 141 *o* und *u* als Weichgaumenvokale, *ä, ö, e, ü, i* als Hartgaumenvokale. Er findet, dafs bei engem *o* die Hinterzunge gegen den hinteren, bei engem *u* gegen den vorderen weichen Gaumen zurückgezogen ist. S. 142 sagt er darüber weiter: 'Gewöhnlich findet man die falsche Angabe, dafs *u* weiter nach hinten artikuliert werde als *o*.' Es scheint mir doch zweifelhaft, dafs dies allgemeine Zustimmung finden werde. Ich finde (ähnlich wie Sievers § 255), dafs *o* und *u* durch die Hinterzunge meist an derselben Stelle artikuliert werden, nur *u* enger als *o*, sowie dafs die langen *o* und *u* mehr nach vorn artikuliert werden als die kurzen *o* und *u*, wie überhaupt die kurzen Vokale allgemein etwas weiter nach hinten artikuliert werden als die entsprechenden langen, was mir auch Kräuter zugegeben hat. Bremer findet ja auch selbst, dafs es verschiedene *o* und *u* giebt. Die Bellsche Schule bezeichnet *u* als *high-back*, *o* als *mid-back* und *å* als *low-back*. Die Grenze zwischen kurzem *o* und *u* ist oft kaum mit Sicherheit festzustellen.

Der Eigenton des sogenannten reinen *a* liegt nach Bremer gewöhnlich zwischen *as''* und *d'''*. Von diesem Centrum aus sind, wie die Artikulationen, so auch die Eigentöne und Klänge der Vokale zu verfolgen.

Bremer scheidet zum erstenmal schärfer die Eigentöne der vorderen und der hinteren Mundhöhle und die des ganzen Ansatzrohres.

Bremers Durchmusterung der Eigentöne und Klangfarben der verschiedenen Vokale ist eine tüchtige und bedeutende Leistung, welche wohl zu einer sorgfältigen Nachprüfung in den mit den nötigen Apparaten ausgestatteten physikalischen und physiologischen Instituten Anlafs geben wird. Seit v. Helmholtz in glänzendster Weise für die akustische Untersuchung der Sprachklänge eine neue Bahn eröffnet hat, ist auf diesem Arbeitsfeld bereits von mehreren Seiten rüstig weiter gearbeitet, und auch die technischen Hilfsmittel der Untersuchung sind erfreulich fortgeschritten. Die neue von Lloyd in Liverpool aufgestellte Theorie der Vokale liegt wohl dem Sprachstudium als solchem noch etwas fern. Bremer will über die umfangreichen Untersuchungen über die Eigentöne und Klangfarben der Vokale, welche er an einem nach seinen Angaben angefertigten Instrumente angestellt hat, an anderer Stelle weitere Mitteilungen machen, denen wir entgegensehen.

S. 160 giebt eine detaillierte Dreiecksordnung der Vokale. Eine tabellarische Übersicht S. 170 giebt die Eigentöne der vorderen Mundhöhle

für die Hauptvokale in folgender Ordnung: *a*; weites *o*, enges *o*, weites *u*, enges *u*, weites *ö*, enges *ö*, weites *ü*, enges *ü*, weites *ä*, enges *e*, weites *i*, enges *i*, nach Donders, Grabow, Merkel, Trautmann-Goldschmidt, v. Zahn, v. Helmholtz, Bremer; und die des ganzen und hinteren Ansatzrohres nach v. Helmholtz, Auerbach und Bremer.

Das Bedürfnis, für die akustische Untersuchung der Vokale die Teile der Mundhöhle gesondert zu untersuchen, ist neuerdings von verschiedenen Seiten her anerkannt.

Um dem Verfasser in dem ganzen Abschnitte genügend folgen zu können, bedarf es allerdings vor allem eines guten musikalischen Gehörs, wie Bremer sich eines solchen erfreut.

Es folgt noch ein Abschnitt von der Stimme und der Betonung (S. 174—197). Eine genaue Beobachtung der Modifikationen der Stimme ist von allgemeinem Interesse. Die Verschiedenheiten der Klangfarbe der Stimme sind es, wie Bremer S. 151 bemerkt, besonders, an denen man die einzelnen Individuen nach der Aussprache erkennt. Geschwister erkennt man nicht selten an der Ähnlichkeit ihrer Stimme, und auch die Herkunft des einzelnen erkennt man oft an seiner Mundart. In Bezug auf die Betonung ist die Unterscheidung von anschwellender und abschwellender Betonung von hervorragendem Interesse.

Für eine möglichst genaue Bezeichnung der Töne schlägt Bremer S. 196 ein Notensystem vor, nach welchem die Oktave statt in 12 in 36 Teile geteilt wird.

Für alle Fragen über Sprechtakt, Silbenbildung, Einzellaute und Quantität verweist Bremer S. VIII auf die trefflichen Darlegungen in Sievers' Phonetik (1. Auflage).

Ein Anhang (S. 198—208) bespricht die Lautschrift, welche den herauszugebenden Grammatiken deutscher Mundarten zu Grunde gelegt werden soll. Wenn schon die Fortbildung unserer allgemeinen Rechtschreibung auf den Schultern der Phonetiker stehen mufs, so ist das für die speciellen Zwecke der Darstellung der Mundarten ganz und gar der Fall. Es ist darüber in neueser Zeit vielfach verhandelt.

Dafs das lateinische Alphabet, ergänzt durch einige Buchstaben, besonders des griechischen Alphabets, am besten zur Grundlage eines solchen Systems zu dienen habe, wird wohl ziemlich allgemein anerkannt werden. In ganz neue Zeichensysteme findet sich der Leser nur sehr schwer hinein, um so schwerer, je weiter sie sich von den Normen der allgemein verbreiteten Schrift entfernen. Man verlange aber darin nicht zu viel. Die Schrift kann immer nur orientierende Anhaltspunkte geben, vieles mufs man sich eben immer hinzudenken. Im besonderen ist zu billigen, dafs das Zeichen *h* beibehalten ist. Die Annahme des *z* für den stimmhaften alveolaren *s*-Laut hat sich durch den Gebrauch im Französischen und Englischen schon manche Freunde erworben, ich würde aber doch *ſ* vorgezogen haben. Ferner schreibt Bremer *sch* = *š*, den *ich*-Laut = *χ*, den *ach*-Laut = *x*. — *eu*, *äu* = *oi* wird bei einigen vielleicht Anstand finden. Stimmlosigkeit eines Lautes wird durch einen untergesetzten

Strich bezeichnet: *a*, *d* etc. Durchaus zu billigen ist es, wenn es § 215 heifst: 'Der leichteren Lesbarkeit halber behalte man die logische Worttrennung unserer gewöhnlichen Rechtschreibung bei, auch bei der Wiedergabe von Texten.' Die langen Buchstabenreihen, welche ohne Worttrennung entstehen, werden für das Auge zu unübersichtlich und peinlich und erschweren das Verständnis in hohem Grade. Die Nebenzeichen für Quantität und Accentuierung, die Interpunktion u. dgl. schliefsen sich im ganzen den Bezeichnungen der neueren phonetischen Schulen an.

Wie weit das vorgeschlagene System für die deutschen Mundarten ausreichen werde, wird sich allerdings erst sicher beurteilen lassen, wenn die beabsichtigte Sammlung der Grammatiken bis zu einem gewissen Umfange ins Leben getreten sein wird.

Als Textprobe ist schliefslich die erste Strophe von Goethes Zueignung in bühnenmäfsiger Aussprache, welche freilich auch schwankend ist, gegeben. Wir fragen: ist *berk* oder *berχ* bühnenmäfsige Aussprache?

Ein detailliertes Register wäre bei dem Umfange des Werkes doch wohl wünschenswert gewesen.

Jedenfalls begrüfsen wir das ganze glücklich begonnene Unternehmen mit Freude und Dank und wünschen demselben einen gedeihlichen Fortgang und weite Verbreitung.

Berlin. G. Michaelis.

Carl Schüddekopf, Gedichte von Joh. Nic. Götz aus den Jahren 1745—65 in ursprünglicher Gestalt. Stuttgart, Göschen, 1893 (Nr. 42 der Deutschen Litteraturdenkmale).

Herder nannte Götz 'lieblich'; Knebel bewunderte ihn; selbst Friedrich der Grofse hielt die Verse der 'Mädcheninsel' für 'voll Geist'; Uz rühmte 'seine angenehme Nachlässigkeit im Ausdrucke' und fürchtete, Ramler werde sie wegschleifen; Ramler bezeichnete ihn mit den Worten 'mein vortrefflicher Anonymus'; Merck erklärte, einige Gedichte seien 'sehr schön' und verrieten 'ungemein viel wahres Genie'. Und dieses Dichters Werke geordnet zu drucken, von fremden Korrekturen zu reinigen, fremden Autoren wieder zu entreifsen, das hat erst unser Jahrzehnt begonnen. Die erste Schuld daran trägt der Dichter selbst, der als Theologe Amt und Brot durch Publikation seiner Gedichte einzubüfsen fürchtete und sie darum zerstreut und anonym herausgab, der aber auch Ramler allerlei Änderungen gestattete und die Veröffentlichung seines ganzen Nachlasses bestimmte. Auch hier erscheinen nur Jugendgedichte: A. 'Versuch eines Wormsers in Gedichten.' 1745. Sieben Gedichte. B. 'Über den Tod seines Bruders Cornelius Georg Götzens.' 1747. C. 79 Gedichte aus den Handschriften, die Götz an Gleim sandte; 1 aus Ramlers Nachlafs (Nr. 87); 4 schon in den 'Geliebten Schatten' (1858 vom Enkel Friedrich Götz herausgegeben) faksimilierte, 8 in den Handschriften stehende, aber undatierbare Gedichte. Also im ganzen 99 Gedichte. Darunter sind 15 hier zum erstenmal gedruckt. Die Textform ist den Originalen möglichst

getreu angepafst. Abgesehen von den Gedichten selbst lernen wir aus der Sammlung mancherlei. Einiges sei hervorgehoben. 1) Überall ist für A die Jahreszahl 1750 oder 1752 angegeben; richtig ist 1745. 2) In demselben Jahre, in dem Klopstock seine ersten reimlosen Oden dichtete, schrieb Götz auf das Titelblatt von B die Worte: 'Kein Reim entweih dies dir geweihte Lied.' Das geht noch über Elisabeth Kulmanns Urteil hinaus, die den Reim nur für ein Hindernis und gleich den Alten für einen Mangel hielt. Während also Götz die Gedichte A alle reimt, sind von den 84 Gedichten unter C, die meist Kleinigkeiten, Späfse, Spielereien (Nr. 17 ist gar eine 'Prosäische Ode') sind, doch 19 reimlos. 3) Götzens Orthographie ist inkonsequent; einzelnes aber ist interessant, z. B. das einfache *s* für *sz* in 'Schoose, Gröse' (vgl. 'Grosherzog' auf badischen Münzen); *aü* neben *äu* in 'glaübte, Taüber, laüft, Maülgen'; dem entsprechend auch 'Freünd, Freüde'. 4) Schon ein Vergleich von C 81, dem einzigen Gedicht, das bereits in den 18 Epigrammen der Hildburghausener 'Nationalbibliothek der deutschen Klassiker' gedruckt ist, mit dem dortigen Texte lehrt die starken Entstellungen, denen Götzens Original ausgesetzt war. Aus einem 'unglücklichen' Arzt ward ein 'unwissender', aus 'Crispin' ein 'Elpin'; eine Zeile widerstreitet durch Verlust zweier Silben ('itzund') dem Metrum, u. s. w. — An einigen Stellen vermifst man eine kurze belehrende Anmerkung, wie sie S. 17 und sonst steht.

Berlin. Max C. P. Schmidt.

Dr. Albert Hamann, Professor, Honorary M. A. of the University of Oxford, late Taylorian Teacher of German in the University of Oxford, Echo der deutschen Umgangssprache, Echo of Spoken German. With a German-English Vocabulary by Rev. A. L. Becker, Member of the Philological Society of London. Leipzig, Rud. Giegler, 1892. IV, 198 S. 8.

Obwohl der Verfasser anerkennt, dafs in Berlin nicht, wie in London und Paris, das deutsche Leben centralisiert ist, so hat er doch Berlin zur Scene seiner Gespräche gemacht; ja, er hat ihnen eine gewisse Berliner Lokalfärbung zu geben gesucht. *A slight local tinge of style and way of thinking will always appear and should be excused in an Echo of German conversation.* Man findet eine Fülle von Material auf 112 Seiten, in 29 Kapiteln; der Engländer wird über Wohnungsverhältnisse und Fahrgelegenheiten, Leben im Winter und Sommer, Besorgungen, Spaziergänge, Staatsangelegenheiten, gesellschaftliches Leben, Theater, Kunst und Wissenschaft unterrichtet. Die Sprache vermeidet den Kothurn sowohl wie das Triviale. Die letzten 86 Seiten sind dem Vokabular gewidmet, das von kundiger Hand selbständig geschrieben ist und vieles enthält, was in grofsen Wörterbüchern fehlt. Auf den ersten fünf Seiten sind z. B. folgende Wörter überhaupt nicht in Flügels Lexikon, neueste Ausgabe: Abiturientenexamen, abkommandieren, Abschiedsspruch, Anschlagsäule, Aschenbecher (*final examination, to order off, valedictory lines,*

pillar for posters, ash tray); von folgenden Wörtern fehlen bei Flügel die hier zu findenden Übersetzungen: abessen *to sit out* (*a long dinner*), Abfassung *penning*, abkühlen *to cool off*, ist das gut abgelaufen *were you successful in that?* ablesen *to read off*, abtrocknen *to wipe dry*, abwiegen *to ascertain the weight*, Advokatur *lawyer's profession* (?), Amtsrichter *official judge of a small district* (?), Anbau *wing* (*of a building*), Anbeifsen *the first start of something*, socialistisch angehaucht *with a breath of socialism*.

Wenn es auch fraglich ist, wie weit solche Übersetzungen Aufnahme in ein Lexikon wie Flügels verdienen — zum Teil decken sie ja nicht den deutschen Ausdruck; bei Advokatur und Amtsrichter ziehe ich z. B. Flügel vor —, so geht doch aus den wenigen hier gegebenen Beispielen hervor, dafs das Beckersche Wörterbuch von Flügel und anderen Lexikographen studiert zu werden verdient.

Berlin. W. Mangold.

Noch einmal August Dührs niederdeutsche Homer-Übersetzung.

Ich habe im Archiv XCI, 293—297 auf das interessante Unternehmen Dührs hingewiesen, die Ilias ins Niederdeutsche zu übersetzen. Die von mir a. a. O. S. 295 gegebene bis jetzt noch ungedruckte Probe bezeichnet einen auffallenden Fortschritt in der Handhabung des Verses. Obgleich ich an einigen Ausdrücken Anstand nahm, die nicht echt niederdeutsch sind, mufs ich doch bekennen, dafs mir die neuen Proben immer besser gefallen. Der allerdings kleine Kreis von niederdeutschen Verehrern des Homer, die das, was ihnen im griechischen Text in Fleisch und Blut übergegangen ist, gern einmal in ihrem heimischen Dialekt hören, werden weitere Proben mit Freuden begrüfsen. Der Verfasser stellt mir aus dem 23. Buch der Ilias von Homer die Stelle zur Verfügung, die das Begräbnis des Patroklos schildert, ferner die Übersetzung des ganzen ersten Buches. Ich teile hier etwas davon in der Hoffnung mit, dem Verfasser Freunde für seine Übersetzung zu verschaffen. Das Ganze wird demnächst in dem Blatt 'Uns Eekbom' erscheinen. Vielleicht kann Dühr aus meinen Schlufsbemerkungen für die Veröffentlichung des Gesamtwerkes Nutzen ziehen.

Patroklos sin Gräwnis ut dat dreiundtwintigste Bok von de Ilias von Homer.

An dat Myrmidonen-Heer kam de Befehl nu von Achill,
De Stahlpanzer antoleggen, und dat anschirrt warden süll
Jeddes einzelne Gespann. Glik stünnen dunn up alle Mann,
Und de ganzen Kriegerschoren tögen sich ehr' Panzer an.
Mit de Kämpfer nu de Lenker, ümmer porwis', twei und twei
Stegen up de Schlachtenwagens. De Parad würd nu von de
Anführt, wat de Reisgen wiren, und in langen, langen Tog
Folgte as ne dichte dicke Wulk dat tahllos Fotvolk noch.
In de Midd von ehr Kamraden stumm de Heldenlik se drögen
Von Patroklos, üm den rüm as Trur-Girlanden riklich legen
De afschnednen Kriegerlocken. Hinner em, dat Hart vull Klagen,
As de Nehgst' von all Leiddrägers, ded mit sin' holl Hännen dragen

Sanft Patroklos sinen Kopp de grote Götterheld Achill,
De nu sinen besten Fründ Geleit tom Hades gewen süll
As tor Stäl se kamen wiren, de Achilles hadd utsöcht,
Und wo hei befahlen hadd, dat mit Gefolg de Lik würd bröcht,
Setten s' den Patroklos dal und rasch, wat de all lang ded hapen,
Schichtten se de Balken hoch up to 'nen richt'gen Scheiterhopen.
Nu was up wat ganz Besonners noch de Held Achill verfollen,
Wat hei sich för des' Ümstännen noch express hadd vörbehollen.
Afsids von den Scheiterhopen ded hei still bedächtig schriden,
Und ded dor de blonnen Locken eigenhännig sich afschniden,
De hei hadd lang wassen laten, und de hei einst dacht' to spennen
Sinen Flufsgott, den Spercheios, an den hei sich nu ded wennen, —
Awer dat winfarwne Water ded den langen Blick hei sennen
Und säd trurig dese Würd: 'Spercheios, ach, wat dunnmals di
Tolawt hett min Vadder Peleus, dat is all von wegen mi
Doch vergews west; ja, hei wull woll, dat min langes Lockenhor
Ick na ollen schönen Bruk as Opfergaw süll bringen dor
Minen ollen trugen Flufsgott und mit Hekatomben ihren
Di, wenn in de söte Heimat ick würd glücklich torüggkihren,
Und dorto süll ick di ok noch fleten laten in den Quell
All dat Blot von föftig junge Schapbück, de ick an de Stäl
Schlachten süll, wo steiht din Tempel, dörch den söt Röckopfer treckt,
Den an sinen heilgen Urt dat Kronenlow von Eeken deckt.
So ded Peleus to di beden; doch wat hei so girn had sehn,
Und so as hei sich't all dacht hadd, dorvon sall nu nicks geschehn.
Wil ick nu denn doch nich mihr torügg in't Vaderland sall kihren,
Mücht ick girn den Held Patroklos hier min Lockenhor verihren.'
In de Hännen ded hei dunn den trugen Fründ dat Hor rinleggen,
Trur'ge Sehnsuchtsklagen let dat mächtig bi se all utbreken;
Und dat had ein Klagen gewen, bet wir unnergahn de Sünn,
Had Achill nich rasch ein End makt, de bi Agamemnon stünn
Und to em säd: 'Sähn von Atreus, an di weunt sich hier min Wurt,
Denn up di hürt doch tomihrst woll dat Kriegsvolk an desen Urt;
Von dat Klagen is dat nu nog, dorbi darw'dt nich länger bliwen,
Dorüm wir dat nu dat Best, wenn du se von hier wullst wegdriwen,
Von den Scheiterhopen furt, und denn befehl du ehr man an,
Dat s' ehr Frühstück antorichten nu all na ehr' Zelten gahn.
Wat hier sünnsten noch to dauhn is, warden kräftig wi bedriwen,
De tonehgst den Doden stahn. De Fürsten mägen bi mi bliwen.'
As dit knapp de Heereskönig Agamemnon kreg to hüren,
Let hei glik dat ganze Kriegsvolk trügg, wo d' Schäp all stünnen, kihren.
Wat de Dodengräwers wir'n, de würden dor nu losregieren,
Wil s' in allerkörtste Tit den Scheiterhopen sülln upführen.
Unn're Hännen wüfs ehr dor ein Holtstot up, so schier und grot,
Und de mat lang, breit und hoch sin' richtgen vullen hunnert Fot.
Baben up de höchste Schicht, dor läden se den Doden dal,
Hart kam 'dt an ehr' trur'gen Harten, de all so vull Leid und Qual.
Vel fett Schapveih würd nu schlacht, vel Rinner sackten in de Knei
Dicht dor vör den Scheiterhopen, und geschäftig wiren de,
Se to hüden und dat Ganze allens richtig totorichten.
Von dat all nam nu Achill, de starke Held, de fettsten Schichten
Und deckt dormit de Lik to, dicht von den Kopp bet an de Föt,
Uterdem ok ringsüm hei de Veihkadawer hümpeln ded,
Von de all de Hut aftreckt was. Und denn stellte hei ok noch
An de Bohr, mit Fett und Honnig füllt, 'nen groten Henkelkrog
Rechts und links. Vier stolze Pird kreg hei mit vulle Wucht to faten
Und schmet s' up den Holtstot rup, wobi em lut upstähnt de Aten.

Von de nägen groten Hunnen, de Patroklos einst beseten,
De den Fürsten bi de Tafel ut de Hännen deden freten,
Nam hei twei und ded de trugen Dire rasch de Kehl dörchschniden,
Und ded dunn de beiden ok noch up den Scheiterhopen schmiten.
Twölf vörnehme junge Troer, de sin Grull dat Schlimmst' utsunnen,
Hadden ok toletzt ehr grusam End noch unner't Isen funnen.
Dörch den Holtstot let hei dunn dat wille starke Füer rönnen,
Dat mit grimmige Gewalt den Scheiterhopen süll verbrennen.
As dat Füer dunn losrastert' unnen dörch den Scheiterhopen,
Brök in Klagen hei lut los und ded nochmals den Fründ naropen:
'Von Achilles, Fründ Patroklos, hür noch desen letzten Grufs,
De di upsöcht deip dor unnen in dat düst're Hades-Hus!
Endlich is de Stunn nu kamen, wo ick di na dinen Willen
Allens, wat ick vördem di verspraken hew, kann vull erfüllen.
Twölwen edle Sähns von stolze Troer-Fürsten liggen hier
Up den Holtstot, de tosamen mit di nu vertehrt das Für.
Doch den königlichen Hektor, Priam sinen groten Sähn,
Lat'k von't Füer nich verbrennen — vör de Hunnen schmiet'k em hen.'

Sehr hübsch ist das Gebet Achills an den West- und Nordwind, sowie die Botschaft der Iris übersetzt. Endlich schläft Achill ein. Als er erwacht, redet er die grosse Versammlung mit folgenden Worten an:

'Agamemnon, Sähn von Atreus, und wat süs hier Fürst deiht sin,
Makt jug nu toirst an 't Wark und löscht mit hellen Funkelwin
Hier den ganzen Scheiterhopen, so wit as dat Für ded brennen.
Nahsten will'n wi denn de Knaken glik upsammeln mit uns' Hännen —
Alln's wat äwrig von Patroklos, von Menötios sinen Sähn —
Licht nog sünds' süs ruttokennen, wenn widt' lesen all von ein,
Denn hei leg grad in de Midd, de annern Krieger und de Pird
Legen afsids dörch einanner, nehger na dat End hen wir'dt
Von den Scheiterhopen, wo s' verbrennten up den groten Hird.
In 'ne gollne Schaal will'n wi s' denn mit 'ne duwwelt Fettlag dauhn,
Bet de Stunn kümt, wo ok ick möt in den Hades-Afgrund rauhn.
Wat dat Grawmal anbelangt, so wünsch ick, dat dat nich to hoch
Anleggt ward — wenn't de gewöhnlich Hög man kriggt, denn is dat nog;
Spöder känt ji dat jo doch noch na Gefallen hoch und breit
Maken, wenn ok ick furt müfst' und jug bi d' Schäp ahn mi trügglet.'
Alln's geschach, so as de rasche Held Achill ehr dat hadd heiten.
Äw're Brandstäd deden se toirst den Funkelwin utgeten,
So wit as dat Für wir gahn und follen was de Aschenregen.
Und mit Thranen in de Ogen se nu in ehr Hännen kregen
Still von ehren sanften Fründ de witten Knaken, de dor legen;
In de gollne Urn se s' läden, mit ne duwwelt' Schicht von Fett.
Todeckt würd de Urn mit Linnen und in't Feldherrn-Zelt dalsett.
Dunn würd glik de Kreis afzirkelt för dat Graw; för't Fundament
Up dat hoch de Ird würd upschütt, wiren grote Stein verwennt.

Ich möchte sogar einen Unterschied zwischen diesen Versen und der Übersetzung des ersten Gesanges der Ilias bemerken. Die Handhabung der Technik beweist deutlich, dafs der Verfasser während der Arbeit bedeutend gewandter geworden ist. Die Iliasübersetzung beginnt folgendermafsen:

De irste Gesang.

Stimm, Olympsche Musengöttin, irnst dat düstre Led mi an
Von den unseligen Zorn von jennen groten Fürst und Mann,

Sing du sülwst dat hoge Led mi, wo de Peleus-Sän Achill
Leiden vel und Elend bröcht hett, dusendfach und bös und schrill,
Awer't ganze Griechenvolk dörch sinen Zorn und dörch dat Striden,
Wo vel' leiwe griech'sche Jungens bald in't Gras noch müfsten biten,
Und vel' Helden ere Selen wild in Storm tom Hades flögen,
Wildes üm er Fleisch und Knaken sich de fretschen Hunnen jögen,
Und de Adler und de Geiger wild dorup mit Flüchten schlögen.
Denn so was dat Zeus sin Will, und so geschach dt', wil dt' so müfst' kamen;
Von den Dag an güng dat los, as de twei beid' toirst tosamen
An einanner wiren rönnt und uteinanner deden sporen,[1]
As dörch Wut und as dörch Striden ruppertögen de Gefohren,
As mit Gift und Gall upfürten se ein böses wildes Spill,
De Herkönig Agamemnon und de Götterheld Achill.
Doch wer was dt'? Wer von de Götter hetzt' se los, dat s' 't Striden kregen?
Zeus und Letos Sän, Apollon. Bosheit wir in em upstegen
Up den König, wegen den hei schickt' de Pestilenz in't Her,
Wo dt' kein Hülp gaww, wo se as de Fleigen felen hen und her.
Dat was dorför, dat den Preister Chrysos Agamemnon namen
Sin tokamen Ir hadd. Eins schön'n Dags, dunn was de Preister kamen
Her in't Lager von de Griechen, wo de raschen Schäp' tosamen
Stünnen up den Strand. De Mann, de wull sin Dochter hier utlösen,
Gatlich Lösgeld hadd hei mitbröcht, ded' dt doch üm sin Dochter wesen.
Sinen gollnen Preisterszepter hadd mit Lurbern hei ümwunnen,
De Apollon heilig is, de ut de Firn schleit böse Wunnen etc.

Ich habe a. a. O. S. 296 bezweifelt, dafs der Verfasser recht daran gethan hat, speciell den Strelitzer plattdeutschen Dialekt zu wählen, von dem er selber behauptet, dafs er dem Hochdeutschen näher steht als das Reutersche Schweriner Idiom. Wenn aber gerade das Niederdeutsche der Sprache Homers kongenial sein soll, so ist die Sprache die beste, die den niederdeutschen Charakter am besten bewahrt hat. Der Strelitzer Dialekt hat im einzelnen allerdings manche Altertümlichkeit bewahrt, besonders um Woldegk und Friedland herum. Worte wie *Schelinge, relich, Deger, dönsk* u. a., die man sonst im mittelniederdeutschen Wörterbuch sucht, kann man in Strelitz hier und da noch hören. Dühr hat in seiner Übersetzung, ob bewufst oder unbewufst, mehrere Altertümlichkeiten beibehalten, die der Schweriner Dialekt längst aufgegeben hat. Ich will einige besonders wichtige hervorheben. So braucht Dühr die Präteritalformen *kam* und *nam*. Im altmeklenburgischen Dialekt (vom 13. bis zur ersten Hälfte des 16. Jahrh.) hatten der Singular und Plural Präteriti noch wie im Altsächsischen verschiedene Formen (vgl. K. Nerger, Grammatik des meklenburgischen Dialektes, § 96). *nemen* und *quemen* gehören in Kl. VI:

i (e) — a — ê — ō, ā.

ik neme —	*ik nam —*	*wi nêmen — namen (nomen)*
(alts. Präs.-Stamm *nima)*	(alts. Prät.-Stamm *nam)*	(alts. Prät.-Stamm *nâm).*

Ebenso ist es mit dem Verbum *quemen,* das das *w* seines Anlautes *kw* im Präs. und Part. Prät. wegwirft und zum Ersatz desselben Verdunkelung des Stammvokals eintreten läfst, *ē* zu *ō (ā)* und *i* zu *u,* also *kome (kame), kumpst, kumpt, komen.*

[1] Der Verfasser schreibt in Klammern dahinter: (= spurten).

Der neumeklenburgische Dialekt teilt nun mit fast allen jüngeren germanischen Sprachen das Bestreben, sich in der starken Konjugation der Zweiheit der Präteritalablaute zu entledigen (vgl. Nerger a. a. O. § 201). Im 17. Jahrhundert vereinigten sich die beiden Stammvokale des Sing. und des Plur. Präteriti in den ablautenden Verbalreihen der Wurzellaute *i* und *u*, und zwar dadurch, dafs der lange Vokal des Sing. Ind. Prät., *ê* oder *ô*, auch in denjenigen Formen zur Geltung gelangte, denen früher der tonlange Vokal des Plural, *ē* oder *ō*, zukam. *Nemen* und *quemen* folgen also jetzt der Ablautreihe:

ē — ê — ā.

Das Verb *nemen* kürzt in II. III. Sing. Ind. Präs. und im Imperativ sein *ē* zu *i*. Für *quemen* steht die nur mit *k* anlautende und deshalb ihren Vokal verdunkelnde Form *kāmen* aus *kōmen;* die Verdunkelung des Stammvokals erzeugt in II. III. Sing. Ind. Präs. ein *ü* und im Imper. ein *u;* also *kām (venio), kümt (venit), kum (veni,* Imp.), *kāmt* (*venite).* Wenn also Dühr die alten Formen *kam* und *nam* gebraucht, so bewahrt sein Dialekt darin eine schöne Altertümlichkeit. Ebenso finde ich bei ihm das Prät. *mat* (sonst und. *ik mêt).*

Berechtigte Altertümlichkeiten sind Ausdrücke wie *de Wachten* (Wogen) und *Stohm.* Dühr übersetzt: *Wo hei ehr to* Stohm *und Asch brennt.* Zu *Stohm* vgl. Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung, Heft XVI, 1, S. 14 und Heft XV, 74 ff. Nerger erklärt a. a. O. das Wort *wedderstom* richtig aus *wedder* und *stôm,* das die vom starken Winde emporgewirbelte Staubwolke bezeichnet. Ich habe a. a. O. die Beispiele beigebracht: *De Wind jöcht mî sonn' Lêmstôm in't Gesicht, dat ick nich ute Ogen kîken kan. — Hê smêt den'n Sack grâr vör mî dâl, dat ick den'n ganzen stôm up't tüg krêg. — Hê rêt dê Lûk âpen, un dê ganze Stôm flôch mî inne Ogen.* Das Wort ist durch Dühr also auch im Strelitzschen Dialekt belegt.

Diesen Vorzügen des sprachlichen Ausdrucks stehen aber auch einige Mängel gegenüber.

Dühr gebraucht die ganze Übersetzung hindurch Worte wie *schlacht, afschniden, schmäden, Schlachtwagen, schlögen, Schlap, Schwarm, schmiten, schmet, schlimmst* u. a.

Über die Spirans *s* im An-, In- und Auslaut spricht Nerger a. a. O. § 66. Sie kommt im meklenburgischen Dialekt sehr häufig vor und entspricht genau der altsächsischen. Die anlautenden Verbindungen des *s* sind *sl, sm, sn, sp, spr, sw, st, str, sc, sk, scr* in Worten wie *slange (anguis), smert (dolor), snîden (secare), spîse (cibus), sprâke (lingua), swart (niger), stēde (locus), strûk (frutex), scultc (judex vici), skal (debet), scrôder (sartor).*

Im In- und Auslaute kommen von diesen Verbindungen *st* und *sk* vor, wie *mast (sagina), hastich (celeriter), twisken (inter), visk (piscis).* Die Verbindung *sk, sc* geht schon im altmeklenburgischen Dialekt (vom 13. bis in die erste Hälfte des 16. Jahrhunderts) an allen Stellen des Wortes in *sch* über. Nerger sagt sehr treffend, dafs dies *sch* nur seiner Entstehung nach noch als Konsonantenverbindung bezeichnet werden darf,

aber nicht mehr seinem Wesen nach. Auf niederdeutschem Sprachgebiet ist genau so wie auf dem hochdeutschen das *sch* zuerst vor *e* und *i* an die Stelle des *sk* getreten, dann auch vor anderen Vokalen und im Auslaut, zuletzt vor *r* der Verbindung *scr*. Wo aber die ältere Sprache kein *sk* aufzuweisen hat, da kennt auch der meklenburgische Dialekt ein *sch* nicht. Er bedient sich des *sch* also niemals unorganisch statt eines *s* in den Verbindungen *sl, sm* u. s. w., von Sprachdenkmälern abgesehen, die unter direktem Einflusse des Nhd. entstanden sind, wie die Polizeiordnung von 1516. Formen wie *schulte, schâp, schûm, vlêsch, eischen (postulare), minsche (homo)* u. a. sind also auch in der älteren Zeit nicht selten, aber Formen wie *schlachten, schmäden, schniden* u. a. kommen niemals vor. Im neumeklenburgischen Dialekt dauert die in- und auslautende Verbindung *sk* neben *sch* bis in unsere Zeit fort, nimmt aber natürlich immer mehr ab und kann heute wohl als ausgestorben betrachtet werden Aufser für *sk* steht das *sch* nur in romanischen Lehnwörtern für *si* d. i. *sj* der Endung *sion*, und dem entsprechend geht *tschon* aus *tion* hervor: *kommischôn (mandatum), nâtschôn (natio)*. Worte wie *afschniden, schmäden* sind also nicht niederdeutch.

Ferner gefallen mir nicht Ausdrücke wie *tor Stäl, an de Stäl, und* (beiordnende Konjunktion), *Sehnsuchtsklagen, Scheiterhopen, hapen* (hoffen), Verse wie:

Und deckt dormit de Lik to dicht von den Kopp bet an de Föt.

Mag der Verfasser diese Ausstellungen betrachten als aus reinem Interesse für das originelle Unternehmen hervorgegangen.

Wismar i. M. O. Glöde.

Teichmanns Praktische Methode. Englisch etc. Zweite vervollkommnete Auflage. Erfurt, Hugo Güther. 184 S. 8. M. 3.

Die zweite Auflage ist eine vollständige Umarbeitung der ersten (über diese s. Archiv LXXXIX, 92 f.). Der erste Teil 'Gesellschaftliche Gespräche' ist mehr als früher den Bedürfnissen des alltäglichen Lebens angepafst. Im zweiten, der 'wissenschaftliche Gespräche' enthält, könnten noch manche fehlen. Wer aus dem Lernen von Fragen und Antworten die Kenntnis einer fremden Sprache zu gewinnen meint, wird das Buch mit Vorteil verwenden können. Dafs es schneller zum Ziele führe als der jetzt auf der Lektüre aufgebaute Unterricht, bei dem die Grammatik aber keineswegs zu vernachlässigen ist, glaube ich nicht annehmen zu können.

Berlin. Adolf Müller.

Dr. Alfred Brunswick, Lehrbuch der englischen Sprache. I. Stufe. Mit 2 Tafeln und 2 Anschauungsbildern. Berlin, Friedberg u. Mode, 1893. X, 85 S. 8.

Der Verfasser stellt sich in seinem Lehrbuche die Besserung der englischen Aussprache und die Verkürzung der Überfülle des grammatischen

Lehr- und Übungsstoffes als Ziel, 'welches die gegenwärtige Schulgrammatik nach seinem Bedünken noch immer allzu sehr aufser acht läfst'. Ich meine dagegen, dafs dieses durchaus richtige Ziel nicht mehr so unbeachtet bleibt. Auf zwei Tafeln giebt daher der Verfasser, um eine richtige Aussprache zu erzielen, Abbildungen von der Stellung der Organe bei der Aussprache einiger Vokale und Konsonanten. Auch vermeidet er es, in den Übungsstücken Laute und Lautverbindungen zur Verwendung zu bringen, die nicht zuvor angeeignet waren. Er war deshalb gezwungen, das zusammenhängende Übungsmaterial sich selber zu schaffen, und es ist ihm dieses nicht ohne Geschick gelungen. Die deutschen Sätze verwerten dieselben Vokabeln, und dabei sind allerdings manche Gedankenverbindungen eingetreten, die an die oft gerügten Sätze in Ollendorf erinnern, z. B. S. 14: 'Eduard Hume gab mir eine Flinte; ich habe sie in meinem Koffer und kann nicht gehen und sie versuchen; sondern ich mufs mir den Kopf zerbrechen über einem Exempel und ein Briefchen senden um 6 Uhr.' Auch wünscht er, dafs Sprechübungen von den ersten Lektionen an gepflegt werden, enthält sich aber in anzuerkennender Weise jeder Vorschrift oder Bevormundung des Lehrers durch Einschaltung von Fragen- und Antwortsammlungen. Zwei Tafeln stellen das Äufsere und Innere eines englischen Hauses dar, während zwei Wörterverzeichnisse, eins englisch-deutsch, das andere deutsch-englisch, alle im Buche vorkommenden Vokabeln enthalten. Diejenigen, die zur Einübung der Aussprache so viel Zeit haben, dafs sie die 25 Lektionen des Buches durchmachen können, werden darin ein sehr schätzenswertes Hilfsmittel finden.

Berlin. Adolf Müller.

Dr. Anton Rauschmaier, Englisches Vokabularium u. s. w. München, R. Oldenbourg, 1893. VIII, 104 S. 8.

Der Verfasser hat für Mittelschulen und den Privatgebrauch auf etymologischer Grundlage und mit vereinfachter Aussprachebezeichnung eine Reihe von Vokabeln unter bestimmte Wortgruppen vereinigt, z. B.: Der Mensch und sein Körper, Seele, Sprache, Tugenden und Laster u. s. w. Während die eine Seite die englische Vokabel mit dabeistehender deutscher Bedeutung enthält und hinter einem Striche die Etymologie des Wortes, befinden sich auf der gegenüberstehenden Seite zugehörige Vokabeln, Redensarten, Citate aus Dichtern, synonymische Bemerkungen oder Verweisungen auf die Aussprache und am Schlusse jedes Abschnittes in kleinerem Druck abermals Vokabeln. Ein Anhang enthält eine kurze Geschichte der englischen Sprache und Bemerkungen zu ihrer Etymologie, einige Homonyme und die wichtigsten Synonyme. Der Stoff ist ein reichhaltiger und mit grofsem Fleifse zusammengetragen. Wie sich aber der Verfasser die Benutzung denkt, ist mir bei der Fülle des einzelnen nicht recht klar; auch kann ich mir nur wenig Nutzen aus den etymologischen Bemerkungen versprechen.

Berlin. Adolf Müller.

Gottfried Gurcke, Englisches Elementar-Lesebuch, neu bearbeitet und vermehrt von Chr. Lindemann. 21. Auflage. Hamburg, Meifsner, 1893. IV, 266 S. kl. 8. M. 1,60.

Einige beschreibende Lesestücke sind entfernt worden, die Gedichte bedeutend vermehrt, Naturgeschichtliches und Geographisches ist hinzugekommen, desgleichen Schilderungen und Biographien aus der neueren und neuesten deutschen Geschichte: *Early Life of Luther, Andrew Hofer, Charles Theodore Kœrner, Wallenstein, Schiller's Youth, Battle and Capitulation of Sedan, Death of the Emperor Frederick III.* Das brauchbare Buch wird auch in der neuen Gestalt gute Dienste leisten.

Berlin. W. Mangold.

Dr. John Koch, Oberlehrer am Dorotheenstädtischen Realgymnasiums zu Berlin, Mittelstufe für den Unterricht in der englischen Sprache. Zweiter Jahreskursus. 1. Abteilung. Kleineres englisches Lesebuch, nebst fortlaufenden Fragen, sachlichen und sprachlichen Anmerkungen und einem Wörterverzeichnis. Zweite, nach den neuen Lehrplänen bearbeitete Auflage. Mit Karten von Grofsbritannien und einem Plan von London. Berlin, Emil Goldschmidt, 1894. II, 146 S. 8.

Die Veränderungen der neuen Auflage sind laut Vorrede folgende. Aus dem früheren Elementarbuch ist das Stück *The Sovereigns of England* herübergenommen, aus der Ausgabe für Mädchenschule die als *Useful Knowledge* bezeichneten Stücke. Neu hinzugekommen *Short Tales*, fünf an der Zahl, den *Royal Readers* entnommen, meist von spannendem Charakter: 1. *A Perilous Adventure,* die Geschichte eines Knaben, der auf die Felsen bei der Naturbrücke in Virginien klettert und mit knapper Not gerettet wird. 2. *Brave Women,* die in Kentucky für die Garnison eines Forts Wasser holen an der Quelle, bei welcher die Indianer im Hinterhalt liegen. 3. *The 'White Ship',* von Dickens, in welchem Heinrichs I. Sohn William mit grofsem Gefolge untergeht. 4. *The Skater and the Wolves,* eine auch aus deutschen Jugendschriften bekannte Erzählung, wie der Mondschein-Schlittschuhläufer sich durch geschickte Ausweichungen vor den stracks zulaufenden und ausgleitenden Wölfen bis nach Hause flüchtet. 5. *Story of Sir Richard Arkwright,* des Erfinders des Spinnstuhls.

Berlin. W. Mangold.

King Leir and his Three Daughters, Grace Darling etc. Für den Schulgebrauch bearbeitet von B. Mühry. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1893. 83 S. 8.

Die vierte Stufe dieser Sammlung (vgl. Archiv LXXXIX, 96; XC, 175 und XCI, 308) giebt uns die Ballade von King Leir, Grace Darling von Eva Hope und aus *Some Eminent Women of Our Time by Mrs. Henry Fawcett* die beiden Biographien von Florence Nightingale und Elizabeth

Fry. Mir scheint die Ballade aus *Percy's Reliques* wohl nur deshalb gewählt zu sein, weil sie von dem Benehmen der drei Töchter gegen ihren Vater handelt; denn durch poetischen Wert ragt sie unter den anderen gewifs nicht hervor. Nach dem Grundsatz, dafs Mädchen vorzugsweise über Mädchen lesen sollen, scheinen mir die anderen Stoffe ausgewählt zu sein. So nachahmungswerte Vorbilder auch diese drei Personen sein mögen, so mufs ich nach meiner Erfahrung doch die Behauptung aussprechen, dafs das Interesse an der englischen Sprache und Litteratur durch andere Stoffe mehr geweckt werden wird als durch das ewige Hervorkehren des belehrenden und moralisierenden Standpunktes, besonders im vierten Jahre des englischen Unterrichts, auf einer Stufe, wo gewifs kein Mangel an geeigneter Lektüre herrscht. Nach meiner Ansicht soll die Schullektüre nur eine Vorbereitung und Anregung zu späterem selbständigem Lesen sein und das Interesse an dem fremden Volke und seiner Litteratur wecken. Daher gebe man doch den Schülern oder Schülerinnen Bücher in die Hand, worin sie mit dem Leben und den von den unseren abweichenden Anschauungen und Sitten anderer Nationen bekannt gemacht werden. Es kommt sicher nicht darauf an, dafs dadurch ihre Kenntnisse auf naturwissenschaftlichem und anderen Gebieten erweitert oder ihnen immer nur nachahmungswerte Beispiele hingestellt werden. Gar zu leicht wirkt so etwas ermüdend.

Ein Druckfehlerverzeichnis korrigiert eine Reihe von Versehen. In dem letzten ist aber nicht *And shall see* zu verbessern, sondern *And we* (statt *whe*) *shall see.* Es sei mir gestattet, noch auf folgende Fehler hinzuweisen. S. 30 lies *to make each other understood* st. *understand,* S. 36 *presence* st. *presene,* S. 50 *They* st. *The,* S. 53 *frightened* st. *frighthened,* S. 61 *young* st. *youg,* S. 69 *important effects* st. *importants effects,* S. 71 *unawares* st. *unaware,* S. 75 *trial* st. *trival,* S. 79 *life* st. *live,* S. 83 *responsibilities* st. *responsabilities.*

Berlin. Adolf Müller.

L. Bahlsen und J. Hengesbach, Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften aus der neueren Zeit, mit besonderer Berücksichtigung der Forderungen der neuen Lehrpläne herausgegeben. Abteilung II. Englische Schriften. 1. Bändchen.

Fragments of Science by John Tyndall. Ausgewählt und für den Schulgebrauch erklärt von Dr. W. Elsässer, Oberlehrer am Realgymnasium zu Charlottenburg, und Dr. P. Mann, Oberlehrer am Luisenstädt. Realgymnasium zu Berlin. Mit Genehmigung von John Tyndall. Berlin, Gaertner (Heyfelder), 1894. VIII, 132 S. 8. Gebunden M. 1,50.

Dieselben, 2. Bändchen.

Selections from John William Draper's History of the Intellectual Development of Europe. Für den Schulgebrauch ausgewählt und

erklärt von H. Löschhorn. Rechtmäfsige Ausgabe. Berlin, Gaertner (Heyfelder), 1891. VIII, 100 S. 8. Geb. M. 1.

In meiner Broschüre 'Gelöste und ungelöste Fragen der Methodik auf dem Gebiete der neueren Fremdsprachen' (Berlin 1892) habe ich bereits den Wunsch ausgesprochen, es möchten auch ganz moderne naturwissenschaftliche Werke dem fremdsprachlichen Unterricht zugänglich gemacht werden. Die Herausgeber der vorliegenden neuen Schulbibliothek erklären ebenfalls, besonders naturwissenschaftliche Werke berücksichtigen zu wollen, und erfüllen diese Absicht sofort in den beiden ersten Bändchen.

Jeder Kundige weifs, wie schwer vor der Erprobung zu beurteilen ist, ob ein Schulbuch sich mehr oder weniger gut liest. Wenn ich mich nicht täusche, wird das erste Bändchen sich in Prima gut lesen, das zweite weniger zu empfehlen sein.

Tyndalls Aufsätze sind sehr lebhaft, klar und interessant geschrieben. Wie schön erfüllt er in dem ersten Aufsatze *On the Forces of Nature* seine Aufgabe! *It is the function of science not as some think to divest this universe of its wonder and mystery, but, as in the case before us, to point out the wonder and mystery of common things.* Wie klar schildert er im zweiten Aufsatz *On Dust and Disease* z. B. die Untersuchungen Pasteurs über die Seidenraupenkrankheiten! Reizend einfach und doch anziehend ist die längere *Voyage to Algeria to observe the Eclipse* (Nr. III) mit der Schilderung des Seesturms an der portugiesischen Küste, der Besichtigung Gibraltars, der gröfstenteils leider mifslungenen Sonnenfinsternis vom 22. Dezember 1870 auf einem Hügel dicht bei der Eisenbahnstation in Oran, sowie den Untersuchungen über die verschiedenen Farben des Seewassers. Wie überzeugend sind die in dem fünften Aufsatze *Scientific Use of the Imagination* angeführten Belege für den beherzigenswerten Satz: *With accurate experiment and observation to work upon, Imagination becomes the architect of physical theory!* Auch der kurze Aufsatz *Death by Lightening* ist anregend für junge Leute. Nur den Aufsatz *Life and Letters of Faraday* finde ich weniger geeignet für die Schule, da er zu vieles enthält, was nur erwachsene Gelehrte interessiert, wie besonders die litterarischen Streitigkeiten. Von diesem einen Stücke abgesehen, ist das Bändchen, glaube ich, als gute Lektüre zu begrüfsen, um so mehr, als auch jeder Nichtphysiker die Tyndallschen Aufsätze leicht verstehen kann. Ein Vorzug ist es ferner, dafs ein Physiker von Fach sich bei der Herausgabe an den Anmerkungen beteiligt hat, ferner, dafs der inzwischen verstorbene Tyndall die 1892 erschienene achte Auflage der *Fragments of Science* noch selbst besorgt hat.

Von Drapers Werk kann ich nicht dasselbe rühmen wie von dem Tyndalls. Es ist weder so interessant geschrieben, noch so leicht verständlich. Ich glaube kaum, dafs viele Nichtphysiker im stande sein werden, alle Teile den Schülern genügend nahe zu bringen. Dazu sind die in dem ersten Bruchstück *On the Government of Nature by Law* enthaltenen philosophischen Grundgedanken zum Teil ebenso anfechtbar wie die in der Vorrede vom Herausgeber erwähnten Grundgedanken des ganzen

Werkes: *Social advancement is as completely under the control of natural law as is bodily growth* und *The life of the individual is a miniature of the life of a nation.* Das zweite Bruchstück heifst und behandelt *Description of Europe: its topography and ethnology.* Das dritte und vierte *The European Age of Reason.* Hier sind längere und interessante biographisch-wissenschaftliche Partien über Copernicus, Giordano Bruno, Galilei, Kepler, Newton und andere mitgeteilt, sowie akustische, optische, elektrische, magnetische und andere Erscheinungen in ihrer Entwickelung besprochen.

Berlin. W. Mangold.

Montezuma's Daughter. By H. Rider Haggard. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Coll. of British Authors, Vols. 2953 and 2954). 271 und 271 S. kl. 8. M. 3,20.

In *Montezuma's Daughter* bietet der Verfasser, von dem zuletzt Archiv LXXXIX, 347 die Rede gewesen ist, wieder ein Werk in der Art von *King Solomon's Mines* und *She*, die ihm vorzugsweise die hohe Stellung verschafft haben, welche er unter den Erzählern der Gegenwart einnimmt. Der neue Roman tritt auf als unmittelbar nach dem Untergang der spanischen Armada von Thomas Wingfield aus Ditchingham in Norfolk (woher auch des Verfassers Widmung datiert ist) im höchsten Alter gemachte Aufzeichnung der Abenteuer seiner Jugend. Im Jahre 1517 ist seine Mutter, eine geborene Spanierin, von ihrem Vetter Juan de Garcia, dessen Liebe sie vor zwanzig Jahren zurückgewiesen, ermordet worden. Thomas schwört seinem Vater, ihren Tod zu rächen, und folgt daher dem Mörder zunächst nach Spanien und dann in die neu entdeckte Welt. Thomas leidet Schiffbruch, wird aber von einem Sklavenschiff aufgenommen. Indessen dieses befehligt Juan de Garcia, der seinen Todfeind erkennt und zu den Sklaven sperren und, da diese beim Ausgehen des Wassers ins Meer geworfen werden, mit ihm ebenso verfahren läfst. Allein Thomas gelangt mit Hilfe eines Mehlfasses, das auf den Wellen herumtreibt, an die Küste von Mexico, dessen Hauptstadt er als erster Weifser betritt, nachdem er in Tobasco im letzten Augenblick dem Opfertode entronnen durch Vermittelung der späteren Dolmetscherin und Geliebten Cortes', Marina. Auf dem Wege zu Montezuma rettet er dessen Neffen und Schwiegersohn Guatemoc (diese Form braucht der Verfasser statt 'Guatemozin', wie er auch sonst *the more unpronounceable of the Mexican names* [I, 7] kürzt) das Leben und macht ihn sich so zum Freunde, wie er auch sogleich das Herz von Montezumas unverheirateter Tochter Otomie gewinnt. Er wird dazu gewählt, den Gott Tezcatlipoa (I, 7 ist *dog* statt *god* gedruckt) ein Jahr lang darzustellen, und geniefst so göttliche Ehren; gegen Ende des Jahres werden ihm auch die vier schönsten Mädchen vermählt, darunter Otomie. Nach Ablauf des Jahres soll er aber geopfert werden, und er liegt bereits auf dem Opferstein und neben ihm Otomie, die ihm freiwillig in den Tod folgen will, und schon zuckt der

Priester das Messer nach ihm, als die Spanier die Opferpyramide erstürmen und die beiden retten. Aber es droht ihm dann seitens der Eingeborenen Tod als einem Fremden, und er wird nur durch Otomies energisches Eintreten davor bewahrt, die erklärt, sonst nichts dafür zu thun, dafs der Stamm der Otomie, dessen Fürstin als Erbin ihrer Mutter sie ist, treu zum Kaiser halte. Er wird nun der richtige Mann Otomies und zeichnet sich wiederholt im Kampfe gegen die Spanier aus. Da Guatemoc, der zweite Nachfolger Montezumas, gefangen genommen und gemartert wird, teilt Thomas sein Schicksal, aber Marina verhilft ihm und Otomie zur Flucht, und es gelingt ihnen, die Pinienstadt, die Hauptstadt des Stammes der Otomie, zu erreichen. Ein spanisches Heer wird unter Thomas' Führung in einem Engpafs zurückgeschlagen, und so haben sie vierzehn Jahre lang Ruhe, die Thomas benutzt, um die barbarischen Bräuche, namentlich die Menschenopfer, abzustellen. Allein die Ermordung eines spanischen Missionars bei einem Nachbarstamme bringt endlich die Spanier auch zu ihnen, und während der Belagerung opfern die Frauen eine Anzahl von Gefangenen, und selbst Otomie beteiligt sich zum Entsetzen ihres Mannes daran. Thomas mufs sich schliefslich den Spaniern ergeben, allein er erhält günstige Bedingungen, da ihm, seiner Frau und seinem Sohne Freiheit zugesichert wird. Nichtsdestoweniger wird sein Sohn von Juan de Garcia gemeuchelt: Thomas setzt dem Mörder nach und verfolgt ihn bis zum Krater des Vulkans Xaca. An diesem verliert Juan den Verstand, ficht mit eingebildeten Gegnern und fällt, wie von einem Schwert durchbohrt, in den gähnenden Schlund. In der nächsten Nacht stirbt Otomie an Gift, das sie genommen, da sie sah, welche Kluft zwischen ihr und Thomas durch ihre Teilnahme an den Menschenopfern und den Tod ihres Sohnes entstanden. Die Unterstützung Marinas und der Erlös für einen Edelstein von einem kostbaren Schmuck, den ihm Guatemoc geschenkt, als er Montezumas Schatz verstecken half, ermöglichen Thomas die Rückkehr nach Europa. Er erreicht England wieder nach beinahe zwanzigjähriger Abwesenheit. Lily Bozard, mit der er sich kurz vor seiner Abreise verlobt, ist ihm treu geblieben, während ihn der Zwang der Verhältnisse dazu gebracht hatte, einer anderen die Hand zu reichen. Bald werden sie verbunden und leben noch gegen fünfzig Jahre in glücklichster Ehe, die nur durch den Tod ihres einzigen Kindes getrübt wird. — Die Erzählung ist über die Mafsen spannend: für meinen Geschmack enthält sie aber zu viel Gemetzel in der Schlacht und auf Opferaltären. J. Z.

The Brownies and other Tales. By Juliana Horatia Ewing. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1893 (Coll. of Brit. Authors, Vol. 2955). 288 S. kl. 8. M. 1,60.

Diese im Jahre 1870 erschienene Sammlung von Märchen der leider bereits im Jahre 1885 verstorbenen Verfasserin (vgl. Archiv LXXXVII, 466 f.) enthält 1. *The Brownies,* 2. *The Land of Lost Toys,* 3. *Three Christ-*

mas Trees, 4. *An Idyll of the Wood*, 5. *Christmas Crackers*, 6. *Amelia and the Dwarfs*, 7. *Timothy's Shoes*, 8. *Benjy in Beastland*. Fünf von diesen Erzählungen liegen auch schon mit Anmerkungen in zwei Heften der *Students' Tauchnitz Edition* vor, nämlich die erste und zweite in der von Adolf Müller herausgegebenen No. 33 (vgl. Immanuel Schmidt im Archiv LXXXIX, 315 ff.), die siebente, vierte und achte in der von Frl. E. Roos herausgegebenen No. 36 (vgl. Ad. Müller im Archiv XCI, 439 f.). Hoffentlich wird der neue Band auch in deutschen Schulen viel gelesen werden.

J. Z.

The Hoyden. A Novel. By Mrs. Hungerford. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894 (Collection of British Authors, Vols. 2956 and 2957). 287 und 279 S. kl. 8. M. 3,20.

Die Heldin des neuen Romans der Mrs. Hungerford, mit der wir uns zuletzt im Archiv XCI, 443 ff. beschäftigt haben, ist ein reiches Naturkind Tita Bolton. Der Lady Rylton ist ihre Art durchaus zuwider, aber sie dringt doch in ihren Sohn, Sir Maurice, um sie zu werben, was er denn auch thut, da seine verwitwete Cousine Marian Bethune, obwohl sie ihn liebt, keinen armen Mann heiraten will. Trotzdem Sir Maurice Tita nicht verschweigt, dafs er sie nur ihres Geldes wegen heiraten wolle, geht diese darauf ein, da sie sich von ihrem Onkel und Vormund wegsehnt. Es dauert nicht lange, bis Sir Maurice mit Unrecht auf Titas Vetter Tom Hescott und Tita mit etwas mehr Recht auf Marian eifersüchtig sind. Es kommt zwischen den beiden zu den heftigsten Auftritten. Da der gröfste Teil von Titas Vermögen durch unglückliche Spekulationen ihres Onkels verloren geht, trennt sie sich von ihrem Manne und lebt bei Margaret Knollys, einer zweiten Cousine von ihm. Jetzt fällt Sir Maurice eine reiche Erbschaft zu, aber Tita weigert sich lange, etwas daraus anzunehmen. Doch schliefslich wird es beiden klar, dafs sie sich längst lieben, und so vereinigen sie sich zu einer richtigen Ehe. Der Roman ist durchaus nicht langweilig, indessen kommen mir die Hauptpersonen ganz und gar nicht lebenswahr vor. Namentlich hätten sich Sir Maurice und Tita viel früher verstehen müssen. J. Z.

Two Offenders. By Ouida. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894 (Coll. of Brit. Authors, Vol. 2958). 279 S. kl. 8. M. 1,60.

Die Verfasserin, von der zuletzt im Archiv XC, 440 die Rede gewesen ist, hat unter dem Titel *Two Offenders* zwei Erzählungen vereinigt, die wieder recht traurig sind. Die erste, *An Ingrate* S. 11—143, handelt von Pierre Roscoff, einem berühmten französischen Maler, der bei der Belagerung von Paris seinen rechten Arm verloren hat und seitdem immer mehr herunterkommt, bis er aus Liebe für seinen Enkel, dessen Zukunft in diesem Falle gesichert ist, während der Knabe bei Fortsetzung der bisherigen Lebensweise baldigem Tode entgegen ginge, sich entschliefst, eine Stelle in einem Asyl für Schriftsteller und Künstler anzunehmen.

Da Roscoff aller Zwang zuwider ist, fühlt er sich in den neuen Verhältnissen sehr unglücklich, und seine Stimmung wird begreiflicherweise dadurch nicht verbessert, dafs sein Enkel sich seiner bald schämt. Binnen kurzem stirbt er am Krebs der Speiseröhre. Die Verfasserin hat natürlich das Recht, einen Mann darzustellen, dem das Leben in einem Asyl, wie das geschilderte, durchaus nicht zusagt; aber sie hätte doch nicht so entschieden für ihren Helden Partei ergreifen sollen: ihr Verfahren scheint mir hier nicht berechtigter, als bei ihrer kurzen Erzählung *The Law Breakers* (s. Archiv LXXXVIII, 115). — Die zweite Geschichte, *An Assassin,* spielt in Italien. Ein Bauer ersticht den Bastard seiner Frau, den er vierundzwanzig Jahre lang erhalten hat, und der stets unheilvoll auf seine Stiefgeschwister eingewirkt hat, jetzt aber, von seinem nach langer Abwesenheit zurückgekehrten natürlichen Vater angestellt, seinen Stiefvater mit der gröfsten Unverschämtheit behandelt und dessen geliebte Nichte in rohester Weise unglücklich gemacht und in ihrem Unglück noch gehöhnt hat. Der Schlufssatz *When justice is ever done, it always comes too late* ist erfreulicherweise nicht berechtigt. S. 201 *His eldest son Rufo was working with him* steht im Widerspruche mit S. 207 *His own eldest son ... was serving his time in the army.* J. Z.

Französische Aussprache und Sprachfertigkeit. Auf Grund von Unterrichtsversuchen dargestellt von Dr. Karl Quiehl. Marburg, Elwert, 1893. 150 S. 8.

Bei Herausgabe des vorliegenden Buches — das eine zweite Bearbeitung und Erweiterung einer 1889 erschienenen Schrift 'Die Einführung in die französische Aussprache' darstellt — war es dem Verfasser offenbar darum zu thun, zwei von ihm für richtig erkannte Grundsätze des fremdsprachlichen Unterrichts in weiteren Kreisen zur Anerkennung und zur praktischen Durchführung zu bringen, nämlich 1) 'dafs nur durch einen planmäfsigen lautlichen, auf der Phonetik aufgebauten Unterricht eine feste Grundlage für eine gesunde Aussprache geschaffen werden kann' und 2) 'dafs dasjenige Verfahren, welches den Schüler durch möglichst reiche Darbietung von fremdem Sprachstoff unter Benutzung der Anschauung und des Nachahmungstriebes in die fremde Sprache einführen will, am geeignetsten ist, ihn zum freien mündlichen und schriftlichen Gebrauch der lebenden fremden Sprache anzuleiten'.

Der Verfasser behauptet, eine längere Erfahrung habe ihm die Richtigkeit jener Sätze bestätigt. Seine Erfahrungen bleiben aber immerhin Einzelerfahrungen, und, wenn man aus persönlichen Beobachtungen allgemeine Grundsätze des Unterrichtes abzuleiten unternimmt, bevor man entgegenstehende Erfahrungen kennen gelernt, geprüft und gewürdigt hat, so wird man dem Widerspruch nicht entgehen können.

Um nachzuweisen, dafs die Nachahmung allein nicht zu einer befriedigenden Aussprache führen könne, deutet Herr Quiehl (S. 11) auf die grofse Zahl derer hin, die im Auslande längere Zeit verweilt haben und

doch mit einer sehr ungenügenden Aussprache wiederkommen. Dieser grofsen Zahl liefse sich aber eine weit gröfsere von solchen gegenüberstellen, die sich im Ausland ohne jede theoretische Vorbildung eine gute, ja vorzügliche Aussprache zu eigen gemacht haben. Ja, es wäre nicht schwer, dem Herrn Verfasser in Paris sprachgewandte Kellner *in persona* vorzuführen, die nach zwei- bis dreijährigem Aufenthalt über einen so echten Pariser Accent verfügen, dafs selbst das geschulte Ohr der Herren Phonetiker nicht heraushören würde, wo die Wiege dieser phonetisch ungebildeten Sprachkünstler gestanden hat, ob in Frankreich oder aufserhalb.

Ebenso anfechtbar ist die Äufserung (auf S. 4), dafs der Schüler, der vom französischen Schriftbilde ausgeht, selbst wenn er seine Muttersprache ganz rein ausspricht, ‘nur ein Französisch zu stande bringt, das einen vollständig deutschen Lautcharakter hat’. Herr Quiehl hätte in Berlin Quintaner hören können — und kann es noch —, die ohne besondere lautliche Schulung die französische Aussprache vom Schriftzeichen aus lernten und mit echt französischer Färbung einen Dialog zu sprechen verstanden. In diesem Punkte steht also Erfahrung gegen Erfahrung.

In der Wertschätzung des theoretischen Ausspracheunterrichts hat sich der Verfasser wohl einer kleinen Übertreibung schuldig gemacht; hingegen unterschätzt er die Erfolge (vermutlich, weil er sie nicht kennt), die der rein praktisch vorgehende Lehrer erreichen kann. Dafs Umschrift und besonderer lautlicher Unterricht, mafsvoll und geschickt verwendet, Schaden anrichten, will ich nicht behaupten; dafs sie bei Schülern, die Dialekt sprechen, gelegentlich Vorteile bieten, soll nicht bestritten werden; aber, dafs sie entbehrlich sind für die Erwerbung einer guten Aussprache, dafür giebt es so viele lebende Beweise unter älteren Lehrern und unter den von ihnen unterrichteten Schülern, dafs man nicht mit der apodiktischen Behauptung hervortreten sollte, allein der vom Laut und von theoretischer Basis ausgehende Ausspracheunterricht erreiche, was erreicht werden mufs. Der Schaden, den die Lautschrift der Rechtschreibung zufügt, läfst sich nicht hinwegphilosophieren; wenn der Verfasser aber beim Ausgehen vom Laute gar einen Vorteil für die Orthographie herausschlagen will, so wird er mit diesem Beginnen wenig gläubige Ohren finden. Der Berichterstatter bekennt sich in Sachen der Aussprache zu dem Grundsatz: möglichst viel Praxis und möglichst wenig Theorie. Wenn der Lehrer selbst ein tadelloses Vorbild bietet — und daran fehlt es in den meisten Fällen, aus denen die Herren Theoretiker ihre Folgerungen ziehen —, und wenn er mit Geschick und Ausdauer an der Aussprache der Schüler arbeitet, sind Lautschrift und Phonetik — abgesehen von ganz leicht verständlichen, gelegentlichen Hilfen — für die Schule überflüssig. Der Lehrende selbst möge sich theoretisch über alle Dinge ins Klare setzen, die er unbewufst beim Sprechen längst geübt hat, falls er nämlich von Natur feines Gehör und Wandlungsfähigkeit besitzt. Sind ihm diese Gaben aber versagt, so wird er selbst bei gründlichem Studium der Phonetik

nur wie auf Stelzen in der fremden Sprache einherschreiten. Gerade das Leichte und Natürliche der Aussprache wird bekanntermafsen durch vieles Theoretisieren stark beeinträchtigt.

Von diesem seinem Standpunkte aus kann der Berichterstatter den Lehrenden zwar nicht empfehlen, den Ausspracheunterricht mit Einübung der Einzellaute und Lautschrift zu beginnen, gesteht aber gern zu, dafs Herr Quiehl in seinen Darlegungen sehr geschickt auf die Klippen hingewiesen hat, an denen deutsche Schüler am leichtesten scheitern, und dafs er manche feine Bemerkung über einzelne Laute und über die Bindung und viele beachtenswerte Fingerzeige für den Klassenunterricht gegeben hat.

Sobald der Verfasser vom Unterricht im Aussprechen zum Unterricht in der Sprache selbst übergeht, erfolgt ein Umschlag in seinen Lehrprincipien. Für den geistigen Teil der Sprache soll das streng Systematische, das von dem Leichten und Einfachen zum Schwierigen und Zusammengesetzten planmäfsig fortgehende Verfahren ungeeignet sein. Da wird vom Nachahmungstrieb das Beste erwartet, da werden sofort zusammenhängende Stücke in Angriff genommen, da sollen die Spracherscheinungen durch die Macht der Gewohnheit dem Schüler zu eigen gemacht werden. Der Berichterstatter hingegen bekennt sich zu der Ansicht, dafs der Sprachunterricht vor allem geistesbildend wirken soll, sonst verdient er seine centrale Stellung im Lehrplan nicht. Der grammatische Unterricht, der eine Schule der Logik für den jugendlichen Geist darstellt, soll freilich die Praxis nicht überwuchern; aber er soll ihr vollkommen ebenbürtig zur Seite stehen. Die mündliche und schriftliche Beherrschung des fremden Idioms, soweit davon auf der Schule die Rede sein kann, wird am besten erreicht, wenn das Können auf dem Boden eines gründlichen Kennens erwächst. Die ‘möglichst reiche Darbietung von Sprachstoff” ist vom Standpunkt der Schule wertlos, wenn der Stoff nicht geistig durchdrungen wird. Der Nachahmungstrieb verliert sich auf allen möglichen Irrwegen, wenn er nicht die Grammatik zur Führerin hat. Dem Übersetzen aus der Muttersprache gebührt nach wie vor eine wichtige Rolle im Sprachunterricht; es ist in hohem Grade geist- und sprachbildend. Diese Gedanken sind dem Verfasser des vorliegenden Buches entgegenzuhalten; sie werden ihm vielleicht als überwundener Standpunkt erscheinen, lassen sich aber kaum wirklich widerlegen.

Bei der Verschiedenheit der Anschauungen hat es keinen Zweck, auf die Behandlung der einzelnen Punkte des näheren einzugehen; besonders da es in dem Buche an ganz neuen Gesichtspunkten fehlt.

Berlin. R. Palm.

Die Stellung der Aussprache im fremdsprachlichen Unterrichte von Dr. Ernst Weber. Berlin, Mayer & Müller, 1892. 20 S.

Das kleine Schriftchen, das der Verfasser dem fünften allgemeinen deutschen Neuphilologentage überreicht hat, untersucht, was vom Schul-

unterricht in der Aussprache des Französischen und Englischen verständigerweise gefordert werden kann. Dafs es nicht möglich ist, bei deutschen Schulkindern eine Aussprache zu erzielen, die derjenigen der Nationalen gleichkommt, ist von vornherein klar, denn dazu müfsten neben einer besonderen geistigen Beanlagung, die sich nur in einzelnen Fällen findet, die anatomischen und physiologischen Bedingungen dieselben sein wie bei den Einheimischen. Aber, wenn man das Ideal nicht erreichen kann, so kann man ihm doch näher kommen, als das gewöhnlich geschieht. Man kann und mufs lernen, so zu sprechen, dafs der Franzose, der Engländer ihre Muttersprache in unserem Munde mühelos verstehen können: aber das ist leider noch lange nicht immer der Fall. Schon aus sittlichen Gründen mufs die Schule dieses Ziel erstreben; denn sie soll zur Wahrheit erziehen! Wie darf sie da offenbar Falsches dulden? Und noch einen weiteren Grund giebt es nach der Ansicht des Verfassers. Wenn die Menschen im späteren Leben erfahren, dafs die französischen und englischen Wörter ganz anders ausgesprochen werden, als sie es auf der Schule gelernt haben, dann dürfen wir uns nicht wundern, dafs sie mit geringerer Achtung von der Schule reden! Wir sorgen als Lehrer für uns selbst und für die Schule, wenn wir der Aussprache die gebührende Stellung im Unterrichte sichern.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Vorstufe zum Elementarbuch der französischen Sprache für höhere Lehranstalten. Von Prof. Dr. O. Ulbrich. Berlin, Gaertners Verlagsbuchhandlung (Hermann Heyfelder), 1892. 79 S.

Diese Vorstufe ist für die Sexta der Realanstalten bestimmt und soll vor allen Dingen auf die Unterhaltung über die Ereignisse des täglichen Lebens vorbereiten. Sie thut das durch Lesestücke, die sehr geschickt ausgewählt und bearbeitet sind, und an die sich jedesmal eine Reihe von deutschen Sätzen anschliefst, die auf Grund des eben Gelesenen dem Lehrer ein reiches Material zu Diktaten und Sprechübungen geben — weiter haben sie keinen Zweck, am wenigsten sollen sie einer öden Übersetzung dienen. Ein anderer Teil der Lesestücke, ebenfalls mit angeschlossenen deutschen Sätzen, will namentlich in lexikalischer Hinsicht auf die historische Lektüre vorbereiten. Das ganze Sprachgut, das in dem kleinen Buche dargeboten wird, erscheint in den denkbar einfachsten Formen: es soll und wird in grammatischer Hinsicht eine sichere Einübung der Konjugation ermöglichen; alle anderen Abschnitte der Formenlehre haben auf dieser Stufe vollkommen als Nebensachen zu gelten und sind von Ulbrich dementsprechend behandelt worden. Im zweiten Teile des Büchleins ist der grammatische Stoff in klarer und knapper Weise zusammengestellt. Ein weiteres Urteil zu fällen, wäre müfsig; man kennt die vortreffliche Methode des Verfassers.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Elementarbuch der französischen Sprache von J. B. Peters. Leipzig, August Neumanns Verlag (Fr. Lucas), 1893. XII, 197 S.

Auch dieses Buch ist für die beiden ersten Jahre des französischen Unterrichts bestimmt. Es schliefst sich an die neuen Lehrpläne und Lehraufgaben für die höheren Schulen an, steht also auf dem Boden der gemäfsigten Reformer. Der erste Teil ist ein Lese- und Übungsbuch, das für das erste Jahr 32 kleine Prosastücke und 13 Gedichtchen enthält, für das zweite Jahr 8 *Fables et contes*, 11 *Leçons de choses*, 8 Abschnitte *Histoire*, 3 Abschnitte *Géographie*, 18 *Petites poésies*, eine Anzahl *Devinettes, Proverbes* und *Maximes*. Man sieht, es ist ein reicher Stoff geboten, der zum gröfsten Teile 'den in Paris und im Reichslande zur Zeit gebräuchlichsten Elementar-Lesebüchern entnommen' ist. Ich hätte aber gewünscht, dafs die Schilderung noch weiter in den Hintergrund getreten wäre oder sich mehr der Form der Erzählung genähert hätte. Man vergleiche einmal, wie Peters und Ulbrich dasselbe Thema auf derselben Stufe behandeln. Bei Peters heifst es z. B. *La salle de classe est grande et haute. Une carte de géographie se trouve souvent au mur; elle représente les pays, les mers* etc. Bei Ulbrich hören wir: *Entrons par cette porte. Voici la classe de sixième. Cette classe a quatre murs et plusieurs fenêtres. ... Deux élèves apportent une carte géographique, que le maître accroche au mur. Montrez-moi, dit-il aux élèves, les capitales de l'Europe* etc. Hier ist Bewegung, Leben — hier wird also der Schüler gewifs lebhafter interessiert sein. — Auch bei Peters schliefsen sich an die meisten französischen Stücke deutsche Übungssätze an, die nach seiner Absicht 'nicht lediglich zu Übersetzungen benutzt werden' sollen. Ich würde sie im ersten Jahre zu nichts anderem als zu Sprechübungen und allenfalls zu Diktaten verwenden. Aber diese Sätzchen schmecken doch hier und da noch gar sehr nach Übersetzungsdeutsch, z. B. 'Sie lernen in der Schule das Schreiben, das Lesen und das Rechnen'. a (1). — 'In der Klasse sind viele Möbel. Es sind dort Bänke und Tische.' a (1). — Auch der Inhalt ist mitunter ganz banal, z. B. 'Wenn das Pferd in der Schlacht ist, flieht es nicht.' a (13). — 'Viele Blumen sind rot.' a (26). — 'Ist es immer schönes Wetter? Nein, zuweilen regnet es, oder es schneit, oder es ist windig.' b (4).

Die Lautlehre, die sich an das Lesebuch anschliefst, ist nicht übel. Aber die dazugehörigen Ausspracheübungen haben wenig Wert. Man soll den Schüler immer nur Sätze sprechen lassen, nicht einzelne Wörter.

Die Grammatik, die den dritten Hauptteil des Buches bildet, beschränkt sich auf das Wesentliche, nur giebt sie zu viele Regeln: Paradigmen zu geben, wäre für diese Stufe das Beste.

Ein Vokabular nach Lektionen geordnet und ein alphabetisches Vokabular bilden den Schlufs.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Grammatik der französischen Sprache für deutsche Schulen von Dr. Wilhelm Ricken. Berlin, Wilhelm Gronau, 1893. X, 118 S.

Ich kenne keine für Mittel- und Oberklassen bestimmte Grammatik, die bei so reichem Stoffe und solcher Fülle von Musterbeispielen einen gleich geringen Umfang hätte. Das sagt schon viel, denn es beweist, dafs die pädagogische Praxis mit diesem Buche unter allen Umständen besser fahren mufs als mit den meisten landläufigen Grammatiken. Aber das Werk ist dabei durchaus im Geiste der neuen Lehrpläne geschrieben und überall so wissenschaftlich gehalten, dafs ich wohl annehmen darf, es werde allseitig mit der gröfsten Befriedigung begrüfst werden. Das Hauptprincip seiner grammatischen Darstellung ist Anschaulichkeit. Deshalb hat der Verfasser zunächst mit Sachkenntnis und Sorgfalt eine grofse Zahl von Musterbeispielen zusammengetragen, die, ohne irgend welche Künstelei zu verraten, doch geradezu wie geschaffen sind zur Veranschaulichung und Erläuterung der grammatischen Erscheinungen. Sie entstammen zum gröfsten Teile den Stoffen des Elementarbuchs, zum anderen einer interessanten und lehrreichen Erzählung aus des Verfassers Lesebuch, die übrigens auch besonders erschienen ist.[1] Aus den Beispielen werden die Gesetze der Sprache konstruiert und, soweit es in der Schule irgend möglich ist, auch erklärt. Durch zahlreiche Fufsnoten empfängt der Lehrer der oberen Klassen fortwährend Fingerzeige zur planmäfsigen oder gelegentlichen Erweiterung des Pensums.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Kurzgefafste Grammatik für den französischen Anfangsunterricht von Jacobs-Brincker-Fick. Zweite verbesserte Auflage. Hamburg, Seitz Nachf. (Besthorn Gebr.) [o. J., Vorwort datiert 1891]. IV, 60 S.

Diese kleine Grammatik für Anfänger setzt voraus, dafs von der ersten Stunde ab die Lektüre im Mittelpunkte des Unterrichts steht. Aus der Lektüre soll der Vokabelschatz und der ganze grammatische Stoff genommen werden, und dieses Buch will nichts mehr, als dem grammatischen Wissen des Schülers im ersten und zweiten Jahre einen Halt geben. Die Verfasser mufsten deshalb alle überflüssigen Einzelheiten fernhalten — und das ist ihnen wohlgelungen. Sie mufsten auf Regeln thunlichst verzichten, sie mufsten durch charakteristische Anordnung des Stoffes mehr als durch breite Erklärungen zu wirken suchen — und sie haben das im allgemeinen mit grofsem Takte gethan. Das Wichtigste ist

[1] *Le Tour de la France en cinq mois.* Nach G. Bruno, *Le Tour de la France par deux enfants* für die deutsche Schuljugend bearbeitet von Dr. Wilhelm Ricken. Berlin, Gronau, 1893. 43 S. (mit Wörterbuch).

durch den Druck schon äufserlich hervorgehoben. Ich glaube entschieden, dafs die Verfasser den Zweck, dem ihr Büchlein dienen soll, gut erreichen werden.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Lesebuch für den französischen Unterricht von Jacobs-Brincker-Fick. Zweiter Teil. Mittel- und Oberstufe. Zweite Auflage. Hamburg, Seitz Nachf. (Besthorn Gebr.), 1893. VIII, 230 S.

Einen Vergleich mit der ersten Auflage kann ich nicht durchführen, da mir diese unbekannt geblieben ist. Wenn aber das neue Vorwort sagt, dafs die *Leçons de Choses* und die *Fables et Contes* nunmehr den historischen Stücken u. s. w. vorangestellt worden seien, so liegt darin allerdings eine Verbesserung. Im übrigen mufs ich auch beim zweiten Teile des Lesebuchs wieder betonen, dafs die Arbeit von Jacobs-Brincker-Fick sich über die Chrestomathien gewöhnlichen Schlages erhebt, da sie aus einem grofsen einheitlichen Gesichtspunkte geschaffen ist. Alles, was sie bringt, auch das kleinste Stück, dient an seinem Teile der Erschliefsung des fremden Volkes durch seine Sprache. Aber freilich, nach meiner Ansicht läfst sich dieses Ziel weit besser und sicherer erreichen, wenn auch schon im zweiten, spätestens aber im dritten Jahre des fremdsprachlichen Unterrichtes zur Lektüre eines Schriftstellers geschritten wird. Im allgemeinen scheinen mir die vorliegenden Prosastücke für Quarta und Tertia etwas zu schwer zu sein. Eine übersichtliche Karte von Frankreich ist beigegeben; das kleine unklare Kärtchen von Paris mit Umgegend hätte aber wegbleiben können. Ein sehr ausführliches Wörterverzeichnis, ein Verzeichnis der Eigennamen und ganz besonders die überall durchgeführte Zeilenzählung werden dem Gebrauche des Buches recht förderlich sein.

Hier sei mir noch die Bemerkung gestattet, dafs auch der erste Teil dieses Lesebuches in den Verlag von Gustav W. Seitz Nachf. (Besthorn Gebr.) in Hamburg übergegangen ist.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

La France — Le Pays et son Peuple. Récits et Tableaux du Passé et du Présent. Livre de Lecture à l'Usage des Écoles par W. Ricken, Docteur en Philosophie. Berlin, Wilhelm Gronau, 1893. VI, 281 S.

Ich bin ein entschiedener Feind aller Chrestomathien, und ich sehe nichts, was die vorliegende Sammlung vor anderen dieser Art auszeichnen könnte. Mit ihrer Beschränkung auf Stücke von national-französischem Inhalte steht sie, Gott sei Dank, nicht mehr allein da; und so kann nur anerkannt werden, dafs sie innerhalb dieser Grenzen ihre Stoffe mit Geschick zu wählen wufste. Allerdings sind auch diese Lesestoffe zum grofsen Teile nicht neu in der Schule. Ein Vorwort, das die Sammlung gerechtfertigt hätte, fehlt leider.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Methode Haeufser. Selbstunterrichtsbriefe für die französische Sprache unter Mitwirkung von Fachmännern bearbeitet von Prof. E. Haeufser.

Supplementbrief I. Guide Épistolaire. Anleitung zum Briefschreiben. Von Oberlehrer Dr. Kron. Karlsruhe, J. Bielefelds Verlag [o. J.]. 20 S.

Nicht eine Sammlung von Musterbriefen bietet der Verfasser, sondern eine höchst übersichtliche und reichhaltige Zusammenstellung der Formeln des französischen Briefstils. Wie jeder Brief mehrere Hauptpunkte enthält (Adresse, Datum, Anrede u. s. w.), die in allen Fällen regelmäfsig wiederkehren, so stimmen auch die Formeln, die jene Hauptpunkte zum schriftlichen Ausdruck bringen, vielfach überein. In Bezug auf Adresse, Datum und Unterschrift sind nur ganz geringe Schwankungen möglich; gröfser sind sie schon bei der Anrede, den Einleitungs- und Schlufsformeln; aber bei dem eigentlichen Texte des Schreibens erreichen sie eine solche Mannigfaltigkeit, dafs das Unternehmen des Verfassers auf den ersten Blick aussichtslos erscheint. Indem er aber die variabelsten Briefgattungen, nämlich die Briefe an Angehörige, Freunde, Bekannte und Respektspersonen hier ausscheidet und nur die am meisten vorkommenden Briefgattungen des Geschäftslebens in Betracht zieht, gelingt es ihm doch, auch hier ein klar geordnetes und wohl verwendbares Material zusammenzubringen. Ich kann darum diesen *Guide Épistolaire* besonders Kaufleuten recht empfehlen.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Dickmann, Französische und englische Schulbibliothek. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1893.

Ser. A. Bd. 68: Christophe Colomb von Jules Verne. Mit einer Karte. Für den Schulgebrauch erklärt von Otto Mielck. VIII, 81 S.

Ser. A. Bd. 69: Conteurs Modernes. Ausgewählte Erzählungen von Simon, Theuriet, Moret, Révillon, Richebourg. Für den Schulgebrauch erklärt von Joseph Victor Sarrazin. VI, 91 S.

Ser. B. Bd. 20: Le Bourgeois Gentilhomme par Molière. Für den Schulgebrauch erklärt von W. Mangold. XX, 88 S.

Ser. B. Bd. 22: Le Gendre de Monsieur Poirier. Comédie en Quatre Actes par Émile Augier et Jules Sandeau. Für den Schulgebrauch erklärt von Joseph Victor Sarrazin. VIII, 99 S.

Ser. B. Bd. 23: Mademoiselle de la Seiglière. Comédie en Quatre Actes par Jules Sandeau. Für den Schulgebrauch erklärt von Joseph Victor Sarrazin. IX, 111 S.

Diese fünf Bändchen bilden wieder eine prächtige Bereicherung der Dickmannschen Schulbibliothek. Nur wenige Ausstellungen wüfste ich an dem einen und anderen zu machen. So wäre es mir lieb gewesen, wenn die Bearbeitung des *Christophe Colomb* mit einer sachlichen Ein-

leitung versehen wäre, die zwar kurz, aber zusammenhängend der neueren geschichtlichen Erkenntnis von der Person des Entdeckers Rechnung getragen hätte. Allerdings berichtigen die Anmerkungen den Autor in allen wesentlichen Punkten; aber warum erst ein falsches oder auch nur ungenaues Charakterbild aufkommen lassen, wenn man es so leicht verhindern kann? — In seinen *Conteurs Modernes* bringt uns Sarrazin sechs reizvolle Erzählungen aus dem Alltagsleben Frankreichs, auf die ich die Fachlehrer ganz besonders aufmerksam mache, einmal, weil sie in unseren Schülern zweifellos ein dankbares Publikum finden werden, dann aber auch, weil sie eine treffliche Gelegenheit bieten, die Sprechübungen dem wirklichen französischen Leben anzupassen. Ich spreche hier zum Teil aus praktischer Erfahrung. Natürlich sind die Geschichtchen nicht von gleichem Werte: *La Bavarde* gefällt mir am wenigsten. Die Anmerkungen mufsten zu diesen *Conteurs* reichlicher ausfallen als zu den historischen Werken, aber sie überschreiten das rechte Mafs nirgends. — Die Ausgabe des *Bourgeois Gentilhomme* ist ein dankenswertes Geschenk, das der bekannte Moliérist Mangold der Schule gemacht hat. Ich möchte jedem, der eine Schulausgabe irgend eines Schriftstellers veranstalten will, das Studium dieses Bändchens recht warm empfehlen. Da ist nirgends ein Zuviel, nirgends ein Zuwenig. Da ist vor allen Dingen nicht die widerwärtige Gelehrtthuerei, die sich in den meisten Schulbibliotheken so breit macht. Wenn ich den *Bourgeois* in der Klasse zu lesen hätte, würde ich nie eine andere Ausgabe wählen als diese. — Auch die Bearbeitung des *Gendre de Monsieur Poirier* und der *Mademoiselle de la Seiglière*, die Sarrazin geliefert hat, stehen auf der Höhe der Sammlung und haben mir keine Gelegenheit zu nennenswerten Ausstellungen gegeben.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Bibliothek gediegener und interessanter französischer Werke. Zum Gebrauche höherer Bildungsanstalten ausgewählt und mit den Biographien der betreffenden Klassiker ausgestattet von Dr. Anton Goebel, Geh. Regierungs- und Provinzial-Schul-Rat. Fortgesetzt von Dr. Johannes Brüll, Gymnasialdirektor. Münster, Druck u. Verlag der Theifsingschen Buchhdlg. [o. J.].

Bd. 57: Mme Collin, Élisabeth ou les Éxilés de Sibérie. Herausgegeben von J. Brüll. 184 S.

Bd. 58: Mignet, Histoire de la Révolution Française depuis 1789 jusqu'en 1814. Texte abrégé et commenté pour les écoles. Herausgegeben von J. Brüll. VIII, 535 S.

Wenn diese Bibliothek in ihrem jüngsten Prospekte behauptet, sie biete in bald 60 Bändchen 'eine Auswahl passender Jugendlektüre, wie keine zweite vorliegt', so ist das eine Übertreibung, die fast spafshaft klingt. Gewifs, vielseitig ist die Sammlung, nur zu vielseitig, aber, dafs darin ein Vorzug zu finden sei, möchte ich doch bezweifeln. Was thun wir denn in der Schule mit Laharpe, *Discours sur l'état des lettres*

en Europe, oder mit Cuvier, *Éloges historiques de MM. De Saussure, Gallas, Haüy, De Lacépède et Cavendish,* oder mit Villemain, *Vies des principaux poètes anglais,* oder mit Abbé Vertot, *Conjuration du Portugal ou le Portugal délivré de la domination espagnole en 1640?* Was lesbar ist, das findet sich zumeist auch in anderen Sammlungen, und es wäre nur fraglich, welcher Bearbeitung man den Vorzug geben will. Lesbar sind aber im Sinne des fremdsprachlichen Unterrichtes nur solche Werke, die unseren Schülern durch das Medium der modernen französischen Sprache den modernen französischen Geist nahebringen — und das können sie nur, wenn sie ein möglichst allgemeines und nachhaltiges Interesse in den Herzen der jungen Leser zu erregen wissen. Dafs sie die Sittlichkeit, die Vaterlandsliebe, die religiöse Empfindung nicht verletzen dürfen, hält jeder instinktiv für selbstverständlich; aber, wenn man genauer zusieht, mufs man bald erkennen, dafs die Menschen nicht entfernt darin einig sind, was hier Verletzung sei. Und ich möchte gern erfahren, welchen Begriff die Herausgeber mit diesem Worte verbinden, denn der Satz, dafs alles fernzuhalten bezw. auszuscheiden sei, 'was in Schulen mit Zöglingen verschiedener Konfessionen auch nur für einen verletzend wirken möchte', macht mich etwas bedenklich. Wenn es ferner heifst: '... nur wahrhaft veredelnde, Verstand und Herz bildende Lektüre darf geboten werden', so mufs ich bekennen, dafs ich diesen Grundsatz nicht unterschreiben kann. Ich würde nur verlangen, dafs alles wegzubleiben habe, was die Jugend entsittlichen, Verstand und Herz verbilden könnte. Aber die Lektüre nach der gröfseren oder geringeren moralischen und allgemein logischen Bildungskraft auswählen zu wollen, scheint mir gänzlich falsch. Ebensowenig soll sie bestimmt werden nach ihrer Fähigkeit, die 'anderweitigen Unterrichtsziele (in Geschichte, Litteratur, Naturkunde etc.) zu fördern'. Wann werden wir es endlich begreifen, dafs der fremdsprachliche Unterricht einzig den Zweck hat, die fremde Sprache und das fremde Volk verstehen zu lehren?

Der vierte Grundsatz verpönt ausdrücklich das Speciallexikon hinter dem Texte. Da verstehe ich nicht, wie der *Élisabeth* gleichwohl ein 'Erläuterndes Wörterverzeichnis' angeheftet werden konnte! Hier, wie auch im Texte, findet sich übrigens noch die Schreibweise *cortége, siége.* Was nun die Wahl dieses Romans zur Schullektüre anlangt, so mufs ich sagen, dafs mir eine etwas kräftigere Nahrung für die Jugend lieber ist. Aber ich gehöre nicht zu denen, die wie Réaume, Ste-Beuve und andere das Werk der Frau Cottin geringschätzig beurteilen; vielmehr bin ich der Ansicht Ungewitters, dafs es 'mit Recht zu der nicht grofsen Zahl der französischen Romane gehört, welche noch Menschenalter nach ihrem Erscheinen um ihres inneren Wertes wegen gelesen werden'. Mit der Vorbemerkung des Herausgebers, mit seiner Einteilung des Romans in zwei Teile von elf und neun Kapiteln, sowie mit den französisch abgefafsten und recht sparsam verwandten Fufsnoten kann man durchaus einverstanden sein. — Aber, dafs auch Mignet, *Histoire de la Révolution Française,* in dieser Bibliothek wieder auftaucht, und noch dazu in so korpu-

lenter Gestalt, das ist weniger angenehm. Wir haben es in diesem Werke ja nicht mit einer treuen Geschichtsdarstellung zu thun, und doch ist es dringend notwendig, dafs man unserer Jugend ein klares Bild jener grofsen, folgenschweren Bewegung giebt. Das ist freilich eine Aufgabe des Geschichtsunterrichtes, aber die einzelnen Lehrfächer dürfen einander nicht hemmen! Will man jedoch um der schönen, glanzvollen Sprache willen nicht ganz auf Mignets Werk verzichten, so mufs es viel mehr gekürzt werden, als das hier geschehen ist. Andere Sammlungen von Schulausgaben hätten dazu Muster bieten können. Der Herausgeber ist sich übrigens selbst darüber klar, dafs die Zweckmäfsigkeit des hier gebotenen Werkes für die Schule bezweifelt werden kann. Aber darüber kann er sich beruhigen: als eine 'Art von *cours de révolution présenté — par un républicain français — à la jeunesse allemande*' wird es niemand beanstanden!! Seltsam ist die Verschiedenheit in der Behandlung der beiden vorliegenden Bändchen. Die *Élisabeth* hat eine kleine biographische Einleitung, die *Révolution* nicht; sie verweist den Wifsbegierigen auf Bd. 31 (Mignet, *Vie de Franklin*). Aber wird denn jeder Schüler gleich sämtliche Nummern der Bibliothek besitzen? Ferner bringt die *Élisabeth* ihre Fufsnoten in französischer Sprache, die *Révolution* in deutscher. Die *Élisabeth* ist mit einem Wörterverzeichnis versehen, die *Révolution* nicht; sie hat aber dafür am Schlusse ein Verzeichnis — von 44 Druckfehlern! Das sind Unebenheiten, die nicht gerade von übergrofser Sorgfalt zeugen. Aber sorgfältig und wirklich hübsch ist die Ausstattung, die der Verleger den Bändchen gegeben hat.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Textausgaben französischer und englischer Schriftsteller für den Schulgebrauch herausgegeben von Prof. Oskar Schmager. Dresden, Kühtmann, 1893.

Bd. 14: Poésies Françaises recueillies à l'usage des écoles allemandes par Joseph Victor Sarrazin. VIII, 122 S.

Bd. 15: Guerre de la Succession d'Espagne par Voltaire. Herausgegeben von Prof. Dr. G. Strien. IX, 110 S.

Sarrazin hat eine neue Sammlung französischer Gedichte veranstaltet, weil ihm die vorhandenen Anthologien, soweit sie überhaupt brauchbar sind, etwas zu umfangreich und zu kostspielig erscheinen. Dieser Grund will mir nicht recht einleuchten: ich kann z. B. an Gropps Auswahl weder das eine, noch das andere Übel erkennen. Aber damit soll die Berechtigung dieser neuen Anthologie keineswegs bestritten werden. Sie hat viel Gutes: sie nimmt die gröfste Rücksicht auf das Fassungs- und Gefühlsvermögen der Schüler, und sie bringt eine Reihe von Gedichten, die man anderswo vergeblich suchen würde, und die doch ästhetisch und pädagogisch wertvoll genug sind, um unserer Jugend vermittelt zu werden, wie z. B. *Ma Normandie* von Bérat, *Le Chevalier Printemps* von Plouvier und andere. Dabei kommt namentlich die Unterstufe zu ihrem

Recht. Aber ich kann doch den Wunsch nicht unterdrücken, dafs hier noch einige der reizenden französischen Volksrätsel möchten eingeschoben werden. Dafs Alfred de Musset ganz und gar fehlt, thut mir leid; auch Sully Prudhomme müfste vertreten sein. Gut ist die Einteilung des Stoffes in Stufen, gut auch, dafs auf jeder Stufe wieder eine Anordnung der Gedichte nach ihrer Schwierigkeit versucht worden ist — auf kleine Meinungsverschiedenheiten in dieser Beziehung kommt nichts an. Dem Texte voran geht ein knapper Abrifs der französischen Verslehre, der Lehrern und Schülern gleich dienlich sein wird. Im ganzen macht also die Sammlung Sarrazins einen recht erfreulichen Eindruck. — Voltaires Werke sehe ich in der Schule nur ungern, denn sein Französisch weicht schon allzu stark von dem heutigen Sprachgebrauche ab. Um die Gefahren, die daraus fliefsen, möglichst abzuwenden, hat Strien in der Einleitung zu seiner Textausgabe der *Guerre de la Succession d'Espagne* auf einige Eigentümlichkeiten im Ausdruck hingewiesen, und zwar in recht geschickter Weise. Aber ich meine, der Schutz, den solche Vorbemerkungen geben, ist immer nur schwach. Will man auf den Schriftsteller nicht lieber verzichten, so mufs man den unmodernen Sprachgebrauch in jedem einzelnen Falle durch eine Fufsnote festnageln.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Moltke, La Guerre de 1870. Édition Française par E. Jaeglé. Für den Schulgebrauch im Auszuge herausgegeben von Dr. W. Kasten. II. Bändchen. Mit fünf Karten und einem Wörterverzeichnisse. Hannover, Carl Meyer (Gustav Prior), 1892. 92 S.

Das vorliegende Bändchen ist die Fortsetzung eines Werkes, das ich bereits beim Erscheinen des ersten Teiles im Archiv XC, 223 f. besprochen habe. Es schildert uns die Ereignisse des grofsen Krieges vom 26. August bis zum 10. Dezember, und seine Schilderungen sind wieder durch mehrere klare Kartenskizzen unterstützt. Aber ich frage mich: wann und wie soll denn eigentlich dieses umfangreiche Material schulmäfsig bewältigt werden? Wäre es nicht besser gewesen, wenn man schon einmal dieses Experiment mit dem Werke unseres grofsen Schlachtendenkers machen wollte, bei einer besonders markanten Epoche stehen zu bleiben? Es ist unmöglich, dafs unsere Jugend diesen Schilderungen in allen Teilen mit Interesse folgen kann. Sonst hätte ich meinen früheren Ausführungen nichts hinzuzufügen.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

Contes modernes von Daudet, Lemaître, Simon, Gille, Claretie, Bonnetain, Halévy, herausgegeben von A. Krefsner. Wolfenbüttel, Zwifsler, 1893. 153 S. 8. M. 1.

Der immer reger werdende Wunsch nach modernem Lesestoff für die Schule hat diese neue Sammlung französischer Prosaiker zum

Schulgebrauch ins Leben gerufen, obschon die bereits vorhandenen, vor allen die Rengersche Schulbibliothek, eine Reihe wertvoller Schriften aus neuester Zeit aufgenommen haben und jedenfalls noch aufnehmen werden. Der uns vorliegende Band IV ist von A. Krefsner bearbeitet, dem wir schon mehrere schätzenswerte Ausgaben französischer, englischer und namentlich spanischer Autoren verdanken. Er enthält acht Novellen — nicht sieben, wie Vorwort und Inhaltsverzeichnis angeben —, welche von beliebten zeitgenössischen Erzählern stammen, die jedenfalls nicht ahnten, dafs sie jemals in Schulen gelesen werden würden. Stofflich geeignet sind freilich nicht alle von Krefsner ausgewählte Erzählungen in gleichem Grade. Über Claretics *Tuyet* und Bonnetains *En mer* lastet eine drückende Schwermut, die in der Schule kaum die rechte Freude an der Lektüre aufkommen läfst. Zudem enthält die letztere Novelle eine Anzahl seltener fachlicher Ausdrücke, mit denen die Schüler nicht viel anfangen können, z. B. *les marmonnements, sur la lisse, partie de palet, les verrines amarrées sur la toilette, les palétuviers* etc. etc. Aber, abgesehen von diesen zwei kurzen Novellen, findet man in dem Büchlein lauter herzerfreuenden und für die Schule wertvollen Lesestoff: zuerst das bekannte Fragment aus *Trente Ans de Paris,* worin Daudet seine Tage der Not und des Hungers so humorvoll schildert, dann seine feine Skizze *Mon Tambourinaire*; hierauf Lemaîtres wundersame Mönchsgeschichte *L'Imagier*, und aus Jules Simons Feder die unnachahmlich köstliche Reise des Pastetenbäckers Colasse und seiner Gattin nach Paris mit ihrem eigenen Röfslein Colette; S. 58 beginnt eine schalkhafte Katzengeschichte von Ph. Gille, dem scharfblickenden Beobachter; den Schlufs der bunten Reihe bilden zwei vortrefflich ausgewählte Abschnitte aus Halévys Skizzen vom Krieg 1870—71.

Die Fufsnoten zeugen von hingebender Arbeit und richtigem Verständnis für die Bedürfnisse der Schule. Besonders willkommen sind die sachlichen Noten. Nur an wenigen Stellen wäre etwas mehr zu thun gewesen. S. 75 z. B. könnte zu *je vous donne votre compte* bemerkt werden, dafs dies die übliche Kündigungsformel gegen Dienstboten ist (auch *je vous donne vos huit jours*); für *guides* (132, 15) ist die Übersetzung unzureichend; bei *porte-fanion* und *flamme tricolore* (S. 140) ist eine erläuternde Fufsnote notwendig, ebenso S. 141 zu *intendant.* Die S. 148, 26 erwähnte Anspielung liegt etwas fern. S. 106, 5 dürfte *précieux* wörtlich zu verstehen sein. Der Wert des Witzes *tirez les premiers* etc. (S. 150, 8) geht den Lesern verloren, wenn nicht im Kommentar die bekannte Anekdote aus der Schlacht bei Fontenoy zu finden ist. Ebenso ist der *vieux refrain d'Afrique* S. 151, 11 ohne besondere Fufsnote schwer zu verstehen.

Druckfehler finden sich mehrere vor: 43, 15; 54, 3 und 16; 67, 22; 71, 3; 98, 1; 101, 28; 123, 27; 131, 14; 137, 18; 143, 10.

Die Ausstattung scheint denjenigen etwas dürftig, welche an die behagliche Eleganz der Rengerschen Bändchen im Leinengewand sich gewöhnt haben. Aber inhaltlich ist das Büchlein wertvoll.

Freiburg i. Br. Joseph Sarrazin.

Gaston Paris, Jaufre Rudel (Extrait de la Revue historique, tome LIII, année 1893). Paris 1893. 36 S. 4.

Die Lebensumstände des Trobadors Jaufre Rudel haben schon verschiedene Gelehrte beschäftigt,[1] ohne dafs es gelang, zu wirklicher Klarheit darüber zu kommen, ob die Liebe des Dichters zu einer fernen Gräfin von Tripolis, von welcher der provenzalische Biograph in so rührender Weise erzählt, und welche für die Forscher naturgemäfs im Mittelpunkte des Interesses stand, einen realen Hintergrund gehabt habe, oder ob die *amors lonhdana* nur eine Fiktion gewesen sei Die Ansichten bezüglich dieses Punktes standen sich ziemlich schroff gegenüber. G. Paris, der schon früher, mit Stengel zusammentreffend, jene Liebe für imaginär erklärt hatte, ist nun noch einmal dem Gegenstande näher getreten, und zwar in so entscheidender Art, dafs die Sache, meines Ermessens wenigstens, als abgethan angesehen werden darf. Sind wir auch dadurch um eine schöne Vorstellung ärmer geworden, so hat G. Paris uns doch wieder in der Erkenntnis gefördert, und seine Schrift beansprucht sowohl wegen der Gründlichkeit der Erörterung und Eleganz der Beweisführung als auch wegen der Ergebnisse methodischer Natur, welche sich aus ihr ziehen lassen, eine ganz besondere Beachtung.

Um gleich auf den Kernpunkt einzugehen, so berichtet die Biographie, dafs Jaufre das Kreuz nahm, von dem Verlangen getrieben, die Gräfin von Tripolis zu sehen, in welche er sich auf Grund von Wallfahrerschilderungen verliebt hatte. Dafs Jaufre in der That im Jahre 1147 den Kreuzzug mitmachte, wissen wir durch Marcabru, welcher an Herrn *Jaufre Rudelh* einen *Vers* über das Meer schickt, in welchem zugleich die (in Palästina befindlichen) Franzosen erwähnt werden (Gr. 293, 15); dafs er jedoch aus obigem Grunde Kreuzfahrer wurde, wird durch sein Lied *Quand lo rossinhols* (Gr. 262, 5; Stimming Nr. I) nicht bestätigt, vielmehr erhellt aus diesem, dafs die daselbst gefeierte Dame in Frankreich weilte (Paris S. 15—16). Alle aufser Stengel haben vor G. Paris infolgedessen angenommen, dafs er später noch einmal nach Syrien gegangen sei, allein dies weist Paris mit vollem Rechte als höchst unwahrscheinlich zurück, denn einmal fand kein weiterer Kreuzzug zwischen 1147 und 1189 von Frankreich aus statt (Biogr. *el se crozet*) — es ist etwas anderes als Kreuzfahrer oder als Pilger übers Meer gehen —, und dann bringt ja der Biograph ausdrücklich den Aufbruch Jaufres zum Kreuzzuge mit seiner Liebe für die Gräfin von Tripolis in Verbindung. — Diese Gräfin hätte nun weiter — Melissende ist ausgeschlossen — nur Odierne[2] gewesen sein können, die Gemahlin von Raimund I. von

[1] Diez, Leben u. Werke d. Troub.² S. 46 ff. — Stimming, Der Troubadour Jaufre Rudel, Kiel 1873, S. 1—29. — Stengel, *Durmart le Galois* S. 504—507. — Suchier in Eberts Jahrbuch XIV, 126—129. — G. Paris in *Histoire Littéraire de la France* XXX, 152. — Carducci, *Jaufre Rudel, poesia antica e moderna*, Bologna 1888. — Crescini, *Appunti su Jaufre Rudel*, Padova 1890 (auch in *Per gli studj romanzi*, Padova 1892).

[2] Auf Odierne ist zuerst von Suchier hingewiesen worden.

Tripolis, welche gegen 1118 geboren wurde, im Jahre 1152 nach dem Tode Raimunds die Vormundschaft über ihre minderjährigen Kinder übernahm und im Jahre 1161 starb (Paris S. 17—19). Dafs sie, wie die Biographie indirekt aussagt, im Jahre 1147 den Schleier nahm, davon kann also gar nicht die Rede sein; sie könnte es höchstens in den allerletzten Jahren ihres Lebens gethan haben, obgleich wir nichts davon wissen,[1] und, wollte man auf diese Supposition hin die provenzalische Biographie retten, so müfste man annehmen, dafs Jaufre kurz vor dem Jahre 1161 eine zweite Fahrt nach dem heiligen Lande angetreten habe, von dem Drange beseelt, die nunmehr etwa vierzigjährige Gräfin zu sehen.

Man sieht, die Schwierigkeiten auf seiten der Gräfin sind womöglich noch gröfser als auf seiten des Trobadors; aber, selbst abgesehen davon, leidet denn nicht die ganze Erzählung an sich an innerer Unwahrscheinlichkeit? Zweifellos, und, dafs man trotzdem an sie glaubte, mufs zum Teil damit zusammenhängen, dafs man sich früher, immer noch im Banne der Romantik stehend, bei der Betrachtung mittelalterlicher Dinge mehrfach von zu idealen Gesichtspunkten leiten liefs. Allerdings wird auch, was Crescini angeführt hat, in der Biographie von Raimon de Miraval von dem Könige Peter von Aragon berichtet, er hätte sich nur vom Hörensagen in Frau Azalais de Boissazon verliebt, und ein Gleiches von Rambaut d'Aurenca mit Bezug auf eine Gräfin von Urgel (N^2); G. Paris lehnt die Kritik dieser beiden biographischen Notizen ab (S. 7, Anm. 5), es sei mir daher gestattet, zu bemerken, dafs, was zunächst die erste Aussage betrifft, ihre Unglaubwürdigkeit sich direkt schwer erweisen läfst, dafs sie aber verdächtig ist, scheint mir, abgesehen davon, dafs der König von Aragon ins Albigensische nach Lombers gezogen sein soll, nur um sich die Gunst der Azalais zu erobern, schon daraus hervorzugehen, dafs, nachdem diese Dame durch Gewährung obiger Gunst den Trobador Raimon de Miraval verraten hatte, der letztere (so die *razo* in ERP nach Chabaneau, *Biogr.* S. 276), zornerfüllt, das Lied gedichtet haben soll *Entre dos volers sui pensius* (Gr. 406, 28), ein Lied,[2] in dessen dritter Strophe freilich von einer Dame die Rede ist, die ihn betrogen habe, dessen Inhalt aber doch die Lobpreisung einer anderen Dame bildet, welche höchst wahrscheinlich identisch ist mit der erwähnten Azalais de Boissazon, da er diese ausdrücklich im Geleite nennt (nach vier von fünf bisher gedruckten Handschriften) und sie mit reichlichem Lobe bedenkt. Was es aber mit der Biographie von Rambaut d'Aurenca in N^2 für eine Bewandtnis hat, werden wir späterhin sehen.

Gewifs konnte und kann das Hörensagen ein Gefühl erregen, das

---

[1] Man darf es fast als ganz sicher ansehen, dafs Odierne im Jahre 1160 noch nicht Nonne war, denn sonst würde Wilhelm von Tyrus, welcher berichtet, dafs sie ihre kranke Schwester Melissende von Jerusalem in jenem Jahre pflegte, sie nicht ohne weiteres *domina Tripolitana comitissa* genannt haben (*Histor. occident.* I, 867).

[2] Diez, L. u. W.[2] S. 312 weist demselben, ohne die *razo* zu berücksichtigen, eine andere Stelle an.

wirklicher Liebe nahe kommt[1] und zu dichterischen Aufserungen führt: so haben wir auf provenzalischem Gebiete ein hübsches Gedicht, in welchem ein Trobador, von Liebe ergriffen, die Guilhelma de Rogier in warmen Worten feiert, ohne sie gesehen zu haben (Provenz. Dichterinnen S. 31, Nr. 4), wobei denn allerdings etwas ins Gewicht fällt, dafs er gerade Genua verlassen hat und, als er nach der Provence kommt, hört, dafs die an Vorzügen so reiche Guilhelma eben nach Genua gegangen sei; so wird ferner in H berichtet, dafs Bernart Arnaut d'Armagnac, von den Tugenden der Lombarda hörend, sich nach Toulouse aufmachte, um sie zu sehen (*Studj di filologia romanza* V, 491, Nr. 141), aber, abgesehen davon, dafs dieser Fall nicht ganz parallel liegt, war es von der Grafschaft Armagnac nach Toulouse nicht weit; ja, eine Dame, Azalais d'Altier, schwärmt für eine andere Dame, Clara d'Andusa, ohne sie gesehen zu haben,[2] wie aus dem niedlichen *salutz* hervorgeht, dessen Publizierung wir Crescini verdanken (Zeitschr. für roman. Philol. XIV, 130), freilich will sie zwischen Clara und Uc de S. Circ vermitteln, so dafs ihre süfsen Worte als eine Art *captatio benevolentiæ* gefafst werden können.[3] Allein zwischen diesen 'Wirkungen aus der Ferne' und dem, was Jaufre Rudel gethan haben soll, besteht doch ein ganz erheblicher Unterschied; denn Jaufre soll eine weite und gefahrvolle Reise vom Westen Frankreichs nach Syrien unternommen haben, um die Gräfin von Tripolis zu sehen, von der er gar nicht wissen konnte, ob sie ihm geneigt sein würde (Paris S. 7, Anm. 5).

Und weiter, wenn ich in dieser *gradatio ad minus* fortfahren darf, bietet nicht, abgesehen von jeder historischen Erwägung, der Wortlaut der Biographie, unbefangen betrachtet, des Merkwürdigen genug, um begründeten Verdacht zu erwecken? Wie sonderbar, dafs die Gräfin gleich in der Lage ist, von ihrem Schlosse herabzusteigen und den im Sterben liegenden Trobador zu umarmen! Wie auffallend, dafs sie, ob verheiratet oder nicht, in solcher Geschwindigkeit über ihre Person verfügen konnte, dafs es ihr frei stand, noch an demselben Tage, an welchem sie den Jaufre begraben liefs, in ein Kloster zu treten! Aber, selbst wenn man zugiebt, dafs diese romanhaften Einzelheiten auf Rechnung eines ausschmückenden Joglars kommen mögen, und wenn man unter Hintenansetzung der fast unüberwindlichen historischen Schwierigkeiten mit Crescini annehmen will, dafs die Begebenheit in der Hauptsache sich darum doch nicht weniger zugetragen haben könnte, so wird man nicht

[1] Beispiele aus den Litteraturen für ein Verlieben im Traume bringt Liebrecht bei in Anm. 180 zu Dunlops Geschichte der Prosadichtungen

[2] Hierauf hat schon Crescini, *Appunti su Jaufre Rudel* S. 15, Anm. 2 aufmerksam gemacht.

[3] Ich glaube kaum, dafs man nötig hat, in diesen Fällen eine direkte oder indirekte Anlehnung an Jaufre zu erblicken, ebensowenig wie in den Worten von Guillem Augier (MW. III, 179), welche G. Paris S. 23, Anm. 2 anführt (vgl. des Verfassers Bemerkung S. 7, Anm. 5), während allerdings die Nachahmung bei Gontier de Soignies offenbar ist. Vgl. auch noch die Worte von Guillem de Salignac (Gr. 235, 1) bei Rayn. III, 394 (MW. III, 223, Str. 2).

umhin können zu gestehen, dafs eine solche Begebenheit Aufsehen in den Kreuzfahrerstaaten erregt haben müfste, und man darf wohl dasselbe Argument, welches G. Paris (S. 18, Anm. 2) unter anderen gegen Melissende anführt, auch hier geltend machen — denn auch Odierne war bekannt genug —, nämlich dafs uns wenigstens eine Andeutung hiervon in irgend einer Chronik und namentlich bei dem zeitgenössischen und im Oriente lebenden Wilhelm von Tyrus hätte aufbewahrt sein müssen.

Indessen liegt noch ein gewichtigerer Grund vor, welcher die Gelehrten bewog, der provenzalischen Lebensnachricht Glauben zu schenken: man meinte bestimmt in den Liedern Jaufres selbst den Beweis für seine überseeische Liebe zu finden (Paris S. 19). Es kommen hierfür in erster Linie die Lieder Nr. V und VI in Betracht, und aus dem letzteren namentlich die Strophen 6 und 7, welche man als den festesten Stützpunkt ansah:

6 *Un' amor lonhdana m'auci*
e·l dous dezirs propdas m'esta,
e quan m'albir qu'ieu m'en an la
en forma d'un bon pellegri,
mei voler son siei anc issi
de ma mort, qu'estiers non sera a a.

7 *Peyronet, passa riu d'Ili,*
que mos cors a lieis passara,
e si li platz, alberguar m'a,
per que l parlamens sera fi;
mal me faderon mei pairi,
s'amors m'auci per lieis que m'a a a.

Sehr treffend führt G. Paris aus (S. 26), dafs diese beiden Strophen in direktem Widerspruche zu dem übrigen Inhalte des Liedes stehen, indem es z. B. V. 8 und 25 heifst, dafs er niemals diejenige, welche er liebt, sehen werde, und er dann in V. 38 (Str. 7) ausdrücklich sagt, dafs er sich zu ihr begeben werde. Dazu kommt, dafs mit *riu d'Ili* auf keinen Fall etwas anzufangen ist, indem einerseits, falls wirklich die Isle, ein Nebenflufs der Dordogne (zur Zeit Jaufres *Ella*, *Esla* genannt), gemeint sein sollte, dieses eine sehr sonderbare Art wäre, dem Peyronet den Weg nach Syrien anzudeuten und überdies das Folgende sich nicht ausschliefsen läfst, und indem andererseits, falls man *d'Ili* = *di li* fafst, *passa riu* unerklärt bleiben mufs (S. 26, Anm. 1). Dafs es aber mit dieser Str. 7, welche ebenso wie Str. 6 nur in C überliefert ist, nicht seine Richtigkeit haben kann, und dafs beide interpoliert sind, wird zur Gewifsheit durch die Verse 5—6 von Str. 6, welche nach Suchiers geistvoller und unzweifelhaft das Richtige treffender Konjektur zu lesen sind:

mei voler son siei ancissi, [1]
que m'an mort, qu'estiers non sera.

---

[1] Ich möchte hier die Form mit *i* in der zweiten Silbe bestehen lassen, da sie auch Wilhelm von Tyrus gebraucht (*Histor. occid.* I, 791): *Assisinorum gladiis confossus* . . .

Das Wort *ancessi* in übertragenem Sinne findet sich zwar auch bei anderen Trobadors, und G. Paris führt nach Raynouard je eine Stelle aus G. de Bornelh (Gr. 242, 45, Str. 8) und A. de Pegulhan (Gr. 10, 24, Str. 2) an; es kommt noch hinzu ein Passus in einem anonymen Liebesbriefe (Suchier, Denkm. der provenz. Litter. I, 311, Nr. 11, V. 9), während bei B. de Born ed. Thomas S. 90, Str. 1 (Stimming[2] S. 106), A. de Pegulhan Gr. 10, 42, Str. 4 (diese Stelle ist schon von Diez, L. u. W.[2] 437 erwähnt worden, wie Suchier l. c. S. 554 bemerkt), B. de Bondelhs[1] Gr. 59, 1, Str. 1 (Appel, Provenz. Inedita S. 22) mehr oder weniger eigentliche Bedeutung vorliegt. Indessen sind alle diese Dichter nicht so alt wie Jaufre, und es ist unmöglich, dafs der letztere obiges Wort überhaupt und vollends in so erweitertem Sinne vor 1147 gebraucht haben kann; denn die Assassinen wurden der christlichen Welt zuerst im Jahre 1152 durch die Ermordung gerade des Raimund I. von Tripolis bekannt, und sie werden nicht eher in schriftlichen Aufzeichnungen genannt, als von Wilhelm von Tyrus, welcher gegen 1180 schrieb (Paris S. 27 und Anm. 2). Allerdings weist auch die Handschrift M am Schlusse von Str. 4 desselben Liedes VI die Lesart auf: *mei suspir son sei assasi,* welche Worte die Vorlage für C gewesen zu sein scheinen, aber M sowohl als C haben eine gemeinsame Quelle (y) gehabt, welche schon einen überarbeiteten Text[2] zeigt, dessen Schreiber wahrscheinlich das Wort *assasi* eingeführt hat (Paris S. 27, Anm. 3 und S. 34—35). Nun wird auch verständlich, warum die Strophen 6 und 7 Wendungen zeigen, welche wörtlich oder in ähnlicher Form sich in einem anderen Gedichte Jaufres, Nr. V, vorfinden, und deren Wiederholung, vielleicht abgesehen von *amor lonhdana,* welche G. Paris noch hinzurechnet, man unserem Trobador selbst eigentlich nicht hätte zutrauen sollen: *en forma d'un bon pellegri ... alberguar m'a, per que·l parlamens sera fi ... mal me faderon mei pairi* neben *ai! car me fos lai pelleris ... e s'a lieis plai, albergarai pres de lieis, si be·m sui lonh; adoncs parra·l parlamens fis ... qu'enaissi·m fadet mos pairis* aus Lied V[3] (Paris S. 27). Es ist augenscheinlich, dafs hier ein Jongleur unter Benutzung anderer Gedichte Jaufres am Werke gewesen ist, und der Ausdruck einer bestimmten Todesahnung in Str. 6, V. 5—6 erklärt sich ganz einfach daraus, dafs die Legende, welche sich nach dem Tode unseres Dichters, der sehr wahrscheinlich auf dem Kreuzzuge starb, ge-

[1] Dieser Trobador vergleicht sich (in zum Teil schiefer Weise) zwei Strophen hindurch mit den Assassinen und seine Geliebte mit dem Herrn derselben.

[2] Mir scheint, dafs man die Quelle von MC (y) kaum ein *remaniement interpolé* (G. Paris S. 27, Anm. 3) nennen kann, indem die Stropheninterpolation doch erst bei C beginnt und y mit R auf eine Vorlage zurückgehen, welche nur Str. 5 unterdrückt hatte, allerdings mit Herübernahme von zwei Versen derselben in die Str. 2, s. S. 34—35.

[3] Es ist richtig, dafs auch *luec aizit* und *es lai ab lieis mos esperitz* in Str. 7 und 5 von Nr. III etwas stark anklingen an *locs aizis* (V, Str. 6) und *mos esperitz tost non fos la* (VI, Str. 4), aber diese Strophen 5 und 7, welche uns nur e aufbewahrt hat und nicht C, sind überhaupt etwas merkwürdig, und ihre Authenticität ist vielleicht nicht über allen Zweifel erhaben.

bildet hatte, von dem Jongleur verwertet wurde (Paris S. 27). Betrachtet man also Lied VI in der gereinigten Gestalt, wie G. Paris sie im Anhange S. 35—36 giebt, so findet man darin nur ausgesprochen, dafs Jaufre eine Dame liebt, welche er nie gesehen hat, und welche ihn nie sehen wird u. s. w., und der Ton des Ganzen ist, wie Paris vollkommen richtig bemerkt, der eines *jeu d'esprit.* — Wenden wir uns jetzt zu Lied V, das gleichfalls der 'fernen Liebe' gewidmet ist, und welches G. Paris etwas summarischer behandelt hat, so wird man sich, meine ich, beim unbefangenen Lesen dieses Stückes eines ähnlichen Eindruckes wie bei Nr. VI nicht erwehren können. Mit vielem Raffinement, das eines gewissen Reizes nicht entbehrt, wird immer derselbe Grundgedanke spielend hin und her geworfen, immer aufs neue variiert und mit neuen Arabesken umkleidet: 'ich liebe eine Dame in der Ferne, aber ich weifs nicht, wann ich sie sehen werde; Gott wird sie mich sehen lassen, aber das Üble, das mir von ihr zu teil wird, überwiegt das Gute, denn sie ist mir so ferne' (!) u. s. w. Schwerlich dichtet so jemand, dessen Liebe eine bestimmte Person zum Gegenstande hat; es ist, als freute sich Jaufre über seine mehr oder weniger gekünstelten Wendungen, ja, wenn man Verse liest wie *iratz e jauzens m'en partrai, — quan veirai cest' amor de lonh* (Str. 3), oder *mas so qu'eu vuolh m'es tant ahis!* (Str. 7), was er mit einemmal sagt, obgleich doch aus dem Voraufgehenden deutlich genug erhellt, dafs er seine Dame noch gar nicht kennen gelernt hat, so gewinnt man die Empfindung, dafs es dem Trobador nur daran lag, sich interessant zu machen und — seine Zeitgenossen zu mystifizieren. In diesem Lichte betrachtet, gewinnen dann wieder die beiden etwas deutlicheren Anspielungen unseres Gedichtes ein anderes Ansehen:

tant es sos pretz verais e fis
que lai el renc dels Sarrazis
fos eu per lieis caitius clamatz. (Str. 2)

und:

ai! car me fos lai pelleris
si que mos fustz e mos tapis
fos pels sieus bels huolhs remiratz! (Str. 5).

Stimming sagt auf S. 19 seiner Ausgabe: 'Seine Liebe geht so weit, dafs er, nur um sie zu sehen, seine Freiheit opfern und als Gefangener in ihr Land geschleppt werden möchte.' Diese Interpretation kann nicht als zutreffend gelten; denn die Worte sollen nur eine Huldigung für die (fingierte) Dame sein (Paris S. 22), indem die Sarazenen genannt werden, weil sie natürlich als die ärgsten Feinde galten; ist es denn viel anders, wenn G. Ademar sagt:

quar ab un ris me pot payar,
s'ieu n'er' estatz pres oltra mar (MW III, 185)?

Und, was die zweite Stelle betrifft, so kann man G. Paris (S. 22 u. Anm. 3) nur beistimmen, wenn er bemerkt, dafs es sich wahrscheinlich nicht um eine wirkliche Pilgerfahrt handelt, sondern um einen Besuch in der Verkleidung eines Pilgers (vgl. *tapis*) — der etwa nach S. Jago zu wallfahren

vorgeben konnte[1] —, wie ihn Tristan bei Isolde macht; aber, auch angenommen, Jaufre hätte dabei die Hörer an das Morgenland denken lassen wollen, so würde das ja noch immer nicht die Realität einer dort weilenden, von Jaufre geliebten Dame beweisen.

Es bleibt schliefslich noch übrig Lied II mit *amors de terra lonhdana*, indem man wohl am besten thut, mit Crescini gegen die Mehrzahl der Hss. in V. 35 *lui* für *leis* zu lesen (Paris S. 20—21), und aufserdem vielleicht Lied III[2] mit *luenh es lo castels e la tors — ont ella iai e sos maritz*, aber natürlich haben diese Stellen noch viel weniger Gewicht als diejenigen in Nr. V.

Am Ende seiner Abhandlung (S. 31—32) zieht der Verfasser zwei Folgerungen allgemeiner Natur:

a) Wenn eine Erzählung an sich unwahrscheinlich ist, hat sie mehr Bürgschaften als eine andere nötig, um als wahr gelten zu dürfen, und es ist ein bedenkliches Verfahren, von einer solchen Erzählung, deren Authenticität durch nichts bezeugt wird, das beizubehalten, was nicht als falsch unbedingt nachgewiesen ist. Man mufs mit äufserster Strenge das Verfahren der historischen Kritik anwenden und eine Erzählung nur dann acceptieren, wenn sie unter wirklich befriedigenden Umständen innerer und äufserer Glaubwürdigkeit auftritt (Wahrscheinlichkeit an sich; Zeugnisse und Konformität mit sonst bekannten historischen Daten), Umständen, die alle nicht für den Fall Jaufres eintreffen.

b) Es ist zu beachten, dafs in wirklich geschichtlichen Denkmälern sich nicht ein Beispiel davon findet, dafs die Träume und Theorien höfischer Liebe jemals in die Praxis umgesetzt worden seien. Die Geschichte Jaufres ist zwar nicht unmöglich, aber sie ist abenteuerlich genug, um ganz besonders starker Beweise zu bedürfen. Einmal nun sind diese letzteren nicht vorhanden (wohl aber Gegenbeweise), und dann trägt die Geschichte ganz den Charakter der anderen kleinen Romane, welche sich an die Personen mehrerer Dichter des Mittelalters[3] angesponnen haben, und von welchen eine Anzahl uns durch die Trobadorbiographien aufbewahrt worden ist. Diese Biographien, namentlich die der ältesten Trobadors, sind nur mit der äufsersten Zurückhaltung zu benutzen.

An das in den letzten Zeilen ausgesprochene Axiom, das noch niemand bisher in solcher Schärfe formuliert hat, und dessen Richtigkeit für mich aufser Zweifel steht, gestatte mir der Verfasser einige Betrachtungen ausführender und exemplifizierender Art anzuschliefsen.

Schon Diez, L. u. W.[2] 495 hatte bemerkt, dafs die provenzalischen

[1] Pilgerfahrten, die vorgeschützt werden, um einen anderen Zweck zu erreichen, begegnen auch in den *razos* zu A. de Pegulhan, G. de Balaon und G. de S. Leidier (MB[2] Nr. 47, S. 51, S. 35).

[2] Paris rechnet es hinzu, während Crescini anderer Meinung ist; in der That spricht *amors de terra lonhdana* dafür, im Innern des Gedichtes aber manches dagegen.

[3] 'In Südfrankreich: Jaufre Rudel, Guilhem de Cabestanh, Richart de Berbezil, Peire Vidal, in Nordfrankreich: Blondel, der Castellan von Couci, in Deutschland: Reinmar von Brennenberg, der Tannhäuser etc.' Dafs auch für Südfrankreich sich noch Namen hinzufügen lassen, werden wir später sehen.

Lebensnachrichten keinen Anspruch auf unbedingte Glaubwürdigkeit machen könnten, aber ihr historischer Wert wäre ebensowenig zu bezweifeln, wie der so mancher mittelalterlicher Chronisten, die man zuweilen berichtigen müsse. G. Paris weist demgegenüber auf den Unterschied zwischen Biographien und Chronisten hin, indem die letzteren zwar oft schlecht unterrichtet etc. sind, aber ihre Berichte nicht rein erfinden oder auf Momente aufbauen, die mit Geschichte nichts zu thun haben. Schon vor Paris hatte Chabaneau, *Biograph.* S. 212, die Äufserung von Diez angezogen, war dann aber fortgefahren: *mais vrais ou faux — et le plus souvent ils sont vrais — ils sont un tableau fidèle de la haute société d'alors.* Ich meine, dafs auch diese Fassung nicht recht befriedigt, schon weil sich schwer abmessen lassen wird, ob die Lebensnachrichten öfter wahr als falsch seien; vielleicht aber darf man sich so ausdrücken: alle Biographien ohne Ausnahme — ob *razos* oder *vidas* oder beide verschmolzen, ob von Zeitgenossen oder nicht — müssen fortwährend durch die Lieder selbst und die geschichtliche Überlieferung kontrolliert werden, und, wo dies nicht möglich ist, nach den oben von Paris aufgestellten Grundsätzen beurteilt werden, d. h., wenn ein Bericht an sich nicht unwahrscheinlich ist — und hier ist der subjektiven Auffassung kaum ein grofser Spielraum gelassen — und er mit historischen Dingen nicht im Widerspruche steht, so mag er als glaubwürdig angesehen werden. Was nach einer solchen Sichtung übrig bleibt, mag zur Kennzeichnung der damaligen Gesellschaft dienen. — So enthält die Biographie des Guilhem de la Tor eine ziemlich merkwürdige Geschichte, aber dieselbe ist, wenn man die Unwissenheit und den Aberglauben der Zeit berücksichtigt, an sich nicht unwahrscheinlich, und, obgleich wir keine Bestätigung weder durch Lieder noch durch Chroniken (von welcher letzteren Seite sie auch gar nicht erwartet werden kann) erhalten, werden wir sie nicht verwerfen dürfen. So wird von B. Zorzi in Hs. A erzählt, dafs seine Gefangennahme durch Genuesen erfolgte, als er auf einem Kauffahrteischiffe nach der Romania fuhr. Da dies Schiff recht grofs war und viele andere Venetianer mit ihm gefangen genommen wurden, so besitzen wir hierüber eine Aufzeichnung der Chronisten; aber, angenommen, die begleitenden Umstände wären anderer Art gewesen, wir hätten keine geschichtliche Nachricht gehabt und wären auf Zorzis Lieder angewiesen, welche ihn nur in genuesischer Gefangenschaft zeigen, so hätten wir an obigem Berichte nicht zweifeln dürfen, da er an sich in anbetracht des ewigen Krieges zwischen Venedig und Genua ganz wahrscheinlich ist; ähnlich verhält es sich mit der Angabe in IK, dafs er gegen sieben Jahre in Haft behalten wurde (vgl. Ztschr. f. rom. Philol. VII, 229), wenn man wieder erwägt, mit welcher Erbitterung jener Krieg geführt wurde, und welche Grausamkeiten dabei vorkamen. Oder es wird uns von Cercalmon mitgeteilt, dafs er *pastoretas a la usanza antiga* dichtete; keine derselben ist erhalten, aber, da sein Schüler Marcabru zwei *pastorelas* verfafst hat, so braucht man nicht zu zweifeln, darf vielmehr annehmen, dafs der Biograph jene *pastoretas* (und wenn es auch nur eine war) kannte oder

wenigstens von ihnen gehört hatte (*usanza antiga* ist natürlich vom Standpunkte des Biographen gesagt[1]). Oder, wenn eine *razo* zu R. de Miraval den Ritter, welchen Gaudairenca liebte, namhaft macht und sagt, dafs sie *dansas* dichtete, welche ihn zum Gegenstande hatten, so brauchen wir diese an sich nichts Auffallendes enthaltende Angabe wiederum nicht zu beanstanden, obgleich sie aus den beiden in Betracht kommenden Gedichten[2] von Uc de Mataplana und R. de Miraval nicht geschöpft sein kann und wir über das Alter der *dansa*[3] nicht genauer unterrichtet sind.

Gehen wir nun auf die *razos* etwas näher ein. Wenn, wie es scheint, die Bemerkung in der Biographie des Guilhem de la Tor, dafs die *razos*, welche er den Liedern voraufschickte, sich auf seine eigenen Gedichte bezieht, so müssen wir ihren Verlust sehr bedauern; denn wir besitzen nur zwei unzweifelhaft, so zu sagen, zeitgenössische Erläuterungen (zu Savaric de Mauleon), und zwar von Uc de S. Circ, welcher auch den darin geschilderten Vorgängen nahe stand. Ob nicht ursprünglich mehrfach *razos* in unaufgezeichneter Form gleichzeitig mit Liedern entstanden sind, indem etwa der Trobador dem Joglar eine mündliche Anweisung gab, oder der letztere dem Vortrage seiner eigenen Gedichte Erläuterungen voraufgehen liefs, wie vielleicht G. de la Tor that,[4] können wir nicht recht wissen; sehr wahrscheinlich aber ist, dafs die später aufgezeichneten und gesammelten *razos* der grofsen Mehrzahl nach solche Fassungen darstellen, wie sie von zeitlich den betreffenden Dichtern schon ferne stehenden Joglars herrührten, und dafs diese in erster Linie aus den Liedern selbst schöpften (vgl. Paris S. 32), kann nicht zweifelhaft sein und erhellt schon daraus, dafs nicht selten Wendungen in den Erläuterungen und Gedichten wörtlich übereinstimmen und die ersteren sich wie Paraphrasen der letzteren ausnehmen. Dabei liefen nun neben historischen Irrtümern[5] Mifsverständnisse und falsche Deutungen[6] unter, welche zu kleinen Erzählungen

[1] Dadurch wird freilich nicht klarer, warum überhaupt dieser Zusatz gemacht ist, vgl. Jeanroy, *Origin. de la poés. lyr. en France* S. 23, Anm. 3, und G. Paris, *Orig. de la poés. lyr.* (Sonderabdruck) S. 18.

[2] Gr. 454, 1, unter P. Duran nach R bei MW. III, 316, jetzt auch aus H gedruckt (*Studj di filol. rom.* V, Nr. 64); Gr. 406, 30 (in H Nr. 137 stark verstümmelt).

[3] Die Notiz, dafs G. de Cabestanh *dansas* gedichtet habe, steht nur in P, vgl. Römer, Volkst. Dicht. S. 40, Anm. 2, dafs aber wenigstens die *ballada* zur Zeit der Gaudairenca von höfischen Dichtern gepflegt wurde, erhellt aus dem bekannten Passus bei P. de Capduelh (MW. I, 340), falls die einzige Hs. C richtig attribuiert und das Geleit ursprünglich ist, vgl. Römer l. c.; für die *dansa* kommt noch in Betracht Isnart d'Entrevenas Gr. 254, 1.

[4] Vgl. die schon von Diez, L. u. W.[2] 496 angeführte Stelle aus der Biographie von R. de Berbezil: *e saup mieills trobar que entendre ni que dire.*

[5] Z. B. in Erläuterungen zu B. de Born ed. Stimming[2] Anm. zu 2, 10; 10, 9; 35, 1—4, vgl. Chabaneau, *Biogr.* S. 224, Anm. 10; die später noch zu berührende *razo* zu Nr. 12 wimmelt von geschichtlichen Fehlern, vgl. Chabaneau S. 231 Anm.

[6] Z. B. bei B. de Born ed. Stimming[2] Anm. zu 6, 9 und 35, 1—4, sowie in den Kommentaren zu Nr. 3 und Nr. 10, s. Stimming[2] S. 27 u. 23, wie denn überhaupt Stimming in der Beurteilung des *razos* zu B. de Born ganz das Richtige trifft; so haben ja selbst spätere Historiker einen Passus bei Wilhelm von Malmesbury, der sich auf ein (verlorenes) Lied von Wilhelm VII. von Poitiers bezog,

führten. So gründet sich die auf Peire Vidal bezügliche Geschichte mit der Wolfsjagd, wie Novati (Romania XXI, 78 ff.) glaubhaft gemacht hat, nur auf eine unrichtig aufgefafste Stelle in einem seiner Lieder[1] (vgl. Paris S. 8). Zugleich aber machte sich, wie es scheint und ganz natürlich war, bei den Joglars das Bestreben geltend, möglichst anziehende Berichte ihrem Publikum zu bieten, und, da dieses sie in der Regel nicht kontrollieren konnte und auch schwerlich wollte, so war der willkürlichen Kombination, der Ausschmückung und freien Erfindung namentlich da Thür und Thor geöffnet, wo gewisse Stellen in den Gedichten einen willkommenen Anlafs lieferten.[2] So entstand die Novelle in P zu Richart de Berbezil (Paris S. 11). So verdankt auch meiner Ansicht nach die Schwertepisode in P, deren Heldin Beatrix von Monferrat ist, nur dem Versteckname *Bel-Cavalier* ihren Ursprung (s. meine Ausgabe der Briefe von R. de Vaqueiras S. 117), und so wird auch die ganze Unterhaltung zwischen Raimbaut und Beatrix in Anlehnung an Gr. 392, 2, Str. 1 komponiert sein. Weiterhin scheint mir die schon oben erwähnte *razo* zu R. de Miraval in der Hauptsache auf Gr. 406, 8, Str. 6 und Gr. 406, 28, Str. zurück zu gehen, ja, ich glaube durchaus und habe es auch schon am angeführten Orte ausgesprochen, dafs die Liebesscene zwischen Raimbaut und Beatrix auf Gr. 392, 28 beruht, ebenso wie das Entsprechende in der Biographie direkt oder indirekt darauf fufsen dürfte, indem ich es zwar nicht für ausgeschlossen halte, dafs Beatrix ihm die höchste Gunst gewährt haben könne,[3] indem mir aber die romanhaften Einzelheiten die ganze Geschichte als verdächtig erscheinen lassen. Etwas abseits steht die berühmte (zweite) Erzählung von der Einnahme Autaforts, welche einen Teil der *razo* zu einem gegen Alfons von Aragon gerichteten Sirventes von B. de Born (Nr. 12 bei Stimming[2]) bildet; sie steht nur insofern in Beziehung zu dem betreffenden Gedichte, als sie den Hafs Bertrans gegen den König von Aragon näher erklären will, enthält aber, wie Stimming gezeigt hat, nur den Punkt als geschichtlichen, dafs Alfons an der Belagerung von Autafort beteiligt war, und gründet sich im übrigen auf die Tradition von einem Ausspruche[4] Bertrans, welche unter

---

mifsverstanden, oder eine Fabel, die sich darauf gründete, einfach aufgenommen, s. P. Rajna in Romania VI, 249 ff. (vgl. Chabaneau S. 214, Anm. 2).

[1] Wenn noch, wie ich nicht glaube, eine Stütze nötig wäre, so würde ich für *Loba* — *lops* auf einigermafsen ähnliche Fälle bei anderen Trobadors verweisen, s. Provenz. Dichterinnen S. 33, Anm. zu 6, 1.

[2] Ebenso hat es dann später Nostradamus noch einmal gemacht.

[3] Ebenso weit scheint es ja auch Peirol bei Salh de Claustra, der Schwester des Delfins von Auvergne, gebracht zu haben; auch die Beziehung von Sordel zur Cunizza könnte man als Parallele heranziehen, obgleich Ezzelin die Entführung der Cunizza direkt begünstigte, und obgleich wir eine Art Bestätigung durch Rolandin besitzen, indem dieser Chronist wenigstens das Gerücht von einem intimen Verhältnisse beider mitteilt. In den übrigen Fällen jedoch von wirklicher oder allgemein angenommener *drudaria* mit hochstehenden Damen handelt es sich immer um Barone, Schlofsherren und Personen höheren Standes.

[4] Möglicherweise haben den ersten Anlafs zu demselben die Worte Bertrans in Nr. 2, V. 8 oder in Nr. 3, V. 3 gegeben (Stimming[2]).

anderem darauf schliefsen läfst, dafs sich schon frühzeitig eine gewisse Legende um die Person dieses Dichters gebildet hatte, welche ihm ein besonderes, der Wirklichkeit nicht entsprechendes, historisches Relief verlieh.[1] Vermutlich würde derjenige, welcher die verdienstvolle Arbeit unternähme, die Trobadorbiographien kritisch herauszugeben, noch mehr Fälle ähnlicher Art feststellen können, doch ich mufs hier abbrechen, um noch etwas über die eigentlichen Biographien, welche ich der Kürze halber *vidas* nenne, bemerken zu können.

Was von den *razos* gilt, findet auch auf die *vidas* seine Anwendung, mögen dieselben nun, wie Chabaneau meint, der Mehrzahl nach gleichzeitig mit den *razos* entstanden sein, oder oft, wenigstens zum Teil, auf *razos* zurückgehen[2] (Paris S. 13). Etwas auffallend ist, dafs die beiden ältesten Handschriften D[a] (1254)[3] und V (1268) keine *vidas* enthalten,[4] da wir doch annehmen müssen, dafs die *vida* von S. de Mauleon, welche den beiden von Uc de S. Circ verfafsten *razos* zu Savaric (sie sind wahrscheinlich umzustellen, s. Gröber, Liederhss. S. 493—4) voraufgeht, ebenfalls von Uc herrührt (Gröber S. 491 und Chabaneau, *Biogr.* [Sonderabdruck] S. 3). Uc de S. Circ[5] war wenigstens teilweise ein Zeitgenosse von Savaric und stand zu ihm in Beziehung. So heifst es auch in der Biographie von Cadenet, einem Zeitgenossen von Savaric: *tot lo sieu faich eu saubi per auzir e vezer* (Diez, L. u. W.[2] S. 495), und diese Angabe ist, wenn man die Einzelheiten der *vida* betrachtet, ganz glaubhaft. Desgleichen kann die Lebensnachricht über Zorzi in A leicht von einem Zeitgenossen herrühren, da sie wahrscheinlich sehr bald nach seinem Tode abgefafst ist, denn der Codex A wird von Grützmacher (Archiv XXXIV, 141) als ‘ohne Zweifel noch der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts angehörig’ bezeichnet und ebenso von Bartsch im Grundrisse dem 13. Jahrhundert zugewiesen; freilich sind solche paläographischen Schätzungen unsicher, aber de Lollis thut nicht recht (*Studj di filol. rom.* III, S. III), wenn er den Umstand, dafs Zorzis Tod berichtet wird, in der Weise für einen *terminus ad quem* der Abfassung des Codex verwertet, dafs er sagt: *il canzoniere A dunque non può essere anteriore all' ultimo decennio del sec. XIII e può anche esser riportato ai primi anni del sec. XIV*; denn wir können nicht wissen, wie lange oder kurze Zeit Zorzi nach 1273 noch

[1] Ähnlich wird sich vermutlich die Person Sordels vergröfsert haben (obgleich wir dies aus keiner *razo* ersehen können), so dafs schon Dante unter dem Eindrucke eines Mythus stand und Aliprant ihm später so grofse Thaten zuschreiben konnte. Auf B. de Born im allgemeinen hat übrigens schon G. Paris S. 13, Anm. 1 hingewiesen.

[2] Für das letztere sprechen die Ausführungen von Gröber, Liederhss. S. 482—3 und 494.

[3] Die Angabe von Bartsch im Grundrisse S. 61, dafs die *vida* von Ferrari in D stehe (statt D[c]), ist zu weit gefafst und kann zu einem Irrtume verleiten.

[4] Immerhin ist es möglich, dafs solche in d[a] standen, s. Gröber S. 492.

[5] Wir kennen nur einen zweiten Verfassernamen: Miquel de la Tor, indessen scheint mir im Gegensatze zu der bisherigen Annahme nicht ganz sicher, dafs wirklich die ganze Nachricht über P. Cardinal von ihm herrührt und nicht vielmehr nur der Schlufszusatz über das hohe Alter von Cardinal.

lebte, und die von Levy angeführte Angabe von Daru, dafs Modon erst zwischen 1271 und 1280 in den Besitz Venedigs kam, trifft nicht das Richtige, indem Modon ebenso wie Coron schon viel früher venetianische Kolonie gewesen ist, s. Hopf, Griechenland (Ersch und Gruber Bd. 85) S. 307, Sp. 2. Gewifs nicht mehr aus eigener Anschauung geschöpft sind die Nachrichten über Wilhelm VII. von Poitiers, B. de Ventadorn und P. d'Alvernhe (vielleicht alle drei von Uc de S. Circ, s. Chabaneau S. 1). Hier ist der Ort, die *vida* des Raimbaut d'Aurenca in N^2 (jetzt Kgl. Bibl. zu Berlin, Phil. Nr. 1910) S. 24, col. b näher zu betrachten; denn der Urheber bezeichnet sich indirekt als Zeitgenossen, indem er sagt, dafs die Gräfin von Urgel, welche Raimbaut, ohne sie gesehen zu haben, besungen haben soll, als sie Nonne war, ihm (dem Biographen) erzählt habe, dafs u. s. w. Da Raimbaut im Jahre 1173 starb, würde der Verfasser als der älteste provenzalische Biograph gelten müssen, und, wenn dies auch befremdet, so läfst es sich doch an sich nicht anfechten; allein die *vida* ist auch sonst recht merkwürdig, und, da es sich um einen frühen Trobador handelt, bedarf es der Vorsicht, und es ist angezeigt, die oben wiedergegebenen Grundsätze von G. Paris zur Anwendung zu bringen. Man braucht darauf kein besonderes Gewicht zu legen, dafs am Schlusse von zwei Töchtern Raimbauts die Rede ist, welche Aurenca geerbt haben sollen, während feststeht, dafs Raimbaut ohne Nachkommen gestorben ist (s. Chabaneau S. 284, Anm. 2), aber wie soll man sich vorstellen, dafs der Biograph zu einer Unterhaltung mit der Gräfin gekommen wäre, als diese schon im Kloster war? und wie soll man glauben, dafs die Gräfin einen so abgeschmackten Einfall, wie er ihr zugeschrieben wird, einer anderen Person, und dazu doch höchst wahrscheinlich einer männlichen, mitgeteilt haben sollte? Dieser Teil der *vida* ist also an sich unwahrscheinlich und erhält von anderer Seite keine Stütze, die freilich auch nicht erwartet werden kann, aber bei solcher Lage der Dinge darf man verlangen, dafs der Bericht über die Gräfin im allgemeinen und über ihre aus der Ferne mit Raimbaut unterhaltene Beziehung sich mit Andeutungen in Liedern oder mit historischen Daten in Einklang bringen lasse. Nun gewähren die Gedichte Raimbauts, soweit ich sehe, keinen Anhalt, aber es können verschiedene verloren gegangen sein, wie ja denn die Biographie einige Verse mitteilt, die uns sonst nicht erhalten sind, und in denen der Spielmann Rossignol an die treffliche Gräfin nach Urgel (Hs. *enugel*) geschickt wird: Raimbaut kann also thatsächlich mehr als e i n Lied an dieselbe gerichtet haben, allein wer war denn diese Gräfin von Urgel? Der Biograph nennt sie eine Lombardin[1] und Tochter des Markgrafen von Busca, und diese Angabe findet von historischer Seite nicht

[1] Equicola, der ebenso wie Vellutello diese Biographie benutzt hat (schon von Chabaneau bemerkt), scheint *lombarda* als Eigennamen zu fassen: *poi s'innamorò della buona contessa di Urguel Lombarda* (*Libro di natura d'amore* S. 338). Die Handschrift setzt allerdings ein grofses *L* (L), aber mit einem solchen *L* ist wenige Zeilen vorher auch das Pronomen *la* bedacht, und, dafs ein Markgraf von Busca eine etwaige Tochter *Lombarda* getauft hätte, scheint mir ausgeschlossen.

nur keine Bestätigung, sondern eher Widerspruch, denn einerseits sind von Kindern des Markgrafen von Busca, der nur Wilhelm, der erste Markgraf von Busca (1155), gewesen sein könnte, nur Berengar und Manfred I. Lancia[1] bekannt (dies wäre kein Gegengrund), und andererseits kennen wir, wie Chabaneau S. 248, Anm. 5 bemerkt hat, als Gemahlin von Ermengaud VII. von Urgel (1154—1183) — kaum ein anderer kann in Betracht kommen — nur Douce, die Schwester von Alfons II. von Aragon, welche ihren Gemahl überlebte, und von der man nicht weifs, dafs sie später den Schleier nahm.[2] Wollte man daher diese Angabe der *vida* festhalten, so würde man mit Chabaneau zu der Annahme gedrängt werden, dafs die 'Lombardin'[3] die erste Frau von Ermengaud VII. gewesen, von ihm verstofsen und in ein Kloster getreten sei. Das wäre ja nicht unglaublich, wenn nur nicht des weiteren die oben berührten, sehr unwahrscheinlichen Einzelheiten hinzukämen (Besuch im Kloster, Mitteilung über die Zugeständnisse, welche sie dem Raimbaut gemacht haben würde, wenn er sie besucht hätte), welche den Schlufs zulassen, dafs der Biograph eine pikante Würze hinzuthun wollte, und, um diese Züge als glaubhaft erscheinen zu lassen, sich als Ohrenzeugen ausgab.[4] Haben

[1] Brefslau. Konrad II., Exkurs IV, S. 405; Merkel, *Manfredi I e Manfredi II Lancia* S. 10.

[2] Vgl. über sie noch Cornicelius, *So fo el tempus c'om era iays* S. 99.

[3] Es erscheint mir durchaus nicht unmöglich, dafs *lombarda* aus einer Frau *Lobata* (seltener Frauenname) entstanden sei, welche Raimbaut in einem Gedichte (Gr. 389, 5), das er zu Herrn Guiraut nach Perpignan (also in ziemliche Nähe von Urgel) schickt, in einem etwas dunklen Zusammenhange erwähnt: *non amon tuich cill q'ant baisat, — so sap midons na Lobata* (MW. I, 76; cod. A Nr. 83). Als Parallele hierzu möge das *Lombardia* in der *razo* zu B. de Born Nr. 6 (Stimming[2]) dienen, das aus *Garlanda* des Gedichtes (V. 31) erwachsen ist, s. Anm. von Stimming S. 154. Warum der Biograph unter den oberitalienischen Grafen und Markgrafen sich gerade den Markgrafen von Busca ausgesucht hat, dafür habe ich allerdings keine Vermutung.

[4] Bei dieser Gelegenheit sei wieder einmal auf das Problem hingewiesen, das schon Diez, L. u. W.[2] S. 495, Anm. 1 bemerkt hat, und dessen auch G. Paris S. 14, Anm. 1 Erwähnung thut, nämlich dafs Uc de S. Circ sich als Verfasser der *vida* von Bernart de Ventadorn nennt und diese von Eble, dem Sohne der von Bernart geliebten Vicegräfin von Ventadorn, erfahren haben will. Diez suchte sich bei seiner Meinung, dafs Bernart die Gemahlin von Eble II. geliebt habe, damit zu helfen, dafs er annahm, Uc hätte mit seinem Gewährsmanne Eble IV., den Enkel von Eble II., gemeint. Jetzt ist man mit Recht der Ansicht, dafs Bernart die erste Frau von Eble III., Margarethe von Turenne (1148), geliebt habe, und dadurch wird die Annahme von Diez einerseits bestätigt, aber andererseits stimmt nun wieder nicht der Wortlaut der Biographie, denn Eble IV. war nicht der Sohn der Margarethe, sondern der zweiten Frau von Eble III., Adelheit von Montpellier (1151). Indessen, auch angenommen, Uc hätte sich hier geirrt — was freilich sonderbar genug —, so entsteht sogleich eine neue Schwierigkeit, indem Ebolus IV. (auch Archambaut genannt) auf Eble III. im Jahre 1170 folgte und nicht lange regiert zu haben scheint. Zwar kommt man nicht hinter sein Todesjahr, aber sein Sohn Eble V. heiratete, wie Robert Meyer (Leben des Troubadours G. Faidit S. 23—25) durchaus wahrscheinlich gemacht hat, im Jahre 1191 Maria (von Turenne), welche seitdem immer Vicegräfin von Ventadorn genannt wird, und so mufs man denn annehmen, dafs Uc doch wieder einen Enkel der von Bernart geliebten Vicegräfin, also Eble V., gemeint habe (Uc hätte mithin zwei Fehler ge-

wir es mithin nicht mit einem solchen zu thun, und auch wahrscheinlich, wie namentlich der ganz ungeschichtliche Schlufs nahe legt, nicht mehr mit einem Zeitgenossen, so erscheint mir als zu berücksichtigendes Residuum der ganzen Biographie nur Folgendes: der wenig besagende Anfang, die Mitteilung über das *trobar clus*, was aus den Gedichten zu entnehmen war, die Angabe, dafs Raimbaut Lieder an eine Gräfin von Urgel und an eine Maria de Vertfuelh (Versteckname *Mon-Joglar*) gerichtet habe, indem solche Lieder vermutlich dem Biographen vorlagen, oder er sonst etwas darüber erfahren hatte; die übrigen Züge, das Lieben *senes vezer* u. s. w., darf man ziemlich getrost für erfunden oder aus Mifsverständnissen hervorgegangen ansehen.

Wir sehen schon hieraus, dafs auch die *vidas* nur mit grofser Vorsicht zu benutzen sind. Selbst wenn die Verfasser die besten Absichten hatten, so war doch einmal ihre historische Unwissenheit sehr grofs, und andererseits standen ihnen nicht immer alle Texte des betreffenden Dichters behufs Excerpierung zur Verfügung, welcher letztere Umstand zu Irrtümern verleitete, die sie sonst vermieden hätten. So weifs der Biograph nicht einmal über den dichtenden Alfons II., König von Aragon, Bescheid, der so viele Beziehungen zu den Trobadors hatte, sondern berichtet konfuses Zeug (s. Chabaneau S. 319). So behaupten alle Handschriften, Beatrix wäre die Schwester des Markgrafen Bonifaz von Monferrat gewesen, während R. de Vaqueiras selbst sie ausdrücklich in Str. 2, V. 8 des *carros* seine Tochter nennt. Trotzdem werden *vidas* wie *razos* immer einen gewissen Wert insofern für uns haben, als sie uns Einzelheiten bieten, von denen man annehmen kann, dafs sie aus uns nicht erhaltenen Liedern oder aus anderweitiger Information geschöpft sind, aber natürlich ist selbst dann die Sicherheit nur eine relative, denn auch Angaben, die gar nicht abenteuerlich aussehen, können möglicherweise doch auf mifsverstandenen Stellen solcher verlorenen Lieder oder auf schon getrübter mündlicher Überlieferung beruhen. Denn wir dürfen annehmen, dafs manche *vidas*, ebenso wie vermutlich *razos* (vgl. B. de Born ed. Stimming[2] S. 25 f.), unaufgezeichnet unter den Joglars kolportiert wurden, und, wenn das der Fall ist, aus wie verschiedenen Quellen kann die *vida* eines und desselben, namentlich frühen, Trobadors geflossen sein? Man

---

macht), aber selbst so ist die Sache noch immer nicht unbedenklich; denn man darf nicht vergessen, dafs Uc ein Gedicht verfafst hat, das nicht vor 1253 entstanden sein kann, s. Ztschr. f. rom. Phil. VII, 188. Angesichts dieser Umstände erscheint es nicht ohne Bedeutung, was man bis jetzt nicht beachtet zu haben scheint, dafs von ABIKN²ER die Hss. ABN² (die Angaben der anderen kann ich nicht verifizieren) gar nicht einen Verfassernamen angeben, indem allerdings in N² der ganze Schlufs fehlt. Nunmehr erscheinen auch die anderen Irrtümer, welche sich in der zweiten Hälfte der *vida* finden, und die schon von Chabaneau und Paris (S. 13—14) berührt worden sind, in einem besonderen Lichte, und begründete Zweifel tauchen auf, ob die Biographie überhaupt von Uc herrühren könne. Ist das letztere nicht der Fall, so hat irgend jemand den Namen des Uc untergeschoben und die Beziehung zu Eble de Ventadorn erfunden, um seiner Erzählung gröfseres Gewicht zu verschaffen; und hierin liegt der Zusammenhang dieser Anmerkung mit dem Texte.

denke z. B. an die verschiedene Gestalt der Biographien Zorzis (in A und IK), welche sich zeitlich nahe stehen müssen, oder an die ganz entgegengesetzten Urteile über Elias Cairel (in A und IK), vgl. Gröber, Liederhss. S. 482, oder an die Thatsache, dafs nicht die kürzere, sondern die längere Biographie von G. de Cabestanh eine ältere Fassung darstellt.[1] Die Worte von Diez, L. u. W.[2] 495: 'alle Nachrichten deuten auf eine gemeinsame Quelle zurück, welche die Sammler für authentisch hielten', können heute, wo wir eine weitere Umschau haben und die verwandtschaftlichen Beziehungen der Liederhandschriften etwas genauer kennen, keine Geltung mehr beanspruchen. Ja, ganz abgesehen von Änderungen und Zusätzen, welche Schreiber an den Texten vornehmen konnten, kann nicht eine zuerst aufgezeichnete *vida* eines Trobadors zuweilen schon verschiedene zu ungleicher Zeit hinzugekommene Elemente bergen, gleichsam verschiedene Schichten der mündlichen Überlieferung darstellen und insofern schon nicht mehr einheitlich sein? Dies ist z. B. bei der Biographie von Jaufre Rudel, und hiermit kehre ich zum Ausgangspunkte zurück, nicht ausgeschlossen, denn, da der Aufzeichner dieser *vida* gewifs nicht ihr Erfinder ist, sondern, wie G. Paris S. 29 durchaus glaubhaft macht, der kleine Roman über Jaufre sich in der Joglarwelt bildete,[2] so können verschiedene Personen nacheinander an dieser Bildung beteiligt sein, wenngleich wohl die Hauptscene der Phantasie nur e i n e s Joglars entsprungen sein wird. Solchen Joglars mit schöner Erfindungsgabe sind wir zu wirklichem Danke verpflichtet, da sie vielfach moderne Dichter angeregt und auch die indirekte Veranlassung zu Uhlands herrlichem Gedichte 'Bertran de Born' gegeben haben.

Noch zwei Bemerkungen zu S. 3 und S. 4, Anm. 2 seien gestattet. Die Geschlechtstafel der Herren von Blaye, welche der Verfasser nach Courcelles, *Hist. généal.* etc. mitteilt, scheint mir in mehr als einem Punkte anfechtbar zu sein, doch würde es mich hier zu weit führen, darauf näher einzugehen: ich will nur sagen, dafs bei Geoffroy Rudel III. die Zahl

[1] So bietet wenigstens in einem Punkte die ausführlichere Nachricht über R. de Vaqueiras in P das Richtige gegenüber den anderen Handschriften, indem P den Trobador nicht erst in der *Romania* von Bonifaz zum Ritter geschlagen werden läfst, was die anderen aus Gr. 392, 24 abstrahiert haben.

[2] Diese Bildung erfolgte auf Grund der Elemente: *amors lonhdana,* deren Gegenstand Jaufre vorgab nicht gesehen zu haben, Kreuzfahrt übers Meer (mit den Grafen von Angoulême und Toulouse), sehr wahrscheinlicher Tod auf dem Kreuzzuge (Paris S. 32); auch *el renc dels Sarrazis,* glaube ich, darf man anreihen. Warum gerade die Gräfin von Tripolis gewählt wurde, meint Verfasser, läfst sich natürlich nicht sagen, und man kann sich dabei beruhigen, denn ebenso müssen wir in anderen Fällen auf solche Erklärungen verzichten, z. B., warum gerade Blondel zu Richard Löwenherz in Beziehung gesetzt wurde, aber vielleicht hat hier doch der Streit der Hodierne mit ihrem Gemahle im Jahre 1152, den schon Suchier erwähnt hat, und der, wie Wilhelm von Tyrus (*Histor. occid.* I, 791) berichtet, in der Eifersucht des Grafen seinen Grund hatte (*ex zelo maritali orta simultas*) mitgespielt; denn dieser Streit, welcher heftig war und der Ermordung des Grafen kurz voraufging, machte im Morgenlande Aufsehen, die Kunde konnte daher wohl nach dem Abendlande gedrungen und etwas davon bis zu den Joglars durchgesickert sein.

1231 fehlt, ein Beleg, den schon Diez, L. u. W.[2] S. 48 nach *Gallia christiana* II, pr. S. 289 beigebracht hat. In der betreffenden Urkunde steht zwar nur *G. Rudelli dominus de Blavia,* und im Index der *Gall. christ.* ist dies *G.* als *Gerardus* gedeutet, aber, da die Urkunde doch *Rudelli* bietet, so hätte Courcelles es als *Gaufredus Rudelli* fassen und unter diesen die Jahreszahl setzen müssen, indem er ja dessen Vater, welchen er mit keiner Zahl bedenkt, nur als Gérard III. bezeichnet. Überhaupt steht man bei den Genealogien der kleineren (und zuweilen auch der bedeutenderen) Herren Südfrankreichs nicht selten auf sehr schwankem Boden, vgl. Chabaneau, *Les troubadours Renaud et Geoffroy de Pons* S. 25 und 26. — Der Verfasser weist mit Recht die Meinung der *Art de vérifier les dates* zurück, dafs *Rudellus* als Deminutiv von *rudis* anzusehen sei, und sagt, man müsse von dem einfachen *Rudellus* ausgehen, das später Beiname in der Familie von Blaye wurde, um die Etymologie zu finden. In Übereinstimmung damit meine ich, dafs der Name nichts anderes ist als das deutsche *Rodilo,*[1] *Ruodilo,* Deminutiv zu *Rodo, Ruodo* (*Hruodo,* s. *Lib. confrat. S. Galli* Reg.), das seinerseits wahrscheinlich Koseform von *Hruodulf* (zum Stamme *Hrod,* s. Förstemann Sp. 716) ist, s. die weitere Erklärung nach ähnlichen Fällen im Archiv XC, 215. Der Name findet sich schon früh auf französischem Boden, so im Polyptyque von Reims als *Rodelus,* s. Förstemann l. c.

Ein Versehen ist es, wenn Verfasser als Todesjahr der Eleonore 1212 angiebt (S. 14), sie starb im Jahre 1204 (31. März). Dafs Diez einen Gérard I. von Blaye zum Jahre 1126 nachweist (S. 3), kann ich nicht finden. Druckfehler sind in der Biographie Z. 7 *sien* für *sieu* (S. 1), Mahn, Ged. d. Troub. 924 für 954 (S. 29, Anm. 1), *qel* für *q'el* (S. 30 Anm.).

Ich bin zu Ende. Möge Herr G. Paris mir verzeihen, dafs ich der Versuchung nicht widerstehen konnte, seine Gedanken so ausführlich wiederzugeben und hier und da weiter auszuspinnen.[2]

Berlin. Oscar Schultz.

Programmschau.

Rheinische Eigentümlichkeiten in H. Heines Schriften. Von Oberlehrer Dr. Gerhard Zillgenz. Programm des Gymnasiums zu Waren 1893.

Der Verfasser bezeichnet die Arbeit als Plauderei. Für sprachliche Untersuchungen bietet auch wohl gerade Heine, von dem nicht zu läugnen

---

[1] Vgl. *Rodel* bei Izarn und Rofian (Paris S. 29, Anm. 1), s. auch Archiv XXXV, 91.

[2] Ich bemerke noch nachträglich, dafs vor kurzem Monaci in den *Rendiconti della reale Academia dei Lincei,* 1894, nach Kenntnisnahme der oben angezeigten Schrift einen Artikel *Ancora di Jaufre Rudel* veröffentlicht hat, in welchem er glaubhaft zu machen sucht, dafs in allen Liedern Jaufres eine und wirkliche Dame gefeiert werde, welche Eleonore von Poitou sei.

ist, dafs er an seiner Sprache nicht immer genug feilte, nicht genug des Stoffes. Nun mag dies und das bei ihm den Nachklängen der Düsseldorfer Jugenderinnerungen zuzuschreiben sein, aber vieles, vielleicht das meiste, was der Verfasser anführt, ist nicht blofs niederrheinisch, sondern überall im Gebiete der niederdeutschen Sprache, wenigstens in Westfalen üblich, z. B. die kurze Aussprache im Worte Stadt, die lange in Städtchen, Lilie als Lilje gesprochen, schruppen, niemals schrubben, stoven allgemein, nicht nur am Niederrhein, Kartoffel nicht erst in den letzten Jahrzehnten, wie der Verfasser meint, verbreitet, Adj. stakig allgemein von langen dürren Personen, sogar Subst. ein langer Staken von langen Frauenzimmern; anderes war nicht ohne weiteres als ungrammatisch zu verurteilen, wie während mit Dat., Part. Präs. eine wohlschlafende Nacht.

Hamerlings Dichtung Der König von Sion und ihre geschichtliche Grundlage. Von Oberlehrer Heinrich Tebbe. Progr. des Gymnasiums zu Münster i. W. 1893. 20 S. 4.

Der Umstand, dafs Hamerlings Dichtung in des Verfassers Wohnort spielt, führte den Verfasser zunächst zu einer genauen Untersuchung nach der geschichtlichen Grundlage. Nachdem er kurz den Inhalt der Dichtung dargelegt, findet er, dafs die Geschichte der Wiedertäufer von Kerssenbroick die Quelle Hamerlings sei, dafs aber mit den geschichtlichen Thatsachen der Dichter sehr frei umgegangen, in der Charakteristik der Hautpersonen vollständig von der Geschichte abgewichen ist, dafs er den Hauptbelden als den Träger einer Weltanschauung idealisiert hat, gegen die unsere Kenntnis der Persönlichkeit desselben einen nicht abzuweisenden Einspruch erhebt; der Glanz der prächtigen Schilderungen wird gern zugestanden.

Herford. L. Hölscher.

Verzeichnis

der vom 21. Januar bis zum 10. März 1894 bei der Redaktion eingelaufenen Druckschriften.

Transactions of the Philological Society. 1891—2—3. Part II [J. Strachan, Etymologies. W. Stokes, On the Assimilation of Pretonic *N* in Celtic Suffixes; Old-Irish Glosses on the Bucolics. From a MS. in the Laurentian Library. Reprinted, with many corrections and additions, from Kuhn's Zs. für vgl. Sprachforschung, XXXIII, 62—80. E. B. Wharton, Some Greek Etymologies. The Rev. Prof. Skeat, Rare Words in Middle-English. H. F. Heath, The Old English Alliterative Line. J. H. Staples, On Gaelic Phonetics. A. S. Napier, Notes on the Orthography of the Ormulum].

Modern Language Notes edd. A. M. Elliott, J. W. Bright, H. C. G. von Jagemann, H. A. Todd. IX, 1 [J. Geddes, Jr., Two Acadian French Dialects compared with the Dialect of Ste. Anne de Beaupré. II. A. G. Cameron, Tarabin—Tabarin. H. A. Rennert, The Poet Cartagena of the 'Canzionero General'. J. E. Kerr, Jr., The Character of Marc in Myth and Legend. W. H. Brown, Anemonæ Verborum]. 2 [M. Winkler, Goethe and Lenz. A. F. Chamberlain, The Life and Growth of Words in the French Dialect of Canada. S. G. Cameron, Tarabin—Tabarin. II. St. W. Cutting, Note to Goethe's Faust. J. Geddes, Jr., Two Acadian French Dialects compared with the Dialect of Ste. Anne de Beaupré. III. J. Earle, Doctrine of Bilingualism. J. E. Wülfing, The Anglo-Saxon 'Orosius' (betrifft 234, 24). G. Hempl, American Dialects].

Die neueren Sprachen. In Verbindung mit Franz Dörr und Karl Kühn herausgegeben von Wilhelm Vietor. I, 8 [W. Stuart Macgowan, The Relative Value of Ancient and Modern Languages. H. Klinghardt, Die künftige Staatsprüfungs-Ordnung. R. Meyer, Über französischen Unterricht (VIII. Schlufs). A. Ječinac, Der Sprachunterricht in Rufsland. W. V., Noch einmal die künftige Prüfungs-Ordnung; Unsere neue Methode in Amerika; Nochmals die Berliner Prüfungs-Kommission; Alt- und Neuenglisch auf den deutschen Universitäten. Aufenthalt im Ausland]. 9 [H. Schmidt, Die Einübung der französischen Aussprache unter Verwertung eines Liedes. Flemming, Hilfsmittel für den fremdsprachlichen Anschauungsunterricht (I). A. Ječinac, Nachträgliches zum Sprachunterricht in Rufsland. N. Wickerhauser, Zur Bilderfrage. W. Seydel, Ferienkurs in Neuchâtel. F. D., Französischer Ferienkursus in Greifswald. W. V., Wissenschaftliche Fortbildungskurse für Lehrerinnen in Göttingen. K. Kühn, Die Kgl. Wissenschaftl. Prüfungs-Kommissionen in Preufsen].

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes. Directeur: A. Wolfromm. X, 12.

Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte. Herausgegeben von

Max Koch. N. F. VII, 1 [K. Borinski, Die Hofdichtung des 17. Jahrhunderts. H. Roetteken, Kleists Penthesilea. O. J. Jiriczek, Der Vergessenheitstrank in der Nibelungensage. K. Trautmann, Englische Komödianten in Rothenburg ob der Tauber. Ed. Bayer, Verse aus dem Gulistan, übersetzt von Friedrich Rückert. A. Biese, Was ist Übersetzen? H. v. Wlislocki, Marmontel in Ungarn].

Speech Tones: a Paper read before the Modern Language Association of America, December 27, 1893, and dedicated to the National Association of Elocutionists. By Alexander Melville Bell. Published by the Volta Bureau, Washington, D. C. 18 S. 8.

Literature and Life: being the Lecture delivered upon the Inauguration of the Work of the Linden-Kent Memorial School of English Literature in the University of Virginia. By Chas. W. Kent, M. A., Ph. D., Professor of English Literature in the University of Virginia. Richmond, VA., Whittet & Shepperson, 1894. 32 S. 8.

Die Lehre von der Vorstellungsverwandtschaft und ihre Anwendung auf den Sprachunterricht von Dr. K. Mühlefeld. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1894. 2 Bl., 60 S. 8.

Alemannia. Fortgeführt von Fr. Pfaff. XXI. Jahrgang, Heft 3 [H. Mayer, Die Universität zu Freiburg i. B. in den Jahren 1818—1852. Zweiter Hauptteil. Die Regierung des Grofsherzogs Leopold 1830—1852. I. Auswärtige Einkünfte und Finanzen im allgemeinen. II. Zeitweilige Schliefsung und Reorganisation der Universität. III. Weitere Veränderungen in der inneren Einrichtung. IV. Lehrangelegenheiten. V. Abermalige Gefährdung des Bestandes der Universität. J. Hamm, Forstgeschichtliches aus dem Nellenburgischen II. K. Schaefer, Werkmeister der Stadt und des Münsters zu Freiburg aus der Renaissance. F. Kluge, E. H. Meyer, F. Pfaff, Fragebogen zur Sammlung der volkstümlichen Überlieferungen in Baden].

Anglia. Beiblatt, herausgeg. von M. F. Mann. IV, 9. 10.

A First Book in Old English. Grammar, Reader, Notes, and Vocabulary. By Albert S. Cook, Professor of the English Language and Literature in Yale University. Boston, U. S. A., Ginn & Company, 1894. XII, 314 S. 8.

The English Student. Lehrbuch zur Einführung in die englische Sprache und Landeskunde. Von Professor Dr. Emil Hausknecht, Oberlehrer an der II. Städtischen Realschule zu Berlin. Berlin, Wiegandt & Grieben, 1894. IV, 266 S., 1 Bl. Dazu Vocabulary 82 S. 8. Geb. M. 2,50.

The English Reader. Ergänzungsband zu The English Student. Von E. Hausknecht. Berlin, Wiegandt & Grieben, 1894. IV, 119 S. Word-List 23 S. 8. Geb. M. 1,50.

Beiwort zu The English Student und The English Reader, Lehrbuch zur Einführung in die englische Sprache und Landeskunde unter Mitwirkung von Arthur Twentyman, B. A. Oxon., verfafst von Prof. Dr. Emil Hausknecht. Berlin, Wiegandt & Grieben, 1894. 23 S. kl. 8. M. 0,10.

Wörterbuch zu 'England and the English'. Unterstufe. Von Dr. Heinrich Loewe. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1894. 112 S. 8. M. 0,60.

England and the English. Neues englisches Lesebuch für deutsche Schulen. Mittelstufe. Mit Anmerkungen herausgeg. von Dr. Heinrich Loewe. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1894. IV, 298 S. 8. M. 2,40.

English Grammar, IInd Part. Neue englische Schulgrammatik auf Grund seines Lesebuches England and the English. Unter steter Berücksichtigung der neuen Lehrpläne und Prüfungsbestimmungen bearbeitet

von Dr. Heinrich Loewe. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1894. 2 Bl., 139 S. 8. M. 1.

Über die Entstehung der christlichen Dichtung bei den Angelsachsen. Von Richard Wülker. Sonderabdruck aus den Berichten der Königl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften. 1893. Sitzung vom 8. Juli. 1 Bl. und S. 197—209. 8.

Bibliothek der ags. Poesie begründet von Christian W. M. Grein. Neu bearbeitet, vermehrt und nach neuen Lesungen der Handschriften herausgegeben von Richard Paul Wülker. II. Band. 2. Hälfte. Leipzig, Georg H. Wigand, 1894. 6 Bl., S. 211—570. 8. M. 18.

The Complete Works of Geoffrey Chaucer. Edited, from Numerous MSS., by the Rev. Walter Skeat, Elrington and Bosworth Professor of Anglo-Saxon and Fellow of Christ's College, Cambridge. [I.] Romaunt of the Rose. Minor Poems. Oxford, Clarendon Press, 1894. LXIV, 568 S. 8. 16 s. [Alle 6 Bände im Abonnement 3 Guineas.]

John M. Manly, Observations on the Language of Chaucer's Legend of Good Women. Sonderabdruck aus Studies and Notes in Philology and Literature. Vol. II. Published under the Direction of the Modern Language Department of Harvard University by Ginn & Comp., Boston 1893. S. 1—120.

The English Conquest of Ireland. A. D. 1166—1185. Mainly from the 'Expugnatio Hibernica' of Giraldus Cambrensis. A Parallel Text from 1. MS. Trinity College, Dublin, E. 2. 31, about 1425 A. D. 2. MS. Rawlinson B. 490, Bodleian Library, about 1440 A. D. Part I. The Text. Edited by Frederick J. Furnivall, M. A., Trinity Hall, Cambridge, Hon. Dr. Phil., Berlin. London, Early English Text Society, 1896 (Original Series 107). XVI, 172 S. 8. 15 s.

The Taill of Rauf Coilyear mit litterarhistorischer, grammatischer und metrischer Einleitung herausgegeben von Dr. M. Tonndorf. Berlin, C. Vogts Verlag, 1894. 79 S. 8.

Tales and Stories from Modern Writers. Erstes Bändchen. Für den Schulgebrauch bearbeitet von J. Klapperich. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1894 (O. Dickmann, Franz. und engl. Schulbibliothek. A, LXXVI). VIII, 126 S. 8. Geb. M. 1,20.

Little Lord Fauntleroy von Frances Hodgson Burnett. Für den Schulgebrauch bearbeitet von G. Wolpert. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1894 (O. Dickmann, Franz. und englische Schulbibliothek. A, LXXVII). VI, 112 S. 8. Geb. M. 1,10.

Argyle's and Monmouth's Attempts on Scotland and England in 1685. By Th. B. Macaulay. In gekürzter Fassung herausgegeben von Professor Oskar Schmager, Oberlehrer am Realgymnasium in Gera. Mit einer Orientierungskarte. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1893 (Textausgaben franz. und engl. Schriftsteller für den Schulgebrauch 17). IX, 93 S. kl. 8. Geb. M. 1. Wörterbuch dazu 48 S. kl. 8. M. 0,30.

Modern England. Eine Sammlung von Monographien nach J. R. Green's 'A Short History of the English People'. Zusammengestellt und erläutert von Dr. K. Böddeker, Professor am Schiller-Realgymnasium zu Stettin. I. Parlament und Presse. II. England und Irland. III. Kirche und Gesellschaft. Mit einer Karte von Irland. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894 (Schulbibliothek frz. und engl. Prosaschriften II, 3). 150 S. 8. Geb. M. 1,50.

Collection of British Authors. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894. kl. 8. Band M. 1,60.

Vol. 2961. Dodo. A Detail of the Day. By E. F. Benson. 303 S.

Vols. 2962 and 2963. A Gentleman of France: being the Memoirs of Gaston de Bonne, Sieur de Marsac. By Stanley J. Weyman. 218 u. 271 S.

Vol. 2964. Goethe, reviewed after Sixty Years. By J. R. Seeley, Litt. D., Regius Professor of Modern History in the University of Cambridge. 253 S.

Vols. 2965 and 2966. The Greater Glory. A Story of High Life. By Maarten Maartens. 288 und 287 S.

Vol. 2967. Novel Notes. By Jerome K. Jerome. 279 S.

Vol. 2968. Ships that pass in the Night. By Beatrice Harraden. 263 S.

Ordförrådet i de ältsta isländska handskrifterna leksikaliskt ock gramatiskt ordnat av Dr. Ludvig Larsson. Lund, Hjalmar Möller [o. J.]. V, 438 S. 4. M. 25.

Friedrich Diez. Festrede gehalten zur Feier des 100sten Geburtstages den 3. März 1894 in der grofsen Aula der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität von W. Foerster. Sonderabzug aus der Neuen Bonner Zeitung. 18 S. 8.

Freundesbriefe von Friedrich Diez. Zur Feier des hundertjährigen Geburtstages des Begründers der romanischen Philologie Friedrich Diez am Sonnabend, den 3. März 1894 um 11 Uhr vormittags in der Aula lädt ein im Auftrag von Rektor und Senat der rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Wendelin Foerster. Bonn, Universitäts-Buchdruckerei von Carl Georgi. 1 Bl., 35 S. 4.

Briefwechsel zwischen Moriz Haupt und Friedrich Diez, aus Anlafs der hundertsten Wiederkehr von Diez' Geburtstage (15. März) herausgeg. von Adolf Tobler. 18 S. gr. 8. Sonderabdruck aus den Sitzungsberichten der Königl. Preufs. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Sitzung der philosophisch-historischen Klasse vom 8. Februar 1894.

Die romanischen Marienklagen. Ein Beitrag zur Geschichte des Dramas im Mittelalter. Von Dr. Eduard Wechfsler. Halle a. S., Max Niemeyer, 1893. 3 Bl., 104 S. gr. 8. M. 2,40.

Franco-Gallia. Herausgegeben von Adolf Krefsner. XI, 1. 2 [A. Krefsner, Rustebuef als Satiren-Dichter].

Revue d'Histoire littéraire de la France. Publication trimestrielle de la Société d'Histoire littéraire de la France. Paris, Armand Colin & Cie. 1re année, No. 1. 15 janvier 1894. 96 S. gr. 8. Jährlich für Frankreich Fr. 22, für die Kolonien und den Weltpostverein Fr. 25 [René Doumic, La Comédie de mœurs contemporaine. Joseph Texte, Béat Louis de Muralt et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIIIe siècle. Ferdinand Brunot, Un projet d'"enrichir, magnifier et publier' la Langue française en 1509. Émile Roy, 'L'Avare' de Doni et 'l'Avare' de Molière. P. de Nolhac, Une lettre inédite de Joachim Du Bellay. Maurice Tourneux, Madame Geoffrin et les éditions expurgées des Lettres familières de Montesquieu. R. M., L'Art de Théophile Gautier (texte inédit). A. G., Un certificat de médecin au temps de Molière. A. Gazier, Le sentiment de la nature avant J.-J. Rousseau (1695—1721). A. C., Une lettre de Voltaire à Frédéric II. A. C., Shakspeare, Klopstock et Mirabeau. Comptes rendus. Chronique. Questions].

Solution de quelques Difficultés de la Phonétique française, Chapitre du Vocalisme. Le suffixe *-ier* — Évolution de *ai* — Nasalisation de *in* — La diphtongue *ue* — etc. Dissertation pour le doctorat ès-lettres par Paul Marchot. Lausanne, Imprimerie Georges Bridel & Cie, 1893. 91 S. 8.

Übungsbuch für den frz. Anfangsunterricht. Von J. Ehretsmann, Seminarlehrer zu Kolmar i. E., und E. Schmitt, Licencié ès lettres, Oberlehrer am Lyceum zu Strafsburg i. E. Erster Teil. Mit Benutzung

der in der Strafsburger Druckerei und Verlagsanstalt erschienenen Bilder für den Anschauungsunterricht. Dritte Auflage, neu bearbeitet von E. Schmitt. Strafsburg i. E., Strafsburger Druckerei u. Verlagsanstalt, 1894. VII, 199 S. 8.

Französisches Lesebuch für die ersten Unterrichtsjahre. Vornehmlich für Realschulen und verwandte Lehranstalten herausgeg. von F. Scheibner und G. Schauerhammer, Oberlehrern an der I. Realschule zu Leipzig. Leipzig, B. G. Teubner, 1894. VIII, 184 S.

Deutsch-französisches Übungsbuch von Arnold Ohlert, Oberlehrer. Im Anschlufs an die frz. Unterrichtsbücher des Verfassers. Hannover, Carl Meyer, 1894. VIII, 132 S. M. 1,20.

Dvě verse starofrancouzské legendy o sv. Kateřině Alexandrinskě. Vydal Jan Urban Jarník. V Praze, nákladem České Akademie Císaře Františka Josefa pro vědy, slovenost a uměni, 1894 [Zwei afrz. Versionen der Katharinenlegende von Joh. Urban Jarník. Prag, in Kommission bei Bursík & Kohout]. 2 Bl., LII, 350 S. 4.

Thérèse ou L'Enfant volé par A.-E. de Saintes. Zwölfte Auflage. Im Auszuge mit Anmerkungen und Fragen nebst einem Wörterbuche neu herausgegeben von Prof. Dr. C. Th. Lion. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1893 (Bibliothèque française 1). IV, 91 S. kl. 8. Wörterbuch 53 S. kl. 8. Geb. M. 1.

Le Roman d'un jeune Homme pauvre par Octave Feuillet. Für den Schulgebrauch bearbeitet von Oberlehrer Dr. Rahn. Mit Wörterbuch. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1894 (Bibliothèque française 53). 1 Bl., 149 S. kl. 8. Wörterbuch 22 S. kl. 8. Geb. M. 1,20.

L'Abbé Constantin par Ludovic Halévy. Für den Schulgebrauch bearbeitet von Dr. Hans Nehry. Mit Wörterbuch. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1894 (Bibliothèque française 54). 1 Bl., 136 S. kl. 8. Wörterbuch 24 S. kl. 8. Geb. M. 1,20.

La Princesse Verte von André Theuriet. Für den Schulgebrauch bearbeitet von Ludwig E. Rolfs. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1894 (O. Dickmann, Frz. u. engl. Schulbibliothek. A, LXXVIII). VIII, 90 S. 8. Geb. M. 1.

Ausgewählte Erzählungen von André Theuriet. Für den Schulgebrauch erklärt von Adolf Gundlach. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1894 (O. Dickmann, Frz. u. engl. Schulbibliothek. A, LXXIX). 4 Bl., 110 S. 8. Geb. M. 1,10.

Les Enchantements de la Forêt (Auswahl) von André Theuriet. Für den Schulgebrauch bearbeitet von Ludwig E. Rolfs. Leipzig, Rengersche Buchhdlg., 1894 (O. Dickmann, Frz. u. engl. Schulbibliothek. A, LXXX). VIII, 76 S. 8. Geb. M. 0,90.

Paris et ses Environs. Mit 13 Abbildungen, 1 Karte und 1 Stadtplan. Für die Schule herausgegeben von Johannes Leitritz. Leipzig, Rengersche Buchhdlg., 1894 (O. Dickmann, Frz. u. engl. Schulbibliothek. A, LXXXII). X, 177 S. 8.

Petit Bleu par Gyp. Herausgegeben von A. Seedorf, Direktor der Städt. Höheren Mädchenschule in Leer. Leipzig, Rengersche Buchhdlg., 1894 (O. Dickmann, Frz. u. engl. Schulbibliothek. C, IX). 2 Bl., 91 S. 8.

Le Siège de Paris. Impressions et Souvenirs par Francisque Sarcey. In gekürzter Fassung herausgeg. von Dr. J. Hengesbach, Oberlehrer am Gymnasium zu Meseritz. Mit Karte von Paris und Umgebung. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1893 (Textausgaben frz. u. engl. Schriftsteller für den Schulgebrauch 16). VI, 129 S. kl. 8. M. 1. Wörterbuch 25 S. kl. 8. M. 0,25. Anmerkungen für den Lehrer 32 S. kl. 8. gratis.

Vie d'Oberlin. Bearbeitet nach F. Bernard und D. E. Stöber von H. Bretschneider. Dresden, Gerhard Kühtmann, 1893 (Textausgaben frz. und engl. Schriftsteller für den Schulgebrauch 18). VI, 60 S. kl. 8.

Geb. M. 0,80. Wörterbuch 39 S. kl. 8. M. 0,30. Anmerkungen für den Lehrer 10 S. kl. 8. gratis.

Journal d'un Officier d'Ordonnance. Par le Comte d'Hérisson. Im Auszuge und mit Anmerkungen zum Schulgebrauch herausgegeben von Dr. J. Hengesbach, Oberlehrer. Mit einer Karte von Paris und Umgegend. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894 (Schulbibliothek frz. und engl. Prosaschriften I, 3). VIII, 131 S. 8. M. 1,50.

Naturwissenschaftliche Abhandlungen (Traités d'Atmosphérologie) der Revue des deux Mondes im Auszuge entnommen und für den Schulgebrauch bearbeitet von Dr. W. Kasten, Professor am Realgymnasium I, Dozent[en] an der Technischen Hochschule zu Hannover. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894 (Schulbibliothek frz. und engl. Prosaschriften I, 4). VII, 88 S. 8. Geb. M. 1.

Clair Tisseur: Pauca Paucis. Nouvelle édition, augmentée d'une seconde série. Lyon, Bernoux et Cumin, MDCCCXCIV. 2 Bl., 380 S. 8.

Altbergamaskische Sprachdenkmäler (IX.—XV. Jahrhundert), herausgegeben und erläutert von Dr. J. Etienne Lorck, Lektor an der Universität Bonn. Halle a. S., Max Niemeyer, 1893 (W. Foerster, Romanische Bibliothek X). 1 Bl., 236 S. 8. M. 6.

E. Maddalena, Fonti Goldoniane [La finta ammalata]. Estratto dall' Ateneo Veneto, Nov.—Dic. 1893. 17 S. 8.

Discursos leídos ante la real Academia de Ciencias exactas, físicas y naturales en la recepción pública del Excmo. Sr. D. Aciselo Fernández Vallín. Madrid, establecimento tipográfico 'Sucesores de Rivadeneyra', 1893. 337 S. gr. 8 [Discurso de D. Aciselo Fernández Vallin, Cultura científica de España en el siglo XVI. Discurso de Don Miguel Merino].

Don Baltasar de Caravajal, La Bandolera de Flandes (El Hijo de la Tierra). Commedie spagnuole del secolo XVII sconosciute, inedite o rare publicate dal Dr. Antonio Restori. Halle a. S., Max Niemeyer, 1893 (W. Foerster, Romanische Bibliothek IX). 6 Bl., 112 S. 8. M. 2,80.

Die slavischen Siedelungen im Königreich Sachsen mit Erklärung ihrer Namen von Dr. Gustav Hey, Professor am Realgymnasium zu Döbeln. Dresden, Wilhelm Baensch, 1893. 3 Bl., 335 S. gr. 8. M. 6.

Berichtigung.

S. 123 Z. 4 v. u. lies 'Nebst' statt 'Nach'.

Ungedruckte Briefe Georg Forsters.*

IV. An Christian Gottlob Heyne.

2) 1785—1790.

In die glückliche Zweieinsamkeit des jungen Paares in Wilna, die Forsters Briefe an Soemmerring so reizend schildern, führen uns folgende Briefe Forsters ein, deren Reihe freilich noch immer recht unvollständig ist.

37.[1]

Wilna 12ten Dec. 1785

Hier sind Briefe in Menge liebste Mutter, von unsrer besten Therese, lesen Sie den der für Sie bestim̄t ist, geben Sie die übrigen ab, und sagen Sie uns dann endlich auch einmal dass Sie uns lieben, und dass wir Ihre guten Kinder sind; Oh meine Mutter! sind wir es etwa nicht mehr seitdem wir die Gränze von Deutschland überschritten? was ist denn Entfernung, was sind Gränzen die nur menschliche Leidenschaften erfanden; denen die sich lieben, denen die tief im In̄ersten ihres Wesens vereint durch Tren̄ung und Verpflanzung in andre Him̄elstriche, doch nicht zu entwöhnen sind? Liebste theuerste Mutter, schreiben Sie uns bald wenn Sie nicht von mir hören wollen, dass ich das Ende von der Gedult meiner zärtlichen Therese gesehen, dass ich erfahren müssen, wie sie nach wiederhohlten Siegen die sie zu meiner Beruhigung über sich selbst und über ihre Muthlosigkeit davon getragen, endlich doch das Opfer ihrer ängstlichen Bekümerniss, ihrer heimlich in Thränen zerfliessenden Wehmuth geworden, und nun nicht mehr durch mein Zureden, durch das Zureden eines Mannes der eben so bekümmert ist wie sie selbst, ermuntert oder getröstet werden kann. Endlich verfällt man doch immer wieder auf trübe Ahnung unangenehmer Nachrichten; so lange man sich auch selbst zu täuschen und das lange Aussenbleiben aller

---

* Vgl. Archiv XCI, 129 ff.

[1] Dieser Brief ist nur in Abschrift erhalten.

Nachrichten einer bloss zufälligen Ursache, die nichts beunruhigendes hat, oder höchstens einem unwiederstehlichem Wiederwillen gegen alles Schreiben zuzurechnen gesucht hat; so bricht doch endlich wenn es zu lange dauert und diese Gründe die man sich selbst angiebt nicht mehr Stich halten wollen, die angstvolle Besorgniss, dass etwas trauriges vorgefallen seyn müsse, mit doppelter Stärke hervor, und das arme ermattete Geschöpf, das so lange kämpfte, hat alsdann keine Kraft mehr zu widerstehen. Sie wissen ja liebe beste Mutter, dass Ihre Therese wenn es seyn soll Standhaftigkeit und Festigkeit besitzt, auch die unbarmherzigsten Streiche des Schicksals zu ertragen, da sich ohnehin von der feindseeligen Einrichtung desselben nichts Gutes erwarten lässt. Es ist dem Dämon der die Menschen plagt, frei überlassen Ihnen immer den süssen Becher des Genusses vom Munde zu reissen, wenn sie eben einen Zug thun wollen. Aber es sey! — Das ist doch zu ertragen. Ich soll ihn nicht trinken! Gut! so weiss ich doch woran ich bin. Nur Ungewissheit ist unerträglich. Ich will lieber vor Durst verschmachten, und wissen dass ich verschmachten muss, als immer von einem Augenblick zum andern mit der Hofnung eines Labetrunks getäuscht zu werden. Wenn Sie also noch schreiben können — liebe Mutter! wie fürchterlich ist dieses wenn? — so säumen Sie nicht aus dieser schrecklichen Ungewissheit Ihre Tochter und Ihren Sohn zu reissen. [2]

Wäre nicht die Besorgniss die uns drückt dass es in Göttingen nicht gut geht, so könnten wir jetzt vergnügt u. ruhig leben. Unser kleiner Haushalt ist vorläufig eingerichtet, und noch vor Neujahr erwarten wir unsre Tonnen. Therese ist zufrieden mit der Entschädigung die ihr Mann ihr gewährt, und thut mit Gelassenheit und Muth, auf Unterhaltung und Gefühl bei den Polen Verzicht. Dem Anschein nach wird unsre Lage sich mit der Zeit noch bessern, und selbst in betreff meiner Amtsgeschäfte haben meine Vorstellungen schon Erfolg gehabt. Almählich geht nun auch das nasse Herbstwetter in Winter über, und wir befinden uns ganz gut dabei. Therese komt mit ihren polnischen Bedienten gut fort, sie sind willig und dienstfertig und reinlich, lauter hier seltne Eigenschaften. Sie sollten uns sehen wenn wir beiden Leute bei Tische sitzen es komt uns so lächerlich vor, dass wir zuweilen laut lossplatzen, denn es ist als ob ein paar Kinder sich ein Fest machten einander zu tractiren und etwas zu naschen. Zuweilen ist es uns so rührend dass wir einander Alles sind, dass wir uns umhalsen und Freudenthränen weinen. Ich stehe um 6. Uhr auf auch wieder zuweilen etwas später und gehe an meine Arbeit bis unsre Marie den Kaffe fertig gemacht hat. Dann trinken wir zusammen, lesen dann etwas polnisch wobei sich Therese oft stellt, als ob sie es durchaus nicht

[2] Vgl. Therese an Soemmerring 257.

aussprechen könnte, und es hernach doch noch ganz erträglich ausspricht, und hierauf gehe ich wieder in mein Schreibzimmerchen. Zuweilen besucht mich Therese, und bringt mir wenn ich etwa hungrig bin ein Butterbrod, wo nicht so warte ich bis zu unserm Mittagessen um 1 Uhr. Nachmittages schreibe ich wieder, oder verrichte sonst ein Amtsgeschäfte, Abends nach 7 Uhr gehen wir zu Langmeyers [3] essen eine Suppe dort und kommen vor zehn Uhr zurück, ich lese dann gemeiniglich Therese noch etwas vor, und um 11 gehen wir zu Bett. Bei dieser Lebens Art und bei einer gesunden diät, die aus wenigen einfachen aber schmackhaften Speisen besteht, müssen wir gesund bleiben. Zwar fehlt es uns bis jetzt an Bewegung, denn das Wetter war gar zu schlecht; allein die lange Reise hat uns auch hinlängliche Bewegung verschaft, und wenn es erst Schlittenweg giebt, wollen wir auch wohl promenaden machen. Was von je u. je mein Kummer war, worüber ich voriges Jahr manche trübe Stunde hatte, und wovon ich zum Theil krank ward, dass nämlich Therese hier auch keine Seele finden würde, die ihr Nahrung für Geist und Herzen gewähren kōnte [4] — das betrübt mich jetzt nicht mehr so sehr. Es ist zwar im ausgebreitetsten Verstande wahr aber mein gutes edles Weib ist dabei so gefasst, dass ihr nichts zu fehlen scheint; sie erträgt die Narren, zieht unfehlbar was noch interessant ist an sich, und wird gewiss wenn man sie kennt einmal in Polen so geschätzt werden wie in ihrem Vaterlande und aller Orten wohin sie kam. Ich fühle täglich mehr dass sie mich unbegränzt glücklich macht fühle dass die Gränzen von dem was man Glück nennen darf viel weiter sich erstrecken als ich je mir träumen liess, fühle dass kein Mädchen meiner Bekanntschaft mir nur den tausendsten Theil des Glükkes gewährt hätte, das meine unvergleichliche Freundin mir schenkt. Oh meine Mutter, das ist Entzücken, ein Wesen anbeten dessen Wohlthaten dessen Liebe unaufhörlich fortwirken, und ohne Unterlass zu unsrer Heiterkeit beitragen, und unsre Arbeiten versüssen, und wahre Zufriedenheit und stillen Genuss schenken! ich danke Ihnen, ich danke meinem vortreflichen Vater für diese unschätzbare Frau. Sagen Sie ihm, dass ich mit kindlicher Zärtlichkeit ihn umarme. Ich küsse Ihre liebe Hand, mein gutes bestes liebes Mütterchen! geben Sie Mariannen und den lieben Kleinen viele Küsse von mir, und schreiben Sie bald, damit wir nicht mehr mit Furcht und Zittern die Zeitungen lesen dürfen, aus Furcht es möchten üble Nachrichten aus Göttingen darin stehen. Tausend Grüsse an Assad. [5]

Ihr

Forster.

[3] Josua Langmayer (1750—1810), Arzt in Wilna; vgl. über ihn Briefw. I, 454. 476. 483; an Soemmerring 158. 160. 171. 192. 208. 212. 225. 242. 373; an Spener Archiv LXXXVII, 136. 155. 189.

[4] Vgl. an Soemmerring 171.

[5] Meyer 'ist Forsters und mein Assad; so nennen wir ihn, weil man

38.

Vilno d. 19. December 1785.

Ihr lieber Brief, mein theurester Vater, vom 23. November, nebst den Einschlüssen hat uns aus der Ungewisheit gerissen, worin wir seit langer Zeit Ihrentwegen uns befanden. Unsere Freude, zu erfahren, dass Sie alle wohl sind, war desto lebhafter; und ob sie gleich dadurch wieder getrübt wurde, dass wir von unseres Freundes Meyers gefährlicher Krankheit die erste Nachricht in der lieben Mutter Briefe fanden, so trösteten wir uns doch, dass sie von der Nachricht seiner Rettung begleitet war. Wie sehr uns nach Briefen verlangt hat, werden meine vorherigen Briefe ausweisen, insbesondere der lezte, wo meine Therese fast nicht mehr beruhigt werden konnte. Verzeihen Sie, gütiger Vater, unserer Aengstlichkeit und Ungeduld; Sie wissen am besten, wie sehr die Innigkeit der Liebe, womit unsre geliebteste Therese an Ihren Eltern hängt, dergleichen Besorgnisse zu nähren gemacht ist, und können daher am ersten die Würkung um der Ursache willen entschuldigen. Tausend, tausend mal dankt sie Ihnen, und danke ich Ihnen für Ihren gütigen liebevollen Brief, der uns so vielfache Freude gewährt.

Unsere Zufriedenheit hier dauert noch immer fort, denn sie ruht auf sicherm Grunde; haben wir gleich vom hiesigen Umgang wenig Genuss zu erwarten, und weder für Verstand noch Herz einige Nahrung; so finden wir doch gute Menschen unter der Menge, und auch rechtschaffene Leute, die es gern sehen, dass die Ausländer unter ihnen fortkommen, und nüzlich sind. Im übrigen sind wir einander genug; und solange ich bey meinem Grundsatz bleibe mit deutscher und ausländischer Litteratur soviel möglich in Connection zu bleiben, können wir auch auf neue Lebhaftigkeit im Umlauf unserer Ideen rechnen, und werden nicht so leicht Gefahr laufen zu versauern, wiewol ich diese Gefahr auch an und vor sich, bey Menschen die für sich selbst denken, nicht so gros achte. Die Bereitwilligkeit womit die Erziehungscommission in meine, freylich, wie mich dünkt, einleuchtende, und dabey auch dringende Vorstellungen gewilligt, und soviel gethan, als fürs erste möglich war,[6] lässt mich doch auch etwas gutes für die Zukunft hoffen; wenigstens bin ich doch im Stande in meinem Fache zu wissen was vorgeht, und wie die Wissenschaft vorrückt, weil ich die neuherauskommenden Bücher sogleich anschaffen kann.

---

so wie um Lessings Assad werben muss, eh man ihn bewegt, was sein offner Charakter doch im ersten Augenblick so gern wär', Zutrauen zu haben', schreibt Therese an Herder (Aus Herders Nachl. II, 393; vgl. noch Zur Erinn. an F. L. W. Meyer I, 180. 184. 189. 192. 193. 195. 197. 198. 199. 202. 203.

[6] Vgl. darüber an Soemmerring 251.

Eine Hauptveranlassung zu unserer Zufriedenheit ist der ordentliche Gang unseres kleinen Haushalts; ich hätte ihn mir selbst so nicht geträumt. Man kann entweder alles nothwendige hier bekomen, oder man hat Succedanea, die die Stelle von Dingen, welche bey uns gewöhnlich sind, vertreten. Und mit dem Entschluss, zuerst das Unentbehrliche, sodann ganz allmälig das Nothwendige und endlich erst das zu mehrerer Bequemlichkeit und zu einem angenehmern Genuss erforderliche herbeyzuschaffen, geniessen wir erstl. den Vortheil wegen unseres Auskommens nicht ängstlich besorgt seyn zu dürfen, und sodann noch die Erneuerung unserer Freude bey jeder Kleinigkeit womit wir nach und nach unseren Hausrath vermehren. Theresens Gesundheit ist, Gottlob, recht gut, und wird sich wahrscheinlicher Weise immer mehr befestigen. Die meinige war seit vielen Jahren nicht so fest und dauerhaft; ich arbeite anhaltend und mit Vergnügen, welches ich bey meiner Einsamkeit des vorigen Jahres nicht erlangen konte. Ich war oft unruhig, ohne mir selbst einer Ursach bewusst zu seyn, und konnte manchmal keine halbe Stunde in eins fort arbeiten. Jetzt weiss ich von dem allen nichts, und die Erholung die mir Theresens Umgang gewährt, macht mich immer wieder zu neuen Arbeiten aufgelegt.

In Betracht der Wittwen Cassa, lasse ich gern alles auf Ihre Entscheidung ankommen. Allein, soviel ich die Sache einsehe, kommt die Jährliche Zubusse, da wir beyde noch jung sind, nicht so hoch zu stehen; für Leute, die etwa im 50sten Jahre beytreten, ist freylich der jährliche Beytrag sehr lästig, weil er alsdenn eine beträchtliche Summe ausmacht. Man bezahlt aber jährlich so viel Beytrag, als man das erste Jahr bezahlte, und nicht mehr. Da die Sache nicht pressant ist, so können wir uns noch ferner darüber Raths erkundigen. Ich werde nach Berlin schreiben, um Ihnen noch nähere Auskunft, wegen der Sicherheit des Capitals zu verschaffen.

Des guten Sömmerrings neue Ausgabe seiner Schrift[7] habe ich erhalten. Sie ist sehr interessant für den Naturforscher, und enthält manche trefliche Bemerkung. Nur hätte ich gewünscht, dass in modo eins und anderes abgeändert worden wäre. Wozu musste er Hrn. Luchets[8] plaisanterie über die bigotterie der Mainzer in einer so ernsthaften Schrift erwähnen? Es ist wahr, diese ironie ist ein Lob für ihn; allein ich ignorirte doch lieber, dass ein Luchet mich gelobt hätte.[9] Seine Anschläge auf Cassel möchten wohl nicht gelingen; und kaum wünschte ich ihn dorthin zurück; denn die Lage ist nicht mehr dieselbe. Wenn er einige Jahre auf den Fuss, wie in Cassel,

---

[7] Über die körperliche Verschiedenheit des Negers vom Europäer, Frankfurt und Leipzig 1785; vgl. darüber an Soemmerring 258.

[8] Vgl. über ihn Archiv XCI, 146, Anm. 95.

[9] Die Stelle steht in Soemmerrings Schrift S. XXII.

in Mainz fortarbeitet, braucht er um Beförderung und Ehre nicht besorgt zu seyn; ja, er brauchte nur seine Materialien für den Druck zu bearbeiten, deren er Stösse fertig liegen hat; und wovon ihm manche Entdeckung vor dem Munde weggeschnappt werden wird, wenn er nicht rüstiger herausgiebt; denn mancher Zergliederer ist doch jezt drüber aus, in seinem Fache etwas zu leisten, und mancher, z. B. Hr. Loder,[10] hat gleichsam durch die Erwartungen die er von sich erregt hat, sich selbst zu Arbeiten in diesem Fache verbindlich gemacht. Man muss doch die Regel: nonum prematur in annum, auch nicht zu allgemein machen wollen. Bey blossen Werken der Einbildungskraft, des Witzes und des Verstandes findet sie eher statt; bey Thatsachen und physikalischen Entdeckungen gewis weit weniger.

Ihre liebe Therese umarmt Sie zärtlichst, und küsst Ihre liebe Vaterhand mit der kindlichsten Liebe. Wir haben keine herzlicheren Augenblicke, als die, wo wir gerührt von der Güte und Liebe unseres besten Vaters sprechen. Sagen Sie meiner besten Mutter, dass wir sie mit der innigsten Zärtlichkeit lieben, und der guten, besten Marianne, dass wir ihren lieben herzlichen Brief nicht ohne Thränen der Freude und Rührung gelesen haben! O wie ist es doch so unaussprechlich süss aus der Ferne den Nachruf guter Menschen zu hören, dass unser Andenken bey ihnen unvergesslich ist! Und welche Freude es aufzufrischen! Wir sind recht froh und recht glücklich, mein bester Vater! Mein ganzes Herz sagt Ihnen, dass ich Ihr dankbarer Sohn bin.

G. Forster.

An HEn. Prof. Meyer meine herzlichste Empfehlung.

39.

Vilno d. 8. Januar. 1786.

Ich schicke Ihnen immer nur Einschlüsse, mein theurester, bester Vater! Voriges Jahr waren sie an Ihre liebe Therese, dies Jahr kommen sie von ihr, an die gute, liebe Mutter. Seyn Sie uns nicht böse, lieber Vater, dass wir oft schreiben; Sie wissen, wie sehr es Bedürfniss bey Theresen ist, sich mit allem was ihrem Herzen nahe ist, zu unterhalten, zu beschäftigen; diese Art der Unterhaltung durch Briefe ist uns in dem einsamen Wilna überdies beynah die einzige, und gewis ist es die liebste. Wir denken täglich an Göttingen und sehr oft wird dann der Gedanke zur Rede, und will geschrieben seyn.

Mit unserer Gesundheit geht es recht gut; denn ich kann nicht Krankheit nennen, was bey meiner lieben Therese blos natürliche

---

[10] Justus Christian Loder (1753—1832), 1778 Professor der Medizin in Jena, 1803 in Halle, 1808 Leibarzt in Königsberg, 1810 in Moskau.

Folge ihres veränderten Zustandes ist,[11] und auch weiter von keiner einzigen, als der natürlich zu erwartenden, Beschwerde begleitet wird. Die Uebelkeiten, welche sie von Zeit zu Zeit beunruhigen, werden nun hoffentlich bald aufhören, und dann verspreche ich mir von ihrer ganzen Anlage eine ununterbrochene Gesundheit. Da übrigens diese Unbequemlichkeiten nicht anhaltend und nicht heftig sind, so geniesst sie auch jezt, einen grossen Theil des Tages ihrer völligen Heiterkeit, und einer Gemüthsruhe, die wohl natürlich aus dem Bewusstseyn, und der täglich innigern Ueberzeugung mich vollkommen glücklich gemacht zu haben entspringt. Meine Ruhe ist solchergestalt wechselsweise bald Ursache und bald wieder Wirkung der ihrigen. Ich gestehe Ihnen gern, dass ich mir im ledigen Zustande oft einen Begrif zu machen gesucht habe, von dem Leben eines Ehemannes; allein ich finde jezt, dass ihn die Wirklichkeit weit übertrift, oder vielmehr da dieses Wort zu wenig sagt, dass ich damahls von Dingen keinen Begrif haben konnte, die empfunden seyn wollen. Ich hatte freylich Sömmerrings Freundschaft in Cassel, die mir alles zu ersetzen schien; allein jezt kommt es mir doch so vor, als ob der Grund dieser Freundschaft, woran allerdings das Herz theilnahm, gleichwohl mehr im Kopf als im Herzen gewesen wäre; und es ist doch eigentlich Empfindung und ihr unmittelbareres Wirken, welches glücklich macht.

In den Stunden, wo ich nicht mit der Ausarbeitung meiner Vorlesungen beschäftigt bin, feile ich an einem ganz kurz zusamengezogenen lateinischen Compendio der Naturhistorie, als Leitfaden meiner Vorlesungen; welches ich gegen künftigen Winter drucken zu lassen gedenke.[12] Ausser Linnaei Systema Naturae welches für ein Compendium beydes zu voluminös und zu alt ist, hat man im Lateinischen noch nichts von dieser Art; und wenn es auch weiter keinen Nutzen hätte, so ist es wenigstens in diesem Lande nöthig, wo man nichts fremdes und am allerwenigsten etwas deutsches liesst und versteht.

Unser Winter hat früh angefangen und dauert standhaft und strenge fort. Am 5. Januar hatten wir eine Kälte von 26 Graden unter 0, auf den Reaumurischen Thermometern, und am 6ten betrug sie gar 30°, welches seit dem man hier Wetterbeobachtungen hat, also seit mehr als 30 Jahren, nicht bemerkt worden ist.[13] Nie ist sonst die Kälte grösser als 25½° gewesen. Auf einen solchen Sommer und Herbst wie die vorigen, ist diese Kälte mir aber nicht unerwartet.

[11] Vgl. an Soemmerring 257. 260. 302; an Spener Archiv LXXXVII, 155.

[12] Ist niemals erschienen: vgl. darüber noch Briefw. I, 539. 544; an Soemmerring 260. 267. 280. 289; an Spener Archiv LXXXVII, 160.

[13] Vgl. Briefw. I, 543; an Soemmerring 267; an Spener Archiv LXXXVII, 157.

Wenn sich doch auch aus unserem Erdzipfel etwas litterarisches melden liesse, aber leider! auch in dieser Rücksicht ist es hier harter Frost. Doch lässt ein Professor an hiesiger Universität, der Pater Stroynowski,[14] ein Handbuch über das Natur- und Völkerrecht, und über die Politik drucken, welches wie man versichert, ein gutes Werk seyn soll. Der Mann ist einer von der Congregation der Missionarien, und hat unter allen hiesigen Professor[en] die meiste Belesenheit, sehr viel Geschmak, und richtige Beurtheilungskraft; dabey ist er ein feiner, sanfter und guter Mann; es lässt sich also noch wohl etwas erträgliches vermuthen; allein wer kann polnisch lesen? Und wird das, was für Pohlen gut ist, es auch für Deutschland seyn? Ich zweifle sehr.

Therese küsst Ihre Hand mit kindlicher Liebe. Unserer Glückseligkeit fehlt weiter nichts, als recht oft zu hören, dass Sie gesund und froh sind, mein bester Vater. Grüssen Sie unsere beste Mutter, und Marianne sowohl als die lieben Kleinen, von uns beiden mit dem zärtlichsten Gruss. Ewig

Ihr

Forster.

40.

Vilna d. 30. Januar 86.

Hier, meine Theuerste, beste Mutter, ein ganzes Packt Briefe, von unserer Englischen Therese. Wir müssen im Augenblick fort eine kleine Meile von hier zur Kindtaufe des Gärtners des Fürsten Bischofs. Er heisst Feuereusen und ist ein braver Landsmann aus Hannover, der schon 3 Jahr hier wohnt.[15] Ich kann Ihnen diesmal nur sagen, dass wir beide, bey dem elendesten Wetter welches nun schon seit dem 9. Januar mit fast tägl. Regen anhält, uns leidlich wohl befinden; die arme Therese leidet nur noch immer an Ekel und Uebelkeit; doch hoffe ich, dass dies sich nun bald legen wird. Unserer Tonnen glückliche Ankunft wird Ihnen Therese gemeldet haben. Wir hatten unendliche Freude darüber, ob es gleich blos einer Unart von HE. Reich zuzuschreiben ist, dass sie so einen weiten Umweg über Cracau nehmen müssen, so lange ausgeblieben sind, und so ungeheuer viel gekostet haben.[16] Genug nun sind sie in Sicherheit, und ihr Inhalt ist wohlbehalten angekomen. — Mein Glück, liebe Mutter ist unaussprechlich; denn Theresens Liebe lässt sich mit nichts vergleichen. Ich habe Ihnen wegen des Stillschweigens nicht gezürnt, aber gelitten habe ich freylich dadurch; denn sehen Sie, Briefe sind so das einzige, wovon wir hier in unserer Einsamkeit den Geist nähren; und da wir so manche Ausgabe nicht haben, die

[14] Vgl. an Soemmerring 159.

[15] Vgl. Briefw. I, 725; an Soemmerring 157; an Spener Archiv LXXXVII, 161.

[16] Vgl. an Soemmerring 260; an Spener Archiv LXXXVII, 150. 153. 161.

wir an jedem andern Orte haben müssten, so scheue ich die Kosten der Correspondenz auf keinen Fall. Schreiben Sie also nur recht oft, wenns auch nichts weiter ist, als dass Sie wohl sind, und dass alle zu Hause wohl sind. Ist denn das nicht das Wesentlichste, das Einzige was wir zu wissen so sehnlich wünschen. Grüssen Sie unsern Vater, dessen Hand ich sowie die Ihrige mit Liebendem Herzen Küsse. An Mariannen und die Kleinen meinen Gruss und Kuss. Ihr

Forster.

41.

Diesmal mein Verehrungswürdigster bester Vater, ist mein Brief nur Hülse der Correspondenz unserer lieben Therese. Alles geht hier so seinen einförmigen und darum nicht minder guten Gang fort, dass ich Ihnen nichts besonderes berichten kann, als dass wir recht froh, und gesund sind. Meiner Therese Gesundheit hat sich seit den ersten beschwerlichen Monaten sehr befestigt; wir leben aber auch nach den sorgfältigsten Gesundheitsvorschriften, ohne gleichwohl Aengstlichkeit dabey zuzulassen, und wir machen noch manchen Spatziergang zu Fuss von mehr als anderthalb Stunden.

Durch Messgelegenheit schickte ich meinem Vater eine kleine Commentatio botanica de plantis esculentis insular. oceani australis, welche ich der dortigen [17] medicinischen Fakultät noch schuldig war. Ich habe ihn gebeten, den Druck zu besorgen, und wo möglich die Exemplare, welche die Fakultät nicht bekommt, mit einem Titel, wo sie nicht als Diss. pro Gradu, erscheint, abdrucken zu lassen.[18] Ein anderes kleines Werkchen, welches ich hier nebenher verfertigt habe liegt nun beynahe zum Absenden fertig; es ist der Prodromus Florulae Insularum Oc. Australis, [19] oder fürs erste nur ein blosses Verzeichniss der dort von uns gesammelten Pflanzen, mit weiter nichts als solchen kurzen Differentiis specificis, dergleichen Linné in seinem System sich durchgehends bedient; es wär' einmal höchste Zeit, dass dieses Verzeichnis herauskäme; denn so wenig es auch auf sich hat, der Entdecker von ein paar hundert noch nicht beschriebenen Pflanzen zu seyn, so ist es doch wenigstens Beweiss dass man unterweges nicht müssig gewesen ist; und durch die Länge der Zeit sind doch schon manche unserer Entdeckungen von andern anderwärts in Indien und Japan wieder aufgefunden, oder auch gar

---

[17] Halleschen.

[18] Vgl. Briefw. I, 538. 543. 578. 612; an Soemmerring 267. 280. 289. 296. 320. 324. 325. 330. 341. 357; an Spener Archiv LXXXVII, 159. 167. 170. 171. 172. 177. 180. 181. 183. 188.

[19] Vgl. Briefw. I, 543. 612; an Soemmerring 280. 289. 298. 325. 331. 341. 346. 357; Sämtl. Schr. VII, 369; an Spener Archiv LXXXVII, 167. 170. 171. 186. 188.

ohne Nennung unseres Namens von uns entlehnt, dem Publikum vorgelegt worden. So hatte z. B. mein Vater dem Leibarzt Bäck in Stockholm eine Sammlung unserer trockenen Pflanzen aus der Südsee geschickt.[20] Der junge Linné[21] sahe sie, und mit Hülfe unserer beygeschriebenen Benennungen beschrieb er sie, (oft sehr unvollkommen und unrichtig) und rückte sie in sein Supplementum[22] ein, wobey er immer nur den Namen Bäck anführte, gerade als ob dieser in Otaheiti gewesen wäre! Ueberdies ist es gut durch diese kleinen Sachen von sich selbst etwas in Erinnerung zu bringen, damit man in Wilna nicht ganz vergessen wird. Ich habe geglaubt, dass ich es wagen dürfte, Ihnen, mein bester Vater, diese Kleinigkeit zuzuschicken, damit Sie Herrn Dieterich[23] bewegen mögten, solche nicht nur in Verlag zu nehmen, sondern auch mit dem Druck derselben zu eilen. Schwerlich wird sie über 7 Bogen in Octav betragen, wenn auch Hr. D. wie ich wünsche, etwas weitläuftig und zierlich druckt. Die paar Zeilen die statt einer Vorrede dieser Kleinen Schrift vorangesezt werden, muss ich besonders Ihrer gütigen und strengen Durchsicht und Berichtigung empfehlen, damit mich Priscian nicht scheel ansehen möge.[24]

Sobald unsere Ferien angehen, ist meine erste Arbeit, einen schon angefangenen sehr kurzen Aufsatz: Fasciculus plantarum magellanicarum, worin ich die im Feuerlande gesammelten Pflanzen zum Theil beschreibe, zu vollenden; es sind schon 4 Zeichnungen dazu fertig, und die übrigen werden sodann auch gefertigt; diesen Aufsatz wünschte ich der K. Societät in Göttingen vorlegen zu dürfen,[25] welches wie ich hoffe, ebenfalls durch Ihre oder Hrn. Hofr. Murrays[26] gütige Vermittelung geschehen kann. Es ist mir bey ihrer Herausgabe ebenfalls darum zu thun, dass ich die während der Reise mit Cook gemachten Sammlungen nicht ganz umsonst gemacht haben möge. Diese Beschreibungen haben freylich nur für den Botaniker von Profession einen Werth; wenn indessen die Societät sie ihren Schriften einverleiben wollte, so würden sie schon dadurch einen Grad des Ansehens mehr bekommen.

---

[20] Abraham Bäck (1713—1795), 1752 Archiater und Präsident des *collegium medicum* in Stockholm.

[21] Karl von Linné (1741—1783), 1777 Professor der Botanik und Medizin in Upsala.

[22] *Supplementum systematis vegetabilium, generum et specierum plantarum,* Braunschweig 1781.

[23] Vgl. Archiv XCI, 140, Anm. 56.

[24] Über Forsters Lateinkenntnis vgl. Briefw. I, 484. 538. 542; an Soemmerring 170. 182. 191. 208. 260. 331; an Spener Archiv LXXXVII, 141. 180.

[25] Vgl. darüber Archiv XCI, 163, Anm. 151.

[26] Johann Andreas Murray (1740—1797), 1764 aufserordentlicher, 1769 ordentlicher Professor der Botanik, 1782 Hofrat in Göttingen; vgl. über ihn Briefw. I, 579.

Diese Ferien hindurch, welche mit dem Julius angehen, muss ich dazu anwenden, um meine Vorlesungen soviel möglich auszuarbeiten, indem ich es noch nicht dahin bringen kann aus dem Stegreif zu reden; ich muss durchaus jede Zeile geschrieben vor mir haben.[27] Freylich stelle ich mir vor, dass wenn ich dieselbe Sache erst wiederholte male werde vorgetragen haben, das Heft endlich unnöthig werden wird, so unentbehrlich es jezt auch ist.

Schon gleich der erste Brief den wir von Hause nach jener Nachricht von Carls[28] Reise erhielten, belehrte uns, dass wir uns keine Hofnung machen dürften ihn hier zu sehen. Es ist auch allerdings bequemer und einfacher, dass er zur See nach St. Petersburg geht, so wie es auch in dieser Jahreszeit eine schnelle und sichere Fahrt ist. Nun der Himmel gebe, dass er sich in die Menschen zu finden wisse, mit denen er es dort zu thun haben wird, ohne doch seine Eigenthümlichkeit zu verlieren; sonst ist die Lage gewis für einen jungen Mann der eben anfängt in die Welt zu treten, und thätig seyn will, recht vortheilhaft. Er hat zwar nicht viel Gelegenheit zu erfahren was andere in seinem Fache thun, allein er hat Gelegenheit selbst etwas zu leisten.

Unser May ist kühl, mit wohlthätigen Regenschauern abwechselnd und im ganzen angenehm. Wenn ich von meinen botanischen Excursionen mit schönen und wohlriechenden Blüten beladen zurückkomme, mache ich aus Theresen einen Proselyten zur Botanik.[29] An Mannigfalt im Pflanzenreich fehlt es hier nicht, so wenig die Gegend beym ersten Anblick verspricht.

Die Götting. Anzeigen erhalte ich zu meiner grössten Freude regelmässig jeden Donnerstag.[30]

Sömmerring hat seit einiger Zeit nichts von sich hören lassen; indessen vermuthe ich dass mir die nächste Post Briefe von ihm bringen wird. Die Hallenser sind auch bisweilen recht lässige Correspondenten. Für jezt muss ich abbrechen, und nur noch Ihrer lieben Therese Auftrag an den besten Vater verrichten. Sie dankt Ihnen mit dem ihr eignen Gefühl für Ihren liebevollen Brief und wird ihn bald beantworten. So oft wir unseres lieben Vaters gedenken, ist es allemal mit einer Rührung die uns überaus glücklich macht. Wir küssen Ihre gütige Vaterhand mit inniger Liebe, und empfehlen uns dem zärtlichen Andenken der lieben Mutter und unserer Geschwister. Ewig Ihr

dankbarer Sohn
Forster.

Wilna d. 25. May. 1786.

---

[27] Vgl. Briefw. I, 574; an Spener Archiv LXXXVII, 185.

[28] Karl Heyne ging damals als Militärarzt nach Rufsland: vgl. an Soemmerring 299 und Archiv XCI, 152, Anm. 112.

[29] Vgl. an Soemmerring 306.

[30] Vgl. an Soemmerring 296.

42.

Vilna d. 10. August 1786. —

Ehe heut die Post abgeht, mein bester einziger Vater, kann ich Ihnen eine frohe Nachricht bringen: unsere Therese ist heute frühe um sieben Uhr gesund und glücklich von einer Tochter entbunden worden, die ebenfalls stark und gesund ist! [31] Dem Himmel sey Dank, alles, alles, ist nach unsern besten Wünschen gegangen; bis gestern Abends behielt unsere Therese ihre Kräfte und Munterkeit; gestern noch ist sie zweymal im Garten herumgegangen, und die Treppen im Hause wohl zehnmal auf und abgestiegen. Von Mitternacht an, hat sie bis sieben Uhr gelitten. Die gute, vortrefliche Mad^e^ Godin als Hebamme, die Marie und ich waren ihre Hülfe. Sie hat mich schon gebeten um Erlaubniss, Ihnen theurester gütiger Vater, nur zwo Zeilen eines eigenhändigen Beweises ihrer innigen Liebe zu geben, den sie auch in ihren schmerzhaftesten Augenblicken, durch die zärtlichsten Ausdrücke, die uns allen Thränen auspressten, zu erkennen gab; allein so gewis ich auch glaube, dass ihr die paar Zeilen zu schreiben, nicht schaden, und Ihnen, von einer Seite, zu lesen, unaussprechlich süss seyn würde; so habe ich es doch nicht wagen dürfen, ihr diesen Wunsch zu gestatten, wofür Sie mich auf allen Fall eines gewissen Leichtsinnes hätten beschuldigen müssen. Mit nächster Post wird es schon eher angehen können, wenn sie so an Kräften zunimmt, wie es den besten Anschein hat. —

Ich sehe mit Verlangen Ihren Briefen entgegen, die mir von dem richtigen Eingang meines kleinen Mspts [32] Auskunft geben werden. Neulich schickte ich an HEn. Bertuch [33] einen kleinen Aufsatz über Menschenracen, gegen Hrn. Kant, der sich in dieser Sache aus seiner Sphäre gewagt zu haben scheint. Vielleicht sehen sie ihn bald im teutschen Merkur. [34] Ich übersetze unaufhörlich an Cooks letzter Reise, um bald damit fertig zu werden. [35]

In einem Lande wie Litthauen, und einer Universität wie Wilna, sind freylich die Gelegenheiten nicht selten, wo auch ohne die nähere

---

[31] Vgl. an Soemmerring 323; Zur Erinn. an F. L. W. Meyer I, 197; an Spener Archiv LXXXVII, 173.

[32] Des prodromus florulæ insularum oceani australis: vgl. oben Anm. 19.

[33] Friedrich Johann Justin Bertuch (1747—1822), 1775 Kabinettssekretär, 1785 Legationsrat in Weimar, Gründer des Industriekontors; Forsters Briefe an ihn stehen Im neuen Reich 1881, II, 817.

[34] Teutscher Merkur 1786, IV, 57. 150 (Sämtl. Schr. IV, 280): vgl. Briefw. I, 587. 596. 612; an Soemmerring 305. 318. 333. 343. 346. 347. 348. 359. 362; Aus Herders Nachl. II, 387. 390. 395; an Spener Archiv LXXXVII, 185; Im neuen Reich 1881, II, 820. 822.

[35] Erschienen 1787: vgl. Briefw. I, 545. 577. 587. 599. 612; an Soemmerring 290. 305. 316. 321. 330. 331. 346. 348. 366. 386; Aus Herders Nachl. II, 398; an Spener Archiv LXXXVII, 148—212; Im neuen Reich 1881, II, 823.

Veranlassung die Therese und ich haben, der Geist oft in Gedanken nach Göttingen hinübergleitet, und dortige Wissenschaft, Ordnung und Fleiss, mit hiesiger Unwissenheit, Anarchie und Gleichgültigkeit vergleicht. Indessen ist Wilna vielleicht der Ort in der Welt, woselbst ich fürs erste am besten, im Stillen für meine gründliche Erlernung mancher Begriffe sorgen kann; und das söhnt mich leicht mit meiner Lage aus; und folglich bin sowohl ich als Therese recht zufrieden. Sie küsst Ihre liebe Vaterhand, so wie ich, und bittet mit mir die beste Mama ihrer kindlichen Liebe zu versichern. Ewig Ihr

dankbarer Sohn
Georg Forster.

43.

Vilna d. 17. August 1786.

Seit 8 Tagen befindet sich unsere Therese in der erwünschtesten Gesundheit, wie unsere wärmsten Wünsche es verlangen können. Sie hat seit ihrer Entbindung auch nicht einen Augenblick von Unpässlichkeit gehabt; nicht einmal eine Bewegung im Blute, die man ein Fieber nennen könnte. Sie stillt ihr Kind vom zweiten Tage an, und die Natur hat auch in dieser Rücksicht alles gethan, so dass weder vorher noch nachher die mindesten Vorschriften der Kunst angewendet worden sind.[36] Sie hat Ihnen, mein Theurester, innigstgeliebter Vater, gestern geschrieben, eine Freude und Beruhigung welche sie sich nicht länger versagen konnte. O wie sehr lag es ihr am Herzen, den besten Vater nun auch als Grosvater zu grüssen! Niemand, das weiss sie, ist im Stande so in ihre Gefühle einzustimmen, niemand kann einen so zärtlichen Antheil an ihrem Kinde nehmen, als unser gütiger Vater; niemanden kann es mehr Freude machen, als Ihm, dass Seine Tochter durch das Leben dieses kleinen Geschöpfs wie mit einem neuen Bande an die Welt und an uns alle gebunden, die Quellen ihrer Zufriedenheit und Glückseligkeit sich vermehren sieht; da sie, wie alle besseren Menschen, nur alsdenn empfängt, wenn sie in Stand gesetzt wird, am meisten zu geben. Es hatte sie schon völlig beruhigt, hatte alle die kleinen Stürme und Ungleichheiten oder Ueberspannungen ihres Herzens besänftigt und zu einem festen gleichförmigen Tone gestimmt, dass Sie nun fast ein ganzes Jahr hindurch, wenigstens Eines Menschen ganzes und einziges Glück geschaffen hatte, eines Menschen, der um so dankbarer genoss, und um soviel inniger sein Glück fühlte, als er bisher von allem, was wahres Glück heissen kann, so weit entfernt geblieben war. Nun kommt noch die frohe Aussicht hinzu, dass ihre kleine Tochter ihrer Sorgfalt und ihrer mütterlichen Zärtlichkeit alles zu verdanken haben wird; ein Gefühl, welches sie zuweilen bis zur

[36] Vgl. an Soemmerring 323. 327; an Spener Archiv LXXXVII, 173.

Wehmuth mit Freude erfüllt. Dass ihr Herz sich unter diesen Umständen mittheilen und ergiessen will, ist wohl natürlich; und in wessen Busen lieber, als des einzigsten, besten Freundes, den ihr die Natur gegeben hat, und den ihr väterliche Liebe noch immer unverändert erhält, zu einer Zeit und in einer Lage erhält, wodurch so manches andere Band gelitten zu haben scheint. Nichts bleibt ihr hier von allen ihren Freunden, an denen sie immer mit ganzem Herzen hieng, als schriftliche Erinnerungen, schriftlicher Umgang übrig, den Sie, mein bester, liebster Vater, ungeachtet der ungeheuren Last die auf Ihnen ruht, gleichwohl nicht versiegen lassen, weil niemand so einfach wie Sie zu fühlen, so sich in die Stelle Ihrer geliebten Therese zu setzen weiss. Wie Therese dann auch diese väterliche Güte dankbar erkennt, und die gute Hand und das sanfte edle Herz ihres Vaters segnet, so oft sie eine Zeile von Ihnen sieht, des bin ich ein gerührter Zeuge. Ausser Ihnen ist niemand, der einen so wahren, thätigen Antheil an uns nähme, als mein guter treuherziger Sömmerring; daher hat auch Therese schon an ihn geschrieben;[37] er fühlt wie sehr es Bedürfniss für Menschen unserer Art, in Wilna ist, einen Freund sprechen zu hören, und in der That, wenn wir seine Briefe lesen, glauben wir ihn selbst zu hören.

Diesen Morgen haben wir mit den Gel. Zeitungen Ihren lieben Brief erhalten, dessen Nachschrift vom 25ten Julius die Ankunft meines Prodrom. ankündigt. Ich freue mich ihn in Ihren Händen zu wissen; und werde nun ruhig erwarten, was Sie dazu sagen; es muss aber länger als gewöhnlich unterweges gewesen seyn.[38]

Von der Comm. de plantis esculent. werden nunmehr hoffentlich bereits Exemplare in Ihren Händen seyn. Es soll mich sehr freuen, wenn Herr Hofr. Murray es gut aufnimmt, dass ich mir die Freyheit genommen, ihm diese Kleinigkeit zu dediciren. Geben Sie doch auch gütigst Herrn Prof. Lichtenberg[39] ein Exemplar; ich habe ausdrücklich nach Halle geschrieben, dass man Ihnen mehrere schicken soll.

Ihr Programm bey dem letzten Prorektoratswechsel[40] hätte ich sehr gern. Könnte es nicht zu einzelnen halben Bogen mit den G. Anzeigen nach und nach kommen?

Sobald ich mir den Cook (die lezte Reise) von der Hand gearbeitet habe, soll es wieder an die plant. magellan. für die K. Societät gehen, ohne etwas zu übereilen, wie Sie mit Recht erinnern.

Ich erfuhr zu spät, dass die Académie zu Marseille den Preiss auf Cooks Lobschrift erneuert hätte, sonst hätte ich zu concurriren

---

[37] Der Brief ist abgedruckt an Soemmerring 325.
[38] Hierzu macht Heyne die Randbemerkung: 'etwa 20 Tage.'
[39] Vgl. über ihn Archiv LXXXVIII, 293, Anm. 21.
[40] *Demogorgon seu Demiurgus, e disciplina magica repetitus.*

gewünscht; wiewohl ich auch bey dem ersten Versuch, in meine Kräfte, zumal im französischen, ein gerechtes Mistrauen zu setzen anfieng, und folglich den Gedanken aufgab.[41] Indessen hat doch dieses einmal manche Idee in meinem Kopfe rege gemacht, und ich bin noch nicht ganz entschlossen die Sache gänzlich bey Seite zu legen. Vielleicht bringe ich meine Gedanken zu Papier als eine Art von philosophischen oder raisonnirenden Versuch über Cook und seine Entdeckungen.[42] Es liesse sich vieles darüber sagen, das zumal nicht nach der alten Leyer wäre. In diesem Falle aber würde ich freylich deutsch und nicht französisch schreiben. Wäre ich an einem Orte, wo Bücher leicht zu haben sind, so hätte ich vielleicht schon angefangen daran zu arbeiten.

Der Fall, den wir voraussahen, ist nunmehr eingetreten; unsre deutsche Magd muss in der Wochenstube und auch in der Küche zugleich seyn; und eine polnische, die wir noch dabey halten, kann weiter nichts als in der Küche das Geschirr aufwaschen. So fehlt es also an allen Ecken an Bedienung, und wir sehnen uns nach einer Antwort über den so äusserst unentbehrlichen Punkt, wovon ich es gewagt habe, Ihnen etwas im détail zu erwähnen, nämlich, dass wir noch eine Magd aus G. zu erhalten wünschen. Eine reinliche Magd, welche die Küche nach unsrer Art, wenn auch nur die ersten Rudimente, verstünde, ist hier durchaus nicht zu haben; und ehe ich einer hiesigen mein Kind anvertraue, will ich es lieber selbst warten. Da nun dies nicht möglich ist, bleibt kein anderer Rath, als noch ein Mädchen herkommen zu lassen.

Die Witterung ist auch bey uns äusserst schlecht gewesen. Unsere nordischen Nachbarn leiden schon Mangel, und den Litthauern steht schwerlich etwas besseres bevor, wenn die Nässe anhält. Ich habe auf allen Fall etwas Korn gekauft.

Ich küsse meiner lieben gütigen Mutter Hand, und bitte sie, an unserer Freude Theil zu nehmen, und der kleinen Therese einen Theil der Liebe zu schenken, womit sie die grosse Therese und Forstern liebt. Mama Therese wird ihr vermuthlich noch in ihrem Briefe [noch] allerhand erzählen, und sagen, wie zärtlich sie von uns geliebt wird. Das gute Weib würde sich innig freuen, wenn unsere liebe Marianne einmal wieder einige Zeilen an uns schriebe, da sie wissen muss, wie nahe sie dem Herzen einer so zärtlichen Schwester ist. Grüssen Sie Mariannen und die lieben Kleinen in meinem Namen, und von ihrer kleinen Nichte. Leben Sie

---

[41] Vgl. an Soemmerring 263. 264. 274. 289. 297. 309.

[42] 'Cook der Entdecker' (Sämtl. Schr. V, 60) erschien als Einleitung zur Übersetzung der letzten Reise 1787: vgl. Briefw. I, 597. 599. 613. 705. 713. 731. 755; an Soemmerring 359. 364. 366. 377; Aus Herders Nachl. II, 398; an Spener Archiv LXXXVII, 187—209; Zur Erinn. an F. L. W. Meyer I, 203. 205.

wohl, mein bester gütigster Vater, ich küsse Ihre Hand mit einem Herzen welches Sie unaussprechlich liebt und verehrt, und bleibe ewig,

Ihr
dankbarer Sohn
Forster.

44.

Wilna d. 6. Sept. 1786.

Liebster Vater! Der Ueberbringer dieses Briefs ist eben der junge Mensch, Nahmens Wibers, welchen ich Ihnen in meinem vorigen Briefe ankündigte;[43] Er kommt aus grossem Verlangen etwas zu lernen nach Göttingen, will Medicin studiren, und sein geringes Vermögen darauf verwenden, welches freylich nicht weit reichen wird. Indessen hat er hier Verwandte, welche ihm auch einige Unterstützung versprochen haben. Vielleicht findet sich dereinst einmal eine Lücke am Freytisch[44] für ihn, welches eine grosse Hülfe für ihn wäre. Er reiset mit eben dem Kaufmanne nach Leipzig, mit dem wir eine Magd zurückerwarten.

Wir sind alle, Gottlob, gesund und guthes Muths. Auch ist endlich aus Leipzig frischer Vorrath für den Kopf angekommen,[45] der jezt beym Buchbinder ist, und dann gehts in unsern Abendstunden an ein Lesen. Das Wetter ist immer sehr trübselig, so dass man ausser Hauses nicht viel Freude davon hat; desto lieber sitzen wir bey unsern Büchern, sicher, von Niemanden gestört oder unterbrochen zu werden. Ein Glück ists, dass die Gegend so sandig ist, wenn es drey Tage nach einander geregnet hat, und es folgt ein trockner Tag, so kann man, wenn man nur erst über die Gränze der Stadt hinaus ist, trocknes Fusses laufen, weit und breit. Ich empfehle Ihnen, bester Vater, den armen Menschen, der in Göttingen wie von den Wolken gefallen seyn wird, und dessen Blödigkeit und furchtsames Wesen Aufmunterung bedarf. Er wird Ihnen sagen, dass er uns gesund verlassen hat. Ich küsse in Gedanken Ihre liebe Hand.

Forster.

45.[46]

Vilna d. 7. Sept. 1786

Wir haben heute mit den Zeitungen die erfreuliche Nachricht von der lieben Mama erhalten, dass Sie eine Magd für uns angenommen hat, und daher schreibt Therese auch heute nochmals, damit die

[43] Diese Notiz ist nicht erhalten.

[44] Heyne war seit 1774 Inspektor der Freitische der Universität (Heeren, Christ. Gottl. Heyne 308).

[45] Vgl. an Soemmerring 330; an Spener Archiv LXXXVII, 175.

[46] Das Original dieser Nummer befindet sich im Britischen Museum in London; Abschrift verdanke ich der Freundlichkeit Karl Schüddekopfs.

Abreise des Mädchens zu rechter Zeit geschehe. Der Kaufmann, der sie von Leipzig mitnehmen und hieher bringen soll, reiset spätestens d. 4ten October wieder von Leipzig ab. Folglich muss das Mädchen einige Tage eher da seyn.

Nunmehr, mein Theurester Vater werden Sie aus Halle schon Exemplare von meiner Diss. de Plantis Esc. erhalten haben, denn heut empfieng ich selbst eins. Ich finde aber nicht nur eine Menge Druckfehler, sondern auch pag. 19 eine Anmerkung, die ich nicht gemacht habe, und pag. 44. l. 2. ein Wörtchen, invide, dessen ich mich nicht bedient hatte, weil ich dergleichen Sachen gern mit leichter Hand berühre. Was ist zu thun? Ich muss es schon geschehen lassen. Manchmal hat mein guter Vater durch eine Correctur auch wohl den Perioden etwas entstellt; z. B. pag. 10. lin. 14. wo statt evitatur wohl besser prohibita zu setzen wäre. Man sagt ja prohibere hyemem.[47] Es schmerzt mich, dass der gute Mann immer in Feuer geräth, und nicht bemerkt, wie sehr das in der Welt schadet. Im Gegenwärtigen Falle war es ja nicht Herrn Archiater Bäcks Schuld, dass der junge Linne nicht den Erfinder anführte;[48] warum muss man sich nun einen solchen Mann auf den Hals laden, und sich selbst dabey einen Anstrich geben, der doch für einen Gelehrten gerade keine Zierde ist? Es thut mir um so mehr weh, da es mir diesmal herein kommt; denn von dieser Seite hatte er für sich freylich nichts mehr zu ménagiren; allein diesmal schrieb er gar in meinem Namen. Ich wünschte wenigstens, dass Herr Hofrath Murray davon auf eine gute Art berichtet werden könnte, damit er mir nichts ungleiches beymessen möge. Uebrigens bin ich verlangend zu hören, was Sie, mein Gütigster Freund, zu dieser Kleinigkeit sagen.

Mein Vater schreibt mir, dass ihm der seel. König noch unter dem 15. Augt. also zwey Tage vor seinem Tode geschrieben habe. Ja er soll noch am 16ten Briefe unterzeichnet haben. Es ist schön, dass dieser grosse Mensch seine Laufbahn bis auf den letzten Augenblick so unerschüttert vollenden konnte, dass sein Kopf bey all der Unordnung in seinen Gliedern und Eingeweiden sich nicht desorganisirte.[49]

Wir sind hier alle gesund und bitten um die Fortdauer Ihrer Liebe, und hängen an Ihnen mit unaussprechlicher Zärtlichkeit.

Forster.

---

[47] Vgl. Briefw. I, 578; an Soemmerring 330. 341; an Spener Archiv LXXXVII, 177.

[48] Vgl. oben Anm. 20—22.

[49] Vgl. über Friedrich den Grofsen noch Briefw. I, 202. 286. 429; an Spener Archiv LXXXVI, 138; LXXXVII, 176. 179; an Nicolai Archiv LXXXVIII, 293; Sämtl. Schr. II, 419; V, 180. 181; VI, 73. 275. 296; Bodemann, Joh. Georg Zimmermann 346. 365.

46.

Vilna d. 2. November 1786 —[50]

Inliegenden Brief an die liebe Mutter wollte ich nur mit ein paar Zeilen begleiten, in Hofnung die heutige Post würde mir etwa einen Brief mit den Gel. Anzeigen von Ihnen mein Bester Vater, mitbringen; allein schon die vorige Woche erhielt ich die Zeitungen unter der Aufschrift von der lieben Mutter Hand, und heut, ich weiss nicht ist es Zufall, oder hat es einen für uns mehr beunruhigenden Grund — — heut bleiben die Zeitungen zum ersten mal gar aus. Ich hoffe es wird nichts unangenehmes zu bedeuten haben, allein es ist mir doch unmöglich, ganz gleichgültig, ganz ruhig zu bleiben. Der Himmel wache über Sie, mein Vater! O Sie, der Sie meiner Therese heiterster, frohester Gedanke sind, Sie an den sie jedesmal mit Rührung und Entzücken, und mit Sehnsucht denkt, so oft sie ihr Kind ansieht, so oft sie einen frohen Augenblick hat, von dem sie glaubt, dass es Ihnen süss seyn würde, daran Theil zu nehmen — Sie, mein Vater, müssen wohl, müssen glücklich, müssen lange des Lebens geniessen, welches so vieler Menschen Wohl und Freude an sich kettet.

Ich bin beschäftigter als je; aber sammt der lieben Therese und unserem kleinen Mädchen gesund. Mehr kann ich heut in meiner Beklemmung nicht hinzufügen, als dass ich alles thun werde, um zu verhindern dass unsere liebe gute Therese sich nicht ängstet. Ich küsse Ihre Hand, mein gütigster Vater.

Ihr

Forster.

47.

Vilna d. 28. Dec^br^ 1786. —[51]

Nunmehr, mein Einziger, Bester Vater, werden Sie wohl schon von uns die langerwarteten Nachrichten von der Ankunft der Magd erhalten haben. Wir haben sie seit sechs Wochen hier, und sie führt sich gut auf, und gereicht uns zu einer grossen Erleichterung, dergestalt, dass ich bei einer jetzt vorhabenden nothwendigen Reform in meiner Wirthschaft, meinen Bedienten ganz abschaffen, und mich ohne ihn behelfen kann. Am Ende des Jahrs weiset es sich aus, dass ich meine Ausgaben nicht gut berechnet, und über 300 Thaler mehr ausgegeben habe, als ich einnahm; ich habe auf die Reise des Mädchens an 20 Dukaten gewendet, auf die Reparatur meiner Wohnung 50, auf den Bau eines Stalls 10, auf den Ankauf von Pferden 46, und auf die Geschirre auch noch etwas; dies glaubte ich anfangs entbehren zu können, allein ich habe mich geirrt. Um nun nicht

[50] Vom selben Tage Briefe an Meyer Zur Erinn. an F. L. W. Meyer I, 199 und Spener Archiv LXXXVII, 183.

[51] Vom selben Tage ein Brief an Soemmerring 354.

wieder in Verlegenheit zu kommen, habe ich mich entschlossen den Bedienten sowohl als die Pferde sogleich wieder abzuschaffen, und dies um soviel eher, da es dies Jahr hier im Lande beynah eine Theurung giebt, wenigstens alles doppelt und dreyfach theurer als sonst ist. Mich kostet diese Aufopferung nicht die geringste Ueberwindung, da meine Therese völlig mit mir einstimmig ist, dass es besser sey, sich einzuschränken, als tiefer in Schuld zu gerathen. Es war mir ein süsser Gedanke, ihr die einzige Erleichterung ihrer unangenehmen Lage in diesem Lande verschaft zu haben, indem ich sie in Stand setzte, sich eine Bewegung zu machen, so oft sie es für gut fand; da aber dieses mit unseren gegenwärtigen nothwendigen Ausgaben noch nicht bestehen kann, so thue ich gern Verzicht, und fühle Muth in ihrem Muthe und ihrer Heiterkeit, womit sie auf diese Einschränkung drang. Es bleibt indessen noch die Lücke zu ergänzen, die schon gemacht ist, und da konnte ich wohl keinen Augenblick anstehen, so weh es mir thut, mit mir selbst einig zu werden, wem ich zuerst meine Noth gestehen, und bey wem ich Hülfe suchen sollte. Ich habe von meinen litterarischen Arbeiten keine Erndte zu hoffen, bis gegen das Ende des Jahres 1787, wo ich mit meiner Arbeit für Campe[52] ziemlich weit gekommen zu seyn hoffe. Dass mir dieses Jahr kein ähnlicher Streich passiren soll, dafür werde ich durch die Abschaffung der entbehrlichen Artikel sorgen; wie soll ich es aber Ihnen, mein gütigster Vater zumuthen, dass Sie mir bis ich jenes Geld von Campen erhalte, mit etwa hundert Dukaten aushelfen? Ich fühle mich tief gebeugt, dass ich diesen Schritt, den ich nie zu thun hofte, gleich im ersten Jahr thun muss; allein ich denke mir auch wieder, dass es besser ist, jetzt mit diesem kleinen Lehrgeld abzukommen, und alle künftige Fälle von der Art zu verhüten, als dadurch, dass ich mir auf eine andere Art zu helfen suchte, mich in grössere Verlegenheit zu bringen. Verzeihen Sie mir wenn ich verwirrt schreibe, denn die Sache geht mir wirklich gar zu nahe.

Die Theurung in diesem Lande, wo man so wenig von alle dem geniesst, was das Leben süss und angenehm machen kann, wäre wohl ein Grund mehr, die Versetzung nach Marburg[53] wünschenswerth zu halten. Ich habe nun auch an Sömmerring desfalls geschrieben,[54] und muss erwarten was die Zeit lehret.

Wenn Sie HEn. Richter[55] verlieren sollten, so dünkt mich, wäre

[52] Einem naturgeschichtlichen Schulbuch, das aber nie erschienen ist: vgl. Briefw. I, 561. 564. 567. 570. 579. 587. 613. 706. 785; an Soemmerring 331. 349. 361. 367. 372. 376. 379. 380. 397. 500; Aus Herders Nachl. II, 399; an Spener Archiv LXXXVII, 188. 191; Leyser, Joach. Heinr. Campe II, 241.

[53] Vgl. an Soemmerring 354. 357. 360. 362.

[54] Vgl. an Soemmerring 354.

[55] August Gottlieb Richter (1742—1812), 1766 Professor der Medizin, 1782 Hofrat in Göttingen; vgl. über ihn an Soemmerring 192.

das eine Gelegenheit Sömmerring nach Göttingen zu ziehen, und in ein Fach zu bringen, wo er s. Kenntnisse praktisch anwenden kann.[56] Ich weiss wenigstens, dass er in Cassel sehr gern die Charité übernommen hätte, und nur Collision zu vermeiden suchte. In Mainz scheint es, dass er um den Landfrieden mit Hrn. Prof. Weidmann[57] nicht zu brechen, (mit dem er schon wegen eines Mädchens gespannt war) die Chirurgie liegen lässt, so gern er sich sonst in Cassel damit beschäftigte, wo ich ihn oft sagen gehört, dass er am liebsten in diesem Fach arbeiten möchte. Er lass auch in Cassel seine Anatomie mit Beziehg auf Chirurgie, und gab daselbst Unterricht in chirurgischen Operationen. In London arbeitete er im chirurgischen Fache mit seinem gewöhnlichen Eifer in den Hospitälern, in Verbindung mit verschiedenen andern Medicinern, Nannoni,[58] Michel,[59] Hausmann,[60] und Beerenbroeck.[61] Verschiedene chirurgische Fälle besorgte er auch mit Hofr. Richter gemeinschaftlich in Cassel. Ich glaube daher in der That, dass er diesem Fach sogut als seiner Anatomie vorstehen, und eben soviel Fleiss darauf verwenden würde. Wenigstens ist es Pflicht der Freundschaft Ihnen genau zu erzählen, was ich von ihm weiss. —

Die Mitgliedschaft bey der Berliner Akademie,[62] ist wie Sie ganz recht bemerken, für denjenigen keine grosse Ehre, der Anspruch auf besondere Auszeichnung machen kann. Allein für einen Anfänger, wie ich, mag sie hingehen, und mich dünkt, sie kann mir sogar vortheilhaft werden.

Wenn Sie glauben, dass 5 Thaler für den Bogen nicht zu viel für meine kleine Schrift gefordert ist, so lassen Sie Herrn Köler mir soviel gut schreiben. Mehr kann ich nicht verlangen, da dergleichen Kleinigkeiten keinen Absatz haben. —

Meine vortrefliche Therese vereinigt ihre Bitten mit den meinigen, um Ihren thätigen Beystand in diesem unverhoften Falle. Ich wage es nicht über diese Sache etwas hinzuzufügen, denn meine Gefühle überwältigen und drücken mich wieder. Es ist mir süss, mit vollem Zutrauen mich an Sie wenden zu können, aber bitter, es zu müssen. —

---

[56] Vgl. an Soemmerring 357. 363. 374.

[57] Johann Peter Weidmann (1751—1819), Professor der Chirurgie in Mainz.

[58] Lorenzo Nannoni (1749—1812), Wundarzt in Florenz.

[59] Michel du Tennetar (1740—1801), 1776 Professor der Chemie in Nancy, 1781 Militärarzt in Metz.

[60] Johann Stephan Hausmann (1754—1784), 1779 Professor der Anatomie und Chirurgie in Braunschweig; vgl. über ihn Briefw. I, 221; an Soemmerring 28.

[61] Arnould Barthélémi Beerenbroeck (1751—1825), belgischer Mediziner.

[62] Vgl. Briefw. I, 594; an Soemmerring 355. 357; an Spener Archiv LXXXVII, 191.

Vor allem andern, mein Vater, schenken Sie mir ferner Ihre Liebe, und entziehen Sie mir nicht Ihre Achtung, Ihr Zutrauen, die Ueberzeugung, dass Sie auf mein Herz und auf meine Entschlüsse rechnen können. Ich bin mit kindlichem Herzen Ihr

Forster.

Tausend Dank für den Brief vom armen Wibers, er hat seinen Verwandten unbeschreibl. Freude gemacht.

48.

Vilna d. 5. März 1787. —

Mit Tausend Dank, bester verehrungswürdigster Vater, erkenne ich Ihre Güte, auch in der schnellen Hülfe, die Sie mir durch HEn. Reich haben zukommen lassen. Es thut mir leid, dass mein Brief nicht zeitig genug ankommen konnte, um die grossen proCente zu vermeiden. Indessen ist es nun geschehen. Ich sehe nun eine ruhige und bessere Zukunft vor mir, und selbst nach den bestimmtesten Ueberschlägen finde ich, dass ich nun bequemer auskommen werde, da ich über die erste Einrichtung hinaus bin. Therese ist darin mit mir einstimmig, dass wir an ein bequemeres Ameublement hier durchaus nichts wenden wollen, da man bey einer Ortsveränderung solches nicht mitnimmt, und diese, wenigstens wenn noch sechs Jahre, als der Ueberrest meines Engagements, vorbey sind, uns näher seyn wird. Wir versichern einander oft, dass wir unsern besten Vater denn glücklich und froh wieder sehen werden, und dass er Freude an uns und unserm Kinde haben wird.

Ich mache mir noch immer mit meiner Einleit^{g} zum Cook viel zu schaffen und fast glaube ich, dass ich langsamer damit fortrücke, weil die Zeit so kurz ist. Diese Idee des Treibens drückt einen zuweilen so sehr, dass man darüber zu keinen andern Ideen kommen kann.

Von Sömmerring habe ich lange nichts gehört. Er ist doch nicht etwa krank?

Hier thaut es schon sehr stark; doch heut ists wieder Schlackerwetter; Vor Ende dieses Monats wird man wohl schwerlich aus der Thüre kommen können. — Meine Zuhörerinnen sind verreisst, bis auf eine; folglich giebt es keine botanische Vorlesungen mehr. —[63]

Man spricht noch viel vom nahe bevorstehenden Türkenkriege. Es sollen sich Türken schon bey Oczakow zusammenziehen.[64] Andere behaupten die Kaiserin von Russland, müsse wegen ihres Krebsschadens ins Carlsbad gehen, und sprechen von diesem Schaden, wie

[63] Vgl. Briefw. I, 597; an Soemmerring 358. 364. 366; an Spener Archiv LXXXVII, 192. 201.

[64] Vgl. an Soemmerring 366; an Spener Archiv LXXXVII, 204.

von einer weltbekannten Sache. Aus solchen Gerüchten lässt sich nichts machen. Die seltsame Lage der Sachen in Russland rechtfertigt freylich allerley Muthmassungen. Ich habe noch zu Ende des vorigen Jahrs an HE. Baron Asch[65] und an HE. Pallas[66] geschrieben, auch ihnen meine kleine botanischen Aufsätze geschickt; jedoch keine Antwort erhalten. Es ist mir indessen genug, dass ich wenigstens mir bey dieser Gelegenheit nichts zu Schulden kommen lassen, sondern versucht habe mich bekannter zu machen. — Der König hat mir hier sehr höflich und herablassend durch einen eigenhändigen Brief geantwortet. Die Herren Mitglieder der Erziehgs-Commission denen ich ebenfalls diese brochüren zuschickte, haben mit keiner Sylbe geantwortet.

Wenn Sie bey Gelegenheit noch ein Exemplar von HE. Wrisbergs[67] de animalculis infusoriis satura,[68] unter Ihren Händen finden sollten, so würde ich Sie bitten, es mir zukommen zu lassen, durch HE. Buchhändler Kummer in Leipzig, der es dem hiesigen Kaufmann Schwartz[69] einhändigen wird.

Ich schliesse einige Briefe von unserer besten Therese bey, auf die ich mich wegen weiterer Nachrichten von unserm Wohlseyn beziehe; denn es ist Zeit zu siegeln. Ihnen und der besten Mutter küsse ich die Hände mit der lebhaftesten Empfindung

Ihr

Forster.

Im Herbst 1787, weit eher, als man hatte hoffen dürfen, kamen Forsters nach Göttingen zurück, von wo aus Forster alle Vorkehrungen zur russischen Südsee-Expedition treffen sollte, zu deren wissenschaftlichem Leiter unter Kapitän Mulowsky er ernannt war. Bekanntlich zerschlugen sich aber des Türkenkrieges wegen diese Reisepläne, und Forster blieb ein volles Jahr in Göttingen, während dessen natürlich erneuter intimer Verkehr mit Heyne und seinem Hause stattfand. Als im Jahre 1788 die Aussichten auf den Mainzer Bibliothekarsposten sich eröffneten, unternahm Forster Anfang April eine Reise dorthin, um sich dort zu orientieren; Frau und Kind liefs er unterwegs in Gotha bei Theresens Freundin Amalie Reichard, geb. Seidler

[65] Vgl. über ihn Archiv XCI, 137, Anm. 37.
[66] Peter Simon Pallas (1741—1811), 1768 Akademiker in Petersburg.
[67] Vgl. über ihn Archiv XCI, 153, Anm. 115.
[68] Erschienen Göttingen 1765.
[69] Vgl. an Soemmerring 254. 296. 314; an Spener Archiv LXXXVII, 168. 171. 202. 203. 205. 206. 208; LXXXVIII, 13. 17.

(vgl. Archiv XCI, 168 und über diese Mainzer Reise Briefw. I, 674. 681; Sämtl. Schr. VIII, 3). Von dieser Reise ist der folgende Brief, während der nächstfolgende ein in Göttingen von Haus zu Haus gesandtes Billet ist.

49.

Heiligenstadt. d. 4. Apr. 1788.
um 10 Uhr Vormittags.

Wir sind soeben recht gesund und wohlbehalten hier angekommen, mein bester Vater, und schreiben ein paar Zeilen durch den zurückkehrenden Postillion, damit Sie wenigstens über die schlimmste Station unsertwegen ausser Sorge seyn mögen. Das Wetter ist freylich herzlich schlecht gewesen, und der Weg bekanntlich schlimm genug; aber dennoch hat der gute Kerl uns in fünf Stunden hergebracht, und wir sind nur zwey mal, wo es etwas schief gieng, ausgestiegen, um das Umwerfen nicht zu risquiren. Das kleine Theresgen, des Fahrens nun lange ungewohnt, büsste sein Frühstück wieder ein, ist aber übrigens gesund wie ein Fisch, munter und frölich wie ein Rehchen.

Dem Postillion, der Ihnen diesen Brief bringt, haben wir versprochen, dass er von Ihnen für diesen Dienst ein paar Groschen Trinkgeld bekommen soll.

Herrn Pastor Wagemann[70] habe ich aufgetragen Ihnen ein kleines Päckchen an den Hofprediger Schrader in London[71] zu übergeben, vielleicht kan es der Quartals Courier mitnehmen.

Je ärger das Wetter war, desto froher suchten wir zu seyn, um nicht Langeweile zu haben. Wir sind recht hungrig hergekommen, und vertreiben uns die Zeit, die bis zur Anrichtung des Essens noch hingeht, mit dieser Briefstellerey. Das kleine Röschen sieht uns schreiben und ruht auch nicht eher, bis es eine Bleyfeder und ein Stück Papier erhält, um malen oder eigentlich krizzeln zu können. Wir sollen erst in zwey Stunden Pferde erhalten, allein demungeachtet können wir ganz bequem, ehe es finster wird, nach Mühlhausen kommen. Das sind für uns in diesem Augenblick sehr wichtige Gegenstände, wiewohl sie für den Leser unseres Reisejournals eben nicht die interessantesten sind.

Der lieben Mama küssen wir die Hand, und Ihnen auch, mein bester, gütigster Vater. Mariannen geben Sie dies Zettelchen von Theresen, es betrift einige Sachen, die noch besorgt werden sollen. Aus Gotha erhalten Sie gleich Nachricht von unserer Ankunft.

GF.

---

[70] Forsters Hauswirt während des Göttinger Jahres: vgl. an Soemmerring 437.

[71] Forsters Schwager, Gatte seiner Schwester Virginia.

50.

Mein bester Vater; die liebe gute Therese hat mich diesen Morgen durch das von Ihnen erhaltene Geld gar sehr überrascht; denn ob ich gleich die Absicht hatte Sie darum zu bitten, so besorgte ich doch, ich weiss selbst nicht warum, Ihnen dadurch gerade jetzt ungelegen zu kommen, und suchte also noch bis gegen Michaelis mich zu behelfen. — Sie hat indessen gesehen, dass ich zu Rathe hielt, und mir eine Verlegenheit ersparen wollen. Neben ihrem Danke nehmen Sie doch auch gütig den meinigen an, der ich Ihnen so gern sage, dass ich Ihnen alles verdanke. Das Geld in Berlin bleibt nun unberührt, und alle etwanige Lücken werde ich durch meine Arbeit am Cepéde [72] und sonst auszufüllen suchen; Sie können also in Ansehung des Schicksals Ihrer Kinder auch ruhig seyn, da wir jetzt so weit auf dem Trocknen sind, und jenen Rückhalt, als eine sacram anchoram übrig behalten. Für das Geld welches Sie mir für die Recensionen schicken, habe ich soviel ich weiss, schon ehedem quittirt; ich danke Ihnen dafür herzlichst, und bin mit dem bewegtesten Herzen

Ihr
zärtlich dankbarer
Sohn
Forster.

G. d. 5. Jul. 88.

Nach Schlufs des Sommersemesters 1788 unternahm Heyne mit seiner Frau eine Erholungsreise nach der Schweiz, von der er erst zum Schlufs der Ferien zurückkehrte. Unterdessen waren Forsters Ende September endgültig nach Mainz übergesiedelt und empfingen dort Heynes und seiner Frau Besuch auf ihrer Heimreise. Frau Heyne berichtet in ihrem Reisetagebuche: 'Dort (in Mainz) erwarteten uns Försters, die erst seit einigen Wochen angekommen waren. ... Heynes sehr geschätzter Freund Soemmerring wich kaum von seiner Seite, sie hatten sich viel einander zu sagen; bei Forster, der mit seiner neuen Lage zufrieden schien, brachten wir einen angenehmen Abend zu in Gesellschaft einiger seiner Bekannten' (Heeren, Christ. Gottl. Heyne 373); das war Ende Oktober oder Anfang November. Die folgenden Mainzer Briefe Forsters bis zu seiner grofsen Reise nach England gewähren Einblick in eine Fülle interessanter Einzelheiten seines dortigen Lebens und Wirkens.

[72] Forster wollte Lacépèdes *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares* übersetzen: vgl. an Soemmerring 515. 522; an Spener Archiv LXXXVIII, 16. 26.

51.

Mainz d. 14. Novbr 1788. —

Ein paar Posttage, mein Theurester Vater, habe ich mit Vorbedacht überschlagen, ohne an Sie zu schreiben, weil ich hofte Ihnen zugleich Geld mitschicken zu können. Allein der Universitäts Einnehmer ist noch immer nicht bey Cassa, und so werden Sie wohl so gütig seyn, noch eine kleine Zeitlang mit mir Geduld zu haben. Beygehend erhalten Sie die Anzeige von den PelewInseln,[73] mit deren Uebersetzung ich gute Fortschritte mache. —[74]

Der Kurfürst ist wieder hier, ich habe ihn gesprochen, er ist sehr gnädig und in Absicht auf die Hauptsache, die Bestimmung eines Platzes für die Bibliothek sehr gut disponirt gewesen. In diesen Tagen werde ich mit HE. Müller[75] und HE. v. Strauss (dem Kanzleydirektor, der gewissermassen Minister der einheimischen Angelegenheiten ist)[76] den Platz besehen, den Sie mit mir in Augenschein nahmen. Zwischen diesem und der Jesuitenkirche scheint den Herren doch die Wahl schwer zu werden; ich werde indessen darauf dringen, dass etwas, und zwar sobald als möglich geschehe. — Müller hat es bedauert, Sie nicht gesehen zu haben.

Wir erwarten hier den guten Prinzen August,[77] den ich mit Hrn. v. Hinüber[78] in Frankfurt besuchen will, wofern er nicht hieherkommt. Wenn es nur nicht schon zu spät mit dem Reiseprojekt ist, und er, noch ehe er Montpellier erreichen kann, als ein Opfer der theologischen Vorlesungen hinsinkt. Die Krankheit des Königs machte mir bange für Göttingen, es ist gut, dass sich das Podagra declarirt hat; nun kann er noch lange Jahre leben.

Herr Prof. Fischer,[79] der ehmalige Astronom aus Manheim hat Sie in Göttingen und hier verfehlt. Das hat mir sehr leid gethan. Er musste hieher zurück, um seine Secularisation zu betreiben, von der er die beste Hofnung hat, dass er sie bey den gegenwärtigen Gesinnungen des Hofes gegen den Papst, durchsetzen werde. Ein

---

[73] Wilson, *An Account of the Pelew-Islands,* London 1788; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1788, 1971 (Sämtl. Schr. V, 343).

[74] Erschienen 1789: vgl. Briefw. I, 706. 766. 785. 829. 833. 834. 842. 849; an Soemmerring 515. 522; an Spener Archiv LXXXVIII, 16. 32; Goethe an Forster Vierteljahrsschr. f. Litteraturgesch. VI, 153.

[75] Vgl. über ihn Archiv LXXXVIII, 297, Anm. 37. 39. 40.

[76] Vgl. Briefw. I, 728.

[77] August Friedrich, Herzog von Sussex (1773—1843), Georgs III. zweiter Sohn; über seine Krankheit vgl. an Soemmerring 528. 530. 532.

[78] Hannöverscher Legationssekretär in Mainz: vgl. an Soemmerring 500; Briefe u. Tageb. 1790, 107. 111.

[79] Wohl Johann Karl Fischer (1760—1833), 1793 Professor der Philosophie in Jena, 1819 der Mathematik und Astronomie in Greifswald; vgl. über die Angelegenheit an Soemmerring 514. 516. 519. 526. 527. 531. 533. 545.

Glück für ihn, dass sein Gesuch gerade in einen solchen Zeitpunkt fällt, wo man nur Gelegenheit sucht, sich von aller Dependenz von der römischen Curie loszusagen. Es ist zwar nicht ohne, dass er in Mannheim etwas zu unvorsichtig gesprochen hat; allein das hindert nicht, dass er ein geschickter Mann, und für Göttingen brauchbar wäre. In doppelter Rücksicht glaube ich, wäre Ihnen dort mit einem solchen Subject gedient; einmal als Astronom, und denn als Lehrer der höheren Mathematik. Lichtenberg hat ihn mit Gewalt bereden wollen sogleich nach Hannover zu reisen, um sich zu zeigen; er hat ihm Empfehlungsschreiben angeboten, und geradezu herausgesagt, wegen seiner körperlichen Umstände könne er die Sternwarte nicht übernehmen. Kästner[80] dürfte freylich nicht so leicht zufrieden seyn; allein Fischer liesse sichs sehr gefallen, dass er zeitlebens noch immer auf das Observatorium gienge, und liesse sich ihm nur adjungiren. Bey dem vorauszusehenden nahen Tode des alten Meisters,[81] wäre es gut, wenn Sie an Fischern einen Mathematiker hätten, der die Zweige der angewandten Mathematik, die jener lehrte, und die InfinitesimalRechnungen übernehmen könnte. Diesen ist er, soviel ich weiss, gewachsen. —

Wir sind hier recht gesund und vergnügt, nur das kleine Thereschen hat ein paar unruhige Tage, von Würmern glaube ich, gehabt. Sie hat brav einnehmen müssen, und jetzt geht es besser. Die gute Jeannette[82] bessert sich von ihren kleinen Fehlern augenscheinlich. Sie ist jetzt überaus artig, freundlich und gefällig; sie arbeitet sehr fleissig, und ihre Geschicklichkeit lobt Therese gar sehr. Mit dem kleinen Mädchen spielt sie auf eine gute, muntere, und doch nicht zu wilde Art. Ich bin mit ihrer Schreiberey auch ziemlich zufrieden. Bey dem guten Wetter, welches bis gestern anhielt, habe ich sie täglich spatzieren geschickt; auch klagt sie nie über Bauchweh oder sonst, wie wohl ehedem der Fall war. Therese nimmt sie wöchentlich einmal mit in die Comödie, und wünscht zu wissen, ob dieses Ihren Beyfall hat. Ich denke, insofern dieses ihre Begriffe durch unmittelbares Anschauen berichtigt, kann es eher von Nutzen seyn.

Was macht die gute Marianne? Sie ist vor Ihrer Rückkunft nicht ganz wohl gewesen. Ich bin überzeugt ein halbjähriges Einathmen einer milderen Luft würde ihrer Brust sehr zu Statten kommen. Auf künftiges Frühjahr wünschten wir, dass Sie sie uns herschickten. Auch von andren Seiten kann es ihr zuträglich seyn.

[80] Vgl. über ihn Archiv XCI, 133, Anm. 10.

[81] Albert Ludwig Friedrich Meister (1724—1788), 1764 aufserordentlicher, 1770 ordentlicher Professor der Philosophie in Göttingen.

[82] Heynes kleine Tochter, die Forster zur Gesellschaft für sein Röschen nach Mainz mitgenommen hatte: vgl. Briefw. I, 793; an Soemmerring 536.

einmal in eine andere Sphäre versetzt zu werden. Therese ist ihr Antwort schuldig, und wollte auch Ihnen einen Brief schreiben, allein sie ist mit ihren FensterVorhängen so beschäftigt, dass sie nicht an die Feder kommen kann. Sie küsst Ihre Hand, mein bester, gütigster Vater, und gedenkt Ihrer täglich mit der kindlichsten Liebe. Grüssen Sie von ihr und von mir, die liebe Mutter, Marianen und die Kleinen. Lassen Sie mich noch den Ausdruck meiner herzinnigsten Liebe für Sie hinzufügen, mein theurer gütiger Vater!

Ihr
ewig dankbarer Sohn
G. Forster.

52.

Mainz d. 17. Nov. 1788. —

Diesen Morgen, mein Bester Vater, reiset der liebe gute Prinz August nach Speyer von hier ab. Ich habe ihn gestern Abend um 6 Uhr noch gesprochen, und unser Freund Prof. Fischer[83] brachte den Abend bis 9 Uhr mit mir und Theresen zu. Der gute Mann dauert mich fast noch mehr als der Prinz, in dessen Kopf es denn doch wenigstens nicht so wild durcheinander geht, als im Kopf eines Mannes, der für sich selbst zu sorgen, eine solche Verantwortung zu übernehmen, und eine solche totale Umänderung seiner Bestimmung zu ertragen hat. Er sieht nicht zum Besten aus, allein ich hoffe, dass ihm seine Reise gut bekommen wird. Prinz August ist die lezten paar Tage her auch merklich besser gewesen. Er hat noch in Giessen einen fürchterlichen Anfall gehabt.

Unser Herr Coadjutor[84] ist seit dem 14ten wieder hier, und ich habe ihn auch gestern schon auf ein paar Augenblicke gesprochen, um ihn wegen der Bestimung eines Platzes für die Bibliothek um seine Unterstützung zu bitten.

Ueber den Hosenmacher Meywerk haben wir hier viel gelacht. Sollte wohl Knigge der Verfasser seyn?[85] Der gute Z.[86] dauert mich sehr, dass er sich solche Sachen zuzieht. Allein er zieht sie sich wirklich zu; und ich höre seine neue Widerlegung von Mirabeau[87]

---

[83] Johann Heinrich von Fischer (1759—1814), 1785 aufserordentlicher, 1796 ordentlicher Professor der Medizin in Göttingen, 1803 Leibarzt in München.

[84] Karl Theodor Anton Maria von Dalberg (1744—1817), 1772 Statthalter zu Erfurt, 1787 Koadjutor, 1802 Kurfürst von Mainz; vgl. über ihn Briefw. I, 681; an Soemmerring 214.

[85] Über Friedrich Wilhelm den Liebreichen und meine Unterredung mit ihm von J. C. Meywerk, kurhannöverschem Hosenmacher, Frankfurt und Leipzig 1788; Verfasser ist thatsächlich Knigge (vgl. Goedekes Grundr.^{2} IV, 225).

[86] Zimmermann: vgl. über ihn Archiv LXXXVI, 133, Anm. 10.

[87] Verteidigung Friedrichs des Grofsen gegen den Grafen von Mirabeau, Hannover 1788.

soll die kläglichste Adulation gegen die Geisterbanner und Sycophanten um den König enthalten. Jemand schreibt mir: ‚Schaaler kann man nicht den Adel, die Lotterie, u. s. f vertheidigen, undelikater nicht Bischofswerder, Arnim, u. s. f. loben, ungeziemender nicht Mirabeau angreifen, als er da gethan hat.' Das thut mir leid, denn welche Blössen giebt er nicht von neuem? Und er ist doch sonst so gut, und hat wieder in Rücksicht auf unsern Professor Fischer sich mit so redlicher Freundschaft benommen!

Vom Professor Fischer komme ich auf den Ex-Astronomen und Rath Fischer noch einmal zurück. Lichtenberg, dem Sömmerring diesen Mann schriftlich empfohlen hatte, hat einen langen Brief an Sömmerring geschrieben, der eine sehr strenge Beurteilung des Mannes enthält; und da ich Ihnen vorhin das Vortheilhafte schrieb, so muss ich jezt auch das Nachtheilige nachkommen lassen. Er habe Fähigkeit, nicht als Direktor einer Sternwarte, aber wohl als Gehülfe eines andern gebraucht zu werden; dagegen aber einen Starrkopf der es ihm unmöglich machen würde lange mit irgend jemand auszukommen, am wenigsten mit einem Vorgesetzten. Lichtenberg will ihn auf einer Menge absurder Ideen in der Physik ertappt haben, wovon der Detail zu weitläuftig zu wiederholen ist, die aber in der That um so unverzeihlicher sind, da sich der Mann gar nicht hat wollen belehren lassen, und über alle Maassen von sich eingenommen seyn soll. Den Herschelschen Tubus[88] hat er unter seiner Erwartung gefunden; und warum? weil er ihm den Mond nicht genug vergrössere. Dies ist aber ein übelverstandener Ausdruck, da die Vergrösserung berechnet werden kann; hingegen wie sie diesem oder jenem Auge erscheint, von der Organisation oder vielmehr, von dem habituellen Maasstab, den man sich gemacht hat, abhängt. Ueber den Bau eines Observatorii habe er ganz widersinnige Begriffe, die er aber nicht fahren liesse, und wenn Bradley[89] selbst wieder aufstünde, um ihn zu belehren. Es ist recht verdriesslich, dass so manches gegen einen Mann einzuwenden ist, der sonst gut werden könnte, wenn er mit Lehrbegierde und einiger Biegsamkeit an den rechten Ort käme.[90]

Ich habe kürzlich nachgesehen, was ich aus Ihrer Güte von den Gelehrten Anzeigen besitze. Es ist folgendes:

1753—1769 complet.
1772—1776 complet.
1787 complet.
1770—71. nur die Zugaben.

---

[88] Vgl. Forster, Sämtl. Schr. III, 388.
[89] James Bradley (1692—1762), 1721 Professor der Astronomie in Oxford, 1742 Direktor der Sternwarte in Greenwich.
[90] Vgl. Lichtenbergs Brief an Soemmerring Verm. Schr. VIII, 297.

Können Sie die Güte haben, mir gelegentlich zwischen 1776 und 1787 die Lücke wo nicht ganz, doch zum Theil auszufüllen, und mir den GeneralIndex zukommen zu lassen, so würden Sie mir eine grosse Freude machen.

Wenn es etwas in meinem Fache zů recensiren giebt, stehe ich zu Befehl.

Prof. Fischer hat uns gesagt, wie mancherley Verdruss Sie bey Ihrer Rückkunft gehabt hätten, wovon ein Teil vorauszusehen war, der aber, wegen HE. Eichhorn [91] recht ärgerlich in seinen Folgen ist. Ich hoffe doch, dass alles wieder ausgeglichen werden kann. Wenn nur der König erhalten wird!

Verzeihen Sie, bester Vater, dass ich schon wieder schreibe. Ich glaubte wegen des Astronomen eilen zu müssen. Viel herzliches an die liebe Mama, an Mariannen und die Kleinen. Therese dankt für die durch HE. Fischer erhaltenen Briefe. Ich küsse Ihre Hand, theurester, und bin

Ihr

Forster.

53.

Mainz. 25. Nov. 88.[92]

Ich würde Sie, mein Theurester Vater, heute gar nicht mit einem Briefe heimgesucht haben, wenn ich nicht eben von HErrn geh. Legationsr. Müller ein Billet erhalten hätte, worin er mich bittet, Sie um einen Freytisch anzugehen.[93] Er ist, wie Sie wissen, diesen Herbst in Fuld gewesen. Ein junger Student daselbst, Namens Hinckelbein, der Sohn des Burgermeisters und zugleich Gastwirths, hat ihn selbst, theils durch andere, dringend gebeten, ihn bey Ihnen zu einem Freytisch zu verhelfen. Hr. Domherr v. Bibra [94] interessirt sich sehr für ihn, und der neue Bischof wird ihm Reisegeld schenken, u. s. w. Die Eltern sind brave Leute; der junge Mensch studirt Medicin, scheint Talent und sehr viel Eifer zu besitzen. Müller legt daher Fürbitte für ihn ein, für künftigen Sommer. Er sagt, er hätte sich sehr wider Willen von dieser Bitte chargiren müssen, weil man ihm so sehr zugesetzt habe, und er es nicht habe vermeiden können. Uebrigens könnten Sie drauf rechnen, dass er Ihrer Freundschaft in solchen Angelegenheiten nicht misbrauchen werde.

Hier ein Briefchen an Mama von meiner Therese. Wir sind alle gesund und froh. Möchten Sie bester Vater es doch auch seyn.

---

[91] Johann Gottfried Eichhorn (1752—1827), 1775 Professor der orientalischen Sprachen in Jena, 1788 in Göttingen.

[92] Vom selben Tage ein Brief an Müller Sämtl. Schr. VIII, 31.

[93] Abgedruckt Briefw. I, 714; einzelne Stellen sind oben wörtlich wiederholt.

[94] Philipp Anton Siegmund Freiherr von Bibra (1750—1803), 1788 Konsistorialpräsident in Fulda.

Noch eine Bitte will ich in Zeiten erwähnen, weil Sie vielleicht Gelegenheit haben mir bald zu helfen:
Ich wünschte gar sehr

1 Cook's Life by Dr. Kippis.[95]
1 Voyages de Gemelli Carreri.[96]
1 Dampiers Voyages 1 Theil,[97]

durch Ihre Güte von der Bibliothek auf einige Zeit zu borgen. Einige Excerpte aus diesen drey Büchern brauche ich zu meiner neuen Ausgabe[98] von meinem Cook dem Entdecker, und von dem Aufsatz über Magindano im Gött. Magazin.[99] Geht es aber nicht auch, dass ich mir die Sachen abschreiben liesse, z. B. aus Cooks Leben, vorn alles, was seine Familie betrift, bis zu seiner Abreise mit Banks[100] zur ersten Weltumschiffung, und hinten, die Nachrichten von dem was man zu seiner Ehre, und zur Versorgung der Seinigen gethan hat.

aus Gemelli Carreri die Beschreibung von der Insel Mindanao und den Sitten der Einwohner.

und aus Dampier ebenfalls was diesen Gegenstand betrift.

Es kommt drauf an, ob CopialienGebühren wohlfeiler sind, als Transportkosten hin und her?

Verzeihen Sie dieses Behelligen, liebster Vater, einem in Absicht auf Reisebeschreibungen und Völkerkunde hier sehr abgebrannten Bibliothekar. Ich umarme Sie zärtlichst.

GF.

54.

M. d. 2. Dec. 1788.

Ich kann heute nur mit ein paar Worten, den Empfang Ihres lieben Briefs bescheinigen. Sehr froh, mein bester Vater, hat es uns gemacht, dass Sie Freude an unsrer Einrichtung hatten; ich hoffe es soll so fortfahren. Wer wenig Begierden und Wünsche hat, und es abwarten kann, die gewünschten Gegenstände nacheinander zu erlangen, kommt noch erträglich fort. Mein Herz hat in diesem Jahre so viel gelitten, dass zwar viel von seiner unbefangenen Empfänglichkeit dahin ist, hingegen auch wieder ein Grad von unentbehrlicher Selbstgenügsamkeit, der nichts weniger als Stolz, sondern Folge des Zurückstossens ist, an die Stelle gekomen ist. Am Ende kann man sich am besten auf sich selbst verlassen; man muss

---

[95] Erschienen London 1788; vgl. Forster, Sämtl. Schr. VI, 26; eine Recension Forsters darüber steht Gött. Gel. Anz. 1788, 1577 (Sämtl. Schr. V, 335).

[96] Kann ich nicht nachweisen.

[97] *Account of a New Voyage round the World*, London 1697.

[98] Im ersten Bande der Kleinen Schriften, Leipzig 1789.

[99] Götting. Mag. II, 2, 268 (Sämtl. Schr. IV, 242).

[100] Vgl. über ihn Archiv XC, 31, Anm. 25.

nur genau wissen, was man an sich selbst hat, und sich auch da keine zu grosse Hofnung machen.

Ich habe hier einen französischen Buchhändler le Roux,[101] einen sehr wohlhabenden Mann, gefunden, mit dem ich auf einen guten Fuss bin. Er kennt die Lage der Sachen bey der Bibliothek, dass wir vor der Hand keine grosse Bücherbestellungen machen können. Allein ich lese alles was er hat, umsonst, und schicke es dann wieder zurück. Das ist immer ein kleiner Vortheil der in M. nicht zu verachten ist.

Jetzt habe ich von ihm Voyage en Sicile par M. de Non.[102] Ist Ihnen dies bekannt, und wollen Sie eine Anzeige davon?[103] Es ist ein dünnes Bändchen in 8º Didots Druck, und scheint nicht ganz leer zu seyn. Auch habe ich Lettres sur l'Italie en 1785. 2 Bändchen in 8. angebl. zu Rom, (Paris) gedruckt.[104] Der Beobachter ist ein génie à la françoise, hat aber hie und dort einen recht treffenden Blick. Soll ich auch dies anzeigen.[105]

Für des Baron Dietrich[106] gîte des Minéraux[107] danke ich Ihnen im Voraus recht sehr.

Ich habe gleich gedacht, dass es mit HE. Rath Fischer nicht gehen würde. — Der König ist wohl nicht zu retten.[108] Jetzt bleibts nur noch gutes Glück, wenn Göttingen nicht verwaiset werden soll. —

Jeannette wird sehr gut, und alles erfolgt bey ihr, wie wir es wünschen können. Sie ist zuweilen von einer entzückenden Fröhlichkeit, ohnerachtet sie ausser Wedekinds[109] Tochter kein Kind von ihrem Alter sieht, und auch lieber bey uns ist. Am Lesen hat sie sehr viel Geschmack; sie frägt über alles, was sie nicht versteht, und spielt gern mit meinem kleinen Mädchen. Den Ordnungsgeist soll sie nicht verlieren. Es freut uns besonders, dass sie Zutrauen zu uns fasst.

Mein erstes Pro Memoria über den Bau im Kloster zu S. Clara ist nun fertig.[110] Was der Erfolg seyn wird, muss ich nun abwarten. Von Müller habe ich alle Unterstützung, und das Beste ist, die Sache spricht für sich selbst.

---

[101] Vgl. Briefw. II, 496.

[102] Erschienen Paris 1788.

[103] Ist nicht erschienen.

[104] Der Verfasser ist der Parlamentspräsident Jean Baptiste Mercier Dupaty (1746—1788).

[105] Die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 225 (Sämtl. Schr. V, 345).

[106] Philipp Friedrich von Dietrich (1748—1793), Maire von Strafsburg.

[107] *Description des Gîtes de Minerai et des Bouches à Feu de France*, Paris 1786.

[108] Georg III. starb bekanntlich erst 1820.

[109] Georg Christian Gottlob von Wedekind (1761—1831), 1787 Leibarzt und Professor in Mainz.

[110] Vgl. Sämtl. Schr. VIII, 31. 33.

Verzeihen Sie mein neuliches zudringliches Bitten um einige Bücher von der Bibliothek. Dass man das Leben Cooks doch übersetzen will, ist ärgerlich. Wozu dient denn eine Anzeige, welche die Wahrheit so deutlich sagt? Tausend Grüsse an Mama und Mariañen. Ich bin auf dem Sprung in die Bibliothek zu gehen.

Ihr
dankbarer
Forster.

55.

M. d. 5. Dec. 1788.

Mein Theurester Bester Vater! Gestern habe ich Gelegenheit gefunden Ihnen Ihren gütigen Vorschuss zurückzahlen zu lassen, ohne dass es mich etwas kostet. Hr. Hofr. von Zwehl [111] hier in Mainz, hat auf dem Eichsfelde Geld zu empfangen; dieses bringt Ihnen ein Bote, und Sie bescheinigen den Empfang; alsdenn erhält er hier von mir die nämliche Summe. Unsere Rechnung steht, glaube ich so: [folgt eine längere Berechnung].

Nun bin ich Ihnen aber wieder für 5 £ 4 sh. Sterl. Schuldner, die HE. Schrader in London für mich ausgelegt, und von dem Gelde was die Königin an Sie zahlen sollte, abgezogen hat. Es geht also noch eine neue Rechnung fort, welche ich allenfalls durch Recensionen kleiner machen zu dürfen, Erlaubniss bitte, und jene 4 R. 7 gg. einstweilen als ein Theil der Wiederbezahlung in Rechnung bringe.

Eben bittet mich HE. Regierungsrath Medicus [112] in Mannheim für eine reiche dortige Familie, die er aber nicht nennt, einen guten catholischen Hofmeister auszusuchen. Er soll von feiner Lebensart, und mit den alten Sprachen wohl bekannt seyn, da er den jungen Herrn selbst darin unterrichten wird, und nächstdem auch auf Universitäten begleiten soll. Das Honorarium ist ansehnlich, und eine Pension auf Zeitlebens damit verbunden; doch hängt die eigentliche Bestimmung von beiden, von einer halbjährigen Probezeit ab, nach welcher ein Contract geschlossen wird. Vielleicht wissen Sie jemand, dem das eben eine gefundene Sache wäre. Nur im äussersten Nothfall würde man sich auch mit einem Geistlichen befriedigen. Angenehmer wäre es, wenn er irgend eine andere Wissenschaft studiert hat. —

Wenn HE. v. Zwehl mir Ihren Empfangschein einhändigt, schicke ich Ihnen solchen zurück, und alsdann erbitte ich mir dagegen die beiden Assignationen auf Engel in Berlin, [113] die ich Ihnen damals übergab.

Der hiesige Winter hat rasch angefangen, und diese ganze

---

[111] Vgl. an Soemmerring 521. 544. 550.

[112] Friedrich Kasimir Medicus (1736—1809), 1764 Arzt und Vorsteher des botanischen Gartens in Mannheim; vgl. Briefw. I, 258.

[113] Vgl. an Spener Archiv LXXXVIII, 10. 12. 13. 36. 45.

Woche geschehen täglich Schlittenfahrten. Die Studenten haben auch Erlaubniss dazu gehabt, und machten gestern Nachmittag einen scandaleusen masquirten Aufzug, der an Plumpheit und Unschicklichkeit die Vorstellung zurücklässt. Wenn es doch oft geschähe, dass Sommer und Winter sich ablöseten, ohne die Zwischenkunft einer regnigten Jahreszeit!

Neuigkeiten giebt es hier jetzt nicht. Der geh. Rath Hofmann [114] ist wieder gesund, nachdem er gefährl. krank gewesen. Lange wird er es demungeachtet nicht mehr machen. Ich vermuthe, der Frühling ist kritisch für ihn.

Therese küsst Ihre Hand, und Jeannette, und das kleine Würmchen! Grüssen Sie die Lieben zu Hause herzlichst von uns allen. Ich umarme Sie mit dem kindlichsten Herzen. Ihr

G. Forster.

Die Einlage an meine Schwester bitte gütigst zu befördern. — Haben Sie doch die Güte HE. Dieterich etwas dringend sagen zu lassen, dass er mir laut Verordnung des HE. Prof. Meyer dessen schon bezaltes Exemplar des oeuvres du Roi de Prusse schicken soll.

56.

M. d. 23. Dec$^{\underset{\cdot}{br}}$ 1788.

Die Influenza hat uns nicht verschont. Therese lag, was bey ihr ohne Beyspiel ist, fünf Tage lang im Bett, mein Bedienter hatte ein so heftiges Fieber dabey, dass er phantasirte, und lag ebenfalls etliche Tage lang; das arme kleine Thereschen bekam auch seinen Husten und Schnupfen. Jeannette hatte den ihrigen ein paar Wochen früher gehabt. Ich leide am meisten, denn jezt sind es beinahe 14 Tage, dass mich der Catarrh nicht verlassen will, der mich zwar nicht bettlägerig macht, zum Glück, denn ich musste von einem Bett zum andern gehen und für die Kranken sorgen; mir aber den Kopf so einnahm, dass ich erst seit vorgestern wieder arbeite, [115] und nun eilen muss mit dem Aufsatz für Archenholz [116] fertig zu werden.

Ich kann mir vorstellen, da die Kälte hier so gross und so anhaltend war, was sie dort bey Ihnen, mein bester Vater, so nah am Harz, gewesen seyn müsse. Auch schreibt HE. Lichtenberg an Sömmerring, [117] sie sey eines Tages 13° unter 0. des Fahrenheitischen Thermometers gewesen, das sind 33°. nach Reaumur, eine grössere Kälte als wir in Litthauen hatten.

---

[114] Christian Ludwig Hoffmann (1721—1807), 1787 Leibarzt in Mainz; vgl. über ihn Briefw. I, 727; an Soemmerring 367. 482; Briefe u. Tageb. 1790, 57.

[115] Vgl. Sämtl. Schr. VIII, 32. 34. 35.

[116] Vgl. darüber Archiv LXXXIX, 22, Anm. 16.

[117] Vgl. Lichtenberg, Verm. Schr. VIII, 302.

Wegen meines Pro Memoria habe ich keine Antwort. Sobald ich wieder ausgehen kann, gedenke ich die Sache zu betreiben; denn so nah man es den Leuten legt, so wenig scheinen sie sich hier darum zu bekümmern.[118]

Die Recensionen und Bücher werde ich mit Anfang des neuen Jahres einschicken. Schöpfs 1sten Theil[119] will ich sehen zu bekommen; sollte ich ihn nicht geliehen erhalten, so würd' ich ihn mir von Ihnen ausbitten.

Nun wird ja wohl HE. Reuss bey Ihnen bleiben, da ich nichts weiter von seinem Weggehen höre.[120] Den alten Meister haben Sie also endlich verloren! Allein der König soll sich ja bessern; wenn die Krankheit nur keine Folgen im Gehirn zurücklässt! Der Winter wird, wie es Anschein hat, Europa den Frieden wieder geben. Es wäre dann, dass die Kaiserin, ehe sie nachgiebt, lieber alles dran wagen wollte, wozu sie freylich nach ihren letzten Aeusserungen nicht üble Lust zu haben scheint. Wenn nur noch Oczakow in ihre Hände fällt, ehe die Campagne geendigt ist.

Mit den Eichsfeldischen Geldern ist einige Zögerung vorgefallen, die aber nunmehr gehoben seyn wird. Ich hoffe also, ehe Sie diesen Brief erhalten, wird das Geld in Ihren Händen seyn.

Nun Gesundheit, und frohen Muth, und gutes Glück aufs künftige Jahr, mein Theurester Freund und Vater, für Sie und alle Ihrigen, und allen Ihren Arbeiten Segen und Gedeihen! Grüssen Sie die liebe Mutter bestens von mir, und die gute Marianne und die kleinen Geschwister.

Ich werde diesen Winter noch die Lettres sur l'Italie zu meiner eigenen Recreation übersetzen.[121] Der Mensch schreibt in seiner Art wie Ardinghello,[122] das ist, mit eben so glühender, aber ganz reiner Phantasie.

Ich küsse Ihre Hand, mein gütiger Vater. GF.

57.

M. d. 12. Januar 1789.

Nehmen Sie, bester Vater, einstweilen mit den beiden inliegenden Anzeigen von den Lettres sur l'Italie, und der armseligen Reise

[118] Vgl. Sämtl. Schr. VIII, 33.

[119] Schöpf, Reise durch einige der mittleren und südlichen vereinigten nordamerikanischen Staaten nach Ostflorida und den Bahama-Inseln in den Jahren 1783 und 1784, Erlangen 1788; Forsters Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1201 (Sämtl. Schr. V, 350); vgl. Briefw. I, 766. 791.

[120] Vgl. darüber Archiv LXXXIX, 21.

[121] Die Übersetzung erschien 1789—90 in zwei Bänden: vgl. darüber Briefw. I, 766. 821. 860; II, 801; Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. V, 400.

[122] In Heinses bekanntem, 1787 erschienenem Roman.

nach Bremen,[123] vorlieb. Die andern folgen, sobald ich dazu kommen kann. —

Es thut mir sehr leid, durch HE. v. Zwehl zu erfahren, dass es mit den Münzsorten auf dem Eichsfelde Verdriesslichkeiten giebt. Ich bitte Sie deshalb um Verzeihung, wie auch des dadurch verursachten Zögerns wegen. Jetzt, hoffe ich, wird denn doch alles in Richtigkeit seyn.

Unser Winter hält sich tapfer. Seit einigen Tagen ist die Kälte etwas leidlicher, dagegen haben wir mehr Schnee bekommen. Ein Stecken Holz, das ist, ohngefehr eine halbe Klafter muss ich jezt mit 13 fl. bezahlen. Also kostet die Klafter beynah drey Louisd'or.

Hiebey schicke ich Ihnen auch Theresens vorjährige Rechnung von kleinen Auslagen für die kleine Jeannette. Sie beträgt 19 fl. 25 Kreuzer.

Von den £ 5 .. 4 s. Sterl. welche Sie durch Herrn Schrader in London für mich bezahlten, gehen also ab: [folgt eine kleine Berechnung].

Ich vermuthe, diese Summe wird sich gegen jene heben, wenigstens wird der Unterschied, wohin er immer fällt, unbedeutend seyn.

Wir sind gottlob! alle gesund, und küssen Ihre Hand, theuerster Vater! Grüssen Sie die liebe Mama, die gute Marianne und die Kleinen bestens von uns allen. F.

In den Anfang Februar 1789 gehört der folgende Brief.

58.

Ich habe zwar nichts neues zu sagen, liebster bester Vater, schreibe aber doch um die beiden Einlagen zu begleiten, deren gütige Besorgung Sie wohl gelegentlich übernehmen. Herr Ulrich hat mir die Anzeigen pro 1788. geschickt, u. verlangt zu wissen, ob ich die von diesem Jahr wöchentl. haben will, welches ich affirmative beantworte. Ich danke Ihnen bestens für diese gütigen Geschenke.

Graf Wallmoden,[124] der ältere Sohn, ist vorgestern hier eingetroffen. Er erzält, dass man in Hannover sehr befürchte Z.[125] werde seine Unterredungen mit dem ErbStatthalter in Holland, von dem er mit Enthusiasmus sprechen soll, herausgeben. Und Frau v. Steinberg fragte mich, ob ich es nicht verhindern könnte, dass der gute

---

[123] Peters, Besonders merkwürdige Reise von Amsterdam nach Surinam und von da zurück nach Bremen in den Jahren 1783 und 84, Bremen 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 144.

[124] Im Wallmodenschen Hause in Hannover war Forsters Schwester Antonia Erzieherin: vgl. an Soemmerring 517; Bodemann, Joh. Georg Zimmermann 342.

[125] Zimmermann.

Mann seiner Reputation, durch die Vertheidigung eines Menschen, der so allgemein verächtlich ist, nicht gar den letzten Stoss gebe. Wer kann ihm wohl helfen, wenn er sich so gern zum Ritter der Beschuldigten aufwirft, und Vertrauen zu sich selbst in dem Maasse besitzt, dass er glauben kann, der Ruf eines Menschen sey zu retten, wenn ein Zimmermann sein Lobredner wird. Könnte nicht Herr Brandes jun:[126] etwas über ihn vermögen, wenn Sie es nicht selbst übernehmen wollten, ihm einen warnenden Wink zu geben?

Unser Rhein ist am Dienstag aufgegangen,[127] und seitdem sehr angewachsen, jedoch ohne grossen Schaden zu thun; ein paar Wassermühlen sind vom Eise zu Grund gerichtet.

Therese, Jeannette und Thereschen sind gesund und empfehlen sich Ihrer väterlichen Liebe. Ich bin

Ihr eigner
Forster.

59.

M. d. 2. März 1789.

Inliegend, bester Vater, finden Sie einige Proben von Jeannettchens Progressen. Ich habe das brouillon, worauf ihre eigenen Entwürfe stehen, mitgeschickt, damit Sie desto besser urtheilen können, wie weit sich ihre Fähigkeit erstreckt. Ich hoffe, dass Sie recht gut werden wird. Ihren Starrsinn haben wir jezt nicht mehr zu bekämpfen.

Wenn Sie können, bitte ich der Br. Annalen eingedenk zu seyn; Archenholz bittet Sie selbst auch darum, und ich wünschte doch auch, dass mein Litteraturartikel nicht von HE. Meiners[128] mit zwey Worten, wie mein Cook[129] abgefertigt würde.[130]

Eben erhalte ich von Prinz August und von HE. Prof. Fischer Briefe. Der gute Prinz ist wieder auf sehr gutem Wege. Wenn er nur nicht zu früh wieder die rauhe Harzluft athmen muss!

Ueber die Genesung des Königs werden Sie sich wohl eben so sehr gefreut haben, als wir. Das war doch eine glückliche Standhaftigkeit von Pitt!

Gr. Walderdorf dankt Ihnen bestens für Ihr Andenken,[131] und für die Nachr. wegen des B. v. Specht. Sie verbinden ihn sehr, wenn Sie ihm mittheilen was Sie erfahren.

Wir sind hier recht gesund, den Catarrh abgerechnet, der insbesondere mich nicht verlassen will. Jeannette wächst beynah zu-

---

[126] Ernst Brandes (1758—1810), 1791 Kurator der Universität Göttingen, 1805 Geheimer Kabinettsrat; vgl. über ihn Briefw. II, 9.
[127] Vgl. Briefw. I, 765.
[128] Vgl. über ihn Archiv LXXXIX, 17, Anm. 6.
[129] Gött. Gel. Anz. 1789, 1239.
[130] Vgl. Gött. Gel. Anz. 1789, 671.
[131] Vgl. Briefw. I, 787.

sehends und bekommt derbe, feiste Backen, die zuweilen recht braunroth aussehen.

Ich muss eilen zu schliessen, denn die Post will fort, und die vorige Woche bin ich so mit Besuchen und Arbeiten, und einer um Sömmerrings willen unternomenen Excursion nach Frankfurt beschäftigt gewesen, dass ich nicht zum Schreiben komen konnte. Therese küsst Ihre Hand. Ich bin dankbarlich Ihr

Forster.

60.

M. d. 5. April 1789.

Ich eile, liebster Vater, Ihnen die gute Nachricht zu geben, dass Müller wieder aufkommt.[132] Er war gestern Morgen so schlecht, dass alle Medici ihn aufgegeben hatten, und alles im Hause, schluchzte und weinte, daher schrieb ich Ihnen die Nachricht, dass keine Hofnung mehr sey. Nach Abgang meines Briefes brach er einen grossen Spulwurm aus, und dies verschafte ihm Linderung. Jetzt versichert der Geh. Rath Hofmann, er sey ausser aller Gefahr. Seine Krankheit war kein Gallenfieber, sondern eine fürchterliche Hämorrhoidalkolik, wobey der Leib zu einer ganz ungeheuren Circumferenz aufgetrieben wurde, und der Brand befürchtet werden musste.

Sie werden nachstens ein Pack Bücher von mir erhalten; es geht d. 7ten oder 8ten Apr. von hier ab, und in Frankfurt wird es einem Fuhrmann gegeben. Therese legt ein Pack an die liebe Mama bey; ein kleines Päckchen werden Sie darin finden für Hofr. Blumenbach,[133] und eines an Dr. Girtanner.[134]

Auch befindet sich darin ein Pack trockne Pflanzen an HE. Thunberg[135] in Upsal, welches Sie gütigst, auf der fahrenden Post nach Stettin, an den Wundarzt Herrn Deneke daselbst schicken, und mir Ihre Auslage dafür anrechnen wollen —

Ich küsse Ihre Hand, mein bester Vater. GF.

61.

Mainz. d. 8. April 1789.

Liebster, Gütigster Vater, heute ist mit dem Marktschiffe ein Pack Bücher für Sie, nach Frankfurt abgegangen. Dort giebt es

[132] Vgl. über Müllers Krankheit noch Briefw. I, 796. 799; Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. V, 399. 400.

[133] Vgl. über ihn Archiv XCI, 137, Anm. 35.

[134] Christoph Girtanner (1760—1800), Arzt in Göttingen, dann Gothaischer Hofrat; vgl. über ihn Briefw. II, 76; an Soemmerring 523; Briefe u. Tageb. 1790, 120.

[135] Karl Peter Thunberg (1748—1828), 1784 Professor der Medizin und Botanik in Upsala; sein Dankschreiben an Forster steht Briefw. II, 792.

mein Freund HE. Willemer[136] einem sichern Fuhrmann der es weiter schaft.

In dem Pack finden Sie alle Bibliotheksbücher die ich von Ihrer Güte noch hatte. Vom Schöpf habe ich Ihnen noch keine Anzeige geschickt, sie soll aber sicherlich folgen.

Ferner finden Sie ein Pack mit P. T. bezeichnet, das sind die Pflanzen für HE. Thunberg; dazu gehört der hier beygehende Brief an HE. Deneke, in Stralsund. (ich glaube aus Versehen schrieb ich Stettin im vorigen Briefe.) Sie haben die Güte und schicken das Pack und den Brief nach Stralsund; allenfalls könnte noch ein Umschlag um das Pack gut seyn.

An HE. Hofrath Blumenbach ist eine Kleinigkeit beygeschlossen, desgleichen an HE. Dr. Girtanner.

An die liebe Mama ist etwas Piqué dabey, welches sie verlangt hat.

Morgen machen wir unsere Rheinfahrt.[137] Ich nehme die Reise des jungen Anacharsis[138] mit, um ein wenig in griechischen Ideen zu schwelgen. Wir küssen Ihre Hand, liebster Vater und sind

Ihre guten Kinder.

P. S. Müller hat ausser den Hämorrhoiden, Würmer; er hat einen grossen Wurm ausgebrochen, und nun hat er ein grosses Geschwür. Alle Gefahr ist jezt vorbey, wie die Aerzte versichern; allein er ist äusserst schwach.

62.

Düsseldorf d. 17. April 1789.

Seit dem 11ten sind wir mit Sömmerring hier, bester Vater, und leben frohe Tage bey unserm guten, treflichen Jacobi.

Hier habe ich auch eben Ihren Brief vom 8ten erhalten. Ich eile mit ein paar Worten nur, darauf zu antworten. Zuerst, in Absicht auf die K. Societät in London. Alle Auswärtigen Mitglieder sind blos honorary und bezalen nichts; sie erhalten aber auch nicht die Transactionen. Ein Ausländer muss wenigstens sechs Monate lang in England gewesen seyn, wenn er ein einheimisches Mitglied (d. i. ein contribuirendes) werden will. Es ist also nicht nöthig diese Ernennung eines Ausländers abzulehnen.[139]

Sonderbar dass Broussonnet noch nichts von meiner Rückkunft nach Deutschland wusste. Die Herren von der Société royale d'Agri-

---

[136] Johann Jakob von Willemer (1760—1838), Banquier in Frankfurt: vgl. an Soemmerring 516. 558. 561.

[137] Nach Düsseldorf zu Jacobi in Begleitung Soemmerrings: vgl. Briefw. I, 798. 804; Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. V, 399.

[138] Vom Abbé Barthélémy, erschienen Paris 1788.

[139] Vgl. Briefw. I, 801.

culture haben mir warlich unverdiente Ehre angethan. Erst ernannten sie mich zum Correspondeten, jezt, ohne dass ich für sie etwas habe thun können, zum Associé étranger. Wie man doch zu solchen Dingen kommt![140]

Camper[141] ist an einer Lungenentzündung gestorben. Nichts wollte helfen. Zehn Tage lang litt er fürchterlich. Fünf mal liess man ihm Ader. Wie unsicher die Medicinische Hülfe, wenn das Stündlein da ist!

Theresen thut die Reise wohl. Wir hattens ein wenig kühl auf dem Rhein, aber sehr angenehm. Hier sind wir herrlich aufgehoben; schon zweymal waren wir auf der schönen Galerie!

Jacobi grüsst Sie herzlich und voll innigster Verehrung. Die 2te höchst vermehrte, umgearbeitete Auflage seines Spinoza kommt zur Messe heraus.[142]

Wir küssen Ihre Hand, mein bester Vater. Ihr

Forster.

PS.

Montag reisen wir nach Mainz zurück, wo wir Donnerstag Abends, d. 23. April, einzutreffen gedenken.

Nach einer Randbemerkung Forsters gehört folgendes undatierte Blatt zu dem Briefw. I, 807 gedruckten Fragment vom 22. Mai 1789.

63.

Auf dem Titelblatt von Jacobis Buch ist Mendelssohn und Lessing; die Schlussvignette, ganz wie Sie vermuthen,[143] Jacobi selbst. Keins von diesen Porträten ist getroffen. Der Künstler, HE. Langer,[144] ist ein sehr artiger Mann von vieler Kenntnis in seinem Fache, allein er hat keine glänzende Talente; daher sind auch diese Stücke nicht sehr gerathen. Der Kupferstecher Thelott[145] ist in seiner Art mehr Genie. Er hat in England gelernt. —

Herr Huber,[146] ein Sohn des Prof. Hubers in Leipzig, den Sie gewis kennen, ist bey der hiesigen sächs. Gesandschaft Sekretair. Wir sehen uns sehr oft; er hat sehr gute ästhetische und belletristische

---

140 Vgl. Briefw. I, 801; an Soemmerring 308.

141 Peter Camper (1722—1789), 1749 Professor der Anatomie in Franeker, 1763 in Groningen, seit 1773 privatisierend; vgl. über ihn Briefw. I, 165; Sämtl. Schr. III, 311; VII, 170.

142 Vgl. Briefw. I, 799.

143 Vgl. Briefw. I, 810.

144 Johann Peter von Langer (1756—1824), 1784 Professor, 1789 Direktor der Düsseldorfer, 1806 der Münchener Akademie.

145 Scheint sonst nicht bekannt zu sein.

146 Vgl. über ihn Archiv LXXXIX, 22, Anm. 18.

Kenntnisse, und schreibt jezt sein Trauerspiel, das heimliche Gericht, vollends fertig. Dazu braucht er sehr nothwendig:

den dritten Band der Sammlung der Gesellschaft der freyen Künste, Leipz. 1756. 8º

Hätten Sie wohl die Güte mir dieses Buch für ihn auf eine kurze Zeit zu schicken? Wenn es kein gar starker Band wäre, könnte es über Duderstadt mit der reitenden Post kommen.

Therese dankt für Ihren lieben Brief.[147] Wir küssen Ihre Hand mit inniger Liebe. GF.

64.

Mainz d. 8 Jun. 1789.[148]

Ihre beiden Briefe, mein Theuerster Vater, der vom 31. May. und vom 3. Jun. auch das Pack mit Büchern, sind richtig angekommen.

Ich danke Ihnen bestens für den schönen 4ten Band des Virgil,[149] auf dessen Gebrauch ich mich jezt sehr freue. — In HE. Hubers Nahmen danke ich auch für die Sammlung der Gesellschaft der fr. Künste und die Mühe, die Sie sich deshalb gegeben haben; ich habe ihn selbst noch nicht gesprochen. Mit HE. Hofr. Kästners Krankheit hoffe ich wird es doch wieder besser seyn!

Die Recensenda will ich sogleich besorgen und sollen Sie solche mit ehestem wiederbekommen.

In Rücksicht unserer kleinen Jeannette seyn Sie doch nicht besorgt. Ich schreibe Ihnen alles was ich bemerke, und das thut die liebe Therese auch, aus dem Grundsatz, dass es besser ist, Kleinigkeiten anzuzeigen, als auf einmal über eine auffallende Veränderung zu klagen. Sie ist übrigens sehr gesund; hat Appetit, schläft vortreflich, verdaut sehr gut, und ihre Indolenz ist sicherlich eben so viel der habitude als dem Temperament, und dem Bau ihres Körpers zuzuschreiben. Sie hatte ehedem, weil mehrere die Aufmerksamkeit theilten, nicht so strenge Aufsicht, und gewöhnte sich also an mancherley Dinge, die sie jezt allmählich wieder verlernen muss. Was ich ihr hauptsächlich verbiete, ist das Sitzen gleich nach Tische; und was ich empfehle ist eine etwas mässigere und länger fortgesetzte Bewegung, anstatt der kurzen Anfälle von ausgelassenem Toben, wodurch sie sich nur erschöpft. Sie hat während ihres Hierseyns schon drey Paar Strümpfe gestrickt; ausserdem näht sie zuweilen, und mit dem Schreiben bin ich jezt auch zufrieden; sie bekommt nach und nach eine sichere Hand, und das ist die Hauptsache. Ihre Launen sind bey weitem nicht mehr so arg als sie waren; sie kommt

---

147 Gedruckt Briefw. I, 805.

148 Vom selben Tage ein Brief an Jacobi Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. V, 400.

149 Herausgegeben von Heyne, erschienen Leipzig 1789.

gleich wieder zu sich, wenn sie etwas versehen hat, und mault nicht mehr wie ehedem. Kurz, einen deutlichen Fortschritt kann ich gewahr werden; die Zeit wird mehr thun, und wir wollen uns bemühen das Unsrige zu thun. Dass wir nicht anders als sanft und freundlich mit ihr verfahren, ist sicherlich das einzige Mittel sie zu bilden, zumal wenn man Ernst im erforderlichen Augenblicke zeigt. Ihr Kopf wird doch auch bey zunehmendem Alter klarer, und sie sieht selbst ein, dass man sie um ihres eigenen Besten willen belehrt, zurechtweiset, tadelt oder schilt, wenn die Umstände es erfordern. In Betracht Ihres Körpers bleibt es vorerst bey dem Kalten Bade, welches sie Nachmittags um fünf Uhr nimmt, beym Trinken des Schwalbacher Brunnens, und bey einer gewissen Auswahl in ihrer Diät, z. B. dass sie nicht zuviel Saures isst. Da sie schnell wächst, so wird unter unablässigem Erinnern sich gerade zu halten, die Natur selbst in den noch biegsamen, weichen Knochengerüste wirken, und wie es in unzäligen Fällen zu gehen pflegt, sie wieder gerade bilden. Gemeinhin ist es Vernachlässigung im maintien, welches in der Kindheit die Folge einer kleinen Schwäche an irgend einer Seite des Skeletts ist, und dann selbst wieder Ursache wird, dass diese Schwäche sich zu einer wirklichen Verunstaltung vergrössert. Daher kann durch das Gegentheil leicht wieder einer solchen Tendenz entgegengearbeitet werden.

Herrn Sömmerring werde ich sofort seine Recensenda zustellen. Müller befindet sich, was innerliche Gesundheit betrift, recht gut; die Fistel muss aber operirt werden und er fürchtet sich vor Schnitt und Band.[150] Er wohnt in der Favorite, wo sich izt der Kurfürst aufhält, und hat alles frey vom Hof. Aber schönes Wetter geht uns seit 14 Tagen ab. Mich friert heute, und täglich regnet es. Das sind die Nachwehen des bösen Winters. Indessen giebt es doch schon seit 8 Tagen Kirschen.

Ich brauche die Molken fort, wiewohl mein Magen eben nicht dabey gewinnt; allein ich schlafe doch schon etwas besser, und den Tag über befinde ich mich wohl.

Den armen Hermes[151] bedaure ich sehr, wenn es ihm so geht, wie Sie meynen. —

Henslers Schrift gegen Girtanner[152] habe ich noch nicht einmal gesehen, und überhaupt noch kein Blatt von der Messe.

Der Verleger der Pelew-Inseln[153] ist nicht fertig geworden mit den Kupfern. —

Die kleinen Schriften und meinen deutschen Dupaty

[150] Vergl. Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. V, 400.

[151] Johann Timotheus Hermes (1738—1821), 1772 Prediger in Breslau: vgl. über ihn Briefw. I, 778. 789.

[152] Geschichte der Lustseuche Bd. II, Hamburg 1789.

[153] Hoffmann in Hamburg.

werden Sie wohl schon gesehen haben. Bücher nach Göttingen schicken, und aus Mainz zumal, heisst doch wohl Wasser ins Meer giessen.

Der 2te Band meines Cook wird nun endlich auch in ihren Händen seyn.

Ich soll die Essays sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix; par Condorcet, übersetzen,[154] wofür mir der Graf v. Windisch Grätz[155] ein Geschenk versprochen hat, noch ausser dem Honorar, das ich vom Verleger bekomme.

Tausend Grüsse von Theresen und unsern Kleinen Leuten. Ich küsse Ihre Hand, mein gütiger Vater. Forster.

65.

M. d. 15. Jun. 1789.[156]

Hier, bester Vater, einstweilen die Anzeige des Memoir[157] und der Reise der Lady Craven,[158] die uns viel Vergnügen gemacht hat. Ich werde die übrigen nächstens folgen lassen, und sodann die Bücher gleich wieder zurückschicken.

Wir sind alle wohl und küssen Ihre Hand. GF.

66.

Mainz d. 27. Junius 1789. —

Hierbey, mein gütigster Vater, erhalten Sie einige Recensionen; nämlich Schöpf; Hollingsworth,[159] und Norris.[160] Leztern habe ich eigen, und er gehört gleichsam zum Hollingsworth. Mit nächstem schicke ich Ihnen auch eine Anzeige von Dixons Reise um die Welt,[161]

[154] Vgl. Briefw. I, 834; an Spener Archiv LXXXVIII, 26; Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. V, 400.

[155] Vgl. Sämtl. Schr. VIII, 96.

[156] Vom selben Tage ein Brief an Spener Archiv LXXXVIII, 25.

[157] *Memoir of a Map of the Countries comprehended between the Black Sea and the Caspian with an Account of the Caucasian Nations and Vocabularies of their Languages*, London 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1115.

[158] *A Journey through the Crimea to Constantinople in a Series of Lettres*, London 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1193.

[159] *A Dissertation on the Manners, Government and Spirit of Africa, to which is added Observations on the Present Application to Parliament for abolishing Negro-Slavery in the British Westindies*, Edinburgh 1788; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1209 (Sämtl. Schr. V, 352).

[160] *Memoirs of the Reign of Bossa Ahadee, King of Dahomy, to which are added the Author's Journey to Abomey and a Short Account of the African Slavetrade*, London 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1211 (Sämtl. Schr. V, 353).

[161] *A Voyage round the World*, London 1789; die Recension Gött. Gel. Anz. 1789, 1154 ist von Meiners.

heute konte ich sie nur nicht ganz fertig machen. Ferner erhalten Sie eine Anzeige von Brisson.[162]

Gestern ist ein Pack Bücher mit der fahrenden Post an Sie abgegangen, enthaltend

Lady Craven's Journey,
Map of the Countries bordering of black Sea.
Hollingsworth.
Danman's tables und
Brünninghausen.

Beygelegt ist ein kleines Päckgen von HE. HR. Sömmerring an HE. Ulrich mit Dupletten von Gel. Anzeigen.

Wir haben hier seit den lezten Gewittern wieder elendes, stürmisches, kaltes, regnigtes Wetter; wie schlecht mag es nicht bey Ihnen seyn! Herr Capit. Schwarz aus Braunschweig war hier; er geht als PrinzenGouverneur nach Neuwied.

Bey so schlechter Witterung kann mein Magen noch nicht zu Gnaden kommen. Jeannette hat einen Catarrh gehabt, der aber wieder vorüber ist.

HE. Huber bittet um Erlaubniss, den Band der Leipz. Samml. noch ein wenig zu behalten.

Den 7ten Jul. geht der Kurf. und HE. Müller in einer Jacht zu Wasser nach Aschaffenburg. Müller ist ganz wohl, bis auf die Fistel. Der Kurf. hat wirklich an den Magistrat von Strasburg geschrieben, um sich Marschalls Ueberkunft auszubitten.

Dass man hier bey der Universität nichts ausrichten kann, davon habe ich neue Beweise. Statt mir die Schwierigkeiten aus dem Wege zu räumen macht man welche. Ich kann es zum Glück geduldig ansehen, und tröste mich, dass es überall nicht viel besser geht, nur mit dem Unterschiede, dass man nicht überall soweit zurück ist.

Wir küssen Ihre Hand, bester Vater. GF.

PS. Hier eine Epistel von Jeannetten.

67.

M. d. 29. Jun. 1789.

Hier kommen noch einige Anzeigen nach, von Dixons Reise um die Welt, von der Vossischen Uebersetzung derselben,[163] und von Capt. Tench's Narrative of the Exped^{n}. to Botany bay.[164]

Wenn Sie Gelegenheit fänden, bester Vater, einmal meiner

---

[162] *Histoire du Naufrage et de la Captivité de M. de Brisson,* Genf und Paris 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1251.

[163] Gött. Gel. Anz. 1789, 1952.

[164] Erschienen London 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1169.

Uebersetzung des Dupaty zu erwähnen, und von meinen kleinen Schriften ein Wort zu sagen,[165] so würde es mir, glaube ich, vortheilhaft seyn. Von Cooks lezter Reise werden Sie den 2ten Theil endlich erhalten haben, dessen Kupfer sehr sauber gerathen sind. Der Verleger[166] verdiente wohl wegen seiner Bemühungen um die Kunst in Deutschland, dass man die Erscheinung dieses Bandes und seiner vortreflichen Verzierungen, die den englischen vollkommen an die Seite gesetzt zu werden verdienen, mit einigen Zeilen anzeigte. Unser Publikum ist noch träg über diesen Punkt, und muss mit der Nase auf das Gute was man ihm darreicht, gestossen werden.

Der gute HE. O. Bergrath Ferber[167] hat mit s. Frau und Tochter den gestrigen ganzen Tag bey uns zugebracht. Bey der schlechten Witterung, hat ihm das Schlangenbad wenig oder nichts geholfen; es ist warlich hier so kalt wie um Martini. Er reiset nun mit seiner Gicht weiter nach der Schweitz. HE. Lucius,[168] Sömmerring und Dr. Suter[169] brachten den Abend mit uns zu bis zwölf Uhr. Ferber ist ein Mann der viel gesehen hat, und von dem man sehr viel lernen kann. Eine Annehmlichkeit unserer Lage hier sind diese Besuche von verdienstvollen Fremden.

Meine Uebersetzung der Nachricht von den Pelewinseln erscheint erst in 6 Wochen; der Buchdrucker hat allerley Unglück gehabt, drey Leute sind ihm durchgegangen, u. s. f.

Ihre gute Therese trägt mir auf, Ihnen zu erzälen, dass sie gegen das Ende dieses Jahrs wieder einem Wochenbett entgegensieht.[170] Sie ist dabey, Gottlob, recht gesund, und ihre Brust, trotz der ungünstigen Witterung, hält sich gut.

Jeannette und die kleine Therese befinden sich wohl. Wir gedachten auf ein paar Wochen das Rheingau zu besuchen, allein bey so schlechter Witterung kann vor der Hand nichts daraus werden. Vielleicht bessert sich die Jahrszeit gegen den Herbst. — Tausend herzliche kindliche Grüsse von uns allen. GF.

68.

M. d. 20. Jul. 1789.

Therese ist noch in Eltvill.[171] Ich bin heut in die Stadt gekomen, um einige Geschäfte abzuthun. Es werden endlich noch ein

[165] Die Recensionen stehen Gött. Gel. Anz. 1789, 225. 1441.

[166] Spener in Berlin.

[167] Vgl. über ihn Archiv XCI, 159, Anm. 144.

[168] Holländischer Gesandter in Mainz: vgl. über ihn Briefw. I, 682; an Soemmerring 507.

[169] Vgl. Briefw. II, 231; an Soemmerring 646.

[170] Vgl. an Spener Archiv LXXXVIII, 28.

[171] Vgl. Briefw. I, 820. 827. 840; an Spener Archiv LXXXVIII, 29; Briefe von und an Bürger III, 210.

paar Repositoria in den alten Bibliothekssaal, den Sie gesehen haben, gestellt, wodurch ich etwas Platz gewinne; ein elender Behelf, allein immer besser als gar nichts.[172]

Die Anzeige von Dixon, liebster Vater, schicken Sie mir wohl bey Gelegenheit zurück. Ich werde sie anderwärts brauchen können. — Von den kl. Schriften werde ich eine Anzeige machen.

Ich habe eben heut aus England erhalten:

Mrs Piozzis Journey through France, Italy & Germany.
(Anburey's) Travels through the interior parts of America.
Shaws Tour to the West of England.

Wenn Sie nichts dawider haben, schicke ich Ihnen Anzeigen von diesen Büchern.[173]

Unsere liebe Therese befindet sich in Eltvill sehr leidlich, und geniesst das Landleben und seine Ruhe recht sehr. Die Kinder sind auch gesund und vergnügt. Wir haben zwar oft Gewitter, aber zwischen durch wieder erträgliche Tage. Die Weinerndte wird dieses Jahr misrathen, und alles sehr theuer werden, doch wird es in unserer Gegend bis zum eigentlichen Mangel nicht kommen.[174]

Sie werden jezt wohl von Ihrer Ilfeldschen Reise zurück seyn. Wenn sie nur auch angenehm und erholend gewesen ist!

Eine Fürstin Lubomirska[175] hat mich in Eltvill besucht, und mit ihr ein Graf Tarnowski, der in Egypten gewesen ist. Er lobte Volney[176] und verwarf Savary.[177]

Dr. Girtanner wird nun wohl glücklich in Amsterdam angekommen seyn.

Wir küssen Ihre Hand, mein bester Vater! Ihr

Forster.

69.

Mainz d. 1. Aug. 1789.

Seyn Sie doch so gütig, mein bester Vater, für meine Rechnung an HErrn von Trebra[178] zu Zellerfeld R 11. 8 gg. zu bezahlen, den Ld'or zu 5 R. gerechnet.

Angebogene Rechnung wird Ihnen zeigen, was ich seit Neujahr für Jeannetten ausgelegt habe. Wenn ich den Aufenthalt in Eltvill abrechne, dessen ihre Gesundheit sehr bedurfte, und der

---

[172] Vgl. Briefw. I, 813.
[173] Die Recensionen stehen Gött. Gel. Anz. 1789, 1718. 1967; Shaw ist nicht besprochen.
[174] Vgl. Briefw. I, 819.
[175] Vgl. Briefw. II, 433.
[176] *Voyage en Egypte et en Syrie*, Paris 1787.
[177] *Lettres sur l'Egypte*, Paris 1788.
[178] Friedrich Wilhelm Heinrich von Trebra (1740—1819), 1780 Viceberghauptmann in Zellerfeld, 1791 Berghauptmann in Klausthal, 1801 Oberberghauptmann in Freiberg; vgl. über ihn an Soemmerring 21. 29. 50.

ihr gut bekommen ist, sind die übrigen Ausgaben unbeträchtlich. Die Komödie, werden Sie sehen kostet zuweilen 30, zuweilen nur 24 Xr. dieser Unterschied kommt daher, weil Therese sie auf verschiedene Plätze, entweder ins Parterre oder auf die Galerie, mitgenommen hat.

Wenn ich obige R. 11. 8 gg., an den HE. v. Trebra, von der Rechnung abziehe, behalte ich noch R. 16. 14 gg. bey Ihnen gut, womit es Zeit genug hat, zumal da Therese mit der Mama in Abrechnung steht.

Wir haben hier seit 3 Tagen sehr hohes Wasser, fast so hoch als es beym Eisgang war. Im Gebirge zwischen dem Main und dem Neckar sind schreckliche Wolkenbrüche gewesen.

Das Kayserl. Regiment Bender, soll bald wieder hier durch nach Brabant marschiren, um die Unruhen dort zu stillen; es scheint fast, als ob der Geist, der Paris und Strasburg belebt, auch die Brabanter ergriffen habe. Wären doch diese unruhigen Köpfe bey den Armeen, die jezt überall stehen, und nichts thun!

Wir sind hier alle wohl, nur zeigt sich etwas Schnupfen; bey der kalten, feuchten Witterung ist das unvermeidlich.

Therese küsst mit mir Ihre Hand. GF.

70.

M. d. 1. Sept. 1789.

Hierbey schicke ich Ihr Verzeichnis, liebster Vater, wieder zurück. Was ich einsehen möchte, ist roth angestrichen. Indessen verlange ich keineswegs die Bücher belletristischen und artistischen Inhalts (wie Athenaid, u. Gilpin) wenn Sie dadurch dem Recensenten vorenthalten würden.

Was Sie mir schicken, erhalten Sie prompt zurück.

Einige Recensionen sind angefangen, aber keine vollendet; ich kann also heut nichts mitschicken.

Wir sind alle gesund und küssen Ihre Hand, bester Vater.

Ihr

Forster.

71.

Mainz d. 19. Sept. 1789.

Anbey, mein theurester Vater, erhalten Sie noch eine Anzeige, von Consetts Reise.[179] Ich habe während dieser Zeit andere Arbeit in Händen gehabt, so dass ich zum Recensiren nicht kommen konnte; nächstens folgen noch einige Anzeigen. —

Von Ihnen haben wir nun lange nichts gehört, doch wissen wir

[179] *A Tour through Sweden, Swedish Lapland, Finland, and Denmark*, London 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1633 (Sämtl. Schr. V, 355).

aus Marianens vorgestern angekommenem Briefe, dass Sie gesund sind, und eine Schildkröte haben verspeisen helfen. Nun werden Sie also aus Erfahrung wissen, wie wir zuweilen auf unserer Reise um die Welt gelebt haben, denn eine Schildkröte war uns ein Fest.

Mit Müller, sagt man, gehe es wieder schlecht. Neue Kanäle sollen sich wieder gezeigt und eine neue Operation nothwendig gemacht haben.[180] Wenn es so fort geht, zweifle ich fast selbst an seinem Aufkommen. Unersetzlich wäre uns hier der Verlust. Denn er hatte sich schon sehr in das deutsche Staatsrecht hineingearbeitet; und seine übrigen Talente dazu! Von dem Tage an könnte man rechnen, dass der deutsche Fürstenbund einen tödtlichen Stoss bekommen hätte.

Morgen reiset unser guter Hr. v. Humboldt[181] weiter, nach der Schweiz. Die Witterung ist traurig, wie sie um das aequinocticum zu seyn pflegt. Ich habe mir gestern Nachmittag wirklich ein wenig einheizen lassen.

Therese und die Kinder sind wohl, und herzen und küssen ihren lieben Vater in Gedanken. Ich bin mit inniger Liebe

Ihr
dankbarer Sohn
F.

Man sagt hier die Post sey in Cassel gesperrt, und kein Brief werde fortgeschickt, damit sich keine Nachricht von dem Aufstand verbreiten könne. Sie schreiben also wohl über Duderstadt?

Zu dem Briefw. I, 838 gedruckten Briefe vom 3. Oktober 1789 gehört nach einer Randbemerkung Theresens folgendes Fragment.

72.

.... und gefühlt, dass sie es zum Theil durch mich waren. Das giebt mir Muth und Kräfte, noch fernerhin auf dasselbe Ziel loszuarbeiten; immer fallen dabey einige Brosamen des Genusses für mich selbst ab; und wäre auch nur der Gewinn, sich selbst mehr genügen zu können, weil man es muss, unabhängiger vom Coexistirenden, im Bewusstseyn dass man anderen zu etwas nützlich ist, seinen Gang zu gehen, so ist das schon genug und mehr als in Tausenden Einer erlangt, denn was ist schwerer, als sich zu bereden, keine Forderungen zu machen, und zu geniessen, was die Minute schenkt!

Meine liebe, vortrefliche Therese ist hier in dieser Jahresfrist auch ungleich gesunder, ruhiger, glücklicher geworden, als sie es in Göttingen war; Klima und häusliche Beschäftigung und gesunde

---

[180] Vgl. Forster, Sämtl. Schr. VIII, 94.
[181] Wilhelm: vgl. Briefw. I, 829. 831. 832. 834; Sämtl. Schr. VIII, 96.

Vernunft mussten das bewirken. Mein Gefühl und meine Ueberzeugung von ihrem Werthe lassen sich nicht umstimmen, nicht herabstimmen; eher stimme ich sie hinauf, weil ich Vervollkommnung sehe, die sich täglich bey der Erziehung Jeannettens und Thereschens äussert. Ich bin höchst zufrieden in der Liebe und Freundschaft die sie für mich hat, und es ist mir im Grunde besser, dass meine Eigenliebe einer Anmassung mehr entsagt, und dadurch einer Täuschung weniger unterliegt. Dem kritischen Tage der Entbindung sehe ich doch nicht ohne einige Unruhe entgegen, weil ihre Brust, obwohl viel besser als in Göttingen, doch noch immer schwächlich ist, und jede Anstrengung nachempfindet.

Thereschen ist jezt auf eine Zeitlang von den Würmern in Ruhe gelassen worden, und befindet sich besser. Jeannettens Gesundheit hat am meisten von uns allen gewonnen. Ihr Körper hat an Wachsthum und Ebenmaas der Theile beträchtliche Fortschritte gemacht; sie sieht jezt frischer aus als je, und ist auch aktiver als zuvor. Trägheit und Langsamkeit, im physischen und sittlichen, müssen bey ihr hauptsächlich bekämpft werden; zum Theil, ist dieses mit gutem Erfolg geschehen; wir müssen mit anhalt[end]em Eifer fortfahren; wenn wir auch nicht ganz überwinden, was Gewohnheit so tiefe Wurzel schlagen liess, so lässt es sich doch auf einen gewissen Punkt bringen.

Verzeihen Sie mir, mein Geschwätz, lieber gütiger Vater. Es ist so wohlthätig, wenn man zuweilen sein Herz ausschüttet; und dass ich es bey Ihnen darf, dafür bürgt mir, Ihr liebes zärtliches Vaterherz. Heut ging mir so mancher Gedanke über Vergangenheit und Zukunft durch den Kopf, dass ich mich der Erleichterung nicht erwehren konnte, mit Ihnen davon zu plaudern. Ich küsse Ihre Hand, mein Theurer väterlicher Freund, den ich so innig liebe!

GF.

73.

Mainz d. 6. Octob. 1789.

Hier, mein theurester Vater, zwey Anzeigen,
von Mrs Piozzis Observations
und von Description de la Nigritie.[182]

Die andern Sachen stosse ich nun nach der Reihe ab, und diese Woche noch werden die Bücher retour gehen. Ich weis nicht, ob ich vergessen habe Ihnen zu melden, dass ich die Descript. de la Nigritie selbst hätte; schade um die Hin- und Hersendung!

Wegen der Madam Forkel[183] erlauben Sie mir, ein Vorwort bey Ihnen einzulegen. Die arme Frau hat sich während ihres hiesigen Aufenthalts äusserst gut aufgeführt, und ist sehr oft in meinem

[182] Die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1748.
[183] Vgl. über sie Archiv LXXXIX, 26.

Hause gewesen. Sie ist gewis ungleich mehr zu beklagen als zu verurtheilen. Wenn Sie davon nähere Belege wünschten, könnte Therese oder ich, Ihnen ihre Geschichte und Verhältnisse mit dem Egoisten den sie zum Manne hat, erzälen. Herr Bürger und Hr. Sartorius [184] und HE. Schlegel sind auch unverantwortlich mit ihrem Namen umgegangen. Doch das gehört jezt nicht zu dem was ich sagen wollte. Sie ist in Berlin bey Engeln [185] und durch seine Hülfe Schriftstellerin geworden, fürs erste nur Uebersetzerin der Geschichte der Königin Elisabeth von Mlle de Keralio; [186] jezt, da sie sich wegen ihrer Verwandten und weil HE. Forkel [187] mit ihrem Vermögen nicht zum Besten gewirthschaftet hat, entschliessen müssen, zu ihm nach Göttingen zurückzukehren, wo sie nun wohl wenig Freude ausser dem Hause, und wenig Schonung von der Prüderie und der Bosheit der gött. Frauenzimmer zu hoffen hat, wünscht sie in dieser Carriere fortzufahren. Ich habe ihr hier eine Uebersetzung von Brissons Nachricht seiner Gefangenschaft unter den Arabern in Afrika durchgesehen, und ihr jetzt die Mrs. Piozzi zu übersetzen gegeben. Sehr wünschte sie, dass Sie die Güte hätten, ihr den Gebrauch der G. Bibliothek zu erleichtern, und diesen Wunsch, liebster Vater, wage ich mit meiner Vorbitte zu unterstützen. Es bleibt dem armen Weibe keine andere Ressource übrig, so lange sie in Göttingen wohnen muss. Sollte ihr Mann nach Hamburg kommen, so muss er sich doch den nächsten Winter über in Göttingen aufhalten, und in dieser Zeit kann sie mit Lektüre viel profitiren. Ich glaube, sie wünscht vorzüglich, die Geschichte zu studiren, soweit sich das ohne gelehrtes Sprachstudium thun lässt.

Therese küsst Ihre Hand, bester Vater, mit mir. Die Kinder sind recht gesund. Ihr

zärtlicher Sohn
GF.

74.

Mainz d. 9. Oct. 1789.

Beygehend erhalten Sie, mein gütigster Vater, die Anzeigen von
Gilpin Obss. on Scotland.
— — on the Riv. Wye.
Narrative of Transactions in Bengal, translated by Gladwin.
Memoirs of Knojeh Abdulkurreem ——————
und Indian Vocabulary, [188] welches leztere ich eigen besitze.

---

[184] Georg Sartorius (1765—1828), 1792 Privatdozent, 1797 Professor der Philosophie, 1814 der Politik in Göttingen.

[185] Vgl. über ihn Archiv LXXXVIII, 291, Anm. 9.

[186] Vgl. an Spener Archiv LXXXVIII, 37.

[187] Johann Nikolaus Forkel (1749—1818), 1770 Musikdirektor in Göttingen.

[188] Die Recensionen stehen Gött. Gel. Anz. 1789, 1817. 1819. 1804. 1805. 1752.

Die anderen Bücher, nebst Descr. de Nigritie sind mit heutiger fahrenden Post von hier an Sie zurück gegangen. Ich habe mir die Freyheit genommen, ein Päckchen an Madame Forkel beyzulegen, und schliesse hier auch einen Brief an sie bey, den Sie die Güte haben wollen zu befördern.

Munro[189] habe ich noch zurückbehalten, weil die gute Therese darin ein wenig zu lesen wünscht; er ist recht interessant. Auch von Sömerring habe ich die beiden anatomischen Bücher noch nicht. —

Ich habe heut die Bekanntschaft des Grafen v. Windisch Grätz gemacht,[190] der mir recht gut gefällt. Auch er ist ein Metaphysiker, wie Jacobi, doch von etwas verschiedener Denkart. Ich küsse Ihre Hand, mein bester Vater

Ihr

F.

Ich lege auch einen längst für HE. Girtanner eingegangenen Brief bey.

75.

Mainz d. 12. Oct. 1789.[191]

Ihren Brief, mein liebster Vater, vom 7. Octob. habe ich gestern erhalten. Das Buch, welches Sie zurückfordern, habe ich unverzüglich von HEn. Huber wiederverlangt, und es kommt mit dem ersten Bücherpackt, welches ich Ihnen schicken werde. Es thut mir sehr leid, dass es nicht eher zurückgegangen ist; ich hatte es ganz vergessen.

Es ist mir nicht minder leid, dass Sie mit der Abrechnung soviel Mühe haben, dies ist indessen nicht meine Schuld; wenn es nur von mir abhienge! Sie erhalten, wie Sie verlangen, alle Papiere zurück.

Die erste Rechnung, vom vorigen Jahr Octob — Decemb. für Jeannetten, ist bezahlt. Sie werden sich vielleicht erinnern, dass ich damals Ihnen Geld schuldig war, gegen welches jene Rechnung verrechnet wurde.

Die zweyte Rechnung war auch, wie Sie es billig verlangen, halbjährig gestellt. Dass nun hinterdrein die Damen mit ihren wechselseitigen Bestellungen gekommen sind, hat die Berichtigung bis jezt verzögert.

Jetzt beträgt also nach dem Entwurf, den Sie mir schicken, und dem ich nichts zuzusetzen habe, der Ueberschuss den ich bekommen soll, R. 58 .. 14 gg. in Pistolen. Ich werde darüber eine Assignation auf Sie stellen.

In Zukunft will ich dahin sehen, dass Therese gegen die ordent-

---

[189] *A Narrative of the Military Operations on the Coromandel Coast against the Combined Forces of the French, Dutch, and Hyder Alty Cawn.* London 1789; Forsters Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1953.

[190] Vgl. Forster, Sämtl. Schr. VIII, 96.

[191] Vom selben Tage ein Brief an Spener Archiv LXXXVIII, 31.

liche Abrechnungszeit keine Verwirrung machen soll. Die nächste Abrechnung also mit Ende Decembris.

Seit drey Tagen leide ich sehr an heftigen Kopfschmerzen mit Augenentzündung. Die Witterung ist seit dem Ende Augusts so elend, dass Kränklichkeit bey einem ohnedies nicht starken Körper kein Wunder ist. Ausser mir ist alles im Hause wohl. Therese hält sich noch recht tapfer.

Lichtenbergs Zufall [192] mag ihm Warnung seyn. Er kann leicht einmal auf diese Manier wegbleiben. Er schont sich immer nur von einer Seite, und reisst von der andern wieder ein.

Laudohn, sagt man, hat nun Belgrad eingenommen, bis auf die Citadelle. Dies, und die neulichen beiden Siege über den Grosvezir und den Hassanpascha werden wohl den Frieden zu Stand bringen, der endlich nöthig wäre, damit die Lebensmittel wieder abschlagen.

Ich habe aus England Capt. Portlock's Nachricht von seiner Reise [193] erhalten. Wollen Sie davon eine Anzeige? Sie würde zur Ergänzung der Meinersschen vom Dixon dienen. Munro folgt mit ehestem.

Ihr
dankbarer
F.

76.

Mainz d. 2. Nov. 1789.

Einstweilen, mein theurester gütigster Vater, nur ein paar Recensionen

von Munro und
von Meiner Uebersetzg der PelewInseln; [194]

leztere, glaube ich, haben allenfalls wohl Anspruch auf eine Anzeige.

Das Packet mit

Munro,
Samml. der G. d. freyen Künste, 3. Th.
und Parkinsons Voyage [195]

geht heut Abend an Sie zurück.

Sobald ich fertig werden kann, sollen Sie auch den Portlock angezeigt bekommen. —

Von uns kann ich heut nichts neues erzählen; wir sind alle wohl, und Therese hat vermuthlich noch einige Tage zu warten, ehe sie ihre beschwerliche Lage gegen die schmerzliche vertauscht.

Ihr
dankbarer Sohn
GF.

---

[192] Vgl. Briefw. I, 843. 850.

[193] *A Voyage round the World, but more particularly to the Northwest Coast of America, performed in 1785—1788,* London 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1789, 1913.

[194] Gött. Gel. Anz. 1789, 1959.

[195] Vgl. darüber Archiv XCI, 132, Anm. 5.

77.

Mainz d. 5. Nov. 1789.

In dem neulich abgegangenen Pack war noch von HE. HR. Sömmerring hinzugekommen

der Sandifort
und Azzo Guidi,

welche Sie, liebster Vater, mir für ihn überschickt hatten.

Hier erhalten Sie jezt den versprochenen Rest von Recensionen, nämlich von

Portlock's Voyage.
Dixon ins deutsche übersezt von J. R. Forster; und
(Anburey's) Travels through the inferior parts of North America.

Nunmehr bin ich mit dieser Arbeit, bis etwas Neues ankommt, ganz aufs Reine.

Eben geht Ihr lieber Brief vom 25. Oct. ein. Wir freuen uns, dass die gute Mama und das kleine Töchterchen sich so wohl befinden. Die schwarze Amme ist ja wohl die Besiegung eines Vorurtheils mehr in dem lieben aufgeklärten Göttingen! Nettchen ist gesund und würde Ihnen hoffentlich durch Ihre Progressen Freude machen, wenn Sie sie sehen sollten, obgleich wir noch immer weit vom Ziele bleiben, wie es in menschlichen Dingen zu gehen pflegt.

Es zieht sich am politischen Himmel schwarz zusammen; Brabant revoltirt; Lüttich wird von den Preussen geängstigt; die drey verbündeten Höfe London, Berlin und Haag fangen an zu den kaiserlichen Progressen scheel zu sehen. Ein Schwerd wird wohl das andere in der Scheide halten.

Zugleich mit Ihrem Briefe erhalte ich einen von meinem lieben Prinzen August, der mich auf den Sonnabend zu sich nach Frankfurt einladet. Ich werde mit Vergnügen hinüber eilen, diesen guten Menschen noch einmal, vielleicht zum leztenmal! zu sehen.

Therese ist noch immer nicht am Ziele; befindet sich aber ganz leidlich. Gestern machten wir noch einen Spaziergang von einer Stunde Wegs vor das Thor.

PS. Vom 6ten Nov. Gestern Abend habe ich in Gesellschaft der Frau von Wangenheim zugebracht, die nach Italien reisst. Sie wusste Ihre Gefälligkeit nicht genug zu rühmen, bey ihrer Durchreise von wenigen Stunden durch Göttingen.

Dürfte ich Sie wohl mit einer Frage bemühen? Wo finde ich wohl die beste Anweisung in Ansehung der Bestimmung des relativen Werths der Editionen der lateinischen Klassiker; damit ich mich derselben bey der Duplettenabsonderung bedienen könne?

Therese bittet, Sie möchten ihr zu gute halten, dass sie Ihnen jezt nicht schreibt, um Ihnen auch diesen Beweis ihrer herzlichsten Liebe zu geben. Ich habe sie versichert, in Ihrem Namen, dass Sie

unter den jetzigen Umständen sie wohl entschuldigen würden. Sie küsst mit mir ihrem lieben Vater die Hand. GF.

78.

Mainz d. 14. Nov. 1789.

Von einem Tage zum andern verschiebe ich schon eine ganze Woche lang das Schreiben, um Ihnen etwas Neues melden zu können, liebster Vater; aber unsere Therese hat entweder nicht rechnen können, oder der Wunsch nach Befreyung hat sie die Rechnung verkürzen lassen. Wir sind noch in Erwartung.

Heut vor acht Tagen brachte ich den Tag mit Pr. August und dem lieben Fischer sehr vergnügt zu. Ich bin sehr froh, dass der Prinz nur zur Sicherheit reist; wenn der grosse Körper nur weniger schwammig wäre, das übrige möchte noch gut gehen. Aber HE. Prof. Fischer ist doch zu bedauern, scheint es mir. Die öfteren Abwesenheiten können ihm in Göttingen als Artzt und als Lehrer nicht vortheilhaft seyn.

Die 2. Laubthaler für die Magd, und 7 fl. 30 X[r]. für die Theemaschine hat mir HE. Fischer eingehändigt.

Für Archenholzens Annalen, den 2[ten] Band, bin ich nun mit einem Aufsatz über brittische Kunst fertig geworden.[196] Es sind Reminiscenzen aus meinem Aufenthalt in England mit einigen wenigen neuen Nachrichten und mit vielen Reflexionen verwebt; das einzige Mittel sich mit Ehren aus der Sache zu ziehen, da ich eigentlich in London gewesen seyn müsste, um alles neue der dortigen Kunst zu beurtheilen. Solches elende Zeug, wie im Grunde diese Archenholzischen Annalen sind, erlebt auch schon die zweyte Auflage!

Für das Blatt des Braunschw. Magazins bin ich sehr verpflichtet. Allerdings eine etwas derbe Lüge, wenn sie so ganz aus der Luft gegriffen wäre; allein irgend ein Misverstand muss doch zum Grunde liegen. Das Blatt soll zurückerfolgen.

Wir sind alle wohl. Therese küsst Ihre Hand und freut sich mit mir, dass es der lieben Mama so wohl geht. Sagen Sie ihr viel liebes von ihren Kindern. F.

79.

Mainz. d. 15. Nov. 1789.[197]

Ich danke Ihnen bestens, mein gütiger Vater, für die Notiz von Harles,[198] die gerade das ist, was ich brauche. Den Harwood[199] kannte ich schon, und erinnere mich gar gut der Zeit, da er in London herauskam und hoch gepriesen wurde. Ich wünsche

---

[196] Sämtl. Schr. III, 447.

[197] Vom selben Tage Briefe an Jacobi Briefw. I, 851, Spener Archiv LXXXVIII, 36 und Bertuch (vgl. Im neuen Reich 1881, II, 828).

[198] Wohl Harles, *Introductio in historiam linguae latinae*, Nürnberg 1781.

[199] *A View of the Various Editions of the Greek and Roman Classics*, London 1775.

hauptsächlich bey alten Ausgaben der Klassiker auf innere Brauchbarkeit zu sehen, um darnach die Dupletten zu beurtheilen; denn die elenden Schuleditionen der Jesuiten werden selten des Beybehaltens werth seyn, wenn sie gleich verschieden in Ansehung des Jahrs und Druckorts sind.

Was Sie wegen Pr. August, schreiben, dass seine Reise ihm als Erziehung dienen müsse, habe ich seinen Begleitern geradezu gesagt, und gefunden, dass man es ihnen schon recht einleuchtend gesagt haben müsse, denn sie fielen mir gleich bey. Ich dachte, wenn sie nur auch die Leute wären, die ihm die Welt zeigen könnten!

Müller wird in vierzehn Tagen aus Strasburg hier zurück erwartet, und wie man sagt, ganz geheilt. Ich wünsche es ihm von ganzem Herzen. —

Meyers Reise nach Italien wird seinem kleinen Kapital vollends den Rest geben. Nicht übel, wenn die Kenntnisse, die er sich auf diesen Reisen erwirbt, ihn für die Zukunft beruhigen können; aber schon weniger zu billigen, wenn blos Unmuth und Gleichgültigkeit gegen die Welt und alle ihre bindenden Verhältnisse ihn umhertreibt. Ich besorge, das leztere ist mehr sein Fall. Wir hören sehr selten von ihm, ich fast gar nicht, und denn nur die indifferentsten Sachen. — Ifland schrieb mir, er hienge an nichts, und fand es gräslich; an etwas müsse man hängen, meynte er, sey es auch etwas noch so unbedeutendes. Wir können die Menschen nicht ändern, jedem muss seine Richtung bleiben, wie das Schicksal sie hinzeichnete; auch die Störung muss man sich gefallen lassen, die einem widerfährt, wenn eine so excentrische Bahn die unsrige berührt. Nur verliert das Leben viel von seinem Werthe, indem man auf der einen Seite soviel Unvermögen anderen ihre Existenz zu erleichtern bey sich selbst empfindet, und auf der andern sieht, wie wenig man sein eignes Schicksal in der Hand hat, wie viel auf Verhältnisse ankommt, die sich nimmermehr berechnen lassen!

HE. Hofr. Frank,[200] unser Prorector hat mich sehr gebeten, ich möchte bey Ihnen für einen gewissen jungen Ackermann intercediren, der in Göttingen studirt, damit er einen Freytisch erhalten möchte. Sie haben schon die Güte für den jungen Menschen gehabt, ihn ad interim daran Theil nehmen zu lassen, allein er wünscht gar sehr um die Fortdauer des Freytisches, und Frank giebt ihm das Zeugnis, dass er würklich bedürftig, dabey fleissig und von guten Sitten, folglich einer Empfehlung würdig sey. Es würde mich sehr freuen, wenn es angienge.

Hier sind wir noch nicht weiter; Therese hat schon seit 14 Tagen von Zeit zu Zeit Schmerzen, aber es will noch nicht Ernst werden. Sie befindet sich leidlich, hat aber in der Haut eine Schärfe, die ihr

---

[200] Franz Philipp Frank (1749—1810), 1777 Professor des geistlichen Rechts in Erfurt, 1781 in Mainz.

ein ganz unleidliches Jucken verursacht, eine wahrhaft quälende Empfindung. Bald hoffe ich, werden die Nachrichten besser lauten. Mit inniger Liebe

Ihr

Forster.

80.

Mainz. d. 20. Novr 1789.

Noch immer sind wir, wo wir waren, liebster Vater, aber ich vermuthe doch, dass nun das Ziel nicht mehr ferne ist.

Sonnabends d. 21. Nov. frühe.

Heute scheint es Ernst zu werden. Therese ist um halb sechs Uhr selbst auf meine Stube gekommen und praeludirt schon. Ich hoffe Ihnen vielleicht noch vor Abgang der Post bestimmtere Nachricht geben zu können.

Hier sind inzwischen ein paar Briefe an Mariannen und an die Madame Forkel, um deren gütige Bestellung ich gehorsamst bitte.

Wir werden noch wohl etwas länger warten müssen; indessen befindet sich das Liebe Weib übrigens ausserordentlich wohl und gesund. Wir sind alle wohl. Die Post geht ab: ich kann nur noch Theresens kindlichen Gruss bestellen.

Ihr

dankbarer

F.

81.

Mainz. d. 22. Nov. 1789.

Therese ist gestern Abends um 8 Uhr sehr glücklich von einem kleinen Mädchen entbunden worden, und beyde, Mutter und Tochter befinden sich heut ganz wohl. Die ganze Sache war in einer Stunde geschehen. Der Herr Hofrath Weidmann leistete Hülfe. Die gute Hofräthin Dieze[201] blieb über Nacht hier, und Fiekchen Dieze[202] wird so lange bey den andern Kindern bleiben, bis die Mutter sie wieder bey sich haben kann. Eine Amme werden wir nicht brauchen, die liebe Mutter will selbst stillen, und geht das nicht an, so will sie ihr Kind füttern. Grüssen Sie die liebe Mama liebster Vater; ich eile Ihnen diese frohe Nachricht mitzutheilen, und schicke den Brief über Cassel, damit Sie ihn früher erhalten. Ihre liebe Hand küsst Ihr

zärtlicher

Sohn F.

82.

Mainz d. 24. Nov. 1789.

Alles geht höchst erwünscht, bester Vater. Mutter und Tochter befinden sich im besten Wohlseyn, und Theresen fehlt schlechterdings nichts als die Erlaubnis aufzustehen, die ich wenigstens noch 14 Tage in petto zu behalten gedenke. Die kleine Clara, so heisst

---

[201] Witwe des Archiv LXXXIX, 17, Anm. 5 besprochenen Bibliothekars Dieze.

[202] Vgl. über sie Archiv LXXXIX, 17, Anm. 5.

das Dingelchen, hat das Glück Muttermilch zu geniessen; Therese kann zu ihrer grössten Freude selbst stillen. Die Brust, das heisst die Lunge, für die ich ein wenig besorgt war hat nicht im mindesten gelitten; im Gegentheil aller Schmerz alle dumpfe Empfindung ist da schon in der lezten Zeit der Schwangerschaft gänzlich verschwunden, und auch selbst, da die Entbindung überaus leicht war, nicht einmal während den Wehen ist etwas zu spüren gewesen. Von dieser Seite also bin ich einer grossen Besorgnis los.

Herr Schnitzler hat mir gestern das Päckchen behändigt. Der gute Mann! Wer nur gleich helfen könnte! Dass Müller jezt abwesend ist, ist auch unglücklich für ihn. Ich dächte doch, Sie empföhlen ihn bestens an Müllern, vielleicht kann er ihn selbst brauchen; zumal da er Katholik ist!

Hier übersende ich einen Brief von Jeannetten, den sie so concipirt, nicht ins reine geschrieben, ohne gezogene Linien, und ohne Correktur, damit Sie besser von ihrer eigenen Manier urtheilen können. Sie ist vollkommen wohl und gesund; nur hat sie Tage wo sie sich aller Ermahnung ungeachtet so vernachlässigt, dass es scheint, als ob es ihr nicht möglich wäre, etwas gut zu machen.

Ich muss hier schliessen, um noch mehrere Notificationen ergehen zu lassen. Ihre Therese lässt sich Ihnen bestens und mit kindlicher Liebe empfehlen. Leben Sie wohl, mein bester Vater. Ihr

Forster.

83.

Mainz d. 28. Nov. 1789.

Alles geht vortreflich mit unserer Wöchnerin. Das Kind ist gesund und stark. Die gute Fiekchen Diez besorgt und pflegt Mutter und Kind mit exemplarischer Beharrlichkeit.

Ich kann vor Briefschreiben jezt fast nicht zu Athem kommen. Die Bibliotheksgeschäfte nehmen mir jezt viel Zeit; allein das ist erbärmlicher Plunder, den wir da ausmerzen; ausser alten Drucken ist nichts, das des Aufhebens werth wäre. Gleichwohl darf ich nicht gleichgültig scheinen und eine wegwerfende Miene machen, denn man glaubt doch etwas an diesen Erbärmlichkeiten zu besitzen, und gegen jeden Wahn muss man nur sehr behutsam kämpfen.

Reynolds Discourses[203] habe ich nicht. Ueberhaupt wird es künftig nicht wohl möglich seyn über die Produkte der englischen Künstler, ohne Anschauen, zu urtheilen. Zum erstenmal konnte man dem Publikum wohl einen blauen Dunst vormachen, und auch aus alten Erinnerungen sprechen!

Leben Sie wohl, mein bester Vater. Therese küsst Ihre Hand, und ich bin Ihr

dankbahrer

Forster.

---

[203] Joshua Reynolds, *Discourses delivered at the Royal Academy*, London 1771—78; eine vorzügliche deutsche Übersetzung dieser Reden hat kürzlich Leisching herausgegeben (Leipzig 1893).

84.

Mainz d. 13. Decemb. 1789.

Ich war mit Herrn geheimen Hofr. Schlosser[204] auf einen Tag nach Frankfurt gegangen, und verfehlte dadurch den guten Herrn v. Fölkersam. Schlosser ist ein treflicher Kopf, ein Mann von ungemein viel Geist, der viel Erfahrung hat, und der sich für weit mehrere Dinge interessirt als sein Freund Jacobi, wenn er gleich kein so tiefer Denker ist.

Therese, mein liebster Vater, befindet sich noch immer wohl, und Klärchen auch, wenn man das Schreyen und Bauchgrimmen abrechnet, welches Kinder nicht verschont.

Es thut mir schmerzlich wehe, dass Sie soviel Verdruss bey Ihrer Bibliothek haben. Hier geht es ohne Unannehmlichkeit nicht ab. Eine der unleidlichsten ist die Nothwendigkeit in einem engen Zimmer, an Einem Arbeitstische, mit Leuten zu sitzen, die zum Theil des Abends stark trinken, und des Morgens so fürchterlich riechen, dass ich, der ich gar nicht delikat bin, schier umfallen möchte. Das muss man über sich ergehen lassen. Ich habe jezt entsezlich viel zu thun.

Ihr dankbarer
Forster.

85.

Mainz d. 28. Dec. 1789.

Ihrem Verlangen gemäss, mein theurester Vater, schicke ich hier am Ende des Jahres Jeannettens Rechnung; sie beträgt, inclus. des Kostgelds R. 22 .. 14 gg.

Um diese Zeit wird auch die Rechnung der Gel. Anzeigen ausgefertigt; was mir daran zu Gute kommt, legen Sie gütigst zu jenen R. 22. 14 gg. und bezahlen es für mich an Madame Forkel, mit der ich wegen des Honorars für die Piozzi in Abrechnung stehe. So ersparen wir uns Porto und ProCente.

Ich habe eben Howels Journal seiner Reise von Indien über Land nach Constantinopel erhalten, und schicke Ihnen nächstens eine Anzeige davon.[205] Phillips Reise nach Neuholland muss schon zwischen Hamburg und Mainz für mich auf dem Wege seyn. Sobald ich sie habe, sollen Sie eine Anzeige davon haben —[206]

Eben vollende ich heut auch den neuen Litteraturartikel für Archenholzens 2ten Band der brittischen Annalen.[207] Sodann gehe ich an den Portlock; dieser und die neuen Beiträge zur Völker-

---

[204] Johann Georg Schlosser (1739—1799), Goethes Schwager; vgl. über ihn Briefw. I, 704. 853; II, 85. 90; an Soemmerring 143.

[205] *Journal of a Passage from India by a Route partly unfrequented through Mesopotamia, Armenia and Natolia or Asia Minor*, London 1790; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1790, 390.

[206] *The Voyage of Governor Phillip to Botanybay*, London 1789; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1790, 315.

[207] Sämtl. Schr. VI, 29.

und Länderkunde, die ich künftig mit Sprengel[208] gemeinschaftlich herausgebe, werden mich den Winter über beschäftigen. Wäre nur nicht die leidige Hypochondrie!

Theresen geht es bey ihrem Stillen ziemlich gut, nur dass sie so schnell nicht volle Kräfte erlangt; doch das ist begreiflich. Die arme kleine Therese bekam in voriger Woche nach vielen fatalen Wurmanfällen die Masern, die sie aber glücklich überstanden hat. Das ganz kleine Klärchen nimmt sichtbarlich zu. Jeannette befindet sich vollkommen wohl. Die gute Mlle Dieze ist noch bey uns im Hause, und hat wegen Theresgen ein paar Nächte etwas unruhig zugebracht.

Hier ist ein Brief von Jeannetten an die liebe Mama, nebst vielen Grüssen von uns allen, und herzlichem Handkuss und innigen Glückwünschen für das kommende Jahr! F.

86.

M. d. 2. Januar 1790. —[209]

Das alte Jahr ist glücklich zu Grabe geläutet! Nun möge es Ihnen, mein theurester Vater, gut gehen im Neuen. Seyn Sie vor allem gesund; den aequum animum wissen die Götter einem schon beyzubringen. Ruhigere Feyertage habe ich nicht gehabt; wir sind ganz allein gewesen; denn Huber ist mit seinem Gesandten in Bonn, und sonst ist alles still; die kleine Klärchen schreyt nicht mehr soviel, Theresgen hat ihre Masern ganz überstanden, die gute Mutter gewinnt Kräfte und ist heiter bey ihrem Stillen, Jeannette befindet sich unvergleichlich wohl, Fiekchen Diez ist noch immer bey uns im Hause und mit meiner Gesundheit hält es sich ganz erträglich.

Für das neue Jahr fehlt es nicht an Beschäftigung; und da die schwere Einrichtung nun überstanden ist, hoffe ich, wird es mir auch leichter werden, die Ausgabe zu bestreiten, als im vorigen Jahr.

Eine Aussicht zeigt sich mir, mein Pflanzenwerk endlich doch herauszugeben.[210] Sie wissen, mein Vater wollte mit HE. Kerner[211] nicht entriren und machte daher sehr hohe Forderungen, auch musste ich manches bittre bey dieser Negociation, wobey ich nur seinen Vortheil zur Absicht hatte, einstecken. Jezt wendet sich, nach 2jährigem Stillschweigen Kerner nochmals an mich. Ich habe alles reiflich erwogen, und finde es unverantwortlich, wenn ich einen Vortheil, den ich sehr sauer verdient habe, von mir stossen wollte, da ich doch meinen Vater nicht bereden kann, ihn für sich zu nehmen. Ich wünsche Sie hierin mit mir einstimmig zu wissen.

---

[208] Vgl. über ihn Archiv LXXXIX, 17, Anm. 2.
[209] Vom gleichen Tage ein Brief an Spener Archiv LXXXVIII, 36.
[210] Vgl. an Spener Archiv LXXXVIII, 37.
[211] Johann Simon Kerner (1755—1830), Vorsteher des botanischen Gartens in Stuttgart; vgl. an Soemmerring 494.

HE. Meierottos Schrift will ich durchlesen und anzeigen.[212] Sagen Sie ihm doch den verbindlichsten Dank dafür und zugleich bezeigen Sie ihm gütigst meine ungeheuchelte Hochschätzung.

HEn. Brandes, wenn er noch bey Ihnen ist, ebenfalls meinen besten Gruss. Ist er auf dem Wege nach Berlin, oder kommt er dorther zurück?

Müller ist vor gehäuften Geschäften unzugänglich; aber vollkommen hergestellt.

Man sagt der Kaiser werde in den nächsten Tagen sterben, desto mehr Arbeit für unsere Staatsmänner.

Wir küssen Ihre Hand, liebster Vater und wiederholen unsere kindlichen Wünsche. F.

87.

Mainz d. 29. Jan. 1790.

Beygehend, mein Bester Vater, schicke ich die Anzeige von Phillip's Voyage und von Howel's Journal. Die über Hrn. Meierottos Aufsaz habe ich noch nicht fertig machen können; seit etlichen Tagen bin ich nicht ganz so aufgelegt, wie ich wünschte; ich harre des Frühlings, um wieder das kalte Bad brauchen zu können.

Die Minor Praebende in Magdeburg, die mein Vater bekommen hat, schlägt er so hoch an, wie ich von Sprengel und dem guten Humboldt[213] höre, dass er wahrscheinlich nichts daraus machen wird. Zehn Vacanzen müssen sich ereignen, ehe er zur perception kömmt, und das einzige, was den Käufer lockt, ist die Erlaubnis schon jezt das Kreuz tragen zu dürfen. 3/m ℛ. bekäme er wohl dafür, allein er hält sie 6/m ℛ. werth. Ich gestehe gern, dass ich von dorther nichts den Umständen angemessenes erwarte. Die Dedicationen, welche der König auf diese Art belohnt hat, sind eine an ihn vor der Übersetzg von Dixons Reise, und eine an Wöllner vor der Übersetzg von Pattersons Reise.[214] Wöllner hatte meines Vaters Nahmen in seinem Stammbuch gefunden, und erinnerte sich seiner als eines Universitätsfreundes; sagte daher dem HE. v. Irwing,[215] er wolle etwas für ihn thun. Hierauf gründeten sich die Dedicationen. Die an W. sagt geradezu, dass mein Vater Versorgung von ihm erwarte.

Meinen Brief, worin ich um einige nothwendige Bücher bitte, werden Sie längst erhalten haben. Einige von diesen Büchern brauche ich zur Anfertigung einer neuen Karte der Südsee, die nach manchen neuen Entdeckungen nöthig war.

---

[212] Gedanken über die Entstehung der baltischen Länder, Berlin 1790; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1790, 508 (Sämtl. Schr. V, 358).

[213] Wahrscheinlich von Wilhelm.

[214] Paterson, *A Narrative of Four Journeys into the Country of the Hottentots and Caffraria in the Years 1777—79,* London 1789; von Forster recensiert Gött. Gel. Anz. 1789, 1593.

[215] Karl Franz von Irwing (1728—1801), Konsistorialrat in Berlin.

Die Götting. Comm. besitze ich gar nicht. Sie sind aber auf hiesiger Bibliothek. —

Unsere Lieben sind hier alle gesund. Therese sinnt darauf das kleine Geschöpf, welches schon weit mehr anderes Futter als Brust bekommt, völlig abzugewöhnen, da ihre Milch nicht zuträglich zu seyn scheint. Wir küssen Ihre Hand, liebster Vater. Ihr

dankbarer
F.

88.

Mainz d. 19ten Febr. 1790.

Die Beantwortung Ihres lieben Briefs vom 6ten liebster Vater, habe ich bis heut verschoben, um Ihnen zugleich den Empfang des Bücherpackts zu melden, welches gestern angekomen ist.

Sie scheinen sich zu wundern, dass ich ziemlich früh zu den französ. Büchern komme. Das Räthsel ist leicht gelöset, denn wir haben hier einen französ. Buchhändler, der monathliche Transporte von Büchern aus Paris erhält, und wir sind Frankreich um so vieles näher. Jezt klagen aber die französischen Buchhändler, dass ihr Handel danieder liegt, weil in Paris fast nichts mehr geht, als was politischen Inhalts ist und auf die Revolution Beziehung hat. Ein noch fleissigerer Buchhändler als der hiesige ist Fontaine in Manheim, der die Neuen Sachen sehr früh erhält.

Von le Vaillants Voy. en Afrique soll nächstens die Anzeige folgen.[216]

Therese und Clärchen befinden sich beiderseits sehr wohl. Es ist mir doch lieb, dass das Kind die ersten 8 Wochen Muttermilch bekommen hat. Es ist immer daneben gefüttert worden, folglich hat die Entwöhnung gar keine Beschwerde gemacht. Bey seiner jezigen Diät befindet es sich ausserordentlich wohl. Wenn man übrigens nur dafür sorgt, dass die Speise frisch bleibt, und reinlich dabey verfährt, so ist gewis bey dem Auffüttern nicht mehr Mühe als beym Stillen.

Unsere paar Regimenter haben jezt immer Beschäftigung, einige sind ins Bisthum Strasburg auf Execution, auf Verlangen des Bischofs; andere giengen neulich nach Aschaffenburg, zur Beantwortung einer von den Einwohnern eingereichten Bittschrift.

Seit ein paar Tagen stellen sich wieder Nachtfröste ein; bey dem gelinden Wetter trieben die Knospen schon sehr stark, die Rosen schlugen aus, und die Aprikosen wollten schon blühen. Es wird auch wohl dies Jahr mit dem Winter nicht viel mehr zu bedeuten haben.

Tausend kindliche Grüsse von uns allen. Hier ist ein Briefchen von Jeannetten an die gute Mama. F.

[216] *Voyage de Mr. le Vaillant dans l'Intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne Espérance dans les Années 1780—85,* Paris 1790; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1790, 537 (Sämtl. Schr. V, 362).

89.

M. d. 26. Feb. 1790.

Ihr zweytes Pack Bücher, mein gütigster Vater, hat mir Freund Sömmerring zugestellt. Wir sind nun fleissig daran, sie zu excerpiren, und ich hoffe bald mit den meinigen fertig zu seyn, dann gehen sie ohne Verzug zurück.

Das Päckgen von Heydinger wird wohl Morgen ankommen; ich danke Ihnen bestens für alle diese gütigen Besorgungen.

An HEn. K. Rath Mieg[217] werde ich sogleich das Geld bezahlen. Ich schreibe Ihnen diese Kleinigkeit an, und die Verrechnung bleibt bis das halbe Jahr um ist, da Sie ohnehin so gütig gewesen sind Auslagen für mich zu besorgen, die weit stärker sind.

Ich habe dieser Tagen wieder eine fatale Colik gehabt, die mich etwas im Arbeiten zurücksezt.

Therese befindet sich wohl, und die Kinder alle. Sie dankt Ihnen kindlichst für Ihren liebevollen Brief. Ich küsse Ihre Hand, mein guter, bester Vater. GF.

90.

Mainz d. 4ten März 1790.

Es hat mir nicht gelingen wollen, mein Theurester Vater, die überschickten Bücher heute ganz zu absolviren; allein künftige Woche, hoffe ich, werde ich sie wieder abschicken können. —

Sie erhalten hier das Blatt von dem Braunschweiger Magazin mit meinem besten Dank zurück. Die Uebersetzung der Piozzi erscheint Ostern. Leider hat sie mich mehr Zeit gekostet, als wenn ich sie selbst gemacht hätte, denn die gute Forkeln arbeitet zu flüchtig.

Es kommen auch ein paar Anzeigen anbey, nämlich von

Elogio di Amerigo Vespucci[218]

und Meierottos Entstehung der Baltischen Länder.

Von lezterer wünsche ich sehr, dass sie Ihren Beyfall haben möge; mich dünkt, ich habe gesagt, was man sagen muss, um einem so braven Manne, wie der gute Meierotto ist, sein Steckenpferd nicht zu verleiden, ohne doch eben diese Steckenreiterey als etwas anderes auszugeben, als was sie wirklich ist.

Gern hätte ich Ihnen auch die Anzeige von le Vaillant, die wirklich angefangen ist, mitgeschickt; es sind aber ein paar Diners dazwischengekommen; unter andern wurde ich heute zur Fr. v. Coudenhove[219] geladen, wo ein schwedischer Baron v. Fredenheim (wenn ich den Namen nur recht gehört habe) ein Sohn des verstorbenen Erzbischofs von Upsal, speisste, der von seinen Reisen zurückkommt.

---

[217] Johann Friedrich Mieg (1744—1811), Kirchenrat in Heidelberg.

[218] Erschienen Florenz 1786; die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1790, 515 (Sämtl. Schr. V, 360).

[219] Vgl. über sie Briefw. I, 680.

Er ist in Italien gewesen, und nicht ohne Kenntnisse; allein es gefiel mir nicht, dass er mit einem Projekt debüttirte, dem Kurfürsten die Mineraliensammlung seines seel. Vaters für 1500 Dukaten zu verkaufen. Wir haben jezt an ganz andere Ausgaben, bey der bevorstehenden Krönung, zu denken.

Eben erhalte ich einen Brief von Meyer aus Rom. Es ist noch immer ein finstrer Ton darin. Wie hält es doch so schwer, die Menschen und die Aemter für einander zu passen! Ich sehe noch nicht klar, was er in Deutschland anfangen wird, wenn er wieder zurück seyn wird. Sicherlich ists nicht blos Talent, was zu einer Versorgung nöthig ist; Glück gehört auch dazu, und ohne sich und seinen Charakter zu verläugnen, muss man doch einigermaassen sich in die Menschen schicken, um durchzukommen.

Was macht wohl Hr. Blumenbach? Ich habe ihm beide Bände meines deutschen Dupaty geschickt, und dabey jedesmal geschrieben, ohne eine Antwort zu erhalten. Das fällt mir doch ein wenig auf, um so mehr, da ich das Stillschweigen des Hrn. Brandes jun. und der Grosmama in Hannover hinzurechnen muss, denen ich die Erscheinung der kleinen Clara anmeldete. Sie kennen mich, liebster Vater, und wissen also, dass ich Dinge dieser Art in guter Absicht thue; allein es ist doch auch gut zu erfahren, wie so etwas ausgelegt wird, damit man sich in Zukunft darnach zu benehmen wisse. Ob meine Verwandten und ich einander entbehren können, davon ist wohl keine Frage; ob wir einander aber wegen dieses Verhältnisses gerade f r e m d e r seyn müssen als sonst, das wäre noch zu lernen.

Der guten Madam Dieze habe ich 11 Rthlr. 13 gg 9 ₰. ausgezahlt, welche ihr noch, zufolge des Briefs, den Sie ihr neulich geschrieben haben, von den in Hannover erhobenen 25 Rthlr. zukamen. Hätten Sie wohl die Güte, diese 11 Rthlr. 13 gg. 9 ₰. für meine Rechnung wieder an Madam Forkel zu bezalen? So kostet wenigstens das hin und her transportiren des Geldes nichts.

5ten März. Eben ist das Pack aus England angekommen, welches Sie gütigst befördert haben; ich danke nochmals für gütige Besorgung desselben. Viele Grüsse von Theresen und Jeannetten. Ich küsse Ihre Hand, mein gütiger, väterlicher Freund!

Ihr dankbarer
Sohn GF.

Die Einlage bitte ich der Mad. Forkel zuzustellen

91b

Mainz d. 22 März 1790.

Unser guter Hr. v. Humboldt[220] ist gestern glücklich angekommen, mein gütigster Vater, und hat mir Ihren lieben Brief, nebst

[220] Alexander.

den willkomnen Empfehlungen überbracht. Ihren Brief mit der Post erhielt ich denselben Nachmittag. Nun er einmal da ist, gedenke ich ein paar Tage früher als sonst geschehen wäre abzureisen, und etwa schon Donnerstag, wie er es nennt, die Anker zu lichten. Ihm ist, wie ich sehe, die Reise so heilsam als mir. Wäre es doch möglich gewesen, dass Sie mit uns hätten reisen können! Ich will lieber nicht davon sprechen. —

Der gute Herr v. Lucius giebt mir auch noch einen Brief an Hrn. v. Fagel.[221] Er ist seinem Oheim als zweyter Greffier adjungirt. Der Brief an HEn. Tollius[222] ist mir besonders schäzbar. HE. v. Geuns hat mir auch eine Menge Addressen gegeben. Ich hoffe also auf jeden Fall, nicht fruchtlos zu reisen.

Für England habe ich auch einige Empfehlungen mit. Insbesondere hat mich der liebe Prinz August mit einem Briefe an den Pr. v. Wales ausgerüstet.[223] Könnten Sie mir indess noch Mr. Dornfords[224] Addresse geben, so wäre sie mir sehr willkommen. Ihre Briefe finden mich bey Herrn Best in London, oder HEn. v. Hinüber daselbst, oder bey dem Banquierhause Messrs. Edmund Böhm & CO. — gleichviel, wohin Sie sie addressiren. Wollen Sie mir auch früher schreiben, so brauchen Sie den Brief nur in ein Couvert zu schlagen à Son Exc. Msgr. le Prince Dimitri Gallitzin,[225] Chevr. des Ordres de S. M. J. de toutes les Russies à la Haye. Der gute Mann, dessen Bekanntschaft ich vorigen Sommer in Aschaffenburg machte, und hier hernach erneuerte, erwartet mich mit Ungeduld. Nach Brüssel hat er mich dem Abbé Mann[226] empfohlen.

Wenn es irgend möglich ist, werde ich noch vor meiner Abreise eine Anzeige von den treflichen 1788 in Calcutta gedruckten Asiatick Researches aufsetzen.[227] Durch frühzeitige Erwähnung wichtiger Werke, nnd durch ihren guten, billigen Ton, werden unsere G. G. A. sich immer neben und über anderen Blättern der Art erhalten, und eine Stütze der Litteratur bleiben. Die Allg. Litt. Zeitung scheint in meinen Augen sehr zu sinken; ihr Intelligenzblatt ist ihre grösste Stütze.

Wegen der kleinen Jeannette kann gar keine Schwierigkeit statt finden. Ihr Wille und Mamas Wunsch ist Gesez für uns. Sie erhalten sie gesund, und gewöhnt sich beständig zu beschäftigen, zurück. Sie war bisher bey ihrer sehr gütigen und geduldigen Schwester unter einer strengen, sich immer gleichen Aufsicht, die nie leiden-

---

[221] Hendrik Fagel (1706—1790), holländischer Staatsmann im Haag.
[222] Hermann Tollius (1742—1822), Professor der alten Philologie in Leiden.
[223] Vgl. Briefw. II, 7.
[224] Josiah Dornford (1763—1797), englischer Jurist.
[225] Vgl. Forster, Briefe u. Tageb. 1790, 73.
[226] Théodore Augustin Mann (1735—1809), belgischer Historiker.
[227] Die Recension steht Gött. Gel. Anz. 1790, 1457.

schaftlich sich äusserte, weder in Liebe noch in Zorn, und ich habe alle Ursache zu glauben, dass diese Methode ihr angemessen war, denn sie hat ein gutes Herz, aber einen schwachen Willen, der Antrieb bedarf. Alles sogenannte Maulen hat sie sich gänzlich abgewöhnt.

Ich schliesse die Rechnung bey, nach Ihrem Verlangen. Sie sind mir nur 1 R 4 gg. darauf schuldig. Verzeihen Sie mir, dass ich Ihnen mit fahrender Post das übrige baare Geld, welches Mad. Forkel zu empfangen hat, zuschicke. Ich fürchte, gäbe ich es auf die Post an diese gute Frau addressirt, so könnte es ihrem gewissenlosen Manne in die Hände fallen, der es ihr nicht nur vorenthalten, sondern vielleicht gar den Empfang abläugnen könnte. Eine ordentliche, mit gegenseitiger Bewilligung vorzunehmende Trennung dieser beiden Menschen ist durchaus nöthig, wenn nicht der ganze Ueberrest ihres kleinen Vermögens von diesem Menschen aufgezehrt werden, und sie die Gefahr laufen soll, alsdenn, wenn sie nichts mehr hat, von ihm mit der äussersten Fühllosigkeit behandelt oder gar verstossen zu werden —

Ich danke Ihnen sehr, dass Sie mich von der Unterhandlung mit White & Son,[228] die ich sehr gut kenne, benachrichtigt haben. Am Ende wird man Ihre Bedingungen wohl eingehen.

Ich nehme noch nicht Abschied, denn vor meiner Abreise schreibe ich noch einmal. Inzwischen, Leben Sie wohl, und nehmen Sie unsern kindlichen Handkuss von Theresen und mir. Sie dankt Ihnen für Ihren sehr lieben gütigen Brief.

Ihr

F.

92.

Hier, mein Bester Vater, erfolgt ein Buch für Mad^e^ Forkel, worin Sie auch einen Brief an dieselbe und dabey R. 136 .. 7 gg in Golde finden werden. Legen Sie die — 1 .. 4 gg 3 ₰. hinzu, die mir zufolge meiner Rechnung noch zu gute sind, so bin ich mit Mad. Forkel ganz abgefunden.

Ich kann nichts mehr hinzuthun, da ich in diesem Augenblick fast ein wenig mehr zu thun habe, als ich noch vor meiner Abreise bestreiten kann. Leben Sie 1000mal wohl, grüssen Sie alle Ihrigen, die auch die unsrigen sind, und lieben Sie Ihren

M. d. 23. März 1790.

dankbaren

Forster.

Am 25. reiste Forster mit Alexander von Humboldt von Mainz ab den Rhein hinunter nach den Niederlanden.

[228] Vgl. Briefw. I, 864.

(Schlufs folgt.)

Jena. Albert Leitzmann.

Goethes satirisch-humoristische Dichtungen

dramatischer Form.

I.

Aus sämtlichen Perioden der dichterischen Laufbahn Goethes von der Leipziger Studentenzeit an bis in seine letzten Lebensjahre liegen Erzeugnisse vor, die dem satirisch-humoristischen Gebiete angehören. Er hatte das Bedürfnis, den Verdrufs über das, was ihn persönlich verletzend berührte, den Unmut über alles Falsche und Verwerfliche, das ihm in Poesie, Kunst und Wissenschaft, in religiösen, socialen und politischen Richtungen entgegentrat, von der Seele hinwegzuspotten und durch elektrische Entladungen des Witzes und der Laune die Luft, in der er atmete, zu reinigen (vgl. G. Eckerm. III, 16. Mai 1828).[1] Es geschah das bald in gröfseren, bald in kleineren Dichtungen, für die er nach Umständen die verschiedenen Formen der poetischen Gattungen verwendete, des Dramas und des Epos (in der Übersetzung des Reineke Fuchs), der dramatischen und epischen Lyrik (im Gedicht Die Weisen und die Leute, im Deutschen Parnafs u. a.), des Liedes (Gewohnt, gethan, Musen und Grazien in der Mark u. a.), der Parabel und des Epigramms, der letzteren vorherrschend in seiner Alterszeit, der dramatischen in seinen jüngeren Jahren, wo die Lust in ihm besonders rege war, alle Vorgänge des Lebens zu dramatisieren, d. h. in unmittelbar auftretenden und redend eingeführten Personen vergegenwärtigend darzustellen, alles Urteil sich vor den Augen des Beschauers in lebendigen Formen bewegen zu lassen (Dicht. u. W. Buch 13,

[1] Vgl. in M. Kochs Ztschr. f. vergl. Litteraturgesch. 1894, S. 206 f. des Verfassers Artikel über die rednerischen Mittel der Goethischen Satire, aus dem einzelnes in den obigen Aufsatz herübergenommen ist.

Weim. Ausg. XXVIII, S. 235 f.). Bald sind es Prologe oder Dialoge und scenische Bilder, bald eigentlich dramatische Stücke in der Form einer vorwärts dringenden und absatzweise zum Schlufs treibenden Handlung, Fastnachtsspiele Hans Sachsschen Charakters, phantastische Komödien in Gozzis und Aristophanes' Weise, zuletzt noch zeitgeschichtliche Lustspiele, in denen er seinem satirischen Bedürfnis genügte. Sie bilden den Gegenstand des folgenden 'Versuches'.

Prologe.

Das erste satirische Produkt der bezeichneten Form fiel noch in die Leipziger Studentenzeit Goethes, in das Jahr 1767. Der Jüngling, der sich in der Richtung seines Dichtens entschieden zum Natürlichen und Wahren neigte, nahm Ärgernis an dem vom Professor der Philosophie Christian Aug. Clodius in Gottscheds Manier verfafsten Schauspiel 'Medon oder die Rache des Weisen', dessen Weisheit, Grofsmut und Tugend er und sein Kreis unendlich lächerlich fand, so sehr auch die erste Vorstellung des Stückes beklatscht wurde. 'Ich machte gleich abends,' berichtet er in Dichtung und Wahrheit (B. 7, W. A. XXVII, S. 141), 'als wir zusammen in unser Weinhaus kamen, einen Prolog in Knittelversen, wo Arlekin mit zwei grofsen Säcken auftritt, sie an beide Seiten des Prosceniums stellt und nach verschiedenen vorläufigen Späfsen den Zuschauern vertraut, dafs in beiden Säcken moralisch-ästhetischer Sand befindlich sei, den ihnen die Schauspieler sehr häufig in die Augen werfen würden. Der eine sei nämlich mit Wohlthaten gefüllt, die nichts kosteten, und der andere mit prächtig ausgedrückten Gesinnungen, die nichts hinter sich hätten. Er entfernte sich ungern und kam einigemal wieder, ermahnte die Zuschauer ernstlich, sich an seine Warnung zu kehren und die Augen zuzumachen, erinnerte sie, wie er immer ihr Freund gewesen und es gut mit ihnen gemeint, und was dergleichen Dinge mehr waren. Dieser Prolog wurde auf der Stelle von Freund Horn im Zimmer gespielt, doch blieb der Spafs ganz unter uns, es ward nicht einmal eine Abschrift genommen, und das Papier verlor sich bald.'

Hatte der Spott Goethes den Leipziger Professor wegen Mangels an Gefühl für das dichterisch Wahre und Natürliche

getroffen, so richtete sich 1774 seine Satire in einem zweiten Prologe gegen den Gieſsener Professor (der Theologie) Dr. Karl Friedrich Bahrdt wegen Mangels an historischem Sinn, den dieser in seiner Übersetzung des Neuen Testamentes, in den 'Neuesten Offenbarungen Gottes in Briefen und Erzählungen, verdeutscht durch Dr. K. F. B.', bewiesen hatte. Schon einmal hatte er sich gegen diesen in Prosa vernehmen lassen, als er auf alttestamentlichem Gebiete seine Aufklärungskünste in der Schrift 'Eden d. i. Betrachtungen über das Paradies' u. s. w. geübt. 'Hätte der Verfasser sich,' heiſst es in seiner Recension (Frankf. gel. Anz., 19. Juni 1772), 'den Schriften Mosis auch nur als einem Monumente des menschlichen Geistes, als Bruchstücken einer ägyptischen Pyramide mit Ehrfurcht zu nähern gewuſst, so würde er die Bilder der morgenländischen Dichtkunst nicht in einer homiletischen Sündflut ersäuft, nicht jedes Glied dieses Torso abgerissen, zerhauen und in ihm Bestandteile deutscher Universitätsbegriffe des 18. Jahrhunderts aufgedeckt haben.' Im Jahre 1773 begann Bahrdt mit der Veröffentlichung einer Übersetzung des Neuen Testamentes, deren erster Theil die Evangelien umfaſste. In der Vorrede entwickelt er die Grundsätze, die ihn dabei geleitet. Er will ein verständliches Buch geben, das der Christ mit Geschmack und Vergnügen lese. Daher verwirft er den durchleuchtenden Orientalismus und Hellenismus, der die Übersetzung dem Laien dunkel mache, beseitigt Bilder, die in der deutschen Sprache unverständlich oder unedel sein würden (z. B. vom Splitter und Balken, vom zerstoſsenen Rohr und glühenden Docht u. a.), modernisiert den 'ekelhaften orientalischen Dialog' und hilft dem Verständnis durch Umschreibungen und erklärende Zusätze in rationalistischem Sinne nach, weil doch die Verfasser der heiligen Schrift, nur unstudierte Leute, die weder Plan noch Ausdruck zu wählen gewuſst, in ihren Erzählungen abgebrochen und unvollständig seien. Daher vertritt er wohl auch einmal, wie bei einem der Gleichnisse vom Himmelreich (Matth. 13, 44), 'lehrreichen Fabeln vom Reich der Wahrheit und Tugend', die Stelle des Evangelisten, der sie nicht so ausgemalt habe, wie Jesus sie vorgetragen. Die beschränkte und seichte, geist- und geschmacklose, alles geschichtlichen Sinnes bare Weise einer solchen Auffassung der heiligen Schrift reizte Goethes sati-

rische Laune von neuem, der er diesmal in Versen (denn Verse sind wirksamer, sagt er in den Xenien Nr. 176), in einem in Pritschreimen gedichteten Prologe Luft machte, worin er sich des schon gegen Wieland in 'Götter, Helden und Wieland' gebrauchten komischen Motivs bediente, dem Autor die Urbilder seiner Verzerrungen in leibhafter Gestalt gegenüberzustellen.

Die vier Evangelisten mit breiten Bärten und langen faltigen Röcken treten in Begleitung ihrer Tiere und des Engels in das Studierzimmer Bahrdts, der soeben niedergeschrieben, wie er reden würde, wenn er Christus wäre, und sich vom Pult erhoben hat, um mit seiner geputzten Gattin eine Kaffeegesellschaft zu besuchen. Sie sind jetzt überall im Gedränge und haben sich eingefunden, da sie gehört, er sei ein Biedermann, der sich des Herrn Christus annehme. Aber sie kommen ungelegen; denn der Professor mufs eben in Gesellschaft. Ihren Wunsch, ihn dahin begleiten zu dürfen, weil sie doch aus Kindern Gottes bestehen werde, kann er nicht erfüllen. Ihre ganze Erscheinung sei nicht gesellschaftsmäfsig, erklärt er ihnen. Es verhalte sich mit ihren Schriften, ihrem An- und Aufzug wie mit den alten vollhaltigen Thalern, die keine Geltung mehr hätten. Ein kluger Fürst münze sie ein und versetze sie tüchtig mit Kupfer, um ihnen neuen Kurs zu verschaffen.[1] So müfsten sie sich, wollten sie sich in der heutigen Societät produzieren, ihr anpassen, gestutzt und glatt in seidenem Mantel und Kräglein erscheinen; er habe für sie noch einen ganzen Ornat zur Verfügung. Die heiligen Männer sind über diese Zumutung entsetzt, sie wollen nicht weiter mit ihm verkehren und entweichen mit ihrem Gefolge einer nach dem anderen. Bahrdt, dem Lucas' Ochs zu nahe gekommen, tritt nach ihm und ruft den Kerls, die keine Lebensart annehmen, nach, ihre Schriften sollten es entgelten.

Dialoge.

Als satirische Kritiken in Gesprächsform lassen sich die Farce 'Götter, Helden und Wieland' (1773) und die 'Anekdote zu den Freuden des jungen Werthers'

[1] Vgl. Ven. Epigr. 56: Fürsten prägen so oft auf kaum versilbertes Kupfer Ihr bedeutendes Bild; lange betriegt sich das Volk u. s. w.

(1775) bezeichnen, in denen Goethe ein poetisches Strafgericht an Wieland und Nicolai vollzog, die er sich, wie Bahrdt an der Bibel, an Dichterwerken verständnislos durch modernisierende und karikierende Umbildung versündigen sah.

Wieland hatte 1773 sein schwächliches Singspiel Alceste veröffentlicht und sich gleichzeitig im ersten und dritten Stück des eben von ihm begründeten Deutschen Merkur über das Verhältnis seines Werkes zu dem gleichnamigen Euripideischen Drama mit geringer Ehrfurcht vor dem Genius des griechischen Tragikers und mit naiver Selbstgefälligkeit ausgesprochen. Er bekrittelt darin den Egoismus, die Haltungslosigkeit und die 'Albernheiten' Admets, Alcestes Mangel an Zartgefühl und den Ton und die Moral des Herkules. Statt der Sprache der Empfindung und des Affekts vernimmt er nur 'platte Tiraden und Phrasen'. Der Heldin zwar will er Züge unverfälschter, schöner und keuscher Natur zugestehen, aber immerhin Züge, die den ekeln Geschmack der Gegenwart beleidigten. Die Natur vollends in des Königs Reden ist ihm 'rohe Ostadische Natur', und die Tugend, auf die er die ganze Verwickelung des Stückes gegründet sieht, die Hospitalität, eine Tugend der heroischen Zeiten, d. h. 'der Zeiten des Faustrechts'. So hatte er denn die Charaktere der hellenischen Dichtung zu verschönern und zu versittlichen beschlossen, d. h. sie auf das Niveau eines verschwommenen, gefühlsseligen, schwächlichen Menschentums herabgestimmt und ein rührendes, von Edel- und Opfermut überströmendes lyrisches Drama verfaſst, das zugleich als Modell dienen sollte, die Anwendung der Kunstregeln zu zeigen, ohne die das Genie irre gehe. Der Stich geht auf das junge geniale Geschlecht und seinen Heiligen Shakspere. Unmutig über die Groſssprecherei des deutschen Dichters, der sich vermessen, mit dem griechischen einen Wettkampf einzugehen, schrieb Goethe noch im Laufe desselben Jahres die 'Farce', in der er Wieland 'über die Mattherzigkeit in der Darstellung jener Riesengestalten der markigen Fabelwelt auf garstige Weise turlipinierte' (an Schönborn 1. Juni 1774). Er bediente sich dafür der Lucianischen Form der Totengespräche, die von den Humanisten des 16. Jahrhunderts wiederholt zur Satire verwendet worden ist. Nach E. Schmidts Vermutung (Goethe-Jahrb. I, S. 378 f.) ist er darauf durch J. E. Schlegels

Totengespräch 'Demokrit' geführt, eine Parodie von Reigniers Demokrit, in der dieser Philosoph selber dem Franzosen heiter alle Schwächen seines Werkes, das falsche Griechentum und die starken Unwahrscheinlichkeiten aufdeckt und von Aristophanes sekundiert wird.

Merkur also erscheint bei Goethe mit zwei Schatten am Ufer des Cocytus und ruft den Charon, dafs er sie hinüberfahre. Dieser stellt ihm einen üblen Empfang von seiten des Euripides, Admets und der Alceste, sowie des Herkules in Aussicht wegen eines gewissen Wieland, mit dem er jetzt in Deutschland ein Geträtsch habe. Kaum gelandet, wird er auch schon von Euripides zur Rede gestellt, weil er sich Kerls geselle, die keine Ader griechisch Blut im Leibe hätten. Der Gott versteht das nicht und wird belehrt, dafs vom Deutschen Merkur die Rede sei, in welchem dem Euripides übel mitgespielt sei und Wieland zeige, dafs er nach ihm habe wagen dürfen, eine Alceste zu schreiben, und man, wenn er seine Fehler vermieden und gröfsere Schönheiten aufempfunden, die Schuld seinem Jahrhundert und dessen Gesinnungen zuschreiben müsse. Indem nahen vorwurfsvoll auch Alceste und Admet. Im Hain der Träume, berichten sie, sind ihnen neulich zwei gezierte, hagere, blasse Püppchen erschienen, die einander Alceste! Admet! genannt, füreinander haben sterben wollen und, nachdem sie ein Geklingel mit ihren Stimmen gemacht, zuletzt mit traurigem Gekrächz verschwunden sind. Sie haben darauf in Erfahrung gebracht, ein gewisser Wieland habe ihre Masken dem Volke prostituiert, ja dieser habe in eben den Wischen, die er, Merkur, herumtrage, seine vor des Euripides Alceste herausgestrichen.

Er solle ihm her, ruft unwirsch der Gott, es sei just Schlafenszeit und sein Stab führe eine Seele leicht aus ihrem Körper. Alsbald tritt denn auch Wielands Schatten in der Nachtmütze auf. Die vier geben sich ihm zu erkennen; er sieht verwundert Gestalten vor sich, wie sie seine Einbildungskraft niemals hervorgebracht.

Zuerst legt ihm darauf M e r k u r die Frage vor, warum er seinen Namen prostituiert habe. Wieland ist sich dessen nicht bewufst; man denke sich dabei gar nichts; er habe so wenig den griechischen Hermes der Mythologen, wie der Vignettenschneider

die Statue in Florenz im Sinne und vor Augen gehabt; des Gottes Bild figuriere auf der Zeitschrift nicht anders als auf Warenballen und Tonnen, oder auf einer Tabaksbüchse. Auf dieses Bekenntnis hin spricht Merkur ihn los; er darf glauben, daſs die klägerische Partei überzeugt worden sei, Jupiters Sohn habe noch nicht so Bankerott gemacht, um sich mit allerlei Leuten zu associieren, und entfernt sich.

Auch Wieland will sich verabschieden, aber er soll zuvor den Zurückbleibenden Rede stehen. Es gilt, den Wert der beiden Alcesten gegeneinander abzuwägen. Euripides, Admet und Alceste führen abwechselnd die Anwaltschaft für das hellenische gegen das deutsche Stück.

Wieland erklärt, für ein anderes Publikum gedichtet und das Ganze delikater behandelt zu haben. Freilich für ein anderes, wird ihm entgegnet, aber für ein schwächliches, kleines Geschlecht hat er geschrieben, ihm Amüsement und Rührung zu bereiten. Seine Leute sind allzusammen aus der groſsen Familie, der die Dichter, die auf den Trümmern der Antike stehen, eine Gott weiſs woher abstrahierte Würde der Menschheit zum Erbe gegeben haben; sie sehen einander ähnlich wie die Eier: eine Frau, die für ihren Mann, ein Mann, der für seine Frau, ein Held, der für beide sterben will, alle zum unbedeutenden Brei zusammengerührt. Dagegen nun Euripides, der Grieche, der nationale Dichter eines groſsen Jahrhunderts, wie viel geeigneter war er, die Schatten von Alceste und Admet herbeizubeschwören, und wie viel glücklicher in der Ausführung ihrer Geschichte! Zunächst in der Darstellung der Gröſse des Opfers, das die Gattin dem Manne brachte. Ein König in der Blüte der Jahre, im Genuſs aller Glückseligkeit ist im Begriff zu sterben. Apoll, vom Jammer bewegt, dringt den Parzen einen Wechseltod ab; aber alles verstummt, bis Alceste auftritt, dem am Rande des Todes lechzenden Gatten ihre Schönheit und Kraft aufzuopfern. Admet durfte sie nicht mehr lieben als sein Leben, durfte nicht, wie bei Wieland, sein ganzes Glück in ihr genieſsen, oder sie war eine Komödiantin; denn durch ihre That würde er in den doppelt bitteren Tod gestürzt werden. Und Admet, der Wieland so ekelhaft ist, weil er nicht sterben mag? Den Heldentod allerdings fürchten nur Feige, den Hausvatertod aber fürchtet

naturgemäfs jeder, selbst der Held, und jeder, der menschlich genug empfindet, wird es begreiflich finden, wenn ein junger, ganz glücklicher Fürst, der sein Glück mit allen teilt, alle liebt und von Göttern und Menschen geliebt wird, gern, ja ewig zu leben wünschen sollte. Und zu den Gütern, in deren Überflufs er lebte, gehörte auch der Besitz einer Frau, mit der ihn Gegenseitigkeit herzlicher Zuneigung verband. Für Ehegenossen dieser Art aber ist es selbstverständlich, dafs in Todesgefahr (?) die Gattin vom Gatten, wie der Gatte von jener das Opfer des Lebens mit Dank annimmt; nur jugendlich-schwärmerisch Liebende, wie Wielands Alceste, vermögen einander nicht zu über leben.

Was nun aber das dramaturgische Geschick betrifft, auf das sich Wieland so viel zu gute thut, so ist es, bei Lichte besehen, nichts als eine Fähigkeit, nach Sitten und Theaterkonventionen und nach und nach aufgeflickten Statuten Natur und Wahrheit zu verschneiden und einzugleichen. Für die Kunst des Euripides, an der er zu spotten findet, hat er so wenig Verständnis, wie für Shakspere und Homer. Mit raschen Zügen wird seine Meisterschaft in der Anlage des Stückes und in der Motivierung der wunderthätigen Dazwischenkunft des Herkules entworfen.

Da tritt nun zuletzt auch dieser auf, da er von sich hat reden hören, in seinem Rauschschläfchen durch den Lärm gestört.[1] Der kleine Dichter, der ihn stets im Munde führt, sieht zurückweichend einen Kolofs vor sich, wie seine engbrüstige Imagination ihn sich nimmer vorgestellt. Auch diesem mufs er Rede stehen. Wer ist sein Herkules, und was will er? 'Für die Tugend thut und wagt er alles' (Alc. III, 1). Aber diese Tugend, über die man keine Rechenschaft zu geben weifs, ist ein leeres Phantasiegebilde ohne Lebensfähigkeit. Gewifs giebt es darum Tugend, und sie wohnte in Halbgöttern und Helden; es gab unter ihnen in den 'Faustrechtszeiten', vor denen man sich kreuzigt, die bravsten Kerls, d. h. solche, die von allem mitteilten, was sie hatten, vom Überflufs an Kräften und Säften oder (wie

[1] Euripides hat für seine Tragödie 'satyresker Spielart' den volkstümlichen Herknles verwendet, der in Satyrdramen und Komödien als 'ein Musterbild des arglos heiteren, aber gewaltsam zufahrenden Lebensgenusses' gefeiert wurde, während Wieland ihn durch den in den philosophischen Schulen zum sittlichen Ideal erhobenen Helden ersetzte.

Admet) an Hab und Gut, mochten sie überschäumend auch thun, was ein kränkliches Geschlecht für Laster anrechnet. Dadurch eben wird alles so halb bei diesem, daſs es sich Tugend und Laster als zwei Extreme vorstellt, zwischen denen es schwankt, anstatt seinen Mittelzustand als den positiven und besten anzusehen. Wielands Herkules ist des Prodicus, eines Schulmeisters, Herkules. Wären ihm die Weiber begegnet, erklärt der Heros im Kraftgefühl ungebrochener Sinnlichkeit, die keine moralischen Krücken kennt, eine würde er unter den Arm, eine unter den genommen haben, und alle beide hätten mit fortgemuſst. Wenn Wieland selbst aber noch gelegentlich sich kleine Angriffe gegen die beschränkten und engherzigen Vorstellungen der Zeit von Tugend und Religion erlaubt, so hat er doch zu lange unter der Knechtschaft seiner Sittenlehre geseufzt, um die schalen Ideale loszuwerden und die Natur eines Halbgottes zu begreifen, der sich betrinkt und ein Flegel ist seiner Gottheit unbeschadet.

Plötzlich erschallt des Pluto Stimme, der nicht länger durch den Lärm in seiner nächtlichen Ruhe gestört sein will, und macht der Diskussion ein Ende. Herkules sagt dem Herrn Hofrat Lebewohl, der erwachend mit den Worten einer alten Aufschrift schlieſst, die er in einer besonderen Schrift behandelt und im fünften seiner Briefe über Alceste wieder angeführt hatte: ‘Sie reden, was sie wollen; mögen sie doch reden! was kümmert’s mich?’

Mag nun Goethe allerdings auch die Sache der griechischen Alceste in etwas kecker und stürmischer Weise geführt, mag er Anschauungen, die für das ältere Griechentum gelten, auch auf Euripides übertragen haben, in dessen Dramen sich dieses schon in Auflösung begriffen darstellt,[1] so bleibt doch sein Urteil unanfechtbar, daſs Wieland weder Verständnis genug für den Geist des hellenischen Altertums überhaupt besaſs, um seiner Poesie gerecht zu werden, noch im eigenen Stück die dichterische Fähigkeit bewiesen hat, einen antiken Mythus mit neuem Leben

[1] ‘Schwäche und Zerrissenheit’ vielmehr (Bernhardy, Gr. Litt. II, 2, S. 192, 3. A.), als ‘derbe, gesunde Natur’ (D. u. W. B. 15, W. A. XXVIII, S. 327) kennzeichnet die Charaktere der Euripideischen Tragödie, im wesentlichen auch den des Admet, wie eine ruhigere Prüfung (die auch sein Verhalten beim Tode der Gattin in Betracht zieht) erweist.

zu erfüllen. Goethe selbst hat diese bewährt, als er sechs Jahre später eine taurische Iphigenie nach Euripides zu schreiben wagte, aber ohne mit ihm konkurrieren zu wollen.

Persönlich getroffen wurde Goethe durch die Aberweisheit eines anderen Romanschreibers und Kritikers, der fortan die Zielscheibe der schärfsten Pfeile seines Spottes werden sollte, des wohlmeinenden, aber dünkelhaften und geistig beschränkten Nicolai. Hatte Wieland sich unterfangen, den Euripides zu meistern und eine emendierte und verbesserte Alceste zu schreiben, so vermaſs sich dieser, dem genialen Dichter des Werther das Konzept zu korrigieren. Im Hinblick auf die gefährlichen Folgen, die der Roman für die Jugend haben könnte, unternahm er es, in den 'Freuden des jungen Werthers' den Versuch zu liefern, wie bei der geringsten Veränderung der Umstände dem Schicksal des Jünglings eine Wendung zu geben sei, daſs die schreckliche Katastrophe nicht nothwendig gewesen wäre.[1] 'Das Machwerk,' sagt Goethe (D. u. W. B. 13, W. A. XXVIII, S. 229 f.), 'war aus der rohen Hausleinewand zugeschnitten, welche recht derb zu bereiten der Menschenverstand in seinem Familienkreise sich viel zu schaffen macht.' Ohne Verständnis für die Empfindungsweise in Werthers Briefen, 'deren wärmste Stellen er parodiert und wie ein Zahnarzt die ausgerissenen Zähne um seinen stattlichen Hals hängt, indem er mit viel Gründlichkeit zeigt, wie unrecht man gehabt habe, mit solchen Maschinen von Jugend auf zu kauen' (Anekd.); 'ohne Gefühl, daſs hier nicht zu vermitteln sei, daſs Werthers Jugendblüte schon von vornherein vom tödlichen Wurm gestochen erscheine, weiſs der einsichtige psychische Arzt seinem Patienten eine mit Hühnerblut geladene Pistole unterzuschieben, woraus denn ein schmutziger Spektakel, aber glücklicherweise kein Unglück hervorgeht. Lotte wird Werthers Gattin, und die ganze Sache endigt sich zu jedermanns Zufriedenheit' (D. u. W., ebd.). Gegen diesen 'Hanswursteneinfall' also richtete Goethe (1775) auſser zwei Epigrammen einen

[1] In ähnlicher Weise übrigens parodierte Goethe selbst (1779) den Schluſs von Fr. Jacobis Woldemar, nur daſs er diesem ein schlimmes Ende bereitete. Man dürfe nur ein paar Zeilen ändern, hatte er zu Frau Schlosser geäuſsert, wie diese an Fr. Jacobi am 31. Oktober 1779 schreibt, so sei es unausbleiblich und nicht anders, als der Teufel müsse ihn holen.

neckischen prosaischen Dialog zwischen Lotte und Werther (als 'Anekdote zu den Freuden des jungen Werthers' 1862 in Druck gegeben). Der letztere beschwert sich bitterlich, dafs die Erlösung durch Hühnerblut so schlecht abgelaufen. Er ist zwar am Leben geblieben, hat sich aber die Augen ausgeschossen. Nun ist er in Verzweiflung, ihr Gatte zu sein und sie nicht sehen zu können, da ihm der Anblick ihres Gesamtwesens fast lieber wäre, als die süfsen Einzelheiten, deren er sich durchs Gefühl versichern darf. Lotten, wie man sie kennt, ist mit einem blinden Manne auch nicht sonderlich geholfen, und so findet sich Gelegenheit, Nicolais Beginnen höchlich zu schelten, dafs er sich ganz unberufen in fremde Angelegenheiten mische und jenes unglückliche dünkelhafte Bestreben, sich mit Dingen zu befassen, denen er nicht gewachsen war' (D. u. W., ebd.).

Scenische Bilder.

In dramatisch belebten Bildern erscheint die Satire der Dichtungen, die uns demnächst beschäftigen, in dem Bilde eines Jahrmarktsfestes mit dem Zwischenspiel einer Tragikomödie, und in dem eines Hexenfestes mit dem Intermezzo einer Art Epigrammenkomödie, wie sie Schiller für den Schlufs der Xenien vorgeschlagen hatte (an Goethe, 31. Januar 1796). Beide, von satirischen Bestandteilen durchsetzt, sind in den Einlagen ihrer Bühnenstücke, eines Bruch- und, man gestatte den Ausdruck, eines Brockenstückes,[1] von rein satirischem Charakter. Das erstere erhält noch ein Nachspiel im 'Neuesten von Plundersweilern', wie Goedeke sagt (Grundrifs zur Geschichte der deutschen Dichtung IV, 1, S. 473), einem Vorspuk der Xenien und der Walpurgisnacht.

Das Jahrmarktsfest zu Plundersweilern. Ein Schönbart-(Masken-)spiel. (1773. 1778.)

In lebensvollen Charaktertypen spielt sich, wie im Faust das fröhliche Festtagstreiben einer Stadt, im Jahrmarktsfest zu

[1] Nach dem Wortspiel Fr. Vischers ('Brocken auf dem Brocken', Goethes Faust S. 58), das übrigens Goethe bereits, wenn auch in anderer Beziehung, gebraucht hat (J. Falk, Goethe aus näherem pers. Umg. S. 92).

Plundersweilern das bunte, bewegte Treiben des Jahrmarkts eines Fleckens ab. Seinen Mittelpunkt bilden die Honoratioren des Ortes, der Amtmann und seine Frau, der Doktor und das Fräulein vom Schlosse, der Pfarrer und die Gouvernante der letzteren; sie erscheinen daselbst, um sich an dem Gewühl der schreienden und singenden, lachenden und streitenden Menschen und an dem ganzen Gaukelspiel des Volksfestes zu belustigen. Es sind die bekannten Jahrmarktsgestalten der Zeit, die nacheinander ihre Aufmerksamkeit in Anspruch nehmen, indem sie unter lautem Anpreisen ihres Marktgutes an ihnen vorüberziehen: ein Tiroler mit lang' und kurzer Ware, ein Nürnberger mit seinem Tand, ein Bauer mit Besen und ein Wagenschmiermann, eine Tirolerin mit modischen Artikeln, ein Pfefferkuchen- und ein Milchmädchen, alle drei nicht ohne eine mehr oder minder starke Anziehungskraft auf die Männerwelt auszuüben. Zigeuner streichen mit unbefriedigtem Diebsgelüst durch die Menge. Ein Bänkelsänger tritt auf und stimmt seine Litanei vor dem aufgesteckten Bilde an. Marmotte mit seinem Murmeltier bittet singend um eine Gabe und balgt sich mit dem Zitherspielbuben um die zugeworfenen Kreuzer. Ochsenhändler und Schweinemetzger streben nach vollbrachten Geschäften dem Wirtshaus zu, um eins zu trinken. Darauf Musik; die Hauptperson des Marktes zeigt sich auf einem Brettergerüst, der Marktschreier mit seinem Lichtputzer in Hanswursttracht; er ist zugleich Schauspielunternehmer und bringt ein biblisches Trauerstück zur Aufführung. Vor dem Beginn und während des Zwischenaktes laden sie das Publikum zum Kauf von Medikamenten, Zahn- und Magenpulver u. s. w. ein. Zum Schlusse, als es bereits dunkel geworden ist, produziert sich noch ein Schattenspielmann mit Bildern aus der Bibel von der Schöpfung bis zur Sündflut, zu denen der radebrechende Romane seine burlesken Erklärungen giebt.

Das Jahrmarktsbild, das an sich schon wegen der lebendigen Unmittelbarkeit der Auffassung und der genial kecken Ausführung durchschlagender Wirkung gewifs sein darf, erregt nun aber aufser dem poetischen noch ein anderes Interesse. Unter allen darin auftretenden Masken nämlich sind, wie uns Goethe verrät (D. u. W. B. 13, W. A. XXVIII, S. 236), wirkliche, in des Dichters Societät lebende Glieder oder ihr wenigstens verbundene

und einigermafsen bekannte Personen gemeint, deren eigenste Eigenheiten zum Scherze dienten, so dafs das Ganze als eine Sammlung von Epigrammen ohne Schärfen und Spitzen erscheine. Die Goethe-Forschung hat die Masken zu lüften unternommen, im Amtmann J. G. Schlosser, den Verfasser des in der ersten Bearbeitung des Stückes erwähnten Landkatechismus ('Katechismus der Sittenlehre für das Landvolk', 1771), im Doktor den Dichter selbst, im Marktschreier den Giefsener Litterator C. H. Schmid, der sich grofssprecherisch unter dem Namen 'Schweigerhausen' zu loben kein Bedenken getragen hatte (Goethe-Jahrb. I, S. 183), in anderen andere, meist litterarische Persönlichkeiten zu entdecken geglaubt. Wir sehen von den versteckten persönlichen Anspielungen ab, die übrigens den meisten der Genossen Goethes selbst ein Rätsel geblieben sind, und halten uns an die klar hervortretenden humoristisch-satirischen Beziehungen auf Erscheinungen und Tendenzen der zeitgenössischen Litteratur, insbesondere auf die öde moralisierende Richtung, die in der lyrischen und mehr noch in der dramatischen Poesie herrschte. Über die erstere, deren Hauptvertreter J. G. Jacobi war, hatte sich schon das Organ der neuen Dichtergeneration (Frankf. gel. Anz. 1772, S. 215) geäufsert, man sei endlich des Geleiers von der Tugend und Religion überdrüssig, wo der Leiermann mehr nicht sage, als: wie schön ist die Tugend! wie schön ist die Religion! wie ist doch die Tugend und Religion so schön! Diesen schalen und nüchternen Singsang also parodierte Goethe in dem Liede des Bänkelsängers, das in der Strophenform bekannter Kirchenlieder, wie Luthers 'Nun freut euch, lieben Christen gmein!' die lieben Christen allgemein zu endlicher Sittenverbesserung aufruft, da doch das Laster den Menschen Wehe thue und das höchste Gut, die Tugend, ihnen vor den Füfsen liege, und so *ad libitum* weiter.

Einen ungleich gröfseren Raum, etwa ein Drittel des ganzen Stückes, nimmt die Satire ein, die dem deutschen Theater gewidmet ist. Auch dieses hatte eine Wendung nach dem Sittlichen genommen und sich in dieser Richtung um so mehr ausgebildet, als durch Gottsched die lustige Person von der Bühne vertrieben ward (D. u. W. B. 13, W. A. XXVIII, S. 192). 'Unser Theater,' schreibt Goethe an Salzmann, 6. März 1773, 'hat sich

aus dem Gottschedianismus noch nicht losreifsen können. Wir haben Sittlichkeit und lange Weile.' Im übrigen hatte der Bühnenmonarch das deutsche Drama auf den Fufs des französischen zu setzen unternommen und Stücke als Muster aufgestellt und geliefert, die nichts als 'travestierte Kopien der französischen Originale' waren, mit ungemeinen Helden, unmenschlichen Tyrannen und Bösewichtern, in der auf Stelzen gehenden Schreibart, die er für die Tragödie als erforderlich erachtete (Gervinus, Gesch. der poet. Nationallitt. IV, S. 360 f.).[1] Von diesem Theaterwesen also giebt der Dichter in unserem Stück ein burleskes Bild. Es wird durch den Marktschreier eröffnet, der sich dem Doktor vorstellt, um ihm zu danken, dafs er ihm erlaubt habe, seine Arzneimittel feilzubieten, und, da er zugleich Theaterprinzipal ist, ihn zur Abendvorstellung einzuladen, wo eine Tragödie aufgeführt werden solle 'voll süfser Worten und Sittensprüchen', wie man es gegenwärtig verlange, seit man aller Orten überreine Sitten habe. Da fürchtet der Doktor freilich, sich zu ennuyieren; er hat eine Komödie erwartet. Der 'Kollege' bedauert, ihm, als Kenner, seinen Hanswurst nicht vorführen zu können; aber der liege an schwerer Krankheit danieder, und die Leute schämten sich zu lachen. Mit Tugendsprüchen und grofsen Worten dagegen gefalle man überall; doch wolle man auf der Bühne thun und reden, wie im gewöhnlichen Leben, so heifse das indecent; daher ergebe sich die Notwendigkeit zu lügen und allen zu schmeicheln.[2] Der Doktor verspricht, der Einladung Folge zu geben, und so gelangt denn, aber noch am hellen Tage, auf dem Brettergerüst des Marktschreiers ein Schauer- und Rührstück (V. 279 und 468) nach der neuesten Art zur Aufführung, eine Esthertragödie, in der zu Warnung und Schrecken der ganzen Gemeinde die Ruchlosigkeit am Galgen zu büfsen bestimmt ist, der grauenerweckend in der Ferne erblickt wird, sobald der Vor-

[1] In W. Meisters Lehrjahren IV, 18 spricht Goethe von der Monotonie, die ehemals auf dem deutschen Theater geherrscht habe, dem albernen Fall und Klang der Alexandriner, dem geschraubt platten Dialog, der Trockenheit und Gemeinheit der unmittelbaren Sittenprediger.

[2] Der Theaterprinzipal unseres Stückes hat dieselben Nöte, die Menge zu befriedigen, wie der Schauspieldirektor im Vorspiel des Faust, allerdings einem anderen Publikum gegenüber.

hang sich hebt. In dem in korrekten Alexandrinern geschriebenen Zwischenspiel parodiert nun der Dichter weder, wie man gewöhnlich annimmt, Racines Esther, auf die in den hier in Frage kommenden Partien (II, 1, 120—136 und I, 5) nicht die geringsten Beziehungen zu finden sind, noch überhaupt ein bestimmtes Stück, sondern das auf den deutschen Bühnen herrschende Drama im allgemeinen, insbesondere die Gottschedschen Travestien der französischen Alexandrinertragödie, und bedient sich dazu des wirkungsvollen Kontrastes zwischen Edlem und Gemeinem, der Tragik eines alttestamentlichen Stoffes und der niedrig-komisch modernen Behandlung des Judentums und seiner geschichtlichen Umgebung, zwischen einem hohlen, schwülstigen Pathos und ironisch nüchterner, naiver Trockenheit.

Das Stück beginnt mit einer bombastischen Apostrophe Hamanns an die Rache, die im letzten Augenblick die Hand von ihrem Knecht nicht wenden möge. Während er ein ganzes Reich zu seinen Füſsen sieht, wagt es ein einziger, der Jude Mardochai, auf sein unbeflecktes Blut stolz, sich ihm nicht zu beugen. Er und sein gesamtes Volk sollen es büſsen. Zuvor aber gilt es, den Zorn des guten, impassibeln Königs gegen sie anzufachen. Ahasverus tritt auf und ist verwundert, den Günstling vor sich zu sehen, um den es ihm bange ist, da er nie recht ausschlafe. Mit überschwenglichen Worten preist Hamann ihn glücklich, daſs seine Götterkraft die Krone leicht zu tragen wisse, aber er ist heute gezwungen, seine Ruhe zu stören. Das Volk der Juden, das auſser seinem Gott keinen Herrn anerkennt, vergilt die Wohlthat, in des Königs Lande Raum und Ruhe gefunden zu haben, schlecht; sie verachten sein Gesetz und spotten seiner Götter; so müssen sie denn gesetzlich über ihre Pflicht angewiesen, oder, wenn sie störrig sind, durch Flamme und Schwert bekehrt werden. Der Monarch jedoch sieht von seinem höheren Standpunkte aus die Sache anders an; ihm ist es einerlei, wenn sie Psalmen singen, wenn sie ihm nur ihre Steuern zahlen. Durch die kühle Ablehnung unbeirrt, ist der schlagfertige Mann sofort bereit, wie auf dem religiösen, auch auf dem wirtschaftlichen Gebiete das verderbliche Treiben des verhaſsten Volkes nachzuweisen. Ihr Glaube, fährt er fort, berechtigt die Juden, die Fremden zu plündern, nicht durch Straſsenraub und Mord; denn sie fürchten die

Gefahr; durch Handel und Zins wissen sie mit leichter Mühe Gold aus dem Lande zu tragen. Und mögen das, wie der König ihm trocken einwirft, auch andere thun, die unbeschnitten sind, sie finden, was schlimmer ist, durch Geld den Schlüssel aller Herzen und verstehen durch Borg und Tausch jedermann zu fassen, dafs er nicht wieder loszukommen vermag, zu allermeist die Weiber, die immer viel Geld brauchen — und, wer es mit diesen hält, hat auch die Männer —, so dafs schliefslich Recht und Eigentum, Amt und Glück von ihnen verhandelt wird. Auch das Schreckbild eines solchen Judenringes läfst den Monarchen kalt; das alles müsse nach seinem, des Gebieters, Willen gehen, belehrt er im Bewufstsein seiner Selbstherrlichkeit den antisemitischen Eiferer, der nun seine Anklage auch auf das politische Gebiet auszudehnen sich genötigt sieht. Es gebe viele Grofse im Reich, giebt er zu bedenken, die das so sanfte Joch des Königs nur widerwillig trügen, aber sämtlich den Juden verschuldet seien. Das schlaue Volk sehe Hoffnung nur im Umsturz der staatlichen Ordnung und nähre insgeheim durch Rat und Geld Rebellion, bis die Flamme des Aufruhrs unversehens das ganze Land ergreife und der Thron endlich zu wanken beginne. Selbst das verfängt bei dem phlegmatischen Monarchen nicht: hat sein Heer doch schon manche Empörung draufsen siegreich niedergeworfen, während er ruhig daheim geblieben, und der Thron kann sicher stehen, solange er darauf sitzt und mit seinen Blitzen Schrecken verbreitet. So mufs denn das Furchtbarste heraus: Hochverrat wagt sich vielleicht an den Leib des Landesvaters; ja der höllische Plan ist bereits erdacht; Mörderhand droht seinen Lebensfaden zu zerschneiden; wie schlechtes Aas werden sie seinen Leichnam achten, seine Treuen in Reihen hinschlachten und das schändliche Werk durch allgemeinen Brand tilgen. Nun hat der schlaue Fuchs gewonnen Spiel: den König grauset's, er verlangt nach seiner Frau. Die Zähne und die Knie schlagen ihm zusammen; ihm, der so vergnügt unter seinen Kindern gelebt, wünschen sie den Tod und das verhafstere Grab. Und, wer einmal stirbt, schürt der Verschmitzte weiter, der ifst und trinkt nicht mehr. Entsetzliche Perspektive! So soll es denn aller Welt vor des Herrschers Zorne grauen; zehntausend Galgen befiehlt er auf einmal zu

errichten. Nun aber gilt es hinwiederum, einer das Ziel überschiefsenden Rache zu steuern und zugleich den Schein des Edelmutes zu erwecken. Kniefällig bittet Hamann um Gnade und Schonung des vielen Volkes und — der schönen Waldung. Bestrafen müsse ein Fürst, nicht wie ein Tiger wüten. Keineswegs alle Juden seien Bösewichter; man brauche nur die Häupter der Verschwörung zu treffen, und gehe niemals fehl, wenn man die Reichsten nehme, als ersten Mardochai, den Hofjuden der Königin. Da fürchtet der Pantoffelheld denn freilich, es werde ihm diese kein Stündchen Ruhe lassen; indessen möge man den Juden nur in aller Eile hängen, seine Frau jedoch ihm fern halten. Hamann hat vorsorglich schon einen Galgen aufgeführt; er sieht seinen Racheplan gelungen und dazu noch seine Grofsmut bewundert und mit dem Geschenk von Hab und Gut des verhafsten Gegners belohnt. Der König aber will hinfort mit der Sache nichts mehr zu schaffen haben; er hat seinen Beschlufs gefafst und damit genug gethan.

Im zweiten Akt erscheint Mardochai, über sein greuliches Geschick weinend und schluchzend, vor der Königin. Er soll heut Abend hängen; der stolze Hamann hat es dem König angegeben; wenn Esther nicht schnell zum Gemahl geht, ist es um ihn geschehen. Sie wendet ein, dafs niemand unverlangt vor des Monarchen Antlitz treten dürfe; der Vasthi Sturz (B. Esther Kap. I) warnt sie, es zu probieren: es würde der Tod für sie beide sein. Er jedoch hört nicht auf, in sie zu dringen, und erinnert die Undankbare an alles, was er für sie gethan, wie er sie von Kind auf erzogen und gelehrt habe, sich bei Hofe zu betragen und den König unter ihr Joch zu bringen. Und nun soll er, ihr Wohlthäter, nicht etwa für sein Volk und Land, sondern nutzlos durch einen Verruchten sterben, sein graues Haupt, dem Ungestüm des Regens und der Sonnenglut preisgegeben, hängen, sollen Raben sein schönes Fett vom Leibe naschen und zuletzt seine edlen Glieder im Winde hin und wieder klappern. Gewifs ein grofses Herzeleid für sie, entgegnet Esther, will aber alles thun, dafs er nicht lange am leidigen Galgen hänge, und sein Gebein wohl balsamiert begraben werde. Mit seiner Berufung auf die Pflicht der Pietät hat Mardochai bei der Königin nichts erreicht; nun appelliert er an ihr Interesse und ihre Eitel-

keit. Er werde ihr nicht mehr, wie sonst, wenn sie mit Schuldverdruſs von Spiel und Handel komme, in der Not mit einem Beutel Geld, nicht mehr mit neuem Kleide, Perlen und Juwelen, sondern nur als Geist noch mit zerrinnenden Luftgebilden von Schätzen aus der Gruft erscheinen. Da möge er sie doch, schlägt die findige Esther vor, mit einem Kapital in seinem Testament bedenken. Leider aber ist sein ganzes Hab und Gut konfisziert, und selbst den Tod der Brüder muſs er befürchten, so daſs kein einziger zurückbleiben werde, ihr künftig zu borgen, daſs der schöne Handel fallen, keine Kontrebande mehr durch jüdische Industrie ihr zu Händen kommen, daſs sie den Mägden gleich sich in inländische Zeuge kleiden und so endlich ihres Mannes und seiner Leute Sklavin sein werde. Diese Aussicht entpreſst der Königin Thränen. Was soll sie thun? Mardochai bestürmt sie mit immer neuen Bitten, bis sie endlich mit den Worten: 'Ach, ich wollte, daſs alles anders wäre!' sich entfernt. Der Jude aber erklärt, ihr keine Ruhe lassen zu wollen, daſs sie sich doch entschlieſse.

Mit dem Bruchstück dieser beiden Akte war der Satire Genüge geschehen. Unserer Analyse liegt die spätere endgültige Fassung zu Grunde, in der sie seit der Gesamtausgabe der Schriften Goethes von 1787—1790 erschienen. Die ursprüngliche (der Ausgabe von 1774) weicht von dieser nach Form und Inhalt wesentlich ab. Das Stück, von bedeutend geringerem Umfang und in volksmäſsigen Knüttelversen gedichtet, verspottet dort in der Richtung des Bahrdt-Prologes und des Peter Brey Erscheinungen des religiösen Lebens der Gegenwart, die rationalistische Aufklärungswut und den Bekehrungseifer empfindsamer Gläubiger, nicht ohne persönliche Beziehungen z. B. auf Leuchsenring, der Mardochai, und auf Merck, der Ahasverus unverkennbare Züge geliehen hat.

Hamann tritt mit Verdruſs und Klage vor seinen Gebieter. Es hat viel Mühe gemacht, erklärt er ihm, den Glauben des Pöbels an Herrn Christum auszurotten; endlich ist es gelungen, die Bibel als ein schlechtes Buch zu erweisen, an dem nicht mehr daran ist, als an dem Roman von den vier Haimonskindern. So ist es denn Pflicht, die Armen, die noch zu unserem Herrgott laufen, zum Unglauben zu bekehren. Und das wäre noch möglich,

wenn nicht die Empfindsamen aus Judäa den neuen Götzen ihrer Irrlehren auf den Thron erhöben, von dem es gelungen ist die Religion zu stoſsen. Diese also und die Empfindsamkeit muſs exterminiert und der Vernunft mit ihrem himmlischen Angesicht zur Herrschaft verholfen werden. So Hamann; der König aber in unerschütterlichem Gleichmut bleibt kühl gegen die leidenschaftlichen Anklagen seines Ministers. Es ist ihm einerlei, was seine Unterthanen glauben, wenn sie nur fleiſsig sind, dem Lande tapfere Kinder zu erzeugen; auch imponiert ihm das göttliche Antlitz der Vernunft wenig, da es ihr dafür an Waden fehle. Er will also die Sache ein andermal prüfen; gegenwärtig beliebt es ihm zu Bette zu gehen. — Im zweiten Akte plagt Mardochai die Königin wieder einmal mit seiner alten Litanei: wem es am Herzen liege, die Menschen ineinander zu fügen, könne es unmöglich gleichgültig mit ansehen, wie die Schweine von Heiden und die Christen-Lämmlein durcheinander laufen. Er möchte sie alle umwandeln, die Schweine zu Lämmern rektifizieren und daraus ein Ganzes bilden. Da sei es denn Esthers Sache, sich an den König zu machen und seine harten Borsten in krause Wolle zu kehren. Er will inzwischen das Land durchziehen, immer neue Schwestern und Brüder kapern und mit Liebesflammen zusammengläubigen. Esther erklärt sich bereit, wenn es denn nicht anders sein könne, zu ihrem Gemahl, der wohl schon eingeschlafen sei, zu gehen.

Goethe hat das Zwischenspiel ohne Zweifel schon für die Aufführungen in Ettersburg (20. Oktober und 6. November 1778) umgearbeitet: es konnte mit seinen groben Cynismen, den 'Scandala' unziemlicher Fassung[1] und der fremdartigen Tendenz der Hofgesellschaft unmöglich vorgeführt werden. Daher gab er ihm eine litterarische, den Ankündigungen des Marktschreiers gemäſsere Wendung und erweiterte den Dialog zwischen diesem und dem Doktor in entsprechender Weise. Und gewiſs ist es in der neuen, auch dem Geschmack eines Jahrmarktspublikums besser angepaſsten Fassung producibler geworden, wie es an ästhetischem Werte gewonnen hat.

[1] Worte des Amtmanns über den ersten Akt, die eigentlich auf denselben nur in seiner ersten Gestalt passen, aber auch nach der Umarbeitung stehen geblieben sind.

Das Neueste von Plundersweilern. (1781.)

Das Jahrmarktsfest zu Plundersweilern erhielt 1781 eine Fortsetzung im Neuesten von Plundersweilern. Nach Goethes Erfindung und Entwurf war in diesem Jahre vom Maler Kraus ein Scherzbild, das die deutsche Litteratur der nächstvergangenen Zeit zum Gegenstand hatte, in Aquarellzeichnung verfertigt worden, um der Herzogin Amalie von den Personen ihres nächsten Kreises als Weihnachtsgabe dargebracht zu werden. Nachdem das verdeckt aufgestellte Bild am Festabend enthüllt worden, recitierte Goethe als Marktschreier von Plundersweilern in der von Ettersburg her bekannten Gestalt das zur Erklärung der bunten und seltsamen Gestalten geschriebene Gedicht, indem er die Gegenstände, wie sie eben vorkamen, mit dem Stabe bezeichnete.

Der litterarische Marktflecken Plundersweilern, so liefs er sich vernehmen, hat sich inzwischen zu einer volkreichen Stadt erweitert, in der es der Leute mehr giebt als der Logis und jedes neue Haus sofort besetzt ist.[1] Für die Leser insbesondere ist eine der längsten Gassen erbaut, wo man sie sich in den Häusern zu jeder Zeit und an jedem Ort an der Lektüre neuer, ohne Wahl und Urteil in die Hand genommener Bücher erbauen sieht. Liebhaber können den Leseschmaus auch in öffentlichen Leihanstalten für wenig Pfennige zugeteilt erhalten. Aufser der Lesewut macht sich auch eitle Schaulust bemerklich. In dem Eckhause der Gasse finden Damen und Herren ihre Befriedigung darin, sich das Publikum, wie es unten durcheinander rennt, den Tag über anzusehen.

Vor ihrem Fenster spaziert ein Mädchen von schlechten Sitten und bietet um ein Billiges unter gewaltigem Zulauf ihre Waren feil, 'gar vieler Menschen sauren Schweifs', freche Nachdrucke,[2] mit denen sie, so sehr man ihr Treiben auch laut ver-

[1] Goedeke (Grundr. IV, 1, S. 473) erblickt im Bilde durch die Fenster einer Reihe von Dachstuben eine Menge schreibender Hände ohne einen einzigen dazu mitwirkenden Kopf. Die Photographie in der Schröerschen Ausgabe enthält davon schlechterdings nichts.

[2] Leichtfertige Tageslitteratur, schlechte Romanpoesie, billige Skandallektüre nach Goedekes, Strehlkes und Schröers Deutung kann unmöglich als 'vieler Menschen saurer Schweifs' bezeichnet werden. S. G.-J. XIV, S. 274.

achtet, doch reifsenden Absatz findet. Schlimm sieht es darum in der anstofsenden uralten Buchhandlung aus, in der nur dann und wann etwa ein Gelehrter nach einem Buch in Folio fragt; wogegen sich hungrige Autoren vor dem Verleger, 'dem Papierpatron', mit demütigen Gebärden zur Erde bücken (vgl. D. u. W. B. 12, W. A. XXXVIII, S. 113 f.). Auch hat das Geschäft von der bösen Nachbarschaft der Kritik zu leiden, die ihren Sitz in dem gut fundamentierten, alle Gegend überschauenden Nebengebäude hat.

Zunächst aber wird die Aufmerksamkeit auf dessen budenartigen Vorbau gelenkt, in dem ein Barbier sein Wesen treibt. Alles, was Stoppeln im Gesicht zeigt, wird gewaltsam herbeigezerrt und verfällt seinem Messer, um wohl auch Haut und Nase darunter zu lassen. Die Satire geht auf Ramler, der, 'eigentlich mehr Kritiker als Poet', eine leidenschaftliche Wut besafs, alle möglichen Dichtungen seiner verderblichen Feile zu unterwerfen (vgl. D. u. W. Bd. 7, XXVII, S. 89). Bekanntlich hat Chodowiecki nach 'altüberlieferter Angabe' auf einem Bilde Ramler dargestellt, wie er den toten Kleist im Sarge rasiert.[1] In dem Palaste also, an den die Bude sich lehnt — Nicolais Allgemeine deutsche Bibliothek wird Goethe vorgeschwebt haben —, residiert Frau Kritik. Jeder Mitarbeiter ist ihr willkommen und findet daselbst Zimmer und Unterhalt nach seiner Art; doch läfst sie ihre Freunde, um Neid zu verhüten, nie zusammen. Ohne Besitztum und Kapital und selbst unproduktiv erwirbt und erhält sie Reichtum durch eine Art von Stempelgeld, das sie von den Waren, die sämtlich bei ihr eingehen, erhebt. Alles ist drinnen in Thätigkeit; von dem einen wird, was ihm unter die Hände kommt, gleich in Stücke gerissen, ein anderer mifst das Werk mit der Elle, ein dritter läfst es auf der Wage emporschnellen, ein vierter klopft oben auf dem Dach gar alte Kleider aus; die meisten arbeiten in den dumpfen Zimmern, ohne an die frische Luft zu kommen.

---

[1] S. G.-J. XIV, S. 274. Er. Schmidt macht in dem soeben erschienenen achten Bande der Schriften der G.-G., Xenien 1796, S. 127 auf eine Recension W. Schlegels von 1799 (Böck. 11, 391) aufmerksam, worin dieser den Dichter 'wohl im Hinblick auf die Illustration von Kraus' einen blofsen poetischen Bartputzer nennt.

Vom Recensentenwesen wendet sich die Satire den Autoren zu, und der Dichter besitzt Humor genug, in erster Linie sich selbst preiszugeben. Im Vordergrunde des Bildes nach links erscheint eine Prozession, geführt von einem jungen Herrn mit einem Schiefsgewehr in der Hand und einem Leichnam auf dem Rücken. So trägt er seinen Freund durch das Land, erzählt gar rührend dessen traurigen Lebenslauf, Verzweiflung und erbärmlichen Tod und, wie er ihn endlich aufgerafft habe, 'das alles ein wenig studentenhaft', und erregt damit einen entsetzlichen Rumor; denn er zieht hinter sich einen uniformen Zug schwermütiger Junggesellen und Jungfrauen her, die auf bunten Stangen einen vollen Mond und ein brennendes Herz, die Zeichen ihrer Lust und ihres Schmerzes, tragen, während ihre Herzen so heftig pochen, dafs man sein eigen Wort nicht mehr hört. 'Was hat das Irrlicht für ein Aufsehen gemacht!' hatte der Dichter wenige Tage zuvor (12. Dezember 1781) an Frau von Stein nach der Lektüre einer italienischen Übersetzung des Werther geschrieben.

Weiter nach links unterhalb der alten Buchhandlung erblickt man eine aus Maien aufgestellte kleine Laube, die den Knaben drinnen ein dichter Hain dünkt. Mit Siegesgesang und Harfenieren verklimpern sie den lieben Tag, bekränzen einander und leben einer in des anderen Preise. Man erkennt unschwer in ihnen die Brüder des Göttinger Hainbundes (vgl. Herbst, J. H. Vofs I, S. 58). Keule und Waffen neben ihnen deuten, wie es scheint, auf die thatendurstigen polemischen Tendenzen innerhalb desselben (vgl. i. a. B. S. 110 f.), die über den Murmel(tier-)kasten gebreitete Löwenhaut, worauf sie sitzen, auf die Verbindung der hochgeborenen Reichsgrafen, der beiden Stolberg, mit den plebejischen Pfarrer- und Schullehrersöhnen.[1]

Es folgt ein Peitschenschlag empfindlicherer Art auf Klopstock und seine Gemeinde. Rechts vom Palast der Kritik erhebt sich ein Gerüst, auf dem ein grofses, in viele Fächer abgeteiltes Tableau aufgestellt ist. Daneben steht ein Mann in einer

[1] Bedenklich ist es freilich, dafs das Sie V. 152 'Sie sitzen auf einer Löwenhaut' und das Ihre V. 156 'Daraus denn bald ein jedermann Ihre hohe Abkunft erkennen kann' sich grammatisch nur auf die Gesamtheit der Knaben V. 141 beziehen kann, und fremdartig erscheint der Murmelkasten als bezeichnendes Bild niederen Geschlechts.

Mönchskutte, halb einem Barden, halb einem Propheten ähnlich, in der Haltung eines Bänkelsängers mit deutend erhobener Hand, der, um seinen Helden, den Messias, erreichen zu können, die Büsten seiner Vorgänger (Homers, Miltons u. a.) als Fufsgestell benutzt. Kaum hat er sein Lied nur halb vollendet, so ist auch schon alle Welt von Liebe durchdrungen: Paare, die sich umschlungen halten, umgeben das Gerüst. Dem Propheten zur Seite aber kniet ein Knabe, der sein langes Gewand in die Höhe hebt, seine Schuhe und Strümpfe zeigt und beteuert, der grofse Mann habe auch Hosen, ja, was man nicht denken sollte, einen Steifs. Der Knabe ist K. Fr. Cramer, der Eustathius des deutschen Homer, der vor kurzem (1780) den ersten Teil seines Klopstock vergötternden Buches 'Er und über ihn' herausgegeben und die ganze Schule in begeistertes Entzücken versetzt hatte.[1] Die Legionsadler und der deutsche Bär zu Füfsen des Messiassängers deuten auf die von ihm gefeierten Siege der Deutschen über die Römer, die zuletzt noch erwähnte Heftel-, d. h. Stecknadelfabrik, die er besitze, auf seine Thätigkeit im epigrammatischen Fache.

An die Klopstocksche Bildgruppe schliefst sich eine auf Wieland bezügliche Illustration, dessen einst so scharf gegeifseltes Journalistentum von neuem, hier aber mit harmloserem Scherze heimgesucht wird. Der himmlische Merkur, in der einen Hand ein Scepter, in der anderen eine Rute, schreitet auf Stelzen daher, die ihm zum irdischen Dasein 'als wie ein Pfahl ins Fleisch gegeben sind'. Zwölf weite Götterschritte macht er des Jahres auf ihnen mitten durch das Volk. Knaben bemühen sich umsonst, ihn durch Zerren und Sägen herunterzubringen, während hinter ihnen eine Anzahl jüngerer und älterer Männer bewundernd zu ihm aufschaut. Zwischen den Stelzen hindurch wird eine Karre geschoben, die mit grofsen schweren Bücherballen belastet ist. Die Deutung des Scherzes ergiebt sich ohne Mühe. In monatlichen Lieferungen, 'zwölf Schritten', kam der Teutsche Merkur,

[1] Auf einem früheren Entwurfe des Bildes 'safs eine Eule auf einem deutschen Eichbaum, und, was aus ihrem Leib herunterfiel, ward begierig von einer Ente verschlungen. Die Tropfen aber, die man noch herabfallen sah, reichten hin, die Worte "Er und über ihn" zu bilden', H. Cr. Robinson in Hirzels Spende zur Hausandacht für die stille Gemeinde, 28. August 1871.

die Zeitschrift Wielands, heraus, in der er monarchisch waltete und sich zuweilen in schulmeisterlicher Kritik seiner Mitarbeiter gefiel, aber mancherlei Anfechtungen zum Trotz zu behaupten wufste (vgl. Rede zum Andenken Wielands, Hemp. Ausg. 27, 2, S. 66). Allerdings diente sie nicht blofs gemeinnützlich litterarischen, sondern auch persönlichen Interessen. Ein *vir Mercurialis* im Doppelsinne des Wortes, hatte er sich durch ihre Gründung eine Einnahmequelle erschlossen, deren er 'zum irdischen Leben' bedurfte, und so lästig ihm auch oft diese journalistische Betriebsamkeit war, so sehr sie den Flug seines Genius hemmte, trotz aller Bewunderung, deren er sich erfreute, vermochte er ihrer nimmer zu entraten. Was etwa Bitteres in dieser Darstellung für den beim Feste anwesenden Wieland lag, wufste Goethe durch einen dem Dichter huldigenden Zusatz zu versüfsen. Zu Häupten Merkurs schwebt ein Engel aus den Wolken hernieder; er trägt in der Linken einen Lilienstengel, der ihn als den Elfengott des 'Oberon' (II, 36) kenntlich macht, in der Rechten einen Lorbeerkranz, wie Goethe dem Freunde einen solchen für jene Dichtung im vergangenen Jahre gespendet hatte (an Merck, 7. April 1780; vgl. G.-J. XIV, S. 275).

Allgemeiner gehalten sind die nächsten auf Erscheinungen der Lyrik bezüglichen Partien. Der künstlich hohe Flug einer phrasenhaften Odendichtung wird durch Knaben charakterisiert, die mit Geschick ihre Papierdrachen[1] in die Lüfte emporsteigen lassen; die mattherzige, des schönen Effektes eines flatternden Lebens entbehrende Liederdichtung durch andere, die mit dem Blasrohr nach Schmetterlingen mit Letten(Lehm-)kugeln schiefsen, um schliefslich ein lahmgeschossenes armes Ding zu erhaschen; die nichtigen poetischen Spielereien, wie sie die Dichter des Halberstädter Kreises untereinander auszutauschen liebten (vgl. Gervinus, Gesch. der deutschen Nationallitt. IV, S. 249), durch kleine Jungen, die an den Rinnsteinen der Gasse mit Schussern spielen.

Auch die folgenden, der dramatischen Poesie gewidmeten

---

[1] Schröer sagt, Goethe gebrauche den Ausdruck vom Drachen, den der Odendichter steigen lasse, von sich selbst. Wo das? darf man fragen. Sein Lied schwebt dem Geier gleich, der auf schweren Morgenwolken mit sanftem Fittich ruhend nach Beute schaut (Harzr. im W.).

Schildereien und Schilderungen sind von allgemeinerem Charakter. Im Vordergrunde des Bildes nach rechts bietet sich dem Beschauer eine wilde Scene dar. Zuvörderst sprengt ein stolzer Ritter, ganz in Stahl vermummt, heran; aber das Pferdlein, das er unter sich hat, ist von Holz, und eigentlich geht er zu Fuſs. Hinter ihm reiſst ein moderner Simson, eine Felsenmütze auf dem Haupt, die Bäume samt den Wurzeln mit einer Kraft aus, die Burgen zu erschüttern vermöchte, doch all der Riesenvorrat ist nur von Pappe und Papier. Ein anderer, der einen Kometenhut trägt, und ein dritter, der vor Wut in Steine beiſst, stolpern über Leichen und Särge; ein unvergleichliches Pathos spricht aus ihnen. In so drastischer Komik der Attribute und Züge erscheinen die Gestalten jener die Bühne immer stärker überschwemmenden Ritterstücke, die ‘von Deutschheit und Manneskraft, von Heldennatur oder vielmehr Unnatur strotzten, und worin Turniere, Kampfgewirr, Mord- und Blutscenen einander jagten’ (Koberst., Gesch. d. deutschen Nationallitt. V, S. 428).

Vom Ritter seitwärts erblickt man des weiteren zwei feine Knaben, die sich die Zeit damit vertreiben, sich Wams und Hosen zu zerschlitzen und zur Herstellung kleidsamer Puffen die Hemdchen durch die Spalten zu ziehen, darüber aber Gefahr laufen, endlich deutschen Betteljungen zu gleichen: die beiden Grafen Stolberg augenscheinlich, deren Teutonismus hier dem Spotte preisgegeben wird.

Die letzte Gruppe des Tableaus in der Ecke zur Rechten stellt die Erstürmung der französisierenden Bühne durch die Dichter des Sturmes und Dranges dar. Es zeigt sich dort eine (vor Alters aufgebaute) Theaterbude. Auf beiden Seiten des Bühnenraumes erheben sich feste Säulen, um die unverrückt bewahrte Einheit des Ortes zu bezeichnen, welche die französische Dramaturgie vorschreibt. Oben steht ein Mann im Reifrock gravitätisch mit den prunkenden Gebärden falschen Anstandes. Während im volkstümlichen Drama doch noch immer trotz feierlicher Verbannung Hanswurst seine Neckereien treibt, droht der alten Bühne ein neuer Unfall von einer kürzlich erschienenen Rotte, die das Portal schon eingenommen hat und zwei Hemisphären an das Frontispiz nagelt, zum Zeichen, daſs die weite Welt nun zum Theaterfelde eröffnet wird, wodurch man denn

die Möglichkeit gewinnt, für ein paar Groschen gleich eine Fahrt um die ganze Erde zu machen. Alles poltert drüber und drunter, unter lautem Jauchzen wird auf der Diele eine Schellenkappe aufgepflanzt, das Symbol des Kultus, der vom genialischen Geschlecht den Narren Shakspereschen Schlages gewidmet wurde (D. u. W. B. 11, XXVIII, S. 77). Knüttel und Steine richten sich gegen die Bühne, kein Mensch ist seines Lebens sicher, und umsonst wehrt der Held sich gegen einen Sturm, dem selbst der Souffleur, der, am Arme gezerrt, sein Buch hat fallen lassen, und der Konfident, der händeringend im Hintergrund steht,[1] beinahe erliegen. Und dieser Lärm, sagt der Marktschreier, seinen Vortrag endigend, dient zugleich dem dargebotenen Schauspiel auf einmal zu gelegenem Schlufs.

Walpurgisnacht und Walpurgisnachtstraum. (1800/1 und 1797.)

Noch einmal machte Goethe später, in seiner klassischen Periode, zu satirischen Zwecken von der Form des dramatischen Auftrittes Gebrauch. Nach Vollendung des famosen Epigrammenwerkes, das er in Gemeinschaft mit Schiller unternommen hatte, schrieb er am 7. Dezember 1796 dem Freunde: 'Ich hoffe, dafs die Xenien eine ganze Weile wirken und den bösen Geist gegen uns in Thätigkeit erhalten sollen; wir wollen indessen unsere positiven Arbeiten fortsetzen und ihm die Qual der Negation überlassen. Nicht eher, als bis sie wieder ganz ruhig geworden sind und sicher zu sein glauben, müssen wir, wenn der Humor frisch bleibt, sie noch einmal recht aus dem Fundament ärgern.' Schiller allerdings, obwohl er sich in der Xenien-Fehde als den schneidigeren Kämpfer bewiesen hatte, äufserte gegen die Gräfin Schimmelmann (nach einem ihrer Briefe an L. Stolberg, G.-J. XIV, S. 351), solche Waffen brauche man nur einmal, um sie dann auf immer niederzulegen, aber Goethen reizte es, schon im folgenden Jahre sie wieder aufzunehmen. Die Aufführung der

[1] Das heifst doch wohl, wie auch Schröer meint: der Souffleur weifs in dem Sturm der Leidenschaften, der auf der neuen Bühne wütet, kaum noch zu folgen, oder sich verständlich zu machen. Und, was die andere mit Untergang bedrohte Person betrifft, so giebt Klinger beispielsweise in den Zwillingen dem wilden Sohn Guelfos keinen kalten französischen Konfident, sondern einen von Melancholie zerrütteten Freund zur Seite.

von Gieseke nach Wieland bearbeiteten und von Wranitzky komponierten romantisch-komischen Oper 'Oberon, König der Elfen' (18. Februar 1797) mit ihren Elfenreigen und -chören war es ohne Zweifel, in der er ein neues glückliches Motiv für xenialische Zwecke gefunden zu haben glaubte. Bereits unter dem 5. Juni verzeichnet das Tagebuch 'Oberons goldne Hochzeit', eine Dichtung von nur etwa 20 Vierzeilen, die er Schiller demnächst zur Aufnahme in den Almanach des Jahres 1798 überschickte. Dieser meinte jedoch, sie für das folgende zurückstellen zu sollen, weil er es für gut hielt, aus dem nächsten Taschenbuch schlechterdings alle Stacheln wegzulassen, und nicht wollte, daſs die goldene Hochzeit, die noch so vielen Stoff zu einer gröſseren Ausführung gäbe, mit so wenig Strophen abgethan würde (an Goethe 2. Oktober 1797). Inzwischen hatte Goethe seinen Faust wieder aufgenommen (an Schiller, 22. Juni 1797) und sich überzeugt, daſs das mittlerweile um das Doppelte an Versen gewachsene Stück am besten dort seinen Platz finden würde (an Schiller, 20. Dezember 1797) als Bestandteil einer gröſseren Walpurgisnachtdichtung, in die damit die Xenientendenz gleichfalls eindrang. Mit dieser erst später (1800) ausgeführten Episode der Tragödie haben wir es zunächst zu thun.

Mephistopheles und Faust erscheinen in der Walpurgisnacht am Fuſse des Brockens und steigen, von einem Irrlicht geführt, den zaubertollen Berg hinan. Eine Windsbraut kündigt das Nahen des ungestümen Schwarms der Hexen und Hexenmeister an. Auf Böcken, Gabeln und Besen geht es über Stock und Stein, Zaubergesang erfüllt den ganzen Berg.[1] Sie lassen sich nieder, stoſsend und drängend, quirlend und plappernd, zischend und sprühend.

[1] Auf die Schilderung des Hexenzuges V. 3968—4015 hat sich die Spürlust der Erklärer, denen sich, obgleich widerwillig, auch Fr. Vischer (Goethes Faust S. 57 f.) gesellt hat, mit besonderem Eifer geworfen, um Anspielungen auf Litteratur oder Wissenschaft darin zu entdecken. Die Eule im Nest V. 3969 soll der Schuhu aus den 'Vögeln' sein und die Kritik bedeuten. Auch V. 3987—9 wird auf Kritiker bezogen, die anderer Schwächen rein waschen, aber unfruchtbar, nichts hervorzubringen im stande sind. V. 4012—15 scheine die breite Masse der Mittelmäſsigkeit zu bedeuten, die den deutschen Parnaſs umlagere. Bei V. 3996—9 denke der Dichter an stagnierende Tendenzen des 16. Jahrhunderts, die durch Pedantismus ins Stocken geraten seien u. s. w.

Mephistopheles und Faust entweichen aus dem Gedränge und treten abwegs auf einen grofsen Raum, wo um hundert Feuer ein munterer Klub Tanzender, Schwatzender, Kochender, Trinkender, Liebender beisammen ist. Sie gehen von Feuer zu Feuer und stofsen am Ende auf einige alte Herren, die um verglimmende Kohlen sitzen. Es sind die Vertreter der alternden, erlöschenden Generation, Lobredner der guten alten Zeit, drei politische Charaktere und ein Autor (wie Wieland, 'der alte *laudator temporis acti'*, Goethe an Schiller, 6. Dezember 1797). Der General jammert, dafs die Jugend, so viel man auch für die Nationen gethan haben möge, doch immer bei dem Volk und den Frauen obenan stehe; der Minister, dafs man sich vom Rechten allzu weit entfernt habe; denn die rechte goldene Zeit sei freilich gewesen, da er und die guten Alten alles gegolten; der Parvenü spricht die Befürchtung aus, was er durch Klugheit, oder, wenn es sein mufste, durch Gewissenlosigkeit gewonnen, im allgemeinen Umsturz der Dinge, eben da er sich es sichern wollte, wieder zu verlieren; der Autor äufsert seinen Unmut über das Publikum, das keine Schrift von nur mäfsig klugem Inhalt lesen möge, und über die unerhörte Naseweisheit des lieben jungen Volkes. Junker Voland aber, indem er auf einmal sehr alt erscheint, nimmt ihre Klagen höhnisch parodierend auf: da er zum letztenmal den Hexenberg ersteige, müsse das Volk zum jüngsten Tage reif, und, weil sein Fäfschen trübe laufe, auch die Welt auf der Neige sein.

Die beiden Wanderer setzen ihren Weg fort, an dem Laden einer Trödelhexe vorüber, der an historischen Seltenheiten alles enthält, was irgend einmal zum tüchtigen Schaden der Menschen gereicht hat, ohne ihrer Einladung zur Besichtigung der Waren Folge zu geben — sie verstehe sich schlecht auf die Zeit, bemerkt ihr Mephistopheles; nur Neuigkeiten zögen sie an. —, und gelangen an einen Platz, wo es eben zu neuem Tanze geht. Beide greifen zu und beteiligen sich daran, der eine mit einer Alten, der andere mit einer schönen Jungen. Indem zeigt sich der geschworene Feind alles Aberglaubens Nicolai, als Proktophantasmist vom Dichter eingeführt, und flucht, dafs die Phantome sich unterstehen, obgleich man ihnen den Beweis geführt, ein Geist stehe nie auf ordentlichen Füfsen, sogar wie andere Menschen zu

tanzen. Er mufs eben überall sein, erklärt Faust seiner Partnerin, und jeden Schritt beschwätzen, wenn er als gethan gelten soll; am meisten aber ärgere ihn, wenn man vorwärts gehe; wollte man sich im Kreise drehen, wie er es in seiner alten Mühle (der 'Allgemeinen deutschen Bibliothek') thue, so würde er das noch allenfalls gut heifsen. Wiederholt heifst der eifernde Aufklärer die Gespenster verschwinden: das Teufelspack fragt nach keiner Regel, wie lebhaft er auch gegen jede Geistesherrschaft, die er nicht auszuüben vermag, protestiert. So mufs er sich schon mit dem Gewinn einer Brockenreise (für sein zwölfbändiges Reisewerk 'Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz' 1783—1795) und mit der Hoffnung trösten, dafs es ihm vor seinem Ende noch gelingen werde, den Teufel und die Dichter zu bewältigen. Mit cynischem Spott begleitet Mephistopheles seinen Abgang: er werde gleich in einer Pfütze die gewohnte Erleichterung suchen und, wenn Blutegel sich an seinem Steifs ergötzten, von Geistern und von Geist kuriert sein.[1] Plötzlich tritt Faust aus dem noch immer fortgesetzten Tanze; das Bild Gretchens als einer Toten schwebt vor seinen Augen. Mephistopheles nennt es ein vom Wahn geschaffenes Idol und lädt ihn, um ihn von dem marternden Gedanken an die Geliebte abzulenken, zum Theater auf dem nahen Hügelchen ein, wo eben ein neues Stück aufgeführt werden soll, von einem Dilettanten geschrieben und von Dilettanten auch gespielt, erklärt der dienstbare Geist der Liebhaberbühne, d. h. von einem Geschlechte, spottet Mephistopheles,

---

[1] Nicolai, der zuweilen an Visionen litt, hatte sich 1799 veranlafst gefühlt, sowohl sein Leiden, als auch dessen sehr natürliche Heilung durch Blutegel zum Gegenstand eines Vortrages in der Akademie der Wissenschaften zu machen. Ein für satirische Behandlung in der That dankbarer Stoff, schon von Tieck in der Vision 'Das jüngste Gericht' (1800) benutzt, in der der alte Nicolai das Schauspiel des Gerichtes für blofsen Spuk seiner übertriebenen Einbildungskraft hält, gegen den er sich durch angesetzte Blutegel zu wahren sucht. — Übrigens war aufser Nicolai auch J. H. Campe, dessen papiernen Flügeln die verfluchten Xenien (87, 140—1. 151—2. 179) ein paar Löcher hineingebrannt, dem wohlgenährten Mann, Patron von zwölf Philantropinen und Verfasser einer Kinderbibliothek, als Rattenfänger von Hameln, auch einem alten Freunde des Mephistopheles (s. Gottfrieds Hist. Chronica), eine Stelle in der Walpurgisnachtepisode zugedacht gewesen. W. A. Paralip. Nr. 40.

das auf den Blocksberg hingehört. Goethe war zur Zeit, in welche die Dichtung fiel, von einem besonders gründlichen Hafs gegen 'das Gezücht der mit einem ganz bestialischen Dünkel behafteten Dilettanten und Pfuscher' erfüllt (an Schiller, 22. Juni 1799). Das angekündigte Stück ist 'Der Walpurgisnachtstraum oder Oberons und Titanias goldene Hochzeit'.

Der Dichter entnahm dafür aus Shaksperes Sommernachtstraum, dem er auch den Titel nachbildete, die Idee einer längeren Entzweiung und endlichen Wiedervereinigung Oberons und Titanias und läfst diese sich mit ihrer goldenen Hochzeit vollziehen, die von ihren dienenden Geistern, dem derben Puck und dem luftigen Ariel (aus dem 'Sturm'), voran, auf dem Blocksberg mit Tanz und Gesang unter Begleitung eines Orchesters musizierender Fliegen und Mücken, Laubfrösche und Grillen [1] gefeiert wird. Dieser Vorgang nun bildet den Zettel für den Einschlag der Satire auf Personen und Charaktere der zeitgenössischen Welt, Repräsentanten einseitiger und verkehrter Richtungen in Kunst, Wissenschaft und Leben, die vom Dichter auf den Blocksberg citiert und in Berührung mit dem Geistertreiben daselbst gesetzt werden. Das Ganze verläuft in Monologen epigrammatischer Form, nur dafs die romantische Einkleidung den Dichter veranlafst hat, die antiken Monodistichen der Xenien durch gereimte monostrophische Vierzeilen [2] zu ersetzen.

Nachdem das, was man die Exposition des Stückes nennen kann, in den ersten neun Strophen gegeben ist, hebt die Satire

[1] Die Monotonie der Musik dieses Orchesters entspricht dem monotonen Charakter der Scenerie des Blocksbergs. Daneben wirkt als Solist der Dudelsack, der zu seinen eintönig fortschnurrenden Brummstimmen über eine Mehrheit schnarrender Töne verfügt, was der Ausdruck Schneckeschnickeschnack durch den Vokalwechsel wiedergiebt.

[2] Die Behandlung dieser Vierzeilen ist etwas lässig und bequem. Es wechseln in ihnen Verse mit drei und vier Hebungen, gekreuzten männlichen und weiblichen Reimen. In der Mehrzahl der 44 Strophen (der Ausgabe letzter Hand) wechseln trochäische und iambische Verse ab; in durchweg trochäischem Mafse gehalten sind drei (Str. 1. 6. 43), in iambischem, zu dem der Dichter allmählich übergegangen zu sein scheint, 16 Strophen (16. 17. 19. 20. 22—24. 27—35); an vier Stellen (Str. 7. 10. 41 und 42) setzt der männliche Reim aus; die sechste Strophe hat nur weibliche Reime; hier und da sind die Trochäen und Iamben zu Daktylen und Anapästen erweitert.

an und wendet sich zunächst Erscheinungen zu, die dem poetischen Gebiete angehören. Ein Geist stellt sich dar, der sich erst bildet und aus den heterogensten Organen, dem Fuſs einer Spinne, Bauch einer Kröte und Flügeln, zusammensetzt. Das giebt nun freilich kein Lebewesen der schaffenden Natur, wohl aber ein dichterisches Machwerklein, sagt das Epigramm. Darauf ein 'Pärchen', das durch 'Honigtau und Düfte' trippelt, aber aller Sprünge ungeachtet sich nicht in die Lüfte zu erheben vermag, ähnlich dem 'Halbvogel' der Xenien Nr. 220, das Unvermögen (dilettantischer Naturen[1]) zu höherem dichterischem Fluge versinnlichend.

Es folgt der unvermeidliche Nicolai, der 'neugierige Reisende'. Er glaubt sich auf eine Maskerade versetzt und will seinen Augen nicht trauen, auch den schönen Gott Oberon hier zu finden. Für den 'Orthodoxen', Fr. Stolberg, der nach ihm auftritt, ist das kein Wunder; denn, ob der Gott schon weder Schwanz noch Klauen hat, bleibt es dem frommen Censor der Schillerschen Götter Griechenlands ('Gedanken über Schillers G. G.s', 1788) doch auſser Zweifel, daſs auch er, wie diese Götter, ein böser Dämon, ein Teufel ist.[2]

Dazwischen ein stachelloses Epigramm. In dieser Nebelwelt, die ihn umfängt, erklärt der 'nordische Künstler', es nur zu Skizzen und Entwürfen zu bringen; doch rüstet er sich beizeiten zur Reise nach Italien, dem gelobten Lande der Kunst, wo 'Phöbus der Gott Formen und Farben hervorruft' (Röm. Eleg. VII).

Ein Schwarm nackter junger Hexen nebst einigen klug ver-

[1] Das Diminutiv 'Pärchen' scheint auf Dichterinnen zu deuten, wie sie 'Blumen-singend' und 'Honig-lallend' in den 'Blumenlesen' der Musenalmanache ihr Wesen hatten. Vgl. Goedeke, Grundr. zur Geschichte der deutschen Dichtung IV, 1, § 231. Daſs 'Honigtau' und 'Düfte' der Natur des Blocksbergs widerstreiten, kümmert den Dichter nicht, der sie zur Vervollständigung seines Bildes braucht; vgl. G. Eckerm. III, 18. April 1827. — H. Baumgart ('Goethes Faust als einheitliche Dichtung erläutert') bezieht die Strophe, indem er eine spätere Entstehung für sie annimmt, auf den Schlegel-Tieckschen Musenalmanach von 1802.

[2] Ähnlich sagen in der Dichtung 'Zwei Teufelchen und Amor' die ersteren vom anderen: 'Er ist ohn' allen Zweifel, Wie alle Götter Griechenlands, Auch ein verkappter Teufel.'

hüllten Matronen zieht auf (wie in der Walpurgisnacht V. 4046 f.). Der 'Purist', den das Unglück hergeführt, jammert, sich vor ein Bild so liederlichen Wesens und beleidigender Nuditäten gestellt zu sehen; ein Eiferer für die Reinheit gesellschaftlicher Sitte und des konventionellen Dekorums, verlangt er Rock und Puder auch von der Blocksbergsgesellschaft.[1] Noch eine andere Stimme läfst sich mit der Doppelzüngigkeit gewisser Kritiker (wie Reichardts in seiner Beurteilung Goethes, Schiller an Goethe, 27. und 31. Januar 1796) über sie vernehmen. Es ist die 'Windfahne', die, nach der einen Seite gewandt, die ganze Gesellschaft der Hexen und Hexenmeister als höchst respektabel preist, nach der anderen schwört, gleich in die Hölle springen zu wollen, wenn der Boden sich nicht aufthue und sie alle verschlinge.

Mit gutem Humor entbietet der Dichter darauf auch die Xenien mit ihren Teufeleien als Insekten mit kleinen scharfen Scheren auf den Blocksberg, um Satan, ihrem Herrn Papa, nach Würden zu huldigen. Und sofort richten sie neue Angriffe gegen Opfer, die ihre Stiche bereits erduldet haben. Voran gegen Hennings, 'den Kobold im härnen Sack' (Xen. 257), Herausgeber des Journals 'Genius der Zeit' (1794—1803), worin er sich entrüstet über die Xenien geäufsert hatte (1796), und des Musen-

[1] Vielleicht steckt Gleim unter dieser Maske, der 'in Kraft und Schnelle des alten Peleus' Nr. 8. 27. 34. 50 so erbärmlich über die Verletzung von Schicklichkeit und guter Sitte durch die Dichter der Xenien, insbesondere Goethe, lamentiert hat (vgl. D. Jacoby, G.-J. XIV, S. 201 f.) und sich im 'Deutschen Parnafs' (1798) als Hüter des von der wilden Schar erstürmten Musenberges klagend vernehmen läfst: 'Mann und Weib — Ohne Scheu Zeigt den Leib', wie die junge Hexe nackt ein derbes Leibchen zeigt. — v. Loeper und Schröer erblicken im Puristen einen auf den 'Künstler' folgenden 'Kunsttheoretiker' wie Fernow wegen seines Artikels 'Über den Stil der bildenden Künste' im Merkur 1795, oder den Rigoristen (d. h. Charakteristiker) in der Künstlernovelle 'Der Sammler und die Seinigen', der, beiläufig bemerkt, die Ansichten Hirts vertritt (Goethe an Schiller, 5. und 8. Juli 1795) und auf einem principiell verschiedenen Standpunkt steht (vgl. T. Merkur S. 460 und Der S. u. d. S., Hemp. Ausg. Bd. 28, S. 129), und machen damit das Bild, das sich ihm darstellt, zu einem wirklichen, in dem es an stilvoller Behandlung des Kostüms fehle. Was Goethe jedoch (14. Mai, 19. Juli 1795 an Schiller) dem ersteren vorwirft, ist unwissenschaftliche Halbheit, und von stilistischem Purismus findet sich in dem angeführten Artikel keine Spur.

almanachs 'Der Musaget', 'eines Tummelplatzes unreifer Dichterlinge'. Ingrimmig höhnt derselbe über die Naivetät, wenn nicht am Ende gar Gutherzigkeit, welche die Dichter in ihren Epigrammenscherzen zur Schau getragen, erklärt, sich unter den Hexen, die er eher als Musen anzuführen wüſste, besonders wohl zu fühlen, und rät aufstrebenden jungen Geistern, seine Rockschöſse zu fassen, weil er der rechte Mann sei, sie auf den Gipfel des Blocksbergs zu bringen, der ebenso geräumigen Platz gewähre, wie der deutsche Parnaſs.[1] Und noch einmal muſs der 'neugierige Reisende' auf den Plan, um schnobernd, was er kann, nach Jesuiten zu spüren. Nach ihm zuletzt sein Antipode Lavater, in dem die Natur 'Edel- und Schalksinn ach! nur zu innig vermischt' (Xen. 21, vgl. 20), als Kranich, wie man ihn nach seinem Gange nannte (Tageb. 20. September 1797, G. Eckerm. II, 17. Febr. 1829), der im Trüben wie im Klaren zu fischen[2] liebe, weshalb man den frommen Herrn auch mit Teufeln Gemeinschaft machen sehe. Denn den Frommen, spottet ihm ein böses 'Weltkind' nach, ist jedes Mittel recht; und sie bilden gar manches Konventikel auf dem unheiligen Berge.

Da kündigt ein Getön, dem dumpfen Ruf der unisonen Rohrdommeln gleich, das Nahen eines neuen Chores an. Es sind die Philosophen, Repräsentanten der verschiedenen Richtungen der Philosophie, die nun erscheinen, um dem Teufelswesen, das sich ihren Blicken darstellt, gegenüber Stellung zu nehmen.[3] Der 'Dogmatiker', unbeirrt durch Kritik und Zweifel, schlieſst von

---

[1] Ähnlich, aber unter anderem Gesichtspunkte, erscheint der Musenberg in 'Antik und Modern', Hemp. Ausg. Bd. 28, S. 329, als ein Montserrat, der viele Ansiedelungen in mancherlei Etagen erlaube; ein jeder möge hingehen, sich versuchen, und er werde eine Stelle finden, es sei auf Gipfeln oder in Winkeln.

[2] 'Fischen' nicht bloſs im bildlichen Sinne; der Dichter läſst den Kranich gleich anderen Sumpfvögeln auf Fischfang ausgehen.

[3] Vorauf gehen die erst später vom Dichter eingeschalteten Äuſserungen des Tanzmeisters und des ihn begleitenden Fiedlers über die ungeschlachten Bewegungen der hüpfenden und springenden Tänzer des Blocksberges, des Lumpengesindels, das voller Haſs gegeneinander vom Dudelsack geeint werde, wie von Orpheus' Leier die Bestien, entsprechend den Scheltworten des Kapellmeisters über die verfluchten Dilettanten seines Orchesters, die nicht Takt zu halten wüſsten. Düntzer und Schröer

satanischen Existenzen auf die Notwendigkeit des Daseins eines Wesens, das alle satanische Realität in sich vereinigt, oder, wie er es mit verblüffender Logik ausdrückt: 'Der Teufel mufs doch etwas sein: Wie gäb's denn sonst auch Teufel?'[1] Der 'Idealist' erklärt, sich heute für närrisch halten zu müssen, wenn er hier, wo die Phantasie so ungebunden herrsche, sich wiederfinden solle: im Sinne Fichtes, dem die ganze Aufsenwelt ein blofses Erzeugnis der schöpferischen Thätigkeit des Ich, seiner produktiven Einbildungskraft ist. Auch der 'Realist' sieht sich angesichts des sinnverwirrenden Treibens auf dem Blocksberge mit Verdrufs zu dem Bekenntnis gezwungen, dafs er zum erstenmal den Boden der Wirklichkeit unter seinen Füfsen schwanken fühle. Dagegen bereitet das Teufelswesen dem 'Supernaturalisten' viel Vergnügen, denn er darf ja von den bösen Dämonen auf gute Geister schliefsen. Doch mögen sie alle, Irrlichtern auf der Spur, sich immerhin dem Schatz der Gewifsheit nahe wähnen, der 'Skeptiker' weifs, dafs er dem Teufel gegenüber, auf den nur der Zweifel reime, recht am Platze ist.

Zuletzt noch eine Gruppe von Charakteren des Weltgetriebes, des socialen und politischen Lebens, auch Zugehörige der Genossenschaft des unheiligen Berges: 'Die Gewandten', sorglose, lustige Geschöpfe, die, weil es auf den Füfsen nicht mehr geht, auf den Köpfen zu gehen wissen; 'die Unbehilflichen', Parasiten, die nach der Gönner Pfeife getanzt und sich manchen Bissen erschmeichelt haben, nun aber, wo ihre Künste erschöpft, ihre Schuhe durchgetanzt sind, auf nackten Sohlen laufen; und in lustiger Personifikation 'Irrlichter' und 'eine Sternschnuppe', die einen aus dem Sumpfe erst entstanden und emporgestiegen, um

---

sehen in den Tänzern die Philosophen. v. Loeper widerspricht, G.-J. II, S. 439 f., weil nicht Sprünge, sondern die einseitige Konsequenz derselben den Dichter zur Satire reize und sie redend nicht zugleich tanzen könnten. In betreff des letzteren Punktes freilich vergleiche man die Tanzscene in der Walpurgisnacht V. 4128—4157. Vor allem jedoch ist es kaum als denkbar anzusehen, dafs Goethe die Philosophen im allgemeinen 'Lumpenpack' genannt haben sollte.

[1] Vgl. Goethe an Schiller, 19. November 1796: Ich hoffe, dafs die Kopenhagener und alle gebildeten Anwohner der Ostsee aus unseren Xenien ein neues Argument für die wirkliche und unwiderlegliche Existenz des Teufels nehmen werden.

alsbald in der Gesellschaft die Rolle der glänzenden Galanten zu spielen, die andere aus lichter Höhe herabgeschossen und hilflos im Grase liegend, eins jener vorüberfahrenden Meteore, die am gesellschaftlichen oder politischen Himmel so oft plötzlich aufleuchten, um ebenso schnell wieder zu verlöschen.

Der Zug der Geister Oberons, der den Festreigen eröffnet hat, erscheint von neuem auf der Bühne, die massiven unter des derben Puck Führung, indem sie plump die Gräschen niedertreten, die, welche Natur und Geist mit Flügeln begabt hat, in der Spur des luftigen Ariels empor zum Rosenhügel (des Elfenhaines, Wieland, Oberon 2, 27; 12, 69) strebend. Wolken und Nebel erhellen sich, ein Lufthauch geht durch Laub und Rohr, und alles ist zerstoben.

Der Walpurgisnachtstraum, obgleich als 'Intermezzo' bezeichnet, schliefst die Blocksbergsepisode, da der Dichter sie in der geplanten Weise fortzuführen Bedenken fand. Übrigens bringen die Paralipomena der Weim. Ausgabe XIV, S. 304—5 noch Epigramme auf drei 'Blocksbergskandidaten', die, vermutlich 1809 entstanden, wohl aus persönlichen Rücksichten von der Aufnahme in das Zwischenspiel ausgeschlossen blieben, auf Jung Stilling, einen Ptolemäer und J. H. Vofs. Der erstere hatte 1808 eine 'Theorie der Geisterkunde' veröffentlicht, mit einer 'wahren Abbildung der hin und wieder erscheinenden Weifsen Frau, Agnes Gräfin von Orlamünde genannt' als Titelkupfer. 'Ob aber diese,' bemerkt er im Vorwort, 'oder Bertha v. Lichtenstein die wahre weifse Frau sei, oder ob sie beide erscheinen, das werde ich vielleicht einmal näher untersuchen.' So läfst ihn denn Goethe erklären, dafs er zu Nutz und Frommen der Gläubigen das Geisterreich zur Schau stelle, jedoch verdriefslich sei, wenn ihm die weifse Frau zu finden nicht gelinge, und die Gräfin darauf mit dem Wortspiel des Venezianischen Epigrammes Nr. 78 bemerken, der weisen Frauen gebe es für rechte Weiberkenner genug; aber wo die weisen Männer seien, verlange es sie von ihm zu hören. Das folgende Epigramm mit der Aufschrift 'Ptolemäer und Kopernikus' scheint durch dasselbe Buch veranlafst zu sein. Jung hatte darin § 24—26 und § 50 den Sturz des Ptolemäischen Weltsystems durch das Kopernikanische besprochen und jenes für die natürlichste, allen Menschen sich auf-

drängende Vorstellung, die sich auch am leichtesten mit den Vorstellungen der übersinnlichen Welt vereinigen lasse, also für das wahrste System erklärt, während das Kopernikanische durch Vernunftschlüsse entstanden sei, die sich auf die Wirklichkeit des Raumes und der Zeit gründeten, mithin der Wahrheit entbehrten. Goethe selbst hatte in der 1809 geschriebenen Geschichte der Farbenlehre, Hemp. Ausg. Bd. 36, S. 140, auf die ungeheure Bedeutung der aufklärenden Lehre des Kopernikus und den Widerstand, den man ihr auf alle Weise entgegensetzte, hingewiesen. Hier nun also versetzt er einen der am Aberglauben der alten Weltanschauung hangenden Ptolemäer in den Geisterspuk des Blocksberges. Mit Genugthuung verkündigt dieser beim Anblick eines am Horizont aufsteigenden Meteors, die Sonne trete doch am alten Himmelsfenster hervor; Kopernikus aber, den Irrtum berichtigend, apostrophiert ihn und seine Glaubensgenossen als Narren und Gespenster, die der Nacht angehören und mit ihr verschwinden. Endlich trifft noch, auf groben Klotz ein grober Keil (Sprichw. 4), ein derbes Epigramm den in den Xenien gefeierten, allmählich aber 'versteinerten' J. H. Voſs (Goethes Unterhaltung mit Müller, 11. Dezember 1808) wegen seines Angriffs gegen das von Goethe mit Teilnahme begrüſste Wunderhorn (im Morgenblatt 25. und 26. November 1808), worauf Arnim in der Jenaer A. Litt.-Z. 11. Januar 1809 repliziert hatte. Der Eutiner, der sich ein eigenes Ruhmgespinst gewoben, nennt es unerträglich, auch hier Verdienste zu finden, und wird vom Wunderhorn als alter neidischer Igel, der dem Teufel nicht seinen Schwanz, dem Engel nicht die Flügel gönne, von ihrem frohen Tanze hinweggewiesen.

So weit unser Referat. Zum Schluſs noch ein paar Bemerkungen kritischer Natur. Es entspricht der Neigung des Dichters, das Besondere in das Allgemeine und Gattungsmäſsige zu erheben, daſs uns die Narrenwelt, gegen die sein Spott sich richtet, weniger in Individuen als in typischen Gestalten vorgeführt wird. Daher fehlt es denn, wo eine glückliche Bildlichkeit versagt, nicht an nüchternen und matten Epigrammen.[1] Die persönliche Satire

[1] Freilich: 'Ein Epigramm, ob wohl es gut sei? Kannst du's entscheiden? Weiſs man doch eben nicht stets, was er sich dachte der Schalk' (Ven. Epigr. 61).

aber, wo sie erscheint, wirkt innerhalb des Dramas zerstörend auf die Illusion, deren es bedarf. So, wenn Nicolai in dem übrigens prächtigen Spafse der Walpurgisnacht leibhaft unter den Geistern auftritt und Faust über seinen Charakter und seine litterarische Thätigkeit der Schönen, mit der er tanzt, Aufklärungen giebt. Und denselben Mann sieht dieser im Intermezzo, das ihn zerstreuen soll, mit der ganzen Hexenschar, die ihn umgiebt, auf der Bühne des Blocksberges von neuem erscheinen! Das Zwischenspiel aber selbst besteht, wie unsere nüchterne Analyse gezeigt haben wird, aus einer ziemlich bunten und locker zusammenhängenden Epigrammenmasse, in der allerdings eine phantastisch konstruktive Methode der Erklärung symmetrische Gliederung geglaubt hat nachweisen zu können.[1] Auch die beiden Bestandteile des Intermezzos sind lose genug miteinander ver-

[1] Ich habe das S. 335, Anm. 1 citierte Buch H. Baumgarts im Sinne, worin der Walpurgisnachtstraum S. 359—391 behandelt ist. Ihm sind Oberon und Titania die Vertreter der echten Kunst und Wahrheit, die goldig leuchtende Folie, auf der sich das Unechte, das Alberne, Häfsliche, Abgeschmackte insgesamt als solches abzeichne. Die vom Feste angezogenen Geister, die Repräsentanten aller Arten der Verneinung des Echten in Poesie, Kunst und Wissenschaft, läfst er in sechs symmetrischen Fünfergruppen vor dem Königspaar Revue passieren, und zwar so, dafs die erste Serie (Str. 9—13) der poetischen Produktion und Kritik, die zweite (Str. 14—18) der bildenden Kunst, die dritte (Str. 19—24) der Journalistik, die vierte (Str. 25—30) der frömmelnden Poesie, die fünfte (Str. 31—35) der Philosophie, die sechste (Str. 37—41) der Wissenschaft in den verschiedenen Arten ihres verwerflichen Mifsbrauchs angehört. Zur Charakteristik seiner Phantasien diene, was er über die vierte Gruppe S. 384 f. sagt. Im Tänzer-Epigramm 'ist die Übertragung der Frömmelei in die Poesie gemeint, die das Ohr mit dem gleichförmigen Trommelschall herkömmlicher Phrasen erfüllt, aufgebauscht und hohl, in unendlichem dumpfen Getön immer fortschnarrend. "Tanzmeister" und "Fiedler" sind eingeschoben, um die Symmetrie der fünfgliederigen Gruppen auch für diese Partie herzustellen; denn sie dienen nur dazu, die im "Tänzer" gegebenen Gedanken auszuführen. In Pastoren-Lyrik, -Romanen, -Dramen, in den Pirouetten der Pastoren-Epigrammatik gab es die possierlichsten Gebärdungen. Und, wenn sonst diese Gemeinde in den geringsten Fehden sich auf Tod und Leben bekriegte, so fanden sie sich, von ihrer Aftermuse geführt, doch alle auf dem gleichen Tanzplatze unter den Klängen des mystisch und romantisch näselnden Dudelsacks zusammen. Zum grofsen Gaudium des Fiedlers, dessen streng rhythmische, wohlklingende, lustige Weisen sie mit hochmütiger Geschmacklosigkeit verdammen' u. s. w.

knüpft. Eine Beziehung auf den Vorgang des Festes findet weder in den ersten (Str. 10 und 11), noch in den letzten (Str. 37—40) der satirischen Epigramme statt; im übrigen sind die heraufbeschworenen Gestalten anfänglich zwar zur Feenwelt, nachdem aber diese vom 'Orthodoxen' dem satanischen Reiche zugewiesen ist, zu dem eigentlichen Hexen- und Teufelsvolk, das die Scene demnächst beherrscht, in Rapport gesetzt. Erst zuletzt treten die Geister Oberons und Titanias wieder auf, um den Festzug, den sie eröffnet haben, zu schliefsen. In Summa: der Dichter hat es sich, wie er selbst bekennt (an Schiller, 27. Juni 1797) in der 'barbarischen Komposition' des Faust bequemer machen zu dürfen geglaubt.

Wernigerode. Hermann Henkel.

Über die

Beziehungen von Eglamour und Torrent.

Auf die grofse Ähnlichkeit zwischen dem Sagengehalt des Torrent und Eglamour hat schon Halliwell 1842 in seiner Ausgabe der erstgenannten Dichtung hingewiesen und ohne weiteren Beweis die Behauptung aufgestellt, dafs die Romanze von Torrent teilweise auf der im Sir Eglamour berichteten Geschichte aufgebaut ist (vgl. auch Hales, Bishop Percy's Folio MS. II, 338). Diese Meinung hat Adam in der Vorrede zu seiner Ausgabe des Torrent (E. E. T. S. 1887) zu widerlegen gesucht mit der Begründung, dafs neben den vielen Ähnlichkeiten die beiden Dichtungen doch grofse Abweichungen aufzuweisen haben. Ihm hat sich Zielke in seiner Kieler Dissertation (1889) 'Untersuchungen zu Sir Eglamour of Artois' angeschlossen und die Ansicht Adams dahin zusammengefafst, dafs er sagt (S. 60): 'Nach ihm haben die Dichter des Sir Eglamour und des Sir Torrent die gleiche, uns verloren gegangene Quelle gekannt und dieselbe nach ihrer eigenen Individualität bearbeitet. Im ersten Teil gehen beide Romanzen mehr zusammen als im zweiten, weil der Anfang der gemeinsamen Vorlage den Dichtern besser im Gedächtnis haftete als der Schlufs.' Auch Brandl (Grundrifs der german. Philol., Strafsburg 1893, II, 708) scheint kein unmittelbares Abhängigkeitsverhältnis der beiden Dichtungen anzunehmen, wenn er auch auf innere Beziehungen aufmerksam macht. Ich möchte mich auf die Seite Halliwells stellen und nachholen, was er unterlassen hat, nämlich zeigen, wie eng die Beziehung zwischen den beiden Dichtungen ist. Die Entstehungszeit der Handschriften setzt der Annahme, dafs Torrent auf Eglamour gegründet ist, kein Hindernis in den Weg. Die älteste

Handschrift des Eglamour, ein Fragment aus der Bibliothek des Herzogs von Sutherland, stammt nach Kölbing aus dem 14. Jahrhundert, das Thornton-Ms. in Lincoln, welches den besten Text enthält, ist nach Halliwell um das Jahr 1440 zusammengestellt. Die einzige ganz erhaltene Handschrift des Sir Torrent gehört, wie das Thornton-Ms., dem 15. Jahrhundert an (Adam, S. XXVII): über das Alter der Torrent-Fragmente finde ich bei Adam keine Angabe.[1] Jedenfalls scheint der Torrent, soweit wir die Überlieferung verfolgen können, jünger zu sein als der Eglamour. Um nun die Ähnlichkeit zwischen den beiden Dichtungen besser zeigen zu können, will ich den Inhalt, entsprechend dem Aufbau der Handlung, in einzelne Kapitel zerlegen und diese der Reihe nach miteinander vergleichen. Die Versnachweise aus dem Eglamour beziehen sich auf die Handschrift in Lincoln, deren wenige Lücken ich mit Hilfe der sonstigen Überlieferung ausgefüllt habe.

I. Personalbeschreibung des Ritters: E. 1—24; T. 1—30.

Eglamour ist ein Ritter aus Artois (13), *wo auch seine Väter gelebt haben. Er weilt in der Umgebung des Grafen, Sir Pryncesamour* (19), *und zeichnet sich durch seine Waffenthaten aus.*

Im Torrent heifst der Held Torrent, seine Heimat ist Portugal. Der Gedanke, dafs seine Väter aus demselben Lande stammen, wird in der Weise erweitert, dafs der Dichter zunächst auf den Vater des Helden eingeht und im Anschlufs daran erzählt, dafs diesem ein Sohn, unser Torrent, geschenkt wird und dafs der Vater, als sein Sohn 18 Jahre alt ist (19. 22), aus dem Leben scheidet. Der König von Portugal nimmt darauf den jungen Torrent zu sich und giebt ihm eine Grafschaft (29). Auch Torrents Vater war als Graf (14) bezeichnet worden.

II. Seine Werbung um die Tochter seines Herrn: E. 25—228; T. 31—78.

Eglamour fafst Liebe zu Cristabelle (28), *der einzigen Tochter und daher Erbin seines Herrn. Er findet Gegenliebe,*

[1] [Nach Warton-Hazlitt II, 191 gehören die Fragmente einem Drucke Pynsons vom Anfang des 16. Jahrhunderts an. J. Z.]

und aus manchem Turniere, das um Cristabelles willen (45) *ausgefochten wird, geht er als Sieger hervor. Er öffnet sein Herz seinem Knappen* (50), *der ihn indessen auf den Standesunterschied zwischen ihm, dem* knyght of lytill lande (65), *und der von Königen und Kaisern umworbenen Geliebten aufmerksam macht. Dahingegen weist Eglamour* (89) *auf seine eigene Tüchtigkeit hin. Als am nächsten Morgen der Graf mit seinen Mannen und seiner Tochter in der Halle versammelt ist, erkundigt sich diese nach dem Verbleib des Geliebten und erfährt von seinem Knappen* (115), *dafs er krank daniederliegt und von ihr Heilung erwartet. Mit Rücksicht darauf fordert der Graf seine Tochter auf, den treuen und tüchtigen Eglamour aufzusuchen* (125). *Sie geht, von zwei Kammerfrauen begleitet, zu ihm, erfährt, dafs die Liebe zu ihr die Krankheit Eglamours hervorgerufen hat, und ist bereit, ihm ihre Hand zu reichen, falls ihr Vater damit einverstanden sei* (167). *Nachdem Eglamour den Kammerfrauen durch seinen Knappen 100 Pfund hat überreichen lassen, scheiden die Geliebten mit einem Kufs voneinander* (180). *Cristabelle bringt ihrem Vater die Nachricht von der Genesung des Geliebten, der am nächsten Tage auf die Falkenjagd gehen wolle* (192). *Der Graf ist bereit, sich ihm anzuschliefsen, und auf der Rückkehr hält Eglamour um die Tochter seines Herrn an* (222). *Der Graf geht auf den Antrag ein und will ihm aufser seiner Tochter auch sein Reich überlassen, wenn er sie durch drei* (225) *kühne Waffenthaten gewinnen will.*

Im Torrent heifst die Geliebte Desonell (32). Auch hier vollbringt der Geliebte um ihretwillen (37) manche Waffenthaten; aber hier wirbt er nicht um ihre Hand bei ihrem Vater, sondern dieser bietet sie ihm an (59), da er um seine Liebe weifs (55), und nun folgt die Forderung, dafs Torrent ein Abenteuer ohne Hilfe eines Gefährten bestehen soll (69). — Während also hier die Werbung ihres poetischen Zaubers entkleidet ist, verstärkt der Dichter die Hartherzigkeit des Vaters dadurch, dafs er ihn die Forderung stellen läfst, Torrent solle ohne Gefährten in den Kampf ziehen. Im Torrent erscheint auch das Verhalten des Vaters insofern weit weniger gerechtfertigt, als er anbietet und fordert zugleich.

III. Die erste Waffenthat: E. 229—330; T. 79—372.

Eglamour erfährt vom Grafen, dafs in einem nicht weit von Artois nach Westen zu gelegenen Lande ein Riese einen Wildpark besitzt, und erhält den Auftrag, einen der dort gehegten Hirsche dem Grafen zu bringen (238). *Mit Hinweis auf das Versprechen, welches ihm der Graf gegeben hat, ist Eglamour bereit, die Forderung zu erfüllen. Als er von seiner Geliebten Abschied nimmt, schenkt ihm diese zwei Windhunde, sowie ein in der griechischen See gefundenes Schwert* (270). *Bei seiner Ankunft im Wildpark, welcher durch eine Mauer abgeschlossen ist, scheucht er die Hirsche durch einen Stofs in sein Horn auf. Sobald der Riese, der Besitzer des Wildparkes, den Ton gehört hat, macht er sich auf, um dem Eindringling den Ausweg zu verlegen* (297). *Mittlerweile hat Eglamour den schönsten Hirsch getötet und bittet den Riesen, welchen er am Ausgangsthor findet, ihn ruhig weiter ziehen zu lassen. Dieser greift jedoch den Ritter mit einer Keule an, und es gelingt Eglamour, der sich mit seinem Schwerte zur Wehr setzt, den Riesen zu blenden* (318). *Trotzdem setzt dieser den Kampf fort, und erst am nächsten Tage giebt ihm Eglamour den Todesstofs ins Herz hinein* (324).

Im Torrent wird der Ritter nach einer Insel in der griechischen See geschickt, um einen dort lebenden Riesen Namens Begonmese (101) zu bekämpfen, der die schönen Waldungen des Königs von Portugal fällt und reiche Schlösser zerstört (84). Von einem Abschied von der Geliebten weifs die Nachdichtung nichts, wohl aber hebt sie hervor, dafs Torrent von den am Hofe des Königs lebenden Herren Abschied nimmt (106); Desonell selbst soll es unbekannt sein, warum Torrent in den Kampf zieht (109). Nach sechstägigem Ritt findet Torrent an der Meeresküste einen Wald und auf einem Berge den schlafenden Riesen (132). Durch einen Stofs in sein Horn sucht Torrent den Riesen zu wecken, doch umsonst — der Riese schläft zu fest (146). Torrent bindet nun sein Pferd an einen Pfahl, da der Berg zu hoch ist, als dafs er hinaufreiten könnte, und tritt mit seinem Speere vor den Riesen, diesen auffordernd, seinem Herrn für den angerichteten Forstschaden Ersatz zu leisten (162).

Bei einem darauf beginnenden Ringkampf rollen beide den Berg hinab, wobei die Eingeweide aus dem Körper des Riesen hervorquellen (192). Ein Stein hält die Rollenden auf, und Torrent kann nun erst den Riesen mit seinem Schwerte töten (204). — Hiermit ist der Nachdichter aber noch nicht zufrieden: obgleich Torrent seine Aufgabe erfüllt hat, mufs er noch weitere Abenteuer erleben. Er kehrt auf die Spitze des Berges zurück und erblickt, eine Meile vom Lande entfernt, eine Feste in der See. Da es Ebbe ist, geht Torrent, so müde er auch sein mag, dorthin (von seinem Pferde ist nicht mehr die Rede), um ein Nachtquartier zu suchen (231): es ist die Burg des Riesen, auf welcher aufser der Tochter des Königs von Gales (346) der Sohn des Königs von der Provence (341) und vier Grafensöhne (308. 345) als Gefangene des Riesen auf ihre Befreiung hoffen. Torrent erlöst sie und führt zwei Löwen, die ihm am Burgthore entgegengetreten waren (233), zu dem Leichnam des Riesen, den er ihnen zum Fressen vorwirft (369).

IV. Rückkehr in die Heimat: E. 331—342; T. 373—467.

Mit dem Haupt des Riesen als Siegestrophäe kehrt Eglamour in die Heimat zurück und findet allgemeine Bewunderung.

In der Nachdichtung bringt der Held aufser dem Haupt des Riesen auch die beiden Löwen heim. Über den Verbleib der befreiten Gefangenen erfahren wir nichts; doch erzählt der Dichter, dafs Boten den Königen von der Provence (397) und Gales (408) die Nachricht von der Befreiung ihrer Kinder überbringen. Torrent scheint bei der Botschaft beteiligt zu sein, denn der König von Gales bietet ihm seine Tochter (418) an und der König der Provence einen goldenen Ring (422) und ein von Velond (427) geschmiedetes Schwert Namens Adolake (434). Erst jetzt erfährt Desonell durch ihren Vater, dafs Torrent aus Liebe zu ihr auf Abenteuer ausgezogen war (451); sie schenkt dem Geliebten einen Schimmel, den sie vom König von Nazareth erhalten haben will (465): ein Zug, der daran erinnert, dafs Cristabelle vor Vollbringung der ersten Waffenthat ihrem Geliebten Geschenke machte, die ihm bei seinem Unternehmen von Nutzen sein mufsten.

V. Zweite Waffenthat: E. 343—630; T. 468—728.

Trotzdem Eglamour sich so glänzend bewährt hat, legt ihm der Graf eine zweite Probe auf, indem er ihn darauf hinweist, dafs in Sedoyne (346) *ein Eber das Land unsicher macht. Nach einer zweimonatlichen Reise zu Lande und zu Wasser kommt Eglamour in Sedoyne an und erkennt in den zerstreut umherliegenden Toten die Spuren, die auf das Wüten des Ebers hindeuten* (366). *Am nächsten Morgen nach seiner Ankunft stöfst er auf das Ungeheuer, das vom Meere heraufkommt, wo es seinen Morgentrunk* (378) *genossen hat. Eglamours Speer zerbricht an dem Fell des Dickhäuters, der überdies ihm das Pferd unter dem Leibe tötet, so dafs Eglamour von nun an zu Fufs kämpfen mufs* (390). *Erst am vierten Tage* (397) *versetzt er dem Eber den Todesstofs mit seinem Schwerte. Der König von Sedoyne, welcher in der Nähe jagt, hat das Schnauben des Ebers gehört und schickt einen Knappen ab in der Vermutung, dafs ein Mensch von dem Eber bedroht sei. Auf die Kunde, dafs der Eber von einem Ritter, dessen Wappen und Helmschmuck der Knappe beschreibt, glücklich überwunden ist, macht sich der König auf, um sich den Sieger anzusehen. Eglamour fürchtet, in dem König und seinen Begleitern neue Gegner zu erblicken, und bittet um Schonung, da er vier Tage lang gekämpft habe. Er findet aber das liebenswürdigste Entgegenkommen, indem er durch eine Mahlzeit gestärkt wird und die Einladung erhält, die Nacht beim Könige zuzubringen* (462); *und, als der König gar erfährt, dafs Eglamour vor ihm steht, von dessen Kampf mit dem Riesen Arrake, dem Besitzer der schönen Hirsche, er schon Kunde erhalten hat, ladet er ihn ein, zwei bis drei Tage bei ihm zu bleiben* (474): *der Riese Marrasse* (471), *dessen Eber er soeben erschlagen habe, beanspruche seine Tochter, und er selbst wage nur mit einem Gefolge Gewappneter sich aus seiner Burg heraus; der Riese sei augenblicklich abwesend, um seinen von Eglamour erschlagenen Bruder zu begraben. Als man den Eber zerlegen will, erweisen sich alle Messer zu schwach gegenüber der Haut des Tieres: nur Eglamours Schwert ist scharf genug, und dieser bittet sich als Siegeszeichen den Kopf des Ungeheuers*

aus (497), *was ihm gern gewährt wird. Als sie in der Burg Edmonds* (598) — *so heifst der König von Sedoyne — angekommen sind, gehen sie zu Tische, und Eglamour erhält einen Platz neben des Königs Tochter Organata, welcher er auf ihre Klage hin seinen Beistand gegen den Riesen verspricht* (522). *Am nächsten Morgen erscheint der Riese am Fufse der Burg, und, als er auf der Mauer den Kopf seines Ebers aufgepflanzt sieht, steigert dieser Anblick seine Wut. Eglamour wagt den Kampf: sein Pferd wird ihm zwar unter dem Leibe erschlagen, aber er haut dem Riesen den rechten Arm ab, und, als die Sonne zur Rüste geht, liegt der Riese tot am Boden* (594). *Zum Danke dafür bietet Edmond dem Sieger sein Reich und seine Tochter an* (603), *und, als Eglamour diesen Lohn ausschlägt, will ihm der König ein Pferd geben, das ihn, solange er darauf sitzt, vor jedem tödlichen Streiche schützt, und Organata will seinen Dienst mit einem Ringe belohnen, der dieselbe Zauberkraft besitzt, wie das Pferd, solange er an seinem Finger bleibt* (618); *ja, sie will sogar fünfzehn Jahre warten, bis er kommt, um sie heimzuführen. Das kann er natürlich nicht, und so scheidet er von dannen mit dem Kopf des Riesen und des Ebers* (630).

Im Torrent bedient sich der König einer List, um den Helden zu einer neuen Waffenthat zu veranlassen: er läfst ihm einen gefälschten Brief bringen, in welchem Desonell ihn bittet, ihr einen Falken zu verschaffen (479), worauf ihm der König rät, nach dem Walde Maudeleyn (489) zu gehen. Alsbald reitet Torrent mit einem Knappen von dannen. In dem Walde angekommen, trennen sie sich (514), und Torrent findet in einem Thale einen Drachen, dem er wehrlos gegenüber steht, da Schild und Speer in der Hand des Knappen zurückgeblieben sind (527. 549). In einem Gebet wendet er sich an Christus, dafs er ihn doch wenigstens so lange am Leben lassen möge, bis er den Ritterschlag erhalten hat (es ist bezeichnend, dafs ihn der Dichter als *chyld*, wie er ihn 547, 624 und 639 ausdrücklich bezeichnet [vgl. auch 46—48 und 51], alle diese Thaten vollbringen läfst). Trotzdem Torrent ohne Waffen ist, schlägt er mit Gottes Hilfe (578) von dem sieben Ellen langen Schweif des Drachen ein vier Ellen langes Stück ab. Ähnlich wie in Eglamour der Riese Arrake durch das Horn des Ritters, der auf seine Hirsche Jagd

macht, aufgeschreckt wird, so wird hier der Riese, dem der Drache gehört (sein Name ist Roehense, 637), durch das Todesgeschrei des Ungeheuers auf die Gefahr desselben aufmerksam (575). Am nächsten Morgen trifft er mit Torrents Knappen, der seinen Herrn sucht (591), zusammen, erfährt von ihm, dafs er einen Falken erhaschen möchte, erschlägt und vierteilt ihn (620). Auch Torrent hat sich aufgemacht, um seinen Knappen zu suchen (625), und findet ihn zerstückelt vor (631). Alsbald entspinnt sich ein Kampf zwischen dem Riesen und Torrent, dem jetzt sein Schwert Adyloke (665) gute Dienste leistet. Der Riese flüchtet sich in ein Gewässer (666). Torrent wird durch einen Regen erfrischt (676) und haut dem Riesen, der aus dem Gewässer wieder herausgekommen ist (679), das Haupt ab (691). Er mifst den Riesen und findet, dafs er 24 Fufs lang ist: so hatte der Eglamour-Dichter berichtet, dafs der Riese Arrake, den Eglamour in dem Wildpark erlegt hatte, über 15 Fufs lang war (Egl. 330). Auf der Burg des Riesen findet er ein schönes Schwert, das der Riese einem Fürsten Mownpolyardnus (715) abgenommen hat, und einen Grauschimmel (722). Mit dem Haupt des Riesen und des Drachen — aber ohne Falken, den er doch hatte fangen sollen — tritt er seinen Rückweg an (724): auch Eglamour hatte von der ersten Fahrt nicht einen Hirsch, wie ihm geboten war, sondern den Kopf des Riesen, dem der Hirsch gehörte, nach Hause zurückgebracht (Egl. 335).

VI. Rückkehr in die Heimat: E. 631—678; T. 729—809.

Nach siebenwöchentlicher Reise kommt Eglamour mit dem Kopf des Ebers und des Riesen (646) *wieder in Artois an. Sobald seine Geliebte von seiner Ankunft erfährt, geht sie zu ihm* (639). *Ein weniger freundlicher Empfang wird ihm von dem Grafen bereitet, der Land und Tochter an Eglamour abtreten zu müssen befürchtet. Dieser giebt ihm zur Antwort, er wolle den ihm versprochenen Lohn nur annehmen, wenn er dessen würdig sei* (656), *und bittet um eine Ruhezeit von fünfzehn Wochen, von denen ihm der Graf aber nur zwölf bewilligt* (666). *Am Abend geht Eglamour in Cristabelles Gemach, wo die Geliebten ihr Treugelübde besiegeln* (675).

Indem Torrent seine Siegestrophäen vorlegt, entschuldigt er sich bei dem König von Portugal, dafs er keinen Falken hätte finden können. Der König sieht in ihm einen Verwandten des Teufels (740) und deutet auf den Riesen Slogus of Fnolles hin, dem kein Ritter zu widerstehen vermöge. Seine Umgebung macht ihn darauf aufmerksam, dafs es schmählich für ihn sein würde, wenn er Torrent nicht liebte; dann geht Desonell zu dem Geliebten, dem sie von Herzen zugethan ist (761). Mittlerweile kommen Briefe vom König von Aragon, welcher um die Hand Desonells für seinen Sohn anhält. Obgleich der König von Portugal seine Tochter den Gesandten zuspricht (770), fragt er doch heuchlerischerweise am nächsten Morgen seine Gemahlin um ihre Meinung: ihren Wunsch, Desonell als Gemahlin Torrents zu sehen, der ihrer am würdigsten sei (785), bekämpft er mit dem Hinweis auf den Standesunterschied und den Umstand, dafs nicht Torrent selbst, sondern sein Schwert Hatheloke (791) die Waffenthaten vollbracht habe; er beabsichtige übrigens, Torrent zum Kampf mit einem Riesen zu veranlassen und die Forderung daran zu knüpfen, dafs Torrent keinen Knappen mitnehmen solle. Trotzdem, meint die Königin, werde Torrent Sieger bleiben (809).

VII. Dritte Waffenthat: E. 679—774; 810—1094 (1770).

Nach Ablauf von zwölf Wochen eröffnet Cristabelle ihren Kammerfrauen das Geheimnis, welches sie in ihrem Herzen trägt, während Eglamour vom Grafen aufgefordert wird, sich zu seiner dritten Probe zu rüsten: in der Nähe Roms hause ein Drache, welcher die Gegend in einem Umkreise von sieben Meilen unsicher mache; ihn solle er erschlagen (698). *Beim Abschied von Cristabelle schenkt ihr Eglamour einen Ring mit der Mahnung, ihn aufzubewahren für den Fall, dafs Gott ihr ein Kind schenken sollte* (711). *Dann macht er sich auf den Weg. Die Stelle, wo der Drache haust, ist durch Totengebeine gekennzeichnet* (720), *und der Anblick des Tieres so furchtbar, dafs selbst Eglamour den Mut sinken läfst* (723). *Der Drache wirft ihn samt seinem Rofs zu Boden und überschüttet ihn mit seinem Feuer; dennoch gelingt es Eglamour, dem Ungeheuer zunächst den Schwanz* (734) *zur Hälfte abzuhauen, darauf*

den Kopf (741) *und endlich das Rückgrat zu spalten* (744). *Der Kaiser von Rom, Octoveane* (764), *welcher von einem Turme aus Zeuge des Vorganges gewesen ist, läfst die That in der Stadt bekannt machen und holt den kühnen Ritter in feierlichem Zuge ein* (762). *Alle halten ihn für tot, doch wird er durch des Kaisers Tochter Dyature* (771) *geheilt, welche ihn ein Jahr lang in ihrer Pflege behält* (774).

Im Torrent schliefst sich an das Gespräch zwischen dem König und der Königin ein Kirchgang (813) und dann ein festliches Mahl an, bei welchem der König Gelegenheit nimmt, noch einmal mit Torrent von den Absichten, die dieser auf Desonell hat, zu sprechen und ihn zu einer abermaligen Waffenthat aufzufordern (832). Torrent ist bereit, darauf einzugehen, doch fordert er, dafs der König ihm vor 27 Rittern Sicherheit leistet (838). Dann erfährt er, dafs er in Calabur (847) den Riesen Slochys (850) bekämpfen soll, und tritt, nachdem er von Desonell Abschied genommen (859), seine Fahrt an. Er weilt eine Nacht unterwegs beim König der Provence (868), der sich darüber wundert, dafs Torrent keine Kampfesgefährten bei sich hat (898), und ihn auffordert, lieber seine Tochter, die er mit zwei Herzogtümern ausstatten will (933), zur Frau zu nehmen (931), als dafs er den Kampf mit dem Riesen wage (916). Torrent kann jedoch das einmal gegebene Wort nicht brechen (936) und setzt seine Fahrt fort. Nach zwei bis drei Tagen (953) ist er in Calabur angekommen und hört von dem fliehenden Volke (954), dafs der Riese vor der cyte of Hungry (970) liegt, deren König er in seine Gewalt bringen möchte. Torrent sucht den Riesen auf, stöfst ihm im Kampfe das einzige Auge aus, welches er hat (1026) — so hatte auch Eglamour den Besitzer des Wildparkes zunächst geblendet —, und tötet ihn alsdann (1045). Der König von Calabur nimmt Torrent freundlich auf, führt ihn am nächsten Tage (1072) auf das Schlofs Cardon (1091), das dem Riesen gehört hatte, und schenkt es ihm samt einer Grafschaft, deren souveräner Besitzer er sein soll (1085). — Auf der Rückkehr in die Heimat erfährt Torrent beim König der Provence (1095), dafs Desonell in acht Tagen mit dem Prinzen von Aragon (1114) verheiratet werden soll, eine Nachricht, die ihn aufs höchste erschreckt (1105) und ihm die Bitte in den Mund legt, der König

möge ihn zum Ritter schlagen (1109). — Als ihm seine Bitte gewährt ist, scheint er nach Portugal aufgebrochen zu sein; denn der Dichter erzählt, er sei in die Halle geritten, wo die Hochzeit gefeiert wurde, und habe die sofortige Auslieferung der Desonell oder einen Zweikampf gefordert (1151). Der letzte Vorschlag wird angenommen; Torrent besiegt den Prinzen von Aragon (1184) und ruft am nächsten Tage (1190), indem er das Haupt des erschlagenen Riesen vorlegt, die Entscheidung aller Anwesenden darüber an, ob der König von Portugal recht oder unrecht an ihm gehandelt habe, wenn er seine Tochter seinem Versprechen zuwider einem anderen Manne gebe (1210). Der König von Aragon beteuert, von der Abmachung zwischen Torrent und dem König von Portugal nichts gewufst zu haben (1213); doch sei sein Sohn nun schon mit Desonell verheiratet (1218). Da macht der Kaiser von Rom den Vorschlag, die Sache solle durch einen Kampf zwischen zwei Rittern ausgefochten werden (1231). Der König von Aragon läfst zu dem Zwecke den Riesen Cate (1238) herbeiholen, mit dem Torrent auf einer Insel (1251) zu kämpfen hat; da Torrent als Sieger aus dem Kampfe hervorgeht, wird die Ehe zwischen dem Prinzen von Aragon und Desonell gelöst (1329) und Torrents Anspruch auf die Hand der Königstochter auch von ihrem Vater anerkannt (1336), der indessen die Hochzeit noch um ein halbes Jahr und einen Tag hinausgeschoben sehen will (1353). Torrent ist damit einverstanden und bringt die Nacht bei Desonell zu (1366). — So sind wir denn auf langen Umwegen erst jetzt nach der dritten Waffenprobe, die der übelgesinnte Vater einem tapferen Ritter auferlegt, bis zu dem Höhepunkt der Handlung gelangt, den der Eglamour-Dichter uns schon nach der zweiten Waffenprobe erreichen läfst, nämlich bis zu dem Augenblick, wo die Geliebten das Recht der Eheleute vorwegnehmen. Um die Folgen des übereilten Schrittes, zu dem die Liebe das junge Paar hinreifst, einleiten zu können, mufs der Torrent-Dichter seinem Vorbilde gemäfs seinen Helden noch einmal in die Fremde ziehen lassen. Ebenso wie im Eglamour weilt der junge Ritter auch im Torrent zwölf Wochen (1368) in der Heimat; dann kommen Briefe vom Könige von Norwegen, der ihn einladet, in sein Land zu kommen, um mit einem Riesen zu kämpfen (1374). Torrent folgt der Einladung,

und nach dem Vorbilde Eglamours reicht er der Geliebten beim Abschiede zwei Ringe (warum es hier zwei sein müssen, werden wir bald sehen) mit der Mahnung, sie wohl zu verwahren, falls Gott ihnen ein Kind schenken solle (1398). In die Beschreibung der Heldenthaten, die Torrent in Norwegen vollbringt, hat der Dichter manchen Zug hineingemischt, den er sonstwo im Eglamour vorfand: der Riese Weraunt (1650), den Torrent in Norwegen bekämpft, ist der Bruder des Riesen Cate (1593), mit dem Torrent den Zweikampf ausficht, den der Kaiser von Rom nach der Verheiratung Desonells mit dem Prinzen von Aragon in Vorschlag gebracht hat; auch der Eglamour-Dichter kennt zwei Riesen, welche Brüder sind: Arrak, den Besitzer des Wildparkes, wo Eglamour den Hirsch fängt, und Marrasse, den Besitzer des sidonischen Ebers, den Eglamour zu erlegen hat. — Bei der Bekämpfung des Riesen kann es der Torrent-Dichter nicht bewenden lassen: sein Held mufs auch noch einen Drachenkampf bestehen, denn im Eglamour war ja gleichfalls von einem Drachenkampf die Rede; und, um vor dem Eglamour-Dichter noch etwas voraus zu haben, läfst der Torrent-Dichter seinem Helden in Norwegen zwei Drachen (1590) in den Weg kommen. Und endlich erinnert uns auch der Zug noch an Eglamour, dafs Torrent in Norwegen von Gendres, der Tochter des Königs (1747), geheilt wird, wie Eglamour nach der Besiegung des Drachen durch Dyature, die Tochter des Kaisers Octoveane, am Leben erhalten wurde.

VIII. Aussetzung der Geliebten: E. 775—819; T. 1771—1866.

Während Eglamour in Rom seiner Genesung entgegensieht, wird Cristabelle von einem Knaben entbunden, und ihr Vater, der durch Briefe von Eglamours jüngster Heldenthat unterrichtet ist (775), *bestimmt, dafs das Kind nicht getauft und samt seiner Mutter in einem Kahne den Meereswogen preisgegeben wird* (785). *Cristabelle wickelt ihr Kind in einen Scharlachmantel* (793), *und, nachdem sie ihren Vater gebeten hat, ein Evangelium gegen die Gefahren des Meeres lesen zu lassen* (800), *verabschiedet sie sich von ihren Kammerfrauen, denen sie einen Grufs an Eglamour aufträgt* (803). *Tag und*

Nacht ist sie auf dem Meere: endlich landet sie auf einer Insel. In der Hoffnung, daſs diese bewohnt ist, sieht sie sich getäuscht und muſs es erleben, daſs ein Greif ihren Sohn entführt.

Auch im Torrent wird die Geliebte des Helden in einem Schiffe den Meereswogen preisgegeben: hier giebt aber der Vater den Befehl schon vor ihrer Niederkunft (1793), sobald über Torrent Nachricht aus Norwegen angekommen ist; erst die Bitten seiner Gemahlin bestimmen ihn (1798), Desonell wenigstens zu gestatten, ihre Niederkunft in der Heimat abzuwarten (1806). Hier wird sie Mutter von Zwillingen (1809), und nun begreifen wir erst, warum Torrent vor seinem Aufbruch nach Norwegen der Geliebten zwei Ringe zurückgelassen hat, während im Eglamour nur von einem Ringe und einem Kinde die Rede ist. Mit den ungetauften Kindern (1836) trifft sie in einem fremden Lande ein, welches der Torrent-Dichter im Gegensatz zu seinem Vorbilde (E. 812) bewohnt sein läſst (1862); doch wird sie auch hier ihrer Kinder beraubt.

IX. Kinderraub: E. 820—852; T. 1867—2010.

Der Greif trägt das Kind in das Land Iraelle (819. 823), *wo es bei einer Jagd von dem Könige gefunden wird. Er giebt ihm den Namen Degrebelle, weil es einem Greifen entrissen sei* (838), *bricht die Jagd ab, um eilends mit dem Kinde in die Stadt zurückzukehren, und beauftragt seine Gemahlin, eine Amme zu besorgen.*

Im Torrent wird das eine Kind von einem Greifen (1870) über ‘eine Wasserflut’ hinweg in eine Wildnis getragen, wo der heilige Antonius als Eremit lebt (1874); das andere Kind wird von einem Leoparden geraubt (1885) und vom König von Jerusalem, der von der Hochzeit seines Bruders heimkehrt (1897), in dem Versteck des Leoparden aufgefunden: seine Begleiter (1909) müssen den Leoparden töten, ehe sie ihm das Kind entreiſsen können (1914). Nach demselben Grundsatz, der für die Namengebung im Eglamour maſsgebend ist, wird hier das Kind Leobertus (1925) genannt und, nachdem eine Amme (1928) besorgt und das Kind in das Land des Königs gebracht worden ist (1930), auf Vorschlag der kinderlosen Königin zum Prinzen von Jeru-

salem gemacht (1936). Das von dem Greifen geraubte Kind trägt der heilige Antonius zu seinem Vater, dem Könige von Griechenland, der es an Kindesstatt (1989) annimmt und alsbald taufen läfst (1994): sein Name lautet Antony fice greffoun (1998).

X. Unterkunft der Mutter: E. 853—924; T. 2011—2082.

Der Wind treibt das Schiff, in dem Cristabelle die Nacht zugebracht hat, am nächsten Morgen in die See hinaus, und nach sechs Tagen (860) *landet sie in Ägypten* (864). *Der König des Landes hat von seinem Turm aus mit angesehen, wie das Schiff auf den Strand getrieben wird, und schickt einen Knappen ab, um genauere Kunde einzuholen* (870). *Cristabelle kann sich aber nur durch Zeichen* (876) *verständlich machen. Auf den Bericht des Knappen hin begiebt sich der König in eigener Person an den Strand* (891), *holt sie in seinen Palast und läfst sie durch Speise und Trank stärken* (900). *Dann erkundigt er sich nach ihrer Herkunft und erfährt, dafs sie aus Artois stammt, dafs ihr Vater Prinsamoure heifst, und dafs sie, als sie eines Tages mit ihren Begleiterinnen am Strande gespielt habe, samt ihrem Kinde durch den Wind in einem Boote, das am Ufer stand, ins Meer hinausgetrieben sei* (912). *Dann sei sie vom Winde an einen Felsen geschleudert worden* (916), *und ein Greif habe ihr Kind in südwestlicher Richtung* (918) *entführt. Der König heifst sie darauf willkommen und begrüfst sie als seines Bruders Tochter* (920).

Im Torrent wird Desonell durch eine Jagdgesellschaft (2021) verscheucht; aus Furcht, getötet zu werden (2028), flieht sie in eine Wildnis und gelangt in das Land des Königs von Nazareth (2032). Auch hier trifft sie mit einer Jagdgesellschaft zusammen und erzählt dem Könige, dafs sie auf dem Wege zur heiligen Katherine (2053) durch Unwetter in den Wald, wo sie sich jetzt befindet, verschlagen worden sei. Also auch hier bleibt die unglückliche Mutter nicht an der Stelle, wohin sie nach der Abfahrt aus ihrer Heimat zuerst gelangt war, und auch hier entstellt sie den wahren Sachverhalt; und, während der König von Ägypten die Cristabelle als seine Nichte begrüfst hatte, begrüfst im Torrent (2063) der König von Nazareth die Desonell als seine ehe-

malige Geliebte, der er ein Rofs geschenkt (2062) habe, und mit der er habe verheiratet werden sollen (2063). Nun wird sie in die Stadt gebracht (2067) und auch von der Königin willkommen geheifsen (2071).

XI. Die Rückkehr des Helden: E. 925—984; T. 2083—2178.

Nachdem Eglamour vollständig geheilt ist, bricht er von Rom mit dem Kopf des Drachen (932) *auf. Die Kunde von seiner Rückkehr eilt ihm voraus* (937), *und ein Knappe kommt ihm mit der Nachricht von Cristabelles Geschick entgegen* (940). *Nach seiner Ankunft in Artois legt er dem Grafen das Zeichen seines Sieges vor* (958) *und fordert von ihm die Einlösung seines Versprechens* (959). *Aus Furcht vor Eglamour sucht der Graf in einem Turme Zuflucht* (967). *Jener fordert die Knappen auf, sich zu Rittern schlagen zu lassen und ihm zu folgen* (972). *Dann begiebt er sich nach dem heiligen Lande* (983).

Auch im Torrent erfüllt die Rückkehr des Helden den König mit Schrecken, auch hier sammelt der kühne Ritter tapfere Mannen um sich, die aus Aragon (2110), der Provence und Calabur (2113) zu ihm stofsen, während Calomond, so heifst der König von Portugal (2116), allein bleibt und nicht einmal auf die Hilfe eines Getreuen rechnen kann, der Torrent abhielte, zu ihm einzudringen (2120). Calomond wird in ein leckes Schiff gebracht und, ohne die Gnadenmittel der Kirche geniefsen zu dürfen, die er auch Desonell vorenthalten hat (2141), den Wogen überliefert (2145). Torrent, der an seiner Statt zum König von Portugal gemacht wird (2150), betraut zwei Ritter mit der Wahrung seiner Interessen (2159) und überträgt die Regentschaft der Königin (2162), um nach dem heiligen Lande zu gehen (2166).

XII. Des Helden Aufenthalt in der Fremde: E. 985—1173; T. 2179—2424.

Während der Eglamour-Dichter sich damit begnügt, zu erzählen, dafs sein Held fünfzehn Jahre (986) *sich unter den Heiden aufgehalten und den Bedrängten mit seinen Waffen beigestanden habe* (991), zerlegt der Torrent-Dichter diesen Zeit-

raum in Abschnitte von zwei (2189), sechs (2205) und sieben (2230) Jahren und weiſs Einzelheiten aus den einzelnen Perioden zu berichten. Nach Ablauf der fünfzehn Jahre hört der König von Jerusalem von Torrents Thaten und schickt ein Heer von 50 000 Mann (2243) mit Leobertus an der Spitze, der vor der Kriegsfahrt zum Ritter geschlagen wird (2250), gegen den Helden. Niemand wagt, diesem nahe zu kommen, auſser seinem eigenen Sohn, der ihn gefangen nach Jerusalem führt (2275). Torrent muſs über ein Jahr (2291) in der Gefangenschaft schmachten, bis er durch Vermittelung seines Sohnes, der seine Klagen mit anhört (2305), endlich seine Freiheit wieder erlangt (2329). Er muſs jedoch noch in Jerusalem bleiben und Leobertus im Turnieren unterweisen (2349). — Den Festspielen, die in Jerusalem stattfinden, hat auch der König von Nazareth beigewohnt (2389), der durch seine Berichte von den Siegen Torrents die Aufmerksamkeit Desonells weckt (2401) und zu ihrer groſsen Freude ein Turnier ankünden lassen will (2422), zu dem auch Torrent kommen soll (2423). — *In ganz anderer Weise leitet der Eglamour-Dichter das Zusammentreffen der beiden Geliebten ein. Degrebelle, Eglamours Sohn, ist im Laufe der fünfzehn Jahre, die sein Vater im Heidenlande zubringt, zum Ritter herangewachsen* (995) *und wird von seinem Adoptivvater, dem König von Iraelle, zum Heiraten aufgefordert* (1008). *Ein Bote des Königs lenkt die Aufmerksamkeit auf die schöne Nichte des Königs von Ägypten* (1013), *und der König von Iraelle läſst sofort zu einer Heerfahrt dorthin auffordern* (1021). *Sie werden in Ägypten feierlich eingeholt* (1048), *und alsbald wird ihnen auf ihre Bitte* (1052) *auch Cristabelle vorgestellt. Degrebelle entbrennt von Liebe zu ihr* (1058), *und sein Adoptivvater hält für ihn sogleich um Cristabelles Hand an* (1060). *Der König von Ägypten ist gern bereit, in die Verlobung zu willigen, wenn Degrebelle mit ihm eine Lanze brechen will* (1064). *Der Tag wird mit einem Festmahl beschlossen, bei dem Degrebelle neben seiner Mutter sitzt* (1070). *Am nächsten Tage* (1078) *findet das vereinbarte Turnier statt, bei welchem es Degrebelle gelingt, den König von Ägypten aus dem Sattel zu heben* (1097). *Die Vorbedingung ist erfüllt, und nun kann Degrebelle die Geliebte zum Traualtar führen* (1107). *Als diese Degrebelles Wappen*

sieht, wird sie an ihren Sohn (1112) *erinnert und dadurch trübe gestimmt* (1113). *Degrebelle fragt nach der Ursache ihrer Betrübnis* (1115), *und alsbald stellt sich heraus, dafs Degrebelle seine eigene Mutter geheiratet hat* (1139). *Der König von Iraelle will nun Cristabelle mit einem seiner Grafen verheiratet sehen* (1142), *doch knüpft Degrebelle daran die Bedingung, dafs der Betreffende seine Mutter, wie er es gethan hat* (1149), *im Turnier gewinnen soll* (1148). *Herolde machen dies in allen Landen* (1158) *bekannt, so dafs auch Eglamour, der im Begriff ist in die Heimat zurückzukehren* (1159), *davon hört* (1160) *und sich am Turnier zu beteiligen beschliefst* (1161).

XIII. Das Wiedersehen: E. 1174—1299; T. 2425—2595.

Aufser Eglamour und anderen Rittern erscheint auch der König von Sedoyne (1177), *in dessen Lande jener den Eber erlegt hatte. Cristabelle sieht von der Burgmauer* (1190) *aus dem Kampfspiel zu und wird Zeuge, wie ihr fünfzehn Jahre alter Sohn siegreich das Feld behauptet* (1197). *Unter den anwesenden Rittern gewahrt Degrebelle auch Eglamour und wundert sich, dafs dieser gerüstet ist, ohne am Kampfe teilzunehmen* (1208). *Er fordert ihn daher auf, mit ihm in die Schranken zu treten. Eglamour folgt der Aufforderung, und noch einmal bewährt sich seine Tüchtigkeit, indem er mit seinem Schwerte den mutigen Jüngling zu Boden wirft* (1227). *Infolgedessen wird ihm Cristabelle zugesprochen* (1245). *Bei der Tafel erhält er seinen Platz neben ihr und wird von ihr gefragt, warum er ein goldenes Schiff im Wappen trägt* (1253); *Frage reiht sich an Frage, Antwort an Antwort, als plötzlich Cristabelle* (1266) *in den Ruf ausbricht: 'Willkommen, Eglamour! teuer hast du mich vordem erkauft!' Den Anwesenden, welchen Cristabelle bei ihrer Landung den wahren Sachverhalt noch nicht mitgeteilt hatte, erzählt sie jetzt das Nähere* (1268), *und der König von Iraelle fügt hinzu, wie er Degrebelle gefunden habe* (1277). *Eglamour sinkt aufs Knie und dankt dem König, dafs er seinen Sohn zum Mann erzogen habe, worauf jener gelobt, Eglamour noch bei seinen Lebzeiten die Hälfte seines Landes zu geben* (1283), *während der König von Sedoyne*

(1285) *ihm seine Tochter Organata zusichert. Eglamour ladet die drei Könige ein, ihm nach Artois zu folgen* (1288), *und alle sind gern dazu bereit.*

Unter den Fürsten, die an den Hof des Königs von Nazareth kommen, befindet sich nach dem Bericht des Torrent-Dichters auch der König von Griechenland mit seinem Adoptivsohn Antony fice greffoun (2435). Bei dem Turnier, welchem, wie im Eglamour, die Mutter des jungen Prinzen von den Zinnen des Schlosses aus zusieht, gelingt es diesem, seinen älteren (2476) Bruder Leobertus aus dem Sattel zu heben (2477). Torrent, der Lehrmeister des Leobertus, wird dadurch veranlaſst, auch zur Waffe zu greifen, und besiegt nicht nur den fice greffoun (2487), sondern bleibt überhaupt der Held des Tages (2496). Am nächsten Morgen geht Desonell zu Torrent, wirft sich vor ihm aufs Knie und begrüſst ihn (2503) mit den Worten: 'Willkommen, mein Herr Torrent!' Bei Tische sitzt sie mit Genehmigung des Königs (2509) neben ihm (2534), und aller Kummer ist nun vergessen (2537). Wie sie sich erkannt haben, davon berichtet unsere Dichtung nichts, die an dieser Stelle (2523 und 2535) Lücken aufzuweisen hat. Dann erzählt Desonell, wie Cristabelle im Eglamour, das Nähere über ihre Aussetzung (2542), was sie ja auch im Torrent bisher verschwiegen hatte, und ähnlich der dortigen Darstellung reiht sich hier der Bericht des Königs von Jerusalem (2554) und der des Königs von Griechenland (2557) über die Auffindung der Kinder an. Auch darin stimmen die beiden Dichtungen überein, daſs der Vater der Kinder (2575) sich bei ihren Lebensrettern bedankt und sie samt dem König von Nazareth einladet, ihn in sein Land (2582) zu begleiten, wozu alsbald die Vorbereitungen getroffen werden.

XIV. Rückkehr in die Heimat: E. 1300—1335; T. 2596—2669.

Sobald der Graf von Artois von Eglamours Rückkehr hört (1306), *stürzt er sich von seinem Turm herab und bricht das Genick* (1308). *Zu den Vermählungsfeierlichkeiten* (1318 und 1319), *die Eglamour veranstaltet, wird auch der Kaiser* (1313) *geladen: vierzig Tage dauert der Jubel, bis die Gäste in ihr Land zurückkehren.*

In der Torrent-Dichtung ist der Schlufs, soweit das möglich ist, analog: auch hier dauert das Hochzeitsfest vierzig Tage (2653), auch hier wird es durch die Anwesenheit des Kaisers von Rom (2626) verherrlicht. Abweichungen sind durch den bisherigen Gang der Erzählung bedingt: der Organata, der Tochter des Königs von Sedoyne, entspricht im Torrent keine weibliche Figur, und so erfahren wir hier nichts von einer Vermählung der beiden Söhne Torrents; an Calomond hat Torrent das Strafgericht schon vor seiner Fahrt ins heilige Land vollzogen, und daher ist für ihn kein Platz mehr in der Dichtung, nachdem Torrent zurückgekommen ist. An seiner Stelle steht die Königin von Portugal auf der Zinne ihres Turmes (2597) und teilt das Glück ihrer Tochter (2614), die mit ihrem Gemahl und ihren Kindern (2618) die Heimat wiedersieht. Der Torrent-Dichter kann aber nicht abschliefsen, ohne sein Vorbild noch in einem Punkte zu überbieten: Torrent wird zum Kaiser erwählt (2650) und findet schliefslich eine Ruhestätte in einer schönen Abtei (2663); so hat der Dichter, mit anderen Worten, seinen Helden von seiner Geburt bis zu seinem Tode begleitet: ein beliebtes Verfahren bei Nachdichtungen.

Blicken wir nun noch einmal auf den Inhalt der beiden Dichtungen zurück, so läfst sich nicht verkennen, dafs sie in den Hauptpunkten (und auch in vielen Einzelheiten) genau miteinander übereinstimmen: ein Ritter liebt die Tochter seines Fürsten, mufs aber, um sie zu gewinnen, eine Reihe Waffenthaten zum Beweise seiner Tüchtigkeit vollbringen. Sobald er die Böswilligkeit seines Herrn erkennt, der nur darauf bedacht ist, ihn immer länger hinzuhalten, sichert er sich den Besitz der Geliebten, indem er, noch ehe sie ihm zugesprochen wird, das Recht des Gatten vorwegnimmt. Seine Abwesenheit benutzt der hartherzige Vater, um seine Tochter samt ihrem neugeborenen Kinde zu verstofsen. Lange Zeit leben die drei von einem unbarmherzigen Fürsten ins Elend getriebenen Personen getrennt voneinander im Orient, bis der Zufall sie wieder zusammenführt und ihnen ermöglicht, in die Heimat zurückzukehren. Schon diese Übereinstimmung in den wesentlichen Zügen macht es mir wahrscheinlich, dafs die Torrent-Dichtung nichts anderes als eine Umgestaltung der Eglamour-Dichtung ist; die schlichte und in ihrer

Entwickelung so durchsichtige Fassung der Sage im Eglamour sagte dem Dichter des Torrent nicht zu; er trägt durchgehends mit stärkeren Farben auf und ist vor allem bemüht, durch Vermehrung der Kämpfe mit Riesen und Drachen einen gröfseren Reiz auf seine Zuhörerschaft auszuüben. Wenn Adam (S. XXX) sagt: *Sir Torrent cannot be founded on Sir Eglamour, simply because it agrees more closely with the old legendary tale than Sir Eglamour does. Desonelle, for instance, has two children according to the old legend, Crystyabelle one; Torrent must fight and suffer in heathen lands like Eustache, whereas Eglamour appears as a mere knight-errant,* so ist das, glaube ich, eine Verkennung des wahren Sachverhalts: nicht blofs die Eustachius-Legende hat zur Gestaltung der Eglamour-Sage beigetragen, sondern auch andere Sagenstoffe sind in ihr verarbeitet; gerade einen der ältesten Stoffe, die die Mythe überhaupt kennt, die Verheiratung der Mutter mit ihrem eigenen Sohn, hat der Eglamour-Dichter noch einmal dem mittelalterlichen Publikum vorführen wollen; diesen Zug hat die Torrent-Dichtung ganz und gar verwischt. Und, wenn Torrent, ebenso wie Eustachius (Adam S. XXII), mit zwei Kindern dargestellt wird, so mag der Dichter, der durchgehends vergröfsert und erweitert, in dieser Hinsicht einen willkommenen Anhalt an der Eustachius-Legende gefunden haben. Was aber den Einwand Adams anbetrifft, dafs Torrent in heidnischen Ländern kämpfen mufs wie Eustachius, während Eglamour als ein blofser fahrender Ritter erscheint, so trifft diese Bemerkung durchaus gar nicht zu, und Adam hätte sich von der Unrichtigkeit seiner Bemerkung schon aus der von Halliwell veröffentlichten Cambridge-Hs. überzeugen können, wo es 1010 heifst *He went into the Holy Londe* und 1012 *Syr Egyllamowre dwellyd in the Holy Londe XV. yere the hethen men amonge.* — Manche Abweichungen treffen gar nicht den eigentlichen Gehalt der Sage; Adam führt z. B. (S. XXIX) als einen der Differenzpunkte an, dafs Torrent bis zur Aussetzung Desonelles fünfmal in den Kampf zu ziehen hat, während Eglamour es nur dreimal thut. Das hängt, was den vierten Kampf angeht, damit zusammen, dafs der Torrent-Dichter, während Torrent seine dritte Waffenprobe besteht, die Desonelle mit einem Prinzen von Aragon verheiratet werden läfst, und dafs der hinzukommende Torrent

auf Vorschlag des Kaisers (T. 1224), nicht auf Anregung Calomonds, den Kampf mit dem Riesen Cate wagt — es handelt sich also hier nur um eine Episode. Und, wenn Torrent, nachdem er alle ihm von Calomond auferlegten Kämpfe bestanden hat, noch einmal auf Bitten des Königs von Norwegen (T. 1371) auf Abenteuer geht, so lag dies im Bedürfnis des Dichters, der die Erzählung so anlegen mufste, dafs der Ritter bei der Niederkunft der Geliebten aufser Landes ist, damit sie, die Torrent erst nach seiner dritten (nicht, wie im Eglamour, nach der zweiten) Rückkehr in die Heimat zur Mutter macht, nicht an ihm einen Beschützer gegen den hartherzigen Vater findet und so die Aussetzung mit allen ihren Folgen überhaupt unmöglich wird.

Aber die Torrent-Dichtung ist nicht nur hinsichtlich ihres Sagengehaltes von der Eglamour-Dichtung beeinflufst, sondern auch hinsichtlich der Sprache. Schon Adam hat (S. XXXI) eine gröfsere Anzahl von sprachlichen Übereinstimmungen zusammengestellt und sieht in ihnen Überbleibsel des verlorenen Originals (S. XXX), aus welchem nach seiner Meinung die uns erhaltenen Gestalten der beiden Dichtungen geflossen sind. Dafs wir es, wie Adam vermutet, mit Reminiscenzen zu thun haben, die im Gedächtnis der beiden Dichter haften geblieben sind, erscheint mir wenig glaublich. Meiner Empfindung nach ist die Eglamour-Romanze in der Gestalt, in welcher wir sie aus der Handschrift von Lincoln kennen, sowohl hinsichtlich der Handlung als auch hinsichtlich der Sprache etwas so durchaus Ursprüngliches im Vergleich zur Torrent-Romanze, dafs ich keine weitere Vorstufe (vielleicht nicht einmal eine französische Quelle) anzunehmen geneigt bin: allerdings stellt die Handschrift von Lincoln nicht das Original dar, sondern ist nur die beste Handschrift innerhalb der gesamten Überlieferung. Die Beliebtheit der Eglamour-Dichtung (noch aus dem 17. Jahrhundert ist uns eine Fassung erhalten) mag den Torrent-Dichter bestimmt haben, etwas Ähnliches ihr an die Seite zu stellen, und, um sein Plagiat möglichst zu verdecken, hat er, abgesehen von den Änderungen, die er am Gang der Erzählung vorgenommen hat, sämtliche Namen umgestaltet und auch von der sprachlichen Form im ganzen wenig beibehalten. Stellt man die sprachlichen Übereinstimmungen zugleich mit Berücksichtigung des Ganges, den die Erzählung nimmt, zusammen,

so gewinnen, glaube ich, auch stereotype epische Wendungen an Bedeutung und lassen die Schablone erkennen.

Stellung des Themas:

E. 7. *I* will *ȝow telle of a knyghte.*

T. 10. 11. *I* schall *yow tell,* ore I hense pase,
Off a knyght.

Beschreibung des Helden:

E. 23. *Of dedis of armes was he balde.*

T. 20. *Of deddes of armys he wase bold.*

Erwähnung der Geliebten:

E. 25. *The erle had* na child bot ane:
Þat was *a dogheter* white als fame,
Þat his ayere sold bee.
Cristabelle þan *was hir name.*

T. 31. *The kyng hathe a dowghttyr* whyte (feyer MS.) ase fame [(flowyr MS.).
Dysonell wase her name.

Das Maſs der Liebe:

E. 32. — alle þis werlde *he loved* na *mare*
Þan þat lady so free.

T. 35. *More he lovyd* that swete wyght
Than all ys fathyrys lede.

Schilderung der zweiten Waffenprobe:

E. 369. *Þe sone rase bryght and schane.*

T. 606. *The sone arose and schone bryght.*

Beschreibung eines zauberkräftigen Rosses:

E. 611. *Sall þou* take *no dedis dynt,*
Whills þou arte *hym one.*

T. 460. — *dethe ys dynt schalt þou not* haue,
Whyll thow settyste *hyme appon.*

Das nächtliche Zusammentreffen der Geliebten:

E. 667. *After soper* gan he fare
To Cristabelle chambir.

T. 1358. *After mete,* as I you tell,
To speke with mayden Desonell,
To her chamber he went.

E. 670. *The lady* was *of mekill pryde*
And *sett hym on hir beddis syde*
And said: 'Welcom, sir knyghte!'

T. 1361. *The damysell* so *moche of pride*
Set hym on her bed-syde,
And said: 'Welcom, verament!'

E. 678. *Þat þare he dwellid all nyghte.*

T. 1365. *That there he dwellid all nyȝt.*

Abschied der Geliebten:

E. 703. Sir Eglamour *to chambir gase,*
Of Cristabelle *his leve he tase.*

T. 858. In *to a chambyr* he *gas*,
Hys leue of Desonell *he tas.*

E. 707. *I sall* wende and *come* full sone
Thorow þe *helpe of Mary* mylde.

T. 862. *I schall come* a-geyn the tyll,
Thurrow helpe of Marry trewe.

E. 709. *'A gold ryng I sall gyff the:*
Kepe it wele, my lady free,
If god send the *a childe.'*

T. 1396. *'Thes gold rynges I shall yeve the,*
Kepe them well, my lady ffre,
Yf god a child vs *send!'*

Aussetzung der Mutter:

E. 782. 'Dogheter, *to þe se schall þou.'*

T. 1792. There fore *thou shalt* in *to the see.*

E. 785. This *bastard,* þat es to þe sa dere.

T. 1793. And that *Bastard* with-in the.

E. 802. *Scho sayd:* 'My chambir women free,
Grete wele my lorde, when ȝe hym see!'

T. 1837. *She said,* 'Knyghtis and ladyes gent,
Grete well my lord, sir Torrent,
Yeff ye hym euer *sene!'*

Landung der Mutter:

E. 809. Till an ile — —,
Þare wilde bestis gan lende.

T. 1844. — in a forest — —,
There wyld beestis were.

E. 811. Scho *was full blythe.*

T. 1855. The carefull lady *was full blith.*

Kinderraub:

E. 817. Þare come *a grype* flyande þare:
Hir ȝonge sone fra hir *he bare.*

T. 1870. *A grype* was in the mowntayn wonne:
A way *he bare her yong son.*

E. 836. *This childe es comen of gentill* blode,
Ware ever þat he was tane.

T. 1922. *This child is come of gentill* teme,
Where euer this beest hym ffond.

E. 850. Bot *leve now* here *þis* gentill childe,
And speke we of his modir mylde.

T. 2005. *Let* we *now this* children dwell,
And speke we more *of* Desonell.

Des Helden Rückkehr nach der letzten Waffenthat:

E. 922. *Leve we* here *this lady* whytt als flour,
And speke we now *of sir* Eglamour.

T. 2080. *Leve we* now *that lady* gent,
And speke we of sir Torrent.

Übergang zu der Erzählung von Degrebelles (Leobertus') Thaten:

E. 991. *And by þe* fyfetene *ȝere were gane,*
The childe, þat þe gryffon *had tane.*

T. 2233. *And be the* VII *yere were gone,*
The child, that the liberd *had tane.*

Begrüſsung des Helden durch seine Geliebte:

E. 1265. *Welcome, sir* Eglamour, to me!

T. 2503. She said: '*Welcom,* my lord *sir* Torent!

Der Dank des Helden:

E. 1279. Sir Eglamour *knelid on his knee,*
'Lord,' he *said,* '*God* forȝ*elde* the.

T. 2575. Torent *knelid* vpp*on his knee*
And *said:* '*Gold yeld* you, lordys ffree.

Letzte Rückkehr in die Heimat:

E. 1303. *Þe* erle *in his castelle stode.*

T. 2596. *The* riche quene of that lond
In her castell toure *gan stond.*

Indem ich wegen weiterer Ähnlichkeiten auf Adam verweise, will ich nur noch hinzufügen, daſs die Fassung in den späteren Handschriften des Eglamour (die Cambridge-Hs. und die Caligula-Hs. gehören zwar auch noch dem 15. Jahrhundert an, haben aber vielfach recht willkürlich an der Lincoln-Fassung geändert) dem Torrent vielleicht näher steht als die Fassung in der Handschrift von Lincoln: man vergleiche z. B. T. 960—2 *There ys a gyante here besyde,* In ale thys covntre *fare and wyde* No mane on lyve levythe hee mit der Cambridge-Hs. 478—480 *Ther ys a jeaunt here besyde,* That sorowe doyth *ferre and wyde* On us and odur moo, wo der Wortlaut mehr an Torrent erinnert als in der Handschrift von Lincoln 475—7 *Þare* wonnes *a geaunt* nere-*besyde:* My dogheter, þat es of mekill pryde, He wolde hir hafe me fra. Auf diese Frage ebenso wie auf die Herkunft des Sagenstoffes beabsichtige ich näher in der Vorrede zu meiner Eglamour-Ausgabe einzugehen: für jetzt war es nur mein Zweck, den Nachweis zu führen, daſs der Torrent dem Eglamour weit näher steht, als man gewöhnlich annimmt, und daſs der letztere höchst wahrscheinlich, wie schon Halliwell angenommen zu haben scheint, dem ersteren als unmittelbare Vorlage gedient hat.

Berlin. Gustav Schleich.

Die Briefe
der
Herzogin Luise Dorothee von Sachsen-Gotha an Voltaire.
(Schluſs.)

---

76 (70).

ce 9 d'octobre 1760 p. 118

J'ai en veritè bien des obligations a la Comtesſe de Baswiz.[1]
elle aide a m'entretenir dans Votre cher souvenir, et elle m'atire même
des eloges de Votre part qu'elle meriteroit seule et qu'elle ne devroit
pas partager avec moi. j'ecris com̄e je puis et non come je veus,
souvent com̄e il plait au hazard et a ma plûme. je serois très fachèe
si mon coeur n'etoit pas plus pur que mon langage et plus corect
que mon stile. il me suffit Monsieur que Vous comprenès mes idèes
et mes sentimens et que le langage de mon amitiè ne Vous paroisſe
ni etrange ni barbare. je suis extremement sensible a Vous trouver
toujour le même a mon egard a Vos bontès a Vos attentions. je
mets Votre estime audesſus des avantages et des talents les plus
brillants, mais je voudrois pouvoir m'en rendre digne. le don que
Vous manoncès du premier volume de Votre histoire de Piere premier
me penetre d'avance de joye et de reconoisſance, je l'attens avec une
impatiance qui ne s'exprime point de même que la tragedie que Vous
me montrès de loin.[2] pourquoi ne me l'envoyès Vous pas dans le
même paquet que l'histoire de Rusſie? Voulès Vous dans cette oca- p. 118b
sion repandre Vos bienfaits goute a goute come machiavel? non
Votre belle Ame n'est pas faite pour suivre les maximes d'un pareil
legislateur. la tendre part que Vous daignès prendre a mes inquie-
tudès pasſès me prouve bien agreablement Votre bienfaisance. grace

---

[1] *Sabine, Gräfin von Bassewitz, auf Dalwitz in Mecklenburg, lieferte Voltaire Materialien zu seiner russischen Geschichte. Ihr Gemahl war Hofrat in Wien und holsteinischer Gesandter am russischen Hofe. Ein Brief von ihr an Voltaire vom* 3. *Mai* 1763 *ist in unserem Manuskript als Nr.* 82, *S.* 136 *und* 137, *enthalten und wird im 'Anhang' mitgeteilt.*

[2] Tancrède; *siehe* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, V, 489 *ff.*

a Dieu j'en suis quite pour la peur mon cher Erneste est entierement retablis de sa derniere maladie. ma tendresſe trembloit pour sa perte mais ausſi fut il très mal. pendant trois jours il avoit des chaleurs execives qui me desolerent. a son âge il est effrayant de voir un sang bouillant prendre une forte fievre. il etoit a voir et a toucher com̄e un fournau ardent. notre esculape a nomè cette maladie une fievre depuratoire. je ne sais si l'epitete est juste mais je sais bien ce que mon coeur en a souffert. je voudrois etre un peu moins sensible et a mon age cela devroit etre ainsi. mais on n'est pas toujour ce que l'on devroit. Torgau est entre les mains de l'empire et du cher Duc de Wurtemberg. Hulsen a etè obligè de se retirer jusqu'a Coswig, le comendant de Leipsig a evacuè de son propre grè cette
p. 119 ville cela veut dire sans y etre forcè, moyenant quoi toute la Saxe Electorale est abandonèe des (les) prusſiens. nous avons eus une grande dispute sur les derniers mots de Votre adorable lettre. croyès Vous que certain Heros ne sera jamai heureu, moralement? ou bien politiquement.[1] Vos lettres a Palisſot[2] sont adorables come tout ce qui sort de Votre divine plûme.

asſurement ma chere Amie a etè allarmèe pour mon fils car elle partage bien vivement tout ce qui me touche. elle est actuellement bien malade ausſi elle Vous aime et Vous admire toujour malgrè ses souffrances. elle meriteroit tout un autre sort cette charmente Dame. s'il dependoit de moi de la rendre heureuse elle seroit digne d'envie. aimès nous toutes les deux car nous Vous adorons. toute ma famille en fait autant. je Vous defie Monsieur de pouvoir etre plus cheris et plus honorès partout ailleur que Vous l'ete ici. cela n'est pas tant flatteur pour Vous que pour nous

77 (71).

p. 120 ce 28 fevrier 1761

Votre charmente lettre Monsieur du 5 de ce mois acompagnée de Votre belle et adorable Tragedie sont arivès a bon pord. je les ai lus et relus avec un vrai enthousiasme; mais com̄e dans ce monde l'amertume et la douleur s'insinuent par tout se mellent a tous nos plaisirs pour en emousſer la pointe. il m'est arrivèe ausſi que les reflexions que Vous faite sur Votre age, sur Votre santé, sur Votre

---

[1] *Voltaire hatte, trotzdem er das militärische Genie Friedrichs des Groſsen bewunderte, geschrieben:* Mais celui qui a fait ces grandes choses ne sera jamais heureux, et j'en suis fâché.

[2] Charles Palissot, né à Nancy le 3 janvier 1730, est mort à Paris le 15 juin 1814. Sa comédie des *Philosophes,* en 1760, et sa *Dunciade,* en 1764, lui valurent quelque célébrité et beaucoup d'ennemis. A l'occasion de ses *Philosophes,* il eut une correspondance avec Voltaire qu'il publia en 1760. *Vgl.* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, XXXVIII, 514.

existence, et surtout cette main etrangere qui a ecrit Votre chere lettre a tellement efarouchèe mon imagination et inquietèe mon coeur, que j'ai pleurèe tout a la fois et sur Tancrede et sur son Divin auteur. conservès Vous menagès Vous je Vous en conjure ne fut ce que pour l'amour de Vos Amis et de Vos adorateurs. je ne puis ni ne veus croire que l'effet soit audesſus de sa cause, et que Vos ecrits jouisſent de l'imortalité qui leur est due tandis que le plus beau genie dont ces ecrits emanent soit aneantis. je place Tancrede a cotè de Mahomet et un peu audesſus d'Alzire ai je tort ou raison? Vous ete en droit de fixer les prix et d'asſigner les rangs. j'y trouve une force infinie, un charme merveilleu, une beautè originale. tout y est frapè au coin du genie. excusès la hardiesſe de mon foible suffrage. mon jugement ne vaut asſurement pas celui du jardinier de Moliere mais l'amitié dont Vous m'honorès m'inspire du courage et peutetre un peu trop de vanitè. je vous ai bien de l'obligation Monsieur de m'avoir envoyè Tancrede par la voye que Vous avès choisſie celle du chariot est asſurement trop incertaine, car jusqu'a ce moment je n'ai point recue encor Votre Histoire de Piere le grand.[1] p. 120 b
n'en soyès pourtant pas en peine car je la posſede et l'admire depuis plusſieurs semaines par le moyen de notre libraire. j'aurai soins de faire parvenir la belle tragedie a la Comtesſe de Basewiz. depuis que je Vous ai ecris ma derniere lettre la face de notre petit theatre turingien a bien changè Monsieur. nous n'avons plus l'ongle ni d'un François ni d'un Saxons. ils ont etès obligès de nous quiter et la plus grande partie de la Hesſe. cette belle manoeuvre, ou si Vous l'aimès mieux ce coup de theatre a etè produit par le Heros prusſiens. il faut avouer que ce Prince produit de grands et de singuliers evenements. il n'est asſurement pas malade. il se rejouit a Leipsic de ses exploits de ses succès. Pour le Roi de Pologne j'ignore ce qu'il fait et s'il existe. je le plains parce qu'il souffre et qu'il n'a pas meritè personellement la situation accablante dans la'quelle il s'est trouvè depuis quatre Ans. j'ai fait la conoisſance de son fils le Prince xavier qui paroit etre un bon Prince et qui s'aplique beaucoup au metier militaire. il sera bien fachè d'aprendre a Paris le sort de ses braves Saxons qui de dix ou de douze mille qu'ils etoient ont etès reduits a deux ou trois mille. cetoit le 15 de ce mois que le corps de Mr: de stainville et des Saxons a etès repousſès près de Langensalze. je n'ai jamais etès asſès ambitieuse pour penser que je voudrois etre ou Roi ou Reine, mais je Vous avoue que je souhaiterois peutetre encor moins d'etre Roi de Danemark, ce Prince se casſe un peu trop souvent les jambes, aparement que j'aime trop les miens. p. 121
ce qui est sûr c'est que je me promene volontier et que j'aime l'exercice.

[1] Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand, *in den* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, XVI, 393.

La pauvre grande Maitresſe ne pense et ne sent actuellement que sa douleur, elle pleure son Mary qu'elle vient de perdre qu'elle cherisſoit, qu'elle estimoit beaucoup et dont elle faisoit les delices et l'adoration. je partage bien vivement ses larmes, je voudrois la consoler mais je ne puis helas que la plaindre. elle me charge neamoins de mille compliments pour Vous. Pour ma fille je doute extremement qu'elle soit destinèe a porter une Courone ou a pasſer la Mer. il est vrai que depuis la mort du Roi George second elle a souvent brillée dans les gazettes. mais Vous savès Monsieur que ces mesſieurs les gazettiers ne sont ni prophetes ni evangelistes et qu'ils marient et desmarient selon leur phantaisies et sans que leurs oracles tirent a concequence. j'ai eue cepandant la foiblesſe de m'en trouver choquèe plusſieurs fois. par là même Vous jugerès Monsieur du peu de probabilite[1] qui se trouve dans cette nouvelle. toute ma famille Vous Salue Vous cherit et Vous admire. je voudrois volontier Vous temoigner d'avantage encor s'il etoit posſible.

78 (72).

p. 122 ce 19 sep: 1761.

Comptès Monsieur que je conois tout le prix de Vos lettres et que c'est m'acorder un veritable bienfait que de m'en honorer souvent. je ne preteus pas pour cela que Vous les ecriviès de Votre propre main, j'aime trop vos yeux pour vouloir les exposer. il me suffit de voir Votre maniere de penser de reconoitre Votre stile inimitable, et d'etre sûre de n'etre pas effacèe de Votre souvenir. Cest là Monsieur mon ambition et ma plus chere Satisfaction. cepandant si je pouvois m'imaginer que les lettres que Vous pouriès m'adresſer, areteroient ou reculeroit la publication de louvrage que Vous nous anonçès je renoncerois encor a Vos adorables lettres qui font mes delices. mais j'avoue que j'espere, que Votre Sagesſe accompagnèe de Votre activitè saura trouver remede a tout. Ce n'est asſurement pas par des vues secondes que le Roi d'Angletere a contractè son mariage avec la Princesſe de Meklenbourg Streliz. mais si elle alloit etre jettée sur quelque rivage inconu cela doneroit un beau canevas de roman. j'usque'ici les gazettes ne nous aprenent rien encor de son heureu debarquement, elles ne nous parlent encor que de l'attente inquiete de la part du Roi et de la nation: peutetre que demain nous serons tirès d'incertitude.[2] Savès Vous Monsieur qu'on dit que le Roi de Danemark vas ausſi comencer a jouer le Conquerant: c'est peutetre un peu moutarde a près Soupè. j'avoue que je prefererai ce petit rôle là a celui de me casſer les jambes. Le Roi de Prusſe est encor toujour dans une position asſès avantageuse pour en imposer

[1] *Im Original steht* probalite. [2] *Im Original* d'incertude.

a deux grandes Armèe a la fois. Colberg est encor toujour asſiègè p. 122b
inutilement. et la paix n'est dit on pas encor asſès avancée pour etre conclue. c'est bien domage que ce grand ouvrage n'aye pas eté achevè par Mad: pertriset et son cher parent. ce monde est bien singulierement conduit, tantôt on en rit et tantôt on en pleure, et neamoins je Vous le proteste je le crois le meilleur des mondes posſibles. Vous me devès encor reponse ne Vous en deplaise a l'article du grand Seigneur, ou si Vous l'aimès mieux du Philosophe Panglos.[1] j'ai ete si souvent interompue pendant que je Vous ecris qu'il n'y a ni suite ni liaison dans tout ce que je Vous dis, Vous me le pardonerès je pense plus volontier que je ne devrois me le pardoner. je pasſe neamoins pardesſus toutes ces considerations pour ne pas manquer la poste, et Vous prouver mon exactitude. la chere Buchwald toujour souffrante Vous fait mille complimens. toute ma famille Vous honore et Vous cherit. j'en fais autant et bien veritablement.

j'ai vus l'autre jour des vers sur la naisſance du prince electoral palatin qui etoient charments. je suis un peu humilliée Monsieur de ce que Vous ne me comuniquès jamais rien de ces joliès chosès la qui font pourtant mes delices.

79 (73).

Je suis trop flattée Monsieur de Votre chere Amitié, pour ne p. 123
pas recevoir avec un empresſement infini les marques agreables de Votre pretieux souvenir. mais coment combiner ces deux desirs egallement vrais et egallement vifs? je ne voudrois pas voler au monde adorateur de Vos talents, du tems que Vous employès a satisfaire son gout, a Vous faire admirer d'une posteritè judicieuse et eclairée, et cepandant je Vous l'avoue je suis enchantée quand je puis recevoir de Vos lettres et lire aux curieux les lignes dont Vous m'honorès. je voudrois tous les jours de la vie Vous entretenir et neamoins je crains exescivement de Vous importuner. voila Monsieur de ces contrastes qui se trouve si souvent dans la pauvre humanitè, qui ne sauroient Vous surprendre et donc la source est exitè dans mon coeur par le sentiment de l'admiration et de l'amitié que je Vous porte. tachès donc de satisfaire mes voeux ardents, mais surtout tachès a Vous conserver a Vos Amis.

Le sort de Colberg n'est pas encor decidè, cepandant on comence a esperer que cette place sera conservèe a son legitime posſesſeur. du moins resiste t'elle mieux que Schweidniz. je suis persuadèe que le
plus grand nombre, et peutetre le plus sencè des humains fait chorus p. 123b
avec Vous, sur la misere ou cette funeste guerre nous reduit. on n'y

[1] *Vgl. Voltaires* Candide.

prevoit pas même la fin de ces calamitès et de cette devastation generale de l'europe. j'admire et j'aplaudis au parti genereu du grand Seigneur qui contracte des alliances sans aider a desoler la pauvre humanitè. l'espagne suivra t'elle un si magnanime exemple, qu'en pensès Vous? Le Roi d'angletere doit etre extremement content de son choix, il faut donc le croire sage, parcequ'il est heureu et l'en feliciter.

j'attens Monsieur avec une impatiance extreme la nouvelle tragedie dont Vous me parlès, que Vous daignès me promettre et que j'ose esperer que Vous n'oublierès pas de m'envoyer. j'aime a la folie tout ce qui sort de Votre plûme et je Vous avoue ingenument que je suis jalouse quand je ne suis pas des première a pouvoir admirer Vos productions. je ne sais si je me trompe mais il me semble d'avoir lue cette ode dont Vous faite mention et il me paroit même qu'on l'attribuoit a un tout autre genie qu'a un suiſse nè a Bern. depuis la prise de Schweidniz tout semble etre tranquile en Silesie. il en est a peu près de même en Saxe. mais les Francois et les
p. 124 Alliès remuent encor toujour autour de nous. nous craignons beaucoup des quartiers d'hivers qui mettroient aſſurement le comble a notre ruine. si au lieu de cela j'osois me flatter de Vous revoir Monsieur de Vous poſſeder ici pour quelque tems que je serois heureuse, que nous serions dignes d'envie. ma chere Amie l'aimable Buchwald pense bien de même, et mon bon Duc, et mes enfans disent amen a tout ce que je viens de Vous aſſurer. aimès nous car nous Vous adorons pour la vie

ce 21 novembre 1761

ce n'est que depuis hier que je suis en poſſeſſion Monsieur de Votre charmente lettre du 9, Vous voyès donc qu'il n'a pas tenûs a moi de repondre plus tôt qu'aujourdhuy

80 (74).

p. 125 ce 14 decembre 1761

Je profite Monsieur avec plaisir et empreſſement de l'ocasion que me procure la comteſſe de Baswiz par son paquet de traduction, pour y joindre quelques lignes de ma main et pour Vous renouveller les aſſurences de mon amitiè. je m'etendrai davantage si la crainte de manquer la poste, qui est prete de partir ne m'empechoit de me livrer a cette douce satisfaction. comptes Monsieur que ce qui est differè n'est pas perdu pour moi. tout ce que je puis Vous dire dans ce moment c'est que Colberg n'est pas encor pris, que nous avons fortes et grandes compagnies tant ici qu'a Altenbourg et qu'il ne se paſſe point de jour Monsieur que je ne parle de Vous et que je ne Vous admire. ce sentiment m'est auſſi naturel que la respiration.

soyès en persuadès Monsieur et recevès en même tems mille tendres asſurences de l'estime parfaite de ma famille; l'aimable Buchwald est bien comprise sous ce nom, et sous ces sentimens que Vous savès inspirer et entretenir si vivement et pour la vie

81 (75).

ce 19 janvier 1762 p. 126

Sans une asſes forte fievre de fluxion, qui m'a allitée pendant plusſieurs jours Vous auriès apris Monsieur au moins huit jours plus tôt le plaisir que m'a causée Votre charmente lettre du premier de ce mois, de même que le beau Sermon de Smirne, [1] que j'ai trouvèe d'une force etonante, et qui me paroit devoir persuader le plus incredule. je regrete dans ce moment la mort de Benois XIV pour savoir le jugement qu'il en auroit portè et s'il auroit prononcè avec la même equitè que sur certaine tragedie. ce qu'il y a de certain c'est qu'on voit et qu'on sent que l'esprit et le coeur du Predicateur y respirent a leur aise. et que dans pareilles ocasions il vaut mieux precher en Suisſe qu'a Madrid et Lisbone. ce que je sais bien encor, c'est que je Vous ai mille obligations Monsieur de ces jollies etrenes et que je Vous conjure de continuer a me comuniquer tout ce qui Vous parvient de cet illustre auteur, dont je cheris et admire de toutes mes facultès les productions qui emanent de Sa plûme. si je n'en suis pas toujour digne du moins ai je besoin Monsieur de ces consolations qui me font oublier l'amertume de nos souffrances et adoucisſes nos peines. j'ose me flatter de Votre Amitiè qu'elle ne me refusera pas cette resource a mes maux. en attendent je n'ai pas p. 126b tardée un instant a faire parvenir a la Comtesſe de Baswiz la lettre que Vous lui avès adresſée. nous avons encor nombreuse compagnie ici et a Altenbourg. et quoi qu'elle nous soit fort onereuse il faut avouer que nous avons parmis des persones bien aimables et de beaucoup de merite. Vous sentès bien Monsieur que celles là sont de Votre nation: auquels je ne cache asſurement pas l'honeur que Vous me faite de m'ecrire. ce relièf que je me doñe produit son effet mais il rend en même tems impatiant de voir souvent et de Vos lettres et de Vos autres productions. que dite Vous Monsieur du pacte de famille entre la France et l'espagne? pour moi je le regarde coṁe un chef d'oeuvre de la sagesſe et de l'habilité du Duc de choisfeul. savès Vous que j'ai fait la conoisſance de Mr: le Marechal de Broglie qui s'est arretè ici pendant deux jours. Si Vous etès bien avec la Divinité implorès la de nous doner la paix. nous somes

[1] *Es ist der* Sermon du rabbin Akib, supposé prononcé en 1771 à Smyrne, et traduit de l'hébreu, *eine gegen die Inquisition gerichtete Schrift. Vgl.* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, XXIV *ff. und* XLI, *Brief* 4786.

touts aneantis si elle ne se fait pas bientôt. helas qu'elle nous seroit necesſaire dans notre particulier. obtenès nous donc si Vous pouvès cette faveur du Ciel. Toute ma famille me charge de mille asſurences d'amitié pour Vous, l'aimable Buchwald est bien compris sous ce nombre. mes sentiments Monsieur Vous sont conus ils sont ausſi vifs qu'inalterables. puisſe t'ils etre dignes de la continuation de Votre amitiè, que je Vous demande avec ardeur.

82 (76).

p. 127 J'ai eté malade depuis plusſieurs semaines, c'est ce qui m'a empèchée Monsieur de repondre plus tôt qu'aujourdhuy a Votre charmente lettre du quatre du moi pasſè. j'ose me flatter de Votre part que Vous ne douterès pas Monsieur que sans le motif que je viens d'alleguer je voulusſe me priver de l'honeur et du plaisir de Vous ecrire. que ne suis je asſès riche pour pouvoir Vous dedomager de la perte que la mort de l'imperatrice de Rusſie Vous cause: que je serois heureuse et digne d'envie. soyès persuadès Monsieur que ce n'est pas une fadeur que je Vous dis. helas je ne sens que trop mon insuffisance et nos malheurs. nous somes bien elloignès du calme que Vous nous suposès. nous souffrons extrèmement, et cette Anèe beaucoup plus que dans tout le cours de cette funeste guerre. mais a quoi sert il de se plaindre et de se lamenter? il faut esperer que tout cela finira enfin. il n'est pas necesſaire je pense, d'ajouter que je souhaite avec ardeur la fin de ces maux qui nous presſe. Tout le monde asſure que le nouvel empereur de Rusſie vas faire sa paix avec le Roi de Prusſe: cependant je ne voudrois pas garentir Monsieur l'autenticitè de cette nouvelle, ni les concequences qui en resulterons, encor moins le repos general de l'europe qui nous seroit
p. 127 b si necesſaire a tous. Vous saurès sans doute que le Marechal de Broglie ne comendra plus? mais j'ignore encor le nom de son sucesſeur. nous ne manquons pas ici de grande et de boñe compagnie. il faut rendre justice a Votre nation qu'elle sait adoucir le mal qu'elle fait; elle egaie tout, elle anime tout, et sa societé plait toujour. nous nous entretenons souvent de Vous et de Vos ouvrages. quand aurai je donc Monsieur la nouvelle tragedie que Vous m'avès promis il y a longtems? je l'attens avec impatiance. je suis flattée de trouver mon nom parmis tant de persones respectables qui se trouve dans la liste de souscription que Mr: Cramer de Geneve nous a envoyè aparement par Vos ordres. je lui ferai remettre l'argent au premier jour pour les douze exemplaires que j'ai souscris. je suis un peu honteuse de n'en avoir pas pris d'avantage mais j'ose le dire Monsieur qu'il y a un peu de Votre faute: si j'avois sûs le prix j'en aurois pris une fois autant et cela avec bien de la satisfaction. cette niece du grand Corneille merite bien d'avantage. et Votre plûme

est audesſus de toute recompence. continuès Monsieur a m'honorer de Votre souvenir et de Votre Amitiè elle fait ma consolation et ma gloire. toute ma famille pense de même, et ma chere Amie l'aimable Buchwald Vous aime a l'adoration. que ne pouvès Vous etre temoin de nos aclamations et de nos sentimens pour Vous

ce 4 mars 1762

83 (77).

J'ai bien des obligations et a Mr: Tronchin et a la boñe nature p. 128 de Vous avoir fait differer Monsieur Votre voyage pour l'autre monde. moderès je Vous prie Votre curiositè pour ce païs là, et riès et moquès Vous le plus longtems qu'il Vous soit posſible encor, des sotises de celui ci. tous Vos Amis se reunisſent pour faire des voeux pour Votre conservation et pour Votre bonheur. j'ose me flatter Monsieur que Vous voudrès bien me rendre la justice de me compter parmis ceux qui Vous admirent et cherisſent le plus; par concequend Vous devès etre persuadès que c'est avec bien de la douleur que j'ai apris le danger dans lequel Vous Vous trouviès; mais il ne m'a pas etè posſible de Vous temoigner plustot qu'aujourdhuy tout l'interet que je prens a Vous. j'ai envoyès en attendent a la Comtesſe de Baswiz la lettre que Vous m'aviès adresſée pour elle, et je ne doute pas qu'elle ne m'adresſra a son tour sa reponse, ce qui me fournira une nouvelle ocasion, dont je profitrai avec plaisir et empresſement pour Vous ecrire. Vous avès tres bien vus Monsieur, car il n'est que trop vrai que depuis le mois de novembre pasſè jusqu'au jour que je Vous ecris ce ci, j'ai etè entourèe par Votre charmente et seduisante nation; son entertien nous a asſurement beaucoup coutès, cepandant p. 128b ce n'est que le quart du mal que nous ont fait a Altenbourg Les Autrichiens.

je souhaite avec ardeur une boñe et promte paix. j'ai mille raisons pour une pour la desirer, mais un motif très presſant est la crainte des nouvelles conoisſances qu'on ne fait pas coṁe Vous dite tres bien, selon son choix. celle de ceux surtout qui mangent les gens en frigandos et en coteletes, est tres incomode, et tres inquiètante: on noṁe ces mangeurs les Calmouques et les Cosaques. que Dieu nous en preserve. que Vous ete heureu d'etre a l'abri de cette engence, et de tout ce qui pouroit troubler Votre gaïeté. sans doute Monsieur que nous aurions choisſis Geneve pour le premier sejours de mes fils si la guerre ne nous eut empechès d'executer cette idèe. nous aurions etès charmès de les remettre a Vos soins et sous Vos yeux. il faut voir coment nous ferons pour l'avenir. je Vous avoue Monsieur que je ne puis encor me departir de l'esperance flateuse de Vous revoir un jour. cette perspective est trop agreable pour m'en pouvoir soustraire; de grace Monsieur laisſès moi au moins lesperance. elle fait ma satisfaction, et Votre Amitié la douceur de ma vie. toute

ma famille Vous embrasſe, Vous cherit, et Vous honore. l'aimable Buchwald toujour ocupèe de Vous et de Votre merite est sensiblement touchèe de Votre souvenir, elle me charge Monsieur de Vous en temoigner sa vive reconoisſance, je joins avec plaisir ce sentiment
p. 129 a tant d'autres qui m'attachent a Vous pour la vie et come Votre affectionèe amie LD

ce 12 juin 1762

84 (78).

p. 130 a Gotha ce 16 d'Aout 1762

Permetès Monsieur que je me serve de l'ocasion presente, pour Vous renouveller mon estime et mon Amitié. Mr: de Forster chambelant du Duc a pris la resolution de mener son fils cadet a Geneve pour l'y faire etudier quelques Anèes. il voudroit que ce jeune home pû profiter de Vos lumieres et jouir de Votre protection: il s'imagine que ma recomendation lui sera de quelque utilitè a cet egard. Votre humanite et Votre bienfaisance me sont garents que Vous ne lui refuserèz pas Monsieur Vos conseils et vos soins, au surplus j'ose Vous le demander avec instance pour preuve de Votre Amitiè pour moi. je Vous ai bien des obligations Monsieur de ce qu'il Vous a plû me doner Vos avis sur le livre de Rousſau. je Vous avoue que j'ai regardée son cour d'education come une belle chimere imposſible d'executer. je Vous asſure même que si j'avois encor des enfans au berceau je craindrois asſurement trop pour prendre son Emile pour modele. cepandant je conviens avec Vous que j'ai trouvèe dans cet ouvrage des morceaux qui ont enlevès mon suffrage et dont j'ai etè enchantée. je ne trouve pas les mêmes beautes dans son contrat social, et il me semble que l'esprit des loix ou il paroit avoir puisè, est bien
p. 130 b superieur a sa copie. en general il me paroit que jean jaque Rousſau a un esprit rempli de paradoxes de sophismes et de singularitès, qu'il nous etale avec beaucoup de force et d'eloquence. mais je ne crois pas qu'il merite par là d'etre banis, ni de la France ni de sa patrie, ni son livre brulè par les mains du bourau. Helvetius a dit des choses du moins ausſi hardies que Rousſau. Vous me ferès plaisir Monsieur de me procurer le testament du curè de champagne,[1] pourvû qu'il ne soit pas athé come bien des gens l'en acuse, car pour ces lecturès j'avoue ingenument que je les crains et les deteste. j'aime et j'adore la Divinité de toutes mes facultès et je ne voudrois rien lire qui puisſe affoiblir en mon Ame ni les idèes ni le sentiment que j'en ai. que dite Vous Monsieur de la grande revolution arrivèe en Rusſie? et de cette mort tragique, et amenée ausſi apropos de Pierre trois? faut il donc que le siecle le plus eclairé resſemble tant aux

[1] *Vgl. den Brief Voltaires vom* 2. *August* 1762 (*B* 123, *p.* 266; *M* 4990). *Voltaire verbreitete und empfahl den* Extrait du Testament du curé Meslier, *welcher jede Religion, und selbst die natürliche, vernichten wollte.*

plus barbares? les siecles futurs prendrons pour fabuleus les evenements qui ont pasſès sous nos yeux. conservès moi Monsieur je Vous en conjure Votre pretieu souvenir, menagès au posſible Votre chere santè, et croyès moi sans fin avec autant d'affection que d'admiration Votre devouée servante et amie LD

le Duc mes enfans et l'aimable grande Maitresſe des coeur Vous presente les asſurences de leur parfaite Amitiè. on ne peut rien lire de plus affreu et en même tems de plus touchant que le memoire que Vous avès la bontè de m'envoyer. les cheveux m'ont p. 131
dresſès sur la tete en le lisant et mon Ame en a etè teriblement secouèe. j'ai lue de même le placet de la Mere et son factum adresſè au Roi. nous profiterions peutetre mieux apresent qu'autre fois d'une emigration mais j'avoue que je ne la crois pas voir arriver de nos jours. cet evenement s'oublira et s'effacera par le tems, sur tout coñe je n'en doute pas, si l'on travaille a adoucir la playe de cette malheureuse famille en tiran de l'ignominie la memoire du pauvre rouè.[1]

85 (79).

ce 31 Decembre 1762 p. 132

Il ne sera pas dit que j'aye finie cette Anée sans Vous avoir asſurès Monsieur de mon Amitiè, sans Vous avoir temoignès que je faits mille voeux pour Votre conservation et pour Votre bonheur, et sans Vous avoir demandès la continuation de Votre cher souvenir. on pouroit aisement Monsieur Vous dire cela plus eloquament mais je defie toute la terre de le penser avec plus de cordialité et plus d'ardeur. notre corespondance n'a pas etè ausſi exacte cette Anèe que les autres. j'aime a me persuader Monsieur qu'il n'y a ni de Votre faute ni de la miene. attribuons donc je Vous prie cette iregularitè aux circonstances de la guerre et non a notre inconstance. je me flatte volontier que plusſieurs de Vos lettres ont etès perdues et que les mienes n'ont pus Vous parvenir parceque j'ai crains de Vous importuner. j'espere et je souhaite que la paix une fois retablie ma petite archive s'enrichira et sera ornèe par Vos charmentes lettres.

Cette paix tant desirée a donc enfin etè conclue entre la France et l'Angletere. si la l'Angletere ni gagne pas infiniment du moins sa moderation s'y manifeste d'une maniere palpable. et la moderation est toujour une belle Vertu qui plus elle est rare et plus ausſi elle p. 132 b
est digne d'eloges. en attendent l'allemagne souffrante et devastée soupire encor après sa delivrance. elle voit dans le lointain et avec des yeux d'envie fleurir cet heureu arbre dont elle voudroit arracher une branche. helas Monsieur qui sera le genereu mortel qui nous l'aportera? Vous ignorès peutetre que nous avons eus l'hoñeur de

[1] *Vgl. A Coquerel,* Jean Calas et sa famille, étude historique, *Paris* 1869.

posſeder dans nos murs pendant vingt quatre heures le grand Frederic.[1] je voulois Vous le mander dabord, je m'en etois fait un veritable plaisir et je n'ai pus parvenir a m'aquiter d'un si agreable devoir. son esprit est toujour le même, grand, brillant, et seduisant. il nous a acueillis avec tant de bontè et de politesſe, que je ne puis asſès Vous l'exprimer. mais pour son exterieur je l'ai trouvé beaucoup viellit. ce qui nous a procurè sa presence etoit qu'il se croyoit obligè de faire la revue de son Cordon, ce qui le mena tout droit a Gotha. je lui ai parlè de Vous Monsieur et lui ai dit que Vous etiès l'ami et le protecteur charitable de la pauvre famille des Callas. ce qu'il ignoroit totalement. j'en etois surprise parce que j'imaginois
p. 133 que Vous etiès toujour en corespondance. Votre Corneille sera t'il bientot rendu public? je brule d'envie de le voir paroitre, come de tout ce qui emane de Votre divine plûme. de grace Monsieur ne m'oubliès pas je Vous cheris trop pour pouvoir suporter un pareil abandon. Le Duc et mes enfans Vous embrasſent Monsieur avec estime et avec tendresſe. ma chere ma boñe Amie la Buchwald est constament Votre admiratrice et Votre entousiaste. nos ames sont a cet egard come a mille autres très fortement a l'unisſon. recevès en les asſurences avec bontè et croyès moi sans fin Votre fidelle amie et servante LD.

ce 31 decembre 1762

86 (80).

p. 134 Vous qui aimès tant l'humanité, Vous entendrès avec plaisir Monsieur la boñe nouvelle de la paix entre l'imperatrice la Saxe et le Roi de Prusſe. les articles definitifs ont etè signès et publiès le 15 du courant a Hubertsbourg. Le Roi nous a temoignès une bontè et faveur distinguès. nous ayant fait anoncer cet heureu evenement par un Courier prècedè d'une quantité de postillons. nous n'avions rien de plus presſès en aprenant cette agreable et grande nouvelle que de nous rendre tout de suite a l'eglise de nous prosterner[2] devant l'etre Supreme et de prouver ainsi devant tout le monde notre joye et notre reconoisſance de ce bienfait signalè de la Divine Providence. le soir notre jeunesſe a celebrè ce grand jour par un bal. plus nous avions besoin de cette paix et plus ausſi notre joye a etè parfaite. je ne me souviens pas d'un evenement qui m'aye transportèe et remuèe a ce point. j'ai d'abord pensèe a Vous Monsieur et je me fais un plaisir singulier de Vous mander cette delicieuse nouvelle. j'ose me flatter que Vous voudrès bien partager notre satisfaction. Le Roi recouvre par ce traitè toutes les Provinces qu'il posſedoit avant cette

---

[1] *Am* 3. *Dezember* 1762. *Siehe über diesen Besuch 'Johann Stephan Pütters Selbstbiographie', Göttingen* 1798, I, 405 *ff., und Jenny v. d. Osten, Luise Dorothee, S.* 227 *ff.*

[2] *Im Original* prostener.

funeste guerre et la base de ce traitè sont ceux de Breslau et de Dresden tous favorables a ce Monarque. Les Siecles futurs auront peine a croire coment un petit Royaume come celui de Prusſe a pus resister a tant d'enemis redoutables. chacune de ces puisſances ene- p. 134 b
mies etant superieure en resources d'argent et d'homes, a celle qui devoit selon toute probabilitè etre subjuguée, renversèe, terasſèe. et c'est neamoins le Roi de Prusſe qui se tire d'affaire le plus glorieusement du monde sans perdre un pousſe de terre. cela ne s'apelle t'il pas un miracle? mais il failloit ausſi une tête com̄e la siene, une genie et un heroisme audesſus de tout ce que nous conoisſons et admirons dans l'histoire. ce Siecle merveilleu merite bien de porter son nom. Vous devriès chanter sa louange il n'y a que Vous Monsieur capable de l'encencer, de parler de ses exploits et de marcher avec lui a l'imortalitè. je suis enchanté je l'avoue de cette paix qui me fait presque oublier tous nos maux pasſès, et quoi que nous nous resſentironts longues anèes de cette funeste guerre nous nous consolons volontier par l'avantage qui en resulte a toute notre espece par la cesſation des calamitès. je ne puis parler aujourdhuy d'autre chose que de cet heureu evenement. j'espere que notre corespondance devenant plus libre sera ausſi plus exacte a l'avenir. du moins j'ose Vous asſurer Monsieur que le nombre de Vos charmentes lettres augmentera certainement ma satisfaction et ma reconoisſance. conservès moi Votre pretieuse amitiè et croyès moi sans fin Votre amie et servante LD

ce 19 fevrier 1763

87 (81).

Je serois au desespoir si Vous pouviès encor devenir prophete, p. 135
surtout si Vous letiès dans Votre derniere aimable lettre dont Vous venès Monsieur de m'honorer. deux choses a cet egard me rasſurent que je ne Vous nomerai pas s'il Vous plait par de très bones raisons. Ce que je puis Vous dire sans reserve et avec dautant plus de plaisir, c'est que je souhaite ardament que Vous viviès encor bien longtems pour l'honeur de l'humanitè et du bonheur des infortunès Calas. je me fais une vraye satisfaction, et je Vous ai Monsieur une obligation infinie de vouloir me procurer l'ocasion, de pouvoir contribuer au gain de ce procès. pour cette fin Monsieur Vous recevrès au premier jour vingt quatre Louis de ma part par les mains des ohlenschläger de Frankfurth et Vous m'obligerès beaucoup, au cas que cette Some Vous paroisſe trop mince de m'en avertir pour pouvoir y ajouter. il y a deja près d'un An̄s que la même Some doit Vous etre parvenue, par le même canal et de ma part ausſi pour l'ouvrage du grand Corneille, come Vous n'en avès point fait mention dans aucune de Vos lettres je suis en doute si vous l'avès recue. de grace Monsieur daignès me dire ce qui en est. Le role que

le grand Frederic joue dans ce monde devient maintenant plus que brillant car il le met du moins au nivau des Trajans des Titus. il ne s'ocupe du jour a la nuit qu'a procurer le bonheur de ses peuples. pendant tout le coure de cette terible guerre il n'a pas augmentè[1] les impots de ses sujets et la premiere chose qu'il a faite pour eux, après la paix a etè de leur faire grace pour six mois des tailles payables.
p. 135 b il ajoute a cette faveur celle de fournir a chaque terre soit de gentilhome soit de païsant, celle de leur fournir les bestiaux qui leur ont etè pris par l'enemi. plus de quarente mille chevaux d'artillerie leur ont etè doné gratis. tous ses soins ne sont tournès que pour faire r'entrer l'abondance dans ses etats, pour faire fleurir le comerce, pour soulager ses peuples. ausſi jouit il deja des fruits de son travail, car il est adorè dans toute l'entendue de ses Provinces. voila ce qui s'apelle jouir dignement du repos qu'il a procurè a toute l'allemagne d'une maniere si glorieuse pour lui. que n'ete Vous Monsieur l'historien de ce grand home! ses faits seroient digne de Votre plûme elloquente. j'ai envoyèe la lettre de la Comtesſe de Baswiz a son adresſe elle sera bien flattée Monsieur de Votre souvenir. qui est ce qui (ne) le seroit pas quand on a l'avantage de Vous conoitre? il fait asſurement ma plus chere consolation. soyès en persuadès come de la continuation de tous les sentimens que Vous savès si bien inspirer. mes enfans le Duc et la chere grande Maitresſe me chargent tous d'une infinité d'asſurences d'estime d'admiration et d'amitiè; je fais chorus a tous ces sentimens et suis de coeur et d'ame Votre amie et servante LD

a Gotha ce 2 d'avril 1763.

88 (83).[2]

p. 138 Il n'y a en verité Monsieur ni ostentation ni vertu dans ce que j'ai fait pour les pauvres Calas. le don est trop mince pour m'avoir pû couter beaucoup d'effort et pour produire un grand bien. j'avoue que cette famille infortunée me touche infiniment, mais ausſi faudroit il avoir un coeur d'airin pour ne se pas attendrir sur le tablau terible de son sort, ou pour ne pas desirer de pouvoir contribuer au gain de sa juste cause. C'est bien Vous Monsieur qui meritès le titre de son protecteur genereu, de son Ange tutelaire, C'est bien Vous qui ete le soutient de l'inocence oprimèe. si je pouvois ou voulois Vous envier ce seroit precicement dans ce cas ci et dans aucun autre. mais je ne puis que Vous admirer et Vous rendre justice. on n'est guere louable quant on ne fait pas come les autres n'en ayant ni le pouvoir ni la puisſance: peutetre que je ne ferai pas mieux si j'avois cent cinquante mille homes agueris a ma disposition. il n'y

[1] *Im Original* augmeté.
[2] *Nr.* 82 *des Originals ist der im 'Anhang' mitgeteilte Brief der Gräfin von Bassewitz an Voltaire vom* 3. *Mai* 1763.

a souvent que l'ocasion qui nous manque pour faire des sotises et des extravagances. et l'on pasſe quelques fois pour sage parce que le repos et peutetre l'indolence convient plus a notre gout que l'activité et l'intrigue. l'on est toujour heureu quant on ne cherche ni ne trouve le moyen de faire du mal. je suis charmèe d'aprendre que jean jaque soit retabli dans sa patrie come citoyen. c'est ainsi au moins que j'explique l'anecdote que Vous avès la bontè Monsieur de me mander. je pense sur le chapitre de Rousſau come ces bones gens, qu'il soit cretien ou non je l'estime de tout mon coeur parceque je le crois de boñe foy un veritable honet home. Milord Marchal[1] que j'ai vûs ici il y a quelques semaines en fait son idole. peutetre que Milord Marchal n'est pas chretien non plus, quoi qu'il en soit la tolerence est ce qu'il y a de plus sencè et de plus humain. je Vous demande beaucoup d'indulgence pour mon bavardage. je ne p. 138b
puis finir quand je Vous parle. il me semble que je vous vois et que je Vous entens quand j'ai la satisfaction de recevoir de Vos adorable lettres. après Votre presence rien ne me fait tant de plaisir que Votre charmente ecriture. si je ne craignois de Vous importuner Vous auriès bien souvent de mes nouvelles. j'oubliois Monsieur de Vous dire que Milord Marchal a pasſè par ici pour se rendre auprès du Roi de Prusſe ou Mr: d'allambert se trouve actuellement ausſi. ma famille est bien sensible a Votre souvenir et l'aimable Buchwald la grande maitresſe de mon coeur et du Votre Vous presente son homage elle Vous admire et cherit bien constament. j'en fais autant Monsieur c'est la mon unique merite LD

a Gotha ce 9 juillet 1763

89 (69).

a Gotha ce 6 d'Aout 1763 p. 117

On ne peut asſurement rien lire de plus etifiant, et il n'y a pas de plus grand confortatif pour la foy que le petit cathechisme[2] que Vous daignès Monsieur m'envoyer. je Vous en ai une pieuse reconoisſance et ne manquerai pas d'en louer et benir le saint apotre de cette belle production. elle est bien plus forte encor et plus hardie que la confesſion du vicaire Savoyard,[3] elle emporte la piece. rien de plus juste que la comparaison que Vous faite Monsieur, de jean jaque avec Diogene. je crois qu'il lui resſemble dans plus d'un sens. cepandant je le repete je l'estime et le plain. nous nous preparons a notre grand voyage d'Altenbourg ou nous comptons nous rendre

---

[1] *Georg Keith, Graf von Marishal, der ältere Bruder des Feldmarschalls Keith, Freund Friedrichs des Grofsen, war damals Gouverneur von Neufchâtel, später Gesandter des Königs am spanischen Hofe.*

[2] Catéchisme de l'honnête homme. *Vgl.* Œuvres complètes, édition Moland, XXIV, 523.

[3] Profession de foi du vicaire savoyard, *im* Émile.

vers le 16 ou 17 de ce mois. j'ai bien crains la semaine pasſèe que nous en fusſions empechès par l'indisposition du Duc qui m'a veritablement allarmée. maintenant il est presque retabli, j'en suis a la joye de mon coeur. il me charge de mille Amitiè pour Vous ainsi que toute ma famille. et la chere grande Maitresſe et moi nous ne pasſons pas de jour sans nous entretenir de Vous Monsieur et sans former des voeux pour Vous revoir. nous ne saurions renoncer a cette flatteuse esperance: conservès moi quelque part a Votre cher souvenir que je merite un peu si je l'ose dire par tous les sentimens que je Vous ai vouès pour la vie LD

90 (84).

p. 139 Dans l'aprehension d'etre effacèe de Votre cher souvenir je n'ai pas eu le courage de Vous adresſer Monsieur quelques lignes. mais Vous venès de me surprendre bien agreablement par un gros paquet. jugès s'il est posſible des transports de ma joye. mon impatiance m'a fait dechirer l'envelope tandis que je devoirois des yeux et le livre [1] et Votre charmente lettre. je Vous ai Monsieur une obligation veritable et infinie de cette marque d'attention. Cette lecture fera une ocupation delicieuse pour nous tous qui idolatrons Vos ouvrages, et qui avons la vanité de nous flatter d'en conoitre le prix. que Vous faite bien. Monsieur d'ecrire sur la tolerance, le sentiment en est si noble, si digne d'une raison eclairèe, et d'un siecle philosophe, qu'il devroit animer touts les coeurs. l'aimable grande Maitresſe qui Vous cherit honore et admire constament, se fait un sensible plaisir de la lecture que nous allons faire ensemble. je suis au reste très mortifièe Monsieur de savoir Vos beaux yeux malade; n'y a t'il donc rien pour les fortifier, ou du moins pour pouvoir les Soulager? je fais mille voeux pour Votre chere conservation. continuès Monsieur je Vous suplie a m'honorer de Votre pretieu souvenir qui a tant de charme pour mon coeur. toute ma famille me charge des protestations des plus vives et des plus sinceres de son amitié. la miene Vous est aquise depuis longtems. comptès Monsieur que nous Vous rendons bien justice, et que nous serions trop heureux, de pouvoir Vous convaincre de cet attachement parfait, que Vous savès si bien inspirer et nourrir. je suis pour la vie et Votre amie et Votre servante LD

a Gotha ce 8 decembre 1763

p. 140 b A Monsieur
Monsieur de Voltaire
Gentilhomme ordinaire de (*L. S.*)
S. M. T. C. $^{7}/_{22}$
fr. Rhhsen: à Genéve
pour les Délices

[1] 'Traité sur la Tolérance', composé à l'occasion de Jean Calas; Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, XXV, 18 *ff*.

91 (85).

Votre ombre Monsieur, si ombre il y a, est bien la plus aimable p. 141
de toutes les ombres posſible, et je defie touts les corps les mieux organises et les plus spirituellement animès, de surpasſer cette ombre, que je cheris et que j'estime de toutes mes facultès. je suis agreablement flattèe de ce que Vous daignès encor Vous souvenir de moi, surtout Monsieur après un si long silence, qui m'a bien coutè et que je n'ai pas osèe rompre par la crainte de Vous devenir importune. je partage bien sincerement Votre joye et Votre gloire au sujet de l'infortunée famille des Calas. Cest bien Vous, c'est bien Votre bienfaisance et Votre eloquence male et genereuse qui l'avès secourue et protegèe. Pour l'honeur de l'humanitè il eut etè a souhaiter que l'arret barbare des juges de Toulouse eut pû etre casſè deux an̄s plustôt: mais enfin il est toujour beau et magnanime de la part du Roi et de son conseil de l'avoir fait encor, et ausſi promtement qu'il leur a etè posſible. mais j'en reviens sans cesſe a Vous, sans Vous Monsieur l'iniquitè triomphoit et l'inocence perisſoit. cette protection equitable et genereuse de Votre part Vous gagne l'admiration et l'amour de touts les siecles, et une imortalitè presque plus sûre encor, que celle que Vous procure la Henriade. sans doute j'aurois voulue contribuer au salut de cette famille oprimèe, et si je ne l'ai pas fait efficasſement ce n'est asſurement pas la faute de mon pauvre coeur. je Vous avoue Monsieur que je ne prens guere d'interet aux troubles de la Pologne: je m'ocupe bien plus agreablement et plus volontier de Vos comentaires sur les oeuvres de Corneille.[1] je trouve Votre critique judicieuse[2] et instructive, cepandant je Vous l'avoue ingenument que je l'eusſe desirèe un peu moins severe pour les cendres de ce grand home. peutetre ai je tort de juger ainsi, mais plus je Vous considre et Vous admire mon cher et digne Ami et moins je suis capable de feindre avec Vous. la chere grande Maitresſe des coeurs est come a l'ordinaire infiniment touchèe de Votre souvenir et toujour dans l'entousiasme dès qu'il est question de Vous et de Votre meritè, et malgrè sa douleur qui l'acable, et qui me desole, elle Vous cherit veritablement. Vous ignorès peutetre Monsieur qu'elle a per- p. 141 b
due il y a six mois sa fille unique qu'elle avoit avantageusement etablie quinze mois avant sa mort, qui etoit bien aimable, et très estimèe de tout le monde, et que la pauvre mere pleurera tout le reste de sa vie. jugès par là Monsieur de ma tranquilitè. helas Monsieur les aparences sont bien trompeuses dans ce monde, et le bonheur bien inutilement a chercher. toute ma famille Vous cherit

---

[1] Commentaires sur Corneille. *Vgl.* Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, XXXI, 173 *und* XXXII, 1 *bis* 376.

[2] *Im Original* juducieuse.

et Vous honore, a comencer du Duc jusqu'a mon petit benjamin,[1] qui par parenthese est devenu grand come Pere et mere. soyès persuadès Monsieur come je le suis, que l'amitiè vive et sincere que nous Vous portons touts s'etendra j'en suis sure jusqu'a ma race future, et je desavouerai mon sang, et le meconoitrois s'il pouvoit penser et sentir autrement pour Vous que je le fais. c'est avec ces sentimens que je suis eterenellement Votre affectionèe amie LD

a Gotha 28 juin 1764

92 (86).

p. 142 a Gotha ce 7 septembre 1765

Cest avec des transports de joye et de reconoisſance que j'ai reçue Monsieur Votre charmente lettre du 23 d. p. C'est donc a cette infortunée mais vertueuse famille des Callas que je dois ces temoignages flatteurs de Votre cher souvenir. les foibles marques de bone volontè que j'ai doñée a son egard, sont asſurement infiniment audesous du plaisir et de l'avantage qui m'en revient. j'etois je l'avoue atristèe Monsieur par Votre long silence, et cepandant je n'avois pas la force de le rompre. affligèe come Vous de maux de yeux, et acablée par toutes sortes d'incomoditès j'ai pasſée, très desagreablement au de là d'une anèe sans recevoir de Vos nouvelles. comptès mon digne Ami que si mon pouvoir eut egalè mès desirs, que je n'eusſe pas tardèe a reparer et dedomager, la perte et l'injustice comise contre cette malheureuse famille. mais helas je ne sens que trop les etroites limites de mon pouvoir dans ces moments ou il s'agit de soulager la misere, et ou je ne puis que rependre des larmes. si mes enfans ne sont pas dans le cas de profiter des grands exemples ils
p. 142 b ont au moins le desir extreme de se rendre dignes de l'estime des ames vertueuses. il n'y a asſurement aucun throne pour ma fille mais ausſi je Vous le proteste, elle n'en a jamais attendu: elle s'amuse et rit de tout et par concequend elle n'est pas fort a plaindre. la gaietè de son humeur et la bontè de son coeur rendrons son sort toujour très agreable. je me suis consolée pendant Votre silence a lire certain dictionaire, certaines reflexions de st Euvremont[2] resſusitè, la philosophie de l'histoire,[3] certaine tragedie comique[4] et

---

[1] *Der Prinz August* (1747—1806), *welcher die Talente seiner Mutter erbte und später der Freund Wielands, Herders und Goethes wurde.*

[2] Charles Le Marquetel de Saint-Évremont, attaché au surintendant Fouquet, fut enveloppé dans sa disgrâce; puni d'un ancien écrit satirique contre Mazarin, se retira en Angleterre, y vécut et mourut en homme libre et philosophe, et fut enterré à Westminster. Sa Vie, écrite par Desmaizeaux.

[3] La Philosophie de l'Histoire *von Voltaire, im Jahre* 1765 *veröffentlicht, bildet jetzt die* Introduction à l'Essai sur les Mœurs; Œuvres complètes, édition Moland, XI, VIII.

[4] 'Saül', tragi-comédie (1763) de Voltaire, publiée comme traduit de l'anglais de Huet; *vgl.* Œuvres complètes, édition Moland, VII, 571 *ff.*

d'autres livres sortis du même esprit seducteur et de cette plûme enchantresſe douèe de tant de graces et de tant d'agremens. voyès Monsieur si je n'ai pas tout fait pour distraire mes enuis et mes souffrances. nous nous somes beaucoup entretenus de Vous ma chere Amie et moi et malgrè Vos rigueurs nous Vous aimerons toujour a la follie. c'est là notre pente naturelle, notre habitude et notre resource. joignès a cela notre admirations pour Vos talents, pour Votre merite, et Vous aurès le tableau fidelle de nos coeurs. le cher Duc est très sensible a Votre amitiè et fait chorus a tous mes sentimens pour Vous.

(*Anmerkung auf der Rückseite* Duchefse de Saxe Gotha.)

93 (87).

a Gotha ce 30 Decembre 1765 p. 144

Soyès persuadès Monsieur, que c'est toujour avec un plaisir infini que je reçois les cheres marques de Votre souvenir flateur. et que c'est avec d'autant plus de peine que je m'en vois frustrèe, que Vous dite Vous même que Votre silence est l'effet de Votre mauvaise santè. la miene devient de jour en jour plus chancelante. je viens encor de relever d'une grosſe fievre, qui a la veritè n'a durèe que deux jours, mais qui a l'heure qu'il est m'a laisſee un fond de foiblesſe. je ne Vous suis pas moins redevable Monsieur des voeux favorables que Vous daignès m'adresſer a l'ocasion d'une nouvelle Añée. je pense souvent et me rapelle avec satisfaction les moments agreables que j'ai pasſèe dans Votre seduisante sociètè. puisſiès Vous vivre ausſi longtems et ausſi heureusement que je le souhaite avec ardeur, et Vous parviendriès mon digne Ami a l'age de Nestor et Vous seriès le plus fortunè des mortels. il est vrai que le nord de l'Allemagne n'est pas dans des tenebres ausſi epaisſes que l'allemagne meridionale, mais helas ou est le païs et la tête humaine, ou l'erreur ne se glisſe pas? l'illusion me paroit coṁe ces atomes de pousſieres, que la lumiere fait mouvoir, et qu'on voit voltiger dans les rayons mêmes. l'on seroit neamoins ingrat si l'on ne reconoisſoit le bienfait, et n'avoit obligation au bienfaiteur qui nous a mis a l'abri des jesuites et des Capucins. la veritè et la libertè ne sont asſure- p. 144 b
ment pas une chimere, quoi qu'en disent plusſieurs philosophes. ce sont des biens necesſaires et desirables pour le bonheur de l'humanité, mais bornès coṁe elle; et nous n'en pouvons jouir que par parcelles. excusès s'il Vous plait mon bavardage, je ne puis areter ma plûme quand une fois je la mets en mouvement pour Vous. il en est de même de mon coeur il trote a Votre honeur et gloire, et tant qu'il respire il souhaite Votre felicitè et Votre Amitiè. toute ma famille ainsi que ma chere Buchwald en fait autant, et nous Vous admirons et cherisſons pour la vie. LD

j'ai vus pierre Calas[1] qui m'a vivement touchè et m'a retracè avec plaisir l'image de Votre bienfaisance. il est imposſible de ne pas penser a Vous en le voyant, et il est imposſible de le considerer sans rependre des larmes

94 (88).

p. 145 a Gotha ce 18 fevrier 1766

Come je viens de lire quelques lettres sur les miracles, par un proposant de geneve.[2] et que je trouve ces lettres delicieuses, qu'il me semble d'en reconoitre le stile enchanteur, que par concequent je souhaiterois ardament les posſeder toutes ensemble, j'ose m'adresſer a Vous Monsieur, pour Vous conjurer de me les procurer. tout ce qui sort de la plûme de ce divin auteur m'est cher, et interesſant. Vous m'obligerès donc infiniment si Vous voulès bien me faire une petite colection et me l'envoyer au plustôt. comptès Monsieur que je serai toujour très flattée si (je) puis Vous servir a mon tour et Vous convaincre des sentimens que je Vous ai vouès pour la vie. Le Duc et mes enfans Vous embrasſent cordialement et l'aimable Grande Maitresſe Vous honore et Vous cherit avec entousiasme

p. 146 b (*L. S.*)
A Monsieur 7 6
Monsieur de Voltaire
Gentilhomme ordinaire de
S. M. le Roy de France 24
W par Genéve
fr. Nürnberg: à Ferney.

95 (89).

p. 147 Il n'y a plus de guerre et par concequend plus d'evenemens interesſant et cepandent on veut s'amuser, et s'ocuper. c'est peutetre un mauvais compliment que je Vous fais Monsieur, pour excuser la libertè que j'ai prise de Vous demander certaines lettres. mais come Vous savès mieux que je ne saurois Vous le dire le cas infini que je fais de Vos productions, j'ose me flatter que Vous ne trouverès pas mauvais le motif que j'alegue pour souhaiter ce qui sort de Votre charmente plûme. j'ai trouvèe cette troisieme lettre excesivement forte et la vingtieme extremement plaisante, de sorte Monsieur que Vous ne serès pas surpris, si je Vous conjure avec ardeur d'acomplir Votre promesſe, et de me procurer tout le recueil qui exite asſurement ma curiositè. je serois bien curieuse ausſi d'etre mise au fait des troubles de geneve. car j'avoue que je ne vois pas clair dans

---

[1] *Peter war der zweite Sohn des Jean Calas; seine Geschäfte riefen ihn mehrmals nach Deutschland.*

[2] Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, XXV, 358 *ff.*

tout cela: je sais bien qu'on a acusè Jean Jaque d'y avoir donè lieu par certaines lettres de la Montagne[1] qu'il a ecrit, et que j'ai lues, mais je ne puis me figurer, que ces lettres puisſent avoir produit un si grand mal. j'imagine qu'il y avoit deja du feu sous la cendre, qui etoit pret a s'alumer au premier souffle de l'air. il me semble qu'il regne, dans ce siecle eclairè, un esprit de sedition dans tant de têtes qu'on ne sait a quoi l'atribuer. une fermentation de revolte presque par tout. l'arivèe du Roi dans son parlement de Paris et ses discours, et tout ce qu'on a imprimè dans les gazettes par ses p. 147 b
ordres, m'a fort surpris je l'avoue. il y a moins de tranquilitè encor dans le parlement d'Angletere, et l'on ne prevoit guer a quoi tout cela aboutira. nous somes heureusement placès ici dans un petit coin de la terre ou grace a Dieu nous ne somes que spectateurs tranquiles, et ou persone ne prend garde a nous. si j'eusſe eu a ma disposition de me choisſir une situation, je Vous le jure et proteste Monsieur, que la notre m'eut etè preferable a la plus brillante du monde. s'il me reste quelques desirs, c'est asſurement celui de conserver cet etat, et d'avoir la satisfaction de Vous revoir encor s'il est posſible. je suis très flattèe mon digne Ami des lignes qu'il Vous a plû de m'ecrire de Votre propre main. mais come je ne voudrois Vous incomoder a la longue et que Vos nouvelles me cause toujour un plaisir inexprimable. Vous m'obligrès veritablement de Vous servir plutôt de Votre secretaire que de me laisſer manquer de Vos aimables lettres. ma famille est extremement sensible a Votre pretieu souvenir, et l'aimable Maitresſe des coeurs qui ne cesſe de s'abimer les yeux par l'abondance des larmes qu'elle repand sur la mort de sa fille, ne laisſe pas de Vous idolatrer de toutes ses facultès. comptès neamoins que je ne le cede a persone, ni en amitiè ni en admiration pour Vous mon digne Ami.

a Gotha ce 22 mars 1766

96 (90).

a Gotha ce 3 d'Août 1766 p. 148

Vous recevrès donc au premier jour Monsieur les cinquantes Louis que nous destinons le Duc et moi a cette malheureuse famille des Sirvens protegès par Vous. Le don est modique j'en conviens, vis a vis de cette famille qui en a besoin, et vis a vis d'un Prince qui a deux principautès.[2] mais en considerant tout ce que nous avons a doṅer dans le cour d'une Anèe le present est moins petit qu'on ne le pense; et voila pourquoi je dis, et le repete, qu'on trouve toujour plus de misere, que de soulagement a rendre avec la meilleure volontè

---

[1] Lettres écrites de la Montagne *von J.-J. Rousseau* (*Nov.* 1764); *siehe Mahrenholtz, Voltaires Leben und Werke, Oppeln* 1885, II, 98.
[2] *Gotha und Altenburg.*

du monde. malgrè cette triste veritè, nous avons la satisfaction depuis quelques mois d'avoir trouvèes une source minerales et tres salutaire dans une petite Ville nomèe Roñebourg dans le teritoire d'Altenbourg et sous la domination du Duc. cette eau fait et produit des effets miraculeux, les sourds recouvrent l'usage de leurs oreilles, les aveugles la vue, les perclus reprenent des forces, et surtout ceux qui ont etès affligès par l'epilepsie sont raticalement gueris. il s'y trouve depuis deux ou trois mois une affluence de monde imense. l'entousiasme est inexprimable, et etonant, pour ceux qui ignorent combien l'esprit et le coeur humain est susceptibles a se livrer a l'entousiasme, et son penchant naturel pour tout ce qui
p. 148 b s'apelle prodige. mes deux fils ont demandès la permisſion a leur Pere d'y aller pour voir tant de merveilles, et je ne jure pas que nous ne soyons tentès le Duc et moi d'y aller encor cette añees nous mêmes, non pour y retrouver la vigueur de la jeunesſe mais par simple curiositè. je ne manquerai neamoins pas de m'en laver les yeux qui ont besoin de soulagement: et cette Eau n'est guere encor facile a transporter. le dominant de cette Eau est le vitriol, le soufre, et quelque chose de savoneu qui s'y mêle. je n'en parle asſurement point sientifiquement ignorant les termes d'art et la phisique. mais si la vertus de ces sources continues com̄e je le souhaite et ose l'esperer, je Vous conjure Monsieur de Vous y rendre l'anèe prochaine, pour soulager Vos chers et beaux yeux. je Vous demande pardon de cette longue episode. j'avoue que ces Eaux de Roñebourg m'interesſent infiniment. il est si doux, si agreable, d'avoir quelque chose pour le soulagement de l'humanité, que j'envisage cette source, si elle ne tarit point, com̄e notre meilleur patrimoine. Les Olenschlagers banquiers a Frankfurth Vous ferons tenir la somes que nous destinons aux Sirvens. en peu de jours nous comptons aller a une maison de Campagne, proche d'ici, pour quelques semaines; nous n'aten-
p. 149 dons pour ce but que le retour de nos enfans. Roñebourg est a vingt Six lièues de France eloignès d'ici. Le Duc Vous fait mille complimens, et la chere et aimable Maitresſe des coeurs Vous asſures de sa tendre et parfaite amitiè. cette pauvre feme est toujour souffrante, et douloureusement acablèe de son affliction. elle ne Vous aime et n'admire pas moins pour cela. j'en fais autant Monsieur c'est a dire je Vous cheris, je Vous honore je Vous admire de toutes mes facultès bien veritablement bien constament come Votre amie et servante

Louise Dorothèe de Saxe

97 (91).

p. 150 a Gotha ce 12 d'octobre 1766.

J'ai reçus en son tems Monsieur, et Votre charmente lettre du 25 d'aôut, et les remerciements des Sirvens. j'aurois pus, j'aurois dûs y repondre plus tôt, si je n'avois crains de Vous devenir in-

comode, et importune, par mon trop frequend, et enuyeu bavardage. tel est ma maniere de penser, et de sentir, que je prefere toujour, et que je s'acrific volontier mes plaisirs aux agremens, de ceux que je cheris. aujourdhuy Monsieur je paſse un peu cette maxime pour Vous dire, que j'ai entendue parler d'un nouvau Livre, qui exite toute ma curiositè, et tous mes desirs; il s'apelle Le philosophe ignorant,[1] et come je sais que Vous le conoisſès, je Vous conjure avec ardeur de me le procurer: ou du moins de m'indiquer l'endroit ou je pourois l'avoir. Vous m'obligerès par cette d'efference infiniment, et je joindrai avec empresſement, cette complaisance de Votre part, aux marques de bontès et d'amitiè dont Vous m'avès honorèe si souvent mon cher et digne Ami. Vous conoisſès mon coeur, et Vous ne sauries douter Monsieur, dès sentiments d'admiration et d'affection que je Vous ai vouèes pour la vie, etant de toutes mes facultès

Votre amie et servante
Louise Dorothée DdS

Adresse pag. 151: A Monsieur
Monsieur de Voltaire
Gentilhomme ordinaire de
S. M. T. C.
par Genéve 3½ li (?) 26
fr. Ffort. à Ferney.
(*Das Siegel ist herausgeschnitten.*)

98 (92).

a Gotha ce 24 juillet 1767 p. 152

C'est toujour avec un vrai ravisſement que je reçois Monsieur Vos charmentes lettres, et que par concequend, je veus du mal a tout ce qui me prive de cette douce satisfaction. je suis très fachèe de savoir que Votre santè a eue part a Votre silence. je fais mille voeux pour qu'elle se r'affermisſe, et se conserve encor bien des anèes. Les troubles de geneve m'ont fait bien de la peine: je voudrois que tout le monde puisſe jouir de la tranquilitè, et du repos. je ne conçois pas non plus comēnt l'on peut aimer le contraire. je l'avoue que rien ne m'est ausſi odieu que les tracasſeriès, et les tripots. j'ai etè extremement etonèe, j'ose Vous le dire ingenument, mon cher et digne Ami de voir, et d'aprendre que nous soyons nomès le Duc, et moi, dans ce qui a paru dans le public contre la Baumelle, et sa chetive avanture; il s'est ausſi adresſè a moi, pour reclamer mon temoignage pour la defense de sa cause. Vous verès Monsieur par l'extrait ci joint ce que je lui ai fait repondre. du reste je Vous prie et conjure les mains jointes, et tres serieusement, qu'il ne soit plus question du Duc, et moi dans toute cette affaire. comptès Monsieur que cette

[1] Œuvres complètes de Voltaire, édition Moland, XXVI, 47 *ff.*

defference de Votre part, que Vous nous devès asſurement, sera regardèe par nous, come l'effet de cette amitiè, qui de tout tems nous fut si chere, si flateuse, si pretieuse et que nous croyons meriter un peu par les sentimens que nous Vous portons. La chere grande maitresſe qui Vous admire constament, et avec entousiasme, Vous cherit autant, et me charge de Vous en asſurer. enfin Monsieur que Vous dirai je? nous touts qui habitons le chatau du Friedenstein nous aprecions Votre merite, et savons Vous rendre justice; je suis dans mon particulier inviolablement Votre amie et Votre servante

Louise Dorothèe DdS

99 (93).

p. 153 a Gotha ce 1 d'Août 1767

Vous ayant deja dis Monsieur dans ma precedente lettre tout ce que je pensois sur cette miserable avanture de la Beaumelle, il me semble que de ma part, il ne me reste rien a ajouter, que de Vous conjurer d'abandoner, et l'affaire, et le procès, et le pauvre avanturier a leur triste sort. Vous ete si infiniment audesſus de cet home, que c'est rèelement Vous abaisſer que de Vous disputer avec lui. quand Vous deffendès Monsieur les Calas, les Sirvens, Vous honorès, et secourès l'humanitè: quand Vous prechès la tolerence, et attaquès le fanatisme, Vous eclairès le monde, et lui rendès service: quand Vous Vous moquès des ridicules des pauvres mortels, Vous les corigès encor, en les egayants. Toutes ces ocupations, toutes ces actions, mon cher Ami sont dignes de Votre grande et belle Ame. mais de Vous chamailler avec un extravagant, dont l'aventure est folle, et non criminelle, c'est Vous ravir un tems pretieu, qui ne revient plus, et que dailleur Vous employès si bien. pardonès a ma franchise, mais plus je Vous admire, et Vous cheris, et plus ausſi je me crois en droit de Vous dire tout ce que je pense. la veritè, et l'amitiè exigent egallement cet aveu de mon coeur. recevès le avec Votre bontè ordinaire, et soyès persuadès Monsieur que l'asſurence de ma parfaite estime, de l'interet intime que je prens a Votre persone est ausſi vrai, est ausſi sincere que tout ce qui precede, et que je suis inviolablement et avec ardeur et Votre amie et Votre servante

Louise Dorothèe DdS

p 154 b A Monsieur W *od.* lb (?) 4
Monsieur de Voltaire Gentilhomme
ordinaire de S. M. T. Chretienne

24
fo Nürnbg
p Genéve A Ferney.
(*L. S.*)

Anhang.

Brief der Gräfin von Bassewitz an Voltaire. Vgl. die Anmerkung zu Nr. 76 (70). Herzogliche Bibliothek zu Gotha, Cod. Chart. B. 1777, Nr. 82.

Monsieur! p. 136

Depuis un an, je n'ai rien eû l'honneur de Vous envoïer, qu'une lettre vers la fin de Juin. J'espere Monsieur, que Vous l'aurez reçüe. Elle Vous conjurait, de vaincre le dégoût, qui Vous détournait de continüer l'histoire du héros de la Rusſie. A peine était elle partie, que j'appris, qu'on avait tenté de Vous porter Monsieur, à rétirer entièrement Vôtre Ir Tôme, et le faire réparaitre ſous une forme prescrite. Je ſentis, que Vous aviez eû raiſon de Vous arrêter. Qui ſait marcher ſon chemin ausſi divinement bien que Vous Monsieur, ne ſouffre pas la gêne des entraves de la politique. Mais ce fût Elisabeth, qui voulût Vous l'impoſer. Tout aïant changé et réchangé depuis, on a lieu d'attendre, que Vous réprendrez un ouvrage si digne de Vous.

Quelles lumières puis je Vous donner Monsieur, ſur la dernière révolution r u s ſ e? Nul n'a vû clair dans ce fait de ténèbres, que p. 136 b ceux qui l'ont dirigé. Les étrangers renvoïés de Pétersbourg, n'ont pû ou voulû comuniquer à l'autre bord de la mer, que leur étonnement, qu'un monarque ſans cesſe occupé à faire du bien, ait pû projetter autant de mal que nous l'annoncent les manifestes. Lui même, dit-on, averti plus d'un mois d'avance, ſ'est moqué de l'avis, en diſant, qu'on ne conſpirait point, contre qui ne maltraitait perſonne. Ce qui est avèré, c'est, que ſon héroïque Veuve, non contente d'avoir prévenu tout le mal qu'il eût pû faire, pousſe et couronne tout le bien qu'il commença, et justifie, par ſon courage et ſon habileté ſupérieure, le choix de l'infortuné, dont la tendresſe, née dès l'enfance, l'appella au partage futur, du trône qu'elle occupe maintenant, et du haut duquel elle invite, avec tant d'élégance et de libéralité, les talens de la France, à venir former l'esprit de ſon ſuccesſeur.

Si Vôtre langue, Monsieur, a fait plus de progrès que Vos armes, c'est apparemment parce qu'elle rélève d'une compagnie de beaux-esprits, et non des tribunaux de la cour et de la fortune, come fait l'épée.

Des filles d'honneur de la cour de Rusſie, qui joüent Vos chefs-d'oeuvre de théatre, ne ſont Monsieur, qu'une nouveauté; mais le plus illustre jeune guerrier de l'Allemagne, qui monte tout brillant d'exploits ſur la Scêne, pour i répréſenter Orosmane: mais ſon frère, p. 137 dont le coup d'esſai fût la délivrance de ſa patrie, qui le ſuit ici come à la guerre, et ſe révèt du nom de Nérestan, voilà Monsieur, des homages glorieux, tels qu'en mérite Vôtre adorable Melpomène,

et que ces dignes néveux et disciples de Frèdéric et Ferdinand, lui ont rendu le 14 du mois paſſé à Brunsvic avec magnificence, ſous les ïeux de leurs augustes parens, et d'une asſemblée de ſpectateurs choiſis.

Dieu Vous préſerve Monsieur de perdre la vüe! mais ſi ce malheur Vous arrive, je penſe, que Vous entrerez plûtôt en commerce avec les anges à la façon de Milton, qu'à celle du bon-homme Tobie. Aveugle ou non, Vous ſaurez toujours règner ſur l'admiration des clair-voïans.

Un de mes Cousins fait une fort belle collection, de portraits en Estampes des ſavans distingués de ce ſiècle. Je voudrais lui faire la galanterie d'une douzaine de pièces, répreſentant les plus beaux génies de la France et de la Suisſe. Voudriez Vous bien Monsieur, me faire la grace, de me les choiſir et me les procurer? Vous devez i être deux fois, et que Me du Chatelêt n'i ſoit pas oubliée. Plus ces Estampes ſeront belles et rares, mieux ce ſera. Je Vous
p. 137 b ferai fidèlement rémettre la dépenſe, par la voïe que Vous m'indiquerez, et ſi je puis à mon tour Vous être utile en ces cantons, Vous connaisſez mon empresſement à Vous obéïr.

Je ſuis avec une conſidération inaltérable

Monsieur

à Dalvitz le 3me de Mai 1763.

Vôtre tres humble et tres obéïsſante ſervante.
Sabine, Comtesſe de Basſevitz.

Eine Besprechung der in Bd. XCI und XCII des 'Archivs' mitgeteilten Briefe der Herzogin Luise Dorothee von Sachsen-Gotha an Voltaire muſs an das XCI, S. 405, citierte Werk von Fräulein von der Osten[1] anknüpfen, in welches ein groſser Teil der Briefe aus meiner ersten Abschrift übergegangen ist. Ich hatte diese, den Ausgaben B, C und M der Briefe Voltaires an die Herzogin Luise Dorothee entsprechend, in moderner Orthographie hergestellt. In solcher erscheinen die Briefe der Herzogin in dem Buche des Fräuleins von der Osten, leider mit manchen Ungenauigkeiten behaftet, die teils meinem noch nicht für den Druck durchgesehenen Texte, teils einer gewissen Hast, mit der das Buch gedruckt wurde, zuzuschreiben sind. Diese Übereilung hat

[1] Luise Dorothee, Herzogin von Sachsen-Gotha, 1732—1767. Mit Benutzung archivalischen Materials. Von Jenny von der Osten. Mit 6 Bildnissen. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1893. 426 Seiten.

auch der Einheitlichkeit des umfangreichen Memoirenwerks Eintrag gethan. Zwischen den das ganze Buch erfüllenden Citaten, Briefen und Aktenstücken ist vielfach zu wenig verbindender Text vorhanden, und die gelehrte Verfasserin, deren sorgfältige Detailstudien man anerkennen mufs, würde sich gewifs unbeschadet aller Wissenschaftlichkeit den Dank der Leser erworben haben, wenn sie den Umfang ihres Buches etwas verringert und die lose verbundenen Citate häufiger durch eine zusammenhängende Darstellung ersetzt hätte. Ihr unbestrittenes Verdienst wird es aber bleiben, erstens die lebhaften Beziehungen, welche vom Gothaer Hofe aus mit den Männern der französischen Aufklärung, namentlich mit dem Abbé Raynal, mit Friedrich Melchior Grimm und mit Voltaire gepflogen wurden, bis in ihre ersten Anfänge hinein verfolgt und zweitens durch die Veröffentlichung der im Königlich Preufsischen Geheimen Staatsarchiv zu Berlin verwahrten Briefe der Herzogin Luise Dorothee an Friedrich den Grofsen die letzten geheimen Fäden der sogenannten Voltaireschen Friedensvermittelung im Siebenjährigen Kriege blofsgelegt zu haben. Dafs sie daneben für die Geschichte ihrer engeren Heimat eine Fülle schätzenswerten und interessanten Materials geliefert hat, brauche ich hier nur zu erwähnen, ohne näher darauf einzugehen. Eine besonders liebevolle Behandlung hat der früh verstorbene Erbprinz Friedrich erfahren. Seine und seiner Mutter tägliche Aufzeichnungen über pädagogische, dem kindlichen Begriffsvermögen angepafste Fragen gehören zu den schönsten Darbietungen des Buches (XXIV, S. 326—348).

Die Herzogin hatte, als im Jahre 1751 der Briefwechsel mit Voltaire begann, bereits das vierzigste Lebensjahr überschritten. Ihre Sturm- und Drangperiode, als welche wir die Zeit nach ihrer Vermählung mit dem Herzog Friedrich III. im Jahre 1729 bezeichnen können, während deren glänzende Feste auf dem Friedenstein zu Gotha oder auf den benachbarten Lustschlössern Friedrichswerth und Molsdorf, dem Tuskulum des Grafen Gotter, gefeiert wurden, die fröhliche Zeit, wo der gutmütige Fürst der lebenslustigen Gemahlin zuliebe den *Ordre des hermites de bonne humeur* mit der Devise *Vive la joie!* stiftete, lag hinter ihr. Sie selbst bekannte, als die Schrecken des Siebenjährigen Krieges

auch über das gothaische Land hereingebrochen waren, daſs sie in ihrer Jugend den unvorsichtigen Wunsch gethan habe, groſse Ereignisse zu sehen. Der Drang, sich selbst nach auſsen hin zu bethätigen und andere zu schaffender Thätigkeit anzuregen, ist Zeit ihres Lebens ein hervorstechender Charakterzug dieser hochgesinnten Fürstin gewesen. Diesem Schaffensdrange sind auf litterarischem Gebiet die Grimmsche oder vielmehr Raynalsche *Correspondance littéraire* und Voltaires *Annales de l'Empire* zu verdanken. Alle ihre Zeitgenossen stimmen in dem Urteil überein, daſs ihr ein klarer Verstand, ein genialer Geist, ein sprudelnder Witz und eine entzückende Anmut, deren Zauber sich niemand habe entziehen können, eigen gewesen seien.

Daſs eine so reich veranlagte Natur wie Luise Dorothee die neuen Gedanken ihrer Zeit mit Begeisterung aufnahm und mit den Encyklopädisten in persönlichen Verkehr zu treten wünschte, liegt auf der Hand. Nach der Darstellung des Fräuleins von der Osten (Kap. IX) wurde der Erbprinz Friedrich, ein schwächliches, wenig begabtes Kind, in dem zarten Alter von neun Jahren zu seiner Ausbildung 1744 nach Genf und drei Jahre später nach Paris geschickt. Sein Oberhofmeister, ein Herr von Thun, der schon früher einen groſsen Bekanntenkreis in Paris besaſs, führte ihn bei Voltaire und der Marquise du Châtelet, bei dem Kardinal de Rohan und bei den Prinzen von Geblüt ein und erlangte für ihn auch eine Privataudienz bei Ludwig XV. Als Lehrer bestellte er ihm auſser dem Magister Klüpfel, dem früheren Pfarrer der deutschen protestantischen Gemeinde in Genf und nachmaligen Oberkonsistorialrat in Gotha, den Abbé Raynal, den er schon vorher der Herzogin als litterarischen Korrespondenten empfohlen hatte, und später Friedrich Melchior Grimm. Dieser nahm nach dem Abbé eine Zeit lang Wohnung in dem Sommerhause des Prinzen zu Fontenay-sous-Bois, wo auch Rousseau mit ihm und vornehmlich mit Klüpfel Freundschaft schloſs. Der offenherzigen Sprache Klüpfels den herzoglichen Eltern gegenüber verdankte der Prinz die Entsendung des Herrn von Wangenheim nach Paris, der die strenge Erziehungsweise des Herrn von Thun, eines mürrischen Etikettemenschen, wesentlich milderte und im Mai 1750 mit dem Erbprinzen nach Gotha zurückkehrte. Der Besuche des Prinzen im Hause der Marquise

du Châtelet und der letzteren, sowie Voltaires in Fontenay-sous-Bois geschieht in Thuns Berichten an die Herzogin mehrmals Erwähnung (IX, S. 63. 64. 66. 74), wahrscheinlich pflegte Voltaire den Verkehr mit dem gothaischen Erbprinzen auch bereits im Hinblick auf seine Beziehungen zu König Friedrich. Daſs die Herzogin ihm bei ihrem königlichen Vetter — ihre Stiefmutter war eine Tochter des Groſsen Kurfürsten — einst von Nutzen werden könnte, hatte er wohl damals schon vorahnend bedacht. Sie selbst fühlte sich durch die Korrespondenz mit dem gefeierten Dichter ungemein geschmeichelt und erfaſste begierig die Gelegenheit, sich ihn zu verbinden, als er auf der verhängnisvollen Reise von Berlin nach Frankfurt im April 1753 durch die Stadt Gotha kam.

Da der Besuch Voltaires auf Schloſs Friedenstein mehr lokalen Charakter hat, und da meine Schilderung desselben schon in das Buch des Fräuleins von der Osten aufgenommen ist (XIII, S. 140—143), so kann ich mich auf die Bemerkung beschränken, daſs dieser fünfwöchentliche Besuch nicht ohne Einfluſs auf den Gothaer Hof blieb. Es ist vielleicht nicht sehr übertrieben, was der auf den Dichter und früheren Günstling Friedrichs des Groſsen neidische Professor und Sekretär der Berliner Akademie, Formey, in seinen *Souvenirs d'un Citoyen*, II, 54 hierüber schreibt: *Voltaire, après son départ de Berlin, fut long-tems l'oracle de la cour de Gotha: on ne juroit que par lui, on prenoit son ton décisif, on adoptoit ses maximes, et l'on s'empressoit à lui rendre les services qu'on jugeoit les plus essentiels. De ce nombre auroit été sans doute sa réconciliation avec le Roi de Prusse.* In Sachen des Geschmacks und des litterarischen Urteils war Luise Dorothee allerdings in ihrer einseitigen, unbedingten Bewunderung Voltaires oft seine kritiklose Nachbeterin. Andererseits bewahrte sie namentlich in zwei Punkten ihr selbständiges — und zu ihrer Ehre müssen wir es sagen — besseres Urteil, in ihrer Hochschätzung Friedrichs des Groſsen und in ihrem Glauben an die Vorsehung und an das Leibniz-Wolffsche *Tout est bien.* In der steten Betonung dieser beiden Punkte ihrem andersgesinnten, überlegenen Korrespondenten gegenüber liegt zugleich die Hauptbedeutung und der hauptsächlichste Reiz ihrer Briefe.

Am 25. Mai 1753 verliefs Voltaire Gotha, um zunächst dem Landgrafen von Hessen in dem Orte Wabern südlich von Kassel einen kurzen Besuch abzustatten. Von hier aus richtete er am 28. Mai sowohl an die Herzogin Luise Dorothee, als auch an die Frau von Buchwald äufserst schmeichelhafte Schreiben, die zugleich von tiefempfundener Dankbarkeit für die empfangenen Wohlthaten und von einem gewissen Heimweh nach dem graziengeschmückten Tempel der Vernunft, des Geistes und des Friedens durchdrungen sind. Mit vollem Recht zählt daher auch Herr Mahrenholtz 'die Verbindung Voltaires mit dem Gothaer Hofe nebst derjenigen mit dem Pfälzer und mit dem Erbprinzen von Kassel zu den lautersten, durch eigennützige Berechnung am wenigsten entstellten'. Der wegen seines Geizes und seiner Ränke vielverlästerte Franzose zeigt sich in seinem Briefwechsel mit der Herzogin von Gotha in seinem besten Lichte; er weist das für eine aus blofser Gefälligkeit übernommene, unsympathische Arbeit ihm dargebotene Honorar zurück und bietet sich selbst als Bürgen für eine Anleihe an, die er einer von der Kriegsnot bedrängten Fürstenfamilie bei einem Schweizer Finanzmann vermittelt. Auf der anderen Seite tritt uns eine Fürstin entgegen, welche trotz ihres französischen Geschmacks sich ein echt deutsches Herz bewahrt hat, welche die liebenswürdigen Franzosen von Herzen in ihre Heimat zurückwünscht, welche nicht müde wird, die falsche Meinung, die ihr französischer Freund in seinem Groll von dem grofsen König Friedrich hegt, durch warme Berichte über dessen Herzensgüte, Edelmut und landesväterliche Fürsorge umzustimmen; eine Fürstin, welche die Uneigennützigkeit des Dichters durch namhafte materielle Unterstützungen seines Eintretens für die ihres Glaubens wegen verfolgten Familien Calas und Sirven belohnt und welche, von der orthodoxen Geistlichkeit ihres Landes der Leichtfertigkeit in religiösen Dingen geziehen, sich in ihrem Glauben an die Weisheit der Vorsehung nicht irre machen läfst.

F r a u v o n B u c h w a l d. Wie ein roter Faden zieht sich durch die ganze Korrespondenz die Erwähnung der Frau von Buchwald, der Oberhofmeisterin und vertrauten Freundin der Herzogin Luise Dorothee. Ihr Titel erscheint meist in der von Voltaire durch ein feines Wortspiel verkehrten Form einer

grande maîtresse des cœurs. Die hohen Geistesgaben und Charaktereigenschaften dieser von den Besten ihres Jahrhunderts verehrten Frau haben schon kurz nach ihrem Tode in dem Buche von Friedrich Wilhelm Gotter, 'Zum Andenken der Frau von Buchwald', Gotha 1790, eine ausgezeichnete Würdigung erfahren. Leider vermissen wir darin ein näheres Eingehen auf ihre Beziehungen zu den Dichtern und Gelehrten ihrer Zeit. Gotter führt nur beiläufig an, dafs 'Oberon' (1780 erschienen), 'Egmont' (1787) und mehrere Meisterwerke vor ihrem Erscheinen bei ihr am grünen Kanapee im Manuskript vorgelesen wurden. Man vergleiche den reizenden Brief, den Wieland über das Gottersche Buch und seine Heldin 1790 an Sophie von la Roche geschrieben hat (35. Band, Vermischte Schriften, B 9). Frau von Buchwald huldigte demnach nicht, wie ihre Gebieterin und wie der grofse Friedrich, ausschliefslich dem französischen Geschmack, was um so mehr anerkannt werden mufs, als sie eine geborene Pariserin und ihre Mutter eine Französin war. Ihr Vater Philipp Jakob, Freiherr von Neuenstein, aus einem im Elsafs einheimischen Geschlecht, stand, als Juliane Franziska am 7. Oktober 1707 geboren wurde, in Diensten des Herzogs von Bouillon, während seine Gemahlin Hofdame bei der Herzogin von Orleans war. Schon 1711 siedelte die Familie nach Stuttgart über, wo der Freiherr Oberjägermeister des Herzogs Eberhard Ludwig wurde. Die Erziehung der Tochter leitete die feingebildete Mutter selbst, und schon mit 21 Jahren kam jene, 'die bescheidenste und zugleich aufgeweckteste Person ihres Alters', als Hofdame nach Koburg zur verwitweten Herzogin Elisabeth Sophie von Sachsen-Meiningen, einer Tochter des Grofsen Kurfürsten. Hier entstand ihre Bekanntschaft mit der Prinzessin Luise Dorothee, Stieftochter der Herzogin, die 1729 Herzogin zu Gotha wurde und 1735 das Fräulein von Neuenstein an ihren eigenen Hof zog. 1739 vermählte sich Franziska mit dem Oberhofmeister Schak Hermann von Buchwald. Ihre Ehe scheint eine Vernunftehe gewesen zu sein, doch waren beide Gatten einander in aufrichtiger Wertschätzung zugethan, die sich beim Gemahl bis zur Bewunderung erhob. Der Tod dieses würdigen Mannes (1761) und der einzigen, jung verheirateten Tochter (1764), sowie endlich der Tod der geliebten Herrin (1767) waren die einzigen harten Schick-

salsschläge, die das empfindsame Herz der Frau von Buchwald trafen, und noch über zwanzig Jahre lang genofs sie als *la Maman* die Verehrung des Gothaer Hofes und aller durchreisenden Fremden von Stand.

Aussöhnungsversuche. Von Wabern aus hatte sich Voltaire nach Frankfurt am Main begeben, und hier war Anfang Juni 1753 seine Festnahme durch den preufsischen Residenten Freytag erfolgt. Viel ist über diese Frankfurter Angelegenheit und über die etwaige Schuld, die den König Friedrich dabei treffen könnte, geschrieben worden, am ausführlichsten und gründlichsten von Varnhagen von Ense in seinen 'Denkwürdigkeiten und vermischten Schriften', VIII, S. 173—284. Voltaire hat zeitlebens wegen der ihm und seiner Nichte, der Frau Denis, zugefügten Kränkung einen tiefen Groll gegen König Friedrich gehegt und ihm auch in seinen Briefen an die Herzogin von Gotha bittere Worte geliehen.

Hier mufs man nun die Einsicht und den feinen Takt bewundern, womit diese den Zorn des erregten Franzosen zu besänftigen suchte, ohne doch offen Partei für ihn zu ergreifen. Varnhagen von Ense geht mit ein paar Worten über diese Versöhnungsversuche, zu welchen sich die Herzogin ihres Gutsnachbars, des auch am Berliner Hofe als *persona gratissima* bekannten Grafen Gotter bediente, hinweg, und in der That scheiterten sie, wie aus den Briefen A 5 bis 8, 23 und 25 ersichtlich ist, damals gänzlich. Obwohl Luise Dorothee im Herzen auf seiten Friedrichs stand und namentlich im Laufe des Siebenjährigen Krieges ihre Bewunderung für 'den grofsen Mann *par préférence*' immer begeisterter kundgab, so tadelte sie doch Voltaire anfangs nicht, wenn er seine Invektiven gegen ihn schleuderte, und liefs nur dritte Personen zu Friedrichs Gunsten sprechen. Bald kommt der Prinz von Anspach, sein Neffe, nach Gotha und lobt seine Güte, seinen Geist und seine Beredsamkeit, bald der Chevalier Masson, dem sich die Beweise seiner Milde mit Flammenzügen ins Herz eingegraben haben. Sehr fein giebt sie Voltaire ihr Mifstrauen in seine Aufrichtigkeit zu erkennen, indem sie die des jungen d'Arnaud lobt und vielsagend hinzufügt, der Charakter des Herzens offenbare sich nicht so leicht wie der Verstand *(les lumières de l'esprit)*. Später,

als Voltaire, durch seine mifsglückten Annäherungsversuche gereizt, seine Ausfälle gegen König Friedrich erneuerte, las sie ihm in der freundschaftlichsten Weise noch viel deutlicher die Moral (vgl. A 25). Friedrich selbst hatte auch nur zu bald die Zweideutigkeit in Voltaires Charakter erkannt und ihn wegen seines hämischen Vorgehens gegen Maupertuis verachten gelernt, doch für kleinliche Rachsucht war in dem Herzen des grofsen Mannes kein Raum. Ein treffendes Wort, welches er der Herzogin Luise Dorothee gegenüber aussprach, verdient hier besonders hervorgehoben zu werden, nämlich dafs ihm eine dumme Zärtlichkeit — *un chien de tendre* — für Voltaire bleibe, die er nicht loswerden könne (A 51).

Die *Annales de l'Empire.* Als bleibendes Denkmal der freundschaftlichen Beziehungen zwischen Voltaire und der Herzogin Luise Dorothee nehmen die *Annales de l'Empire* unser hauptsächlichstes Interesse in Anspruch. Die Anregung zu diesem Werke hatte die Herzogin gelegentlich Voltaires Besuch in Gotha gegeben, wo sie sich 'mit viel Anmut beklagte, dafs sie keine Geschichte ihres Landes lesen könne'. Leider hatte die Frau Herzogin nur zu sehr recht mit ihrer Klage, denn, abgesehen von den lateinisch geschriebenen Werken des Sleidanus, Thuanus, Hugo Grotius und Seckendorffs 'Reformation', existierten von deutschen Werken aufser den Chroniken einzelner Länder zwar eine ganze Reihe sogenannter Reichshistorien, so von J. P. von Ludewig (1706), N. H. Grundling (1708), Fr. Hahn (1721 und 1742), H. von Bünau (1728), J. D. Köhler (1736), aber keine von ihnen konnte den Anforderungen, welche die geistvolle und philosophisch gebildete Frau an die Geschichtschreibung stellte, genügen. Der Wunsch der Herzogin war Voltaire Befehl, und so machte er sich mit Eifer an die Arbeit. Ob die Frau Herzogin, 'welche diese Arbeit bestellt hatte, wie man kleine Pasteten zu bestellen pflegt', eine Ahnung davon hatte, wie schwer sie ihm ankam? Es war gegen das *Siècle de Louis XIV* ein tausendmal weiteres Feld, aber voller Gestrüpp und Dornen. Seine empfindsame und für geschmackvollere Dinge geschaffene Seele schauderte bei den Namen 'Albrecht der Bär' und 'Wittelsbach', aber trotzdem und trotz der Verfolgungen, die er noch immer von Berlin aus und von La Beaumelle zu

erdulden hatte, arbeitete er in Gotha und später in Frankfurt, Strafsburg und Kolmar mit geschwollenen Händen täglich fünf Stunden lang an demselben Werk, denn die Arbeit betrachtete er immer als den gröfsten Trost im Unglück (*Correspondance*, éd. Moland, Nr. 2636. 2668. 2672. 2687).

Voltaire hatte nach der Frankfurter Affaire seine Badereise nach Plombières verschoben und brachte den Winter von 1753 auf 1754 in Kolmar zu, wo er in dem Advokaten Dupont, einem gründlichen Kenner des Reichs-Staatsrechts, und in dem Professor Schöpflin eine bedeutende Hilfe für seine Arbeit fand. Auch die Bibliothek der nahen Abtei Senones stand ihm später zur Verfügung. Es mufs als ein Mangel der Molandschen Ausgabe gerügt werden, dafs auf die Zeit des Erscheinens der *Annales* gar nicht eingegangen, sondern nur das *Avertissement de Beuchot*, welches durch die inzwischen vervollständigte *Correspondance* hätte berichtigt werden müssen, dem Werke vorgedruckt ist (XIII, 187—190). Wir können nach der *Correspondance*, éd. Moland, Bd. XXXVIII, und nach dem vorliegenden Texte A die Angaben Beuchots dahin ergänzen, dafs der erste Band gegen Ende des Jahres 1753 gedruckt war, denn am 5. Januar 1754 trafen die ersten Probebogen in Gotha ein und nach dem 20. Januar der ganze erste Band, der bis zum Jahre 1347 reichte. Die Herzogin, hocherfreut über das Werk, beeilte sich, dem Verfasser 1000 Reichsthaler als Honorar anzuweisen, doch er erklärte die Annahme eines solchen Geschenks für Simonie. Die in ihrem Schlosse begonnene, unter ihren Auspicien erschienene Arbeit sei ihm etwas Heiliges gewesen, das man nicht verkaufen dürfe (B 16, S. 105). Die Frau Herzogin that pikiert und schickte ihm ihr Bild.

Die *Annales* erregten Voltaire in verschiedener Hinsicht Verdrufs. So erfuhr er, noch ehe der erste Band publiziert war, dafs ein Dresdener Gelehrter, Christian Friedrich Pfeffel, aus Kolmar gebürtig, ihm mit einer dreibändigen deutschen Geschichte zuvorgekommen sei. Diese erschien 1754 unter dem Titel *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*. Die auf die eigene Arbeit verwandte Zeit galt daher Voltaire für verloren. Kaum war der erste Band der *Annales* bei J.-F. Schœpflin jun. in Kolmar erschienen, als

auch schon Nachdrucke davon gemacht wurden; Voltaire kündigt am 13. März 1754 der Herzogin schon drei solcher Drucke an, die dem Verleger, dem er das Manuskript gratis überlassen hatte, zum Schaden gereichen mufsten. Auch über den Inhalt, der selbstverständlich nicht nach dem Geschmack der Jesuiten war, erhob sich sogleich das Gezeter der frommen Väter von Kolmar, ‘der Hauptstadt der Hottentotten’ (*Correspondance,* éd. Moland, Nr. 2700), und des Fürst-Bischofs von Basel. Die Herzogin, um Voltaires Sicherheit besorgt, lud ihn dringend nach Gotha ein, denn er habe der katholischen Kirche mehr geschadet als Luther. Dieser habe das Gebäude nur ein wenig erschüttert, Voltaire untergrabe es (A 14). Der eitle Mann zog es vor, an den Grenzen Frankreichs eine günstige Gelegenheit zur Rückkehr an den Pariser Hof abzuwarten und, da diese Hoffnung zu schanden wurde, zu Beginn des Winters 1754 dem Markgrafen und der Markgräfin von Bayreuth nach Lyon zu folgen, um endlich seinen Wanderstab an den Genfer See zu tragen, wo er ihn im Frühjahr 1755 in dem von ihm *Aux Délices* getauften Schlöfschen bei Genf, welches der Erbprinz von Gotha seiner Zeit bewohnt hatte, niedersetzte.

Am 16. März 1754 hatte er der Gothaer Freundin die ersten Exemplare des zweiten Bandes der *Annales* angekündigt, am 20. April dankte sie ihm für diesen zweiten Band, den sie noch über den ersten stellte. Schon am 23. März (A 15) hatte sie seine schmeichelhafte *dédicace* besprochen. Es kann dies nichts anderes sein, als der Brief Voltaires vom 8. März, der in B und C und auch in der *Correspondance* nicht enthalten, aber in der Molandschen Ausgabe am Schlusse der *Annales* abgedruckt ist (XIII, 617 und 618). Voltaire rechtfertigt darin seinen Standpunkt, als Historiker die ungeschminkte Wahrheit über Kaiser und Päpste gesagt zu haben. Inwieweit er ohne jegliche Tendenz immer an der Wahrheit festgehalten hat, darüber waren und sind die Meinungen noch sehr verschieden; eine objektive Würdigung seiner Kaisergeschichte durch eine neuere Autorität auf historischem Gebiet steht meines Wissens überhaupt noch aus. Insbesondere wäre eine Specialuntersuchung darüber zu wünschen, ob die massenhaften Fehler, welche die ‘Göttinger gelehrten Anzeigen’ in ihrer tadelnden Besprechung der *Annales*

(Jahrgänge 1754, S. 539—550, und 1755, S. 320—328) nachweisen, nur in dem von Jean Neaulme unrechtmäfsigerweise gebrachten Nachdruck oder auch in den autorisierten Ausgaben von Schœpflin (1754) und von den Gebrüdern Cramer (1772) enthalten sind. Hierbei wären auch die Stellen aus der *Histoire universelle,* der ersten Fassung des *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations,* auszuziehen, welche von Voltaire in die *Annales* mit verschmolzen wurden. Endlich wäre auch seinen Quellen nachzuforschen, wofür seine Korrespondenz mit Dupont einigen Anhalt giebt (Thomassin, Dupin).

Auch der Marquis Luchet, ein Freund Voltaires und Verfasser der *Histoire littéraire de Voltaire* (1780), scheint sich dem absprechenden Urteil der Göttinger zuzuneigen, wenn er sagt, dafs die *Annales de l'Empire* den übrigen Werken Voltaires nachständen, da sie der Einheit, der Wärme und des Interesses ermangelten. Dagegen nimmt sich Palissot, mit dem Voltaire später eine philosophische Kontroverse hatte, des Buches an. Was in anderen Händen nur ein trockenes und ödes Werk gewesen wäre, das nähme unter Voltaires Pinsel zuweilen eine glänzende Farbe an *(Avertissement de Beuchot).* Eine durchaus unbefangene und gerechte Kritik haben wir nur unserem bedeutendsten Voltaire-Forscher, Herrn Dr. R. Mahrenholtz, zu verdanken; man vergleiche 'Voltaires Leben und Werke', Oppeln 1885, II, S. 63 ff.

Voltaires Friedensvermittelung. Die französischen Herausgeber der Briefe Voltaires haben seiner Korrespondenz mit der Herzogin von Gotha eine hohe politische Bedeutung und ihrem Landsmann einen wesentlichen Anteil an den den Siebenjährigen Krieg beschliefsenden Friedensverhandlungen zuerkennen wollen. Demgegenüber hat schon Herr Mahrenholtz darauf hingewiesen, dafs die Friedensstiftung Voltaires, die im Grunde doch nur eine Demütigung Friedrichs bezweckte, von den beteiligten Mächten nie besonders ernst genommen wurde, und dafs namentlich Friedrich der Grofse ihm seine mifsglückten diplomatischen Versuche nur mit Spott vergalt. In der geheimen Korrespondenz, welche die Herzogin zwischen dem König und dem Dichter vermittelte, verbirgt sich ersterer unter dem Namen eines Fräuleins Pertriset, das unter dem Beistande

eines guten Onkels (Ludwig XV.) und eines Banquiers (König Georg) eine vorteilhafte Heirat, d. i. den Frieden, zu schliefsen bestrebt ist. Die Verhandlungen scheinen anfangs einen günstigen Verlauf zu nehmen, und die Herzogin ermutigt Voltaire, in seinen Bemühungen fortzufahren, bald aber klagt dieser über das kokette Wesen des Fräuleins, und am 14. Mai 1760 schreibt er, dafs er seinen Handel mit dem Ritter Pertriset für beendigt halte; die Cousine habe eine gute Heirat schliefsen können, aber sie sei eigensinnig, und nun gehe es ihr schlecht. Später gesteht er, dafs er alle diese schönen Dinge nur noch durch einen dichten Nebel sehe. Die Herzogin, auf deren Diskretion Friedrich der Grofse sein volles Vertrauen setzen durfte, war eine pünktliche Vermittlerin der zwischen ihm und zwischen Voltaire und seinen Hintermännern geführten Korrespondenz, doch fingierte sie auf Wunsch des Königs dem Franzosen gegenüber Unkenntnis mit dem Inhalt der gewechselten Schriftstücke. Dafs sie anfangs von dem Erfolge der Mission Voltaires aufrichtig überzeugt war, ihn schon mit dem Erfolg eines schönen Theaterstückes verglich, ist bei ihrer Schwärmerei für den Dichter erklärlich. Aus den von Fräulein von der Osten Kap. XVI und XVII veröffentlichten Briefen geht hervor, dafs Friedrich ohne Voltaire durch die Vermittelung der Herzogin von Gotha direkt mit Choiseul wegen eines Separatfriedens mit Frankreich verhandelte. Dieser wollte aber nur einen solchen mit England unter Ausschlufs der deutschen Angelegenheiten.

Die Anleihe. Der Siebenjährige Krieg hatte dem gothaischen Lande, zu welchem seit 1672 auch der gröfste Teil von Altenburg gehörte, viel Bedrückung durch Einquartierungen und Proviantlieferungen an Franzosen und an die Reichsarmee, dem Hofe aber Verlegenheiten politischer und finanzieller Art gebracht. Schon vor Beginn des Krieges hatte Herzog Friedrich seinem Schwager, dem Prinzen Friedrich Ludwig von Wales, zum Schutze des Kurfürstentums Hannover gegen französische Einfälle 800 Mann Truppen abgelassen, welche nunmehr zu dem vom Herzog von Cumberland befehligten Observationscorps gehörten. Zudem kannte man in Wien die Hinneigung des Gothaer Hofes zu Preufsen, da der Herzog sich auf dem Reichstage

zu Regensburg 1757 geweigert hatte, die Reichsacht über König Friedrich mit zu verhängen. Kein Wunder, daſs man das Land, welches preuſsischerseits so viel wie möglich geschont wurde, den Abfall vom Reiche entgelten lieſs. Nicht nur, daſs die französische Armee unter dem Prinzen von Soubise sich auf ihrem gemächlichen Durchzuge nach Erfurt in Gotha gütlich that, auch der Befehlshaber der Exekutionsarmee, der Prinz von Sachsen-Hildburghausen, legte dem Lande die drückendsten Kontributionen auf. Im weiteren Verlaufe des Krieges brachten namentlich die Winter von 1760 auf 1761 und 1762 beiden Ländern viel Einquartierung, in Gotha zuletzt Franzosen unter dem Marschall Broglie.

In diesen schweren Zeiten erwies das Herzogspaar sich recht eigentlich der bedrängten Bevölkerung als Schutz und Trost. Die Offiziere der fremden Armeen, gleichviel, welcher Nationalität, fanden auf dem Friedenstein eine stets offene, reichbesetzte Tafel und zuvorkommende Wirte. Voltaire vergleicht das Schloſs mit dem Hause des Polemon aus dem Roman Kassandra, wo die Helden der beiden Parteien sich einfinden, ohne zu wissen, warum (B 119). War es doch am 15. September 1757 vorgekommen, daſs an der bereits für die österreichischen Offiziere servierten Tafel der König von Preuſsen, welcher den von Seydlitzschen Reitern gebildeten äuſsersten Vorposten von Erfurt her gefolgt war, Platz nahm und zur Freude der hohen Herrschaften und der ganzen Stadt zwei Stunden lang verweilte. Der Archivrat Dr. Möller, dessen Buche 'Gotha Herzogtum und Stadt in den Jahren 1756—1763' (Gotha 1854) ich dieses Faktum entnommen habe, führt S. 15 und 16 aus dem Tagebuche eines Bürgers Folgendes an: 'Die Mäſsigung, Standhaftigkeit und Vorsicht, womit der Herzog diese Umstände ertrug, rührten ihn (Soubise) je mehr und mehr; das Betragen der Herzogin, ihr Gespräch, ihr Betragen (?), that auf sein Gemüt die gewöhnliche Wirkung. Wer hat sie jemals gesehen oder gehört, ohne von ihr ganz eingenommen zu werden? Alle seine Offiziere waren hierin mit ihm einig; die Gnade der Herrschaften gewann ihre Herzen, die Lebensart und Sitten des Hofes ihren Beifall. Sie sagten einmütig: sie glaubten nicht in Deutschland, sondern mitten in Paris zu sein, ein stolzes Selbstlob, das man der fran-

zösischen Eitelkeit vergeben mufs. Alle diese Gesinnungen waren uns vorteilhaft und erretteten auf Unkosten des Hofes ohne Zweifel das Land vor manchen Drangsalen.' Wie weit in der That die Aufopferung der edlen Herzogin für ihre Unterthanen ging, scheint diesen selbst unbekannt geblieben zu sein, wenigstens enthält das Möllersche Buch, auf welchem auch für jene Periode Becks 'Geschichte des Gothaischen Landes' (Gotha 1868) fufst, keine Andeutung über die Anleihe von 50000 Reichsthalern, welche die Herzogin durch Voltaires Vermittelung bei einem Genfer Privatmann aufnehmen liefs. Ihre Korrespondenz mit Voltaire enthüllt uns somit ein für das kleine Land wichtiges, bis jetzt unbekannt gebliebenes Staatsgeheimnis, welches der Fürstin sowohl wie dem Dichter zur höchsten Ehre gereicht.

Voltaire nahm an dem Schicksal seiner Gothaer Freunde aufrichtigen Anteil und schrieb unzählige Wünsche für ihr und ihres Landes Wohl. Rührend ist der biblische Vergleich in seinem Briefe vom 9. November 1756: 'Mögen Gotha und Altenburg sein wie das Fell des Gideon, welches trocken blieb, als es um dasselbe herum regnete' (Richter 6, 36—40). Wie pafst zu diesem Citat der Vorwurf Hermann Hettners, dafs für die tiefe Poesie der Bibel in Voltaire kein Verständnis und keine Empfindung sei? Luise Dorothee vergalt ihm seine Teilnahme durch fleifsige Berichte vom Kriegsschauplatz, und gewifs mögen ihre Briefe mit dazu beigetragen haben, dafs Voltaire sich rühmen durfte, in seinem stillen Winkel bei Genf am besten über die Ereignisse des Tages unterrichtet zu sein. Diese fortlaufenden, aus der Feder einer so hervorragenden Zeitgenossin fliefsenden Berichte lassen die grofse Tragödie des Siebenjährigen Krieges gleichsam mit dramatischer Lebendigkeit sich vor den Augen des Lesers entwickeln. Anfangs waltet der Humor noch darin vor, heitere Anekdoten werden mit sichtlicher Freude erzählt (A 38. 39. 49); aber gar bald klagt man über die unsichere Postbeförderung, Husaren und Kroaten fangen die Briefe auf und öffnen sie, 'man wagt nicht mehr, alles, was man leidet und fürchtet, der Feder anzuvertrauen'; die vielen traurigen Erfahrungen regen ernste Betrachtungen an, das Verlangen nach einem baldigen dauerhaften Frieden wird immer glühender, und als

letzter Trost bleibt nur übrig, sich hinter das *Tout est bien* zu verschanzen (A 46).

Als in dem Briefe vom 9. März 1758 (A 50) die so schwer heimgesuchte Fürstin von dem Verlust an Getreide, Schafen, Truthähnen sprach, auch davon, daſs man dankbar sein müsse, weil man doch noch nicht Hungers zu sterben brauche, da merkte Voltaire, wie es um die herzogliche Kasse bestellt sei, und bot in zartfühlender Weise seine Dienste zur Aufnahme einer Anleihe beim Staate Bern an (B 69). Die Herzogin ging begierig auf das Anerbieten ein. Leider hatte die Berner Finanzkammer inzwischen schon der Stadt Bremen 80000 Thaler geliehen, und Voltaire wandte sich daher an einen Genfer Privatmann, den Baron Labat de Grandcour, mit welchem das Geschäft nach vielen Verzögerungen auf die vom Dichter gebotene Sicherheit hin abgeschlossen wurde (vgl. A, Nr. 51—58. 60. 64; B, Nr. 69—77. 80. 87). Es sei nicht unerwähnt, daſs, namentlich vom volkswirtschaftlichen Standpunkte aus betrachtet, die auf diese Angelegenheit bezüglichen Briefe Voltaires manches Beachtenswerte bieten.

Die Familien Calas und Sirven. Die Wohlthätigkeit der Herzogin von Gotha blieb nicht auf ihre Unterthanen beschränkt, sie bethätigte sich auch jenen beiden unglücklichen südfranzösischen Familien gegenüber, deren gerechte Sache der alternde Voltaire in so menschenfreundlicher und thatkräftiger Weise verfochten hatte. Die Geschichte der beiden Prozesse, welche in den sechziger Jahren des vorigen Jahrhunderts die Gesellschaft in Spannung hielten, ist in jeder gröſseren Litteraturgeschichte mitgeteilt. Ich verweise auf die faſsliche Darstellung in Hettners 'Geschichte der französischen Litteratur im 18. Jahrhundert', 4. Aufl., S. 169—171. Für die Familie Calas hatte die Herzogin von Sachsen-Gotha vierundzwanzig, für die Sirven fünfzig Louisdor gestiftet (A 87 und 96), und Voltaire dankte ihr mit schmeichelhaften Worten. 'Man ist der Gerechtigkeit sicher, wenn man von der Tugend beschützt wird' (B 100).

Die religiösen und philosophischen Anschauungen der Herzogin. Bei jenen Gaben war gewiſs, wie auch bei der Subskription auf die Corneille-Ausgabe Voltaires, das *noblesse oblige* in erster Linie bestimmend gewesen; doch nahm

Luise Dorothee an dem Kampfe ihres Freundes gegen Aberglauben, Vorurteil, religiöse Unduldsamkeit mit ganzem Herzen Anteil. Sein schöner *Traité sur la Tolérance* war ihr aus der Seele geschrieben. Die Toleranz galt ihr als das Vernünftigste und Menschlichste, auch solchen, z. B. Rousseau, gegenüber, wegen deren Glauben an die Offenbarung und an das Christentum sie gegründete Zweifel hegte. Sie war keine Frömmlerin und wurde am wenigsten in Gotha dafür angesehen. Über Einrichtungen der katholischen Kirche, wie das Fegefeuer, spöttelte sie in geistreicher Weise, und Voltaires *Jeanne d'Arc* zog sie allen Heiligen vor (A 22). In seinem Buche 'Zum Andenken der Frau von Buchwald' erzählt Gotter S. 50, dafs ein gewisser Schenk, gewesener Lehrmeister der Prinzen von Meiningen, der Herzogin Vorlesungen über die Wolffsche Philosophie halten mufste. Diese, eine gemeinverständlichere Fortbildung der Leibnizschen Philosophie, war der hohen Frau zur Herzenssache geworden, und ihre Ausführungen in den Briefen A 46. 47. 54 und 59 sind im grofsen und ganzen eine Reproduktion der Grundzüge der Wolffschen 'Theologie'. Mit Leibniz glaubt sie an die beste der möglichen Welten und mit dem Philosophen Panglofs aus Voltaires *Candide* an das *Tout est bien* in ihr. Voltaire konnte sich, obwohl auch ihm der Glaube an einen allweisen und allgütigen Gott als Stütze der moralischen Ordnung notwendig schien, mit jenem Axiom nicht befreunden. 'Wo ist der schöne Optimismus Leibnizens?' fragt er die Herzogin angesichts der sie umgebenden Kriegsnot (B 79). 'Er ist in Ihrem Herzen und ist nur da.' Aber gerade die Leiden, die der Krieg über sie und die arme Menschheit verhängt, lassen sie nur um so fester auf das System des Optimismus vertrauen, da es den meisten Trost gewährt. Das *Tout est bon* müsse vielleicht in *Le tout est bon* umgeändert werden. Bei allem Leid im einzelnen müsse man immer das Wohl des Ganzen im Auge haben. Der Gedanke von der Güte der Gottheit ist ihr so verehrungswürdig, dafs sie die atheistischen Anwandlungen, welche Voltaire in dem *Testament du curé Meslier* durchblicken läfst, mit Furcht und Abscheu zurückweist. Wenn wir uns an den Wortlaut der Briefe A 30. 31 und 34 halten wollen, so regte die Herzogin Voltaire nicht nur zu seinem *Poème sur le Désastre de Lis-*

bonne (1755) an, sondern bestimmte ihn auch, an Stelle der beiden Schlufsverse der ersten Ausgaben:

> *Que faut-il, ô mortels? Mortels, il faut souffrir,*
> *Se soumettre en silence, adorer et mourir,*

achtundzwanzig andere zu setzen, worin er seine gegenteilige Meinung vom *Tout est bien* dahin einschränkt, dafs wir hoffen dürfen, eines Tages werde alles gut sein.

Wie ihre philosophischen Darlegungen einen Einblick in das Seelenleben unserer Heldin gestatten, so giebt ihre Lektüre uns eine Vorstellung von dem hohen Bildungsgrade der fürstlichen Frau. Schier unendlich möchte man den Umfang dieser Lektüre nennen, von Vergil und Ariost, von Milton und Newton bis herab auf die weltbewegenden litterarischen Erscheinungen der Aufklärungszeit, über welche seit 1747 zuerst der Abbé Raynal, später Friedrich Melchior Grimm in der *Correspondance littéraire* ihr Bericht erstatteten. Die kurzen, treffenden Urteile, welche die Herzogin z. B. über Rousseaus *Émile,* über Helvetius' Buch *Sur l'Esprit,* über La Beaumelles *Mémoires de Madame de Maintenon,* über Voltaires Corneille-Ausgabe u. s. w. fällt, gehören gewifs zu dem Wertvollsten aus ihren Briefen.

La Beaumelle. Durch die über anderthalb Jahrzehnte fortgesetzten Aufmerksamkeiten, welche Voltaire der Herzogin von Gotha durch Übersendung seiner Werke und seiner von ihr so hochgeschätzten Briefe erwiesen, hatte sich ihre Freundschaft für ihn immer mehr vertieft und immer rückhaltsloser und freimütiger geäufsert, als sie im Jahre 1767 einen empfindlichen Stofs erlitt; ja, es stand sogar zu befürchten, dafs durch Voltaires Mifsbrauch ihres Namens gelegentlich seines Streites mit La Beaumelle ein vollständiger Bruch unvermeidlich geworden wäre, wenn nicht der Tod der edlen Frau einen so unerfreulichen Abschlufs ihres Briefwechsels verhindert hätte. Laurent Angliviel de La Beaumelle (1726—1773) war aus einem Kaufmann ein Litterat geworden, hatte sich in Kopenhagen einen Lehrstuhl für französische Sprache und Litteratur gegründet und daselbst im Jahre 1751 eine Schrift *Mes Pensées* veröffentlicht, worin er den Dichterruhm Voltaires verkürzte und seine Stellung am Hofe Friedrichs des Grofsen als der eines Hofnarren nicht un-

ähnlich bezeichnete. Dies war der erste Grund zu der Feindschaft mit Voltaire. Sie fand in La Beaumelles Hauptwerk *Mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon* (Februar 1756) neue Nahrung, denn entgegen Voltaires *Siècle de Louis XIV* hatte es die Schwächen des grofsen Königs nicht verhehlt und seine Gemahlin, die Frau von Maintenon, in das günstigste Licht gesetzt. Voltaire verfolgte den unglücklichen Litteraten mit der ganzen Bitterkeit seines Hasses und bewirkte, dafs er zweimal in der Bastille festgesetzt wurde. Der Streit zwischen den beiden, an Gehässigkeit der Gesinnung und an Gewissenlosigkeit bei der Wahl ihrer Mittel einander gleich würdigen, an Macht und Einflufs aber sehr ungleichen Gegner ist bei Mahrenholtz, II, S. 26—31, ausführlich dargelegt. Dort wird auch La Beaumelles Liebesverhältnis zu einer diebischen Gouvernante, mit welcher er im Jahre 1752 Gotha verlassen hatte, erwähnt. In demselben Jahre war er schon eines unsauberen Liebeshandels wegen aus Berlin verwiesen worden. Diese beiden Fälle lassen die Moral des Mannes in einem eigentümlichen Licht erscheinen. War aber Voltaire der berufene Richter über die Sitten seines Gegners? War es nicht der Gipfel der Verfolgungswut, nach fünfzehn Jahren den viel herumgeworfenen, endlich in der Provinz Languedoc glücklich verheirateten La Beaumelle wegen eines 'thörichten, aber keineswegs kriminellen Abenteuers' (A 99) öffentlich blofszustellen und bei den Gothaer Herrschaften anzuschwärzen, ja diese selbst in den häfslichen Streit mit hineinzuziehen? Voltaire hatte die Dreistigkeit, in seinem Briefe vom 9. Juli 1767 die Herzogin Luise Dorothee um eine authentische Bestätigung jenes Abenteuers anzugehen. Das Gleiche hatte auch La Beaumelle gethan. Diesem hatte die hohe Frau, welche damals schon leidend war, durch den Hofrat Rousseau am 24. Juli antworten lassen und eine Abschrift dieser Antwort auch ihrem Briefe an Voltaire von demselben Datum (A 98) beigelegt, worin sie ihn inständig bat, ihren Namen bei der peinlichen Angelegenheit aus dem Spiel zu lassen. Als trotzdem der nächste, am 18. Juli geschriebene Brief Voltaires (B 136) das Ansinnen des vorhergehenden wiederholte, erfolgte von seiten der Herzogin das schöne Schreiben — das letzte der Sammlung (A 99) — vom 1. August 1767. Mit

hoheitsvollen Worten spendet sie darin zwar der Gröfse Voltaires das höchste Lob, zugleich aber hält sie seiner kleinlichen Rachsucht den Spiegel vor und protestiert als deutsche Fürstin gegen die Verunglimpfung ihres Namens. Voltaire richtete in derselben Angelegenheit noch vier Briefe (am 3., 5., 14. und 26. August) an die gekränkte Freundin, eine Antwort ist aber, obgleich nach dem letzten Briefe auf eine solche zu schliefsen ist, nicht auf uns gekommen. Die Herzogin Luise Dorothee starb am 22. Oktober 1767.

Gotha. Gustav Haase.

Druckfehler.

XCI, 406, *Z.* 9 *v. u. l.* 1760 *statt* 1767.
409, *Z.* 17 *v. o. l.* le 28 mai *statt* le 23 mai.
XCII, 4, *Z.* 4 *v. o. l.* me *statt* ne.
15, *Z.* 20 *v. u. l.* conservation *statt* conversation.
16, *Z.* 3 *v. o. l.* Maitresſe *statt* Maitresse.
Z. 16 *v. o. l.* representè *statt* reprentè.

Kleine Mitteilungen.

Zu Elckerlijk and Everyman ed. H. Logeman, Gand 1892 (vgl. Archiv LXXXVIII, 413 ff.).

I. Zu Everyman.

V. 2 f. *And here this matter with reuerence | By fygure a morall playe.* Ich möchte *of* hinter *fygure* ergänzen. — V. 29 f. *My lawe that I shewed, whan I for them dyed | They forgot clene, and sheddynge of my blod so redde.* Für *lawe* ist doch wohl *loue* zu lesen! — V. 33 *I heled theyr fete, with thornes hurt was my heed,* sagt Gott-Christus im Prolog weiter von den Menschen. Auf was für Füſse könnte sich das beziehen? Statt *fete* ist gewiſs *smerte* oder *smarte* zu lesen, vgl. V. 528 *Where thou shalte heale the of thy smarte.* — V. 44 *All that lyueth apperyth faste* = Elckerlijk V. 23 *Al dat op wast arghert voert. apperyth* ist offenbar ein Druckfehler für *impairyth.* — V. 109 *How thou hast spede thy lyfe and in what wyse* = Elckerlijk V. 91 *Ende hoe ghi bestaet hebt uwen tijt.* Ich glaube, daſs *spede* in *spente* zu bessern ist, vgl. V. 339 *How I haue lyued and my dayes spente.* — V. 115 f. *I am dethe that no man dredeth, | For everyman I rest and none* (L *no man*) *spareth* = Elck. V. 99 *Ich ben die doot die niemant en spaert.* Der eigentümliche Wechsel der Personen ist leicht zu beseitigen, wenn man *I* streicht und *rest* als 3. Person = *resteth* faſst. — V. 302 *For you I wyll remembre that partynge is mournynge* = Elck. V. 275 f. *Nv sien* (*sie* B) *ic wel, tes cranck toeuerlaet* etc. Entsprechend ändere ich *you* in *nou* und *wyll* in *well.* — V. 346 *Nay, everyman, I had leuer fast breed and water,* ergänze ich *to* vor *breed,* vgl. Ancr. R. S. 112 *Ne ueste ȝe nenne dei to bread & to watere,* sowie St. Edm. Conf. 24 *For to faste þane fridai to watere & to brede* (bei Mätzner s. v. *bread*). — V. 482 *Bat, alas! She is so weke,* l. *But?*[1] — V. 565 *So must y^u or thou scape that paynful pylgrymage. scape* (wofür B

[1] [*Bat* bei Logeman ist offenbar nur ein Druckfehler. Bei Dodsley-Hazlitt I, 121 steht *But.* J. Z.]

pass hat) ist wohl in *start* zu bessern. — V. 566. *Knowlege hym and kepe hym in this vyage* = Elck. V. 533 *Kennisse, hout hem in desen ganghe.* B und L lassen *hym and* aus; es kann jedoch stehen bleiben, wenn man *holde* davor ergänzt. — V. 596. *Yet let my name be wryten in moyses table.* Für *moyses* ist gewiſs (nach Phil. 4, 3, Apok. 17, 8 und 20, 15) *the lyfes* zu lesen. — V. 618. *To saue me from hell and from the fyre* ist interessant als Veränderung gegenüber dem katholischen *purgatory, that sharp fyre* von L und B. — V. 752 f. *There he gaue out of his blessyd herte | The same sacrament in great tourment* = Elck. V. 723 f. *Aent cruce, daer gaf hij ons wt zijnder herten | Die seuen sacramenten met seere.* Daher ist *same sacrament* in *seuen sacramentes* zu bessern, was auch das *them* des folgenden Verses beweist (vgl. auch V. 720 ff.). — V. 755 ff. Die citierten Worte Petri stehen in der Apostelgesch. 8, 20. — V. 757 f. *Which god, theyr sauyour, do bye or sell, | Or they for ony money do take or tell* = Elck. V. 729 *Ende daer af ghelt nemen met hoopen.* Danach ist *they* in V. 758 in *ther* zu bessern. — V. 774. *And thou myne extreme vnccyon* = Elck. V. 746 *Ende dat olizel mede.* Da L *than* statt *thou* bietet, ist letzteres wohl ein Druckfehler für *then.* — In der Anm. S. 97 zu V. 637 *God seeth thy lyuynge in his trone aboue* = Elck. V. 614 *God siet v leuen in den throone,* faſst Logeman *thy* = *the.* Dies ist aber nicht nötig, wenn man *lyuynge* als Substantiv in der Bedeutung 'Lebensweise, Leben' nimmt.

II. Zu Elckerlijk.

V. 275 f. *Nv sien ic wel, tes cranck toeuerlaet | Tgheselscap, als coemt ter noot,* ist wohl *alst* statt *als* in V. 276 zu lesen. — V. 400. *Maer haddi mi bi maten,* ergänze *ghemint* vor *bi* nach V. 396 *Ay lazen, ick heb v oeck ghemint,* sowie nach Everyman V. 431 *But yf thou had me loued moderately durynge.* — Anm. S. 92 zu V. 254 *Maer woudi pelgrimagie gaen.* Logeman erklärt diese Zeile für 'nonsense', da Felaweship eben diese Pilgerreise nicht mit Everyman machen will. Er vermutet jedoch nach Genneps Homulus *Wilt du zu Rom of zu Jerusalem gan,* daſs er hier an 'eine' Pilgerreise, nicht an diejenige denken mag, zu der er eingeladen worden ist. Dies ist gewiſs die einzig richtige Erklärung, und man braucht nur an die Lebensgeschichte der Frau von Bath zu denken, um zu verstehen, wie im Mittelalter eine Pilgerfahrt zugleich für ein Vergnügen galt, anderer Stellen nicht zu gedenken. Somit kann ich Logemans Schluſssatz *But the line remains obscure* nicht für richtig halten.

Göteborg. F. Holthausen.

Zu 'Seele und Leib'. Archiv XCI, 372 f. unten in V. 12 der lateinischen Homilie heiſst es *pungite oriclos illius,* wozu Zupitza fragend bemerkt: 'was ist das?' Für *oriclos* ist jedenfalls *orielas* = *oriculas, auriculas* 'Öhrchen, Ohren' zu lesen, das, wie aus dem

ae. *mûđ* hervorgeht, ein Fehler, resp. eine andere Version, statt des diesem entsprechenden *os* ist.[1]

Ib. S. 397, Str. 6, 3 *Sonnere my style* möchte Zupitza das erste Wort in *sauere* (= ne. *savour*) bessern. Der Bedeutung wegen scheint mir *fauuere* = ne. *favour* 'begünstige' besser zu passen.

Göteborg. F. Holthausen.

Zu den Blickling Homilies. Max Försters dankenswerte Untersuchung über die Quellen der Blickling Homilies (Archiv XCI, 179 ff.) hat durch Vergleichung mit dem lateinischen Grundtext eine Anzahl schwieriger Stellen unzweifelhaft richtig erklärt oder verbessert. Zwei kleine Ergänzungen dazu, die sich mir beim Lesen seines Aufsatzes ergaben, mögen zur weiteren Aufhellung des Textes dienen. — S. 173, 19 f. (Förster S. 186) *Đâ wearþ Sîmon ... âweht wiþ đâm apostolum & gelǣred, þæt hê feala yfla sægde,* etc. soll dem lateinischen *Simon excitatus est in zelum et cœpit de Petro multa mala dicere* etc. entsprechen, weshalb Förster *gelǣred* in der Bedeutung 'überredet' nehmen möchte. Ich vermute, dafs es ein Schreib- oder Lesefehler für *gerǣred* 'erregt' ist. — 203, 18 (198). *þâ þe lifdon heora burh = mœnia tandem suæ urbis ... subintrant.* Für *lifdon* ist wohl *lîordon on* zu lesen.

Göteborg. F. Holthausen.

Aus Ælfrics Grammatik und Glossar.[2] Die Handschrift der Oxforder Bodleiana Barlow 35 wurde zuletzt von Schenkl (Sitz.-Ber. der Wiener Akad., Philol. [1890] IX, S. 52) beschrieben. Sie enthält auf F. 56 *Veturio suo Cicero salutem. Collegi ea quæ pluribus modis discerentur,* d. i. des sogen. *M. Tullii Ciceronis Synonyma,* die Mahne 1850 herausgab nach der römischen und der Pariser Edition. B(arlow) stimmt inhaltlich mehr mit der römischen Form, zeigt jedoch ganz andere Anordnung. B f. 57 schliefst nämlich mit folgenden Nummern der römischen Ausgabe: 446. 496. 239. 83;

[1] [An *auricula* habe ich natürlich auch selbst gedacht, habe es aber nicht für nötig gehalten, das zu erwähnen, weil man damit nach meiner Ansicht nicht weiter kommt. Es handelt sich an der in Frage stehenden Stelle darum, dafs der Mensch an dem Teile seines Körpers bestraft wird, der gesündigt hat, und so mufs *oriclos* aus etwas, was 'Mund' bedeutet, entstanden sein. J. Z.]

[2] [Ich besitze seit mehr als fünf Jahren von den hier durch F. Liebermann veröffentlichten Glossen eine Abschrift von der Hand meines lieben Freundes Napier, der auf die Handschrift durch W. M. Lindsay aufmerksam gemacht worden ist. Da die Glossen nichts neues ergeben, wollte ich mit der Veröffentlichung warten, bis ich dazu käme, die Anmerkungen und die Einleitung zu Ælfrics Grammatik und Glossar fertig zu stellen. Ich erlaube mir hier nach Napier hinzuzufügen, dafs von einer Hand des 11. Jahrhunderts am Rande von fol. 6 der Handschrift *testu crocseard* (= Ælfric 80, 11) und von fol. 23 *wid* steht. J. Z.]

dahinter *Instare, inmtere, exquirere*; 269. 84. 373. 495. 192. 270. 29. 271. 240; *Incerus* [l. *Incestus*], *dubius*. — B begeht häufig Lesefehler, z. B. 192 *ueritas uoluntas* statt *hilaritas voluptas,* und liest 271 *lauat* für *labat.* Die Buchstaben sind fränkische Minuskel des 11. Jahrhunderts, verraten aber altenglischen Ductus. In 29 *ambiguum* hat das *g* altenglische Form. Die *Synonyma* füllen von Bs letztem Blatte 57 viertehalb Spalten. Fernere drittehalb Spalten und die Rückseite beschreibt um 1100 eine andere Hand mit folgenden Glossen, die fast ohne Ausnahme aus Ælfrics Grammatik geschöpft sind. signifer[1] *tacenberend* (Ælfric[2] 27, 15). simplex *ánfeald* (105, 21). composita *gefeged* (27, 15). optauimus *gewyscent*[3] (lies optativus *gewiscendlic*; 125, 9). vtinam *eala* (131, 19). amare uolo *ic wille lufian* (126, 11). amabis *þu lufast* (131, 7). eodem modo *on þam ylcan gemete* (131, 5). amaueritis *þa*[4] *đa ge lufedan* (133, 7). consolor *ic gefrefrige* (145, 3). gratulor *ic blissige* (145, 14). coniunctio *geþodnys* (129, 15). significatio *getácnuneg* (119, 12). commoda mi*hi* III panes *lǽn me þreo hlafas.*[5] sagene *sǽnét* (vgl. 320, 14). cunabulum *cidcradel*[6] (vgl. 85, 9). cupio *ic gewilnige* (166, 10). acuo *ic hwette* (167, 1). sumo *ic underfo* (169, 15). ambigo *me twynađ* (176, 14). detraho *ic tele*[7] (176, 7). cogo *ic nyde* (176, 13). ácuo *íc hwétte* (167, 1). uinco *ic oferswiđe* (176, 18). confundo *ic gemencge* (178, 9). como *ic geglencge* (170, 1). tempno *ic forseo* (170, 6). studeo *ic geornyrdlæce* (154, 5). floreo *ic blowe* (154, 9). uigeo *ic strangige* (154, 14). zelor *ic andige* (146, 8). lippus *sureagede* (192, 10). consuesco *ic gewunige* (165, 8). comprimo *ic ofþricce* (170, 4). claudo *ic beluce* (171, 4). succido *ic ceorfe* (172, 3). extinguo *ic acwence* (174, 5). construo *ic timbrige* (175, 11). consequor *ic begyte* (186, 3). sisto *ic sette* (203, 8).

Von Bs letzter Seite füllt die obere Hälfte Ælfrics Kapitel *De herbis,* ed. Zupitza 310, 8. Im 12. Jahrhundert sind zu 38 Wörtern einzelne Buchstaben über der Zeile wiederholt worden, offenbar um die Lesung für den späteren Benutzer deutlicher zu machen. Denn die meisten dieser Interlineationen stehen über den altenglischen *r, g, a* und Ligaturen mit *e,* welche im 12. Jahrhundert veralteten. Ich notiere nur Abweichendes (abgesehen von Accenten und *þ* für *đ*). 310, 8 *græs.* lubestica *lufestie.* 9 *feferfugiæ.* simfoniaca. 10 sinittia *grundswelige.* 12 *simeringwyrt.* 14 slarigia *slaræge.* 311, 1 *geruwe.* 2 citsona *fanu.* 3 *wærmod.* 4 *netele. blindnetele.* 5 *argentilla.* 6 *strewberian.* 8. 9 uel mag. fehlt. 9 *caul.* mente *minta.* cerpillum. 10 terre uel centaria. 11 *hindheoleođ.* 12 *hulwyrt. ođ. d. dw.* fehlt. 13 cardux. uel tid. fehlt. pastinata. 14 *lilige.* 16 *rixs.*

Hierauf folgen drei Glossen, die bei Ælfric an anderer Stelle

---

[1] Das englische Wort steht stets unter dem lateinischen. [2] Ed. Zupitza, Berlin 1880. [3] *cent* auf Rasur. [4] *a* auf Rasur. [5] Luc. XI, 5. [6] Für *cildcradel.* [7] Erstes *e* auf Rasur.

stehen: (312, 9) sabina *sauene.* (27, 8) epiaster *merce.* (33, 13) malagma *cliþa.*

Es folgen auf der unteren Hälfte derselben letzten Seite sechs Kolumnen, in denen wieder das englische Wort meist unter, seltener hinter seinem Lemma steht. stragula *wæstlincg* (314, 18). sagum *hwitel* (ebd.). pluuinar *pyle* (ebd.). turribulum *storcylle* (314, 16). pons *brygc* (313, 3, ebenso die zunächst folgenden). uadum *ford.* pratum *mæd.* aqua *wæter.* gutta *uel* stilla *dropa.* stagnū *mere.* amnis *eá.* flumen *flod.* ripa *stæð.* litus *sǽstrand.* alueus *stream.* torrens *burna.* riuus *riðe.* fons *wyll.* arena *sandceosol.* gurges *wyl.* uiuariū *fiscpol.* latex *burna oððe broc.* stimulus *gád* (304, 3). aculeus *sticels* (ebd.). equor *sǽ* (155, 17). maneo *ic wunige* (155, 17). cigeo *ic laþige* (156, 15). lugeo *ic heofige* (156, 5). studeo *ic geenyrdlæce* (154, 5). horreo *íc andþracige* (212, 3). suadeo *íc tihte* (155, 5). uigeo *ic strangie* (154, 14). subaudis *is word,* subaudio *ic underhluste,* subaudis *þú underhlyst,* subaudit *he underhlyst* (151, 2 ff.).

F. Liebermann.

Um 1300 klang dem Engländer Altenglisch fremd und wie Deutsch. Die um 1315 geschriebene Handschrift Nr. 70 des Corpus Christi College zu Cambridge ist von Andreas Horn, dem Londoner Stadtkämmerer, dem Sammler geschichtlicher Denkmäler[1] und juristischen Schriftsteller, um 1320 mit Anmerkungen versehen worden. Den Text bilden für die erste grössere Hälfte der Handschrift die *Leges Anglorum sæc. XIII. in. Londoniis collectæ.*[2] Einen Teil dieser Kompilation machen die *Leges Edwardi Confessoris interpolatæ* aus, die (bei Schmid, Ges. der Angelsachsen 510) von Niedersachsen reden. Hierzu steht in der Hs. p. 65 am unteren Rande *Saxonia ... est in Alemannia. ... Anglorum genus primo veniebat de illa Saxonia; et in diebus modernis loquuntur tali lingua sicut Angli antiqui olim loquebantur.* Ein City-Beamter mufste damals mit Hanseaten zu London verkehren. Dies erklärt Horns Bekanntschaft mit der deutschen Sprache. Dafs sich von ihr Mittelenglisch seit zwei Menschenaltern weiter entfernt hatte, scheint den Zeitgenossen zum Bewufstsein gekommen zu sein. Denn noch Matheus Paris (Mon. Germ. 28, 75[3]. 367) sagt vom Englischen um 1250: *Lingua anglicana alemannice consonat.*

F. Liebermann.

Zu Matthæus Parkers altenglischen Studien. Aufser den von R. Wülker (Grundr. zur Gesch. der ags. Litt. § 5—9) genannten Werken veröffentlichte der Erzbischof von Canterbury *MP* (nur diese Buchstaben stehen vor der Vorrede) 1572 *De antiquitate Britannicæ ecclesiæ,* wovon ein Nachdruck *Hanoviæ* 1605 folio erschien. Parker benutzte hier, übrigens ohne Nennung dieser Quelle, *Αρχαιονομια, Guil. Lambardo int.* (*Lond.* 1568. 4[0]), die er selbst unterstützt hatte.

---

[1] Vgl. Stubbs, *Chron. of Edward I,* I, p. xxiij. [2] Halle 1894, p. 3.

Er wiederholte p. 5. 101 f. aus Lambardes Übersetzung die Gesetze. II Aethelstan 4. 7. 14. 23; I Cnut 5. 17; II Cnut 30. 32. 57, und aus Lambardes Text: Edward Confessor 9; 17, 1 addit. de Eleutherio; 19; III Willelm. 12. Zweitens druckte er p. 101 zuerst *De ordalio; ex chron. Iorolanensi* [lies *Jorcual.*], also aus Bromton, der jetzigen Hs. 96 des Corpus Christi College zu Cambridge. Es ist dies Anhang XVI in Schmids Gesetzen der Angelsachsen. Endlich brachte er, angeblich *verbatim,* thatsächlich auszugsweise, auf p. 103 f. *ex veteribus missalibus et pontificalibus saxonicis* die Ordal-Formeln bei den Gottesgerichten des Eisens, Kaltwassers und geweihten Bissens. Die erste steht bei Lambarde p. Cij (daraus bei Harrison vor Holinshed, Chron. of England, ed. 1807, I, 299; ed. Furnivall for the New Shaksp. Soc. I, 193) und aus späteren Drucken bei Zeumer, *Formulæ* (*Mon. Germ. Legum s.* V) p. 719; sie fehlt Schmid. Die beiden anderen *Iudicia dei* sind mit Schmids Anhang XVII identisch, Parkers Lesarten stehen jedoch Zeumers (p. 710) Codex 3 näher.

Allein auch zwei altenglische Texte nahm der Erzbischof auf, wenigstens den einen, vermutlich beide, aus seiner reichen Bibliothek: er druckte nämlich p. 89 von *Lupi oratione* (d. i. Wulfstan, ed. Napier Nr. 33) die ersten vier Zeilen, die Corpus 201 gleich lauten, und gab von dem Rest einen lateinischen Auszug. Schliefslich druckte er p. 118 Heinrichs I. altengl. Urkunde [von Ende 1100?] an Hugo von Bocland zum Schutze für Erzbischof Anselms Leute zu London.

Die Geschichte Altenglands schöpfte Parker zwar zum weitaus überwiegenden Teile aus Anglolateinern, neben Beda auch denen des 12. bis 14. Jahrhunderts. Doch citiert er [für a. 673] *Chron. saxon. petroburg.,* d. i. das Laud-Ms. der altenglischen Annalen. Zu Lanfrancs Geschichte citierte er mehrfach *Chron. Sax. Cant.,* womit er die latein. *Appendix* zu der aus Canterbury stammenden Handschrift Corpus 173 meinte.

Berlin. F. Liebermann.

Das italienische *chè!* Dieses *chè,* welches nicht mit der Konjunktion *che* (= *ché*) zu verwechseln[1] ist, wird besonders in Toskana angewendet, ist jedoch in anderen Provinzen durchaus nicht unbekannt. Zu verwundern ist es, dafs es deutsch-italienische ebensowenig wie die mir bekannten italienischen Grammatiken erwähnen.

Sehr häufig findet sich dies Wörtchen in *In città e in campagna. Dialoghi di lingua parlata dell' avv. Luigi Francesco,* einem in Italien sehr geschätzten Werke.

---

[1] Die unrichtige Accentuation der Konjunktion *ché* findet man gewöhnlich in den in Italien gedruckten Büchern, natürlich auch in den Zusammensetzungen: *perché* etc. Thouar indessen hat schon in den Fabeln von Clasio den Akutus angewendet, ist jedoch nicht immer konsequent vorangegangen.

Chè! ist eine absolute Negation, in welcher Verwunderung, Erstaunen, Spott, Hohn, Mitleid, Interesse, Schmerz, Unwille, Geringschätzung, Verachtung etc. etc. enthalten sein können, je nach der vorhergehenden Bemerkung oder Behauptung.

Die Bedeutungen im Deutschen können sein: ach was! nicht doch! warum nicht gar! nicht möglich! ei bewahre! das wäre nicht übel! es ist nicht so! ach geh doch! keineswegs! nicht im geringsten! ganz und gar nicht! niemals! fällt mir nicht ein! was fällt dir ein! etc. etc.

Die im Folgenden angeführten Stellen sind aus den vorher erwähnten *Dialoghi* genommen. Zu berücksichtigen ist, daſs der Florentiner *la* für *ella* oder *lei, le* statt *loro* (*elleno*) oft in der Anrede anwendet, wo die anderen Italiener *lei* seltener und meist nur emphatisch gebrauchen. *Avvocato. Come va, caro speziale? Speziale. Come la vede.*

Porta alla Croce, è vero? fragt eine Frau, welche mit dem Omnibus fährt. Chè! (ach was! dummes Zeug!) *Porta a Pinti; la non vede? Non sa leggere?* antwortet der Kondukteur. — *Ragazzo. Sor Lorenzo! Speziale. Che vuo' tu? Ragazzo. Un soldo di sugo di regolizia. Speziale. Per te? Ragazzo.* Chè! (ach was! warum nicht gar!) *per la nonna Massima; a me non mi piace.* — *Adele. È stracca, mamma? Teresa.* Chè! (ach nein!) *e poi si va così bène per questa pineta.* — Dem alten Groſsvater Ciapo wird gewünscht, er möge noch viele Jahre leben. *Ciapo. Molti! Lo sa che più che vecchi 'un* (= *non*) *si campa. Basta sarà quel che vuol Lui* (= *Iddio*); *intanto ringraziamolo che ci siam rivisti, non è vero, sora Teresa? Teresa. Davvero. Ciapo. Se un altr'anno poi fossi là ... su quel poggetto* (Hügelchen) ... *m'intendono ... Adele.* Chè, chè! (daran ist doch nicht zu denken; nicht möglich; das wird noch nicht geschehen u. s. w.). — *Notaro. Quando poi ero all' università di Pisa, e venivano le vacanze del Natale o del carnevale, mi facevo tutta la strada di là a qui col caval di San Francesco* (auf Schusters Rappen). *Mi ricordo che un anno ... ma allora ero in gamba, veh! Avvocato. Non si lamenti, non si lamenti, sor notaro, ancora ... Notaro.* Chè chè! (ach nein, das muſs ich besser wissen) *cogli anni vien sempre qualche acciacco* (Gebrechen). — Fräulein Maria hat italienische Stunde. *Sofia* (*entrando con Adele e Amalia*). *È finita la lezione? Adele. Com' è andata? Maria. No no, che non è finita; seccature* (langweilige Mädchen) *che siete ... Scusa, Amalia, sai, non dico per te. Amalia. Ti pare! ... Sofia. Sor maestro, dobbiamo proprio tornar via? Maestro.* Chè, chè! (o nein, ei bewahre!) *le restino, le restino. — Teresa. Senti senti, che tuoni* (Donner)! *Beppino. E' paiono cannonate. Mi fanno paura. Giulio* (Beppinos Bruder). *E qualche volta dice di voler fare il militare. Bel coraggio! (ridono). Beppino.* Chè chè! (es ist doch nicht so! Ihr irrt euch in mir!) *ho detto per dire.* — Benedetto macht Schnitzer nach Turiner

Art, seine Tochter Amalia korrigiert ihn. Frau Teresa erzählt ihm, wer die Hausgenossen sind; er fragt dann weiter, was für Leute in den Dachstuben wohnen. *Teresa. Non ci sta nessuno, e se ci torna qualche pigionale indiscreto, alla disdetta* (Kündigung) *ci pensa il gatto. Benedetto. Intendo, intendo, ratti ... Amalia. Topi, vuoi dire. Benedetto. Sapete! o ratti o topi è lo stesso ... E poi scusatemi se faccio dei francesismi o piemontesismi ... Maria, Adele, Sofia.* **Chè, chè, chè!** *la dica pure come le torna* (Bitte, bitte, bitte, Sie brauchen sich nicht zu entschuldigen oder zu genieren; sprechen Sie nur, wie es Ihnen gefällt, wie es Ihnen gerade herausrutscht). — Ein Uhrmacher stellt einen Vergleich zwischen einer Uhr und dem menschlichen Leben an. *Amalia (alle compagne). Par che abbia letto Dante. Orologiaro. Che dic' ella, che dic' ella di Dante, signorina? Amalia. Mi pareva che lei avesse preso l'ultimo suo pensiero da Dante nel Paradiso. Orologiaro.* **Chè, chè, chè!** (ganz und gar nicht, fällt mir gar nicht ein!) *neanche per idea. Nel Paradiso di Dante non ci sono mai salito io, e finché non salirò in quello proprio lassù, dove si spera anderemo tutti ... non è vero, sora Teresa?*

Dafs der angeborene Widerspruchsgeist des weiblichen Geschlechtes gern von *chè!* Gebrauch macht, ist begreiflich; wenn die Gegnerin ganz mundtot gemacht werden soll, kann man drei bis vier schrille *chè!* hören. In der folgenden Stelle wendet es die Frau dem Gatten gegenüber an, der nach der Aufführung des *Burbero benefico* von Goldoni die Bemerkung macht *Quelle due ore passarono in un baleno, e ... devo dirla? mi sentiro venir la voglia ... Verdiana. Di recitar anche voi? Non ci dovete aver avuta mai gamba* (davon müfst Ihr nie viel verstanden haben). *Notaro. Da piccolo ... Verdiana.* **Chè, chè!** (aber ganz gewifs nicht! macht mir doch so etwas nicht weis!) *non me la date ad intendere!*

Verstärkt findet sich *chè!* auch mit darauf folgendem *ti, vi, le (loro) pare? Non gliel' accorda il governo?* **Chè!** *Ti pare?*[1] (= ei bewahre! was denkst du denn? was fällt dir denn ein? warum nicht gar?). — Nachdem die *Lavandaia* verschiedenen Damen ein Langes und Breites über allerlei Angelegenheiten erzählt hat, schliefst sie *Oh! gli è tempo che levi l'incomodo, e chieda scusa se l'ho annoiate col mi' ciarlare; e non vorrei che le credessero ch'io mi fermassi tanto a ogni porta come fa l'asino del pentolaio. Se perdessi il tempo così, addio mi' roba! Le mi compatiscano per il primo giorno della nostra conoscenza ... ridano, ridano, hanno ragione ... i' l'ho detta grossa; come se fossero pari mia* (*mia* ist absichtlich unrichtig angewendet)! *Le mi perdonino, ripeto: il core ... sanno. Tutte (fuorché Angiolina).* **Chè, chè!** (ähnlich wie in der vorhergehenden Stelle) *vi par egli; anzi. ...*

Dafs auch in hocharistokratischen Kreisen *chè* ein beliebtes

[1] Stelle aus Petrocchi.

Wort ist, beweist folgende Stelle aus dem Munde der Marchesa Sangalli. Diese Dame kommt mit ihrem Sohne in Geschäften in das Haus des Avv. Onesti, welcher unwohl ist. Sein Sohn Giulio fragt ihn, ob er die Marchesa mit ihrem Sohne empfangen könne, und giebt dann der Marchesa Bescheid: *Il babbo dice che gli è in grado di riceverli anche ora, purchè non faccia loro caso di trovarlo in veste da camera, colle pantofole ... insomma da mezzo malato; oppure gli permettano di mutarsi.* *Marchesa.* Chè, chè! *nemmen per sogno; e' non si deve mutare né di panni, né di luogo. Andremo noi di là.*

Auf eine Stelle von Manzoni möchte ich aufmerksam machen, welche insofern interessant ist, als er in der Auflage von 1825 *che?* stehen hatte und dann *chè!* in der von 1840 korrigierte. Christofero macht Renzo Vorwürfe, weil er in seiner Heiratsangelegenheit mit Lucia Schritte gethan und thun wollte, die mit den Anschauungen von Christofero nicht übereinstimmten: *Cosa volevi dire? E che? tu avevi dunque cominciato a guastar l'opera mia, prima che fosse intrapresa! Buon per te che sei stato disingannato in tempo.* Chè! *tu andavi in cerca d'amici ... quali amici! ... che non t'avrebber potuto aiutare, neppur volendo!*

Die Reclamsche Übersetzung und selbst die von W. Kaden geben *Chè!* durch 'wie?' wieder statt durch 'was fällt dir denn ein!' 'bist du denn toll!'

Die folgende Stelle zeigt schon in der ersten Auflage *chè!* *"Se è cosa che non ista bene," disse Lucia, "non bisogna farla"* (d. h. die Trauung auf listige Weise erlangen). "Chè!" *disse Agnese, "ti vorrei forse dare un parere contro il timor di Dio?"*

Auch hier hat der Übersetzer bei Reclam 'wie?', Kaden 'was?', während *chè!* bedeutet 'warum nicht gar' 'das ist nicht so!' 'was denkst du denn!' Das 'wie?' und 'was?' in meinem Sinne auszulegen, ist freilich nicht unmöglich.

Im Gebrauch des Gravis bei *chè!* folge ich meinem Freunde Petrocchi, der ihn sowohl in seinem ausgezeichneten *Nòvo Dizionàrio universale della lingua italiana* als auch in anderen für Schulzwecke bestimmten Büchern (*Antologia italiana, Ant. di traduzioni italiane, Libro di lettura* etc.) angewendet hat. Auch Melzi in seinem *Nuovo diz. francese-italiano* hat den Gravis auf *chè!*, aber weder Franceschi noch Manzoni wenden denselben an; dagegen findet sich in den Theaterstücken des *tanto lodato Gherardi del Testa pistoiese* '*chêe!*' (sehr gedehnt!). *Barbera. Ah! ebbe disgrazia il signor Gaspero? perse molto?* (*a Gaspero*). *Gaspero.* Chêe! *una miscea, una piccolezza* (*Moglie e buoi de' paesi tuoi*).

Auffallend ist es, dafs der Pistoiese Fanfani *chè!* in seinem *Vocabolario della lingua italiana* nicht erwähnt hat.

Speyer. W. Dreser.

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

Handbuch der deutschen Geschichte. In Verbindung mit R. Bethge, W. Schultze, H. Hahn, C. Köhler, F. Grofsmann, G. Liebe, G. Ellinger, G. Erler, G. Winter, F. Hirsch, A. Kleinschmidt herausgegeben von Bruno Gebhardt. 2 Bde. Stuttgart, Union, 1891/92. VIII, 676 und VIII, 757 S. 8.

Auf ein historisches Werk kann in dieser Zeitschrift nur insoweit hingewiesen werden, als es geistige Bewegungen und die historischen Grenzgebiete behandelt, auf denen auch der Philolog mitzuarbeiten geschickt ist. Es mufs anerkannt werden, dafs sie in Gebhardts Handbuch nicht vernachlässigt sind, wenn auch der litterarischen Entwickelung nur knapper Raum gewährt werden konnte. Der durchgehenden Anlage des Werkes entsprechend hat Dr. Georg Ellinger das geistige Leben während des Mittelalters und an seinem Ausgange sowie im 16., 17. und 18. Jahrhundert, und der Herausgeber die geistigen Strömungen von 1815—30 und nach 1830 in kurzen Beiträgen dargelegt, die in eingehenden Anmerkungen ihre Begründung und Erläuterung erhalten. Vornehmlich sei aber auf die beiden ersten Abschnitte dieser deutschen Geschichte, 'Die Urzeit' und 'Germanen und Römer bis 166' (S. 1—80), hingewiesen. Dr. Richard Bethge giebt hier einen vortrefflichen Abrifs des indogermanischen und germanischen Altertums bis zu den ersten Versuchen der Germanen, über Rhein und Donau vorzudringen. Wir besitzen für die älteste deutsche Geschichte keinen anderen Überblick, der auf so gediegener Kenntnis und so besonnener und selbständiger Beurteilung der Litteratur beruhte.

Berlin. Max Roediger.

Kommersbuch. Herausgegeben und mit kritisch-historischen Anmerkungen versehen von Max Friedländer. Leipzig, C. F. Peters (Edition Peters Nr. 2666). VIII, 163 S. kl. 8.

Zeichnete sich dieses Kommersbuch vor anderen nur durch den Schmuck der zierlichen Vignetten aus, so würde man an dieser Stelle

schweigend daran vorbeigehen können. Sein Herausgeber hat aber den Texten und Melodien dieser geselligen Lieder jene sorgfältige, unermüdliche und daher auch glückliche Forschung zu teil werden lassen, die ihn als musikalischen Gelehrten und Herausgeber schon früher auf das vorteilhafteste bekannt gemacht hat. Die den Liedern am Schlusse folgenden Anmerkungen gewähren in knappster Form eine Fülle neuer Aufschlüsse über die Geschichte der Texte und Melodien, indem sie Autorennamen zum erstenmal kennen lehren oder berichtigen, die ältesten Fundorte der Gedichte oder Weisen nennen, Abweichungen und Verwandtschaften hervorheben. Ihre Angaben machen es jedermann möglich, den zahlreichen Untersuchungen zu folgen, deren Ergebnisse Friedländer an einem so bescheidenen Plätzchen untergebracht hat. Er will auch nicht etwa in antiquarischem Eifer die Benutzer seines Kommersbuches nötigen, ungewohnte Worte und Melodien zu singen, sondern hat zweckmäfsig das Herkömmliche gelten lassen. Von gangbaren Liedern fehlt wohl kaum eins unter den 150 dieses ersten kritischen Kommersbuches.

Berlin. Max Roediger.

Goezes Streitschriften gegen Lessing. Herausgegeben von Erich Schmidt. Nr. 43—45 der Deutschen Litteraturdenkmale. Stuttgart, G. J. Göschen, 1893. 208 S.

Der Abdruck ist buchstäblich treu, von Satz- oder Druckfehlern abgerechnet. Beigegeben sind auch einige Abschnitte aus den ‘Freywilligen Beiträgen zu den Hamburgischen Nachrichten’ und dem ‘Beytrag zum Reichspostreuter’; benutzt sind vorsichtig auch das Original von Refs und die Streitschriften Lessings. Zweck des Abdruck ist nicht eine Rettung; wer die neueste Lessingbiographie (II, 348—478) kennt, kann dies auch nicht erwarten. Vielmehr sucht der Herausgeber, der den orthodoxen Streiter dort unparteiisch zu beurteilen suchte, ihn auch hier gerechterweise zum Worte kommen zu lassen; er legt einfach neben die Blätter Lessings die Urkunden seines Gegners. — Der Eindruck, den diese Urkunden machen, ist ein gemischter. Der Verfasser ist von verblüffender Hartköpfigkeit, von überwältigender Grobheit, von sonderbarster Verblendung, aber keineswegs nur ein dummer Pfaffe. Eine gewisse Gelenkigkeit und eine felsenfeste Überzeugung schützen ihn vor diesem Prädikat. Jene befähigt ihn, vom Gegner zu lernen, dessen vielgeschmähten Reichtum an Bildern und Gleichnissen um einige neue zu vermehren. Diese aber verleiht ihm oft eine Kraft und einen Schwung, wie sie der blofse Heuchler oder Schreier schwerlich finden könnte. In beiden Beziehungen aber guckt dann doch wieder logische Beschränktheit oder pfäffische Unduldsamkeit heraus. Wer einerseits die Worte liest, mit denen er Lessings Satz ‘Die Bibel enthält offenbar mehr, als zur Religion gehört’ zu zergliedern sucht: ‘In diesem Satze liegen zween Sätze; einmal die Bibel enthält das, was zur Religion gehört; zweytens sie enthält mehr, als zur Religion gehört’ —, der spürt Lessingsche Art; und doch hätte

Lessings strenge Logik nicht den dritten Satz vergessen: 'die Bibel enthält vielleicht manches nicht, was zur Religion gehört.' Wer andererseits den wiederholten bösen Appell an die braunschweigische Regierung, den Herzog, den Reichshofrat liest, der spürt, dafs hier der wissenschaftliche Forscher von dem kirchlichen Beamten überschrien wird. — Aber noch in anderer Weise ist die Lektüre interessant. Man erinnert sich der famosen '1000 jüdischen Dukaten' (E. Schmidt, II, 469); man hört die Klage darüber, dafs 'den Juden insonderheit das letzte Fragment sehr willkommen sein wird', wie über den 'jüdisch giftigen Verläumder' und dergleichen. Man wird an näherliegende Erscheinungen gemahnt und ruft mit Ben Akiba: 'Das alles war schon einmal da.' Und trotz alle- und alledem kann man die Achtung der eisernen Kraft des Mannes nicht versagen, der nach dem Tode dreier Kinder und der Gattin (1774) mit solcher Wucht und solchem Eifer die Sache seines Glaubens verfocht.

Berlin. Max C. P. Schmidt.

Das deutsche Drama in den litterarischen Bewegungen der Gegenwart. Vorlesungen, gehalten an der Universität Bonn von Berthold Litzmann, Professor der neueren deutschen Litteraturgeschichte. Hamburg und Leipzig, Leopold Vofs, 1894. 4 Bl., 216 S. 8. M. 4.

Die hier 'ohne wesentliche Veränderungen' abgedruckten Vorlesungen hat der Verfasser, der vorher Professor in Jena war, in seinem ersten Bonner Semester, Winter 1892/3, gehalten. 'Angesichts der so mannigfach verworrenen Zustände der Tageslitteratur,' sagt er S. 4, 'angesichts der hart aufeinanderstofsenden Gegensätze, angesichts des Wustes von Schlagworten, die einer dem anderen gedankenlos nachspricht, und die, wie rollende Scheidemünze allmählich die Gestalt, so ihren ursprünglichen Sinn verlieren, angesichts, mit einem Worte, des tosenden Wirrwarrs der Parteien habe ich gemeint, als Professor der neueren deutschen Litteraturgeschichte an diesen Platz gestellt, habe ich die Aufgabe, auch die brennenden Tagesfragen der neuesten Litteratur zu erörtern und zu besprechen, sei es gut und nützlich, einmal den Versuch zu machen, durch ein offenes Aussprechen zu einer Klärung und Verständigung über das Wesentliche zu kommen.' Der Verfasser verwahrt sich gegen die Annahme, dafs er eine 'Geschichte des deutschen Dramas der Gegenwart' geben wolle, da ein 'abschliefsendes Urteil nur über Epochen und Persönlichkeiten gefällt werden kann, die sich ganz oder doch in der Hauptsache ausgelebt haben, d. h. deren Ideale bereits verwirklicht und von den nachfolgenden Generationen nur weiter ausgebaut worden sind' (S. 1). Aber es scheint mir, dafs 'die für andere Zeiten vortreffliche Methode' der Litteraturgeschichte (S. 2) doch zum Teil auch auf die litterarischen Erscheinungen der Gegenwart angewendet werden kann, und ich vermisse z. B. bei des Verfassers Besprechung von Ernst von Wildenbruch jedes Eingehen auf dessen Verhältnis zu seinen etwaigen Quellen. Aber zu billigen ist natürlich in

anbetracht des vom Verfasser angestrebten Zieles, dafs er keine erschöpfende Darstellung giebt, sondern einige besonders typische Erscheinungen herausgreift 'und in eingehender Analyse ihrer Dichtungen an ihrem Beispiel die charakteristischen Merkmale bestimmter Strömungen in der heutigen Litteratur nachzuweisen und zu veranschaulichen' unternimmt (S. 4 f.). Die von ihm besonders eingehend behandelten Dramatiker sind, abgesehen von dem Nichtdeutschen Ibsen, Ernst von Wildenbruch, Gerhart Hauptmann und Hermann Sudermann.

Von Wildenbruch analysiert er namentlich 'Die Karolinger', 'Christoph Marlow' und 'Väter und Söhne'. Er bekennt (S. 71), dafs es 'ein arger Rechenfehler' war, wenn 'Übereifrige', zu denen er sich selbst rechnet, bei dem Bekanntwerden der ersten Dramen Wildenbruchs am Anfange der achtziger Jahre 'in der Freude, dafs endlich einmal wieder der Bann der Trivialität durchbrochen sei', in ihm 'eine Art Shakspere' begrüfsten. Der Verfasser weist auf viele Fehler auch in denjenigen Werken Wildenbruchs hin, die er am meisten bewundert, und 'um des deutschen Dramas und um des Dichters willen' (S. 111) beklagt er geradezu den künstlerischen Abweg, auf den dieser mit den 'Quitzows' und den übrigen Hohenzollern-Stücken geraten. Aber, dafs Wildenbruch 'ein frisches, ungewöhnlich starkes dramatisches Talent' (S. 91) ist, mufs dem Verfasser jeder Unbefangene zugeben. — Die 'internationale' und 'unhistorische' Bewegung 'der Moderne' (S. 126) verurteilt der Verfasser. Von Gerhart Hauptmann aber, dessen 'Vor Sonnenaufgang' und 'Friedensfest' ausführlich besprochen werden, zeigt der Verfasser, dafs in ihm 'trotz aller theoretischen Schrullen ein lebendiger Poet steckt' (S. 166). — Von Sudermann, über dessen 'Sodoms Ende' der Verfasser am weitläufigsten spricht, meint er, dafs er, 'wenn nicht alles trügt, berufen erscheint, die Aufgabe rein zu lösen, deren einst [Paul] Lindau mit allerlei importierten Kunstmittelchen Herr zu werden sich vermessen: nämlich, das, was uns Deutsche der Gegenwart an socialen und sittlichen Aufgaben beschäftigt und bedrängt, dramatisch zu gestalten' (S. 194).

Das Buch wird allen denen, 'die sich zu einer Klärung und Verständigung über alte und neue Kunstideale durchzuarbeiten' (S. VII) wünschen, gute Dienste leisten. Für eine etwaige neue Auflage sei hier auf einige auffälligere Druckfehler und auf einige grammatisch oder stilistisch anstöfsige Stellen hingewiesen. S. 4 'dafs man anders urteilt wie ich'. S. 7 'zum dityrambischen Schwung'. S. 16 'Gottfried Keller … war damals … nur von einer kleinen Gemeinde bekannt und verehrt'. S. 23 'den Riesen Anteus'. S. 30 'Das zur Ausführung vorgeschlagene Schauspiel'. Ebenda 'Dieser Ausgang wirkte daher … gerade das Gegenteil, das bei der Ausschreibung beabsichtigt war'. Ebenda 'Auf ein zweites … Preisausschreiben 1) eine Tragödie …, 2) ein Schauspiel …, 3) ein feinkomisches Lustspiel, liefen insgesamt nur 97 dramatische Dichtungen ein'. S. 33 'das Gold, was'. S. 40 'das niedrige Niveau, auf dem man … gekommen war'. S. 41 'nicht minder wie'. S. 58 'Die Rosen von Thyburn'. S. 75 'Die Verbitterung der Söhne, Lothar in schneidendem Hohn, Ludwig in männ-

lichem Zorn, macht sich Luft'. S. 118 'Diese Fehler sind keineswegs immer so schwer und grofs, dafs sie die Empörung gegen das bestehende Regime rechtfertigen und entschuldigen, aber wohl sie verstehen zu lassen und zu erklären'. S. 127 'Mit noch viel gröfserer Pietätlosigkeit als jene Reformer des siebzehnten Jahrhunderts, die wirklich aus einer argen Wildnis sich herausarbeiten mufsten, wird dabei unbedenklich mit allen litterarischen Überlieferungen gebrochen'. Ebenda 'thatlich'. J. Z.

Wörterbuch der englischen und deutschen Umgangssprache nebst 1) den gebräuchlichsten technischen Ausdrücken, 2) den Eigennamen, deren Schreibung oder Aussprache Schwierigkeiten bereitet, 3) genauer Angabe der Aussprache, 4) dem Notwendigsten aus der Grammatik, 5) Gesprächen für den Reiseverkehr u. s. w. von Dr. Martin Krummacher. Berlin, Emil Goldschmidt, 1892. M. 4.

Das uns vorliegende Wörterbuch der englischen und deutschen Umgangssprache besteht aus drei Teilen. Der erste Teil (XIV, 322 S.) enthält aufser der Vorrede einen auf sechs Seiten zusammengedrängten 'Abrifs der englischen Grammatik' und den englisch-deutschen Teil des Wörterbuches, der zweite Teil (342 S.) bringt den deutsch-englischen Teil des Wörterbuches, und der dritte Teil (38 S.), welcher einen Anhang zu den beiden ersten bildet, enthält den 'Reisebegleiter, Sammlung praktischer Gespräche', 'Aufnahmebedingungen für ausländische Studierende bei englischen und amerikanischen Hochschulen' und eine 'Vergleichung der Geldsorten'. Alle drei Teile sind auch in drei getrennten Bändchen in Etui zum Preise von M. 4,50 zu haben. Der dritte Teil liegt aufserdem noch in einem besonderen Abdruck vor (Preis 80 Pfennige), welcher allem Anschein nach für die bestimmt ist, welche die beiden ersten Teile daneben nicht benutzen wollen. Deshalb ist diesem Separatabdruck des dritten Teiles jener oben erwähnte 'Abrifs der englischen Grammatik' ebenfalls vorgedruckt und aufserdem ein 24 Seiten starkes und etwa 2500 Wörter zählendes 'Notwörterbuch für Reisende' hinzugefügt worden.

Das Buch ist in erster Linie für Deutsche bestimmt; es soll den praktischen Bedürfnissen derjenigen unter ihnen entsprechen, welche England oder Amerika besuchen. Daneben wird aber auch eine besondere Ausgabe für Engländer und Amerikaner angekündigt, in welcher sich 'Bemerkungen über die Aussprache des Deutschen' sowie ein 'Abrifs der deutschen Grammatik' finden sollen. Was das Wörterbuch bieten will, ist auf seinem Titelblatt hinlänglich angedeutet; fügen wir gleich hier hinzu, dafs es in dieser Hinsicht im wesentlichen auch das zu halten scheint, was es verspricht. In beiden Teilen, dem englisch-deutschen und dem deutsch-englischen, ist die Aussprache der Wörter durchgängig angegeben. Das Lautbezeichnungssystem, dessen sich der Herr Verfasser dabei

bedient, ist mit geringen Abweichungen dasselbe, welches man in Fölsing-Kochs Lehrbuch, Oberstufe (Berlin 1889), findet. Im Englischen sind alle Abweichungen der amerikanischen Rechtschreibung von der in England gebräuchlichen unbeachtet gelassen worden, im Deutschen ist die neuere Rechtschreibung angewandt, die ältere daneben jedoch ebenfalls nicht unberücksichtigt geblieben. Ehe wir uns zu einer Besprechung des Wörterbuches selbst wenden, erheischt der demselben voraufgeschickte 'Abrifs der englischen Grammatik' einige Bemerkungen.

Dieser Abrifs enthält bei der Raumbeschränkung, die sich der Herr Verfasser dabei auferlegte, selbstverständlich nur das Allernotwendigste; immerhin könnte er an manchen Stellen etwas ausführlicher sein, so gleich zu Anfang, bei der 'Deklination der Hauptwörter'. Der Herr Verfasser giebt als Paradigmata nicht nur *town* und *king*, sondern auch *box*, verzichtet zugleich aber auf Wörter wie *negro, calf* und *fly*. Hierzu war kein Grund vorhanden, um so weniger, als auch das Wörterbuch in dieser Hinsicht, namentlich aber bezüglich der Pluralbildung der Substantiva auf *lf, einfaches f* und *fe* diejenigen, welche es zu Rate ziehen, schwerlich ganz befriedigen wird. Der Plural ist angegeben bei den Wörtern *calf, elf, knife, life* und *staff*, jede Bemerkung über ihn fehlt aber bei den Substantiven *leaf, loaf, sheaf, shelf, thief, wife* und *wolf*. In der Liste der Substantiva mit unregelmäfsiger Puralbildung sind nahezu alle wichtigen Fälle aufgeführt, es fehlt nur *tooth, teeth;* warum? Wenn man *foot, feet* und *goose, geese* in die Liste aufnimmt, so braucht man *tooth, teeth* nicht fortzulassen. In dem Verzeichnis der Adjektiva mit unregelmäfsigen Steigerungsformen vermifst man *late, near* und *old*. Bei dem Abschnitt 'Regelmäfsige Konjugation' fehlt hinter den Worten 'Endung der zweiten Person Sing.' und 'Endung der dritten Person Sing.' der Zusatz 'Präsentis', ein Zusatz, der nicht unwesentlich sein dürfte. Die Tabelle der unregelmäfsigen Zeitwörter ist vollständig; vielleicht kann man es bedauern, dafs die deutschen Bedeutungen den englischen Verben nicht beigefügt sind. In dieser Tabelle ist zu allen denjenigen Verbformen, welche auch regelmäfsig, also durch Anhängung von *ed* gebildet werden, ein r. hinzugesetzt worden; was aber ein solches r. hinter *am* (Inf. *be*) soll, ist mir unklar. Der Zusatz r. fehlt aufserdem bei dem Participium von *to dream* und steht infolge Druckversehens an der falschen Stelle bei den Verben *swell, thrive* und *work*. Bei dem Verbum *beget* hätte aufser dem Participium *begotten* auch das Participium *begot* angeführt werden sollen. Das Participium von *to deal* ist *dealt* und nicht *delt* (offenbar ein Druckfehler). Warum ist endlich bei dem Verbum *to ring* als Präteritum nur die Form *rung* und nicht auch *rang* angegeben? Noch ist das Präteritum *rang* nicht ganz aufser Gebrauch (vgl: die Wörterbücher von Flügel und Webster). Der syntaktische Abrifs ist aufserordentlich kurz, er umfafst etwas mehr als eine Seite; indes mufs man anerkennen, dafs er auf diesem so knapp bemessenen Raume verhältnismäfsig viel bietet. Eigentümlich gefafst ist die Regel über den Fortfall des Artikels bei den Wörtern *church, school, prison* und *bed*. Sie lautet: 'Ohne Artikel stehen

church, school, prison, bed in Verbindung mit Präpositionen.' Wie verträgt sich diese Fassung der Regel mit Sätzen wie: *I followed the funeral into the church. — Taking his flute and a few books from his desk, and leaving the key in it for his successor, he went out of the school, with his property under his arm. — A pale light, rising in the outer air, fell straight upon the bed.* Ungenau ist es zu sagen, dafs 'die Namen der Jahreszeiten, Monate, Wochentage und Mahlzeiten ohne Artikel stehen'; es mufste hinzugefügt werden: 'falls es nicht auf eine nähere Bestimmung ankommt.' Weiter unten heifst es: 'Der Objektivfall entspricht unserm Accusativ und Dativ, da er das nähere und entferntere Objekt ausdrücken kann. In letzterem Falle wird oft die Präposition *to* vorgesetzt.' Dieser Zusatz (In letzterem Falle u. s. w.) ist unklar und kann leicht zu Mifsverständnissen Anlafs geben. Wunder nehmen mufs es endlich, dafs der so aufserordentlich wichtigen Umschreibung mit *to do* mit keinem Worte in dem syntaktischen Abrifs gedacht wird.

Was nun die beiden Teile des Wörterbuches selbst anbetrifft (den englisch-deutschen und den deutsch-englischen), so mufs anerkannt werden, dafs der Herr Verfasser bei der Auswahl der in sein Wörterbuch aufzunehmenden Wörter und ihrer Bedeutungen äufserst geschickt verfahren ist und das Ziel, welches er mit seinem Werke erreichen will, nie aus dem Auge verloren hat. Mit ganz besonderer Sorgfalt scheint der deutsch-englische Teil gearbeitet zu sein. Als eine Eigenart des Wörterbuches verdient hervorgehoben zu werden, dafs Vulgärausdrücke der einen Sprache nicht einfach übersetzt, sondern soviel als möglich durch entsprechende Vulgärausdrücke der anderen Sprache wiedergegeben worden sind. Ich habe in jedem Teil je einen Buchstaben (*D* im englischen, *H* im deutschen Teil) einer eingehenden Prüfung unterzogen: das Resultat ist das eben angegebene. Erlauben möchte ich mir nur noch, dem Herrn Verfasser für eine eventuelle zweite Auflage einige Vorschläge betreffs Berichtigungen und Erweiterungen seines Wörterbuches zu machen, wobei ich mich natürlich auf die beiden von mir untersuchten Buchstaben beschränken mufs; vorher jedoch noch eine allgemeine Bemerkung. Die Rücksicht auf Raumersparnis geht gewifs zu weit, wenn man Worte wie *March* und *to march, May* und *I may, Miss* und *to miss, Moor* und *moor* unter eine Rubrik bringt und nicht zwei verschiedene Absätze daraus macht. Aufserdem ist der Herr Verfasser in dieser Beziehung inkonsequent. Er führt, um weitere Beispiele zu geben, *bob* und *Bob, the can* und *I can, hail* (Hagel) und *hail* (Heil), *lay* (Lied) und *to lay, the must* und *I must, tear* (Thräne) und *to tear* unter einer Rubrik auf, macht aber verschiedene Absätze bei *bear* (Bär) und *to bear, job* und *Job, mean* (gemein) und *to mean.*

Ich wende mich nun zunächst zu dem Buchstaben D des englisch-deutschen Teiles, der zu folgenden Bemerkungen Anlafs geben dürfte. Unter '*dark* s.' ist 'Dunkle' wohl ein Druckfehler für 'Dunkel', ebenso *fellow-deer* (Damhirsch) für *fallow-deer,* wie sich überhaupt Druckfehler dieser Art öfter in beiden Teilen des Wörterbuches finden. Ich möchte

bezüglich des Buchstaben D noch auf die folgenden aufmerksam machen: *devoted*, 'erbeben' statt 'ergeben'; *divident* statt *dividend; drainer*, 'Topfbrett' statt 'Tropfbrett'. Ist das Verbum *dentate* wirklich noch in Gebrauch? Nach Webster und Flügel kommt nur noch das Participium *dentated* vor, in demselben Sinne wie das Adjektivum *dentate* (gezähnt). Bei *detritus* ist die Bedeutung 'Abgeriebenes' sicher zu allgemein und überdies auch unklar. Das Wort wird fast ausschliefslich in der Geologie gebraucht; deshalb war es besser, als Bedeutung etwa 'Gerölle' anzugeben. Unbekannt ist mir ein Verbum *disunion*, '(sich) trennen, entzweien'; sollte nicht *disunite* gemeint sein? Ein Druckfehler liegt wohl vor, wenn *ditto* als Adjektivum bezeichnet ist. *Dutch* ist nur in der Bedeutung 'holländisch' angegeben; es fehlt der Zusatz 's. pl. die Holländer'. *High-Dutch* mit 'hochdeutsch' ohne irgend eine weitere Bemerkung wiederzugeben, ist gewifs nicht zu billigen. Endlich sehe ich keinen Grund ein, warum die folgenden Wörter nicht in das Wörterbuch aufgenommen worden sind: *Dalmatia, darnel, decidable, deductive, dentition, derogation, diacritical, diagnosis, Dick, diluvial, displant, disrepute, Doctors-Commons, droll* s.

Auch der deutsch-englische Teil des Wörterbuches ist, wie bereits angedeutet, nicht ganz frei von gröberen Druckfehlern. Mir sind im Buchstaben H besonders die beiden folgenden aufgefallen: *Hennegau*, 'Hainaut' statt 'Hainault'; *Hut* (hat), 'f.' statt 'm.' Sonst möchte ich zu diesem Buchstaben noch folgendes bemerken. Zunächst scheint mir kein zwingender Grund vorhanden gewesen zu sein, die folgenden Wörter ganz und gar fortzulassen: *Habenichts, Hasel* (und Composita), *Hausierer, Hebräer, hebräisch, Hebriden, Henriette, horizontal, hospitieren, Hotel, Hugenott, Humor* (und Ableitungen), *Hunne.* Was Composita anbetrifft, so mufs die unter ihnen getroffene Auswahl als eine recht glückliche bezeichnet werden; vielleicht hätte allerdings noch das eine oder andere Compositum berücksichtigt werden können, so bei *Haupt: Haupterfordernis, Hauptfach, Hauptstrafse;* bei *Haus: Hausgesinde, Haussteuer;* bei *herab: herabsehen;* bei *heran: heranrücken;* bei *herrschen: herrschsüchtig;* bei *herunter: herunterfallen;* bei *hervor: hervorrufen;* bei *hin: hinsehen, (sich) hinsetzen;* bei *Hitze: Hitzschlag;* bei *Hof: Hoflieferant, Hoftracht;* bei *hören*: *Hörige.* Die Brauchbarkeit dieses zweiten Teiles des Wörterbuches wird noch dadurch bedeutend erhöht, dafs eine beträchtliche und mit grofsem Geschick ausgewählte Anzahl von Redewendungen des täglichen Lebens Aufnahme gefunden hat. Allerdings könnte man wohl auch hier noch manche Wendung hinzufügen, so zu *Hand: von der Hand weisen (to reject), im Handumdrehen (in a trice);* zu *Haut: mit heiler Haut davonkommen (to save one's bacon);* zu *Herz: sprechen, wie es einem ums Herz ist (to speak one's heart);* zu *hoch*: *hoch aufnehmen (to set a high value on)* u. s. w.

Es bleibt mir noch übrig, einige Worte über den dritten Teil des Wörterbuches, den Reisebegleiter, hinzuzufügen. Dieser Reisebegleiter enthält auf 31 Seiten eine 'Sammlung praktischer Gespräche' mit den Überschriften *Abreise, Unterwegs, Schiff, Zollabfertigung, Gasthof, Möblierte*

Zimmer, Arzt, Zahnarzt (Wundarzt), Post (Telegraph, Fernsprecher), Strafse, Besuch, Haarschneider (Barbier), Omnibus, Speisehaus, Speisekarte, Theater, Spiele, Einkäufe. Er wird denen, die ihn zu Rate ziehen, sicherlich gute Dienste leisten. Gestattet sei es mir, auf ein Versehen aufmerksam zu machen: *Three pound ten and sixpence* sind nicht 75 M., wie es S. 1 heifst, sondern nur M. 70,50.

Nach alledem können wir nicht bezweifeln, dafs sich das Wörterbuch, zumal auch seine äufsere Ausstattung zweckentsprechend und der Druck klar und deutlich ist, als recht brauchbar erweisen und sehr bald seine Freunde finden wird. Bei eventueller Bearbeitung einer zweiten Auflage wird der Herr Verfasser, wie bereits angedeutet, seine Hauptaufmerksamkeit den Druckfehlern zuwenden müssen.

Berlin. Hans Strohmeyer.

Die englische Aussprache auf phonetischer Grundlage. Eine methodische Vermittelung zwischen der wissenschaftlichen Phonetik und der bisherigen Behandlung der Aussprache des Englischen von Dr. J. W. Zimmermann. Zweite, sorgsam revidierte und verbesserte Auflage. Braunschweig, Oskar Löbbecke, 1893. X, 56 S.

Dies Buch beruht offenbar auf einer Schrift desselben Verfassers: 'Die englische Aussprache auf akustischer und physiologischer Grundlage methodisch bearbeitet für den Schul- und Privatunterricht. Eine Ergänzung zu jedem Lesebuche der englischen Sprache. Von Dr. J. W. Zimmermann. Naumburg a. S. 1886. 32 S.' Diese Schrift ist von Tanger im 77. Bd. dieser Zeitschr. S. 216 ff. abfällig beurteilt worden. Es erschien aber davon 1889 eine anonyme Umarbeitung unter dem Titel: 'Die englische Aussprache auf phonetischer Grundlage' u. s. w., die mir unbekannt geblieben ist. Daher kann ich die Fortschritte der zweiten Auflage nicht feststellen, sondern mufs mich auf eine knappe Würdigung des Buches, wie es jetzt vorliegt, beschränken.

Da sei denn zunächst hervorgehoben, dafs der deutsche Ausdruck vielfach so unklar ist, als ob uns Rätsel aufgegeben werden sollten. So heifst es gleich im Anfange S. 1, die 'Halbvokale' seien solche Sprachlaute, 'welche in der geschriebenen Sprache bald als Konsonanten, bald als Vokale verwendet werden.' Vokale und Konsonanten sind aber nach den vorhergehenden Zeilen ebenfalls Sprachlaute. Demnach würden die 'Halbvokale' in der geschriebenen Sprache bald als vokalische, bald als konsonantische Sprachlaute verwendet. Was heifst denn das? Und wie verhält sich's mit der gesprochenen Sprache? — S. 2 wird gesagt: 'Bei Bildung der englischen Vokale bleiben die Lippen so viel wie möglich an die Zahnreihen gedrückt, wodurch ... bei *o*-, *u*-, *ö*- und *ü*-Lauten unser Vorschieben der Lippen verhindert wird.' Das ist allerdings sehr richtig! — S. 5 steht zu lesen: 'In *-ng* ist *g* als Wortauslaut wie in eng, bring u. s. w. Nasenkonsonant selbst auch

da, wo es hier im Deutschen wie in lang, Sang und Klang u. s. w. als Kehllaut gesprochen wird.' In diesem Satze verrät sich aufserdem eine so grobe Auffassung des gutturalen Nasals, den die Engländer meist wie wir durch *ng* bezeichnen, dafs man seinen Augen kaum trauen mag. Man höre nur: *g* soll ein Nasenkonsonant sein! — Auf S. 8 heifst es: 'In unbetonten Endungen auf *r* werden alle Vokale so abgeschwächt, dafs sie sich durch einen Apostroph ersetzen lassen.' Wie sich wohl ein solcher Apostroph beim Sprechen ausnimmt? Überhaupt wird Laut und Schriftzeichen vielfach durcheinander geworfen. So beispielsweise auch S. 11, wo der Verfasser erklärt, dafs *ss* zwischen Vokalen als doppeltes scharfes *s* zu sprechen sei. Er scheint also Geminata anzunehmen, wo höchstens langer Konsonant vorliegt; denn es fehlt ja die Diskontinuität der Exspiration. Auch S. 35, wo die Konsonanten *g* und *gh* in den Verbindungen *-ign* und *-igh* (vgl. *sign, night*) 'stumme Dehnungszeichen' genannt werden, steht der Verfasser im Banne der Orthographie. Die Orthographie aber hat ihren Grund seltener in der Aussprache als in etymologischen Verhältnissen. Auch sachliche Ungenauigkeiten anderer Art finden sich in grofser Zahl: teils beruhen sie auf ungenauer Beobachtung, teils auf mangelhaftem Verständnis phonetischer Erscheinungen. Es ist doch nicht notwendig, dafs bei der Aussprache des *th* die Zungenspitze zwischen die Vorderzähne gebracht werde; vielmehr bildet sich die Enge in der Regel zwischen der Zungenspitze und der Rückseite der oberen Vorderzähne. Ferner behauptet Zimmermann, das stimmhafte *th* entstehe durch 'einen weichen Hauch mit Stimmton unter Vibration der Zungenspitze'. Das kann doch zu einer ganz falschen Vorstellung führen. Allerdings vibriert die Zungenspitze, aber das thut der ganze Mundraum: denn der Stimmton erzeugt natürlich Resonanzen. Der Stimmton ist also allein das Wesentliche, jene Vibration nur eine Folgeerscheinung. Wenn der Verfasser übrigens die Konsonanten als 'scharfe (stimmlose)' und 'weiche (stimmhafte)' unterscheidet, so setzt er damit die Bezeichnungen 'scharf' und 'weich' den Trautmannschen Benennungen 'stimmlos' und 'stimmhaft' gleich, was ebenfalls Mifsverständnisse hervorrufen könnte; denn ein 'weicher' Konsonant braucht noch lange nicht stimmhaft zu sein, wie z. B. die süddeutschen weichen Konsonanten beweisen. — Auf S. 3 heifst es: 'Vor stimmlosen Konsonanten sind die Vokale kurz, vor stimmhaften sind sie gedehnt.' Wie erklären sich da: *nōtable, ūse, rĕbel, pădar* u. s. w.? Nun, der Verfasser meint, wie man zwar nicht aus seinen Worten, aber aus seinen Beispielen ersieht, die Regel gelte für die auslautenden Konsonanten einsilbiger Wörter! Aber eine genauere Bestimmung wäre hier um so mehr am Platze gewesen, als es sich um eine etwas zweifelhafte Erscheinung handelt, soweit eine Dehnung der Vokale behauptet wird. Gar nicht zweifelhaft ist dagegen, was der Verfasser nicht sagt, dafs die Auslautskonsonanten — und nicht blofs die stimmhaften — betonter Monosyllaba mit kurzem Vokale selbst lang sind. So wird in dem Buche beständig Richtiges, Halbrichtiges und Falsches durcheinander

geworfen. Halbrichtig ist es auch, wenn erklärt wird, der 'Überschleif' des langen ā in flüchtiges ĭ (vgl. *gate, face*) ergebe 'sich naturgemäfs daraus, dafs sich bei Zungenlauten die Zunge in die Nähe der ĭ-Lage hebt'. Es wird allerdings nicht verkannt, dafs diese stärkere 'Engenbildung' — wie wir statt 'Überschleif' deutlicher sagen würden — die allmählich während der Artikulation eines solchen ā eintritt, nicht nur bei Zungenlauten vorkommt; aber der Verfasser meint doch, dafs diese Fälle vorbildlich gewirkt hätten (S. 23). Dem gegenüber wäre zu betonen, dafs der 'Überschleif' des langen ō in 'flüchtiges' ŭ, der wie vor anderen Konsonanten so auch vor Zungenlauten statthat, jedenfalls den Beweis liefert, dafs nicht selbstverständlich 'sich bei Zungenlauten die Zunge in die Nähe der ĭ-Lage hebt'. Richtig ist blofs die Thatsache der allmählichen Verengung gegen den Schlufs solcher Vokale; über ihren Grund läfst sich noch streiten. Zimmermann hätte hier aber jedenfalls mitteilen sollen, dafs sämtliche langen Vokale im Englischen diesen diphthongischen Charakter haben, der allerdings bei ä, a und â — ich gebrauche hier des Verfassers eigene Aussprachebezeichnung für Vietors *æ*, ā und ā̊ — sehr wenig bemerkbar ist, weil das zweite Element dieser Diphthonge nur in einem ə-Nachschlag besteht. Wenn es aber S. 23 von jenem 'Überschleif' des langen ā in ĭ heifst: 'Im ā mit Nebenaccent ist derselbe nur schwach, und im unbetonten ā unzulässig: *ădvocàte, dĕsolàte* etc., aber *pìrăte, prìvăte* etc.', so ist dagegen zu sagen, dafs ja lange Vokale in mittelstarkbetonten Silben nur selten und in unbetonten Silben gar nicht auftreten können, was Zimmermann freilich S. 32 läugnet.

Nur wenige Angaben noch! S. 11 heifst es: 'Als Anlaut nach offenen Vorsilben ist *s* nach dem deutschen *be* scharf, nach dem romanischen *de, pre, re* sanft.' Wie stimmen dazu: *desiccate, desecrate, desideratum, desolate, desultory* u. s. w., *presage, presentient, presupposition, presurmise* u. s. w., *resection, reseize, resoluble, resorption, resurgence, resuscitation* u. s. w., die allesamt stimmloses *s* nach der Vorsilbe haben? Richtiger hätte der Verfasser gesagt, dafs nur nach untrennbarem *de, re, pre* ein stimmhaftes *s* stehe. Dann wären nur wenige Ausnahmen zu machen gewesen. — S. 12 erfahren wir: 'In der Mitte der Wörter ist *s* vor Konsonanten stimmlos.' Aber stimmhaft ist es doch in *cosmetic, prismatic, husband, Islam, muslin* u. v. a. Denn es kommt eben darauf an, ob der folgende Konsonant stimmhaft oder stimmlos ist. — S. 38 wird gesagt: '*Ai* ist nicht ā wie in *gain* ... sondern ĕ in *ăgain', ăgainst'* u. s. w.' Aber die Aussprache ā (Vietor *ēi̯*) ist doch auch weit verbreitet und gilt gewifs nicht als falsch.

Damit genug. Aus dem Gesagten ist jedenfalls ersichtlich, dafs das Buch nach jeder Richtung hin an zahlreichen und keineswegs geringfügigen Mängeln leidet. Namentlich 'Nichtphilologen', an die sich der Verfasser in erster Linie wendet, mögen seine Lehren nur mit Vorsicht aufnehmen.

Berlin-Zehlendorf. Fr. Speyer.

The English Student. Lehrbuch zur Einführung in die englische Sprache und Landeskunde. Von Professor Dr. Emil Hausknecht. Berlin, Wiegandt und Grieben, 1894. IV, 268 S. 8. Vocabulary 83 S. 8. Geb. M. 2,50.

The English Reader, Ergänzungsband zum vorigen. IV, 119 S. 8. Word-List 23 S. 8. Geb. M. 1,50.

Beiwort zu beiden 23 S. M. 0,40.

Der *English Student* soll nach des Verfassers Angabe (Beiwort S. 3) in die Sprache, in das Leben und die Einrichtungen des heutigen englischen Volkes, sowie in die Erkenntnis der geschichtlichen Entwickelung der jetzt den Erdball umspannenden, in England, in Nord-Amerika, Australien, Indien und den Kolonien vertretenen englischen Kulturwelt einführen.

Die Einleitung (S. 1—5) ist als Aussprachevorübung zu verwenden und führt zugleich in einige einfache grammatische Verhältnisse der englischen Sprache ein. 22 einzelne, dem Schüler schon bekannte Wörter sollen zur Einübung der richtigen Laute dienen, was dann ferner an sechs Sätzen in Form von Sprichwörtern und einem Gedicht von acht Zeilen geschieht. Eine nur aus Eigennamen bestehende Leseübung bildet den Schlufs. Warum werden zwei Aussprachen von *Chicago* angegeben? Eine genügt. Der Verfasser giebt keine Regeln über Hervorbringung der Laute, sondern der Lehrer übt durch Vor- und Nachsprechen die korrekte Aussprache der Wörter und Sätze ein. Die daneben stehende Aussprachebezeichnung, die sich auch im ersten Teile des *Vocabulary* findet, kann mit dem Schüler durchgenommen werden. Sie soll wohl nur eine Kontrolle für den Schüler bei seinen häuslichen Wiederholungen sein.

Der erste Teil des Buches (S. 6—58) giebt uns in 15 *Sketches* die Unterhaltungen zweier Knaben, die im *Charterhouse* erzogen werden. Wir sehen sie des Morgens beim Aufstehen, folgen ihnen in das Schulzimmer zur Arbeit, in den Speisesaal zum Frühstück und auf den Spielplatz. Die Chorklasse unternimmt einen Ausflug nach London, wobei von einzelnen Teilen der Stadt gehandelt wird. Nach Abhaltung der Schlufsprüfungen begleitet der eine der beiden Knaben, dessen Vater in Australien wohnt, seinen Freund, um die Ferien bei ihm auf seines Vaters Landsitz zuzubringen. Ihre Zeit vergeht in angenehmer Weise mit Fischen, einem Ausfluge in den zoologischen Garten in London und nach Portsmouth zur Besichtigung eines Kriegsschiffes. Zwei Briefe Bobs an seinen Vater in Sidney, die gute Muster des Briefstiles sind, berichten über seine Arbeiten während der Ferien. Sie finden am Schlusse des *Student* ihre Beantwortung in einem längeren Briefe des Vaters, der seine Absicht ausspricht, über Amerika zu einem Besuche nach England zu kommen.

Jeder Dialog ist in idiomatischer Umgangssprache gehalten. Darum hat auch der Verfasser Abkürzungen aufgenommen, die zwar im gewöhnlichen Leben stets gebraucht werden, die ich aber für den Anfangsunterricht lieber durch die unverkürzten Formen ersetzt sehen möchte, z. B. *bus* (S. 26), *exam* (S. 41), *Zoo* (S. 42), *undergrad* (S. 55), *'Varsity* (S. 55).

Wiewohl ein Omnibuskutscher *gents* sagen wird, möchte ich doch dieses Wort nicht so früh (*Sketch* VII) lernen lassen. Da der Verfasser mit Recht (S. 118) den Anfänger vor affektiert nachlässiger oder gesucht flüchtiger Aussprache warnt, so sollte er aus demselben Grunde jene Abkürzungen zu Anfang lieber vermeiden. Auch Slang-Ausdrücke, wie z. B. *jolly glad* (S. 30), *awfully slow* (S. 31) u. a. dürften in einem solchen Buche besser fehlen. Die lernt man schnell genug, wenn man sie im Lande hört, während sie bei einem wirklich gebildeten Engländer stets Anstofs erregen werden. *roach* (S. 42) ist aber kein Roche — die kommen wohl in süfsem Wasser nicht vor —, sondern 'Plötze', *Leuciscus rutilus*. Warum steht im Text *Mama*, im Wörterbuch *Mamma*, die gewöhnliche Schreibung? S. 51 ist *Indiana* statt *Indiania* zu lesen.

Jeder Dialog wird zu einem *Narrative* umgearbeitet, d. h. der Inhalt des Gespräches wird, ohne dafs sprachlich neues Material hinzugefügt wird, zu einer Erzählung umgeformt und erweitert. Diese Stücke sollen hauptsächlich als Hörübungen verwendet werden, dürfen also nicht dem Schüler zur Vorbereitung aufgegeben werden. Sie liest der Lehrer vor, wenn er den Dialog in jeder Hinsicht so durchgearbeitet hat, dafs er zum festen Besitz des Schülers geworden ist. Zweifellos ist dies eine sehr nützliche Übung, die den Schüler zum Verstehen des fremden Idioms führt, ohne dafs er jeden Satz in die Muttersprache übersetzt, und ihn allmählich an ein Denken in der fremden Sprache gewöhnt. Die *Dialogues* und *Narratives* sind in sehr geschickter Weise gemacht und bieten ein vortreffliches Material für den Sprachunterricht. Um dem Schüler die Gewöhnung an die Frageform zu erleichtern, sind dem ersten *Sketch* einige Fragen und Antworten, dem zweiten und dritten nur Fragen hinzugefügt, die aber nicht als Bevormundung des Lehrers gelten sollen. Grammatisches und Übungen im Konjugieren u. s. w. schliefsen sich an jedes Stück an. Im ersten Abschnitte finden wir keine deutschen Sätze zum Übersetzen ins Englische, aber es lassen sich leicht Diktate und Extemporalien an die gebotenen Stoffe anschliefsen.

Der zweite Abschnitt (S. 59—116) enthält 20 *Compositions*, Lesestücke, die sich auf englische Geschichte, Erfindungen u. s. w. beziehen, von dem Besuche des Prinzen von Wales in Indien und dem Regierungsjubiläum der Königin handeln. Die Stücke sind so überarbeitet, dafs keine unnötigen Schwierigkeiten durch Konstruktionen oder ungewöhnliche Vokabeln bereitet werden. Um das Interesse der Schüler noch mehr anzuregen, hätte der Verfasser gut gethan, auch einige novellistische Stoffe aufzunehmen. Durch blofse Realien mufs doch zuweilen Langeweile hervorgerufen werden. Den *Compositions* I—X folgt je eine *Conversation*, die dem Schüler nicht zur Vorbereitung aufgegeben werden soll. Auch hier will der Verfasser den Lehrer nicht bevormunden. Er will nur an einem Beispiel zeigen, wie eine Unterhaltung über den vorangehenden Stoff geführt werden kann, und wie auch andere verwandte Gegenstände allmählich herangezogen werden können, damit sich die Sprechfähigkeit erweitere. Es soll aber auch hier vermieden werden, noch nicht gelernte Vokabeln

zu verwenden. Die Andeutungen, die in diesen Proben liegen, sind sehr geschickt. An *The Royal Banquet at Windsor Castle* knüpfen sich Fragen über den Kaiser von Deutschland, den Besuch der Königin von England in Berlin, an *Brooklyn Bridge* Bemerkungen über Strafsenbahnen. Bei *The Introduction of Christianity into England* wird auf Bonifacius, bei *The Battle of Hastings* auf Uhlands Balladen, bei *Caxton* auf Schreibmaschinen u. s. w. hingewiesen, alles Anregungen zu weiteren Unterhaltungen. Was die Bilder betrifft, die sich im Texte finden, so sind bildliche Darstellungen — meiner Ansicht nach — von grofsem Nutzen als Anschauungsmittel, besonders wenn sie die mündliche Erläuterung unterstützen und Sachen vorführen, die der Lernende nicht so leicht in Wirklichkeit zu sehen bekommt. Was sollen aber beispielsweise die Porträts Leichhardts und der Königin von England, oder der beiden Schulknaben zu *Sketch* VIII. Die Abbildung des Cricketfeldes zu V ist zu klein, als dafs man daraus eine Anschauung gewinnen könnte. Ich vermisse aber z. B. ein Bild zu *stile* (S. 39), weil diese Einrichtung wohl kein Berliner Junge je mit eigenen Augen gesehen hat. So hübsch manche Bilder sind, so könnten sie doch unbeschadet fortbleiben.

Zu den ersten elf *Compositions* giebt der Verfasser ein in systematischen Reihen geordnetes Vokabular, wodurch er das logische Erkenntnisvermögen fördern und zugleich die Kenntnis der grammatischen Kategorien befestigen will. Erst zu XII—XX haben wir ein alphabetisch geordnetes *Vocabulary*. Da ja unsere Schüler, und auch die einer Realschule, schon in einer anderen Sprache an die Benutzung eines Wörterbuches gewöhnt sind, so liegt beim Englischen die Notwendigkeit nicht vor, die Verwendung eines solchen Buches zu lange hinauszuschieben, zumal da eine Schwierigkeit in der Auffindung der Wortformen bei dieser Sprache kaum vorhanden ist.

Welches Princip der Verfasser bei der Anlegung des *Alphabetical Glossary* befolgt hat, ist mir nicht ganz klar geworden. Es ist nicht anzunehmen, dafs die Schüler alle dagewesenen Vokabeln aus den früheren Stücken behalten, also müssen einige Wörter auch später immer wieder vorkommen. Wenn aber der Verfasser z. B. *charge, cloth, display, light, low, possession, power, render, serve, soup* wiederholt, warum fehlen dann *advantage, crew, dangerous, enable, faithful, feature, fierce, foe, harbour, kindle, neglect, noise, practise, proud, require, surrender, swift, usual, venture, worship?* Sie sind gewifs irgendwo gelernt, aber warum sollten diese gerade fester sitzen als die zuerst erwähnten? In diesem *Glossary* ist die alphabetische Ordnung an folgenden Stellen zu ändern: *barricade* gehört vor *barrier, county* vor *courage, fortunate* vor *fortune, jungle* vor *just, light* vor *likely, perpendicular* vor *persecution* und die drei folgenden Wörter, *prefer* vor *Presbyterian, prove* vor *provide, rule* und *rush* vor *Russia, scenic, scheme, schooling* müssen vor *scold* stehen, *slaughter* vor *slave, stock* vor *stocking, sudden* vor *suffer, wild* vor *wilderness, wood, wool, work* vor *world.*

An die zwanzig *Compositions* schliefsen sich deutsche Übungsstücke (S. 195—246) an, die umformend, nachahmend und erweiternd den Inhalt

des englischen Stückes wiederholen, auch auf die *Dialogues* wieder zurückgreifen. Jedes dieser Übungsstücke dient zur Einübung eines bestimmten grammatischen Pensums, wozu die gegebenen Sätze überaus geeignet scheinen. Die systematische Grammatik (S. 111—194) ist eine Zusammenfassung der bei den Lesestücken beobachteten Erscheinungen und nur eine Wiederholung des öfter Dagewesenen. Die Regeln sind kurz und klar gefaſst.

Die *Ten Commandments,* 17 Gedichte, *The Lord's Prayer,* 21 Sprichwörter und zwei Seiten englische Annoncen, die mit den englischen Lesestücken in Beziehung stehen, bilden den Schluſs des Buches.

Der Verfasser hat mit groſsem Fleiſse und Geschick den Stoff zusammengetragen und ein durchaus brauchbares Buch geschaffen. Der Stoff ist ein sehr reichhaltiger, wohl zu reichhaltig, um während zweier Jahre in einer Realschule vollständig durchgearbeitet zu werden. Sollen die ersten Dialoge so behandelt werden, daſs sie dem Schüler in Fleisch und Blut übergehen, soll er eine gute nationale Aussprache sich aneignen, soll er mündlich und schriftlich sich über den gebotenen Stoff ausdrücken können, soll er den groſsen Vorrat an Vokabeln gründlich lernen, so bedarf es einer angestrengten, langen Arbeit von seiten des Lehrers und Schülers, um dieses hohe Ziel zu erreichen. Und wie viel Arbeit erfordert erst die Durcharbeitung des zweiten Teiles mit seinen Übersetzungen der deutschen Stücke und der systematischen Zusammenfassung der grammatischen Regeln. An die Tüchtigkeit des Lehrers, an seine Beherrschung der fremden Sprache werden die höchsten Anforderungen gestellt. Wer diese Kenntnis besitzt, wer mit Einsetzung seiner ganzen Kraft an der gestellten Aufgabe arbeitet, wer nicht durch volle Klassen gehemmt ist, der wird zweifellos mit dem Buche gute Resultate erreichen.

Der Verfasser warnt (Beiwort S. 13) vor dem verfrühten Betrieb der fremdsprachlichen Autorenlektüre, da 'dem Schüler nur zu oft ein Empfinden der Schönheiten des Stiles und der sonstigen Eigenarten eines Schriftstellers zu einer Zeit zugemutet wird, wo er noch mit den Elementen der Sprache zu thun hat und noch nicht im Besitze eines gewissen Sprachgefühls noch eines hinlänglichen Sprachschatzes ist'. Es mögen ja wohl zuweilen solche Irrtümer vorkommen, aber gewöhnlich wird der Lehrer doch wohl wissen, wie lange es dauert, ehe dem Schüler ein Verständnis für Schönheiten des Stiles in der eigenen Sprache aufgeht, und wie unendlich schwer, ja kaum möglich es ist, dieses Verständnis in einer fremden Sprache bei dem Schüler zu erwecken. Gerade das Lesen eines längeren zusammenhängenden Stückes regt das Interesse weit mehr an als kleine, zusammenhangslose Bruchstücke, wie sie in vielen Chrestomathien vorkommen. In seinem *English Reader,* der als Ergänzungsband zum *Student* gedacht ist, bleibt der Verfasser seinem Plane treu, in die englische Kulturwelt einzuführen. Er giebt uns daher Lesestücke über einige groſse Männer der Wissenschaft und deren Bestrebungen, Beschreibungen von Teilen Englands und Amerikas — Australien ist ganz verschwunden —, Notizen über die englische Verfassung, Religion, Orden,

abweichende Sitten u. s. w. Kurze Anweisungen über englische Briefe mit Mustern und eine Reihe von Gesprächen über verschiedene Gegenstände, Bemerkungen über grofse Anfangsbuchstaben, Silbenbrechung, Interpunktion u. s. w. bilden den Schlufs. So schätzenswert auch die einzelnen Stücke sind, so fürchte ich doch, dafs, wenn dem Schüler während eines Unterrichts in der Schule nichts weiter als Realien geboten werden, recht bald eine Ermüdung und Gleichgültigkeit eintritt, während die Lektüre eines kürzeren englischen Romans ihn eher zu einem selbständigen Lesen anregen wird.

Berlin. Ad. Müller.

Die vier Jahreszeiten für die englische Konversationsstunde, nach Hölzels Bildertafeln bearbeitet von E. Towers-Clark. Giefsen, Emil Roth. 4 Hefte à M. 0,40.

Zu den Hölzelschen, die vier Jahreszeiten darstellenden Bildertafeln, die verkleinert auf der Innenseite des Umschlages abgedruckt sind, giebt der Verfasser eine zusammenhängende Beschreibung in Frage und Antwort. Es sollen die Bilder in der Schule besprochen, der Text als Wiederholung für das Haus benutzt werden; doch hätten für diesen Zweck wohl auch die blofsen Vokabeln genügt. Vorgeschriebene Sprechübungen nehmen gar zu leicht dem Lehrer die Freiheit, oder erwecken auch wohl in dem Schüler die Vorstellung von der Unfähigkeit seines Lehrers, wenn er sich einmal an die gedruckten Fragen anschliefst. Im übrigen sind die Fragen und Antworten ganz geschickt bearbeitet und können bei richtiger Benutzung wohl von Nutzen sein.

Berlin. Ad. Müller.

Gustav Körting, Grundrifs der Geschichte der englischen Litteratur von ihren Anfängen bis zur Gegenwart. Zweite vermehrte und verbesserte Auflage. Münster i. W., Heinrich Schöningh, 1893. XVI, 404 S. 8.

Dafs der Körtingsche Grundrifs nach der verhältnismäfsig kurzen Zeit von sechs Jahren eine zweite Auflage erlebt, ist ein Beweis für den praktischen Wert des Buches. Seine Hauptvorzüge sind Übersichtlichkeit und Zuverlässigkeit der litterarischen und bibliographischen Angaben. Bei diesen war in anbetracht der gewaltigen Stofffülle Vollständigkeit kaum zu erreichen. Man bemerkt aber, wie der Verfasser die Winke der Kritik sich zu nutze gemacht und an einer ganzen Reihe von Stellen gebessert und Nachträge gemacht hat. Einwendungen wären freilich auch jetzt noch zu erheben, vor allem mit Bezug auf die Anordnung des Stoffes. So ist es entschieden nicht zu billigen, wenn die schottischen Dichter Harry the Minstrel, Gawin Douglas, Dunbar, Lyndesay nach Shakspere und den Elisabethinern aufgeführt werden. Sie wären besser am Schlufs des dritten Abschnittes untergebracht (nach Gower, Lydgate, Jakob I.) und dann etwa mit Barclay, welcher ganz fehlt, und mit Skelton

in Verbindung gesetzt. Dem letzteren ist ein Platz an der Spitze der Dramatiker (§ 168) angewiesen, während er doch in erster Reihe Satiriker ist. Izaak Walton ist äufserlich an Roger Ascham angeknüpft (§ 217), während er eher in der zweiten Epoche des vierten Abschnittes zu nennen wäre. Charles Lamb erscheint viel zu spät (S. 391) in Verbindung mit Barry Cornwall. Der richtige Platz für ihn als Freund der 'Romantiker' wäre in der Anmerkung zu § 299 (S. 342) neben Wilson und de Quincey.

Ich lasse hier eine Anzahl Verbesserungen und Bemerkungen zu einzelnen Stellen folgen.

§ 4 (S. 10). Holders altkeltischer Sprachschatz ist nicht eine Sammlung von Texten, sondern ein Wörterbuch. — § 5. Ist es nicht richtiger zu sagen, das Altenglische stehe auf der ersten Stufe der Lautverschiebung? — § 7 (S. 20 u.). Eine neue Ausgabe des Exeterbuches wird von Gollancz (nicht von Earle) vorbereitet.[1] — § 28. Dafs bei den als echt anerkannten Werken Cynewulfs 'Gleichheit des Namens auch Gleichheit der Person bezeugt', ist doch nicht zweifelhaft. — § 75 wird derselbe Aufsatz von Zupitza zweimal nacheinander citiert. — § 86. Hier wäre auf die inhaltreichen Aufsätze von H. Zimmer über die Artussage hinzuweisen (Ztschr. f. nfrz. Sprache und Litteratur XII, 230; XIII, 1. Göttinger gel. Anz. 1890, S. 488. 785). Dieser Abschnitt über die me. Versromane weist immer noch Lücken auf. Es fehlen u. a. Sir Cleges (Weber, Metr. Rom. Bd. I), Sir Degrevant (Thornton Romances), La bone Florence (herausgeg. von Ritson, AEMR. Bd. III, und kürzlich von Vietor), Emare (Ritson Bd. II; vgl. Engl. Stud. XV, 248), The Squire of low degre (Ritson Bd. III) etc. — § 99 (S. 106, Z. 8) lies Rauf Coilyear. Über dies Gedicht handelt ganz neuerdings Tonndorf in einer Hallenser Dissertation. — § 103. Hier ist der wichtige Aufsatz von Bülbring übersehen (Archiv LXXXVI, 383 ff.), der eine neue Hds. des Gedichtes (Lambeth Library Nr. 491) nachweist. — § 104. Die Geschichte von der Susanna findet sich auch in einer Hs. der Bibliothek des Marquis of Bath. — § 105. Über *Sir Gawayn and the Grene Knight* vgl. die Dissertation von Martha C. Thomas (Zürich 1883). — § 111, Anm. 2 lies *Sir* Torrent. — § 128 (S. 139). Die Gregorlegende ist von Horstmann nach der Londoner Hs. herausgegeben im Archiv LVII, 59. — § 139, Anm. 1. Caxton ist entschieden zu kurz gekommen. Sein Reynard the Fox wird gar nicht erwähnt; mindestens wäre noch eine Verweisung auf § 93 Anm. notwendig. — § 162. Vgl. Halliwell, *A Selection from the Minor Poems of Dan John Lydgate* (für die Percy Society). — § 163. Recht lesenswert ist der kleine Aufsatz von Wash. Irving über Jakob I. (*A Royal Poet: Sketch Book* [T. E.] S. 77—91). — § 165 (S. 182). Hier wäre zu nennen: Wilh. Busch, England unter den Tudors. I. Band. Stuttgart 1892. — § 166. Von den Beziehungen zwischen englischer und deutscher Litteratur ist hier nirgends die Rede. Man vergleiche darüber das bekannte vortreffliche

[1] [Der erste Teil dieser Ausgabe ist schon an die Mitglieder der *Early English Text Society* für das Jahr 1895 im voraus ausgegeben worden. J. Z.]

Werk von Ch. H. Herford (Cambridge 1886). — § 166 (S. 184). Ob man von einer 'Übersetzungsseuche' in damaliger Zeit reden darf, erscheint fraglich im Hinblick auf die Thatsache, dafs diese Übersetzungen Vorbedingung und Grundlage für so viele Meisterwerke der Litteratur gewesen sind. — § 168. Die Angaben über Skelton sind etwas dürftig. Wenn die verschollenen Stücke *Vertu* und *Achademios* erwähnt wurden, so durfte *The Necromancer*, von dem wir durch Warton einiges wissen, nicht fehlen. — § 172. Vgl. Steinhäuser, John Lyly als Dramatiker (Halle 1884). — § 184 (S. 217). Zum Pericles vgl. v. Hofmann-Wellenhof, Shaksperes Pericles und G. Lillos Marina (Graz 1885). — S. 219, Z. 5 lies Studi*en* (ebenso S. 260, Z. 16). — § 187. Ben Jonsons Sejanus erschien 1862 in einer Sonderausgabe von Carl Sachs. — § 193. Der Herausgeber der *Best Plays* von Middleton in der *Mermaid Series* ist Havelock Ellis (1887). — § 204. Unerwähnt ist die grofse Spenserausgabe von A. Grosart (10 Bände) geblieben. — § 209. Gawin Douglas hat auch Ovids Gedicht *De remedio amoris* übersetzt, das freilich verloren ist. — § 213. Tindales Schrift *The Wicked Mammon* ist nicht asketisch; vgl. E. F. in Anglia XI, 640 Anm. — § 214. Hier wäre die interessante Schrift von Karl Kautsky (Thomas More und seine Utopie, Stuttgart 1890) zu nennen. — § 229. Zu den politischen Schriften Miltons ist die Dissertation von H. Schmidt (Halle 1882) zu vergleichen. — S. 277, Anm. Z. 12 lies Phenomen*a*. — § 256, Anm. 2. Von Dorans Werk ist eine neue Auflage, von R. W. Lowe bearbeitet, London 1888 in 3 Bdn. erschienen. Vgl. aufserdem die bekannten Bücher von Geneste, *Account of the English Stage* und Bakers *Biographia dramatica*. — § 283. Vgl. auch C. Vopel, *The English Poet William Cowper* (Programm, Wurzen 1883). — § 284. Die erste Biographie von Gray verfafste sein Freund und Verehrer William Mason (1778). Den Briefwechsel zwischen Gray und Mason edierte Mitford (London 1853). Neuerdings hat D. C. Tovey über den Dichter gehandelt (*Gray and his Friends, Letters and Relics*, Cambridge 1890). — § 287. Über George Lillo vgl. die Marburger Dissertation von L. Hoffmann (1888); ferner A. Brandl in der Vierteljahrsschr. f. Litteraturgesch. III, 47. — § 290, Anm. Unter den Vorgängern von Burns ist Allan Ramsay (1686—1758) vergessen. — § 292, 3. Ist Gibbons grofses Geschichtswerk wirklich veraltet? Anders urteilt Hettner in seiner englischen Litteraturgeschichte S. 437. — § 294, Anm. 2. Der Einflufs der deutschen Litteratur auf Thomas Campbell ist ganz minimal. Er verstand überhaupt kein Deutsch (vgl. Mrs. Oliphant, *The Liter. Hist. of Engl. 1790—1825*, Bd. II, S. 194). — § 295. Zu den neu publizierten Tagebüchern W. Scotts sind in jüngster Zeit seine *Familiar Letters* hinzugekommen. — § 297, Anm. Hier ist eine bedeutende Lücke: ein so wichtiger Zweig der Litteratur wie der Roman mufste ausführlicher behandelt werden. So fehlen an dieser Stelle Frances Burney (Mrs. d'Arblay), Anne Radcliffe und die bedeutendste von allen, Jane Austen. Auch die orientalischen Romane wie Beckfords Vathek und Hopes Anastasius hätten hier Erwähnung verdient; vielleicht auch *The Monk* von M. G. Lewis

(als Parallele zu den deutschen Schauerromanen). — § 299. Der Name 'Seeschule' sollte nach den treffenden Bemerkungen Brandls (Coleridge S. 233) endlich verschwinden. — § 302. Über Southeys Charakter und die Entstehung seiner Hauptwerke giebt sein Briefwechsel mit W. Taylor interessante Aufschlüsse (vgl. Robberds, *A Memoir of W. Taylor of Norwich*, London 1843). — § 303. Vgl. auch Th. Moore, *Prose and Verse hitherto unpublished*, London 1878. — § 312, II. Reading liegt nicht in Wiltshire, sondern in Berkshire. — § 313 (S. 374, Z. 17) lies Walt Whitman. — S. 377. Tennyson ist bekanntlich im selben Jahre wie Gladstone und Darwin, also 1809, geboren. Aufser den hier aufgeführten Schriften über ihn kommen noch in Betracht: W. E. Wace, *A. Tennyson, his Life and Works* (Edinburgh 1881); J. Ch. Collins, *Illustrations of Tennyson* (London 1891); E. C. Tainsh, *A Study of the Works of Alfred Lord Tennyson* (London 1893); H. Littledale, *Essays on Lord Tennyson's Idylls of the King* (London 1893). — § 315, III. In England gilt nicht Esmond, sondern The Newcomes neben Vanity Fair als Thackerays Meisterwerk.[1] — S. 388. Hier ist der feinsinnige Aufsatz Scherers über Daniel Deronda übersehen (Deutsche Rundschau X, 240; Kl. Schr. II, 124).

Im Register fehlen Lord Berners § 93, Anm. 2; Duke of Buckingham S. 283, Anm. 1; Henry James S. 381, IV; Judith § 27; Lingard S. 331, Anm.; Sir Perceval § 107, Anm. 1; Th. Sprat § 231; Ywain and Gawain § 86, Anm. 2.

Trotz dieser Lücken und Mängel ist das Buch als ein nützliches und empfehlenswertes Hilfsmittel beim Studium zu bezeichnen.

Berlin. Georg Herzfeld.

The Handsome Humes. By William Black. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894 (Collection of British Authors, Vols. 2959 and 2960). 294 und 285 S. kl. 8. M. 3,20.

In *The Handsome Humes* bietet William Black (vgl. über ihn zuletzt Archiv XC, 431 f.) ein Seitenstück zu seinem *Stand Fast, Craig Royston!* (vgl. Archiv LXXXVII, 100 f.). Sidney Hume, Fellow von All Souls' in Oxford, verliebt sich nicht in Lady Helen Yorke, wie seine Mutter und diese selbst es wünschen, sondern in Anne Summers, die mit ihrem Vater, einem früheren Preiskämpfer und späteren *Book-maker*, in grofser Zurückgezogenheit in der Nähe von Henley lebt. Anne liebt ihn wieder, trotzdem auch Dick Erridge, ein reicher Bewunderer ihres Vaters, mit dessen Zustimmung um sie wirbt. Sidneys Mutter hat gegen Anne an sich nichts einzuwenden, wohl aber alles gegen die Vergangenheit ihres Vaters, trotzdem ihm durchaus nichts Unehrenhaftes nachzuweisen ist. Dieser hört zufällig ihre Unterredung mit seiner Tochter an und findet es daher geraten, um dem Glück Annes nicht hinderlich zu sein, spurlos zu verschwinden, indem er vorgiebt, sein Leben mit seiner Tochter habe ihn nicht befriedigt. Anne verfällt vor Aufregung in eine Krankheit, wird

[1] [Von einem einheitlichen Urteil darf man schwerlich reden. J. Z.]

dann aber eine sehr glückliche Frau und Mutter. Ihr Vater ist ungesehen drei Wochen lang Zeuge ihres Glückes und will nun für immer nach Australien. Allein er findet vorher seinen Tod, da er Einbrecher in Annes Haus verfolgt. Ich gebe *The Handsome Humes* unbedingt den Vorzug vor *Stand Fast, Craig Royston!*, aber der neue Roman kommt *Donald Ross of Heimra* (vgl. Archiv LXXXVII, 320) an Wert nicht gleich, geschweige denn Blacks früheren schottischen Erzählungen (vgl. Archiv LXXXV, 98). Sprachlich aufgefallen ist mir II, 130 das letzte Wort des Satzes *Surely there must be some intervention, coming from somewhither?* Statt *somewhither* erwartet man nach *from* doch *somewhere*. J. Z.

Dodo. A Detail of the Day. By E. F. Benson. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894 (Coll. of British Authors, Vol. 2961). 303 S. kl. 8. M. 1,60.

Dodo ist in der Originalausgabe vor ungefähr einem Jahre erschienen. J. A. Noble faſst in der *Academy* vom 15. Juli 1893 (S. 49 a) sein Urteil über den Roman in die Worte zusammen *It is certainly not likely that 1893 will give us another book as sparkling as 'Dodo'*, und nach dem rückwärtsblickenden Aufsatz *English Literature in 1893* im *Athenæum* vom 4. Januar 1894 (S. 18 c) ist *Dodo* einer von den zwei Romanen des vergangenen Jahres *which have made the greatest popular success:* freilich sei der Grund des Erfolges bei dem vorliegenden hauptsächlich zu suchen in *the audacity with which it brought real people, people in "society", on the public stage.* Das wird wohl richtig sein, indessen auch, wer, wie ich, nicht im geringsten weiſs, welche wirklichen Persönlichkeiten als Modelle gedient haben, verfolgt die Handlung des Romans mit groſser Spannung, wenn auch nicht ohne Ingrimm auf die herzlose Heldin. Die von allen Männern angebetete, aber auch von allen Frauen entzückend gefundene Dodo Vane heiratet nicht den armen Jack Boxton, obwohl sie ihn in ihrer Art liebt, sondern seinen reichen Vetter, Lord Chesterford, bietet aber nach etwa einem Jahre Jack an, mit ihm durchzugehen, was dieser indessen zurückweist. Das hält ihn aber nicht ab, da ihr Mann bald darauf bei der Jagd den Hals bricht und er nun selbst Lord Chesterford wird, sich mit ihr zu verloben. Allein einige Wochen vor dem zu ihrer ehelichen Verbindung in Aussicht genommenen Tage heiratet Dodo heimlich den österreichischen Fürsten Waldenech. Der Schluſs kommt mir etwas übers Knie gebrochen vor.

J. Z.

A Gentleman of France; being the Memoirs of Gaston de Bonne, Sieur de Marsac. By Stanley J. Weyman. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894 (Coll. of British Authors, Vols. 2962 and 2963). 278 und 271 S. kl. 8. M. 3,20.

A Gentleman of France schlieſst sich an des Verfassers *The House of the Wolf* (Archiv LXXXV, 444) und *The Story of Francis Cludde* (Archiv LXXXVIII, 114; vgl. auch 446) würdig an. Wie bei den älteren Werken

Weymans, haben wir es bei dem neuen mit einem Ich-Roman zu thun aus den religiös-politischen Kämpfen des sechzehnten Jahrhunderts. Wir befinden uns diesmal, wie in *The House of the Wolf*, beständig auf französischem Boden: die Handlung spielt sich ab vom Dezember 1588 bis zum August 1589; sie beginnt kurz vor der Ermordung des Herzogs von Guise (23. Dezember) und schliefst mit der Thronbesteigung Heinrichs IV. (2. August), der den Helden durch ein hohes Amt für einen Dienst belohnt, von dem es zweifelhaft war, ob er ihn je anzuerkennen im stande sein würde. Dem bereits vierzigjährigen Gaston de Marsac, über den nach dem Tode des Prinzen Condé schlimme Tage gekommen, war von Heinrich von Navarra der Auftrag geworden, die von dem Vicomte von Turenne gefangen gehaltene Mademoiselle de la Vire zu befreien und zu dem Baron de Rosny nach Blois zu bringen: dabei durfte aber der Auftraggeber aus Rücksicht auf den Vicomte nicht bekannt werden, sondern die Befreiung des Fräuleins sollte als eine Entführung gelten, was dann schliefslich um so leichter ging, als Marsac und das Fräulein einander bald liebten. Es würde zu weit führen, auf die vielen spannenden Abenteuer einzugehen, die Marsac bei der Entführung und der späteren Beschützung des Fräuleins erlebte: es sei nur erwähnt, dafs sich Heinrich III. infolge der Enthüllungen des Fräuleins nicht Turenne, sondern Heinrich von Navarra näherte, und dafs dieser nach seiner Thronbesteigung als Anlafs zu seiner Auszeichnung Marsacs den Umstand benutzen konnte, dafs dieser ihm zuerst die Nachricht von dem Mordanfall auf Heinrich III. gebracht. Nach alledem kann auch dieser Roman des Verfassers aufs wärmste empfohlen werden. J. Z.

Novel Notes. By Jerome K. Jerome. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894 (Coll. of Brit. Authors, Vol. 2967). 279 S. kl. 8. M. 1,60.

Ich kann mich über dieses neue Buch des Verfassers von *Three Men in a Boat*, *The Idle Thoughts of an Idle Fellow* (Archiv LXXXVIII, 107 f.) und *Diary of a Pilgrimage* etc. (Archiv LXXXIX, 348 ff.) kurz fassen, da von den zwölf Kapiteln, in die es zerfällt, zehn in dem *Tauchnitz Magazine* erschienen und deshalb von mir schon früher erwähnt worden sind. Kap. III ist = *T. M.* XIII, 16 ff. (vgl. Archiv LXXXIX, 432); Kap. IV = *T. M.* XII, 41 ff. (vgl. Archiv LXXXIX, 359); Kap. V = *T. M.* XV, 8 ff. (vgl. Archiv XC, 205); Kap. VI = *T. M.* XVI, 18 ff. (vgl. Archiv ebenda); Kap. VII = *T. M.* XVII, 50 ff. (vgl. Archiv XC, 206); Kap. VIII = *T. M.* XVIII, 27 ff. (vgl. Archiv XC, 319); Kap. IX = *T. M.* XIX, 21 ff. (vgl. Archiv ebenda); Kap. X = *T. M.* XX, 23 ff. (vgl. Archiv XC, 440); Kap. XI = *T. M.* XXI, 12 ff. (vgl. Archiv XC, 441); Kap. XII = *T. M.* XXII, 19 ff. (vgl. Archiv XCI, 95). Die beiden ersten Kapitel sind in ganz derselben Art gehalten. Bei der Zusammenstellung der Plaudereien zu einem Buche hat der Verfasser nur geringe Änderungen vorgenommen, soweit ich beide Abdrücke verglichen habe. Während z. B. *T. M.* XIII, 16 zu lesen ist *We had a deal of trouble with the heroine of*

our contemplated novel, heifst es im Buche S. 68 *We had much trouble with our heroine.* Die nähere Bestimmung zu *heroine* war nur für den Einzelartikel notwendig: aufserdem aber hat es Jerome für gut befunden, das nachlässige *a deal* durch *much* zu ersetzen. Unverständlich geworden ist durch das Streichen eines Satzes der Anfang von Kap. XI, das S. 238 f. beginnt mit *Said Brown one evening, "There is but one vice, and that is selfishness". — Jephson was standing before the fire lighting his pipe. He puffed the tobacco into a glow, threw the match into the embers, and then said: "And the seed of all virtue also."* Der letzte Satz schliefst sich an nichts im Vorhergehenden an. In *T. M.* XXI, 12 aber sagt Brown auch noch *Selfishness is the seed of all sin,* und dann ist natürlich alles in Ordnung. Wie dieser Satz gestrichen werden konnte, ist mir unerklärlich. Der Anachronismus, dafs das Eiserne Kreuz im Kriege von 1866 verliehen worden sei, ist S. 271 ebenso zu finden, wie *T. M.* XXII, 24. Wer eine leichte, witzige Lektüre wünscht, greife nach dem Buche. J. Z.

Ships that pass in the Night. By Beatrice Harraden. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894 (Collection of British Authors, Vol. 2968). 263 S. kl. 8. M. 1,60.

Beim Durchsehen der letzten Bände des *Athenæum* habe ich nur ermitteln können, dafs Beatrice Harraden im Jahre 1889 ein sehr gelobtes Kinderbuch mit dem Titel *Master Roley* veröffentlicht hat. In dem Nachtrage zu Allibone ist ihr Name nicht zu finden. Die vorliegende Erzählung ist in der Originalausgabe schon vor Jahresfrist erschienen. Sie zerfällt in zwei Teile: der erste, der bei weitem umfangreicher ist, spielt in einem Petershof genannten Schweizer Winterkurorte für Schwindsüchtige, der zweite in London. Die Lehrerin Bernardine Holme, die auch Artikel für Zeitungen schreibt, in socialistische Versammlungen geht und an politischen Debatten teilnimmt, wird plötzlich krank und sucht, von niemandem begleitet, in Petershof Heilung. Der Zufall weist ihr an dem englischen Tische des Kurhauses den Platz neben Robert Allitsen an, der schon seit nahezu sieben Jahren in Petershof ist und allgemein *The Disagreeable Man* heifst. Der Leser ahnt bald, dafs das, was ihm seinen Beinamen verschafft hat, nur angenommen ist, und dafs in der rauhen Schale ein vortrefflicher Kern steckt. Im Verkehr mit ihm gehen Bernardine die Augen auf über ihre bisherige Selbstsucht, und ihre Einsicht wird sogleich in That umgesetzt, indem sie sich eines Sterbenden liebevoll und verständig annimmt, den seine eigene Frau sträflich vernachlässigt. Natürlich lieben sich Bernardine und Allitsen, aber selbst, da Bernardine nach Ablauf des Winters, vollständig hergestellt, nach England zurückkehrt, schweigt Allitsen, ja, er überläfst es sogar dem Portier des Kurhauses, sie nach dem Bahnhof zu bringen. Zwei Tage später schreibt er zwar eine Liebeserklärung nieder, aber er schickt sie nicht ab, sondern zerreifst sie. Bernardine lebt nun wieder bei ihrem Oheim, einem Londoner Antiquar, und selbst diesem Sonderling, der sich

nicht leicht durch irgend etwas vom Lesen seines Lieblingsschriftstellers Gibbon abbringen läfst, wird es bald klar, dafs seine Nichte sich sehr zu ihrem Vorteil verändert hat. Allitsens Äufserung eingedenk, dafs es nützlicher sei, alte Bücher abzustauben, als neue zu schreiben, nimmt sie sich des verwahrlosten Buchladens an, aber freilich hindert sie das nicht, an ein eigenes Buch zu denken. Am Tage, nachdem sie es angefangen, erscheint Allitsen. Seine Mutter, der zuliebe er bisher sein Leben durch den Aufenthalt in Petershof erhalten hat, ist gestorben, und er will nun nicht mehr dahin zurückkehren. Da bittet ihn Bernardine, in Zukunft ihretwegen weiter zu leben, und er verspricht dies und entfernt sich mit der Erklärung, dafs er am nächsten Tage wiederkommen werde, da er ihr das eine oder das andere zu sagen habe. Aber noch an demselben Tage wird Bernardine bei einem Ausgange überfahren und stirbt in einem Krankenhause, aber nicht ohne einen Grufs an Allitsen hinterlassen zu können, der auch von ihrem Oheim, dem gegenüber sie vor Allitsens Ankunft ihr Herz ausgeschüttet, erfährt, dafs sie ihn geliebt habe. Allitsen geht nach Petershof zurück. — Ich habe die Erzählung mit grofsem Interesse gelesen. Ob freilich der Charakter des *Disagreeable Man* ganz naturgetreu sei, möchte ich bezweifeln. Im allgemeinen ist aber gerade die Charakterzeichnung sehr zu loben, nicht minder aber auch der knappe Stil. Weniger nach meinem Geschmacke ist der Inhalt. Hoffentlich führt uns die Verfasserin in zukünftigen Werken unter Gesunde und verschmäht einen solchen plumpen *deus ex machina,* wie das Überfahrenwerden Bernardines. Hoch rechne ich es aber Miss Harraden an, dafs sie S. 85 den Mut hat, auf die Frage *It does not matter about prayers and the Bible, and all that sort of thing?* ihre Heldin antworten zu lassen *I don't think it matters. I never have thought such things mattered. What does matter, is to judge gently, and not to come down like a sledge-hammer on other people's failings.* In Bezug auf den Titel bemerkt die Verfasserin in der Vorrede zur Tauchnitz-Ausgabe, dafs sich ihr die vor vielen Jahren gehörten Worte *Ships that pass in the night, and speak each other in passing* u. s. w., als sie den Schlufs schrieb, so nachdrücklich aufdrängten, dafs sie ihnen den Titel entnahm: erst später erfuhr sie, dafs sie Longfellows *Tales of a Wayside Inn* entstammen. J. Z.

Ordförrådet i de älsta isländska handskrifterna leksikaliskt ock gramatiskt ordnat av Dr. Ludvig Larsson. Lund (Sweden), Hjalmar Möller.[1] 6. VI. 438 S. 4.

Der schwedische Gelehrte L. Larsson ist als Herausgeber von unübertroffener Akribie rühmlich bekannt. Während einer langen Reihe von Jahren hat er sich neben seiner Editorenthätigkeit dem vorliegenden Werke gewidmet, zu dessen Ausarbeitung kaum ein zweiter die erforder-

[1] [Das Buch ist, obwohl schon 1891 erschienen, erst vor kurzem der Redaktion von dem neuen Verleger zugeschickt worden.]

lichen Eigenschaften besessen hätte. Es ist ein 'altisländischer Sprachschatz': was aus den ersten zwei Menschenaltern des erhaltenen isländischen Schrifttums an Formen auf uns gekommen ist, wird in erschöpfender Vollständigkeit gebucht. Von den Handschriften, die man vor das Jahr 1250 zu setzen pflegt, sind nicht herangezogen die Gregorhomilien (AM. 677 4°) und die Fragmente der Olafssage (Reichsarchiv in Christiania), die den Umfang des Buches beträchtlich angeschwellt, die Arbeitszeit wohl um ein paar Jahre verlängert hätten; andererseits sind von dem *Reykjaholts máldagi* auch die jüngeren Teile aufgenommen.

Dieser Thesaurus, der das Gebiet der Bedeutungslehre nicht betritt und die Sprache ganz von der formalen Seite behandelt, thut in erster Linie unserer Kenntnis der Orthographie grofse Dienste. Nicht scharf davon zu trennen sind die Fragen der Lautform: wie oft man im Zweifel sein kann, ob eine Erscheinung der wirklichen Sprache oder aber der Buchstabenwahl eines Schreibers zuzuweisen sei, zeigt die Kontroverse zwischen Noreen und Finnur Jónsson in den letzten Heften des *Arkiv f. n. Fil.*: eine so solide Statistik wie die des vorliegenden Werkes kann in derartigen Fragen allein einen Entscheid ermöglichen. Natürlich geht auch die Formenlehre nicht leer aus; ihr und der Stammbildungslehre kommt zumal der Anhang (S. 422 ff.) zu gute, der auf 15 Seiten das Wortmaterial nach grammatischen Kategorien wiederholt. Dem Syntaktiker kommt Larsson entgegen, indem er die Rektion der Präpositionen, den Modus bei den Konjunktionen angiebt ('Kasus unsicher' hat nur den Sinn, dafs die Nomina in den betreffenden Fällen gleichlautenden Dativ und Accusativ u. s. w. haben).

Als eine kleine Unzuträglichkeit für den Benutzer kann es sich mitunter erweisen, dafs Larsson innerhalb der einzelnen Artikel nach den Kasus, Numeri, Personen vorschreitet: wenn man also, z. B. unter *dǿma*, die Wiedergabe des ǿ verfolgen will, trifft man die Spielarten *eó eo* ǿ ø ǫ *o* nicht geordnet nebeneinander, sondern über die verschiedenen Formklassen hin zerstreut; oder unter *neequerr* hat man die drei Formen *nec-*, *nøc-*, *nac-* aus den einzelnen Kasus zusammenzusuchen. Indessen sieht man ein, dafs wegen der zahlreichen Vokabeln, bei denen sich die Wurzel im Zusammenhange mit der Endung wandelt, kein anderes Einteilungsprincip zu empfehlen wäre. Und so kann man dem vorzüglichen Werke, das bei den Fachgenossen das verdiente Lob gefunden hat und bei Sprachuntersuchungen wie bei Editionen ein nie versagender Ratgeber ist, auch im Hinblick auf bequeme Benutzbarkeit das Beste nachsagen.

Berlin. A. Heusler.

Emil Jonas, Resa i Sverige. Sprachführer für Deutsche in Schweden. Praktisches Handbuch der schwedischen Umgangssprache. Berlin, F. A. Herbig, 1893. X, 180 S. kl. 8. M. 1,60.

Wer sich etwa durch die hübsche Ausstattung und den billigen Preis des Buches veranlafst sehen sollte, es zum Studium der schwedischen

Sprache zu kaufen, wird im Lande selbst bald merken, dafs er sich einem höchst unzuverlässigen Reiseführer anvertraut. Zwar hat der Verfasser nach dem Vorwort Plœtz' *Voyage à Paris* zum Muster genommen und den Plan gar nicht übel durchgeführt, aber im einzelnen strotzt das Werk von Druckfehlern sowie groben und gröbsten Sprachschnitzern und Danismen. Der Sprachführer soll 'unmittelbar aus dem lebendigen Verkehr und dem Leben selbst' geschöpft haben, wie im Vorwort behauptet wird, um 'soviel wie möglich über Land und Leute zu informieren und praktische Andeutungen und Anleitungen für die Reise ... zu geben'. Er zerfällt in zwei Teile, Vokabular und Gespräche, beide sachlich und nach den jeweiligen Bedürfnissen der Reisenden geordnet. Das darüber orientierende Inhaltsverzeichnis enthält schon gleich grobe Fehler: *vekodagarne* (st. *vecko-*), *månnadernes* (st. *månadernas*), *midnat* (st. *-natt*), *bergbruket* (st. *bergs-*), *sationen* (st. *stationen*), *Droschkor* (st. *droskor*), *bankör* (st. *bankir*). Es folgt eine 'Anleitung zur Aussprache' auf 1¼ Seiten, voll von Oberflächlichkeit und Flüchtigkeit. Von *e, k, lj, dj* ist gar keine Rede — '*d* lautet stets sehr wenig' —, *skjorta* soll *schorrta* gesprochen werden (st. *schūṭa*), *fnasker* (l. *fnaskar*) wie *fransker*! Die folgende, ebenso lange, Abhandlung über Artikel, Genitiv, Hilfszeitwörter ist ein würdiges Seitenstück dazu: *bok* 'Buche' pl. *bockar, den julle*[1] (st. *jullen*), *det bröd* (st. *brödet*), *de kaffebönor* (st. *kaffebönorna*). Der unbestimmte Artikel soll für m. f. *en* 'oder *n*' (?) sein, fürs n. *et* (l. *ett*); *båning* ist eine Vermischung von *boning* und *våning* 'Wohnung'.

Wir wenden uns zum Vokabular. Da lesen wir Seite 1 *binnenhamn* (st. *inre h.*), *biljettlukan* (st. *-luckan*), *bagbord* (st. *babord*), Anm. 1 *uträtta* (st. *-rättar*); S. 2 *maskinrumet* (st. *-rummet*), *flaggstake* (nicht schwed.), *stryeka* (st. *stryka*), *privet* (st. *klosett*), *segelet* (st. *seglet*), *hjulkassan* (st. *-huset*), *ankeret* (st. *ankaret*); S. 3 *handkläde* (nicht schwed.), *jag f ö l a r mig illa* (st. *känner; föla* heifst nicht 'fühlen', sondern 'fohlen', 'ein Fohlen werfen'!), Anm. 4 *bräd* (st. *brädd*), *tömna* (st. *tömma*), *trättkar* (st. *-fat*); S. 4 *mulenet* (st. *mulet*), *blåsar* (st. *blåser*), *stilje* (st. *stiltje*), Anm. 3 *betäckas* (st. *betäckes*); S. 5 *töken* (st. *töcken*), *läggar* (st. *lägger*), Anm. 2 *åskeld* 'Blitz' (st. 'durch Blitz verursachte Feuersbrunst'), *Åktethor* (st. *Åke-*), Anm. 4 *skyll* (st. *skull*), *dyd* (st. *dygd*), Anm. 6 *lägga sitt hufvud i blöt* (soll heifsen: 'sich den Kopf zerbrechen'; es ist das dän. *lægge hovedet i blød*, wofür man aber hier sagt *bråka sin hjärna*!); S. 6 *gyngar* (st. *gungar*), *krängar* (st. *kränger*), *rankar* (st. *rullar*), *kommar* (st. *kommer*), *däm* (st. *dam*), *ett skur* (st. *en*), *stråk* 'Strichregen' (bedeutet 'Strich'; 'Verkehr'); S. 7 *emot östan* (st. *öster*), *utsjö* (giebt's nicht), Anm. 3 *fik* (st. *fick*); S. 8 *bangårdsförstandare* (st. *-föreståndare* — der Bahnhofsvorsteher oder -inspektor heifst übrigens *stationsinspektor* —), *famil-* (st. *familje-*), *pollet* (st. *polett*), Anm. 3 *da* (st. *då*); S. 9 *vagndörren* (st. *vagns-*), *kupéen är upptaget* (st. *-tagen*), *ar* (st. *är*) *helt* (!) *fullt* (st. *full*), 'bestellt': *beställdt* (nicht schwed.),

[1] Nur Dichter wie Tegnér brauchen solche dem Deutschen entlehnte Verbindungen.

upptagit (st. *upptaget*), 'Heizer': *fyrbotare* (st. *eldare*), *blandade tåg* (st. *blandadt*); S. 10 *ankommar* (st. *-kommer*), *anländar* (st. *-länder*), *20 minuter uppehåll* (st. *minuters*), *tåget är försenad* (st. *-senadt*), *förta* (st. *första*), *signalet* (st. *signalen*), *Var god att* (st. *och*) *stiga* (st. *stig*) *på*; S. 11 *en* (st. *ett*) *cigarretui*; *cigarrtaska* ist schlimm, den *taska* bedeutet jetzt (vulgär) nur 'scrotum'! Man hat das Wort nur noch in *taskspelare*.

Der Leser wird genug haben, wenn ich jetzt schliefse, und mir recht geben, wenn ich jedermann ausdrücklich vor einem solchen Sprachführer warne.

Göteborg. F. Holthausen.

Gustav Körting, Der Formenbau des französischen Verbums in seiner geschichtlichen Entwickelung (Formenlehre der französischen Sprache, I. Band). Paderborn, Ferd. Schöningh, 1893. LVI, 378 S.

Wie im Vorworte S. III angedeutet wird, war es die Absicht des Verfassers, den Studierenden der romanischen Philologie ein Buch von vorzugsweise pädagogischem Werte in die Hand zu geben, und es darf unumwunden anerkannt werden, dafs das Werk in der Gestalt, in der es hier erscheint, die akademischen Vorlesungen des Verfassers, aus denen es hervorgegangen, in glücklichster und erfolgreichster Weise ersetzen wird. Durchweg wird das Bestreben deutlich, eine übersichtliche Kenntnis aller einschlägigen Fragen zu vermitteln; die bereits vorhandene Litteratur wird, soviel ich sehe, im ganzen vollständig herangezogen. Überall bekundet sich das Bemühen, über schwierige, der Lösung noch harrende Probleme Licht zu verbreiten, und, dafs bei diesen Versuchen eine volle, wissenschaftlich und methodisch durchaus sichere Beherrschung des Gegenstandes zu Tage tritt, bedarf bei dem Namen des Verfassers wahrlich nicht erst ausdrücklicher Bestätigung. Wenn der Verfasser in seiner Vorbemerkung hervorhebt, dafs ihm keineswegs eine die französische Konjugation in ihrem Entwickelungsgange nach allen Richtungen hin erschöpfende Darstellung als Zweck seines Buches vorgeschwebt habe, dafs vielmehr 'nur' das erörtert werden sollte, was die Deutung des specifisch neufranzösischen Formenbestandes zu fördern sich eignete, so mufs ich demgegenüber feststellen, dafs er die selbstgezogenen Schranken zwar nicht überall, doch häufig genug durchbricht und Materien erörtert, die in einem unmittelbaren Zusammenhange mit der heutigen Sprache nicht mehr gedacht werden können. Dieses Urteil schliefst keineswegs einen Vorwurf ein, im Gegenteil, durch die eingehende Betrachtung auch ferner liegender Gegenstände gewinnt die Darstellung an Tiefe und Überzeugungskraft, ja man wird sogar behaupten können, dafs bei der Vielgestaltigkeit der neufranzösischen Konjugation jede streng wissenschaftliche Behandlung der letzteren ohne intimste Erforschung der alten Verhältnisse unmöglich ist, und läfst sich denn in linguistischem Sinne überhaupt von einer eigentlich neufranzösischen Konjugation reden?

Behält man insbesondere die lehrhafte Tendenz des Körtingschen Buches im Auge, so wird gewifs jeder, dem es bei der Ausbildung der studierenden Jugend neben der Sicherheit auf philologischen Einzelgebieten auch um nicht gerade oberflächliche Beschlagenheit in allgemeinen sprachwissenschaftlichen Fragen zu thun ist, die von Körting gewählte Methode mit Freude begrüfsen. Bei ihm erscheint das Französische als eines der letzten Glieder aller Sprachbildung überhaupt, als ein Mikrokosmos im Universum. In einem längeren Aufsatze (S. XIII—LVI) giebt Körting eine Übersicht über die der allgemeinen Sprachwissenschaft zu Grunde liegenden Principien, die, klar und bündig geschrieben, mit grofsem Nutzen gelesen werden wird. Er schildert die Entstehung des Lautes und des Lautbildes, den Fortschritt des letzteren zum 'Wort', welches als Ausdruck für ein Ding, an dem die Dreiheit von Substanz, Erscheinung und Kraft von dem im Ursprunge wenig entwickelten menschlichen Intellekte noch als ungeschieden aufgefafst wird, zunächst als 'Wurzel' erscheint, um auf einer höheren Stufe geistigen Fortschrittes nach vollzogener Analyse zum 'Wortstamm' zu werden. Aus dem mit einem Suffix versehenen Wortstamm ergiebt sich dann das 'Wort' schlechtweg, oder vielmehr die 'Wortform', also den drei genannten an dem Dinge wahrgenommenen Erscheinungsformen entsprechend, das Substantivum, Adjektivum und Verbum. Im Zusammenhange damit werden die Wortkategorien des Adverbiums und des Pronomens ihrem Ursprunge und ihrem Wesen nach eingehend untersucht.

Besonders ansprechend ist mir der Abschnitt erschienen, in welchem Körting die Wege und Mittel schildert, unter deren Anwendung sich die Verknüpfung der aus der sinnlichen Wahrnehmung abstrahierten Begriffe zu Urteilen und dieser wieder zu Urteilskomplexen (Perioden) vollzogen hat. Da zu den Mitteln, mit denen die arischen Sprachen solche begrifflichen Beziehungen zur Anschauung bringen, vorzugsweise die Flexion gehört, so ist mit der Erörterung dieser Seite der Frage der Übergang zu der eigentlichen Aufgabe, die sich der Verfasser gestellt hat, gegeben. Die romanischen Sprachen gehören infolge ihrer Neigung zur Umschreibung der alten synthetischen Flexionsformen zu den analytischen Sprachen, eine Kennzeichnung, die, so berechtigt sie, vom rein romanischen Standpunkte aus betrachtet, erscheinen mag, innerhalb des Rahmens der allgemeinen Sprachwissenschaft angesehen, sich sofort als unzulässig erweist, da die zur Umschreibung dienenden, im Anfang selbständigen Elemente, genau analog den zu der alten Synthese verwendeten, wieder zu Suffixen oder Präfixen herabsinken. Ich meinerseits sehe allerdings zunächst nur eine Neigung zu diesem Herabsinken, und deshalb mufs ich auch Einspruch erheben gegen die Art, wie Körting das Vorhandensein dieser Entwickelung für das Französische begründet. Ich kann ihm (S. XLVIII) nicht zugeben, dafs *j'ai donné, j'avais donné* u. s. w. bereits als synthetische Verbalformen empfunden würden und demgemäfs auch als ein Wort (*jaidonné, javaisdonné*) geschrieben werden müfsten. Denn die Flexionslosigkeit des Part. Perf. ist doch eben nur bei dem Prädikat fol-

gendem Objekte sakrosankt geworden. Wenn man nun auch zugiebt, dafs in einem Satze mit dem Verbum vorangestelltem Objekte, wie *la lettre que j'ai lue,* nur einem Sprachpedanten beikommen kann, die zwischen *que* (= *la lettre*) und dem Particip obwaltende syntaktische Beziehung durch eine besondere Betonung des *u* oder gar durch Aussprechen des auslautenden tonlosen *e* von *lue* zur Geltung zu bringen, so wird man doch nicht bestreiten können, dafs in Sätzen, wie *la lettre que j'ai écrite* oder *je les ai écrites,* jene Beziehung ebenso energisch wie harmlos zum Ausdruck kommt. Körting hat S. 80 und 356 ff. seine Idee weiter ausgesponnen und angenommen, dafs in dem Satze *j'ai lu ce livre* das Particip nicht wie im lateinischen *habeo istum librum lectum* als prädikative Bestimmung zu dem von *habeo* abhängigen Objekte, sondern vielmehr *livre* als Objekt zu *j'ai* + *lu* oder besser zu *lu* allein aufzufassen sei, das die Handlung des Lesens allein ausdrückende *lectum* also aktive Bedeutung erhalten habe, während *habeo* von seiner ursprünglichen Stellung als Begriffsverbum zum Hilfsverbum und als solches schliefslich zu einem blofsen 'Modal- und Personalexponenten' herabgesunken sei. Stellt nun schon die fakultative Veränderlichkeit des Particips diese Entwickelung in Frage, so bleibt hier noch eine andere Auffassung der Sachlage zu beachten, bei welcher die Geltung von *j'ai lu* in *j'ai lu la lettre* als syntaktischer Konstruktion vollständig gewahrt erscheint. Im Anschlufs an seine Bemerkungen zu *il est des gens* deutet nämlich Tobler, Beiträge S. 193, die Nichtkongruenz des Part. Perf. mit dem nachgestellten Objekte aus dem in solchen Fällen bei dem Redenden zunächst vorhandenen Mangel an Bewufstsein, von welcher grammatischen Beschaffenheit denn das letztere sein werde. Ich habe dem nur hinzuzufügen, dafs diese Bewufstlosigkeit allerdings den Anstofs zur Synthese geben kann, aber, ehe die Unveränderlichkeit des Particips nicht für alle Fälle obligatorisch geworden ist, kann davon nicht die Rede sein. Auch Ph. Thielmanns Äufserung zu dem Problem (Arch. lat. Lex. II, 547), auf die ich hier noch hinweisen möchte, ist der Körtingschen Anschauung wenig günstig. Er schreibt das flexionslose Particip, wie es sich schon bei Jordanes und Oribasius findet (z. B. *intra septa castrorum quam plaustris vallatum habebat,* Jord. S. 112, 1 M, oder *hæc omnia probatum habemus,* Oribasius, Syn. 7, 48), dem häufigen Auftreten neutraler Formeln wie *compertum, auditum habeo* zu, verweist dann aber auch auf Ciceros *cohortes ... ad me missum facias,* Att. 8, 12 B, wo er jede Emendation, sowie die Erklärung von *missum* als Supinum ablehnt.

Ebenso verfrüht ist meines Erachtens Körtings Annahme (S. 94 Anm., S. 103 und mit besonderer Entschiedenheit S. 104), dafs die den Verbalformen vorgesetzten Personalpronomina nur noch den Wert von Präfixen hätten, *j'aime* also mutatis mutandis = *amo* sei. Was *je, tu, nous, vous, on* betrifft, so könnte man dies für alle diejenigen Fälle zugeben, in denen diese Pronomina nicht durch andere Bestandteile der Rede (*ne, en, y,* Cas. obl. des unbetonten Pron. Pers.) vom Verbum getrennt werden. Indefs ist für *il, elle, ils, elles* Körtings Theorie durchaus unannehmbar,

da sie, abgesehen von den auch für *je, tu* etc. geltenden Gründen, einerseits durch Substantiva ersetzt werden können und dann schwinden, und andererseits doch selbst insofern höhere Wertschätzung beanspruchen dürfen, als sie, wie schon die Unterscheidung von *il* und *elle* zeigt, an Stelle von Seienden gebraucht werden, deren Wesen durch verschieden geartete begriffliche Merkmale für jeden einzelnen Fall genau bestimmt ist. Wie sind ferner mit Körtings Anschauung Satzbildungen zu vereinigen, wie *reste à faire observer ..., suivent les cas où ..., ne peuvent être élus sénateurs que les maréchaux de France?* Man wird doch *il aime* nicht gleichstellen wollen mit *s'enfuir,* wo das heterogene ausdrucksvolle Element *en* infolge naheliegender Vertauschung von *inde* mit *in* ein für allemal zum fast bedeutungslosen Präfix sich verflüchtigt hat — ein Vorgang, zu dem übrigens auch *s'en aller* neigt; vgl. *Tout à l'heure je me suis en allée,* Zola, Pot-Bouille S. 296 —, so dafs, wie aus Littrés Warnung svv. hervorzugehen scheint, die Sprache sich bis zu *il s'en est enfui, il s'en est en allé* verirren kann, während es zu einem **mon frère ilaime = mon frère aime* doch wohl noch nirgends gekommen ist.

Bei einer so gearteten Umgrenzung des Begriffes der Formenlehre kann es nicht Wunder nehmen, wenn Körting auch allen denjenigen verbalen Ausdrucksmitteln des Französischen eingehende Betrachtung widmet, die wir als analytische Bildungen aufzufassen gewohnt sind. Auch wer nicht ohne weiteres geneigt ist, die Rückkehr zur Synthese als eine bereits abgeschlossene Thatsache anzusehen, wird bei näherer Prüfung der Sachlage doch nicht umhin können, dem von Körting gewählten Verfahren eine gewisse Berechtigung zuzuerkennen. Die vergleichende Nebeneinanderstellung sämtlicher wie auch immer gestalteter Mittel, deren sich die abgeleitete Sprache im Gegensatz zur Ursprache bedient, könnte leicht als der Inbegriff der Formenlehre aufgefafst werden, wenn man sich entschliefst, über die Schranken des Gebietes der durch Prozesse rein morphologischer Art entwickelten Gebilde hinaus, auch diejenigen Fügungen, die zwar streng genommen noch immer als syntaktische Konstruktionen gefühlt werden, unter der Benennung 'Form' zu begreifen, insofern doch dieselben Ideen, die die alte Sprache unter Anwendung synthetischer Formationen dem Intellekte des Hörenden vermittelte, nunmehr durch analytische Neubildungen in akustische Effekte umgesetzt werden. Es scheint mir belanglos, zu fragen, ob Körting unter Beihilfe solcher Erwägungen auf den von ihm eingeschlagenen Weg gedrängt worden ist; gröfsere Freude bereitet es mir, aussprechen zu dürfen, dafs der hochverdiente Verfasser diesen Teil seiner Aufgabe in glücklichster Weise erfafst und ebenso glänzend gelöst hat. Seine Erörterungen über die überlieferten Formationen des lateinischen Zeitwortes, die sich über die beiden Genera, Aktiv und Passiv, über das Tempus- und Modussystem, über das System der Verbalnomina, die Personalendungen, die Konjugationen, die einzelnen Tempora und Modi verbreiten, und zwar immer dergestalt, dafs ihnen in ausführlichster Behandlung der französische Formenbestand und in kurzen Zügen einerseits die im Altindischen und Griechischen,

andererseits die in den romanischen Schwestersprachen waltenden analogen Verhältnisse vergleichend zur Seite treten, eröffnen einen klaren Ausblick auf die Stellung, die das französische Zeitwort innerhalb der vergleichenden Sprachwissenschaft überhaupt einnimmt. Jeder, dem an einer mehr als oberflächlichen Bekanntschaft mit den hierhergehörigen Fragen gelegen ist, wird hier reiche Belehrung finden und sich der Führung des Verfassers um so zuversichtlicher anvertrauen dürfen, als dieser sich nicht darauf beschränkt, vorhandene Anschauungen wiederzugeben, sondern auch Veranlassung nimmt, seine Kennerschaft gelegentlich durch persönliche Stellungnahme bisher nicht sicher gelösten Problemen gegenüber zu erweisen. Dies geschieht z. B. S. 15 bei der Besprechung des lateinischen Passivums, wo nach Darlegung der von Bopp, Westphal, Zimmer und Windisch abgegebenen Gutachten, die behauptete Gleichartigkeit der Genesis des Passivs im Italischen und Keltischen unter Anführung von ernsthaften Gründen in Abrede gestellt und schliefslich die Rückkehr zur Bopp-Westphalschen Theorie empfohlen wird.

In eine erschöpfende Würdigung sämtlicher Kapitel des Körtingschen Buches an dieser Stelle einzutreten, verbietet sich durch die reiche Fülle des gebotenen Stoffes von selber; doch sei es einer sachlichen Kritik, zu der der Verfasser mit Horazens Worten so freimütig einladet, vergönnt, wenigstens einiges von dem, was nach meinem Ermessen der Ergänzung bedarf oder abweichender Auffassung fähig ist, hier zur Sprache zu bringen.

S. 6, 4 a. Zu *faites moi escouter* = *escoutez* verlohnte sich ein Hinweis auf Ph. Thielmanns Aufsatz, *Facere* mit dem Infinitiv, im Archiv f. lat. Lexikographie III, wo S. 205 Verbindungen wie *implorare faciatis* = *imploretis* aus den Formulæ und Capitularien Karls des Grofsen nachgewiesen und mit dem entsprechenden romanischen Sprachgebrauch vergleichend zusammengestellt werden, wie denn überhaupt der ganze Aufsatz für das Verständnis der Konstruktion von Wichtigkeit ist. — S. 29. Als Belege für die Neigung des Französischen zur 'reflexivischen Auffassung gewisser Handlungen' führe ich aus älterem Sprachgebrauch an *Je me descendi,* Berner Liederhs., Archiv XLI, 363, XXXVII, 3; ... *et se le duc de Bourgoingne se feust condescendu au duc de Savoye* ..., Oliv. d. l. Marche, Mém. I, 263; *ne s'étoient voulu condescendre,* Arch. cur. 349; *se cremir,* Alisc. S. 116. 122; ... *et la s'apparurent quatre gros asnes* ..., Oliv. d. l. Marche, Mém. III, 153; *D'en plus parler je me desiste,* Villon (ed. Prompsault) S. 25. Auch *sourdre,* welches auf französischem Boden ursprünglich doch wohl nur intransitiv ist, wird reflexiv: *(il) batit tant ma dame qu'elle ne se povoit sourdre,* C. Nouv. Nouv. S. 257; *il se ressourdit,* Oliv. d. l. Marche, Mém. III, 318 (*ressourdre* transitiv = *redresser* s. Jean Lemaire ed. Stecher I, 4). — S. 104. Mit *je sons* = 'wir sind' möchte ich zusammenstellen: *Se jou quidaisse ke tu mors ne fussois* (in *-ois* Tirade), Chev. Og. 11215 und schon vorher: *Faire estuet tes voloirs Mais je quidoie pieça que mors fussois,* eb. 11205, wenigstens insofern doch auch hier der Singular des persönlichen Fürwortes mit dem Pluralis

des Verbums verbunden erscheint. — S. 105. Die Frageform *aimé-je* soll aufserhalb der Theorie nie Leben besessen haben. Doch sieht sich Vaugelas (ed. Chassang) I, 343, der *aimé-je, parlé-je* zuzulassen scheint (vgl. *veillé-je?* Rac. Phèdre II, 2), genötigt, gegen Bildungen wie *menté-je, rompé-je* für *mens-je, romps-je,* die sogar bei Hofe erklängen, einzuschreiten, während sein Kommentator Patru unter Berufung auf die Grammaire générale du Port-Royal S. 139 sich für *perdé-je* zu entschliefsen scheint. Vaugelas irrt übrigens, wenn er behauptet, dafs Derartiges bei Schriftstellern nicht begegne. Vgl. *Mais n'entendé-ie pas la fille de mon maître,* R. Garnier (ed. Förster) C 1562; *Nourrice; quel tumulte entendé-je entre vous?* eb. H. 1639. Th. Corneille (zu Vaugelas a. a. O.) verwirft *ne pretendai-ie pas,* welches *dans nos Romans les plus estimez* sehr gewöhnlich sei, zu Gunsten von *ne pretens-je pas.* — S. 119 ζ. Dafs *punins, vendins, funs* für *punîmes, vendîmes, fûmes* sehr wohl möglich sind, zeigen folgende Beispiele: *fesins,* Flor. Blanch. 1069; *pourveins,* Graal 3577; *voussins,* eb. 3578; *poïns* (lat. = *potuimus*), Dial. Grég. 212, 10; *meüns* = *movimus,* Cleom. 12317; *fesins, presins,* GMuis. I, 142. 196; *promesins,* eb. I, 143. 204 (vgl. *nous sons* = *sumus,* eb. I, 221). Auch bei Baudouin de Condé findet man *venins, sentins, ahatins,* s. ed. Scheler, Anm. Bd. I, 426; zu wallonischem *-ins* vgl. Wilmotte, Étude de Dialectologie Wallonne, Rom. 17, 567. — S. 125, Anm. 2. Volkslateinische Betonung **regítis* für *régitis* anzunehmen, ist sehr mifslich (s. meine Studien S. 86—87). Ich halte es daher auch für unzulässig, in den SSBern. stehende Formen wie *conessiz, fuiiz, recoilliz* aus **cognoscítis* u. s. w. zu deuten, wie Körting S. 127 geneigt scheint, anstatt sie als Anlehnungen an *sentiz* = *sentitis,* SSBern. 150, 22; *moriz,* eb. 120, 40; *deueniz,* eb. 45, 9 aufzufassen. Von Körting angezweifeltes **diz* = *dícitis* liegt vielleicht in *beniz* SSBern. 123, 15 vor, wozu man *circoneiz* = *circumcíditis,* eb. 85, 27 vergleichen mag. — S. 126, α. Die Endung *-iez* = *atis* tritt zuweilen da auf, wo streng genommen nur *-ez* statthaft ist: *rendies, entendies,* R. de Moiliens CLIV; *ociez* : *chastiiez,* Förster, Cliges LXII, 15 und besonders Yvain 296, 1667. 8. — S. 127, δ. Vgl. *disis* = *dicite,* Ezechiel S. 9; *faisis* = *facitis,* SSBern. 85, 27 neben *faites,* 93, 26. — S. 147, 203. Dafs *braire* im Afrz. kein Perfektum entwickelt haben soll, ist ein Irrtum. An Belegen scheint es, abgesehen von dem Konj. Imperf. *braisissent,* God. I, 720, freilich bisher gefehlt zu haben. Ich habe mir folgende notiert: *braistrent,* Chron. D. Norm 40839; *Ains cil ne cria ne ne brest* : *trest* (*traxit*), Brut 13105; *Ele bret et cria durement à haut cri,* Doon S. 24; … *et tant brayrent et cryerent* …, Olivier d. l. Marche, Mém. II, 228; Part. Perf. *Tant a a l'uis bret et crié,* Méon II, 222, 194, *comment qu'il ait brait,* GGuiart II, 2582, *qui ait crié et brait,* Establ. de S. Louis III, 5, IV; Imperf. *il breoent et crieient,* Roman van Lancelot, Jonckbloet, II, S. CLXXXIV, *brayoient,* Jean Lemaire, Ill. Gaule liv. I, ch. 43, *brayoit,* eb. liv. II, ch. 21.

S. 141. Die Berechtigung zu dem Kampfe, den Körting gegen die zuerst von Chabaneau gebrauchten Ausdrücke *conjugaisons virantes* und

conjugaisons archaïques unternimmt, kann ich nicht einsehen, da Körting den ursprünglich damit verknüpften Sinn zu verkennen scheint. Gewiſs wird man die Verba auf *-oir, -re* und die nicht inchoativen auf *-ir,* als Träger vielgebrauchter Verbalbegriffe, nicht einfach zu den Toten rechnen dürfen; denn, daſs auch innerhalb ihres Formenbereiches allerhand Wandelungen eingetreten sind, wird nirgends geläugnet. Ebensowenig wird durch das bereits abgeschlossene oder sich doch sichtlich vollziehende Absterben alter Verba auf *-oir* und auf *-re* (auſser *estovoir, manoir* vgl. *maloir* = *malle,* God. V, 125 (?); *oloir* = *olēre,* Parton. 1074, *iolt* : *siolt,* eb. 1073, *ole* : *ole,* Viol. 104, *olent* : *dolent,* Rose (Méon) 3496; *olans,* eb. 20534; *oeire, offendre,* JJourni 618, *il offendi* : *pendi,* eb. 1077, *ostendre,* God. V, 655; *contrire* = *contrire* für *conterere,* eb. II, 283; *sosceivre* = *suscipere* [?] eb. VII, 486; *poirre* = *pēdere,* Rom. XV, 386, 4, Rut. I, 282, *pecs* = *pēditis,* Eust. Moine 1209, *poit* = *pēdit* : *roit* = *rigidum,* Th. Wright, Anecd. litt. 61; *voldre* = *volvere,* Rois 57, 187, *volvoient,* Anglon. Paulusvision bei Ozanam, Dante et la Philos. Cath. 351, 212 gehört wohl zu *volver*; *sourdre, terdre, espardre, despire, aflire* u. a. m.) ein schroffer Gegensatz zu den Zeitwörtern auf *er, ir* geschaffen; denn naturgemäſs sind auch zahlreiche Angehörige dieser beiden Gattungen von dem gleichen Schicksal betroffen worden. Entscheidend aber ist die Thatsache, daſs alle Neubildungen, darunter sogar die von lateinischen Verben auf *re* hergeleiteten Fremdwörter (Studien S. 6 Anm.), dem Vorbilde der ersten oder zweiten (inchoativen) Konjugation folgen, ein deutlicher Beweis, daſs im Sprachbewuſstsein des Franzosen die Flexionsweise dieser Klassen als der eigentliche Typus aller verbalen Biegung lebt und wirksam ist, während die Zeitwörter auf *-re, -oir* und die nicht inchoativen auf *-ir,* wenn auch in sich selbst nicht jeder Weiterbildung unfähig, doch nicht im stande sind, ihre Eigenart anderen bereits in der Sprache vorhandenen oder neu eintretenden Bildungen mitzuteilen: insofern sind sie in Wirklichkeit nichts als fossile Überreste, und ich müſste mich sehr irren, wenn Chabaneau den von ihm gewählten Ausdruck *conjugaisons archaïques* nicht in diesem Sinne verstanden wissen wollte. Nun wird man ja vom Standpunkte der Sprachgeschichte aus einen gewissen Einspruch gegen die hier verteidigte Einteilung nicht zurückhalten können, wenn man bemerkt, daſs sowohl der Typus *-oir* wie der Typus *-re* sich im Altfranzösischen und in modernen Mundarten auch nach auſsen hin als bildungsfähig erwiesen haben. Man denke nur an das Nebeneinander von *recoirre* und *recevoir*; *muevre* und *movoir*; *ramenteroir* = *re* + *ad mentem habere* hat sich völlig an *recevoir* assimiliert (*ramentoif, ramenterons, ramentu* u. s. w.); *desvestoir* habe ich Studien S. 12 Anm. belegt, auch *cremoir* scheint mir sekundär, vielleicht auch *tenoir* (vgl. auſser Studien S. 13 Anm. noch Chev. Og. 1061: *soit, oirs*); sicher *poursuivoir,* God. VI, 311; *sauvoir* = *sauver,* eb. VII, 333; *soldoir* = *soldre,* eb. VII, 450; *amolloir* : *ualoir,* Bern. Liederhs. CDLXXVI, Arch. XLIII, 357. Auch der Typus *-re* hat manchen bleibenden oder vorübergehenden Gewinn zu verzeichnen, vgl. *muire* = *mugire, ruire* = *rugire,* vielleicht auch *bruire*; ferner *circuire,*

fuire, grondre, istre u. s. w.; vgl. Studien 1—18; dann gelegentlich *departire,* God. VII, 422; *servire,* Florimont, Ms. Turin fo. 59d; neben *seavoire, avoire* (Studien S. 13 Anm.), auch *remanoire,* Florimont, B. N. Ms. fr. 24376 fo. 4b. Ferner halte ich *maindre* und *semondre* für sekundäre Bildungen. Denn wären sie ursprünglich, so mangelte jede Erklärung für die Thatsache, daſs in *maindre* nie und in *semondre* nur ganz vereinzelt das interkalierte *d* in andere Formen übertragen erscheint; zu meinen einschlägigen Äuſserungen Ztschr. f. rom. Phil. VII, 56—61 vgl. das nach S. Palaye s. v. in der Picardie und in Auxerre gebräuchliche *semondeuse* = *femmes qui invitent aux convoys,* Journal de Verdun, Oct. 1753, S. 274; ... *la clarté du fleuue semondy et prouoca Alexandre a lauer son corps,* Vauqualin, Hist. d'Alix. bei Jacobs u. Ukert, Beiträge zur älteren Litteratur etc. I, 379; auch die unter dem Namen der Clotilde de Surville gehende litterarische Fälschung kennt *semonde* : *monde,* s. ed. Roujoux et Nodier S. 97. — Ist nun auch mit dem Erörterten eine gewisse Attraktionsfähigkeit der Verba auf *-re* und *-oir* dargethan, so darf man doch den Wert, den die berührten Vorgänge für unsere Frage haben, nicht überschätzen. Der übrigens fast immer nur gelegentlich nachzuweisende Wandel wird sich meist als eine Folge der scheinbaren Zwittergestalt gewisser Gebilde (*tiendre* wegen *tiendrai, amolloir* wegen *amolloi, amolloie, amolloit* u. s. w. von *amolloier*), also nur als Zeuge für ein unsicheres, schwankendes Sprachbewuſstsein auffassen lassen, und bringt man daneben die bedeutsame Thatsache in Anschlag, daſs Neubildungen schlechterdings niemals dem Typus *-re* oder *-oir* folgten, so wird man mehr und mehr dazu gedrängt, die Sachgemäſsheit der Chabaneauschen Terminologie anzuerkennen.

S. 155. Ein Fortschritt von *aime* zu *ame* unter dem Einfluſs des Inf. *amer* läſst sich in der That seit alter Zeit nachweisen. Vgl. auſser den bei Behrens, Unorgan. Lautvertr. S. 25, stehenden Belegen noch die folgenden: *je l'ame* : *je clame,* Gir. Rouss. S. 36; *j'ame* innerhalb der Zeile, eb. S. 50, neben *il aime* S. 69; *s'entr'ament* : *clament,* Rose (Méon) 18954; (*il*) *ame* : *clame,* eb. 9458; (*il*) *ame* : *reclame,* Greban 15376; *je vous ame,* G. Paris, Chans. pop. XVe siècle, XLVIII, 18; *s'il ame,* eb. CXX. In *j'am,* Ysopet I, S. 50. 52, und eb. I, XII, ed. Robert I, S. 55, hat der Herausgeber möglicherweise *am* für *ain* verlesen, denn die zweite Person heiſst hier immer *aimes,* z. B. I, 173. Daſs nun, wie Körting meint, *j'ame* gemieden worden sein soll, weil es mit *âme* = *anima* homonym geworden wäre, kommt mir ebenso unwahrscheinlich vor wie die Annahme, daſs der alte Infinitiv *amer* infolge der Nähe von *amer* = *amarum* aufgegeben worden sei. Dieser vermeintliche Hang zur Differenzierung spielt überhaupt in Körtings Argumentation eine hervorragende Rolle. Ich vermag indessen nicht einzusehen, was die Sprache dazu bewegen könnte, sich bei der Auswahl ihrer Ausdrucksmittel von der Rücksicht auf begrifflich weit entfernt liegende Formationen leiten zu lassen, und gebe anheim zu erwägen, daſs bei Anerkennung dieses differenzierenden Principes doch die groſse Anzahl wirklich bestehender Homonyma

Bedenken erregen müfste. Nein, derartige Scheideformen bildet nur der künstelnde, grübelnde Pedant, die natürliche Sprache indessen, als unmittelbarer akustischer Reflex des Gedankens, steht solchen sekundären Erwägungen, die ihrem ganzen Wesen widersprechen, durchaus fern. Ich kann daher nicht zugeben, dafs *faiz, diz* = *facitis, dicitis* nicht gebildet worden seien, weil sie sonst mit dem Part. Perf. zusammengefallen wären (Körting S. 101), oder dafs *sons* = *sumus* neuem *somes* weichen mufste, weil *sont* = *sunt* in der Nähe war (eb. S. 101). Ebenso unzulässig erscheint mir die Annahme, dafs **veons*, **veez*, die aus **vadumus*, **vadatis* hätten entstehen müssen, nicht gebildet wurden, weil die gleichlautenden Ergebnisse von **vidumus*, **vidatis* (von *vidēre*) ihr Aufkommen hinderten (eb. S. 190). Die Neubildung *tiendrai, viendrai* ist, wie S. 263. 270 behauptet wird, sicherlich nicht als Scheideform zu *vendrai, tendrai* aufzufassen, sondern lediglich infolge einer gewissen Vorliebe für den betonten Präsensstamm entstanden (s. Archiv LXXIX, 361; LXXXIII, 469 und Studien 65 ff.). Das zu belegende Participium *avant*, das wegen seiner Lautgleichheit mit *avant* = *ab-ante* vermieden worden sein soll (Körting S. 275 f.), geht gewifs nicht unmittelbar auf *habentem* zurück, sondern ist ebenso wie das gelegentlich begegnende Particip *savant* (Ztschr. VII, 50; Behrens, Ztschr. f. nfrz. Spr. V, 71; Arch. cur. 286) ein Versuch zu analogischer Ausgleichung, der indes den fest eingebürgerten, auf *habientem* und *sapientem* beruhenden Formen *ayant* und *sachant* gegenüber ohne Erfolg blieb. Und so ist denn auch Körtings neue Theorie über die Entwickelung von *legimus* zu *lisons* (S. 238) unannehmbar, weil sie davon ausgeht, dafs die lautverwandte Formenbildung von *ligare* den ersten Anstofs zu dem eigenartigen Verhalten von *legere* gegeben habe.

S. 166, 5. Auch das Part. *argant* = *ardentem* ist vorhanden; s. Ztschr. VII, 64; Förster, Ztschr. für neufrz. Spr. u. Litt. I, 87, und Ph. Mousk. 11740. — S. 169. Die Zahl der Verba, die in der 1. Sing. Präs. Ind. analogisches *c, ch* aufweisen, ist bedeutend gröfser, als Körting annimmt; auch ist die Anfügung dieses Elementes von dem Auslaut des Stammes völlig unabhängig. Vgl. *dic* = *dico*, H. Bord. 1633, G. Muis. I, 259, *dich*, Prosa-Manekine S. 302. 306. 339, Jean Wauquelin, Merv. d'Inde, bei Berger de Xivrey, Trad. Térat. S. 414; dafs *criench* fehlen soll, möchte ich in anbetracht von *criene*, Barl. Jos. 116, 35, G. Muis. I, 12 bezweifeln; *mains* = *mène*, Floov. 362; *cognoisc*, G. Muis. I, 218; *fauc, fauch* = *fallo*, eb. I, 153, II, 272; *requierc*, eb. II, 254; *quierc*, Guil. d'Angl. S. 118; *voec* = *volo*, Barl. Jos. 273, 27; *paroc* = *je parle*, eb. 205, 14; ferner *oc, och* = *audio*, G. Muis. I, 191. 215. 224; *voic* = *video*, eb. I, 233. 333. 353; *saic* = *sapio*, eb. I, 369; auch *priz, prich* = *precor* ist möglich, da der Konjunktiv *pricent* vorliegt: *Tous deprie si qu'ele doit Qu'il pricent por sa delivrance Dieu* ..., Guil. d'Angl. S. 57 (s. Körtings Zweifel S. 232). — S. 169b. Auch der Imperativ zeigt gelegentlich analogisches *c* im Auslaut: *si te cuntienc cum bon vassal* = *esto vir fortis*, Rois S. 153. — S. 172. Bildungen wie *doutisser, échapisser* sind schon in alter Zeit anzutreffen, z. B. ... *Des lances, qu'en pieces volerent, Des escuz, qui retentis-*

seront, Claris 7810, wobei man an *retinter, retenter,* Gaufrey S. 172, Jaubert, Gloss. C. France II, 267, denken kann. Vergleichend führe ich an *porpensessimes, lessesimes,* Rom. XIV, 54. — S. 174. Körtings Ausführungen zu den Ursachen, die zu der Aufnahme von *punir* geführt und die von **punistre = puniscere* gehindert haben sollen, steht entgegen, daſs das Futurum *punirai* wahrscheinlich sekundärer Bildung ist (s. meine Studien S. 47. 84).

S. 175 ff. Mussafias geistvollem, bisher wohl allerseits mit Zustimmung aufgenommenem Versuche, die Einführung des Inchoativsuffixes im Präsens der Verba auf *-ir* aus dem durch das Vorbild von *rúmpo — rúmpimus* geweckten Streben nach einheitlicher Betonung zu deuten, ist Körtings Beifall nicht zu teil geworden. Die in ausführlichen Darlegungen sich ergehende Begründung seines Gegensatzes halte ich weder nach ihrer negativen noch nach ihrer positiven Seite für geeignet, die auch von mir (Studien S. 86—94) verfochtene und auf die Erklärung von *punissons, punissez, punissant, punissoie* ausgedehnte Theorie Mussafias aus dem Felde zu schlagen. Wenn Körting S. 176 auf den Zwiespalt in der Betonung zon *ámo* und *amámus* hinweist, dessen Beseitigung niemals angebahnt worden sei, so ist zu beachten, daſs für die Verba auf *ēre, ĕre* und *ire* ihrer ganzen Struktur nach von vornherein genug Gelegenheit zu gegenseitiger Angleichung vorhanden war, während die erste Konjugation, wie auch andere bekannte Thatsachen bezeugen, ein viel strenger in sich abgeschlossenes Formengebiet darstellt. Daſs immerhin auch bei Annahme der von Körting bekämpften Theorie Rücksicht auf diese Biegungsart möglich war, soll unten näher erörtert werden. Noch weniger stichhaltig ist Körtings Berufung auf die Thatsache, daſs die romanischen Sprachen im Präsens der Zeitwörter auf *-ĕre* nachträglich eine zwiefache Betonung eingeführt haben. Insbesondere für das Französische sollte man hier vielleicht weniger von einer Verlegung des Tones reden als von dem Streben, die betonten Endungen *-ons, -ez* als Pluralsuffixe für alle Konjugationen durchzuführen, einer Tendenz, die um so wirksamer sein muſste, als von ihrer Bethätigung die, wie man weiſs, mit so viel Nachdruck verlangte Intaktheit des Verbalstammes abhing. Wir sind hier also Zeugen eines Kampfes zwischen zwei chronologisch aufeinander folgenden sprachbildenden Principien, von denen das jüngere schlieſslich zum Siege gelangte, ein Vorgang, der mit unserer Frage eigentlich nichts mehr zu thun hat.

Daſs sich nun die von Körting vorgeschlagene neue Erklärung der in Rede stehenden Erscheinung viel Freunde erwerben wird, bezweifle ich. Wäre die Sprache bei den einfachen nicht durch das Inchoativsuffix erweiterten Zeitwörtern auf *-ire* geblieben, so hätte sich nach Körting die Schwierigkeit ergeben, daſs in der ersten Person *punio* das zu *j* werdende *i* den vorausgehenden Konsonanten palatisierend bezw. assibilierend beeinfluſst, und demnach, wie *junius* zu *juin, punio* über *punjo, *puñ, *puiñ* zu **puin* (mit nasalem *ui*) und ebenso *puniunt* zu **puignent, puniam* zu **puigne* sich umgestaltet hätte. Ich kann nun nicht einsehen, weshalb

die Sprache sich gegen eine derartige Entwickelung gesträubt haben sollte; denn man wird anerkennen müssen, dafs sie durch die Scheu vor Beeinträchtigung der Einheitlichkeit in dem Formenbau des Präsens (*punio* > **puin, punis* > *puns* u. s. w.) nicht dazu bewogen worden sein kann; denn, abgesehen von der 3. Plur., hätte dieser Dualismus an manchen, sei es ursprünglichen, sei es durch Übertragung entstandenen analogen Gebilden eine starke Stütze gefunden, vgl. *faz, plaz, voil, puis, muir* u. a. m. gegen *tu fais, plais, vuels, pues, muers.* Aber auch **puignent* kann keine Bedenken erregen, da es ja durch **punent* hätte ersetzt werden können, wie ja in der That *vienent* für *veniunt, bolent* für *bulliunt* (: *eolent*, Chev. Ly. 6201, *boulent* : *foulent,* Rose [Méon] 20041), *oent* = *audiunt* (: *loent* = *laudant,* Cleom. 10109. 15404 neben *oient* : *estoient*), *assalent* = *saliunt* (: *valent,* Ren. 16707) höchstwahrscheinlich infolge von Angleichung an die auf der Endung betonten Formen der Präsensgruppe eingetreten sind (altes *boulir,* Bast. Buil. 509, Mir. N. D. XXII, 1267, oft im Mén. Par., *bouloit,* 3 Wunder Gautiers II, 244, Judenknabe 97, 214. 98, 246). Die gleiche Beeinflussung, die mir allerdings vorzugsweise von der 1. und 2. Plur. ausgegangen zu sein scheint, ist in weiterem Umfange auch bei anderen Zeitwörtern nachweisbar. Sehr alt ist doch wohl *suffisent, confisent* für zu erwartendes *conficent* (s. Studien S. 27 und Körting S. 208 Anm.), ferner *disent* für *dient, savent* für *sevent* gegen *je sais*; *asseyent* gegen *assieds,* s. *seent,* O. d. l. Marche IV, 6 neben *sieent* IV, 10, *asseient,* GGuiart VIII, 447, und hinsichtlich des hiatustilgenden *y messieyent,* Nodot, Mélus. 56; *haent* = *heent,* Li Contes de la Charr., Jonckbloet II, CLIV; *mourent,* Rab. Pant. IV, XXIV; *voulent,* eb. IV, XXVII; so ist auch *erent* für *sont* nach *esmes* (*ermes*), *estes* neugebildet, Panth. d'amors 471 (: *apperent*); vgl. auch das Patois de la Baroche, Böhmers Studien II, 69; weiteres sammelte ich in der Ztschr. f. frz. Spr. u. Litt. XIII[2], S. 217—218. Desgleichen sind doch die bekannten Präsensformen der 3. Plur. auf *-ont,* ebenso wie die gleiche Form des Imperfektums auf *-iant, -ient* gewifs nur ein Versuch, dem Pluralis eine einheitliche Betonung zu geben (vgl. übrigens Körting S. 153). Auch im Perfektum läfst sich das Bestreben, die 3. Plur. an die sonst in diesem Tempus herrschenden Verhältnisse anzugleichen, leicht nachweisen. Die Endung *-arent* für *-èrent* ist gewifs eine Folge der Nachbarschaft von *-as, -a, -âmes, -âtes* (s. dazu die dem 16. Jahrh. angehörigen Grammatiker Pierre Delaudun d'Aygaliers und Sibilet bei Darmesteter u. Hatzfeld, XVI[e] Siècle, I, 237). Dafs hierbei besonders die 1. u. 2. Plur. von Einflufs waren, kann nicht zweifelhaft sein, wenn man Formen vergleicht, wie *venirent,* Aimé, Yst. Norm. 164; *convenirent,* 75. 175, *retenirent,* 53, neben *vindrent,* 164, *convindrent,* 75; aber auch auf eigentlich gallischem Gebiet *A Rossillon venirent, iqui Girart trouvèrent,* Gir. Rouss. S. 8, ähnlich S. 34. 274; *Et s'en venirent doy a doy,* G. Mach., Prise d'Alex. (Orient Latin I) 1098; *Moult se tenirent closement,* eb. 5280; *venirent,* Chron. Loys Bourb. S. 6. 12. 27. 28 neben *vint* S. 6 und Konjunktiv *vinst* S. 59, *vinssent,* S. 79, *retinst,* S. 223, auch *vindrent.* S. 25. 41. 40. 49 und sehr häufig. Dieselben Denk-

mäler gestatten sich gesichertes *fëirent,* Gir. Rouss. S. 20, G. Mach. Prise d'Alex. 674. 1348. 1697. 1366. 1850. 3083 und sehr häufig; *rëirent,* Gir. Rouss. S. 176; G. Mach. 673. 1851. 2518 u. s. w. neben *rit,* 2588; *prëirent,* eb. 518. 976. 1859. 3896 neben *prinrent*; *dëirent,* eb. 3711. 6567 neben *dirent,* eb. 1190. 2702; *mëirent,* eb. 2613. 2764 u. s. w. neben *mirent,* 1867. 2546; *requëirent,* eb. 3927; vielleicht *sëirent,* Chron. Loys Bourb. S. 65; *rëirent,* eb. S. 101; *requëirent,* eb. S. 90; *méirent,* eb. S. 124; *hëurent* = *habuerunt,* Gir. Rouss. S. 186 und nicht ganz sicher G. Mach. 3840; ferner *roussirent* = *voluerunt,* Gir. Rouss. S. 248 neben häufigerem *vourrent, vouldrent* S. 253; vielleicht *estorsirent,* God. III, 623; *retrasirent* und *retraisirent,* Liv. de la Conqueste S. 316. Bezeichnend für diese Formen ist der Umstand, daſs ihnen nicht, wie dies bekanntlich im Südwesten und in der Franche-Comté der Fall ist (deshalb wage ich auch nicht, das *conquesirent* der Saintonger Chronik bei G. Paris, Hist. Poét. de Charl. S. 76 hierher zu stellen), auch Singulare wie *deissi, traissit, raimsit* (Serm. Poit. S. 29. 30), *fëit* zur Seite treten; sie sind eben lediglich durch Anschluſs an die 1. und 2. Plur. entstanden zu denken.

Aus unseren Ausführungen erhellt zweierlei. 1. Eine Scheu vor doppelformiger Gestaltung der Präsensformen hat die Sprache nirgends empfunden. 2. Da, wo ihr der Dualismus unbequem war, hat sie ihn durch geeignete Mittel zu beseitigen gewuſst. Also hätte ein nicht inchoatives *punire* im Französischen sehr wohl bestehen können, und **puns,* **punt* = *punis, punit* würde sich zu **puin* = *punio* ebenso verhalten, wie *oz, ot* zu *oi* = *audio,* ebenso wie **punent* ⌣ *oent* sein würde. Aber Körting geht noch einen Schritt weiter und betritt damit, wie mir scheint, ein sehr bedenkliches Gebiet. Er glaubt nämlich ohne weiteres annehmen zu dürfen, daſs unter dem Einfluſs von *punio* auch die 2. und 3. Sing. von der Palatisierung betroffen worden wären, so daſs also von **puns,* **punt* ein Fortschritt zu **puins,* **puint* stattgefunden hätte. Aus dieser durch nichts zu stützenden Hypothese wird nun die Anschauung hergeleitet, daſs die Sprache, um den in den endungsbetonten Formen vorliegenden Stamm überall zu erhalten, um also der drohenden Vielformigkeit vorzubeugen, zu dem Mittel der Einmischung des Inchoativsuffixes gegriffen hätte. Es kann nach alledem nicht zweifelhaft sein, daſs für Körting die vorhistorische Existenz von **puins,* **puint* erwiesen ist, denn wäre die Sprache bei **puns,* **punt* geblieben, so hätte, wie wir oben sahen, ein völlig zufriedenstellender Sachverhalt vorgelegen. Aber die Annahme von **puins,* **puint* trägt ja den Widerspruch in sich, daſs die Sprache an Stelle nicht palatisierter, also vorwurfsfreier Bildungen ohne Not Formen entwickelt haben sollte, die nach Körtings Theorie ihrem ganzen Wesen widerstreben muſsten.

Zu dieser Schwierigkeit tritt die weitere hinzu, daſs nach allem, was über französische Formenbildung bekannt ist, nicht ohne weiteres die Berechtigung anerkannt werden kann, eine Beeinflussung der 2. u. 3. Sing. durch die 1. Sing. anzunehmen, es sei denn, daſs man sich auf bestimmte Thatsachen für einen solchen Vorgang berufen kann. Daſs letzteres mög-

lich ist, habe ich Studien S. 65 gezeigt, wo *ois, oit* (: *droit*) aus *oi* = *audio*, seinem Lautwert nach freilich nicht sicher zu bestimmendes *hait* für *het* aus sekundärem *hai* erklärt wurde. So wandelte sich häufiges *jot* = *gaudet* in *joit* nach *joi* = *gaudeo* (*esjoi* : *joi*, SGile 1008; *conjoit* : *deçoit*, Ren. 5300; *rejoit*, Guil. le Clerc, H. A. 62. 392. 991). Ob *set* (*sapit*) : *let* = *lait* (leid), Ren. 25410, *seait* : *mefaict* (a. 1604), Fournier, Var. hist. litt. X, 97 unter Einfluſs von *sai* (*sapis*) entstanden seien, wagte ich schon früher (s. Archiv LXXXIII, 469) nicht zu entscheiden. Die eb. S. 470 erwähnten, nach *puis* (*possum*) gebildeten Formen *puis* = *potes*, *puist* = *potest* stammen meist aus unlauteren Quellen. Burgundisches *tu e, el e* für *tu as, il a* wird nicht durch analogische Einwirkung von *j'ai*, sondern aus altem *ais, ait* zu deuten sein, s. Goerlich, Der burgund. Dialekt im 13. und 14. Jahrh., Progr. Dortmund 1888, S. 27. Einige weitere hierhergehörige Erscheinungen findet man jetzt bei Meyer-Lübke, Gram. II, 223, § 184. Weiteres wüſste ich nicht anzuführen; denn *poz* = *potuisti, vins* = *venisti, vouls* = *voluisti, conduis* = *conduxisti* sind Zeugen eines wesentlich anders gearteten Prozesses. Bei dieser Unsicherheit bleibt noch zu erwägen, daſs die zunächst unanfechtbar erscheinenden Formen *ois, oit, jois, joit* auf nicht normannischem Gebiete nach dem Muster von *videre* und *credere* gebildet sein können. Die von Körting als möglich gesetzten palatisierten Formen *tu *puins, il *puint* haben also nicht die Wahrscheinlichkeit für sich, wenn auch nicht bestritten werden kann, daſs auch hier an die Stelle des zunächst durchaus zulässigen Dualismus eine einheitlichere Struktur der Präsensformen angestrebt worden wäre. Aber das Mittel, welches die Sprache zur Erreichung dieses Zieles angewendet hätte, wäre, wie historisch nachweisbare Ereignisse mit Sicherheit annehmen lassen, ein von dem durch Körting vermuteten wesentlich verschiedenes gewesen. Bei einer Umschau auf dem Gebiete der historischen Formenlehre des Französischen macht man nämlich im weitesten Umfange die Bemerkung, daſs die 1. Sing. da, wo sie ursprünglich eine nur ihr eigentümliche Gestaltung zeigt, sich der 2. und 3. Sing. zu assimilieren trachtet, also ein der Körtingschen Annahme gerade zuwiderlaufender Weg zur Vereinfachung eingeschlagen wird. Man denke an *fais, plais, tais, veux, peux*, afrz. *deux* = *doleo* (*je me deulx* : *deux*, Anc. Th. III, 105), *seulx* = *soleo, he* = **hatjo, vaux, faux* = *fallo* (*faulx* : *principaulx*, Greban 25672, : *chaux*, Jub. Myst. I, 264, : *anneaulx*, V. Test. 25445, ferner Ch. d'Orl. 309, C. N. Nouv. I, 181), *absolz* (Mir. N. D. II, 97, 1157; IX, 23, 549; IX, 34, 888; *absols*, Mén. Par. I, 73; *absoulx* : *absoubz* [Part.], V. Test. 20460; *absouls*, Rab. Garg. liv. I, ch. I, *resouls*, eb. liv. I, ch. XXVIII) für *faz, plaz taz, voil, puis, doil dueil, soil sueil, haz, vail, fail fal* (: *val* = *vallem*, Ph. Mousk. 14283), *absoil asol* (3 Wunder Gautiers, Zs. R. Phil. VI, v. 491). Ferner weicht *oi* = *audio* analogischem *o*, Jub. Myst. II, 47, oder *os*, Cygne 2886, Jub. Myst. I, 233. 239; *oz* : *propos*, Drama Barl. Jos. (Anfang des 15. Jahrh.) ed. P. Meyer und Zotenberg S. 372 (ähnlich *os* = *habui*, HCap. S. 200 nach *ot* = *habuit*); *je vas* in einem Briefe des Racine bei Didot, Observ. S. 216, und auch sonst in

höherer Rede des 16. u. 17. Jahrh. nicht selten (s. Archiv LXXXIII, 470) begegnet heute wohl nur im Munde weniger Gebildeter, vgl. Hector Malot, Sans Famille I, 333. II, 25; Zola, La Bête Humaine 66. 323; *truis, pruis, ruis, doing doins* werden seit dem 13. Jahrh. endgültig verdrängt durch **truef, pruef,* Rose (Méon) 12483, : *nuef,* Barb. Méon I, 137, 65; **ruef* (vgl. dazu *reu* : *leu, bleu* R. d'Alix. 338, 22); *don,* Veng. Rag. 4840; *don* : *traïson,* Renart 19428, : *guerredon,* Ysopet I, 44 (Robert II, 490), : *bon,* Greban 18642, oder um ein, wie bei allen Zeitwörtern erster Konjugation, später aus der 2. u. 3. Sing. entnommenes *e* vermehrt: *troeve,* Froiss. Poés. II, 378, 11, *treuve,* EDesch. I, 103. 144 (neben *truis* : *destruis* I, 42), Mir. N. D. VII, 347; Ch. d'Orl. 109, 83, 66; *preuve* (Prosa) Mir. N. D. XI, 92; **ruere; donne,* Cygne 2288. 4696. 8800. 11040 (neben *doins,* 2689. 4705), C. N. Nouv. II, 3, Villon (Promsault) 166, 857. 175, 972. (Zu dem gleichen Wandel im Konjunktiv s. Willenberg, Rom. Stud. I, 426 ff.) *Coil, sail, boil, fail* weichen zunächst vor *queux, saux* (*je tressaux,* J. Lemaire, ed. Stecher III, 17), *faux,* bis sie selbst durch die analogisch umgebildeten 2. und 3. PP. *cueilles, cueille, sailles, saille, failles, faille* und provinziell (Tours) auch *bouilles, bouille* verdrängt, *cueille, saille, faille* und in Centralfrankreich *bouille* an ihre Stelle treten lassen. Aus Anlafs des tonlosen *e,* welches bei diesen sowie bei den Verben der ersten Konjugation in der 1. Sing. analogisch erscheint und im Konjunktiv der übrigen Zeitwörter rechtmäfsig vorhanden ist, sei hier auf die im 15. und 16. Jahrhundert zu bemerkende Erscheinung hingewiesen, dafs die volle Endung *-es* gelegentlich in die 1. Sing. übertritt: *Je parles aussi bien latin,* Anc. Th. III, 340; *J'achettes et y vens des bestes,* eb. III, 371; *Veulx-tu que je la haulses* : *mes chaulses,* eb. I, 366; *que je vanes* (von *vanner*) : *asgnes,* eb. II, 43, und innerhalb der Zeile *que je faces,* eb. II, 44; *et ainsi je l'affermes* : *fermes* (Adj.), Mont. et Rothsch. Recueil de Poés. fr. X, 241. Wenn *je vous advoues* mit *vous,* Anc. Th. II, 98. 103, *je sues* mit *dessus,* eb. II, 99, reimt, so wird man erinnert an 1. PP. Sing. wie *commans* von *commander,* Cygne 2867. 9236. 10599, Jub. Myst. I, 181; *recommans* : *commands* (Subst.), Greban 17838; *creans* : *joians,* Cygne 1150, HCap. S. 200, : *les champs,* Greban 6356; *acors* von *acorder* : *corps,* Froiss. Poés. II, 16, 520. I, 108, 27 neben *acorde* III, 119; : *ce remors,* Drama Barl. Jos. (15. Jahrh.) S. 385; *recors* : *corps,* Greban 16423; und noch in dem wahrscheinlich um 1520 geschriebenen (s. Darmest. u. Hatzf. I, 152) Testament de Pathelin : *misericors,* Jacob, Récueil de Farces S. 209, wie denn noch Palsgrave S. 102. 419 auf *je m'accors* dringen zu müssen glaubt. Dafs das *s* in der 1. Sing. Präs. Ind. der Verba auf *-oir, -re* und der nicht inchoativen auf *-ir* sowie auch im Imperfectum und Conditionalis aller Verba und im Perfectum der Verba auf *-ir, -oir* und *-re* aus der 2. Sing. stammt, kann nicht zweifelhaft sein. Man vergleiche dazu die bekannte Stelle aus Ronsards Abbrégé de l'Art Poétique, ed. Blanchemain VII, 333.

Mit der Behauptung, dafs die Scheu vor Palatisierung, die in den meisten Fällen durch Einmischung des Inchoativsuffixes vermieden worden sein soll, eine gewisse Anzahl von Zeitwörtern auf *-ire* veranlafst habe,

ihr Präsens nach dem Vorbilde der themavokalischen (sogen. dritten) lateinischen Konjugation umzubilden, so dafs z. B. *sentio* zu **sento* geworden wäre, unternimmt Körting S. 177 ff. die schwierige Lösung der wichtigen Frage nach den Ursachen, denen die Spaltung der dritten romanischen Konjugation in die reine und die gemischte, d. h. die vom Inchoativsuffix freie und die von demselben ergriffene, zu verdanken ist. Nachdem infolge einfachen Konjugationswechsels, wie Körting meint, *partio, vestio, dormio, sentio* u. s. w. einmal ihren Ableitungsvokal *i* verloren hatten, sind sie durch das Vorhandensein von Zeitwörtern, die im Stamm den gleichen oder doch ähnlichen Auslaut aufwiesen, wie *verto, sisto, sumo, vendo,* in ihrer neuen Gestaltung festgehalten worden, so dafs also bei der nun nicht mehr bestehenden Gefahr der Palatisierung jede Veranlassung zur Einführung des Inchoativsuffixes beseitigt erscheinen mufste. Man sieht sofort, dafs bei solcher Anschauung die Frage offen bleibt, welcherlei Gründe denn nun *punio* und *finio* veranlafst haben, behufs Vermeidung der Verstümmelung ihres Stammes andere Wege einzuschlagen als *sentio* u. s. w. Nach Körtings Vermutung hätte ein Übergang zu **puno, *fino* deshalb nicht stattgefunden, weil die dritte lateinische Konjugation überhaupt keine oder doch nicht voll entsprechende Vorbilder auf *-ūno, -īno* (denn *lino, sino* haben *ĭ*) zur Verfügung habe, so dafs der Sprache also nur der Fortschritt zu *punisco, finisco* übrig geblieben wäre. Die Unhaltbarkeit dieser Aufstellung leuchtet sofort ein, wenn man erwägt, dafs **dormo, *vesto* von ihren vermeintlichen Vorbildern *sumo, sisto* noch viel weiter entfernt sind, dafs für **servo* und **nutro* die dritte lateinische Konjugation überhaupt keine Stütze bot, und, da der von Körting gedachte Vorgang doch notwendigerweise in die lateinische Zeit hinaufreicht, auch *vendo, *rendo* nicht als vollgültige Muster für **sento, *mento* u. s. w. anerkannt werden können.

Auch wenn man auf dem Boden der von Körting bekämpften Theorie stehen bleibt, wird es möglich sein, eine vielleicht ausreichende Deutung des in Rede stehenden Dualismus zu finden, die, wenn sie zutrifft, zugleich den Vorteil hat, dafs durch sie auch der Schwund des Ableitungs-*i* in gemeinromanischen *sento, dormo, vesto* u. s. w. in annehmbarer Weise erklärt wird. Hier in kurzem meine Ansicht.

Die im Romanischen von dem Inchoativsuffix ergriffenen Verba gehen allerdings im wesentlichen auf Angehörige der vierten lateinischen Konjugation zurück, für die wenigstens die klassische Sprache inchoative Verba nur selten beliebte. Es ist indessen nicht abzusehen, weshalb sich die Volkssprache bei dem einmal bestehenden Hange nach dieser Formation der umfangreichen Ausbildung auch solcher Ableitungen entzogen haben sollte. In der That lassen sich *sentisco, persentisco, dormisco, condormisco* (*condormir,* Passion BChrest. 7, 26), *edormisco, indormisco, perdormisco,* Sittl, Arch. lat. Lex. I, 470, *bullesco,* eb. I, 488, bis in das Spätlatein hinein belegen, und was sollte die Annahme hindern, dafs in solchen Fällen die Reste eines einst in gröfserem Umfange geltend gewesenen Sachverhaltes zu erblicken seien? Auch *mentisco, partisco, ferisco, ser-*

viseo (*s'erbi* im Walachischen ist inchoativ, Diez II, 271) u. s. w. werden erklungen sein. Man wird nun zugeben, daſs zu der Zeit, als mit Rücksicht auf die Gleichheit der Tonverhältnisse in III das Inchoativsuffix im Präsens der Verba auf *-ire* zur Einführung gelangte, die lateinische Volkssprache ein rhythmischen und modulatorischen Effekten gegenüber ungemein feinfühliger Organismus gewesen sein muſs. Und in dieser Wahrnehmung liegt meines Erachtens der Ausgangspunkt für die Erklärung des in Rede stehenden Dualismus. Es scheint mir unzweifelhaft, daſs der schreiende Widerspruch, welcher zwischen dem durch die Einmischung des Inchoativsuffixes in IV geschaffenen neuen Sachverhalt und dem im Präsens der so zahlreichen Verba auf *āre* und *ēre* (*ámo, amámus, móveo, movémus*) üblichen Verfahren obwaltete, jenes feine Sprachempfinden nach und nach unangenehm berühren und zu entsprechender Ausgleichung der Gegensätze herausfordern muſste. Ist dies zugegeben, so steht der Annahme nichts im Wege, daſs, nachdem altes *sentio* mehr und mehr verblaſst war, ein bestehendes Präsens *sentisco, sentiscis, sentiscit, sentimus, sentitis, sentiscunt* durch eine erneute Umbildung von *sentímus, sentítis* aus, die mit *portamus, portatis* gleiche Betonung hatten, die Gestaltung *sento, sentis, sentit* ... *sentunt* (Konjunktiv *sentam,* Imperfektum *sentibam,* Particip *sentens*) erhalten konnte. So erklären sich, abgesehen von den entsprechenden Formen der übrigen romanischen Sprachen, afrz. *sent, ment, vest, dorm* (welches Körting S. 182 für unbelegt zu halten scheint, doch vgl. *iu dorm et mes euers uaillet,* SBern. 130, 17; *Et petit dorm et souvent veil,* GPal. 1510; *je ne dorm que le premier somme,* Rutebeuf I, 26, s. ferner Joufrois 4349); *serf,* Gaydon 98, Motets fr. XV, 51; *fier = ferio,* Mont. fabl. II, 110 u. s. w., sowie die dazu gehörigen Konjunktive.

Mit dieser Anschauung stelle ich mich natürlich nunmehr auf den Standpunkt derer, die die im Altpikardischen geläufigen Formen *sench, mench* u. s. w. nicht als die unmittelbaren Nachkommen von *sentio, mentior* u. s. w. gelten lassen, sondern für Neubildungen halten. Ich kann dies indessen nur mit gewissen Einschränkungen thun. Die Einhelligkeit von ital.-span. *vengo,* portug. *venho,* prov. *venh,* walachisch *viu* (neben *vin,* Diez II, 271) legt die Forderung nahe, auch afrz. *viench* (zu dem Stammvokal vgl. noch neuwallonisches *tenç, venç,* Meyer-Lübke II, 219, § 178) ihnen analog zu erklären. Meines Erachtens hat *venio* jene oben dargelegte Entwickelung über **veniseo — venimus* zu **veno* nicht durchlaufen, denn ob die bei Ennius und Plautus begegnenden Konjunktive *evenat, advenat, pervenat* (Neue II, 419) als Zeugen dafür angerufen werden können, das scheint mir eine sehr miſsliche Frage. *Venio,* welches ja auch in der Struktur seiner übrigen Formen dem Typus von IV keineswegs entspricht, wird infolge seines häufigen Gebrauches vor Umbildung geschützt gewesen sein. Das Gleiche wird sich von *audio* (ital. allerdings *odo,* doch altmailändisch *olça = audiat,* Meyer-Lübke II, 218, § 177), span. *oigo,* altspan. *oyo,* port. *ouço* (vgl. dazu Meyer-Lübke II, 221, § 180), prov. *aug, auch,* frz. *oi*) annehmen lassen. Ebenso dürfte *muir = morior* ur-

sprünglich sein; *salio* kann seine Erhaltung der Nähe von *valeo* verdanken.

Ein ernsterer Einwurf gegen meine Theorie könnte sich auf die Thatsache stützen, dafs im Iberischen, wo, ebenso wie im Sardischen, die Inchoativflexion überhaupt fehlt, dennoch ein vom lateinischen Ableitungs-*i* unbeeinflufstes *siento,* port. *sinto* heimisch ist. Aber auch hier ist die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dafs dem historisch nachweisbaren Sachverhalte ein anders gearteter vorangegangen sei. Kann eine Inchoativflexion auf diesem Gebiete nicht bestanden haben, bevor ein schon früh eintretender Tonwechsel, mit dem übrigens Meyer-Lübke, Grundrifs I, 366, ihr Fehlen im Sardischen und Iberischen begründet, *crédimus* zu *credímus* umgestaltete? Auf diesen Sprachgebieten wäre also an Stelle von *punisco* neu aus *punimus* entwickeltes **puno* festgehalten worden, weil *crédimus* bereits zu *credímus* fortgeschritten war. Mit dem Eintritt des Dualismus *crédo — credímus* hätte hier die einheitliche Betonung *dormísco — dormímus* jeden Halt verloren, und der Drang nach Anschlufs an die nunmehr hergestellte Gleichheit der Tonverhältnisse in I, II, III mochte sich in Sardinien und Spanien mit stärkerer Gewalt geltend gemacht haben als in den Schwestersprachen, wo die Betonung *crédimus* bestand, bis die Inchoativflexion zu einer gewissen Unabhängigkeit gediehen war und im Italienischen, Provenzalischen und Französischen das Gefühl für das *i* als charakteristischen Laut der dritten romanischen Konjugation sich gefestigt hatte, während im Sardischen und Iberischen neuentwickeltes **puno* ebenso wie **sento,* freilich gewifs nicht ohne eine Periode des Schwankens, schliefslich zur Mustergültigkeit gelangte.

S. 183. Körtings Behauptung gegenüber, dafs ein Imperfektum *punire* belegt sei, beharre ich bei meiner Studien S. 93 veröffentlichten Ansicht, dafs Imperfekta auf *-ire* nur bei Zeitwörtern sogenannter reiner Bildung nachzuweisen sind. Auch, dafs *punissais* nach dem Vorbilde von *connaissais* geschaffen worden sein soll, vermag ich nicht anzuerkennen, nachdem ich mich Studien S. 90—93 in durchaus abweichendem Sinne über die Genesis dieser Formation geäufsert habe. — S. 186. Das im Infinitiv *moudre* vorliegende eingeschobene *d* erscheint gelegentlich auch vor vokalisch anlautender Flexion. So soll der französische Grammatiker Aubertin den Konj. Präs. *moude* gebildet haben, s. C. Ayer, Gram. comparée de la langue frçe. S. 275; *moudy et moulu,* Philippus Garnerius (1618) bei Ph. Kraft, Konjugationswechsel im Neufranzösischen, Dissert. Marburg 1892, S. 19, 41; auch die Substantiva *moudurage, moudure, moudurin* gehören hierher, s. Jaubert, Gloss. C. Fr. II, 89. — S. 186. *Toldrai* kann ebensowohl aus *tollire* + *habeo* wie aus *tollere* + *habeo* entstanden sein. — S. 189, 4. Zu *raembons* vgl. aufser Zs. VII, 57 noch *raimboit,* Du Cange V, 646, *raembez,* Mont. Fabl. I, 303, 69. — S. 189, IV, c. Von *semondre* ist das ganze Präs. Ind. zu belegen. — S. 192. *Occisons* aus dem Perfektum zu deuten, scheint mir aus chronologischen Gründen sehr misslich. Ich glaube vielmehr (s. Studien S. 88 Anm.), dafs es an *disons, lisons* angelehnt ist. Den Ursprung von *closons* dagegen sah ich schon

Zs. VII, 53 in dem Perfektum *closis.* — S. 194. Zu dem Schwund der Dentalis in *prenons* s. meine Andeutungen in der Zs. f. frz. Spr. u. Litt. XIII², 218. — S. 202, Anm. 2. Toblers geistvolle Herleitung von *estuet* aus *est opus,* die Körting und andere vor ihm bekämpfen, ist jetzt von Meyer-Lübke, Gram. II, 276, wieder zu Ehren gebracht worden. — S. 206 Anm. *Taisirai* scheint nicht ganz unerhört zu sein; *taisierunt* habe ich Studien S. 53 aus dem Canticum Anne nachgewiesen. — S. 208, Anm. 4. Dafs *beneïstre* Anbildung an *creistre* sein soll, ist nicht recht glaublich. Sollten die Studien S. 10 in Betracht gezogenen Möglichkeiten nicht zutreffen, so läge es doch näher, an einen Einflufs von *istre, tistre* zu denken. — S. 210 Anm. Vielleicht gehört *tortoient* (*lor poins*), Prosa-Perceval S. 116, zu dem nach Körting nicht belegbaren **tortre* für das nach *mordre* gebildete *tordre.* — S. 211. In *cousdre* aus *cónsuere* ist der Einschub der stimmhaften Dentalis durchaus gerechtfertigt, weil der Stamm *cous* auf stimmhaftes *s* auslautet. — S. 211. Auch bei *coudre* findet man das eingeschobene *d* analogisch öfter vor vokalisch anlautender Endung; s. aufser Zs. VII, 60 das neupoitevinische *coudu* = *cousu,* Favraud, Noces de Jeanette S. 13 und in Centralfrankreich *je coudons, il coudont, je coudais, que je coude,* Jaubert, Gloss. C. Fr. I, 286. — S. 223. Neben *dorge* (= *dormiam*) begegnet *dorcent* : *enforcent,* Claris 14971. — S. 234. Der Fortschritt von *fasse* zu *faise* scheint vorzuliegen in *j'ordonne que faisez,* Anc. Th. I, 378; ferner wird *faisions* für *fassions* von Vaugelas II, 356 als *'solécisme'* bezeichnet. — S. 239. Der Konjunktiv *dis(i)ons* ist wesentlich älter als Körting annimmt; vgl. Zs. VII, 51 und *comandez que la dison,* Troie 26216.

S. 257. Die bekannten Futurformen *juerrai, ploerrai, demoerrai* u. s. w. sollen, wie Körting meint, ihr Entstehen der nachträglichen Einschiebung eines *e* vor das *rr* von *jurrai* u. s. w. verdanken, die man vorgenommen habe, um diese um ihr aus vortonigem *a* entstandenes *e* beraubten Formen wieder der ersten Konjugation anzugleichen. Doch dem ist gewifs nicht so. Vielmehr ist, was Körting bestreitet, *juerrai* aus *jurerai* durch Metathesis des ersten *r* entwickelt worden, wie die in pikardischen Denkmälern zu bemerkende Weiterbildung von *empereris* = *imperatricem* zu *empeerris,* also ein genau entsprechender Vorgang, zur Genüge beweist. *Empeerris* fand ich bei Baudouin d'Avesnes ed. Wailly S. 424 (viermal); bei Robert von Clary S. 69 neben *empererris*; in der Hs. P. des Cliges v. 4345; ferner GPal. 9275. 9353. 9469 und Alisc. 2612 (vgl. dazu *emperreis* bei H. de Valenciennes ed. Wailly S. 610. 617).

S. 257 Anm. Dafs *verrai* aus *ven[i]rai* nicht gebildet worden sei, wird S. 260, 2b mit Recht widerrufen. — S. 259. Das Futurum *allerai* für *irai* ist doch nicht ganz so unerhört; *préalleroit,* Studien S. 62; *suralleront,* God. VII, 520 (sogar das Präsens *surallent* eb.); *forsalleroit* (?), Hist. de Metz, Nancy 1781, IV, 31. — S. 260. *Cueillerai, saillerai* sind nicht Anbildungen an das Präsens *cueille, saille,* sondern, wie dieses, verdanken sie ihr *e* dem Streben nach Verallgemeinerung des erweichten *l.* — S. 261. Zu *finra* mufs ich auf meine abweichenden Ausführungen Studien

S. 49 verweisen. — S. 261. Soll die übrigens nicht den Thatsachen entsprechende Bemerkung, dafs *harrai, harré* nur vereinzelt vorkommen, bedeuten, dafs *haïrai* die gewöhnliche altfranzösische Form sei? Das Vorhandensein von *repentrai* habe ich Studien S. 45 nicht blofs wahrscheinlich gemacht, sondern sicher nachgewiesen. — S. 267. In *gierrai* = *jacēre* + *habeo* wird die Schreibung *gi* nur ein Versuch sein, den palatalen Lautwert des *g* zu kennzeichnen, wie in *gietta* = *jeta,* Gir. Rouss. S. 264 (neben *gierront,* S. 208. 257). — S. 269, Anm. 2. Sollte das *oi* in sekundärem *voir(r)ai* nicht vielmehr aus dem betonten Stamme *voi* = *vĭd* als aus der Infinitivendung eingedrungen und demnach mit dem *oi* von *doivrai, receiveront,* dem *ie quierrai, viendrai,* dem *e* von *apperrai,* oder dem *eu* von *peurrai* u. s. w. gleichen Wesens sein? (s. Studien S. 65 ff.).

S. 270, Anm. 2. *Trouverra* für *trouvera* ist nicht so vereinzelt, als es scheinen könnte; vgl. aufser Amadis liv. V, fo. 9r (Studien S. 76) noch *trouerra* : *querra,* Chev. Ly. 696, *trouverrez,* Monm. Michel Th. fr. m. â. S. 299, *trouverroit* bei Oton de Granson, Rom. 19, 405, *trouerra,* Du Bellay, Défense et Illustr. liv. II, ch. V (ed. Marty-Laveaux I, 42); ferner *gaberroit,* Best. d'Am. S. 81; ähnlich auch bei Zeitwörtern auf *-re,* die im Futur unorganisches *e* zwischen Stamm und Endung schieben: *Sel raiemberroit volentiers,* Blancandin 2070 (Var. *Si le raembra* ...) für *raiemberoit,* R. d'Alix. 314, 13; *Mais je ne sai liquels dans rainquerra* : *requerra,* Esclarmonde 3467, für *vainquera,* s. *rainquerons,* Jean Wauquelin, Merv. d'Inde, bei B. de Xivrey, Trad. Térat. 408. Wenn ich altitalienisches *trorerrà,* Bocc. Dec. (ed. Milano 1803) II, 303, *erederrei* = *erederei,* I, 112, *erederrà,* II, 303; *griderrò* = *gridero,* I, 335, mit ebendaselbst begegnendem *enterrò* = *entrerò,* I, 200. III, 268, *enterai* = *entrerai,* I, 198. III, 118; *adoperrebbe* = *adoprerebbe,* III, 172; *mosterrò* = *mostrerò,* I, 328. II, 56. III, 42, vergleiche, so wird mir der Ursprung der ersteren sofort klar: sie sind nach dem Vorbild der letzteren gebildet. So halte ich denn für sehr wahrscheinlich, dafs auch frz. *trouerra* etc., abgesehen von dem durch *verra, querra* geübten Einflufs, wenigstens in alter Zeit infolge von Anlehnung an afrz. *mosterra* für *mostrera* entstanden zu denken ist, und zwar um so mehr, als *istreroit,* God. VII, 695; *metreras,* G. Muis. I, 106, aus **isterroit* für *isteroit,* **meterroit* für *meteroit* nur durch Annahme derselben Rückmetathesis des *r,* die auch in späterem *mostreroit* vorliegt, begriffen werden kann. Ähnlich möchte ich den Infinitiv *tystrer* = *tisser,* Bozon S. 147 deuten.

S. 272. *Ouvrerai* ist nicht nach *ouvre* gebildet, sondern *e* ist nach muta cum liquida der Ersatz für das sonst der Synkope verfallene tonlos gewordene *i* des Infinitivs. — S. 275. Altes *avant* = *habentem* ist belegt, s. Zs. VII, 50 und Behrens, Zs. f. nfrz. Spr. u. Litt. V, 71. Auch vulgäres *habiens* findet sich; s. Schuchardt, Vokalismus des Vulgärlateins I, 270. — S. 283 ff. In Körtings Auseinandersetzungen über das Imperfektum vermifst man einen Blick auf den Kampf, den auf altfranzösischem Sprachgebiete die auf *abam, ēbam, ibam* zurückzuführenden Flexionen *oue,*

oe, ere; *eie, oie*; *ire* gegeneinander um die Alleinherrschaft führten, bevor *oie* endgültig den Sieg davontrug. Jeder dieser Endungen ist es gelungen, vorübergehend Eroberungen auf fremdem Boden zu machen. So steht *uvroe* = *aperībam*, Cambr. Ps. 37, 10; *atendoe*, eb. 37, 15; *espandoent*, eb. 40, 8; *escrirouent* : *aorouent*, Wace, St. Nic. 353 (Burguy I, 222); *eremout*, Tristan II, 94 (s. Le Roux de Lincy, Brut. II, 21); *requerout*, De Salvatione Hominis Dialogus, Lib. Psalm. Oxon. S. 364. Einmal tritt *afflieuent*, S. Bern. 171, 14 (zweite Hand) an die Stelle von *afflioient* (= *affligebant*, Migne, Patrol. 387, 9). Wenn *-ire* in Wirklichkeit nur auf *-ībam* beruht, so tritt es unrechtmäfsig auf in *naissiuet*, S. Bern. 57, 18; *conessiue*, 69, 22; *enstruyuet*, 117, 10; *trayuent* (von *traire*), 118, 40; *faisiuet*, 168, 19; *plaigniuet*, 172, 35; 175, 22; *disiuet*, 175, 33. 34; auch an *prædicibant* für *prædicabant*, Rönsch, Lexikalische Excerpte, Rom. Forsch. II, 294 mag hier erinnert werden. Hervorgehoben sei schliefslich, dafs *-ievet* sich noch im 14. Jahrhundert aus Metzer Urkunden belegen läfst; vgl. *demorieuet* (a. 1317), Hist. de Metz III, 329.

S. 299. Abgesehen von *-die* = *dedit* in afrz. *perdie, rendie* und analogisch *defendie* u. s. w., erhielt sich *dare* in den, wie es scheint, bisher unbelegt gebliebenen Formen *circondee*: *La cité de Gaffa est voisine et circondee de pays payens*, Doc. crois., Cygne I, 372. 375, und Perf. *circunda*: *O noble fleur que Dieu tant fecunda, Que de son germe en yssit l'entelette, Qui vostre clos virginal circunda, Entra, saillit* ..., Jean Lemaire (ed. Stecher) IV, 326. Man darf indes nicht übersehen, dafs an beiden Stellen italienischer Einflufs mafsgebend gewesen sein kann. Übrigens wäre auch ein *Präsens *circont* (später *circonde*), *circondes, circonde, circondons, circondez, circondent* (*Imperf. *circondoie* u. s. w.) sehr wohl möglich gewesen. Das Simplex *dare* wäre dann von der gleichen Verkennung betroffen worden, der die Simplicia von *colligo, erigo, consuo, exeo, pereo* (zu prov. *pier* vgl. altital. *pere* = *perit*) zum Opfer gefallen sind. Suchier, Grundrifs I, 606 stellt neben diese Fälle noch *enfle* = *inflat*, *chauffe* = *calfacit*, ferner *bénir* und span.-portug. *comer* = *comedere*. Auf *sursi* für *surrexi* wies schon Diez hin in einem Briefe an Jacob Grimm (Giefsen, den 20. April 1836), siehe Tobler, Zeitschrift für romanische Philologie VII, 493. Aber auch *offrir, souffrir* und *emplir*, sowie *conste* = *constat*, *obste* = *obstat*, God. V, 558, *transe* = *transit*, eb. VIII, 15 sind hier zu nennen.

S. 301. In der Liste der Perfekta auf *-ie* fehlt *venquiest*, Gorm. Isembard, Rom. Stud. III, 371 : *chevalier*. — S. 303. Nicht ganz geschwunden ist *terere*; wenigstens scheint das Kompositum *conterere* in seiner vulgärlateinischen Form *contrire* (Arch. lat. Lex. III, 542) ins Romanische übergegangen zu sein. Belege bei God. II, 283. — S. 305, Anm. 1. Sigmatische Perfekta von *tenir* und *venir* sind nicht unerhört; ich habe sie belegt Zs. VII, 65 und verweise ferner auf *vensissent*, Chron. Mont-S. Mich. I. 78 und *viensist*, Gal. Rest. Ms. B. N. 1470, ed. Stengel S. 112. — S. 358, 3. Es ist zu bemerken, dafs in älterer Sprache sogar das Verbum Substantivum *être* seine analytischen Formen mit Hilfe von *être* bildet; so steht

ganz vereinzelt ... *fust estes revellés* im Livre de la Conqueste S. 114; *fust esté,* Doc. crois., Cygne I, 379; *sera esté,* eb. I, 382; *Le seigneur ... fust esté bien mary que autre eust eu la charge que luy,* Arch. cur. I, 270; *s'il fust este* (a. 1586), Ed. Fournier, Var. hist. litt. V, 261. Dafs in all diesen Fällen das Italienische vorbildlich gewesen ist, kann kaum in Abrede gestellt werden. — S. 359, 4. Nicht nur im Altitalienischen, sondern auch im Altfranzösischen und in der modernen Volkssprache erscheint das reflexive Zeitwort gelegentlich in Verbindung mit *avoir.* Davon ist schon mehrfach die Rede gewesen, s. Tobler zu Vrai Aniel 166; Chabaneau, Théorie² S. 24; Förster, Chev. II Esp. S. 397; ders., Yvain S. 306, 2795. Weitere Beispiele sind: *Se t'eusses clamé ueneu,* Flor. Ms. B. N. 15101, fo. 32d; *Des flors errant s'a recovert.* Flor. Blanch. 2339 (B. s'est); *Envers le roi s'a aproismié,* eb. 2940; *Si s'a a als accompagnies* (sic.), Brut 788; *Et ambedui s'unt entrocis,* MBrut 190; *Quant Blancandins s'a abaissie,* Blancand. 3158; *Je m'ay touz jours en vous fié,* Mir. N. D. XXVIII, 118; ... *et se avoir trouvé à la chasse de feu monseigneur l'admiral de Bonnyvet,* Arch. cur. S. 256; *I' racontait, avec orgueil. Qu'i' s'avait fait crever un oeil.* Arist. Bruant, Dans la Rue S. 112.

Potsdam. Alfred Risop.

Lesestücke für den französischen Unterricht von Dr. Hans Rahn. Leipzig, O. R. Reisland, 1893. 244 S. 8.

Aus seinem früheren Lesebuch I hat der Verfasser durch Streichung von etwa 80 Seiten Text die vorliegenden Lesestücke hergestellt; sie sollen solchen Anstalten zu gute kommen, 'die mit einem weniger umfangreichen Lesestoff rechnen müssen'. Aus der Vorrede zu jenem Lesebuch I erhellt, dafs für den Herausgeber der eigentliche Zweck der französischen Lektüre ist, eine Anschauung von dem fremden Volksleben zu geben; daher auch auf dem Titelblatte zu lesen ist: 'Zur Einführung in Land, Art und Geschichte des fremden Volkes.' Wenn dieser Gesichtspunkt unzweifelhaft seine Berechtigung hat, so ist er doch nicht der einzige und nicht der höchste, von dem aus die Auswahl des französischen Lesestoffes zu treffen ist. Die fremdsprachliche Lektüre sollte auch der Form nach mustergültig sein und durch ihren Inhalt bildend und erziehend wirken; sie sollte das ästhetische Gefühl anregen, von edlen und tiefen Gedanken erfüllt sein und dazu beitragen, bei den Schülern einen gediegenen litterarischen Geschmack zu entwickeln, natürlich in den Grenzen, die das Alter der Lesenden dem Stoffe zieht. Eine Erzählung, die sich nicht auf Frankreich und seine Bewohner bezieht, aber einen Geist und Gemüt anregenden Inhalt in schöner Form bietet, hat jedenfalls mehr Anspruch auf einen Platz im fremdsprachlichen Lesebuch als ein Stück, welches französische Verhältnisse behandelt und litterarisch minderwertig ist. Die französische Lektüre sollte vom Guten das Beste nehmen ohne Forderung eines specifischen Inhaltes, nebenher sich aber die Aufgabe stellen, möglichst genau mit Land und Leuten bekannt zu machen. In

den vorliegenden Lesestücken ist nun der höhere allgemeine Zweck der Lektüre nicht unberücksichtigt geblieben, steht aber noch nicht genügend im Vordergrund. Gegen die kleinen Erzählungen im ersten Abschnitt läfst sich nichts einwenden, sie sind zum Teil sehr niedlich und fesselnd; indes Stücke rein beschreibender Art wie *La Nature de la France, La Touraine* und Ähnliches begegnen erfahrungsmäfsig bei unseren Schülern, weil doch die lebendige Anschauung fehlt, einer starken Gleichgültigkeit. Das Gedicht *L'Omnibus,* die Erzählung *Madame Théophile* bieten als Anfangslektüre erhebliche Schwierigkeiten; *La Garonne* wird bei unserer Jugend nur erstaunte Gesichter hervorrufen, auch die Feinheiten, die in *La Chèvre de M. Seguin* liegen, setzen einen reiferen Geschmack voraus. Die historischen Stücke des Abschnitts II stechen von den Erzählungen des ersten Kapitels meist durch Einfachheit der Sprache ab; sie sind auch weniger interessant und wären daher vor dem ersten Abschnitt zu lesen. Im allgemeinen werden unsere Schüler aber mit Lust sich an der Lektüre aus dem vorliegenden Buche beteiligen.

Hinter den Lesestücken sind reichlich bemessene Präparationen zu finden, die nicht nur einzelne Vokabeln enthalten, sondern auch schwierige Stellen übersetzen. Sie geben zu einigen Einwendungen Anlafs. Mehrere Vokabeln sind (auch in dem dahinter stehenden alphabetischen Wörterverzeichnis) vergessen worden, z. B. *arbre* (S. 9) in der Bedeutung 'Mastbaum', *soucoupe* (S. 36), *descendre* (S. 46) in der Bedeutung 'absetzen', *officier* (S. 58) in der Bedeutung 'Beamte', *cithare, pomme, maître d'hôtel* (S. 59), *rejoindre* (S. 94), *glace* (S. 122) u. a. Bei der Aussprachebezeichnung ist nach keinem festen Princip verfahren; die Aussprache von *Zacharie, Childeric, archange, balbutier, artillerie* ist durch nichts angedeutet worden, während für *Clovis, baptiser, Aix* in Klammern das Nötige bemerkt ist. Eine genaue Durchsicht der Präparationen ist bei einer etwaigen neuen Auflage anzuraten, da die Anzahl der Druckfehler nicht klein ist; wir finden da z. B. *occassion, délais* m, *reduire, guerir, échauffouré, eariole.* Auf Seite 198 stehen allein fünf Accentfehler. Schlimmer ist es, dafs in den Präparationen manche falsche oder mangelhafte Übersetzungen gegeben sind. S. 9 *à l'assaut* heifst nicht 'im Sturm'; es ist mit *monter* zu verbinden; *monter à l'assaut* aber bedeutet 'Sturm laufen'. S. 10 *à perte de vue* nicht 'in Sehweite', sondern 'unabsehbar'. S. 14 *blague* wird besser durch 'Suade' als durch 'Aufschneiderei' übersetzt. Für *allumeur* (S. 14) finden wir (S. 155) auffallenderweise 'Allumeur, Anzünder' als Übersetzung angegeben; es heifst an der Stelle 'Kundenanlocker'. S. 20 *guérite* in der Bedeutung 'Zufluchtsort' ist veraltet; es hat hier seinen eigentlichen Sinn 'Schilderhaus'. Sehr seltsam ist, dafs *sabot* (S. 23), obwohl von einer Ziege die Rede ist, mit 'Holzschuh' und nicht mit 'Huf' wiedergegeben wird. S. 25 *soûle* nicht 'übersättigt', dazu pafst nicht *à demi,* sondern 'trunken'. S. 25 *tenir* nicht 'aushalten', sondern 'Platz finden'. S. 26 *trompe* bedeutet 'Jagdhorn', nicht 'Trompete'. S. 26 *déguster* 'kaufen' ist wohl nur ein Druckfehler. S. 26 *babines d'amadou* wohl nicht 'trockene', sondern 'schwammige Lefzen'. S. 30

lazzi bezeichnet keine 'komische Pantomime', sondern 'Harlekinspossen, Mätzchen'. S. 31 *redingote* nicht 'Überzieher', vielmehr 'Überrock'. S. 39 *façon de penser* soll bedeuten 'Meinung zu denken' (sic!). Wahrscheinlich liegt ein Druckfehler zu Grunde. S. 48 *les coudes sortis.* Die Übersetzung 'mit ausgestreckten Ellenbogen' ist abzulehnen. Die Ellenbogen treten vielmehr hervor, wenn die Katze sich zum Sprunge niederkauert. S. 48 *elle sortait et rentrait ses griffes contractiles* ist auch verkehrt übersetzt; denn die Katze 'öffnet und schliefst' nicht die Krallen, sondern 'streckt sie hervor und zieht sie ein'. S. 81 *gendarme* nicht 'Reiter', sondern 'Polizeisoldat'. S. 83 *je serais à labourer* soll heifsen 'es würde mir zukommen', heifst aber 'ich wäre damit beschäftigt'. S. 86 *parle si bonnement* 'so aufrichtig', aber nicht 'so gütig'. S. 103 *désarçonnés,* welches sich an *gardes du corps* anschliefst, durch 'ohne Reiter' zu übersetzen, ist unmöglich; 'abgeworfen' wäre das Richtige. — Es ist zu verwundern, dafs die Kritik nicht früher auf diese Fehler und einige andere aufmerksam gemacht hat, und dafs derartige Versehen aus der zweiten Auflage des Lesebuches I in die vorliegenden Lesestücke unbeanstandet übergehen konnten.

Berlin. R. Palm.

Lesebuch für den französischen Unterricht auf der oberen Stufe höherer Lehranstalten von Dr. Rahn. Leipzig, O. R. Reisland, 1893. 796 S. 8. Geb. M. 5,20.

In seinem Vorwort verficht der Herausgeber zunächst die Existenzberechtigung seines Lesebuches, das sich als eine 'Verschmelzung von Autorenlektüre und Chrestomathie' darstellt. Man wird ihm darin beipflichten, dafs das Lesen umfangreicher Werke, von denen nur eins auf das Semester entfällt, weder 'von der geschichtlichen noch von der litterarischen Entwickelung des französischen Volkes' ein Gesamtbild zu liefern vermag, dafs die Autorenlektüre den Nachteil einer gewissen Einseitigkeit mit sich bringt. Wenn nun eine Chrestomathie, wie die vorliegende, sich vom Zerrissenen und Fragmentarischen fern hält und sogar neben vielen kürzeren Stücken zwölf gröfsere, inhaltlich hervorragende Dichtungen enthält, so läfst sich mit ihr der Zweck der französischen Lektüre recht wohl erreichen; besondere Autorenausgaben werden bei einer solchen Einrichtung des Lesebuches entbehrlich. Freilich bleibt ein nicht unerheblicher Übelstand bestehen. Dem Lehrer ist der Lesestoff vorgeschrieben, und bei der grofsen Verschiedenheit des Geschmacks wird das von vielen als eine unangenehme Einschränkung empfunden werden. Der Ausweg, nebenher noch Autorenausgaben zu benutzen, dürfte nur von wenigen gewählt werden; die meisten werden Bedenken tragen, das teure Lesebuch mit seinem reichen Inhalt längere Zeit beiseite zu schieben und ihren Schülern noch für Einzelausgaben Kosten aufzubürden.

Eine bemerkenswerte Neuerung hat Herr Rahn in sein Buch eingeführt, über die vermutlich die Urteile recht verschieden lauten werden.

Er hat unter den Text einen durchgehenden Kommentar gesetzt, der einige sachliche Erklärungen giebt, hauptsächlich aber einzelne Worte und Wendungen übersetzt, also den Gebrauch eines besonderen Wörterbuches ganz ausschliefst. Begründet wird diese Einrichtung damit, dafs das Nachschlagen im Lexikon eine zeitraubende, mechanische Arbeit sei, und dafs die durch einen solchen Kommentar gewonnene Zeit die Bewältigung einer gröfseren Menge von Lesestoff ermögliche. Die Selbstthätigkeit des Schülers werde — meint der Herausgeber — auf diese Weise nicht lahm gelegt, sondern noch sehr in Anspruch genommen; es falle ihr nämlich die Aufgabe zu, eine wirklich gute deutsche Übersetzung zu Hause fertig zu bringen. Nicht nur die Reformfreunde dürften in diesem Punkte abweichender Meinung sein, sondern auch manche andere. Wann soll der Schüler lernen — fragen wir —, sich in einem grofsen Wörterbuch zurecht zu finden, wenn nicht auf der Oberstufe? Von der richtigen Benutzung des Wörterbuches ist aber nach der Schulzeit die erfolgreiche Beschäftigung mit der fremden Sprache sehr abhängig. Das Nachschlagen der Vokabeln ist auch nicht eine rein mechanische Arbeit; der Schüler mufs ja auf die grammatische Konstruktion aufmerksam sein, innerhalb deren die zu suchende Vokabel steht; er mufs Besonnenheit und Urteil, ja, Scharfsinn walten lassen, um einem längeren Artikel im Lexikon die jedesmal passende Bedeutung zu entnehmen. Das 'Wälzen des Lexikons' ist zwar mühsam, aber auch bildend für den jugendlichen Geist und sollte dem Schüler nicht ganz erspart bleiben. Hätte der Herausgeber etwa ein Drittel seiner Stücke, besonders die, welche sich zu kursorischer Lektüre eignen, mit einer darunter stehenden Präparation versehen, so durfte er auf ungeteilteren Beifall rechnen. Die Arbeit, die den Schülern bei gegebener Präparation noch zu thun übrig bleibt, ist in der That eine minimale. Gerade die schwierigen Stellen sind eben in den Fufsnoten übersetzt. Wenn man aber eine Übersetzung in tadellosem echtem Deutsch verlangt, so fordert man eine Leistung auf stilistischem Gebiet, die die Kräfte eines Schülers übersteigt und selbst dem Lehrer grofse Schwierigkeiten bereiten dürfte. Noch in einem anderen Punkte kann ein Einwand nicht zurückgehalten werden. Herr Rahn wünscht, dafs sein Buch nicht 'angelesen', sondern durchgelesen werde, und zwar im Laufe von zwei Jahren. Mit vier Lektürestunden in Klasse I und drei in Klasse II (einer Töchterschule) glaubt er sich durch 723 Seiten französischen Textes hindurchlesen zu können. Ein solches Verfahren verzichtet auf die zahlreichen Bildungselemente, die sich aus einer gründlich betriebenen Lektüre fremder Litteratur gewinnen lassen. Für leichte Unterhaltungslektüre mag ein eiliges Durchlesen am Platze sein; die grofsen Dichter aber, die auch in dem Buche vertreten sind, verdienen, dafs man sich ein wenig in sie vertiefe.

Was nun die Anordnung des Stoffes anlangt, so hat Herr Rahn nach dem Muster seines Lesebuches I den Inhalt dieser Chrestomathie in drei Abschnitte zerlegt: 1) Frankreichs Land und Leute (143 S.). 2) Aus Frankreichs Geschichte (circa 300 S.). 3) Aus Frankreichs Litteratur

(circa 300 S.). Daran schliefst sich ein Anhang, der einen Überblick über die französische Litteratur in deutscher Sprache, einen Abrifs der französischen Verslehre, metrische Übersetzungen einiger Gedichte, schliefslich einen Plan von Paris und eine Karte von Frankreich enthält. Aus dieser Inhaltsangabe wird ersichtlich, dafs für die Auswahl des Lesestoffes wesentlich der Grundsatz mafsgebend war, die Lesenden mit Land und Leuten, mit dem Denken und Empfinden des fremden Volkes bekannt zu machen. Obwohl nun dieses Denken und Empfinden seinen reinsten und schönsten Ausdruck findet in den Werken der litterarischen Koryphäen, sind doch nur sechs grofse Autoren aufgenommen, so dafs sich ein 'Bild von der litterarischen Entwickelung' daraus nicht ergeben kann. Was in dem dritten Abschnitt geliefert wird, von Corneille, Racine, Molière, Chateaubriand, Frau von Staël, Victor Hugo, sind längst erprobte, wertvolle Sachen; nur könnte die gefühlsüberschwengliche Erzählung *Atala* fehlen, da im *Dernier des Abencerrages* genug romantische Empfindsamkeit steckt. In dem ersten Abschnitt durfte man mit Recht Darstellungen erwarten, die dem Schüler das heutige Paris und den Franzosen unserer Tage vor Augen führen. Die Reformer wenigstens, denen der Herausgeber hier folgt, denken doch als praktische Leute, wenn sie ein Bekanntwerden mit Land und Leuten verlangen, an die Vorteile, welche eine solche Kenntnis bei einer etwaigen Reise ins Ausland abwerfen würde. Ob der Herausgeber mit Stücken von etwas verjährtem Inhalt jene Herren befriedigen wird, ist zweifelhaft. Recht altmodisch muten den Leser Stücke an, wie *Arrivée d'un jeune Homme à Paris, Intérieur d'une Diligence, Le Parisien qui s'amuse;* letzteres liegt etwa fünfzig Jahre zurück. *Ma Femme va au Bal* ist zwar streng modern, aber mit einem Anflug von Frivolität. Eine erziehliche Wirkung ist mit einem solchen Stück nicht zu erreichen, auch nicht mit *La Saint-Nicolas.* An blofser 'Unterhaltungslektüre', die ja nicht ganz verpönt werden soll, bietet das Buch aber sonst genug, und zwar viel Ansprechendes und Niedliches.

Der Kommentar erwies sich bei einer flüchtigen Durchsicht korrekter als der im Lesebuch I. Nur ein sonderbares Versehen sei erwähnt. S. 133 wird *baguettes* durch 'Finger' übersetzt, während es die Stäbe eines Handschuhweiters bezeichnet. Das sieben Seiten lange Wörterverzeichnis enthält sieben Druckfehler; mehrmals fehlt bei Substantiven das Geschlecht, zu *dent* ist ein falscher Artikel gesetzt worden.

Wer an dem Umstande nicht Anstofs nimmt, dafs unter dem Text durchgängig eine ziemlich genaue Präparation gedruckt steht, der findet in diesem Lesebuch ein recht brauchbares Hilfsmittel für den französischen Unterricht; für höhere Mädchenschulen dürfte es sich am besten eignen, weil das Gefällige und leicht Anregende der Menge nach überwiegt; weniger ist der Inhalt für ernste Gedankenarbeit berechnet. Die Lehrer an den Gymnasien und Realgymnasien werden sich daher weniger davon befriedigt zeigen.

Berlin. R. Palm.

Leandro Biádene, Un miracolo della madonna, la leggenda dello sclavo dalmasina. Bologna, tipogr. Fava e Garagnani, 1894. 56 S. 8 (Sonderabzug aus dem Propugnatore, Nuova Serie, Bd. VI, Heft 36).

Die vierundzwanzig Strophen aus je fünf miteinander reimenden oder assonierenden Alexandrinern erzählen die weitherum verbreitete Legende von dem verarmten Ritter, dem gegen das Versprechen auf einen bestimmten Tag sein frommes Weib dem Teufel zuzuführen von diesem der frühere Reichtum zurückgegeben wird, dem dann, da er sich auf den Weg macht um Wort zu halten, die heilige Jungfrau in der Gestalt seiner Gattin sich zugesellt, während diese betend in einer Kirche am Wege zurückbleibt, und der durch das kräftige Eingreifen der mächtigen Beschützerin aller Verpflichtung gegen den Bösen ledig wird. Über die lateinische Fassung der Geschichte berichtet die Einleitung nach Mussafias sorgsamen Angaben, handelt dann von Prosaübersetzungen dieser und von sieben dichterischen Bearbeitungen, nämlich dem altfranzösischen *Dit du povre chevalier,* den Jubinal bekannt gemacht hat, dem im sechzehnten Jahrhundert gedruckten *Mystère du chevalier qui donna sa femme au diable,* der entsprechenden *Cántiga* Alfons des Weisen, einem italienischen *Poemetto* in Oktaven, das spätestens in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts zuerst gedruckt ist, einem sizilianischen und einem napoletanischen Liede, die noch nicht lange bekannt sind, und endlich dem hier zum erstenmal aus einer Mailänder Handschrift mitgeteilten Stücke. Die Vergleichung und die Kennzeichnung dieser Gedichte ist mit Fleifs und Scharfsinn ausgeführt, doch hätte sich ohne Zweifel noch verschiedenes Weitere herbeiziehen lassen (ich erinnere nur an die beiden deutschen Fassungen, die man bei Lafsberg, von der Hagen, Pfeiffer findet, und an Gottfried Kellers 'Die Jungfrau und der Teufel' in seinen Sieben Legenden).[1] Der an sich rohe und dazu schlecht überlieferte Text, der den Schlufs des Schriftchens bildet, ist von einigen die Sprache und den Versbau betreffenden Bemerkungen begleitet, und die Fufsnoten versuchen, was gar zu unannehmbar erschien, vermutungsweise zu berichtigen. Der Druck ist nicht hinlänglich überwacht: S. 12 Z. 2 v. u. mufs es *toute* statt *tante,* S. 14 Z. 13 v. o. *tous certains* statt *tu certains,* S. 7 Z. 2 der zweiten Anmerkung *quinto* statt *quarto* heifsen. — Der herausgegebene Text ist einmal irrtümlich dem Bonvesin zugewiesen worden, weil er mit Versen, die diesem wirklich gehören, in der nämlichen Handschrift steht. Das hier angezeigte Schriftchen mag also zu den Anhängseln der Bonvesin-Ausgabe zu rechnen sein, die man von Herrn Biádene nun schon so lange erwartet. Sein schwer begreifliches Säumen nimmt ihm das Recht, sich zu beklagen, wenn unversehens ohne sein Zuthun eine Ausgabe des anziehendsten der alten lombardischen Dichter erscheinen sollte.

Berlin. Adolf Tobler.

[1] [Vgl. auch *The Knyght and hys Wyfe* bei J. O. Halliwell, *Contributions to Early English Literature* II, 20 ff. J. Z.]

Die slavischen Siedelungen im Königreich Sachsen mit Erklärung ihrer Namen von Dr. Gustav Hey, Professor am Realgymnasium zu Döbeln. Dresden, Wilhelm Bänsch, 1893. 335 S. 8.

Eine sorgfältige und fleifsige Arbeit, die man im gewissen Sinne wohl als abschliefsend bezeichnen darf. In einer 'geschichtlichen Einleitung' werden zuerst Angaben gemacht über die einstigen slavischen Bewohner Sachsens, ihre Sitze, Kultur und Geschichte; aufgezählt, was von 'wendischem Sprachgut' in die deutsche Volkssprache gedrungen ist (mit Unrecht werden auch *pardauz* und *pimpelig* darunter genannt); erörtert die Bildung der slavischen Ortsnamen (doch sind einzelne Kategorien falsch verstanden, z. B. I, b, c und g, denn Suffix *ĭcĭ* ist nicht possessiv; Personennamen im Sing. bezeichnen nicht den Ort; Suffix *ĭskŭ* bezeichnet wieder nicht den Besitz, sondern dasselbe, wie das deutsche *-isch*). Es folgen dann, alphabetisch geordnet, 'Ortsnamen aus Personennamen' S. 39—219, 'aus Appellativen' S. 222—311: es ergiebt sich, dafs 'deren Ursprung bei zwei Dritteln personal, bei einem Drittel appellativ' ist und ihre Zahl 'ungefähr 1800, also mehr als ein Drittel der sächsischen Ortsnamen überhaupt', beträgt; den Schlufs machen 'nichtslavische, doch fremdklingende Ortsnamen'. Für jeden Ortsnamen werden alle erhältlichen älteren Namensformen aufgezählt.

Mit dieser hochverdienstlichen Leistung hätte sich der Verfasser begnügen können; er wollte mehr, nämlich die so gewonnenen slavischen Namen auch erklären; doch hierin liegt die Schwäche seiner Arbeit. Er ist ja auch hierbei mit der äufsersten Umsicht, Mühe und Strenge zu Werke gegangen; aber es fehlt ihm das Sprachgefühl, womit einen blofse Wörterbücher und Ortsnamenverzeichnisse noch nicht ausstatten, die Einsicht, dafs gar manches sich überhaupt nicht deuten läfst (weil die Form zu unklar ist, oder sonst aus irgend einem Grunde), und die Bescheidenheit, die ihn das 'Reim dich, oder ich frefs dich' nicht zum Princip seiner Arbeit hätte erheben lassen. Er erklärt und übersetzt mit unheimlicher Sicherheit jeden Namen, aber mit derselben Sicherheit hat er früher auch Erklärungen vorgetragen, die er jetzt fallen läfst; dasselbe wird ihm natürlich mit den jetzigen Erklärungen widerfahren, sobald er noch einmal an diesen Gegenstand herantreten wird. Ohne Einwände und Widerlegungen könnte ich wohl kaum eine Nummer belassen; der mir zugemessene Raum zwingt mich zum Herausgreifen von wenigem. *Meifsen* hatte Verfasser als 'Ansiedelung am vorragenden Hügel' gedeutet; weil ich ihm nun dieses Concept verdorben habe, kehrt er jetzt zu der 'alten landläufigen Erklärung "Grenzheim, Grenzbusch, Markberg" zurück'; von Thietmars Angabe '*Henricus .. urbi .. de rivo quodam ... nomen Misni imposuit*' sagt er: dieser Etymologie (wo ist sie denn?) kann keinerlei Gewicht beigelegt werden. Für mich ersetzt die Angabe Thietmars jede Etymologie, und, was auch immer der Bachname *misni* bedeutet haben mag, das eine weifs ich, dafs er mit Grenze und dergleichen nichts zu

thun hat. *Rochlitz* wird erwiesen 'als *Rochadlency* für *Hrochadlency* — Greiners, Kränkels', aber die Form mit dem *r* stammt bereits aus dem zehnten Jahrhundert, ermächtigt also nicht zu der Annahme, dafs *G*- abgefallen wäre. *Audigast, Meusegast* werden auf *chvost* 'Schweif' zurückgeführt, dafs *gozd* 'Wald' viel näher liegt, fällt dem Verfasser nicht ein; rivus *Z(a)latwina* mufs zum Goldbach werden, aber poln. *Słotwina* pafst formell besser; *Susali* (Gauname) soll *Żużely* 'Wurms' sein, ebensogut kann es *Susły* sein — dafs überall mehreres möglich ist, erschwert ja jede sichere Deutung und macht sie meist unmöglich; Thietmars Deutung von *medeburu* "mel prohibe" ist doch ganz anders als die unmögliche des Verfassers (*mědibor'* 'Erzkämpfersheim'; es ist wohl 'Honigwald', poln. *miodobór*); warum dem *Leuteritz (Luderowice)* nicht der deutsche Name *Luder (Lothar)*, sondern ein ganz vereinzelter böhmischer zu Grunde gelegt wird, ist nicht zu verstehen; *Mügeln* ist nicht *mogylina*, sondern = poln. *Mogilno;* dafs speciell böhmische Lautumstellungen und dergleichen nicht für diese serbischen Namen verwendet werden dürfen, ist dem Verfasser unbekannt, die Deutung von *Milsena* rivulus aus *mlžina* (als Nebelgrund) ist daher unmöglich, es ist dies derselbe Name wie der des Gaues *Milzane;* ähnliches gilt für die Deutung von *Welxande* u. a.; *Ellgast,* 'die Langsame', gleichbedeutend mit *Mandau* und *Pulsnitz:* aber *Ellgast* ist nur *lhost* (Freiheit, Freidorf), und *Mandau* alles andere auf dieser Welt, nur nicht 'die Träge, Faule'. Die Reihe kann beliebig fortgesetzt werden, ich breche sie hier ab, doch erwähne ich noch, dafs der Verfasser auch einzelne deutsche Namen als slavisch gedeutet hat, so *Gottleuba* (alles über *guto* = *gusto* ist Fabelei!), *Loiba, Röthendorf* u. a.; den Beweis, dafs Deutsche slav. *mlad* u. ä. zu *mald* umstellen, hat er nicht erbracht. Vermifst wird auch die genaue lautliche Behandlung der wenigen sicheren, klaren Fälle, der Versuch des Nachweises, wie der deutsche Mund sich die slavischen Vokale und Konsonanten zurechtlegte; es ergäbe dies vielleicht einige Kriterien, so dafs wir nicht immer zwischen verschiedenen Möglichkeiten zu schwanken hätten.

Der bleibende Wert dieser Arbeit, die Fülle von Material, sei nochmals besonders hervorgehoben; dagegen der Versuch, alles auch zu erklären, ist trotz einzelner richtiger Deutungen nicht gelungen, schon wegen der Schwierigkeit des Gegenstandes selbst, deren sich der Verfasser bewufster würde, wenn er mit slavischer Sprachkunde vertrauter wäre; manches schöne Resultat, manche interessante Deutung sind ihm so völlig entgangen.

Berlin. A. Brückner.

Verzeichnis

der vom 11. März bis zum 23. Mai 1894 bei der Redaktion eingelaufenen Druckschriften.

Transactions of the Cambridge Philological Society. Vol. III. Part V. London, C. J. Clay and Sons, 1894 (Schlufs des Bandes). Darin S. 229—238 W. W. Skeat, The Romaunt of the Rose.

The American Journal of Philology ed. B. L. Gildersleeve. XV, 1 [Edwin W. Bowen, The *ie*-Sound in Accented Syllables in English. John Morris, On the Development of Diphthongs in Modern English from OE. *î* and *û*].

Studies and Notes in Philology and Literature. Vol. II. Published under the Direction of the Modern Language Departments of Harvard University by Ginn & Company, Boston, 1893. 2 Bl., 220 S. 8 [John M. Manly, Observations on the Language of Chaucer's Legend of Good Women. Kuno Francke, Did the Hypnerotomachia Poliphili influence the Second Part of Faust? (With plate). W. H. Carruth, Expressions of German National Feeling in Historical and Poetical Literature from the Middle of the Tenth Century to the Time of Walther von der Vogelweide. E. S. Sheldon, Further Notes on the Names of the Letters. A. R. Marsh, Note on El Tirano Castigado of Lope de Vega. Juan Riaño, Interpretation of a Spanish Altar-Frontal with Emblems of the Virgin. (With plate.) W. H. Schofield, The Source and History of the Seventh Novel of the Seventh Day in the Decameron. R. L. Weeks, A Method of Recording the Soft-palate Movements in Speech. (With figures.)].

Modern Language Notes edd. A. M. Elliott, J. W. Bright, H. C. G. von Jagemann, H. A. Todd. IX, 3 [Albert S. Cook, The Old English 'Whale'. A. F. Chamberlain, Life and Growth of Words in the French Dialect of Canada. II. George Hempl, The Etymology of *thill*, *fill*. H. L. W. Otto, Coup d'œil sur le *Francezismo* en Portugal et au Brésil. F. J. Mather, Jr., A. S. *nemne* (*nymđe*) and the 'Northumbrian Theory'. Leo Wiener, The Lord's Prayer in Judæo-German. G. C. Keidel, Le Doctrinal des Filles. F. Bonnotte, Picard Dialect. R. O. Williams, Every and Each. G. L. Kittredge, 'To take Time by the Forelock'. C. H. Grandgent, The Phonetic Section]. 4 [Ch. H. A. Wager, Pecock's 'Repressor' and the Wiclif Bible. W. T. Hewett, The Text of Faust, ll. 718 f. G. C. Keidel, A Fabliaux Fable. W. P. Reeves, Stray Verse (die unter 1 nach einem Druck vom Jahre 1836 mitgeteilten Verse von der Mauer der Dreieinigkeitskapelle zu Stratford-on-Avon, die dem Herausgeber *quite new* waren, bilden zwei verschiedene Gedichte: wegen V. 1—38 s. Archiv XCI, 382, wegen V. 39 ff. Mätzner, Sprachproben I, 51, V. 49 ff. und Schum, Exempla codicum amplon. S. 14, Taf. VI). F. E. Schelling, A German

Borrower of Wotton and Raleigh; Query. C. A. Smith, Chaucer (Legend of Good Women ll. 1636—40). A. Ingram, Far from this. F. H. Stoddard, The Founder of Romance Philology].

Litteraturblatt für germ. und rom. Philologie. Herausgegeben von O. Behaghel und F. Neumann. XV, 2. 3. 4.

Die neueren Sprachen. Herausgegeben von Wilhelm Vietor. I, 10 [W. Krummacher, Übersetzungen aus dem Englischen mit Beifügung der Urschrift. Die engl. Sprache (Vorwort). 1. Zwei Gedichte von Shelley. 2. Vier Sonette von Sir Philip Sidney. Fleming, Hilfsmittel für den fremdsprachlichen Anschauungsunterricht. Im Beiblatt 'Phonetische Studien': W. Vietor, Kleine Beiträge zur Experimentalphonetik. I. Aufzeichnung der Stimmwellen durch die Mareysche Lufttrommel. II. Bestimmung der Zungen-Gaumen-Artikulation durch die Stomatoskopische Methode. F. Araujo, Recherches sur la Phonétique espagnole (suite)]. II, 1 [A. Rambeau, On the Value of Phonetics in Teaching Modern Languages. Marie Uthemann-v. Schenk, Übersetzungen aus dem Englischen mit Beifügung der Urschrift (Tennyson, Longfellow, Moore)].

Neuphilologisches Centralblatt. Herausgegeben von Dr. W. Kasten. VIII, 5 [Berichte aus Vereinen. Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen. Heiligbrodt, Verzeichnis der Programm-Abhandlungen deutsch- und neusprachlichen Inhalts u. a.].

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes. Directeur: A. Wolfromm. XI, 1. 2.

Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte. Herausgegeben von Max Koch. N. F. VI, 4. 5 [Otto Harnack, Raffael Mengs' Schriften und ihr Einflufs auf Lessing und Goethe. Wolfgang Golther, Die Edda in deutscher Nachbildung. Theodor Süpfle, Beiträge zur Geschichte der deutschen Litteratur in England im letzten Drittel des 18. Jahrhunderts. Erich Petzet, Der Einflufs der Anakreontik und Horazens auf Johann Peter Uz. A. F. Dörfler, Noch einmal Perraults Märchen 'Riquet à la houpe'. Fridrich Pfaff, Karls Recht. Heinrich v. Wlislocki, Tiermärchen der Wotjaken. A. L. Stiefel, Zum fünften Fastnachtspiel des Hans Sachs. Carl Weymann, Antiker 'Schwabenstreich']. VII, 2. 3 [Theobald Ziegler, Zur Genesis eines ästhetischen Begriffs. Ad. Fr. Graf von Schack, Graf Juan Valera. Arthur Richter, Zur Kritik humanistischer Briefschreibung. Ludwig Fränkel, Untersuchungen zur Entwickelungsgeschichte des Stoffes von Romeo und Julia. III. Carlo Fasola, Dieterichs von dem Werder Übersetzung des Ariost. Hermann Henkel, Goethe als satirisch-humoristischer Dichter. Ernst Müller, Ein Brief von Schillers Vater. Gottlieb Krause, Ein Brief Chr. Gottfr. Körners. A. F. Dörfler, Rumänisches zu Bürgers 'Kaiser und Abt'. A. H. v. Osztoya, Zur Quelle von Shaksperes 'Mafs für Mafs'. Marcus Landau, Boccaccio in Ungarn. Hermann Ullrich, Zu Zeitschrift N. F. VI, 259].

Om subtraktionsdannelser, særligt på dansk og engelsk, af Otto Jespersen, Dr. phil., Professor ved universitetet i København. 30 S. 8.

Oberlehrer Dr. Karl Schmidt, Die Gründe des Bedeutungswandels. Ein semasiologischer Versuch. Programm des Kgl. Realgymnasiums zu Berlin. 1894. 44 S. 4.

Was ist Syntax? Ein kritischer Versuch von John Ries. Marburg, N. G. Elwert, 1894. IX, 163 S. 8.

Geschichte des neueren Dramas von Wilhelm Creizenach, Prof. der deutschen Sprache und Litteratur a. d. Univers. Krakau. Erster Band. Mittelalter und Frührenaissance. Halle a. S., Max Niemeyer, 1893. XV, 586 S. 8.

Zeitschrift für deutsche Philologie. Herausgeg. von Hugo Gering und Oskar Erdmann. XXVII, 1 [M. Roediger, Der grofse Waldesgott

der Germanen. W. Golther, Baudouin de Sebourc in altnl. Bearbeitung. F. Bech, Sprachliche Bemerkungen zu der von Seemüller herausgegebenen österreichischen Reimchronik Ottokars. E. Martin, Über das altdeutsche Badewesen. G. Ehrismann und J. Meier, Zu Klaibers 'Lutherana'. H. Düntzer, Goethes Gedichte 'Auf Miedings Tod' und 'Ilmenau'. R. Schlösser, Kestner, Lotte und Gotter. Konrad Maurer, Johan Fritzner. Nekrolog].

Die ehemalige Berlinische Gesellschaft für deutsche Sprache und ihre Büchersammlung. Von Dr. John Koch, Oberlehrer. Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Dorotheenstädtischen Realgymnasiums zu Berlin. Ostern 1894. 32 S. 4.

Karl Breul, The Training of Teachers of Modern Foreign Languages (in 'The Educational Times' vom 1. Mai 1894 S. 225—231; beschränkt sich im allgemeinen auf das Deutsche).

Karl Breul, Zum Unterricht der Engländer in Deutschland in der deutschen Sprache und Litteratur. Aus der Zeitschrift für den deutschen Unterricht VIII, 3, S. 155—172.

Die deutschen Altertümer des Nibelungenliedes und der Kudrun von Dr. Oskar Hartung, Oberlehrer am Herzogl. Ludwigsgymnasium zu Köthen. Köthen, Otto Schulze, 1894. VII, 551 S. 8.

Die Teufellitteratur des XVI. Jahrhunderts. Von Max Osborn (Sonderabdruck aus Acta Germanica III, 3). Berlin, Mayer & Müller, 1893. VI, 236 S. 8.

Friedrich Nicolais Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wissenschaften in Deutschland (1755). Herausgeg. von Georg Ellinger. Berlin, Gebrüder Paetel, 1894 (Berliner Neudrucke. Herausgeg. von Prof. Dr. L. Geiger und Dr. G. Ellinger. Dritte Serie. Zweiter Band). 2 Bl., XXVIII S., 1 Bl., 153 S. 8.

Deutsche Litteraturdenkmale des 18. und 19. Jahrh. begründet von B. Seuffert, fortgeführt von A. Sauer. Stuttgart, G. J. Göschensche Verlagshandlung, 1894.

46/47. Ausgewählte kleine Schriften von Georg Forster herausgegeben von Albert Leitzmann. XX, 165 S. M. 3; geb. M. 3,80.

48. Wilhelmine von Moritz August von Thümmel. Abdruck der ersten Ausgabe (1764). XII, 54 S. M. 1,20; geb. M. 2.

Das deutsche Drama in den litterarischen Bewegungen der Gegenwart. Vorlesungen, gehalten an der Universität Bonn von Berthold Litzmann, Prof. der neueren deutschen Litteraturgeschichte. Hamburg und Leipzig, Leopold Vofs, 1894. VII, 216 S. gr. 8. M. 4.

Allgemeine Sammlung niederdeutscher Rätsel. Nebst einigen anderen mundartlichen Rätselaufgaben und Auflösungen. Herausgeg. von Rudolf Eckart. Leipzig, Adolf Weigel, 1894. VIII, 136 S. kl. 8. M. 1,50.

Nouvelle Grammaire néerlandaise par T. G. G. Valette, Professeur de Langues modernes. Heidelberg, Jules Groos, 1894. XII, 321 S. 8.

Anglia. Herausgegeben von Eugen Einenkel. XVI, 3 [A. Goldhan, Über die Einwirkung des Goethischen Werthers und Wilhelm Meisters auf die Entwickelung Edward Bulwers. K. Luick, Über die Bedeutung der lebenden Mundarten für die englische Lautgeschichte. E. W. Bowen, Open and Close e in Layamon. Diebler, Zu Hollands Buke of the Houlate]. Beiblatt IV, 11. 12.

J. Schipper, Über die Stellung und Aufgabe der englischen Philologie an den Mittelschulen Österreichs. Aus den Verhandlungen der 42. Philologenversammlung S. 137—148. 4.

History of the English Language. By T. R. Lounsbury, Professor of English in Yale University. Revised and enlarged edition. New York, Henry Holt and Company, 1894. XIV, 505 S. 8.

A New English Dictionary on Historical Principles; founded mainly on the Materials collected by the Philological Society. Edited by Dr. James A. H. Murray. *Everybody — Ezod* (forming part of Vol. III) by Henry Bradley, Hon. M. A. Oxon., sometime President of the Philological Society. Oxford, Clarendon Press, 1894. S. 345—488. gr. 4. 5 sh.

Muret, Encyklopädisches Wörterbuch der englischen und deutschen Sprache. Mit Angabe der Aussprache nach dem phonetischen System der Methode Toussaint-Langenscheidt. Berlin, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung (Prof. G. Langenscheidt), 1894. Teil I (Englisch-deutsch). Lieferung 11 [*haze — indignity*], S. 1041—1136. M. 1,50.

Christoph Fr. Griebs englisch-deutsches und deutsch-englisches Wörterbuch. Zehnte Auflage mit besonderer Rücksicht auf Aussprache und Etymologie neubearbeitet und vermehrt von Dr. Arnold Schröer, ao. Professor der englischen Philologie an der Universität Freiburg i. B. Erste und zweite Lieferung. Stuttgart, Paul Neff, 1894. XXXII, 112 S. Lex.-8 [Vorwort und *A — Biped*]. Vollständig in 42 Lieferungen zu 50 Pf.

Studies in English written and spoken. For the Use of Continental Students, by C. Stoffel. First Series. Zutphen, W. J. Thieme & Cie.; Strafsburg i. E., E. d'Oleire (Trübners Buchhdlg.), 1894. 6 Bl., 332 S. 8.

Soames's Phonetic Method. The Child's Key to Reading. With Illustrations. London, Swan Sonnenschein & Co., 1894. 4 Bl., 53 S. 8. 6 d.

Anschauungsunterricht im Englischen mit Benutzung von Hölzels Bildern von Dr. Edmund Wilke. Leipzig, Reimund Gerhard, 1894. VIII, 108 S. 8.

Einführung in die englische Sprache. Anhang für höhere Bürgerschulen, Fortbildungsschulen, Gewerbeschulen etc. von Dr. Edmund Wilke, Oberlehrer am Realgymn. zu Leipzig. Leipzig, Carl Reifsner, 1894. 59 S. 8.

Lehrbuch der englischen Sprache für höhere Lehranstalten (besonders Realgymnasien und Realschulen) von Dr. J. W. Zimmermann, neubearbeitet von J. Gutersohn, Professor an der Oberrealschule in Karlsruhe. 45. umgearbeitete Auflage. Erster Teil (Methodische Elementarstufe). Halle (Saale), G. Schwetschkescher Verlag, 1894. VIII, 110 S. 8.

F. W. Gesenius: Englische Sprachlehre. Völlig neu bearbeitet von Dr. Ernst Regel, Oberlehrer an den Franckeschen Stiftungen. Erster Teil. Schulgrammatik nebst Lese- und Übungsstücken. Halle, Hermann Gesenius, 1894. XII, 416 S. 8. M. 3.

Lesebuch für den englischen Unterricht und Formenlehre. Von Dr. O. Boensel. Leipzig, O. R. Reisland, 1894. VIII, 273 S. 8. M. 1,80.

Englisches Lesebuch für Realgymnasien, Oberrealschulen und verwandte Anstalten. Nebst Stoffen zur Übung im mündlichen Ausdruck. Von Dr. Heinrich Saure. Erster Teil. Zweite vermehrte Auflage. Berlin, F. A. Herbig, 1894. XV, 288 S. M. 2,30.

Pictures from English History. Selections from English Historians with Notes and Introductions by Dr. Heinrich Saure. For Class-Reading and Private Study. Halle, Hermann Gesenius, 1894. VIII, 268 S. 8.

Selections from Modern English Novelists and Essayists. For School, College, and Home. By Dr. Heinrich Saure. Senior Part. Berlin, F. A. Herbig, 1894. VIII, 251 S. M. 2,25.

English Dialogues. Hilfsbuch zur Einführung in die englische Konversation im Anschlufs an die Lesestücke der 1. und 2. Reihe des Elementarbuchs der englischen Sprache von Dr. F. W. Gesenius. Bearbeitet von W. Warntjen, 2. Lehrer an der höheren Bürgerschule in Berne (Oldenburg). Halle, Hermann Gesenius, 1894. IV, 72 S. 8.

The Anglo-Saxon Version of the Book of Psalms commonly known as the Paris Psalter. Dissertation presented to the Board of University Studies of the Johns Hopkins University for the Degree of Doctor of Philosophy by J. Douglas Bruce, Associate in Anglo-Saxon and Middle English at Bryn Mawr College. Reprinted from the Publications of the Modern Language Association of America, Vol. IX, No. 1. Baltimore 1894. 127 S. 8.

Über die Leges Anglorum sæculo XIII. ineunte Londiniis collectæ. Von Felix Liebermann. Halle a. S., Max Niemeyer, 1894. VIII, 106 S. 8.

The Complete Works of Geoffrey Chaucer edited, from Numerous MSS., by the Rev. Walter W. Skeat, Litt. D., LL. D., M. A., Elrington and Bosworth Professor of Anglo-Saxon and Fellow of Christ's College, Cambridge. [II.] Boethius and Troilus. Oxford, Clarendon Press, 1894. LXXX, 506 S. 8. 16 s. [Alle sechs Bände im Abonnement 3 Guineas.]

The Poems of William Dunbar edited with Introductions, Various Readings, and Notes by J. Schipper. IV. V. Vienna, F. Tempsky, 1893. 1894. S. 303—524. gr. 4. Aus den Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien. Philos.-hist. Klasse. Bd. XLII und XLIII.

Über das Verhältnis von Barclays 'Ship of Fools' zur lateinischen, französischen und deutschen Quelle. Breslauer Dissertation von Fedor Fraustadt aus Kanigen. 1894.

Shaksperes 'Sturm'. Ein Kulturbild von Paul Roden. Leipzig, Wilhelm Friedrich [o. J.]. 1 Bl., 62 S. 8.

Brutus in Shaksperes Julius Cæsar, vom Oberlehrer P. Kreuzberg. Wissenschaftl. Beilage zum Jahresbericht des Realgymnasiums zu Neifse. Ostern 1894. 16 S. 4.

Die göttliche Rowe. Von Theodor Vetter. Zürich, Druck von Friedrich Schulthefs, 1894. 20 S. 8.

The Crimean War. Aus Justin McCarthys History of our own Times ausgewählt und für den Schulgebrauch erklärt von W. Gebert, Lehrer am Realgymnasium in Bremen. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894 (L. Bahlsen und J. Hengesbach, Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften II, 6). 4 Bl., 128 S. 8. Geb. M. 1,40.

Collection of British Authors. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1894. kl. 8. Band M. 1,60.

- Vol. 2969. France of to-Day. A Survey Comparative and Retrospective. (Second Series.) By M. Betham-Edwards. 287 S.
- Vol. 2970. Miss Ormerod's Protégé. By F. C. Philips. 261 S.
- Vol. 2971. Penshurst Castle in the Time of Sir Philip Sidney. By Emma Marshall. 304 S.
- Vols. 2972 and 2973. The Memoirs of Sherlock Holmes. By A. Conan Doyle. 280 und 253 S.
- Vol. 2974. A Protégée of Jack Hamlin's, etc. By Bret Harte. 262 S.
- Vols. 2975 and 2976. Old Court Life in Spain. By Frances Minto Elliot. 304 und 304 S.
- Vol. 2977. A Ward in Chancery. A Novel. By Mrs. Alexander. 328 S.
- Vol. 2978. Saint Ann's. By W. E. Norris. 295 S.
- Vol. 2979. The Red House Mystery. A Novel. By Mrs. Hungerford. 279 S.
- Vols. 2980—2982. Marcella. By Mrs. Humphry Ward. 304, 301 und 311 S.
- Vol. 2983. Our Manifold Nature. By Sarah Grand. 278 S.
- Vol. 2984. Tom Sawyer abroad. By Mark Twain. 262 S.

Studies in the Evolution of English Criticism. A Thesis presented to the Philosophical Faculty of Yale University in Candidacy for the Degree of Doctor of Philosophy by Laura Johnson Wylie. Boston, U. S. A., Ginn & Company, 1894. VIII, 212 S. 8.

Romania edd. Paul Meyer et Gaston Paris. Tome XXIII. No. 89 [P. Meyer, Le couplet de deux vers octosyllabiques. P. Rajna, Contributi alla storia dell' epopea e del romanzo medievale. VIII. La Cronaca della Novalesa e l'epopea carolingia. P. Toynbee, Brunetto Latino's Obligations to Solinus. G. Paris, Le conte de la Rose en vers et en prose dans le roman de Perceforest. A. Thomas, Le *t* de la 3e pers. sing. du parfait provençal; La rivière de Rune dans l'épopée française. H.-F. Delaborde, Joinville et le conseil tenu à Acre en 1250. A. Piaget, L'épitaphe d'Alain Chartier. P. Meyer, Rôle de chansons à danser du XVIe siècle].

Revue des Langues romanes. Tome XXXVII, No. 1—2—3 (E.-Daniel Grand, L'Image du Monde. Ch. Révillout, La Légende de Boileau (suite). Tamizey de Larroque, Pour Peiresc. L.-G. Pélissier, Textes historiques italiens de la Bibliothèque nationale. Paul Marchot, Andare. 'La Société pour l'étude des Langues romanes ne fait paraître qu'un seul volume de la Revue des Langues romanes pour 1893 et 1894. ... La R. des L.r. paraîtra désormais le 10 de chaque mois par fascicules de trois feuilles' Umschlag S. 2]. 4 [Ch. Révillout, La Légende de Boileau (suite). P. Marchot, Note sur le traitement de *-orium* en français-provençal. P. d'A., Les devinettes populaires]. 5 [Ch. Révillout, La Légende de Boileau (suite). L.-G. Pélissier, Notes italiennes d'Histoire de France, X et XI. P. Delacrau, Index et Extraits d'un Recueil manuscrit du XVIIIe Siècle. L.-G. Pélissier, Pour la Société des Études italiennes].

Friedrich Diez. Sein Leben und Wirken. Festrede gehalten zur Feier des hundertsten Geburtstages am 3. März 1894 von Hermann Breymann. Leipzig, A. Deichertsche Verlagsbuchhdlg. Nachf. (Georg Böhme), 1894. IX, 54 S. 8. M. 0,90.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur, herausgegeben von D. Behrens. Band XVI, Heft 2. Der Referate und Recensionen erstes Heft.

Franco-Gallia. Herausgegeben von Adolf Krefsner. XI, 3. 4 [A. Krefsner, Friedrich Diez (zum 15. März 1894)]. 5 [J. Sarrazin, Marlborough s'en va-t-en guerre].

Kurzgefafste französische Schulgrammatik für höhere Lehranstalten. Von Dr. O. Ulbrich, Direktor der Friedrichs-Werderschen Oberrealschule in Berlin. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894. 2 Bl., 144 S. 8.

Kurzgefafste Schulgrammatik der französischen Sprache. Mit einem Lese- und Übungsbuch in zusammenhängenden Lesestücken, Umbildungen und Übersetzungsaufgaben. Von Ph. Plattner. Karlsruhe, J. Bielefelds Verlag, 1894. 4 Bl., 392 S. 8. M. 3,60.

Bemerkungen zum Gebrauch des Lehrgangs der französischen Sprache von Ph. Plattner, Direktor der IV. Realschule in Berlin. Erweiterter Abdruck. Karlsruhe, J. Bielefelds Verlag, 1894. 15 S. 8.

Französische Grammatik. Teil II. Satzlehre. Von Dr. Georg Stern. Bamberg, C. C. Buchner, 1894. X, 78 S. 8.

Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache. Von Dr. F. J. Wershoven. Zweiter Teil. Köthen in Anh., Otto Schulze, 1893. VIII, 95 S. 8. M. 0,80.

Französisches Lese- und Übungsbuch von Th. de Beaux, Hauptlehrer an der öffentlichen Handelslehranstalt zu Leipzig, und Dr. Charles Glauser, Lehrer an der städt. höheren Handelsschule zu Aufsig a. E.

I. Stufe. Hilfszeitwörter und I. Konjugation. Halle, Hermann Gesenius, 1894. X, 102 S. 8.

Französischer Sprech-, Schreib-, Leseunterricht für Mädchenschulen. Von Th. Hahn und E. Roos. Halle, Hermann Gesenius, 1892. VII, 111 S. kl. 8.

Anleitung zum Gebrauch des französischen Sprech-, Schreib-, Leseunterrichts für Mädchenschulen von Th. Hahn und E. Roos. Halle, Hermann Gesenius, 1892. IV, 16 S. kl. 8.

Französischer Sprech-, Schreib-, Leseunterricht für Mädchenschulen von Th. Hahn und E. Roos. Zweite Stufe, bearbeitet von Th. Hahn. Halle, Hermann Gesenius, 1894. XII, 89 S. 8.

Französisches Lesebuch für die Mittelstufe von Dr. Georg Stern. Bamberg, C. C. Buchner, 1894. XVI, 308 S. 8.

Französisches Lesebuch. Mittelstufe. Von Karl Kühn. Mit acht Illustrationen, einem Plan und einer Ansicht von Paris. Bielefeld und Leipzig, Velhagen & Klasing, 1894. IX, 314 S. 8.

Questionnaire zu O. Ulbrichs Elementarbuch der französ. Sprache. Zusammengestellt von Dr. K. Becker, Oberlehrer am Gymnasium zu Elberfeld, und Dr. L. Bahlsen, Oberlehrer an der VI. städt. Realschule zu Berlin. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894. 23 S. 8.

Übungsstücke zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische, bestehend in Erzählungen, Parabeln, Anekdoten, kleinen Schauspielen und Briefen, für den Schul- und Privatgebrauch bearbeitet von J. Schulthefs. 14. durchgesehene Auflage. Zürich, Friedrich Schulthefs, 1894. 194 S. 8. M. 1,10.

Französischer Antibarbarus. Mit Berücksichtigung der Stilistik, Synonymik und Phraseologie. Von Dr. Richard Scherffig, Oberlehrer am Kgl. Realgymnasium zu Zittau. Zittau, Verlag der Pahlschen Buchhdlg. (A. Haase), 1894. IV, 189 S. gr. 8.

Récits et Biographies historiques. Für den Schulgebrauch ausgewählt und erklärt von Dr. F. J. Wershoven. Köthen, Otto Schulze, 1894. 2 Bl., 87 S. 8.

Voyageurs et Inventeurs célèbres. Für den Schulgebrauch ausgewählt und erklärt von Dr. F. J. Wershoven. Mit zwei Abbildungen. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894 (L. Bahlsen und J. Hengesbach, Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften I, 8). 3 Bl., 172 S. 8. Geb. M. 1,50. Vorbereitungen und Wörterbuch hierzu kart. M. 0,60.

En France par Onesime Reclus. Im Auszuge mit Anmerkungen für den Schulgebrauch herausgegeben von Karl F. Th. Meyer. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894 (L. Bahlsen und J. Hengesbach, Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften I, 6). 4 Bl., 142 S. 8. Geb. M. 1,40.

Chénier-Studien nebst einem Abdruck von Chéniers Bataille d'Arminius von K. A. Martin Hartmann. Abhandlung zu dem Jahresberichte des Kgl. Gymnasiums in Leipzig für das Schuljahr Ostern 1893 bis Ostern 1894. Leipzig, Druck von Alexander Edelmann, 1894. Programm Nr. 541. 1 Bl., 60 S. 4.

Colombe par Prosper Mérimée. In gekürzter Fassung herausgegeben und erklärt von Oskar Schmager, Prof. am Realgymnasium in Gera. 2. Auflage. Berlin, Weidmannsche Buchhdlg. 1894. IV, 183 S. 8. M. 1.

Émile Zola als Kunstkritiker. Von Dr. Theodor Engwer, Oberlehrer. Berlin, Hermann Heyfelder, 1894. Wissenschaftliche Beilage zum Jahresberichte der III. städt. Realschule zu Berlin. Programm Nr. 118. 36 S. 4.

Guiraut von Bornelh, der Meister der Trobadors. Erster Teil. Berliner Dissertation (2. Mai 1894) von Adolf Kolsen aus Schwerin a. W. 67 S. 8 [Die ganze Schrift wird in den von Dr. E. Ebering veröffentlichten

Beiträgen zur germanischen und romanischen Philologie als Nr. 1 der romanischen Abteilung demnächst erscheinen].

Leitfaden der italienischen Sprache für den Schul- und Privatgebrauch bearbeitet von H. Langhard, Sekundarlehrer in Küsnach bei Zürich, und J. Müller†, Sekundarlehrer in Hedingen. Zürich, Friedrich Schulthefs, 1894. 2 Bl., 104 S. 8. M. 1,20.

Kleines Lehrbuch der italienischen Sprache von Sophie Heim, Lehrerin des Italienischen an der höheren Töchterschule in Zürich. Zürich, Friedrich Schulthefs, 1894. 2 Bl., 140 S. 8. M. 1,40.

Felice d'Onufrio, Gl' inni sacri di Alessandro Manzoni e la lirica religiosa in Italia. Palermo-Torino, Carlo Clausen, 1894. 384 S. 8.

Sorelle. Romanzo di Rina del Prado. Trieste, Tip. Figli di C. Amati — R. del Prado edit., 1894. 313 S.

Historische Formenlehre der spanischen Sprache von Dr. A. Keller. Murrhardt, Selbstverlag des Verfassers, 1894. VIII, 84 S. 8. M. 2.

Notwendigkeit und Berechtigung des Realgymnasiums. Vortrag gehalten in der Delegiertenversammlung des allgemeinen deutschen Realschulmännervereins zu Berlin am 28. März 1894 von Dr. Theobald Ziegler, Professor an der Universität Strafsburg. Stuttgart, G. J. Göschensche Verlagshandlung, 1894. 31 S. 8. M. 0,50.

